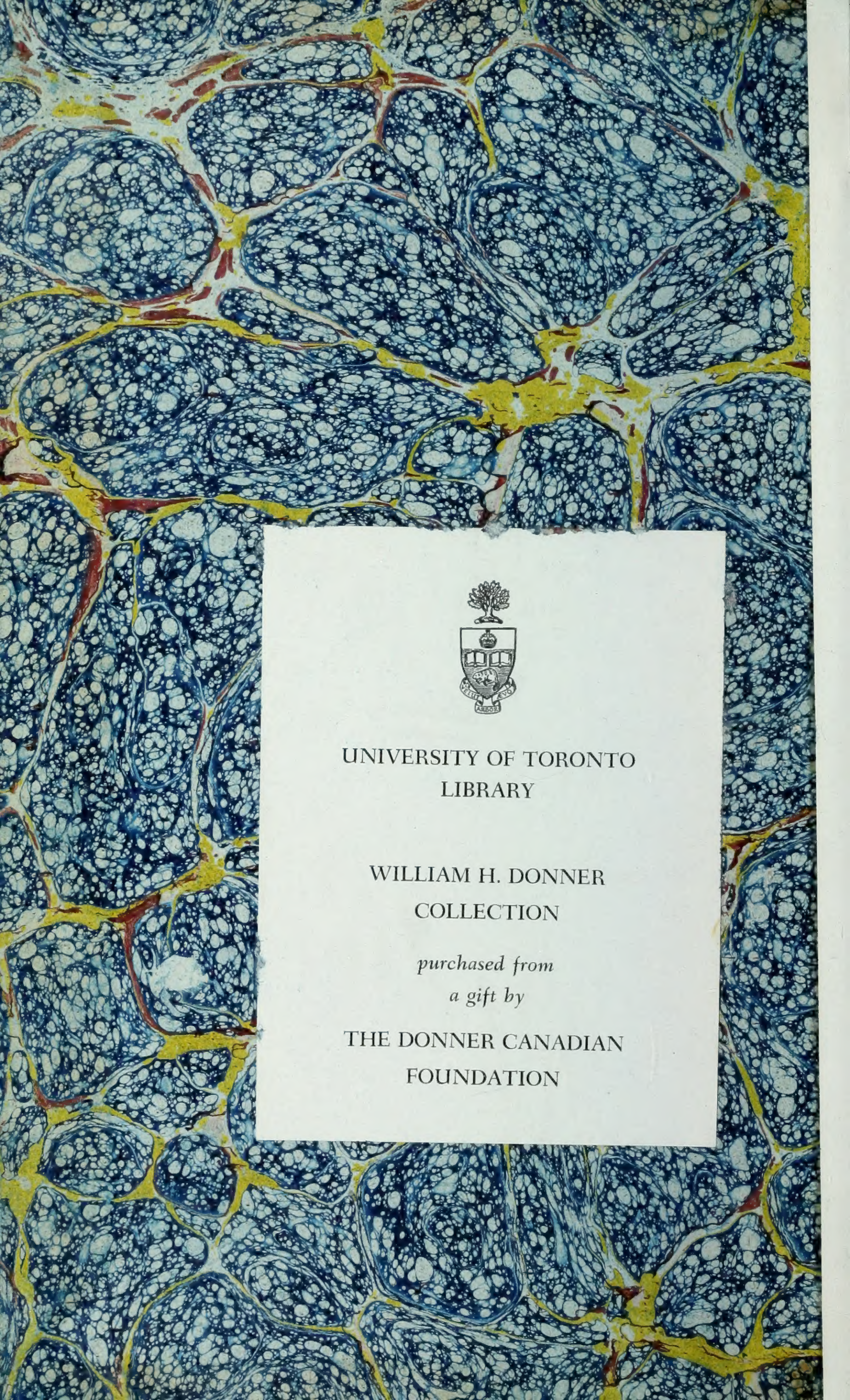
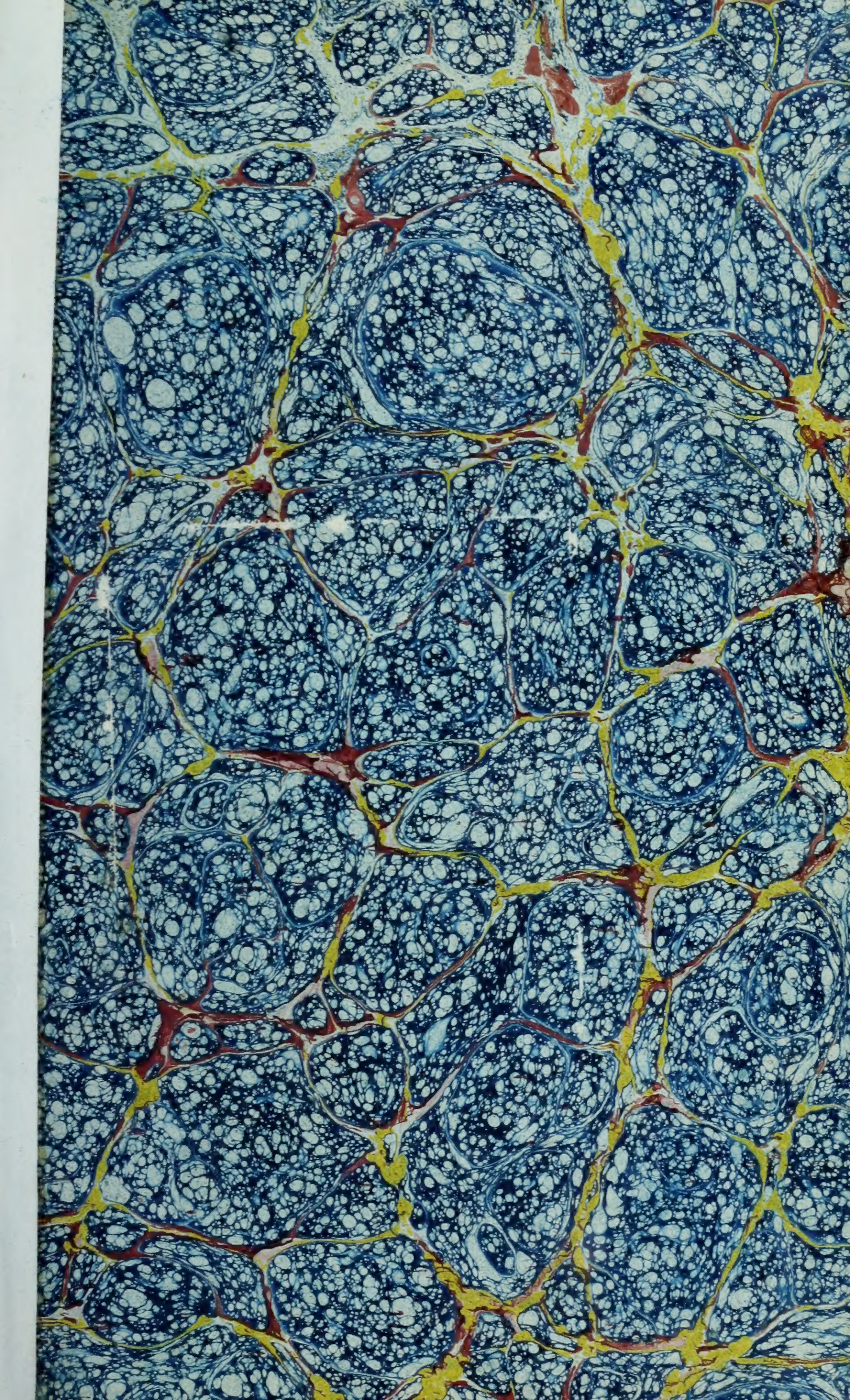

3 1761 07830677 6


UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
WILLIAM H. DONNER
COLLECTION
purchased from
a gift by
THE DONNER CANADIAN
FOUNDATION



VIE

DE

SAINT FRANÇOIS XAVIER.

PERMISSION

DU RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL.

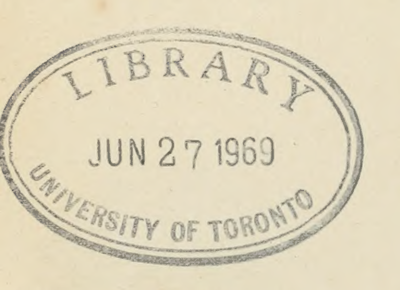
Je soussigné, provincial de la Compagnie de Jésus en la province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre R. P. Général, permets au P. Dominique Bouhours, de la même Compagnie, de faire imprimer un livre qu'il a composé, qui porte pour titre : *La Vie de saint François Xavier, de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon*, et qui a été vu et approuvé de trois théologiens de notre Compagnie. En foi et témoignage de quoi j'ai signé la présente. A Paris, le onzième de février mil six cent quatre-vingt-deux.

(*Signé*) Claude Collet.

IMPRIMATUR.

Mechliniæ, 6 augusti 1852.

P. Corten, *Vic.-Gen.*



Pour le R. P. Verhoeven —
de la part du P. Goens S.J.



Ad. Dillens del. D. Desvachez sc.

SAINT FRANÇOIS XAVIER S. J.

Apôtre des Indes et du Japon.

Brux. Impr. Segers & Bouwens.

VIE

DE

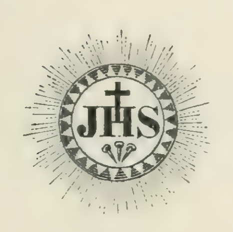
S^{T} FRANÇOIS XAVIER

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

APOTRE DES INDES ET DU JAPON;

Par le P. BOUHOURS,

DE LA MÊME COMPAGNIE.



BRUXELLES.

L. DE WAGENEER, RUE AU BEURRE, N° 4. | H. GOEMAERE, MARCHÉ-AUX-POULETS, N° 26.

1852

AU ROI.

Sire,

Ce n'est pas l'histoire du vainqueur des Perses et des Indiens que je présente à Votre Majesté : c'est quelque chose, si j'ose le dire, de plus digne d'elle. C'est la vie de l'Apôtre des Indes et du Japon, qui a étendu le royaume de Jésus-Christ au delà des conquêtes d'Alexandre, et qui a surpassé en courage Alexandre même.

Ce seul trait du caractère de saint François Xavier me fait espérer, Sire, que mon ouvrage ne vous sera pas désagréable. Les héros aiment à entendre parler de la vertu héroïque; et un prince magnanime comme vous doit se plaire naturellement au récit des actions d'un homme qui avait le cœur plus grand que le monde.

Il fallait un zèle aussi ardent et aussi pur que

le sien pour traverser tant de mers orageuses, et pour parcourir tant de terres barbares, sans nul intérêt que celui de Dieu. Il faut, Sire, une piété aussi généreuse que la vôtre pour travailler constamment à réparer ou à maintenir l'honneur des autels, lorsque vous êtes au comble de la grandeur, et qu'il semble que vous n'ayez plus de gloire à acquérir.

Votre Majesté ne se contente pas d'éteindre peu à peu l'hérésie dans son royaume, par tous les moyens que l'amour de la religion peut inspirer au fils aîné de l'Église : elle envoie des missionnaires dans l'Orient, au secours des catholiques arméniens qui implorent sa protection, et elle veut bien faire des présents au Sophi de Perse, pour procurer à ces peuples le libre exercice de leur foi, en leur ménageant les bonnes grâces de leur souverain.

Une action si religieuse est plus belle, Sire, que la prise des places et la conquête des provinces, dont la force de votre bras ou la terreur de votre nom vous a rendu maître. Mais les desseins de Votre Majesté ne se terminent pas là : son intention est que les successeurs de Xavier fassent, s'il se peut, toute l'Asie et chrétienne et catholique.

Que ne feront-ils point, Sire, en marchant sur les traces d'un apôtre qui a soumis des nations innombrables à l'empire de la croix et à l'obéissance du Saint-Siége? Que ne feront-ils point sous

les auspices d'un monarque conquérant qui peut tout, et dont la modération seule borne la puissance ?

Au reste, Sire, le héros chrétien dont je vous offre la vie a des relations particulières à Votre Majesté. Non-seulement il a été gagné à Dieu, et il s'est consacré au salut des âmes dans la capitale de vos États, mais encore il est né sujet de vos illustres aïeux. La Navarre qui l'a vu naître l'année que mourut Ferdinand, roi d'Arragon et de Castille, appartenait de droit aux Français en ce temps-là, comme elle leur appartient aujourd'hui : tellement que c'est à la France, et non à l'Espagne, que les Indes et le Japon doivent leur apôtre.

Mais Votre Majesté sait-elle bien que nous devons sa personne sacrée aux mérites de ce grand saint? Anne d'Autriche, d'heureuse mémoire, après vingt ans de stérilité, eut recours au Ciel avec plus de ferveur que jamais, pour attirer sur la France la bénédiction céleste, et on a su d'elle-même qu'elle invoqua particulièrement saint François Xavier.

Il était juste, Sire, que le saint qui avait eu pendant sa vie le don des miracles par excellence, contribuât à la naissance d'un Prince dont le règne devait être rempli de merveilles, et qui devait se faire admirer de toute la terre par la sagesse de sa conduite, par la justice de ses lois, et par toutes les qualités de sa personne.

Après cela, je ne doute pas que Votre Majesté ne s'intéresse un peu à la gloire de l'apôtre du nouveau monde; et je me flatte même qu'elle ne trouvera pas mauvais qu'en faisant paraître sous son nom auguste la vie de saint Xavier, je prenne la liberté de publier que je suis avec un très-profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet,

DOMINIQUE BOUHOURS,
De la Compagnie de Jésus.

AVERTISSEMENT.

Après avoir donné au public la vie de saint Ignace, je n'ai pu me dispenser d'écrire celle de saint François Xavier. Outre qu'il était juste que le fils suivît le père, il m'a semblé que ces deux saints ayant eu tant de liaisons ensemble, l'histoire de l'Apôtre des Indes et du Japon ferait encore mieux connaître le fondateur de la Compagnie de Jésus : d'ailleurs, une infinité de personnes, même du monde et de la cour, ont témoigné un si grand désir d'avoir en notre langue une histoire complète de saint Xavier, que j'ai cru qu'on me saurait gré de mon travail, et qu'en satisfaisant à ma dévotion particulière je ferais plaisir au public.

Les mémoires sur lesquels j'ai travaillé m'ont fourni tout ce que je pouvais souhaiter pour la perfection de mon ouvrage, en ce qui regarde la vérité et les ornements de l'histoire; car sans parler de Turselin et d'Orlandin, j'ai lu exactement Lucena et Bartoli. Le premier a écrit en portugais, et son livre a pour titre : *Historia da vida do Padre Francisco de Xavier, e do que fizeram na India os Religiosos da Companhia de Jesu*. Il dit qu'il a eu entre les mains les copies authentiques des informations qui furent faites par l'ordre de Jean III, roi de Portugal, sur les actions du bienheureux père Xavier, et les originaux de plusieurs lettres écrites des Indes sur le même sujet, lesquels se gardent encore aujourd'hui dans les

archives du collége de Coimbre. Pour Bartoli, si connu par ses ouvrages, et qui est un des meilleurs écrivains d'Italie, il a tiré des archives de la maison professe de Rome, et des actes de la canonisation, ce qu'il dit du saint dans la première partie de l'histoire de la Compagnie de Jésus, intitulée l'*Asie*.

Quoique ces deux historiens aient ramassé, en quelque façon, tout ce qui se peut dire sur saint François Xavier, je n'ai pas laissé de voir ce que les autres en ont écrit, et j'ai lu principalement le livre de Nieremberg, intitulé *Claros Varones;* l'Histoire des Indes, de Maffée, et celle de Jarric; l'Histoire ecclésiastique du Japon, de Solier; l'Histoire castillane des missions que les Pères de la Compagnie de Jésus ont faites en l'Inde orientale et au royaume de la Chine et du Japon, composée par Louis de Guzman; et enfin l'Histoire portugaise des voyages de Fernand Mendez Pinto.

Mais comme saint François Xavier a écrit lui-même une partie des choses qui lui sont arrivées aux Indes et au Japon, je me suis fort attaché à ses lettres, et j'en ai tiré des lumières qui ne m'ont pas peu servi à éclaircir la vérité. Ces lettres m'ont fourni aussi de quoi rendre la narration plus animée et plus touchante, en faisant quelquefois parler le saint, et mêlant ses sentiments avec ses actions.

J'avais presque achevé mon ouvrage, lorsque j'ai reçu d'Italie et d'Espagne deux Vies de saint François Xavier, que je n'avais point encore vues : l'une fort nouvelle, écrite en italien par le père Joseph Massei; l'autre, plus ancienne, écrite en espagnol par le père François Garcia. Je n'ai guère trouvé dans ces deux livres que ce que j'avais remarqué ailleurs; mais j'ai pris beaucoup de plaisir à les lire, tant ils sont écrits correctement et poliment, chacun en sa langue.

Au reste, de tous les historiens que je viens de citer, il n'y a que l'auteur de la nouvelle Vie italienne qui n'ait pas suivi

l'erreur commune touchant l'âge de saint François Xavier, que les autres, faute d'avoir su précisément l'année et le jour de sa naissance, font plus vieux de dix ans qu'il n'était, pour le faire naître vers le temps que Vasco de Gama découvrit les Indes orientales.

Le père Massei s'est réglé en cela sur le père Poussines (1), ce savant homme à qui nous devons les nouvelles lettres de saint Xavier, et qui a composé une dissertation latine touchant l'année de sa naissance.

Il produit dans sa dissertation, un papier latin, écrit, selon toutes les apparences, en l'année 1585, et trouvé dans les archives de la maison de don Jean-Antoine, comte de Xavier. Ce papier, où il est parlé des ancêtres et de la naissance du saint, et qui est très-probablement, ainsi que juge le P. Poussines, la minute d'une lettre écrite à Rome, où était alors le docteur Navarrois, auquel la lettre renvoie ; ce papier, dis-je, a ces paroles : *Non scitur certò annus quo natus est P. Franciscus Xaverius; vulgò tamen invaluit à quibusdam natum eum dici anno millesimo quadringentesimo nonagesimo sexto*; c'est-à-dire : *On ne sait pas certainement l'année que naquit le père François Xavier ; on tient néanmoins communément que quelques-uns ont dit qu'il était né l'an mil quatre cent quatre-vingt-seize.*

Mais ces mots, *non scitur certò annus quo natus est P. Franciscus Xaverius*, sont rayés d'un trait de plume. Il y a aussi une ligne tirée sur ces autres mots : *natum eum dici anno millesimo quadringentesimo nonagesimo sexto*, et on a mis au-dessus, *natus est P. Franciscus Xaverius anno millesimo quingentesimo sexto : le P. François Xavier est né l'an mil cinq cent six*. On a encore écrit à la marge : *Natus est die 7 aprilis anni 1506. Il est né le 7 d'avril de l'année* 1506.

(1) Petri Possini, è Societate Jesu, de anno natali sancti Francisci Xaverii Dissertatio. Tolosæ, 1677.

Ce qui rend au reste ce témoignage plus solide, c'est qu'au bas de la lettre ces paroles castillanes sont écrites de la main qui a corrigé les deux endroits dont nous venons de parler : *Hallo se la razon del tiempo que el S. P. Francisco Xavier naciò, en un libro manual de su Hermano el capitan Juan de Azpilcueta : la qual sacò de un libro de su Padre don Juan Jasso.* C'est-à-dire : *On a trouvé le temps que naquit le S. P. François Xavier, dans le journal de son frère le capitaine Jean d'Azpilcuète, qui l'avait tiré du journal de son père don Jean Jasse.* C'est sur ce fondement qu'avant que d'avoir lu la vie composée par le P. Massei, je m'étais attaché au sentiment du P. Poussines.

Pour ce qui regarde le jour de la mort du saint, j'ai suivi l'opinion commune, qui m'a paru la plus vraisemblable, et qui est conforme à la bulle de canonisation : car les historiens qui parlent de lui, ne s'accordent pas sur le jour qu'il mourut. Il est dit, dans la relation du voyage de Perse et des Indes orientales, traduit de l'anglais de Thomas Herbert : *Saint François Xavier, jésuite de Navarre, mourut le 4 décembre* 1552. Fernand Mendez Pinto, Portugais, dit qu'il mourut sur le minuit du samedi, le 2 décembre de la même année. Une lettre manuscrite, qu'on prétend être du Chinois Antoine de Sainte-Foi, compagnon de saint Xavier pour le voyage de la Chine, et laquelle m'est un peu suspecte, porte que le saint mourut la nuit du dimanche, sur les deux heures après minuit, le 2 décembre 1552. Il est certain que, l'année 1552, le 2 de décembre était un vendredi. Ainsi, c'est manifestement se méprendre, que de dire que saint Xavier mourut cette année-là, un samedi ou un dimanche, le 2 décembre.

Je craindrais qu'une vie aussi extraordinaire que celle-ci ne choquât un peu les esprits profanes, si la réputation de saint François Xavier n'était bien établie dans le monde, et que ses miracles n'eussent toutes les marques des véritables

miracles, comme a très-bien remarqué l'auteur qui en a fait le recueil. La mission du saint les autorise d'abord ; car étant envoyé de Dieu pour convertir les infidèles, il était nécessaire que la foi fût plantée dans l'Orient par les mêmes voies qu'elle l'avait été dans toute la terre au commencement de l'Eglise.

D'ailleurs, jamais miracles n'ont été examinés avec plus de soin ni plus juridiquement que ceux-là. Ce ne sont point des miracles faits en secret, et qu'on doive croire sur la parole de deux ou trois personnes intéressées, ou qui peuvent être surprises ; ce sont d'ordinaire des faits publics, reconnus de toute une ville, de tout un royaume, et qui ont pour témoins des peuples entiers, la plupart idolâtres ou mahométans. Plusieurs de ces miracles ont duré longtemps, et il a été aisé aux personnes incrédules de s'en éclaircir. Tous ont eu des suites qui en rendent la vérité incontestable, telles que sont les conversions des royaumes et des rois les plus ennemis du christianisme, la ferveur admirable des nouveaux chrétiens, et la constance héroïque des martyrs : mais rien peut-être ne confirme davantage les miracles de saint Xavier, que sa sainte vie, qui a eu quelque chose de plus merveilleux que ses miracles mêmes : il fallait, ce semble, qu'un homme qui vivait comme lui, fît ce que les autres hommes ne faisaient point ; et que, s'abandonnant tout à Dieu par une entière confiance, dans les occasions les plus périlleuses, Dieu lui abandonnât, en quelque façon, sa toute-puissance pour le bien des âmes.

VIE

DE

SAINT FRANÇOIS XAVIER.

LIVRE PREMIER.

J'entreprends d'écrire la vie d'un saint qui a renouvelé, dans le dernier siècle, ce qui s'est fait de plus merveilleux à la naissance de l'Église, et qui a été lui-même une preuve vivante de la vérité du christianisme. On verra, dans les actions d'un seul homme, le nouveau monde converti par la vertu de la prédication et par celle des miracles; les rois idolâtres de l'Orient réduits, avec leurs royaumes, sous l'obéissance de l'Évangile; la foi florissante au milieu de la barbarie; et l'autorité de l'Église romaine reconnue des nations les plus éloignées, qui ne savaient guère ce que c'était que l'ancienne Rome.

L'homme apostolique dont je parle est François Xavier, Sa naissance.
religieux de la Compagnie de Jésus, et l'un des premiers disciples de saint Ignace de Loyola. Il était Navarrois; et suivant le témoignage du cardinal Antoine Zapata, qui a examiné sa noblesse sur des titres fort assurés, il tirait son origine du sang des rois de Navarre.

Il eut pour père don Jean Jasse, seigneur de mérite, très-entendu dans le maniement des affaires, et qui tenait une des premières places du conseil d'état, sous le règne de Jean III.

Sa mère se nommait Marie Azpilcuète Xavier, et était héri-

tière de ces deux familles, les plus illustres du royaume; car don Martin Azpilcuète, chef de sa maison, et moins renommé par les belles actions de ses ancêtres que par sa propre vertu, épousa Jeanne Xavier, fille unique, et toute l'espérance de sa race. Il n'eut d'elle que Marie dont nous venons de parler, une des personnes les plus accomplies de son temps.

Cette fille, également belle et sage, étant mariée à don Jasse, devint mère de plusieurs enfants : le cadet de tous fut François dont j'écris la vie. Il naquit au château de Xavier, l'an 1506, le 7 d'avril. Ce château, qui est au pied des Pyrénées, à sept ou huit lieues de Pampelune, appartenait, depuis environ deux cent cinquante ans, à la maison de sa mère; ses aïeux maternels l'avaient obtenu du roi Thibaud, premier du nom, en récompense des services signalés qu'ils avaient rendus à la couronne de Navarre, et c'est de là qu'ils prirent le nom de Xavier, au lieu de celui d'Asnarez, qui était le nom de leur famille.

On fit porter à François le même nom de Xavier, aussi bien qu'à quelques-uns de ses frères, de peur qu'un nom si glorieux qui se terminait en une seule femme ne s'éteignît avec elle.

[...]es qualités na[...]relles, et ses [...]emières étu[...]s.

La Providence, qui avait choisi François Xavier pour la conversion d'une infinité de peuples, lui donna toutes les qualités naturelles que demande l'emploi d'un apôtre. Il avait le corps robuste, la complexion vive et ardente, un génie sublime et capable des plus grands desseins, un cœur intrépide, beaucoup d'agrément en son extérieur, surtout l'humeur gaie, complaisante, et propre à se faire aimer; avec cela néanmoins une extrême horreur de tout ce qui peut blesser la pureté, et une forte inclination pour l'étude.

Son père et sa mère, qui menaient une vie chrétienne, lui inspirèrent la crainte de Dieu dès son enfance, et eurent un

soin particulier de son éducation. Il ne fut pas plus tôt en âge d'apprendre quelque chose, qu'au lieu d'embrasser la profession des armes, à l'exemple de ses frères, il se tourna de lui-même du côté des lettres. Comme il avait la conception aisée, la mémoire heureuse, l'esprit pénétrant, il avança extrêmement en peu d'années.

Quand il sut bien la langue latine, et qu'on reconnut que la science était toute sa passion, on l'envoya à l'université de Paris, qui était la plus célèbre de l'Europe, et où toute la noblesse d'Espagne, d'Allemagne et d'Italie, venait étudier.

Il vint à Paris dans sa dix-huitième année, et il étudia d'abord en philosophie. On ne saurait croire avec quelle ardeur il dévora les premières difficultés de la logique. Quelque disposition qu'il eût pour des connaissances si subtiles et si épineuses, il travaillait sans relâche, afin de surpasser tous ses compagnons, et jamais écolier peut-être ne joignit ensemble tant de facilité et tant de travail.

Son père veut le retirer de Paris, et ce qui l'en détourna.

Xavier ne pensait qu'à devenir un excellent philosophe, lorsque son père, qui avait une famille nombreuse et qui était de ces gens de qualité dont le bien n'égale pas toujours la naissance, songea à le retirer des études, après l'y avoir entretenu honnêtement un an ou deux. Il communiqua sa pensée à Magdeleine Jasse sa fille, abbesse du couvent de Sainte-Claire de Gandie, fameux par l'austérité de sa règle et établi par de saintes religieuses françaises que le malheur des guerres avait obligées d'abandonner leur pays et de chercher un asile au royaume de Valence.

Magdeleine avait été, dans sa jeunesse, fille d'honneur et favorite de la reine catholique Isabelle. L'amour de la solitude et de la croix lui fit quitter la cour d'Arragon et renoncer tout à fait aux plaisirs du monde. Ayant choisi pour le lieu de sa retraite le monastère d'Espagne le plus réformé, elle s'appliqua avec beaucoup de ferveur, aux exercices de la

pénitence et de l'oraison, et devint, dès son noviciat, un modèle de la perfection religieuse.

Durant le cours de sa vie, elle eut de grandes communications avec Dieu, et un jour, il lui fit connaître qu'elle devait mourir d'une mort très-douce; qu'au contraire, une de ses religieuses était destinée à un genre de mort très-affreux. Ce que Dieu prétendait par là n'était pas tant de révéler à l'abbesse ce qui arriverait que de lui donner lieu d'exercer un acte héroïque de charité. Elle comprit ce que le Ciel voulait d'elle, et demanda aussitôt l'échange.

Dieu lui accorda ce qu'il lui avait inspiré de demander, et l'assura même, par une nouvelle révélation, qu'il avait exaucé ses vœux. Elle découvrit à son confesseur ce qui s'était passé entre Dieu et elle, et le temps vérifia tout, car la sœur dont il s'agissait mourut sans être malade, et parut avoir, en mourant, un avant-goût de la joie des saints, au lieu que l'abbesse fut frappée d'une maladie horrible, qui fit tomber tout son corps par pièces, et qui lui causa de très-cruelles douleurs, moins sensibles toutefois que les peines intérieures dont Dieu l'affligea en même temps. Elle souffrit ces maux avec beaucoup de soumission et de patience, fort persuadée qu'il y avait en tout cela quelque chose de divin.

Au reste, dès ses premières années de religion, le don de prophétie éclata en elle si visiblement, qu'on ne douta pas qu'elle ne fût remplie de l'Esprit de Dieu, et il semble qu'elle laissa en partage à ses filles ses lumières prophétiques; car depuis sa mort, les religieuses de Gandie prédirent plusieurs choses qui se vérifièrent par l'événement, et, entr'autres, le mauvais succès de la guerre d'Alger, dont le duc de Borgia, vice-roi de Catalogne, avertit de leur part Charles-Quint, lorsque tout se préparait pour une si grande entreprise.

Ce fut six ans avant la mort de Magdeleine, que don Jasse, son père, lui écrivit sur le sujet de Xavier. Dès qu'elle eut

reçu la lettre, elle fut éclairée d'en haut; et, suivant la lumière divine, elle répondit à don Jasse, qu'il se donnât bien de garde de rappeler son frère François, quelque dépense qu'il fallût faire pour l'entretenir dans l'université de Paris; que c'était un vaisseau d'élection destiné à être l'apôtre des Indes, et que ce serait une des plus fortes colonnes de l'Église. Ces lettres se sont conservées longtemps, et ont été vues de plusieurs personnes qui ont déposé la vérité juridiquement dans le procès de la canonisation du saint.

Il continue ses études, et enseigne la philosophie.

Don Jasse reçut la réponse de sa fille comme un oracle du Ciel, et ne pensa plus à retirer son fils des études. Xavier continua donc sa philosophie; il y réussit de telle sorte, qu'ayant soutenu des thèses à la fin du cours avec un applaudissement général, et ensuite passé maître ès arts, on le jugea digne d'enseigner la philosophie lui-même. Son esprit parut plus que jamais dans ce nouvel exercice, et il s'acquit une haute réputation, en interprétant publiquement Aristote. Les louanges que tout le monde lui donnait, satisfaisaient extrêmement sa vanité : il était bien aise d'augmenter la gloire de son nom par la voie des lettres, tandis que ses frères le rendaient de jour en jour plus illustre par celle des armes; et il se flattait que le chemin qu'il avait pris le mènerait à quelque chose de grand.

Mais Dieu avait bien d'autres pensées que Xavier, et ce n'était pas pour des grandeurs périssables que la Providence l'avait conduit à Paris. Lorsque ce jeune maître de philosophie commença son cours, Ignace de Loyola, qui avait renoncé au monde, et formé le plan d'une compagnie savante toute dévouée au salut des âmes, vint en France pour achever ses études que les traverses qu'il eut en Espagne, après sa conversion, l'obligèrent d'interrompre.

Ignace de Loyola tâche de le gagner à Dieu

Il ne fut pas longtemps dans l'université de Paris sans entendre parler de Xavier, ni sans le connaître. Ce professeur

navarrois, qui enseignait au collége de Beauvais, mais qui demeurait au collége de Sainte-Barbe, avec Pierre Le Fèvre, savoyard, parut à Ignace très-propre pour le ministère évangélique, aussi bien que son compagnon. Afin de les gagner plus aisément l'un et l'autre, il se logea avec eux, et ne manqua pas de les exhorter à la perfection chrétienne.

Le Fèvre, qui était docile, et qui n'aimait pas le monde, se rendit sans peine; mais Xavier, qui était fier de son naturel, et qui avait la tête remplie de pensées ambitieuses, résista fort au commencement. La conduite et les maximes d'Ignace, qui vivait en pauvre, et qui n'estimait que la pauvreté, le faisaient passer pour une âme basse dans l'esprit de ce jeune gentilhomme; aussi Xavier le traitait-il avec beaucoup de mépris, se moquant de lui à toute heure, et tâchant en toutes manières de le rendre ridicule.

Ignace ne laissait pas, dans les rencontres, de représenter à Xavier l'importance de l'affaire du salut, par ces paroles de Notre-Seigneur : *Que sert à un homme de gagner tout l'univers et de perdre son âme?* Mais, voyant qu'il ne pouvait rien sur un cœur plein de l'amour de soi-même, et aveuglé de l'éclat d'une fausse gloire, il s'avisa de le prendre par son faible.

Après s'être réjoui plus d'une fois avec lui des rares talents que la nature lui avait donnés, et loué principalement de son bel esprit, il se mit à lui chercher des écoliers pour le faire valoir par la foule de ses auditeurs; il les lui menait jusque dans sa classe, et en les présentant il faisait toujours l'éloge du maître.

Xavier était trop vain pour ne pas recevoir agréablement les louanges de quelque part qu'elles vinssent, et il avait aussi le cœur trop bien fait pour ne pas sentir les bons offices d'un homme qu'il traitait si mal; il en fut d'autant plus touché, qu'il croyait les mériter moins. Il apprit en même temps que celui qui avait l'air d'un homme de néant, et dont la per-

sonne semblait si abjecte, était d'une des plus nobles maisons de Guipuscoa ; que son courage répondait à sa naissance, et que le seul amour de Dieu lui avait fait choisir un genre de vie si éloigné de sa condition et de son humeur. Cela lui fit regarder Ignace avec d'autres yeux, et le porta même à entendre sans répugnance des discours qui choquaient toutes ses inclinations naturelles, comme si la qualité et la vertu de celui qui parlait eussent donné de l'agrément et du poids à ses paroles.

Sur ces entrefaites, l'argent ayant manqué à Xavier, ainsi qu'il arrive quelquefois aux étrangers qui sont éloignés de leur pays, Ignace, qui venait de faire un voyage en Flandre et en Angleterre, d'où il avait apporté de grosses aumônes, l'assista dans un besoin si pressant, et acheva de gagner par là ses bonnes grâces.

Il est préservé de l'hérésie.

L'hérésie de Luther commençait à se répandre par l'Europe, et c'était un artifice des luthériens d'avoir, dans les universités catholiques, des gens de leur secte, qui insinuassent peu à peu les nouvelles opinions aux écoliers et aux maîtres. Plusieurs savants d'Allemagne étaient venus à Paris dans ce dessein-là ; mais sous prétexte de seconder les intentions de François I[er], qui voulait rétablir les lettres en France, ils débitaient leurs erreurs d'une manière qui les rendait très-plausibles, et ils s'attachaient surtout aux jeunes gens qui avaient le plus d'esprit.

Xavier, naturellement curieux, prenait plaisir à ces nouveautés, et il s'y serait laissé aller de lui-même, si Ignace ne l'eût retenu. C'est ce qu'il écrivit un peu après à son frère aîné, don Azpilcuète, par Ignace lui-même, qui fit un voyage en Espagne pour les raisons que nous avons dites ailleurs ; et voici les termes de sa lettre, qui méritent d'être rapportés :

Lib. 1. *Ep.* 1. *Nov.*

« Non-seulement il m'a secouru par lui-même et par ses » amis dans les nécessités où je me suis trouvé, mais ce qui

» est bien plus important, il m'a retiré des occasions que j'ai
» eues de faire amitié avec des gens de mon âge, pleins d'es-
» prit et de politesse, qui ne respiraient que l'hérésie, et qui
» cachaient la corruption de leur cœur sous des dehors
» agréables : lui seul a rompu des commerces si dangereux
» où je m'engageais imprudemment, et m'a empêché de sui-
» vre ma facilité naturelle, en me découvrant les piéges que
» l'on me tendait. Quand don Ignace ne m'aurait rendu que
» ce service, je ne sais comment je pourrais m'acquitter
» envers lui, ni même lui témoigner ma reconnaissance :
» car, enfin, sans lui je ne me serais jamais défendu de ces
» jeunes hommes, très-honnêtes en apparence, et très-cor-
» rompus dans le fond de l'âme. »

On peut conclure d'un témoignage si authentique, que Xavier, bien loin de porter la foi à des peuples idolâtres, l'aurait peut-être perdue, s'il n'était tombé entre les mains d'un compagnon du caractère d'Ignace, qui abhorrait tout ce qui sentait l'hérésie, et qui avait un discernement admirable pour reconnaître les hérétiques, sous quelques masques qu'ils parussent.

Ce n'était pas assez de préserver Xavier de l'erreur, il fallait le détacher tout à fait du monde. Ces dispositions favorables encouragèrent Ignace à poursuivre son dessein, et lui donnèrent lieu d'espérer un heureux succès. Ayant un jour trouvé Xavier plus docile qu'à l'ordinaire, il lui répéta ces paroles plus fortement que jamais : *Que sert à un homme de gagner tout l'univers et de perdre son âme?* Il lui dit ensuite, qu'un cœur aussi noble et aussi grand que le sien ne devait pas se borner aux vains honneurs de la terre, que la gloire seule du Ciel était l'objet légitime de son ambition, et que le bon sens voulait qu'on préférât ce qui dure éternellement à ce qui passe comme un songe.

Il change de vie.

Xavier entrevit alors le néant des grandeurs mondaines,

et se sentit même touché de l'amour des choses célestes. Mais ces premières impressions de la grâce ne firent pas tout leur effet sur-le-champ; il repassa souvent en lui-même ce que lui avait dit l'homme de Dieu; et ce ne fut qu'après de sérieuses réflexions, qu'après bien des combats intérieurs, que, vaincu enfin par la force des vérités éternelles, il prit une ferme résolution de vivre selon les maximes de l'Évangile, et de marcher sur les pas de celui qui lui avait fait connaître son égarement.

Il se mit donc sous la conduite d'Ignace, à l'exemple de Le Fèvre qui vivait déjà saintement, et qui brûlait du zèle des âmes. Les conseils d'un directeur si éclairé facilitèrent à Xavier le chemin de la perfection, qui lui était inconnu; il apprit de son nouveau maître, que le premier pas qu'on doit faire, quand on veut se convertir tout de bon, est de travailler à vaincre la passion qui nous domine davantage. Comme l'amour de la gloire avait le plus d'empire sur lui, il ne pensa, dès les premiers jours, qu'à s'humilier et à se confondre dans la vue de son néant et de ses péchés. Mais comme il sut qu'on ne pouvait abattre l'orgueil de l'esprit sans mater la chair, il entreprit de dompter son corps par le cilice, par le jeûne et par les autres rigueurs de la pénitence.

Quand le temps des vacances fut venu, il fit les exercices spirituels que ses leçons de philosophie l'avaient empêché de faire plus tôt. Les exercices dont je parle sont ceux qu'Ignace, inspiré de Dieu, avait composés à Manrèze, et dont j'ai tracé le plan dans la vie de ce saint instituteur de la Compagnie de Jésus.

Sa retraite, et son entière conversion.

Il commença sa retraite avec une ferveur excessive, jusqu'à passer quatre jours entiers sans prendre nulle nourriture. Les choses divines occupaient jour et nuit toutes ses pensées; et un ancien mémoire fait foi qu'il se présentait à l'oraison les mains et les pieds liés, ou pour marquer qu'il

ne voulait plus agir que par le mouvement de l'Esprit divin, ou pour se traiter lui-même comme on traite dans l'Évangile l'homme qui osa paraître en la salle des noces sans la robe nuptiale.

C'est en méditant à loisir les grandes vérités du christianisme, et surtout les mystères de Notre-Seigneur, selon la méthode d'Ignace, qu'il fut changé tout à fait en un autre homme, et que l'humilité de la croix lui parut plus belle que toute la gloire du monde. Ces nouvelles vues lui firent refuser sans peine un canonicat de Pampelune, qu'on lui offrait alors, et qui était très-considérable pour le revenu et pour l'honneur. Il forma encore dans sa solitude le dessein de glorifier Dieu par toutes les voies possibles, et de s'employer toute sa vie au salut des âmes.

C'est pourquoi, ayant achevé le cours de philosophie qu'il enseignait, et qui dura trois ans et demi, selon la coutume de ce temps-là, il étudia en théologie par le conseil d'Ignace, dont il était le disciple déclaré.

Cependant Ignace, qui se sentait appelé à la Terre-Sainte pour la conversion des juifs et des infidèles, s'ouvrit là-dessus à Xavier, comme il avait déjà fait à Le Fèvre et à quatre autres jeunes hommes fort savants, qui avaient embrassé sa forme de vie.

Tous sept résolurent d'un commun accord de s'engager, par des vœux exprès, à quitter leurs biens, et à faire le voyage de Jérusalem, ou, en cas que, dans un an, ils ne trouvassent point la commodité de passer la mer, à s'aller jeter aux pieds du Souverain Pontife pour servir l'Église, en quel lieu du monde il lui plairait de les envoyer.

Il se consacre à Dieu par des vœux.

Ils firent ces vœux à Montmartre, le jour de l'Assomption de Notre-Dame, l'an 1534. Ce lieu saint, qui a été arrosé du sang des martyrs, et où leurs cendres reposent encore, inspira une dévotion particulière à Xavier, et lui fit même concevoir un désir ardent du martyre.

Vers la fin de l'année suivante, il partit de Paris avec Le Fèvre, Laynez, Salmeron, Rodriguez, Bobadilla, et trois autres théologiens que Le Fèvre avait gagnés en l'absence d'Ignace, qui, pour des raisons importantes, fut obligé de prendre les devants, et qui les attendait à Venise.

Ce qui lui arrive dans le voyage de Venise.

Un peu avant leur départ, Xavier, que sa ferveur emportait quelquefois trop loin, s'était lié les bras et les cuisses avec de petites cordes, pour se punir de je ne sais quelle complaisance qu'il avait eue, en sautant et en courant mieux que les jeunes gens de son âge, car il était fort agile; et de tous les jeux d'écolier, il n'avait guère aimé que les exercices du corps.

Quoique les cordes fussent fort serrées, il crut qu'elles ne l'empêcheraient pas de marcher; mais à peine fut-il en chemin qu'il sentit d'extrêmes douleurs. Il souffrit son mal le mieux qu'il put, et le dissimula jusqu'à ce que les forces lui manquèrent. Le mouvement lui avait fort enflé les cuisses, et avait même fait entrer les cordes si avant dans la chair, qu'elles ne paraissaient presque plus; de sorte que les chirurgiens, à qui ses compagnons les firent voir, dirent nettement que les incisions qu'on pourrait faire, ne serviraient qu'à augmenter ses douleurs, et que le mal était incurable.

Dans une conjoncture si fâcheuse, Le Fèvre, Laynez et les autres eurent recours à Dieu, et ce ne fut pas inutilement. Dès le lendemain, Xavier trouva, en s'éveillant, les cordes tombées, ses cuisses sans aucune enflure, et seulement les marques des cordes sur la chair. Ils rendirent tous des actions de grâces au Ciel du soin que la Providence prenait déjà d'eux; et, quelque mauvais que fussent les chemins en une saison très-rude, ils continuèrent leur voyage avec allégresse.

Xavier servait ses compagnons en toutes rencontres, et les prévenait toujours par des devoirs de charité, soit qu'étant naturellement officieux et plein de feu, il fût plus prompt à

rendre service, soit que sa guérison miraculeuse le rendît encore plus obligeant et plus charitable envers ceux qui l'avaient obtenue par leurs prières.

Dès qu'ils eurent gagné Venise, ils ne soupirèrent tous qu'après les saints lieux. Ignace, qu'ils furent ravi de revoir, et qu'ils reconnaissaient pour leur père, fut d'avis qu'en attendant qu'ils allassent recevoir la bénédiction du Pape pour le voyage de Jérusalem, chacun d'eux s'employât à des œuvres de miséricorde dans les hôpitaux de la ville.

Ce qu'il fait à Venise.

L'hôpital des incurables fut le partage de Xavier : non content de s'occuper tout le jour à panser les plaies des malades, à faire leurs lits, et à leur rendre d'autres services plus bas, il passait les nuits entières auprès d'eux. Mais ses soins ne se bornaient pas au soulagement du corps. Quoiqu'il ne sût guère l'italien, il parlait très-souvent de Dieu, et il exhortait surtout les plus libertins à la pénitence, en leur faisant comprendre, le mieux qu'il pouvait, que si leurs maladies corporelles étaient incurables, celles de leurs âmes ne l'étaient pas; que, quelque énormes que fussent nos crimes, nous devions avoir toujours confiance en la miséricorde de Dieu, et que les pécheurs n'avaient qu'à vouloir sincèrement se convertir, pour obtenir la grâce de leur conversion.

Un de ces malades avait un ulcère qui faisait horreur à voir, et dont la puanteur était encore plus insupportable que la vue. Personne n'osait presque approcher de ce misérable, et Xavier sentit une fois beaucoup de répugnance à le servir; mais il se souvint en même temps de la maxime d'Ignace, qu'on n'avançait dans la vertu qu'autant qu'on se surmontait soi-même, et que l'occasion d'un grand sacrifice était une occasion précieuse qu'il ne fallait pas laisser échapper. Fortifié de ces pensées, et animé par l'exemple de sainte Catherine de Sienne, qui lui revint en l'esprit, il embrasse le malade, il attache sa bouche sur l'ulcère qui lui faisait bondir le

cœur, et il en suce le pus ; au même moment toute sa répugnance cessa, et depuis il n'eût peine à rien, tant il importe de se vaincre bien une bonne fois.

Deux mois se passèrent dans ces exercices de charité, après quoi il se mit en chemin pour Rome, avec les autres disciples d'Ignace, qui demeura seul à Venise. Ils eurent beaucoup à souffrir dans leur voyage : les pluies furent continuelles et le pain leur manqua souvent ; lorsque leurs forces étaient épuisées, Xavier animait les autres, et se soutenait lui-même par l'esprit apostolique dont Dieu le remplit dès lors, et qui lui faisait déjà aimer les fatigues et les souffrances.

Il va à Rome, et retourne à Venise.

Étant arrivé à Rome, son premier soin fut de visiter les églises, et de se consacrer au ministère évangélique sur le sépulcre des saints Apôtres. Il eut occasion de parler plus d'une fois devant le Pape ; car toute la troupe ayant été introduite au Vatican par Pierre Ortiz, ce docteur espagnol qui les avait connus à Paris, et que l'empereur avait envoyé à Rome pour l'affaire du mariage de Catherine d'Aragon, reine d'Angleterre ; Paul III, qui aimait les lettres, et qui se faisait entretenir durant le repas par de savants hommes, voulut que ces étrangers, dont on lui avait tant loué la capacité, le vinssent voir plusieurs jours de suite, et qu'en sa présence ils traitassent tous divers points de théologie.

Après avoir reçu la bénédiction du saint Père pour le voyage de la Terre-Sainte, et obtenu pour ceux qui n'étaient point prêtres, la permission de recevoir les ordres sacrés, ils retournèrent à Venise. Xavier y fit vœu de pauvreté et de chasteté perpétuelle, avec les autres, entre les mains de Jérôme Veralli, nonce du Pape ; et, ayant repris son poste dans l'hôpital des Incurables, il y continua, jusqu'au temps de l'embarquement, les exercices de charité que le voyage de Rome l'avait contraint d'interrompre.

Cependant la guerre qui s'alluma entre les Turcs et les

Vénitiens rompit le commerce du Levant, et ferma la porte de la Terre-Sainte, tellement que le navire des pèlerins de Jérusalem ne partit point cette année-là comme il avait fait les autres. Xavier en eut un sensible déplaisir; et ce qui le toucha davantage, c'est qu'outre qu'il perdait l'espérance de voir les lieux consacrés par la présence et par le sang de Jésus-Christ, il crut perdre encore l'occasion de mourir pour son divin Maître. Il s'en consola néanmoins dans la vue des ordres de la Providence; mais en même temps, pour se rendre plus utile au prochain, il se disposa à recevoir la prêtrise, et il la reçut avec des sentiments de piété, de frayeur et de confusion, qui ne se peuvent exprimer.

Il se prépare à sa première messe.

La ville lui sembla peu propre pour se préparer à sa première messe. Il alla chercher un lieu solitaire, où étant séparé de tout commerce des hommes, il ne fût occupé que de Dieu seul; et il trouva près de Monsélice, bourgade peu éloignée de Padoue, une maison couverte de chaume, abandonnée et tout en ruine. Ce fut là qu'il passa quarante jours exposé aux injures de l'air, couchant sur la dure, châtiant rudement son corps, jeûnant tous les jours, et ne vivant que d'un peu de pain qu'il mendiait aux environs, mais goûtant toutes les douceurs du paradis dans la contemplation des vérités de la foi. Comme sa cabane ne lui représentait pas mal l'étable de Bethléem, il se proposait souvent l'extrême pauvreté de l'enfant Jésus pour le modèle de la sienne, et il se disait à lui-même que, puisque le Sauveur des hommes avait manqué de tout, ceux qui travaillaient au salut des âmes ne devaient posséder rien en ce monde.

Quelque agréable que lui fût sa solitude, les quarante jours expirés, il la quitta pour instruire les villages et les bourgs voisins, principalement Monsélice, où le peuple était fort grossier et avait peu de connaissance des devoirs du christianisme. Le serviteur de Dieu faisait des instructions tous

les jours, et sa mine pénitente autorisait toutes ses paroles; si bien qu'à le voir seulement, on ne doutait pas que ce ne fût un homme venu du désert pour enseigner le chemin du ciel. Il s'occupa de la sorte deux ou trois mois; car, quoiqu'il n'y eût plus d'apparence qu'aucun navire fît voile à la Terre-Sainte, Ignace et ses disciples, qui s'étaient obligés d'attendre une année entière les occasions qui pourraient se présenter, ne voulurent point sortir des terres de la république avant la fin de l'année, pour n'avoir rien à se reprocher sur leur vœu.

Xavier, ainsi disposé et par la retraite et par les occupations extérieures, dit enfin sa première messe à Vicence, où Ignace fit venir tous ses compagnons; et il la dit avec une telle abondance de larmes, que ceux qui y assistèrent ne purent retenir leurs larmes eux-mêmes.

Il dit sa première messe, et tombe malade.

Sa vie austère et laborieuse, jointe à une dévotion si sensible, qui fait quelquefois trop d'impression sur le corps, altéra sa constitution robuste, en sorte qu'il tomba malade peu de jours après sa première messe. On le porta à un des hôpitaux de la ville. L'hôpital était si plein et si pauvre, que Xavier y eut seulement la moitié d'un fort méchant lit, et encore fut-ce dans une chambre ouverte de tous les côtés. La nourriture ne valait pas mieux que le logement, et jamais malade ne fut plus dépourvu des secours humains; mais en récompense le Ciel ne lui manqua pas.

Il était très-dévot à saint Jérôme, et il avait eu souvent recours à ce bienheureux docteur de l'Église pour entendre les passages difficiles de l'Écriture. Le saint lui apparut une nuit, tout resplendissant de gloire, et le consola dans sa maladie : il lui déclara pourtant qu'une plus grande tribulation l'attendait à Bologne, où un de ses compagnons et lui passeraient l'hiver; que quelques-uns d'eux iraient à Padoue, quelques-uns à Rome, les autres à Ferrare, et les autres à Sienne.

Saint Jérôme lui apparait.

Cette apparition fortifia tellement Xavier, qu'il guérit bientôt : néanmoins, soit qu'il l'eût suspecte en quelque façon, ou qu'il crût devoir la cacher, il n'en parla point alors; mais ce qui arriva au même temps fit bien voir qu'elle venait de Dieu ; car Ignace, qui ne savait rien de ce qui avait été révélé à Xavier, ayant assemblé ses disciples, leur dit que, puisque la porte de la Terre-Sainte leur était fermée, il ne fallait pas différer davantage à aller offrir leur service au pape; qu'il suffisait que quelques-uns d'eux y allassent, tandis que les autres se disperseraient dans les principales universités d'Italie, pour inspirer la crainte de Dieu aux écoliers, et pour s'associer de jeunes hommes d'esprit. Ignace nomma justement les universités que saint Jérôme avait marquées, et celle de Bologne échut en partage à Xavier et à Bobadilla.

Il va à Bologne, et y fait beaucoup de fruit.

Dès qu'ils furent arrivés à Bologne, Xavier alla dire la messe au tombeau de saint Dominique ; car il honorait particulièrement ce glorieux fondateur d'un ordre qui a pour sa fin la prédication de l'Évangile.

Une fille très-dévote, nommée Isabelle Casalini, jugea, en le voyant à l'autel, que c'était un homme de Dieu ; et je ne sais quel mouvement intérieur la porta à parler au prêtre étranger après la messe. Elle fut si édifiée et si ravie de l'entretien de Xavier, qu'elle avertit aussitôt son oncle, chez qui elle logeait, du trésor qu'elle venait de découvrir.

Jérôme Casalini, qui était un ecclésiastique très-considérable par sa noblesse et par sa vertu, alla chercher le prêtre espagnol sur le témoignage de sa nièce; et l'ayant trouvé à l'hôpital, il le pressa tant de venir loger chez lui, que Xavier ne put honnêtement s'en défendre; mais le saint homme ne voulut jamais accepter la table de celui dont il avait accepté la maison : il mendiait son pain de porte en porte, selon sa coutume, et ne vivait que de ce qu'on lui donnait par aumône dans la ville.

Tous les jours, après avoir célébré les divins mystères dans l'église de Sainte-Luce, dont Casalini était curé, il y entendait les confessions de toutes les personnes qui se présentaient; il visitait ensuite les prisons et les hôpitaux, faisait le catéchisme aux enfants, et prêchait au peuple.

A la vérité il parlait très-mal, et son langage n'était qu'un jargon mêlé d'italien, de français et d'espagnol; mais il parlait avec tant de force, et les choses qu'il disait étaient si solides, qu'on ne regardait ni à son accent, ni à ses paroles. Ses auditeurs l'écoutaient comme un homme descendu du ciel; et dès qu'il avait fini sa prédication, ils s'allaient jeter à ses pieds pour se confesser.

Il retombe malade, et ne laisse pas de prêcher

Ces travaux continuels durant un hiver fort rude, le firent retomber malade, et il le fut beaucoup plus alors qu'il ne l'avait été auparavant, comme pour vérifier la prédiction de saint Jérôme; car il eut une fièvre quarte très-maligne et très-opiniâtre, qui le jeta dans une extrême langueur, et qui l'amaigrit tellement qu'il paraissait un squelette. Cependant tout faible et tout décharné qu'il était, il ne laissait pas de se traîner aux places publiques pour exciter les passants à la pénitence. Quand la voix lui manquait, son visage pâle, où l'image de la mort était peinte, parlait pour lui, et sa présence seule faisait des fruits admirables.

Jérôme Casalini profita si bien des instructions et des exemples du saint homme, qu'il parvint en peu de temps à une haute sainteté. Comme il l'observait de près, il ne cessait point de l'admirer, ainsi qu'il disait lui-même; et c'est de ce vertueux ecclésiastique qu'on a su principalement que Xavier, ayant travaillé tout le jour, passait la nuit en prières; que disant le vendredi la messe de la Passion, il fondait en larmes, et était souvent ravi en esprit; qu'il parlait peu, mais que toutes ses paroles étaient pleines de sens et d'onction.

Il est appelé à Rome par le père Ignace, et y travaille avec succès.

Lorsque Xavier s'employait ainsi à Bologne, il fut appelé à Rome par le père Ignace, qui s'était déjà présenté au pape pour lui offrir son service et celui de ses compagnons. Paul III agréa les offres de ces nouveaux ouvriers, et voulut qu'ils commençassent dans Rome à prêcher sous l'autorité du saint-siége. Les principales églises leur furent assignées pour cela, et on donna à Xavier celle de Saint-Laurent *in Damaso*.

Comme la fièvre quarte le quitta enfin, et que ses forces revinrent, il prêcha avec plus de vigueur et plus de véhémence que jamais. La mort, le jugement et l'enfer étaient le sujet ordinaire de ses discours. Il proposait ces vérités terribles simplement, mais d'une manière si touchante, que le peuple, qui venait en foule à ses sermons, sortait toujours de l'église, gardant un profond silence, et songeant bien moins à louer le prédicateur qu'à se convertir.

La famine qui désola Rome alors, donna lieu auxdits prêtres étrangers de soulager une infinité de misérables qui languissaient sans aucun secours dans les places de la ville. Xavier fut le plus ardent à leur chercher des lieux de retraite, et à leur procurer des aumônes pour les faire subsister; il les portait lui-même sur ses épaules aux maisons qui leur étaient destinées et leur rendait là tous les services imaginables.

L'occasion de la mission des Indes.

Cependant Jacques Govea, Portugais, qui avait connu Ignace, Xavier et Le Fèvre à Paris, et qui était principal du collége de Sainte-Barbe, lorsqu'ils y demeuraient tous trois ensemble, étant venu à Rome pour des affaires importantes dont le Portugal le chargea, et voyant les fruits que faisaient ces prêtres de sa connaissance, manda au roi Jean III ce qu'il lui avait déjà mandé de Paris, sur le bruit commun, que des hommes comme ceux-là, savants, humbles, charitables, brûlants du zèle des âmes, infatigables au travail, amateurs de

la croix, et qui ne cherchaient que la plus grande gloire de Dieu, étaient tous propres à planter la foi dans les Indes orientales. Il ajoutait que, si l'on voulait avoir de ces excellents ouvriers, il ne fallait qu'en demander au souverain pontife, qui disposait d'eux absolument.

Jean III, le plus religieux prince de son siècle, écrivit là-dessus à son ambassadeur don Pedro Mascaregnas, et lui ordonna d'obtenir du pape, pour le moins, six de ces hommes apostoliques dont parlait Govea. Le pape ayant entendu la proposition de Mascaregnas, renvoya l'affaire au père Ignace, qu'il considérait déjà extrêmement, et qui avait présenté depuis peu, à Sa Sainteté, le plan du nouvel ordre que lui et ses compagnons voulaient établir.

Ignace, qui ne se proposait pas moins que de réformer toute la terre, et qui voyait les besoins pressants de l'Europe, que l'hérésie infectait de tous côtés, répondit à Mascaregnas que, de dix qu'ils étaient, il ne pouvait lui en donner que deux tout au plus. Le pape approuva cette réponse, et voulut qu'Ignace fît le choix lui-même. Ignace nomma donc Simon Rodriguez, Portugais, et Nicolas Bobadilla, Espagnol. Le premier était occupé à Sienne, et l'autre dans le royaume de Naples, suivant les intentions du saint Père. Quoique Rodriguez eût la fièvre quarte quand il fut rappelé de Sienne, il ne laissa pas de s'embarquer, peu de temps après, sur un navire de Lisbonne, qui partait de Civita-Vecchia, et il emmena avec lui Paul de Camerin, qui s'était joint à eux depuis quelques mois.

Pour Bobadilla, à peine eut-il gagné Rome, qu'il tomba malade d'une fièvre continue; et on peut dire que son mal fut un coup du Ciel, qui en avait destiné un autre que lui à la mission des Indes ; car ce qui semble quelquefois un hasard ou un effet purement naturel dans la vie des hommes, est une disposition de la Providence divine, qui va, par des voies

secrètes, aux fins qu'elle se propose, et qui prend plaisir à exécuter ses desseins d'une manière également douce et forte.

Il est nommé pour la mission des Indes.

Mascaregnas, qui quittait son ambassade, et qui voulait mener en Portugal le second missionnaire qu'on lui avait promis, était à la veille de son départ, lorsque le missionnaire arriva. Ignace, voyant Bobadilla hors d'état de se mettre en chemin, pensa devant Dieu à remplir sa place, ou plutôt à choisir celui que Dieu avait élu. Un rayon céleste l'éclaira d'abord, et lui fit connaître que François Xavier était ce vaisseau d'élection. Il l'appelle au même moment, et, tout rempli de l'Esprit divin : *Xavier*, lui dit-il, *j'avais nommé Bobadilla pour les Indes; mais le Ciel vous nomme aujourd'hui, et je vous l'annonce de la part du vicaire de Jésus-Christ. Recevez l'emploi dont Sa Sainteté vous charge par ma bouche, comme si Jésus-Christ vous le présentait lui-même, et réjouissez-vous d'y trouver de quoi satisfaire ce désir ardent que nous avions tous de porter la foi au delà des mers. Ce n'est pas ici seulement la Palestine, ni une province de l'Asie, ce sont des terres immenses et des royaumes innombrables, c'est un monde entier. Il n'y a qu'un champ si vaste qui soit digne de votre courage et de votre zèle. Allez, mon frère, où la voix de Dieu vous appelle, où le saint-siége vous envoie, et embrasez tout du feu qui vous brûle.*

Xavier, attendri et confus du discours d'Ignace, répondit, les larmes aux yeux et la rougeur sur le front, qu'il ne pouvait assez s'étonner qu'on pensât à un homme aussi faible et aussi lâche que lui, pour un emploi qui ne demandait pas moins qu'un apôtre; qu'il était pourtant prêt à obéir aux ordres du Ciel, et qu'il s'offrait de bon cœur à tout pour le salut des Indiens. Ensuite, faisant éclater la joie qu'il sentait au fond de l'âme, il dit confidemment à son père Ignace, que ses vœux étaient accomplis; que depuis longtemps il soupirait après les Indes, sans oser le dire, et qu'il espérait recevoir des

terres idolâtres la grâce de mourir pour Jésus-Christ, que la Terre-Sainte lui avait refusée.

Il ajouta, dans le transport où il était, qu'il voyait clairement ce que Dieu lui avait montré plusieurs fois sous des figures mystérieuses. En effet, Xavier songeait, la nuit, très-souvent, qu'il portait sur ses épaules un grand Indien fort noir; et ces songes le fatiguaient de telle sorte, qu'il gémissait et soupirait en dormant, comme s'il eût souffert beaucoup et qu'il eût été hors d'haleine, jusque là que ses gémissements et ses soupirs éveillaient ceux qui couchaient dans la même chambre que lui; et une nuit le père Laynez s'étant éveillé, lui demanda ce qu'il avait à se plaindre; Xavier conta sur-le-champ son songe à Laynez, et dit même qu'il en suait à grosses gouttes.

Dieu lui fait connaître que la mission des Indes le regarde.

Outre cela, il vit une fois, durant son sommeil, ou dans une extase, de vastes mers pleines de tempêtes et d'écueils, des îles désertes, des terres barbares, et partout la faim, la soif et la nudité, avec des travaux infinis, des persécutions sanglantes, et des dangers de mort évidents.

A cette vue, il s'écria : *Encore plus, Seigneur, encore plus*, et le père Simon Rodriguez entendit distinctement ces paroles; mais quelque instance qu'il fît pour savoir ce qu'elles signifiaient, il ne le sut point alors, et Xavier ne lui en révéla le mystère qu'en s'embarquant pour les Indes.

Ces idées, dont Xavier avait l'imagination remplie, le faisaient parler, à toute heure, du nouveau monde et de la conversion des infidèles : il n'en parlait point, au reste, que son visage ne s'enflammât, et que les larmes ne lui vinssent aux yeux. C'est le témoignage que rendit de lui le père Jérôme Domenec, qui, avant que d'entrer en la Compagnie, l'avait pratiqué à Bologne, et avait lié avec lui une amitié très-étroite.

Comme Xavier ne fut averti pour le voyage des Indes que

Il prend congé

du Pape, et ce que le saint Père lui dit. la veille du départ de Mascaregnas, il n'eut que le temps qu'il fallait pour faire raccommoder sa soutane, pour dire adieu à ses amis, et pour aller baiser les pieds au saint Père.

Paul III, ravi de voir, sous son pontificat, la porte ouverte à l'Évangile dans les Indes orientales, le reçut avec une bonté toute paternelle, et l'excita à prendre des sentiments dignes d'une si haute entreprise, lui disant, pour l'encourager, que la Sagesse éternelle nous donne toujours de quoi soutenir les emplois qu'elle nous destine, quand même ils seraient au-dessus des forces humaines; qu'à la vérité il trouverait bien des occasions de souffrir, mais que les affaires de Dieu ne réusissaient que par la voie des souffrances, et qu'on ne devait prétendre à l'honneur de l'apostolat qu'en suivant les traces des apôtres, dont la vie avait été une croix et une mort continuelles; que le Ciel l'envoyait sur les pas de l'apôtre des Indes, saint Thomas, à la conquête des âmes; qu'il travaillât généreusement à faire revivre la foi dans les terres où ce grand apôtre l'avait plantée; et que, s'il lui fallait répandre son sang pour la gloire de Jésus-Christ, il s'estimât heureux de mourir martyr.

Il semble que Dieu parlât lui-même par la bouche de son vicaire, tant ces paroles firent d'impression sur l'esprit et sur le cœur de Xavier. Elles le remplirent d'une force toute divine; et, en répondant à Sa Sainteté, il fit paraître, avec une humilité profonde, une telle grandeur d'âme, que Paul III eut dès lors comme un présage certain des événements merveilleux qui arrivèrent dans la suite. Aussi le saint Père, après lui avoir souhaité une spéciale assistance de Dieu dans tous ses travaux, l'embrassa tendrement plus d'une fois, et lui donna une très-ample bénédiction.

Il part de Rome. Xavier partit, en la compagnie de Mascaregnas, le 15 mars de l'année 1540, sans autre équipage qu'un bréviaire. En disant le dernier adieu au père Ignace, il se jeta à ses pieds,

et lui demanda sa bénédiction ; et, en prenant congé de Laynez, il lui mit entre les mains un petit mémoire qu'il avait écrit et signé. Ce mémoire, qui se conserve encore à Rome, porte qu'il approuve, autant qu'il dépend de lui, la règle et les constitutions qui seront dressées par Ignace et ses compagnons ; qu'il élit Ignace général, et Le Fèvre au défaut d'Ignace ; qu'il se consacre à Dieu par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, dans la Compagnie de Jésus, pour le temps qu'elle sera érigée en religion avec l'autorité apostolique.

C'est ce qui s'attendait au premier jour, et ce qui se fit avant la fin de l'année, d'une manière presque miraculeuse, ainsi qu'on peut voir dans la vie de saint Ignace.

Le voyage de Rome à Lisbonne fut toujours par terre, et dura plus de trois mois. On avait donné un cheval à Xavier, par l'ordre de l'ambassadeur ; mais dès qu'on fut en chemin, ce cheval devint commun. Le père descendait souvent pour soulager les valets qui suivaient à pied, ou changeait de cheval avec ceux qui n'étaient pas bien montés. Aux hôtelleries, il se faisait le valet de tout le monde, et pansait quelquefois les chevaux, par un excès de ferveur qui lui fit oublier en ces rencontres la dignité de son caractère. Il cédait sa chambre et son lit aux gens qui n'en avaient point, et ne couchait guère qu'à terre ou sur la paille dans une écurie : toujours gai au reste, et tenant des discours agréables, qui faisaient rechercher sa compagnie, mais y mêlant toujours quelque chose qui édifiait les maîtres et les serviteurs, et qui inspirait des sentiments de piété aux uns et aux autres.

Ce qu'il fait durant le voyage.

Ils allèrent par Lorette, où ils demeurèrent plus de huit jours, et après ils continuèrent leur chemin par Bologne. Xavier écrivit de là au père Ignace, et il le fit en ces termes :

Il écrit au père Ignace.

« J'ai reçu, le saint jour de Pâques, la lettre que vous » m'avez écrite, et que vous m'avez envoyée dans le paquet

Lib. I, Ep. 2.

» de M. l'ambassadeur : Dieu seul sait quelle a été ma joie
» en la recevant. Comme je ne crois pas que nous traitions
» jamais ensemble sur la terre que par lettres, ni que nous
» nous voyions qu'au Ciel, il faut que, durant le peu de temps
» qui nous reste à vivre en ce lieu de bannissement, nous
» nous consolions l'un l'autre par des lettres fort fréquentes.
» Je serai, de mon côté, très-exact; car étant persuadé de ce
» que vous me dîtes si sagement à mon départ, qu'il doit y
» avoir un commerce réglé et une correspondance mutuelle
» entre les colonies et les métropoles, ainsi qu'entre les filles
» et les mères, j'ai résolu, en quelque pays du monde que je
» sois, ou que soit avec moi une partie de notre société,
» d'avoir des liaisons étroites avec vous et avec les pères de
» Rome, et de vous mander de nos nouvelles le plus en détail
» qu'il sera possible.

» J'ai pris mon temps pour voir le cardinal Invrea, comme
» vous me l'aviez ordonné, et je l'ai entretenu à loisir. Il m'a
» reçu avec beaucoup de bonté, et m'a offert très-honnête-
» ment son crédit pour nous tous. Au milieu de l'entretien
» que nous avons eu ensemble, je me suis jeté à ses pieds,
» et je lui ai baisé la main au nom de toute la Compagnie :
» autant que je puis juger par ses paroles, il approuve fort
» notre manière de vivre.

» Pour M. l'ambassadeur, il me comble de tant de grâces,
» que je ne finirais jamais si je voulais vous les raconter; et
» je ne sais comment je pourrais souffrir tous les bons offices
» qu'il me rend, si je n'espérais de les payer dans les Indes
» aux dépens de ma vie même. Le dimanche des Rameaux,
» j'entendis sa confession et celle de plusieurs de ses domes-
» tiques, je les communiai ensuite dans la sainte chapelle
» de Lorette, où je dis la messe : je les confessai encore et
» je leur donnai la communion le jour de Pâques. L'aumônier
» de M. l'ambassadeur se recommande fort à vos prières; il

» me promet de venir avec moi aux Indes. Je suis ici plus » occupé à confesser que je n'étais à Rome dans Saint-Louis. » Je salue de tout mon cœur tous nos pères ; et, si je ne les » nomme pas chacun par leur nom, je les prie de croire que » ce n'est pas manque de souvenir. De Bologne, le 31 de » mars 1540.

» Votre frère et serviteur en Jésus-Christ,

» **FRANÇOIS.** »

Toute la ville de Bologne se remua au passage de Xavier ; elle lui était très-affectionnée, et le regardait, en quelque sorte, comme son apôtre. Les petits et les grands voulurent le voir ; la plupart lui découvrirent l'état de leur conscience ; plusieurs s'offrirent à lui pour aller aux Indes : tous pleurèrent en le voyant partir, pensant qu'ils ne le reverraient jamais. Jérôme Casalini, curé de Sainte-Luce, qui l'avait logé l'année précédente, fut celui qui lui témoigna le plus d'amitié ; il l'obligea encore de prendre sa maison, et c'est dans son église que Xavier ouït les confessions d'une infinité de personnes.

Ce qui arriva de remarquable dans la suite du voyage de Lisbonne.

Il arriva, durant le reste du voyage, deux ou trois choses assez remarquables. Un des domestiques de l'ambassadeur, celui qui préparait les logements dans les lieux où passait le train, homme violent et brutal, ayant été repris par son maître pour n'avoir pas bien fait, un jour, son devoir, s'emporta furieusement dès qu'il fut hors de la présence de Mascaregnas. Xavier l'entendit, et ne lui dit rien sur-le-champ, de peur de l'irriter davantage ; mais, le lendemain, quand cet homme eut pris les devants, selon sa coutume, il le suivit à toute bride. Il le rencontra abattu sous son cheval, qui était tombé du haut d'un rocher, et qui avait crevé en tombant. *Misérable*, lui dit-il, *que seriez-vous devenu, si vous étiez mort de cette chute?* Ce peu de paroles lui fit reconnaître son emportement et en

demander pardon à Dieu de bon cœur. Xavier, étant descendu ensuite de cheval, le mit dessus, et le conduisit à pied jusqu'au gîte.

Un autre jour, l'écuyer de Mascaregnas ayant voulu passer à cheval une petite rivière assez profonde et assez rapide, le courant de l'eau l'emporta avec son cheval, et tout le monde le crut perdu. Xavier, touché du péril où était le salut d'un homme mondain, qui avait été appelé de Dieu à la vie religieuse, et qui n'avait pas suivi le mouvement de la grâce, se mit en prière pour lui. L'ambassadeur, qui aimait fort son écuyer, s'y mit aussi, et y fit mettre tous ses gens. A peine eut-on imploré le secours du Ciel, que l'homme et le cheval, qui commençaient à se noyer, revinrent sur l'eau, et furent portés au bord de la rivière : on tira l'écuyer tout pâle et à demi mort. Dès qu'il eut recouvré ses sens, Xavier lui demanda quelles pensées il avait eues, étant sur le point de périr. Il avoua franchement que la religion où Dieu l'appelait s'était présentée à son esprit, et qu'il avait eu un très-grand scrupule d'avoir négligé l'occasion de son salut. Il protesta ensuite, ainsi que Xavier raconte lui-même en une de ses lettres, que, dans ce moment fatal, les remords de sa conscience, et les jugements de Dieu sur les âmes infidèles à leur vocation, lui avaient fait plus de peine que toute l'horreur de la mort. Il parlait des supplices éternels d'une manière vive et ardente, comme s'il les eût expérimentés et qu'il fût revenu de l'enfer. Il disait même souvent, au rapport du saint, que, par un juste châtiment du Ciel, ceux qui, pendant leur vie, ne se disposaient point à la mort, n'avaient pas le temps de penser à Dieu quand la mort les surprenait.

L'ambassadeur et tous ses gens ne doutèrent pas que les mérites du saint homme n'eussent sauvé l'écuyer; mais Xavier croyait que c'était un effet de la piété de l'ambassadeur; et c'est ce qu'il manda au père Ignace : « Notre-Sei-

» gneur a bien voulu exaucer les prières ferventes que son » serviteur Mascaregnas lui a faites, les larmes aux yeux, » pour la vie de ce misérable, dont nous n'espérions plus » rien, et qui a été délivré de la mort par un miracle mani- » feste. »

Au passage des Alpes, le secrétaire de l'ambassadeur ayant mis pied à terre en un chemin difficile que les neiges empêchaient de reconnaître, le pied lui manqua sur une pente assez roide; il roula dans un précipice, et il aurait été jusqu'au fond, si, en tombant, ses habits ne se fussent pris à des pointes de rocher, où il demeura suspendu, sans pouvoir se dégager, ni remonter de lui-même. Ceux qui le suivaient coururent à lui; mais la profondeur de l'abîme effraya les plus hardis. Xavier, qui survint, ne balança pas un moment : il descendit dans le précipice, et, tendant la main au secrétaire, l'en retira peu à peu.

Il passe auprès du château de Xavier sans y aller.

Étant sortis de France, et ayant passé les Pyrénées du côté de la Navarre, lorsqu'ils approchaient de Pampelune, Mascaregnas fit réflexion que le père François (c'est ainsi qu'on appelait Xavier communément) ne parlait point d'aller au château de Xavier, qui était peu éloigné de leur chemin. Il l'en avertit, et l'en pressa même, jusqu'à lui représenter que, quittant l'Europe pour n'y revenir peut-être jamais, il ne pouvait pas se dispenser honnêtement de rendre une visite à sa famille, et de dire un dernier adieu à sa mère, qui vivait encore.

Les remontrances de l'ambassadeur ne firent aucun effet sur un homme qui, depuis qu'il avait abandonné tout pour Dieu, ne croyait plus avoir rien au monde, et qui d'ailleurs était persuadé que la chair et le sang sont ennemis de l'esprit apostolique. Il suivit le droit chemin, et dit seulement à Mascaregnas, qu'il se réservait à voir ses parents au ciel, non en passant et avec le chagrin que les adieux causent d'ordinaire, mais pour toujours et avec une joie toute pure.

Mascaregnas avait déjà une haute idée de la vertu du père François : ce détachement si étrange augmenta encore l'estime qu'il avait pour lui, de sorte qu'avant de gagner le Portugal il envoya un courrier exprès au roi Jean III, pour l'informer de la sainteté du second missionnaire des Indes.

Il arrive à Lis-onne, et guérit odriguez en ar-vant.

Ils arrivèrent à Lisbonne vers la fin du mois de juin. Xavier se retira à l'hôpital de tous les saints, où Rodriguez, qui était venu par mer, avait pris son logement. Il le trouva fort abattu de sa fièvre quarte qui ne l'avait pas quitté, et il l'embrassa sur le point que l'accès lui allait prendre. Mais soit que l'extrême joie qui saisit Rodriguez en ce moment-là dissipât l'humeur qui causait son mal, ou que les embrassements de Xavier eussent dès lors une vertu salutaire, l'accès ne vint point, et le malade n'eut depuis aucun ressentiment de fièvre.

Il est appelé à Cour.

Trois ou quatre jours après, ils furent appelés tous deux à la cour. Le roi et la reine qui étaient ensemble reçurent Xavier comme un saint, sur le rapport de Mascaregnas, et lui témoignèrent toute la bienveillance possible. Ils lui firent diverses questions touchant leur genre de vie, par quelle rencontre leur nouvelle société s'était formée, et ce qu'elle s'était proposé d'abord pour le but de ses desseins : ils lui demandèrent enfin des nouvelles de la grande persécution excitée dans Rome contre eux, et qui avait éclaté dans toute l'Europe. Xavier répondit à tout en peu de mots, mais d'une manière qui contenta le roi et la reine. « L'un et l'autre » approuvèrent fort, dit-il lui-même, en écrivant de Lis- » bonne au père Ignace, ce que nous leur dîmes de la disci- » pline de nos maisons, de la qualité de nos ministères, de » l'esprit et du plan de tout l'Institut. »

ib. 1 *Ep* 3. *Nov.*

Au milieu de l'entretien, le roi fit venir l'infant don Juan son fils, et l'infante Marie sa fille, pour les faire voir aux deux missionnaires des Indes. A l'occasion du prince et de

la princesse, il leur raconta, par un excès de bonté, combien Dieu lui avait donné d'enfants, combien il lui en était mort, et ce qui lui en restait. La conversation tourna ensuite sur l'éducation de la jeunesse ; et avant que les pères se retirassent, le roi les pria de prendre soin de cent jeunes gentilshommes qui étaient nourris à la cour.

Quoiqu'un officier du palais eût ordre de préparer, pour Xavier et pour Rodriguez, un logement honnête et commode, ils retournèrent à leur hôpital et y demeurèrent toujours. Ils ne voulurent pas même recevoir ce qui leur fut assigné de la cour pour leur vivre ; ils allaient demander l'aumône par la ville à certaines heures réglées, et vivaient en pauvres, selon la manière de vie qu'ils s'étaient prescrite. La vie qu'il mène à Lisbonne.

Comme l'embarquement ne se devait faire qu'au printemps de l'année suivante, et que les hommes apostoliques ne savaient ce que c'est que d'être oisifs, Xavier ne se contenta pas d'instruire dans la piété les jeunes gens dont le roi l'avait chargé ; il se donna lui-même de l'emploi, et fit à Lisbonne ce qu'il avait fait à Venise, à Bologne et à Rome, pendant plus de deux années. Mais outre qu'il assistait jour et nuit les malades de l'hôpital, qu'il visitait tous les jours les prisonniers, et qu'il faisait, plusieurs fois la semaine, le catéchisme aux enfants, il traitait souvent avec les principales personnes de la cour, et les engageait aux exercices spirituels du père Ignace.

Il ne voulut pas prêcher d'abord dans les églises, jugeant que les ministres de l'Évangile devaient commencer par des actions moins éclatantes : il ne monta en chaire qu'à la sollicitation du roi, qui, l'ayant fait venir un jour au palais, lui témoigna souhaiter de l'entendre, et lui dit que l'évêque de Lisbonne était d'avis qu'il ne différât pas davantage à faire des prédications publiques.

Le père Simon Rodriguez travaillait, de son côté, au ser-

vice du prochain, avec la même méthode et le même esprit.

Il refuse d'aller voir le docteur Navarre son parent.

Cependant Martin d'Azpilcuète, surnommé le docteur Navarre, qui était oncle de Xavier du côté maternel, et qui tenait la première chaire de théologie dans l'université de Coimbre, ayant appris l'arrivée de son neveu, écrivit au roi des lettres très-fortes, par lesquelles il suppliait Sa Majesté de lui envoyer le père François. Il ajoutait que, si l'on voulait le lui laisser jusqu'au départ de la flotte, il s'obligerait à deux leçons nouvelles, sans autres appointements que les siens, l'une de droit canon, l'autre de théologie mystique; que même, dans peu d'années, il irait joindre Xavier et prêcher l'Évangile avec lui aux idolâtres de l'Orient.

Ces lettres furent inutiles. Un homme qui n'avait pas voulu se détourner du chemin pour rendre une visite à sa mère, n'eut garde de faire un voyage, et de quitter des occupations importantes pour voir un de ses parents. Le roi retint Xavier dans Lisbonne, à la prière de Xavier même, et le père écrivit une lettre d'excuse au docteur Navarre, qui lui en avait écrit deux pleines d'amitié. Comme le docteur était en peine de la forme de vie que son neveu avait embrassée, Xavier lui répondit de la sorte sur ce point : « Pour ce qui est de ce que » vous ajoutez qu'on dit bien des choses de notre Institut, » je n'ai présentement qu'un mot à vous dire là-dessus. Il » importe peu, illustre docteur, d'être jugé des hommes, » principalement de ceux qui jugent avant que d'entendre et » que de connaître. »

Lib. 1. Ep. 5. Nov.

Du reste il lui conseilla de ne point penser aux Indes, ainsi que Navarre rapporte lui-même dans son manuel. *J'aurais fini là mes jours,* dit ce savant homme, *si Xavier, à cause de mon âge, ne m'eût jugé incapable des fatigues de sa mission, et s'il ne m'eût écrit, en partant, que je me consolasse de son absence par l'espérance de nous voir au ciel.*

Le fruit de ses

Les deux missionnaires ne travaillèrent pas en vain à Lis-

bonne. Dès les premiers jours, la dévotion se mit dans le peuple : on vit tout le monde fréquenter les sacrements, dont personne ne s'approchait guère que le carême; et ce saint usage se répandit insensiblement par toutes les villes. Plusieurs, qui différaient leur conversion de jour en jour, se donnèrent tout d'un coup à Dieu, et renoncèrent même au siècle; les plus mortels ennemis se réconcilièrent de bonne foi, et les fameuses courtisanes quittèrent leur vie libertine. travaux évangéliques.

Mais ce changement de mœurs éclata particulièrement à la cour. Le roi, qui avait un grand fonds de religion et de probité, se déclara le premier contre tous les vices qui infectent d'ordinaire les palais des princes; et, pour réformer peu à peu non-seulement sa maison, mais tout son royaume, il obligea les jeunes courtisans de se confesser tous les huit jours; car il disait que si les gentilshommes et les seigneurs s'accoutumaient, dès leurs plus tendres années, à craindre Dieu et à le servir, ils vivraient chrétiennement dans un âge plus avancé; que, si les gens de condition étaient une fois gens de bien, le peuple, qui se forme toujours sur eux, ne manquerait pas de régler ses mœurs; et qu'ainsi la réformation de tous les ordres de l'État consistait principalement dans une bonne éducation de la noblesse.

L'exemple du prince et des jeunes courtisans entraîna le reste, et Xavier écrivit là-dessus au père Ignace en ces termes :

« Il n'y a rien de plus régulier que la cour de Portugal; *Lib.* 1. *Ep.* 7. *Nov.*
» elle ressemble beaucoup plus à une société religieuse qu'à
» une cour séculière. Le nombre des courtisans qui se con-
» fessent et qui communient constamment tous les huit jours,
» est si grand, que nous en sommes dans l'admiration, et
» que nous en rendons de continuelles actions de grâces à
» Dieu. Nous sommes tellement occupés à confesser, que,
» si nous étions deux fois autant que nous sommes, tous

» auraient abondamment de l'emploi. Nous demeurons au » confessionnal les jours entiers et une partie de la nuit, » quoiqu'on ne laisse venir à nous que les personnes de la » cour.

» Je me souviens d'avoir remarqué que le roi étant à Alme- » rin, ceux qui se rendaient auprès du prince, de tous les » endroits du royaume, pour leurs affaires, comme c'est la » coutume, ne se pouvaient lasser d'admirer une pratique si » nouvelle, surtout en des courtisans; et lorsqu'ils les voyaient » communier, chaque dimanche et chaque fête, avec beau- » coup de révérence, ils étaient tout hors d'eux-mêmes. » Mais la plupart, imitant ce qu'ils admiraient, s'approchaient » aussi et du tribunal de la pénitence et de la sainte table. » Que, s'il y avait assez de confesseurs pour entendre tous » les gens qui viennent en foule à la cour, on ne traiterait de » nulle affaire avec le roi, qu'auparavant on ne se fût bien » mis avec Dieu. »

L'accablement où étaient les deux ouvriers évangéliques, les obligea d'accepter la nourriture qui leur avait été assignée par l'ordre du prince; car ils crurent employer mieux leur temps à servir les âmes, qu'à chercher dans la ville de quoi vivre. Ils ne laissaient pas néanmoins de mendier une fois ou deux par semaine, pour entretenir toujours l'esprit de mortification et de pauvreté : c'était aussi dans ces sentiments, que, prenant pour eux assez peu de ce qu'on leur envoyait du palais, ils distribuaient tout le reste aux pauvres.

D'ailleurs, le travail assidu des confessions les réduisit à ne prêcher presque plus, faute de loisir. Mais, ayant bien examiné toutes choses, ils jugèrent qu'il était plus important pour le service de la Majesté divine, d'administrer le sacrement de pénitence, que d'annoncer la parole de Dieu en chaire, par la raison que la cour de Portugal ne manquait pas de prédicateurs, et qu'elle avait peu de bons confesseurs.

C'est la remarque de Xavier même dans la lettre que nous venons de citer.

Des fruits si visibles et si merveilleux firent regarder les deux missionnaires comme des hommes envoyés du Ciel et remplis de l'Esprit de Dieu. Aussi tout le monde leur donna le surnom d'apôtres, et ce titre glorieux est demeuré à leurs successeurs dans le Portugal. Le roi leur témoignait en toutes rencontres une affection particulière; et Xavier, charmé des bontés du prince, en écrivit de la sorte au père Ignace : La considération où il est à Lisbonne.

« Nous tous qui sommes de la Compagnie, avons beaucoup *Lib. 1. Ep. 3. Nov.*
» d'obligation au roi de la bienveillance qu'il a, soit pour vous
» autres qui êtes à Rome, soit pour nous qui sommes ici.
» J'ai su de l'ambassadeur Mascaregnas, que Sa Majesté lui
» a dit qu'elle serait très-aise de ramasser dans son royaume
» tous tant que nous sommes de la Compagnie, quand même
» il faudrait employer une grande partie de ses revenus pour
» nous entretenir. »

« Ce bon prince, dit Xavier dans une autre lettre, qui a *Lib. 1. Ep. 7. Nov.*
» une si tendre inclination pour notre Compagnie, et qui en
» souhaite l'avancement comme un de nous, nous engage
» bien par là à lui vouer éternellement nos services ; et nous
» serions coupables d'une horrible ingratitude, nous serions
» même indignes de vivre, si nous ne faisions une profession
» publique d'être ses serviteurs, et si tous les jours de notre
» vie nous ne tâchions de reconnaître par nos prières, au-
» tant qu'il est possible à notre faiblesse, toutes les bontés
» d'un protecteur si généreux et d'un bienfaiteur si ma-
» gnifique. »

L'infant don Henri, qui fut nommé cardinal peu de temps après, et qui vint à la couronne dans la suite des années, par la mort de don Sébastien, n'avait pas moins d'affection pour eux que le roi son frère. Comme il était grand inquisiteur, il donna aux pères un pouvoir absolu en son tribunal, et leur

permit de traiter librement avec tous les prisonniers de l'Inquisition.

Quelques-uns des principaux de la cour furent si touchés de la vie apostolique de Xavier et Rodriguez, qu'ils voulurent embrasser leur institut, comme quelques hommes doctes de la ville avaient déjà fait. Enfin tout leur réussissait tellement, que Xavier en avait de l'inquiétude : il s'en plaignait quelquefois, et disait que la prospérité était à craindre jusque dans les plus saintes entreprises ; que la persécution valait beaucoup mieux, et que c'était la plus sûre marque des disciples de Jésus-Christ.

On veut l'arrêter en Portugal.

Les deux missionnaires destinés aux Indes vivaient de la sorte, et attendaient avec impatience le temps propre pour la navigation, lorsque le roi, considérant tout le bien qu'ils avaient fait en si peu de temps parmi la noblesse et parmi le peuple, songea à les retenir dans le Portugal. Il lui semblait que l'intérêt de son royaume devait lui être plus cher que celui des terres étrangères, et que ces nouveaux ouvriers feraient plus de fruits dans un pays catholique que dans les contrées barbares.

Pour ne rien faire toutefois que prudemment, il assembla son conseil et proposa la chose lui-même. Tous approuvèrent la pensée du roi, hors l'infant don Henri, qui représenta fortement que Xavier et Rodriguez ayant été nommés pour le nouveau monde par le vicaire de Jésus-Christ, c'était, en quelque façon, troubler l'ordre de la Providence, que de rompre leur voyage ; qu'on devait regarder les Indes comme le Portugal même, puisqu'elles avaient été conquises par les Portugais et qu'elles faisaient une partie de la couronne ; que les idolâtres étaient plus disposés à la foi qu'on ne pensait, et qu'ils se feraient volontiers chrétiens, quand ils verraient des prédicateurs désintéressés, éloignés de l'avarice et de l'ambition.

Comme les avis des rois prévalent toujours, on n'eut point d'égard aux raisons de l'infant, et il fut conclu que les deux missionnaires ne sortiraient point du royaume. Cette résolution les affligea d'autant plus, qu'ils soupiraient l'un et l'autre après l'Orient. Toute leur ressource fut d'écrire à Rome et d'implorer l'assistance du père Ignace. Le père en parla au pape ; mais Sa Sainteté ne voulut rien décider là-dessus, et remit l'affaire à la volonté des Portugais, de sorte qu'Ignace manda aux deux pères que le roi leur tenait la place de Dieu, et qu'ils devaient lui obéir aveuglément. Il écrivit en même temps à don Pedro Mascaregnas que Xavier et Rodriguez étaient dans la disposition du prince, et qu'ils demeureraient toujours en Portugal si Sa Majesté le voulait; qu'il croyait néanmoins qu'on pouvait prendre un tempérament : c'était de garder Rodriguez pour le Portugal, et de laisser aller Xavier aux Indes.

On le laisse aller aux Indes, et le roi l'entretient avant son départ

Le roi agréa le partage qu'Ignace avait fait, et on s'en tint là, comme si Dieu eût parlé lui-même. Xavier, transporté de joie à cette nouvelle, loua la bonté divine qui le choisissait tout de nouveau pour la mission de l'Orient, ou plutôt qui exécutait ses desseins éternels malgré les contradictions des hommes.

Le temps de l'embarquement étant venu, il fut appelé un jour au palais : le roi l'entretint à fond de l'état des Indes, et lui recommanda particulièrement ce qui touchait la religion. Il le chargea même de visiter les forteresses des Portugais, et d'observer si Dieu y était servi : de voir aussi ce qu'on pouvait faire pour bien établir le christianisme dans les nouvelles conquêtes, et d'écrire souvent sur cela, non-seulement à ses ministres, mais à sa propre personne.

Il lui présenta ensuite quatre brefs expédiés de Rome la même année, dans deux desquels le souverain pontife faisait Xavier nonce apostolique, et lui donnait des pouvoirs très-

amples pour étendre et pour maintenir la foi en tout l'Orient. Sa Sainteté le recommandait, dans le troisième, à David, empereur d'Éthiopie; et dans le quatrième, à tous les princes qui possédaient les îles de la mer ou de la terre-ferme, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au delà du Gange.

Jean III avait demandé ces brefs, et le pape les avait accordés libéralement, dans le dessein de rendre la mission du père François plus illustre et plus authentique. Le père les reçut de la main du prince avec un profond respect, et lui dit qu'autant que sa faiblesse le pourrait permettre, il tâcherait de soutenir le fardeau dont Dieu et les hommes le chargeaient.

Il refuse ce qu'on lui offre pour le voyage des Indes.

Peu de jours avant l'embarquement, don Antoine d'Ataïde, comte de Castagnera, qui avait l'intendance des provisions de l'armée navale, avertit Xavier de faire un mémoire des choses qui lui étaient nécessaires pour le voyage, et l'assura, de la part du roi, que rien ne lui manquerait. *On ne manque de rien,* repartit le père en souriant, *quand on n'a besoin de rien. Je suis très-obligé au roi de sa libéralité, et je vous le suis de vos soins; mais je dois encore davantage à la Providence, et vous ne voulez pas que je m'en défie.*

Le comte de Castagnera, qui avait un ordre exprès de fournir tout abondamment au père Xavier, lui fit de fortes instances, et le pressa tant de prendre quelque chose, de peur, disait-il, de tenter la Providence, qui ne fait pas toujours des miracles, que Xavier, pour ne pas paraître opiniâtre ou présomptueux, demanda quelques petits livres de piété, dont il prévoyait qu'il aurait affaire dans les Indes, et un habit de gros drap contre tous les froids excessifs qu'on a à souffrir au delà du cap de Bonne-Espérance.

Le comte, étonné de ce que le père ne demandait rien de plus, le supplia d'user mieux des offres qu'on lui avait faites. Mais voyant que toutes les prières étaient inutiles: *Vous ne serez pas tout à fait le maître,* lui dit-il avec un peu de

chaleur, *et du moins vous ne refuserez pas un valet dont vous ne sauriez vous passer.*

Tandis que j'aurai ces deux mains, répliqua Xavier, *je n'aurai point d'autre valet.—Mais la bienséance veut que vous en ayez*, reprit le comte : *car enfin vous avez une dignité que vous ne devez pas avilir, et il serait honteux de voir un légat apostolique laver son linge à bord d'un navire, et s'apprêter lui-même à manger.—Je prétends bien*, dit Xavier, *me servir et servir les autres, sans déshonorer mon caractère : pourvu que je ne fasse point de mal, je ne crains pas de scandaliser le prochain, ni de perdre l'autorité que le saint-siége m'a commise. Ce sont ces respects humains et ces fausses idées de bienséance qui ont mis l'Église en l'état où nous la voyons présentement.*

Une réponse si positive ferma la bouche à Castagnera. Il loua fort ensuite le père Xavier, et il disait publiquement qu'il avait eu beaucoup plus de peine à combattre ses refus qu'à satisfaire les désirs des autres.

Il part pour les Indes, et ce qu'il dit à Rodriguez en partant.

Le jour du départ arriva enfin, et, tout étant prêt pour mettre à la voile, Xavier se rendit au port avec les deux compagnons qu'il menait aux Indes : le père Paul de Camerin, Italien, et François Mansilla, Portugais, qui n'était pas encore prêtre. Simon Rodriguez le conduisit jusqu'à la flotte, et c'est là que, s'embrassant tous deux tendrement : *Mon frère*, dit Xavier, *voici les dernières paroles que je vous dirai jamais. Nous ne nous verrons plus en ce monde, souffrons patiemment notre séparation; car il est certain qu'étant bien unis à Dieu, nous serons unis ensemble, et que rien ne pourra nous séparer de la société que nous avons en Jésus-Christ.*

Je veux, au reste, pour votre consolation, ajouta-t-il, *vous découvrir un secret que je vous ai caché jusqu'à cette heure. Il vous souvient que, lorsque nous étions dans un hôpital de Rome, vous me ouïtes crier, une nuit :* Encore plus, Seigneur, encore plus. *Vous m'avez demandé souvent ce que cela voulait dire, et*

je vous ai toujours répondu que vous ne deviez pas vous en mettre en peine. Sachez maintenant que je vis alors, ou endormi, ou éveillé, Dieu le sait, tout ce que je devais souffrir pour la gloire de Jésus-Christ : Notre-Seigneur me donna tant de goût pour les souffrances, que ne pouvant me rassasier de celles qui s'offraient à moi, j'en désirai davantage ; et c'est le sens de ces mots, que je prononçais avec tant d'ardeur : Encore plus, encore plus. *J'espère que la divine bonté m'accordera dans les Indes ce qu'elle m'a montré en Italie, et que ces désirs, qu'elle m'a inspirés, seront bientôt satisfaits.*

Après ces paroles, ils s'embrassèrent tout de nouveau, et se séparèrent les larmes aux yeux. Dès que Rodriguez s'en fut retourné, on donna le signal pour partir, et on leva l'ancre. La flotte fit voile le 7 avril de l'année 1541, sous la conduite de don Martin Alphonse de Sosa, vice-roi des Indes, homme d'une probité reconnue, et d'une expérience consommée, surtout en ce qui regardait le nouveau monde, où il avait passé plusieurs années de sa vie .Il voulut avoir le père Xavier avec lui dans la capitane appelée Saint-Jacques. Xavier entra, ce jour-là, qui était celui de sa naissance, dans sa trente-sixième année : il avait demeuré huit mois entiers à Lisbonne, et il y avait plus de sept ans qu'il était au nombre des disciples d'Ignace de Loyola.

LIVRE SECOND.

Lorsque la religion chrétienne florissait dans l'Asie sous les empereurs de Constantinople, il y avait deux chemins ordinaires et assez courts pour aller aux Indes : l'un, par la Syrie, sur l'Euphrate et sur le golfe Persique; l'autre, par l'Égypte, sur le golfe Arabique, dit communément la mer Rouge. Mais depuis que les Sarrasins eurent occupé ces lieux-là, les Européens chrétiens n'y trouvant pas de sûreté, cherchèrent un détour, pour éviter les insultes de leurs plus mortels ennemis.

Par quel chemin il va aux Indes.

Les Portugais furent les premiers qui s'avisèrent de côtoyer toute l'Afrique et une partie de l'Arabie et de la Perse. Par ce circuit, les Indes sont éloignées du Portugal de quatre mille lieues, et on est obligé d'essuyer deux fois les ardeurs de la zone torride en passant la ligne équinoxiale, qui coupe l'Afrique presque par la moitié.

Don Henri, fils du roi Jean Ier, et le prince de son siècle le plus savant dans les mathématiques, fut celui qui tenta la découverte de ces mers, et qui entreprit de doubler le cap de Bonne-Espérance, à l'occasion du commerce qu'on voulut établir entre les Portugais et le roi d'Éthiopie, appelé le Prêtre-Jean. L'entreprise ayant réussi, les rois de Portugal, Alphonse V, Jean II, et Emmanuel Ier, la poursuivirent si heureusement, qu'ils se firent peu à peu, par là, un chemin aux Indes.

Ses occupations dans le navire.

C'est la route que tint le père Xavier avec la flotte portugaise. Il ne demeura pas oisif durant le cours de la navigation : son premier soin fut d'arrêter les désordres que l'oisiveté

produit d'ordinaire sur les vaisseaux, et il commença par le jeu, qui est le seul divertissement, ou plutôt toute l'occupation des gens de mer.

Pour bannir les jeux de hasard qui donnent presque toujours lieu aux querelles et aux jurements, il proposa de petits jeux innocents, capables d'amuser l'esprit sans remuer trop les passions; mais quand, malgré lui, on jouait aux cartes ou aux dés, il ne laissait pas de voir jouer, afin de retenir les joueurs par sa présence; et, s'ils s'emportaient, il les ramenait par des remontrances douces et honnêtes. Il témoignait prendre intérêt à leur gain ou à leur perte, et il s'offrait quelquefois de tenir leur jeu.

Il y avait bien, dans la capitane, mille personnes de toutes sortes de conditions. Le Père se fit tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ, entretenant les uns et les autres de ce qui leur convenait davantage; parlant de marine avec les matelots, de guerre avec les soldats, de commerce avec les marchands, et d'affaires d'État avec la noblesse. Sa complaisance et sa gaîté naturelle le faisaient aimer de tout le monde: les plus libertins et les plus brutaux recherchaient sa conversation et prenaient même plaisir à l'entendre parler de Dieu.

Il instruisait tous les jours les matelots des principes de la foi, que la plupart ignoraient ou ne savaient guère bien, et il prêchait, toutes les fêtes, au pied du grand mât. Chacun profitait des enseignements du prédicateur, et en peu de temps on n'ouït plus, parmi eux, rien qui blessât ni l'honneur de Dieu, ni la charité du prochain, ni même la pureté et la bienséance. Ils avaient pour lui un très-grand respect, et d'un mot il apaisait leurs querelles, il terminait tous leurs différends.

Le vice-roi don Martin Alphonse de Sosa voulut, dès les premiers jours, le faire manger à sa table; mais Xavier l'en remercia très-humblement, et ne vécut, pendant le voyage, que de ce qu'il mendiait dans le navire.

Cependant les froids insupportables du Cap-Vert, et les chaleurs excessives de la Guinée, avec l'eau douce et les viandes qui se corrompirent sous la ligne, causèrent de très-fâcheuses maladies. La plus commune était une fièvre pestilente, accompagnée d'une espèce de chancre qui se formait dans la bouche, et qui ulcérait toutes les gencives. Les malades mêlés ensemble s'infectaient les uns les autres; et, comme on craignait de gagner leur mal, on les aurait abandonnés si le père François n'eût eu pitié d'eux. Il les essuyait dans leurs sueurs, il nettoyait leurs ulcères, il lavait leurs linges, et il leur rendait les services les plus abjects; mais il avait soin surtout de leurs consciences, et sa principale occupation était de les disposer à mourir chrétiennement.

Le Père, au reste, faisait tout cela étant incommodé d'un vomissement continuel et d'une extrême langueur, qui lui durèrent deux mois entiers. Pour le soulager, Sosa lui fit donner une chambre plus grande et meilleure que celle qu'on lui avait assignée d'abord; il la prit, mais il y mit les plus malades; et pour lui, il coucha toujours sur le tillac, sans autre oreiller que les cordages du navire.

Il recevait aussi les plats que le vice-roi lui envoyait de sa table, et il les distribuait à ceux qui avaient le plus besoin de nourriture. Tant d'actions de charité le firent surnommer, dès lors, le saint Père; et ce nom lui demeura le reste de ses jours, même parmi les mahométans et les idolâtres.

Tandis que Xavier s'occupait ainsi, la flotte suivait son chemin au travers des écueils, des tempêtes, des courants d'eau. Après cinq mois de continuelle navigation, elle arriva au Mozambique vers la fin d'août.

Il arrive au Mozambique, et ce qu'il y fait.

Le Mozambique est un royaume dans la côte orientale de l'Afrique, habité de nègres, gens barbares, mais qui ne le sont pas toutefois tant que les Cafres, leurs voisins, à cause du commerce qu'ils ont perpétuellement avec les Éthiopiens

et les Arabes. Il n'y a sur la côte aucun port où les vaisseaux puissent être à l'abri des vents; mais une petite île en forme un, et très-commode et très-sûr.

Cette île, qui n'est éloignée de la terre ferme que d'un mille au plus, porte le nom de Mozambique, comme le royaume. Elle était autrefois sous la domination des Sarrasins, et un shérif more y commandait. Les Portugais s'en rendirent maîtres depuis, et y bâtirent une forteresse pour assurer le passage de leurs vaisseaux, et pour rafraîchir leurs troupes, qui s'y arrêtent ordinairement quelques jours.

L'armée de Sosa fut contrainte d'hiverner au Mozambique, non-seulement parce que la saison était déjà fort avancée, mais encore parce que les malades ne pouvaient plus supporter les incommodités de la mer. Ce lieu, néanmoins, n'était pas fort propre à des personnes infirmes; l'air y est malsain; et cela vient de ce que la mer se répandant dans les endroits les plus bas de l'île, au temps des grosses marées, l'eau qui s'amasse croupit et se gâte durant les chaleurs : aussi les habitants y vivent peu, particulièrement les étrangers; et c'est ce qui a fait appeler le Mozambique la sépulture des Portugais. Outre l'intempérie naturelle de l'air, il y avait même, en ce temps-là, une maladie contagieuse dans le pays.

Dès qu'on eut pris terre, Sosa fit transporter les malades de chaque navire à l'hôpital qui est dans l'île, et dont les rois de Portugal sont les fondateurs. Le père Xavier les suivit, et avec ses deux compagnons il entreprit de les servir tous. L'entreprise surpassait ses forces; mais l'esprit soutient le corps dans les hommes apostoliques, et la charité peut tout.

Animé donc d'une nouvelle ferveur, il allait de salle en salle, et de lit en lit, faisant prendre des médecines aux uns, administrant les derniers sacrements aux autres. Chacun voulait l'avoir auprès de soi, et ils disaient que la vue seule de son visage leur valait mieux que tous les remèdes.

Ayant passé tout le jour dans un travail continuel, il veillait la nuit les moribonds, ou se couchait près des plus malades, pour prendre un peu de repos ; mais son sommeil était interrompu à toute heure : au moindre cri, au moindre soupir, il s'éveillait et courait à eux.

Tant de fatigues accablèrent enfin la nature, et il tomba lui-même malade d'une fièvre si violente et si maligne, qu'on le saigna sept fois en fort peu de temps, et qu'il fut trois jours en délire. Au commencement de son mal, plusieurs personnes voulurent le retirer de l'hôpital, où l'infection était effroyable, et lui offrirent leur logis : il refusa constamment leurs offres, et leur dit qu'ayant fait vœu de pauvreté, il voulait vivre et mourir parmi les pauvres.

Il tombe malade, et ne laisse pas de servir les malades

Mais quand la violence du mal fut un peu passée, le saint s'oublia lui-même pour songer aux autres : quelquefois ne pouvant se soutenir, et brûlant de la chaleur de la fièvre, il visitait ses chers malades, et les servait autant que lui permettait sa faiblesse. Le médecin l'ayant rencontré, un jour qu'il allait et venait dans le fort de son accès, dit, après lui avoir tâté le pouls, qu'il n'y avait personne à l'hôpital plus dangereusement malade que lui, et le pria de se donner un peu de repos, du moins jusqu'à ce que la fièvre fût sur son déclin.

Je vous obéirai ponctuellement, repartit le Père, *dès que j'aurai satisfait à un devoir qui me presse : il y va du salut d'une âme, et il n'y a pas de temps à perdre.* Au même moment, il fait porter sur son lit un pauvre garçon de l'équipage, qui était étendu à terre sur un peu de paille, avec une fièvre ardente, sans parole et sans connaissance. Le jeune homme ne fut pas plus tôt sur le lit du saint, qu'il revint à soi. Xavier profita de l'occasion, et, se couchant auprès du malade, qui avait mené une vie fort dissolue, l'exhorta si bien toute la nuit à détester ses péchés et à espérer en la miséricorde de Dieu,

qu'il le vit mourir dans de grands sentiments de douleur et de confiance.

Du reste, le père garda la parole qu'il avait donnée au médecin, et se ménagea ensuite davantage; de sorte que sa fièvre diminua beaucoup, et s'en alla même tout à fait. Mais ses forces n'étaient pas encore revenues, qu'il lui fallut se remettre en mer. Le vice-roi, qui commençait à se porter mal, ne voulut pas demeurer plus longtemps dans un lieu si infecté, ni attendre la guérison de ses gens pour continuer son voyage. Il pria Xavier de l'accompagner, et de laisser avec les malades Paul de Camerin et François Mansilla, qui faisaient très-bien leur devoir dans l'hôpital.

Ainsi, après avoir fait six mois de séjour au Mozambique, ils s'embarquèrent tout de nouveau, le 15 mars de l'année 1542, non dans le Saint-Jacques, sur lequel ils étaient venus, mais dans un autre vaisseau plus léger, et qui allait mieux à la voile.

Sa première prophétie vérifiée par l'événement.

Il y a ici lieu de remarquer que le père, au rapport des passagers qui vinrent avec lui de Portugal au Mozambique, commença dans le navire à faire paraître cet esprit de prophétie qu'il eut en si éminent degré jusqu'à la fin de ses jours; car, leur entendant louer ce vaisseau, comme le bâtiment le plus fort et le mieux équipé de toute la flotte, il dit, en termes formels, que sa fortune serait malheureuse : et, en effet, le Saint-Jacques, que le vice-roi laissa au Mozambique avec quelques autres vaisseaux, ayant repris le chemin des Indes, se brisa contre des écueils, et fit un triste naufrage vers l'île de Salsète.

Il arrive à Mélinde, et y confère avec les mahométans.

Le galion qui portait Sosa et Xavier eut le vent si favorable, qu'en deux ou trois jours il gagna Mélinde, sur la côte d'Afrique, vers la ligne équinoxiale : c'est une ville de Sarrasins, au bord de la mer, dans un terrain plat, bien cultivé, planté partout de palmiers, et orné de très-beaux jardins : elle a une enceinte fort grande, et est fermée de murailles,

comme les villes de l'Europe. Bien qu'elle soit bâtie à la moresque, les maisons ne laissent pas d'être agréables et commodes. Les habitants ont l'âme guerrière : ils sont noirs, et vont nus, hors qu'ils se couvrent d'une toile de coton, ou d'un linge, depuis la ceinture jusqu'à la moitié de la cuisse. C'est aussi tout ce que la chaleur du pays leur permet de porter sur eux, Mélinde n'étant qu'à trois degrés, ou un peu plus, de la ligne.

Ils ont toujours bien vécu avec les Portugais, et le commerce entretient les deux nations dans une très-bonne intelligence. Dès que la bannière de Portugal parut au port, le roi sarrasin s'y rendit avec toute sa cour, pour recevoir lui-même le nouveau gouverneur des Indes. Le premier objet qui se présenta au père François, à la sortie du vaisseau, lui tira des larmes des yeux, mais des larmes de joie et de compassion tout ensemble. Comme les Portugais trafiquent là continuellement, et qu'il y en meurt toujours quelques-uns, ils ont un cimetière auprès de la ville, plein de croix dressées sur les tombes, selon l'usage des catholiques, et il y avait une grande croix de pierre au milieu des autres, fort bien faite et toute dorée.

Le saint y courut, et l'adora, consolé intérieurement de la voir si élevée et comme triomphante parmi les ennemis de Jésus-Christ : mais il eut en même temps une sensible douleur que le signe du salut servît moins là pour édifier les vivants que pour honorer les morts ; et, levant les mains au ciel, il pria le Père des miséricordes d'imprimer dans le cœur des infidèles la croix qu'ils avaient souffert que l'on plantât sur leur terre.

Il pensa ensuite à conférer de la religion avec les Mores, pour tâcher de leur faire voir les extravagances du mahométisme, et pour avoir occasion de leur expliquer les vérités de la foi chrétienne. Un des principaux de la ville, et des plus

zélés pour sa secte, le prévint, et lui demanda d'abord si la piété était éteinte dans les villes de l'Europe comme elle l'était à Mélinde : *Car enfin*, disait-il, *de dix-sept mosquées que nous avons, il y en a quatorze qui sont désertes, et trois seulement où l'on va ; encore ces trois sont visitées de peu de personnes. Cela vient, sans doute,* ajouta le mahométan, *de quelque énorme péché ; mais je ne sais quel il est ; et quelques réflexions que je fasse, je ne vois pas ce qui peut nous avoir attiré un si grand malheur.*

Il n'y a rien de plus clair, repartit Xavier ; *Dieu, qui a en horreur la prière des infidèles, laisse périr parmi vous un culte qui ne lui plaît pas, et fait entendre par là qu'il réprouve votre secte.* Le Sarrasin ne se rendit pas à cette raison, ni à tout ce que dit Xavier contre l'Alcoran. Lorsqu'ils disputaient ensemble, un cacique ou docteur de la loi survint. Ayant fait la même plainte touchant la solitude des mosquées et le peu de dévotion du peuple : *J'ai pris mon parti*, dit-il, *et si dans deux ans Mahomet ne vient en personne visiter les fidèles qui le reconnaissent pour le vrai prophète de Dieu, je chercherai assurément une autre religion que la sienne.* Xavier eut pitié de la folie du cacique, et mit tout en œuvre pour lui faire abjurer dès lors le mahométisme ; mais il ne put rien gagner sur un esprit opiniâtre, que ses propres lumières aveuglaient, et il se soumit aux ordres de la Providence, qui a marqué les moments de la conversion des pécheurs et des infidèles.

Il passe à Socotora; ses sentiments sur l'état des Socotorins.

Étant partis de Mélinde, où ils ne furent que peu de jours, ils côtoyèrent toujours l'Afrique, et allèrent mouiller à Socotora, qui est au delà du cap de Gardafui, et vis-à-vis du détroit de la Mecque. Les Mores de ce pays-là disent que c'est l'île des Amazones, et la raison qu'ils en apportent, c'est que les femmes y sont les maîtresses. Les habitants croient que leur île est le paradis de la terre. Cependant il n'y a peut-être pas dans le monde un lieu moins délicieux, ni moins agréable :

l'air y est toujours embrasé, la terre y est sèche et stérile, et s'il n'y naissait le meilleur aloës de tout l'Orient, on ne saurait guère ce que c'est que Socotora. On ne sait pas précisément quelle religion ces peuples professent, tant la leur est monstrueuse. Ils tiennent des Sarrasins le culte de Mahomet; des Juifs, l'usage de la circoncision et des sacrifices; mais ils se disent chrétiens. Les hommes portent le nom de l'un des apôtres, et la plupart des femmes celui de Marie, sans avoir néanmoins nulle connaissance du baptême. Ils adorent la croix, et on leur en voit de petites pendues à leur cou. Ils révèrent principalement saint Thomas; et c'est une ancienne tradition parmi eux, que ce saint apôtre, allant aux Indes, fut jeté par une horrible tempête sur leurs côtes; qu'étant descendu à terre, il annonça Jésus-Christ aux Socotorins, et que, du débris de son navire, il bâtit une chapelle au milieu de l'île.

L'état de ces insulaires affligea sensiblement le père Xavier. Il ne désespéra pas pourtant qu'on ne pût réduire à la foi une nation qui, toute barbare qu'elle était, gardait encore quelques marques du christianisme. Comme il ne savait pas leur langue, qui n'a nul rapport à celles de l'Europe, et qui est même différente en tout de l'éthiopien et de l'arabe, il leur témoigna d'abord, par signes, la compassion qu'il avait de leur ignorance et de leur égarement; ensuite, soit que quelqu'un d'eux sût le portugais et lui servît d'interprète, ou que dès lors il reçût d'en haut des prémices du don des langues, qui lui fut communiqué si abondamment aux Indes en diverses occasions, il leur parla de la nécessité du baptême, et leur fit entendre qu'on ne pouvait se sauver sans croire sincèrement en Jésus-Christ; mais que la foi ne souffrait point de mélange, et que, pour être chrétien, il fallait cesser d'être juif et mahométan.

Ses paroles firent impression sur l'esprit et sur le cœur

des barbares. Les uns lui présentèrent de leurs fruits sauvages, pour marque de leur amitié; les autres lui offrirent leurs enfants, afin qu'il les baptisât : tous lui promirent de recevoir le baptême, et de vivre en véritables chrétiens, pourvu qu'il demeurât avec eux : mais quand ils virent que le galion portugais était sur le point de partir, ils coururent en foule au rivage, et conjurèrent le saint, les larmes aux yeux, de ne les pas abandonner.

Ce spectacle attendrit Xavier; il pria instamment le vice-roi de vouloir bien lui permettre de rester dans l'île, du moins jusqu'au passage des vaisseaux qu'on avait laissés au Mozambique; mais il ne put obtenir ce qu'il demandait, et Sosa lui dit que le Ciel l'ayant destiné aux Indes, ce serait manquer à sa vocation que de prendre ainsi le change, et de s'arrêter au commencement de la carrière : que son zèle trouverait ailleurs un plus vaste champ que Socotora, et des peuples mieux disposés que ces insulaires naturellement volages, et aussi prompts à quitter la foi qu'à la recevoir.

Xavier se rendit aux raisons du vice-roi, qui fut pour lui, en cette rencontre, l'interprète de la volonté divine, et dans le même moment on mit à la voile. Le saint ne put voir sans une vive douleur ces pauvres gens qui le suivaient des yeux et qui lui tendaient les bras. A mesure que le vaisseau s'éloignait de l'île, il tournait la tête de ce côté-là, et poussait de profonds soupirs. Mais pour n'avoir rien à se reprocher touchant la conversion des Socotorins, il s'engagea devant Dieu à les revenir voir au plus tôt, ou, s'il ne le pouvait, à leur procurer des ministres évangéliques qui leur enseignassent la voie du salut.

Il arrive à Goa

La navigation fut de peu de jours. Après avoir traversé toute la mer d'Arabie et une partie de celle de l'Inde, ils arrivèrent au port de Goa, le 6 mai de l'année 1542, et le treizième mois depuis leur sortie du port de Lisbonne.

La ville de Goa est située au deçà du Gange, dans une île qui porte le même nom, et qui domine sur celles que forme la mer en entrant par divers canaux dans la terre ferme de Canara. C'était la capitale des Indes, le siége de l'évêque et du vice-roi, et le lieu de tout l'Orient le plus considérable pour le commerce. Elle avait été bâtie par les Mores quarante ans avant que les Européens passassent aux Indes ; et l'année 1510, don Alphonse d'Albuquerque, surnommé le Grand, l'enleva aux infidèles, et la soumit à la couronne de Portugal.

Ce fut alors que se vérifia la célèbre prophétie de l'apôtre saint Thomas, que la foi qu'il avait plantée en divers royaumes de l'Orient y refleurirait un jour ; et c'est cette prédiction que le saint apôtre laissa gravée sur une colonne de pierre vive, pour la mémoire des siècles à venir. La colonne n'était pas loin des murs de Méliapor, capitale du royaume de Coromandel ; et on y lisait en caractères du pays, que quand la mer, éloignée de quarante milles, serait venue au pied de la colonne, il viendrait aux Indes des hommes blancs étrangers, qui y rétabliraient la religion.

Les infidèles se moquèrent longtemps de la prophétie, ne jugeant pas qu'elle dût jamais s'accomplir, et y voyant même une espèce d'impossibilité. Elle s'accomplit néanmoins si juste, que, quand don Vasco de Gama aborda aux Indes, la mer, qui usurpe quelquefois sur le continent en mangeant peu à peu les terres, baignait le pied de la colonne dont nous venons de parler.

Mais on peut dire que la prédiction de saint Thomas n'eut tout son effet qu'après la venue du père Xavier, conformément à une autre prophétie du saint homme Pierre de Couillan, religieux de la Trinité, qui, étant allé aux Indes avec don Vasco de Gama, en qualité de son confesseur, fut martyrisé par les Indiens le 7 juillet de l'année 1497, quarante-trois ans avant la naissance de la Compagnie de Jésus, et qui, tout

percé de flèches, lorsqu'il répandait son sang pour Jésus-Christ, prononça distinctement ces paroles : *Dans peu d'années il naîtra en l'Église de Dieu une nouvelle religion de clercs, qui portera le nom de Jésus ; et un de ses premiers pères, conduit par le Saint-Esprit, pénétrera jusqu'aux contrées les plus éloignées des Indes orientales, dont la plus grande partie embrassera la foi orthodoxe, par le ministère de ce prédicateur évangélique.*

C'est ce que rapporte Jean de Figueras Carpi, dans l'histoire de l'Ordre de la Rédemption des captifs, sur les manuscrits du couvent de la Trinité de Lisbonne, et sur les mémoires de la bibliothèque du roi de Portugal.

Pour revenir au débarquement de Xavier, en sortant du navire, il alla prendre son logement à l'hôpital, malgré toutes les résistances du vice-roi, qui avait envie de le loger. Mais il ne voulut pas commencer ses fonctions de missionnaire, qu'il n'eût rendu auparavant ses devoirs à l'évêque de Goa ; c'était don Jean d'Albuquerque, religieux de Saint-François, homme de très-grand mérite, et un des plus vertueux prélats que l'Église ait peut-être jamais eus.

Il visite l'évêque des Indes.

Le père, après lui avoir expliqué les raisons pour lesquelles le souverain Pontife et le roi de Portugal l'avaient envoyé aux Indes, lui présenta les brefs de Paul III, et lui déclara qu'il ne prétendait s'en servir qu'avec son agrément : il se jeta ensuite à ses pieds, et lui demanda sa bénédiction.

Le prélat, édifié de la modestie du père, et frappé de je ne sais quel air de sainteté répandu sur son visage, le releva aussitôt, et l'embrassa tendrement. Il baisa plusieurs fois les brefs du pape ; et, en les rendant au père, il lui parla de la sorte : *Un légat apostolique, envoyé immédiatement du vicaire de Jésus-Christ, n'a pas besoin de prendre sa mission d'ailleurs ; usez librement des pouvoirs que le saint-siége vous a donnés, et soyez sûr que, si l'autorité épiscopale est nécessaire pour les maintenir, elle ne vous manquera pas.*

Dès ce moment-là, ils lièrent amitié, et leur union devint si étroite dans la suite, qu'ils semblaient tous deux n'avoir qu'un cœur et qu'une âme : aussi le père Xavier n'entreprenait rien sans avoir consulté l'évêque. L'évêque, de son côté, communiquait tous ses desseins au père Xavier, et on ne peut croire combien une telle correspondance servit au salut des âmes et à l'exaltation de la foi.

L'état où était la religion dans les Indes, quand le père Xavier y arriva.

Avant que de passer outre, il importe de savoir l'état où était alors la religion dans les Indes. Il est vrai que selon la prophétie de saint Thomas, ceux qui découvrirent les Indes orientales y firent renaître en quelques endroits le christianisme, dont il ne restait presque aucune trace nulle part; mais l'ambition et l'avarice refroidirent bientôt le zèle de ces conquérants : au lieu d'étendre le royaume de Jésus-Christ et de lui gagner des âmes, ils ne songèrent qu'à pousser plus loin leurs conquêtes et qu'à s'enrichir. Il arriva même que plusieurs Indiens nouvellement convertis, n'étant ni cultivés par des instructions salutaires, ni édifiés par de bons exemples, oublièrent insensiblement leur baptême, et retournèrent à leurs anciennes superstitions.

Que si quelqu'un d'eux conservait la foi et se déclarait fidèle, les mahométans, qui étaient en plusieurs endroits maîtres des côtes, et fort riches, le persécutaient cruellement, sans que les gouverneurs et les magistrats portugais s'y opposassent, soit que la puissance portugaise ne fût pas encore assez établie, soit que l'intérêt l'emportât sur la religion et sur la justice. Ces traitements tyranniques empêchaient les nouveaux chrétiens de professer Jésus-Christ, et étaient cause que, parmi les infidèles, personne ne pensait plus à se convertir.

Mais ce qui doit paraître plus étrange, les Portugais vivaient eux-mêmes plus en idolâtres qu'en chrétiens; car, pour dire quelque chose de particulier du dérèglement de leurs mœurs,

suivant la relation qui fut envoyée des Indes au roi de Portugal, Jean III, par un homme d'autorité et digne de foi, peu de mois avant la venue du père Xavier, chacun avait autant de concubines qu'il voulait, et les tenait toutes chez soi en qualité de légitimes épouses. L'on achetait ou l'on ravissait des femmes pour en tirer du service et de l'argent; les maîtres taxaient ces esclaves à une certaine somme par jour, et, si elles manquaient à la payer, il n'est point de mauvais traitement qu'on ne leur fît; de sorte que les malheureuses ne pouvant pas quelquefois assez travailler, et craignant d'être maltraitées, faisaient un commerce infâme de leurs corps, et se prostituaient au public pour contenter l'avarice de leurs maîtres.

La justice se vendait dans les tribunaux, et les crimes les plus énormes n'étaient point punis, quand les criminels avaient de quoi corrompre leurs juges. Toutes les voies étaient permises pour amasser de l'argent, quelque iniques qu'elles fussent, et surtout l'usure se pratiquait publiquement. On comptait pour rien un assassinat, et on s'en vantait comme d'une belle action.

L'évêque de Goa avait beau menacer de la colère du Ciel, et fulminer des excommunications pour arrêter ces débordements, les cœurs étaient si endurcis, qu'on se moquait des menaces et des anathèmes de l'Église; ou, pour mieux dire, la privation des sacrements n'était pas une peine à des scélérats et à des impies qui s'en séparaient d'eux-mêmes. L'usage de la confession et de la communion était, en quelque sorte, aboli; et si quelqu'un, par hasard, touché des remords de sa conscience, voulait se réconcilier avec Dieu aux pieds d'un prêtre, il n'osait le faire que la nuit, et secrètement, tant l'action paraissait extraordinaire et honteuse.

Une si grande dépravation eut diverses causes : elle commença par la licence des armes, qui permet et qui autorise

les plus grands désordres en un pays de conquête. Les délices de l'Asie et le commerce des infidèles n'aidèrent pas peu à gâter les Portugais, tout austères et réglés qu'ils sont naturellement ; le défaut de secours spirituels y contribua encore beaucoup. Il n'y avait pas quatre prédicateurs en toutes les Indes, ni guère plus de prêtres hors de Goa, de sorte que, dans plusieurs forteresses, on n'entendait ni sermon ni messe durant des années entières.

Voilà à peu près quelle était la face de la chrétienté du nouveau monde, quand le père Xavier y arriva. L'auteur de la relation, d'où j'ai tiré ce que je viens de rapporter, avait, ce semble, un pressentiment de sa venue; car à la fin du mémoire, il prie le Ciel et conjure le roi de Portugal d'envoyer aux Indes quelque saint homme qui y réforme les mœurs des Européens par ses discours apostoliques et par ses vertus exemplaires.

Pour les gentils, la vie qu'ils menaient tenait bien plus de la bête que de l'homme. L'impureté était venue parmi eux au dernier excès, et les moins corrompus étaient ceux qui n'avaient nulle religion. La plupart adoraient le démon sous une figure impudique, et avec des cérémonies que la bienséance empêche de dire. Il y en avait qui changeaient de dieu tous les jours; et la première chose vivante qu'ils rencontraient le matin était l'objet de leur culte, fût-ce un chien ou un pourceau. Chacun, au reste, faisait à ses dieux des sacrifices sanglants, et rien n'était plus commun que de voir égorger de petits enfants par leur propre père devant les idoles.

Tant de sortes d'abominations enflammèrent le zèle du père Xavier. Il eût bien voulu pouvoir en même temps remédier à tout : il crut néanmoins devoir commencer par les domestiques de la Foi, selon le précepte de saint Paul, c'est-à-dire par les chrétiens ; il jugea même qu'il devait s'attacher d'abord

aux Portugais, dont l'exemple était très-puissant sur les Indiens baptisés ; et voici de quelle manière il s'y prit.

Pour s'attirer les bénédictions du Ciel dans une si difficile entreprise, il passait la plus grande partie de la nuit avec Dieu, et ne dormait guère que trois ou quatre heures ; encore ce peu de repos était troublé ordinairement; car étant logé à l'hôpital, et couchant toujours près des plus malades, comme il faisait au Mozambique, il se levait pour les secourir ou pour les consoler, dès qu'ils se plaignaient tant soit peu.

Il se remettait en prière à la pointe du jour, et disait ensuite la messe. Toute la matinée s'employait dans les hôpitaux, particulièrement dans celui des lépreux, qui était à un des faubourgs de Goa. Il embrassait ces misérables l'un après l'autre, et leur distribuait lui-même ce qu'il avait mendié de porte en porte pour eux. Il allait de là aux prisons, et rendait aux prisonniers les mêmes devoirs de charité.

En revenant, il faisait un tour par la ville, la clochette à la main, et priait à haute voix les pères de famille d'envoyer, pour l'amour de Dieu, leurs enfants et leurs esclaves au catéchisme. Le saint homme avait dans l'esprit que, si au moins la jeunesse portugaise était bien instruite des principes de la religion, et formée de bonne heure aux exercices de la vertu, on verrait en peu de temps le christianisme revivre à Goa : mais que, si elle demeurait sans instruction et sans discipline, il n'y avait pas lieu d'espérer que des gens qui suçaient l'impiété et le vice presque avec le lait, devinssent jamais de parfaits chrétiens.

Les premiers fruits de ses travaux.

Les enfants s'assemblaient en foule autour de Xavier, soit qu'ils vinssent d'eux-mêmes par une curiosité naturelle, soit que leurs pères les envoyassent, par le respect qu'ils avaient déjà pour le saint, tout vicieux qu'ils étaient : il les menait à l'église, et là il leur expliquait le Symbole des apôtres, les Commandements de Dieu, et toutes les pratiques de piété

qui sont en usage parmi les fidèles. Ces jeunes plantes recevaient sans peine les impressions que le père leur donnait, et ce fut par les enfants que la ville commença à changer de face ; car, en écoutant tous les jours l'homme de Dieu, ils devinrent modestes et dévots ; leur modestie et leur dévotion étaient une censure tacite de la dissolution des personnes avancées en âge ; ils reprenaient quelquefois leurs pères avec une liberté qui n'avait rien de l'enfance, et ces réprimandes faisaient rougir les plus libertins.

Xavier fit alors des prédications publiques où tout le peuple accourut ; et afin que les Indiens l'entendissent aussi bien que les Portugais, il affecta de parler un portugais grossier et barbare qui avait cours parmi les naturels du pays. On vit bientôt ce que peut sur des hommes pervertis un prédicateur animé de l'esprit de Dieu. Les pécheurs les plus scandaleux, touchés de l'horreur de leurs crimes et de la crainte d'une éternité malheureuse, se confessèrent les premiers ; leur exemple fit perdre aux autres la honte qu'ils avaient de se confesser ; si bien que tous se jetaient aux pieds du père, frappant leur poitrine et pleurant amèrement leurs péchés.

Les fruits de pénitence qui accompagnèrent ces larmes, furent des preuves certaines d'une véritable conversion. On rompit les faux contrats et les traités usuraires ; on restitua le bien mal acquis ; on mit en liberté les esclaves qu'on possédait injustement, et enfin on chassa les concubines qu'on ne voulut point épouser.

Son industrie à gagner les concubinaires.

Le saint agissait avec les concubinaires à peu près comme faisait Jésus-Christ avec les publicains et avec les femmes débauchées. Bien loin de les traiter durement, plus ils étaient engagés dans le vice, plus il leur témoignait de tendresse ; en toutes rencontres, il se déclarait leur ami ; il leur rendait souvent des visites, sans craindre qu'on lui reprochât le com-

merce des pécheurs; il s'invitait même quelquefois à manger chez eux, et c'était là que, prenant un air de gaîté, il priait le maître du logis de faire venir ses enfants. Après avoir caressé quelque temps les plus jolis, il demandait à voir leur mère, et il lui faisait bon visage, comme s'il l'eût crue une très-honnête personne. Quand elle était blanche et bien faite, il la louait, et disait qu'elle semblait être Portugaise; ensuite, dans une conversation particulière: *Vous avez là*, disait-il au Portugais, *une belle esclave, et qui mérite bien d'être votre femme.* Mais si c'était une Indienne noire et laide : *Bon Dieu, quel monstre tenez-vous dans votre maison*, disait-il, *et comment pouvez-vous en souffrir la vue?* Ces paroles, dites en apparence sans dessein, faisaient d'ordinaire leur effet. Le concubinaire épousait celle de ses concubines que le serviteur de Dieu avait louée, et chassait les autres.

Un changement de mœurs si subit ne fut pas de ces ferveurs passagères qui n'ont point de suite. La piété s'établit partout, et ceux qui se confessaient à peine une fois l'année, le firent chaque mois réglément; ils voulaient tous se confesser au père Xavier, si bien qu'écrivant de Goa à Rome, il manda que, s'il était au même temps en dix lieux, il aurait de quoi s'occuper. Comme les catéchismes qu'il fit d'abord eurent le succès que nous avons dit, l'évêque don Jean d'Albuquerque ordonna que désormais on enseignerait la doctrine chrétienne aux enfants dans toutes les églises de la ville. Les gentilshommes et les marchands s'appliquèrent à bien régler leurs familles, et à en bannir tout à fait le vice. Ils donnaient au père de grosses sommes d'argent qu'il distribuait devant eux dans les hôpitaux et dans les prisons. Le vice-roi y allait lui-même toutes les semaines avec le saint, pour écouter les prisonniers et pour consoler les pauvres.

Une pratique si chrétienne plut tant au roi de Portugal, Jean III, que, par une lettre expresse, il prescrivit depuis à

Jean de Castro, gouverneur des Indes, de faire au moins une fois le mois ce que faisait don Martin Alphonse de Sosa toutes les semaines. Enfin, les Portugais de Goa prirent de si bonnes habitudes, et changèrent tellement de conduite, qu'il semblait que ce fussent d'autres hommes.

On lui parle de la côte de la Pêcherie, et il y va.

Les choses étaient en ces termes, lorsque Michel Vaz, vicaire-général des Indes, homme d'une vertu rare, et fort zélé pour l'accroissement de la foi, fit entendre au père Xavier que dans la côte orientale, qui s'étend depuis le cap de Comorin jusqu'à l'île de Manar, et qu'on appelle la côte de la Pêcherie, il y avait certains peuples nommés Paravas, c'est-à-dire pêcheurs, qui s'étaient fait baptiser depuis quelque temps, à l'occasion du secours que les Portugais leur donnèrent contre les Mores, dont ils recevaient mille outrages; que ces peuples n'avaient de chrétien que le baptême et le nom, faute de gens qui les instruisissent, et que ce serait une très-bonne œuvre d'achever leur conversion. Il ne lui dissimula pas que le pays était si stérile et si dénué des commodités de la vie, qu'aucun étranger ne voulait s'y établir; que l'intérêt seul y attirait les marchands dans le temps qu'on pêchait les perles, et que d'ailleurs les chaleurs y étaient insupportables.

On ne pouvait faire à Xavier une proposition qui fût plus selon son cœur. Il s'offrit sans hésiter, pour aller instruire les gens dont Vaz lui parlait; et il le fit d'autant plus volontiers, que sa présence n'était plus si nécessaire dans Goa, où la religion avait pris une forme constante depuis cinq mois.

Ayant donc reçu la bénédiction de l'évêque, il s'embarqua vers la mi-octobre de l'année 1542, sur une galiote qui portait le nouveau capitaine de Comorin, et il mena avec lui deux jeunes ecclésiastiques de Goa, qui entendaient assez bien le langage des Malabares, qu'on parle à la côte de la Pêcherie. Sosa voulut donner de l'argent au père pour tous ses besoins;

mais les hommes apostoliques n'ont point de plus riche trésor que leur pauvreté, ni de fonds plus sûr que celui de la Providence : il accepta seulement une paire de souliers pour se garantir un peu des sables ardents de la côte ; et il pria le vice-roi, en partant, de lui envoyer ses deux compagnons qui étaient demeurés au Mozambique, aussitôt qu'ils seraient venus.

Le cap de Comorin est éloigné d'environ six cent milles de Goa ; c'est une haute montagne qui avance dans la mer, et qui a en face l'île de Ceylan. Le père y étant arrivé, rencontra d'abord un village tout idolâtre. Il ne voulut point passer outre sans annoncer le nom de Jésus-Christ aux gentils ; mais tout ce qu'il put leur dire par la bouche de ses interprètes, ne servit de rien, et ces païens déclarèrent nettement qu'ils ne pouvaient changer de religion, que le seigneur dont ils relevaient n'y eût consenti. Leur opiniâtreté ne dura néanmoins pas longtemps ; et le Ciel, qui avait destiné Xavier à la conversion des idolâtres, ne voulut pas que les premiers soins qu'il prenait pour eux fussent inutiles.

Il fait un miracle au cap de Comorin.

Une femme du village était depuis trois jours en travail d'enfant, et souffrait d'extrêmes douleurs, sans qu'elle pût être soulagée ni par les prières des brachmanes, ni par aucun remède naturel. Xavier l'alla voir avec un de ses truchements : « Et ce fut là, dit-il lui-même dans ses lettres, qu'oubliant » que j'étais en une terre étrangère, je commençai à invoquer » le nom du Seigneur, bien que je me souvinsse en même » temps que toute la terre appartient à Dieu également, et » que tous ceux qui l'habitent sont à lui. »

Le père expliqua à la malade les principes de la foi, et l'exhorta à prendre confiance au Dieu des chrétiens. L'Esprit-Saint, qui voulait sauver par elle tout ce peuple, la toucha intérieurement : de sorte qu'étant interrogée si elle croyait en Jésus-Christ, et si elle voulait être baptisée, elle dit que oui et que c'était de tout son cœur.

Alors Xavier lut un évangile sur elle, et la baptisa; elle accoucha aussitôt et fut guérie parfaitement. Un miracle si visible remplit la cabane d'étonnement et de joie; toute la famille se jeta aux pieds du père pour se faire instruire; et, après une instruction suffisante, il n'y en eut pas un qui ne reçût le baptême. La nouvelle s'en répandit de tous côtés; et les principaux du lieu eurent la curiosité de voir un homme si puissant en œuvres et en paroles. Il leur annonça la vie éternelle, et les convainquit de la vérité du christianisme; mais tout persuadés qu'ils étaient, ils n'osaient, disaient-ils, se faire chrétiens, à moins que leur prince ne le trouvât bon.

Il y avait dans le village un officier venu exprès pour recevoir, au nom du prince, un certain tribut annuel. Le père Xavier l'alla voir, et lui exposa si clairement toute la loi de Jésus-Christ, que l'idolâtre confessa d'abord qu'elle n'avait rien de mauvais, et permit ensuite aux habitants de l'embrasser. Il n'en fallut pas davantage à des gens que la crainte seule retenait; ils se firent tous baptiser, et promirent de vivre chrétiennement.

Il travaille au salut des Paravas.

Le saint homme, encouragé par un commencement si heureux, poursuivit son chemin avec allégresse, et gagna bientôt Tutucurin, qui est la première habitation des Paravas. Il trouva qu'en effet ces peuples, au baptême près, qu'ils avaient reçu plutôt pour secouer le joug des Mores, que pour subir celui de Jésus-Christ, étaient de vrais infidèles, et il leur enseigna les mystères de la foi, dont ils n'avaient aucune teinture. Les deux ecclésiastiques qui l'accompagnaient, lui servaient de truchements; mais Xavier, faisant réflexion que les interprètes altèrent souvent les choses qui passent par leur bouche, et que ce qu'on dit soi-même a bien plus de force, eut la pensée de chercher un expédient pour se faire entendre sans le secours de personne. Le parti qu'il prit, fut de ramasser quelques gens du pays qui savaient le portugais,

et de les assembler en un lieu avec les deux ecclésiastiques qui savaient le malabar. Il les consulta plusieurs jours de suite les uns et les autres; et, à force de travail, il traduisit en langue des Paravas les paroles du signe de la croix, le Symbole de la foi, les Commandements de Dieu, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le *Confiteor*, et le *Salve Regina,* enfin tout le catéchisme.

Dès que la traduction fut faite, le père en apprit par cœur ce qu'il put, et se mit à parcourir les villages de la côte, qui étaient au nombre de trente, moitié baptisés, moitié idolâtres.

Lib. 1. *Ep.* 5.

« J'allais, la clochette à la main, dit-il lui-même, et rassem- » blant tout ce que je rencontrais et d'enfants et d'hommes, » je leur enseignais la doctrine chrétienne : les enfants l'ap- » prenaient aisément par cœur en un mois; et, quand ils la » savaient bien, je leur recommandais de l'enseigner eux- » mêmes à leurs pères et à leurs mères, à leurs domestiques » et à leurs voisins.

La manière dont il enseigne la doctrine chrétienne.

» Les dimanches, j'assemblais dans la chapelle les hommes » et les femmes, les garçons et les filles; tous y venaient » avec une joie incroyable, et avec un désir ardent d'ouïr la » parole de Dieu. Je commençais par confesser que Dieu est » un en nature, et trois en personnes; je récitais ensuite tout » haut, et distinctement, l'Oraison dominicale, la Salutation » angélique et le Symbole des apôtres : tous ensemble disaient » après moi, et on ne peut s'imaginer le plaisir qu'ils y pre- » naient; puis je répétais seul le Symbole, et, insistant sur » chaque article, je leur demandais s'ils croyaient sans aucun » doute; ils me le protestaient tous à haute voix et ayant les » mains en croix sur l'estomac. Aussi je leur fais réciter le » Symbole plus que les autres prières, et je leur déclare en » même temps que ceux qui croient ce qui y est contenu, » s'appellent chrétiens.

» Du Symbole je passe au Décalogue, et je leur annonce

» que la loi chrétienne est comprise dans ces dix préceptes; » que celui qui les garde tous comme il faut, est un bon » chrétien, et que la vie éternelle lui est destinée; qu'au » contraire, celui qui viole un de ces préceptes, est un mau- » vais chrétien, qui sera damné éternellement, s'il ne se » repent de sa faute. Les néophytes et les païens admirent » combien notre loi est sainte et raisonnable, combien elle » s'accorde avec elle-même.

» Ayant fait ce que je viens de dire, j'ai coutume de réciter » avec eux l'Oraison dominicale et la Salutation angélique : » nous reprenons tous de nouveau le Symbole; et, à chaque » article, outre le *Pater* et l'*Ave*, nous entremêlons une courte » prière; car, ayant prononcé tout haut le premier article de » la foi, je commence ainsi, et ils suivent : *Jésus, Fils du* » *Dieu vivant, faites-nous la grâce de croire, sans hésiter, ce* » *premier article de votre foi; nous vous offrons, à cette intention,* » *l'oraison dont vous êtes vous-même l'auteur.*

» Nous ajoutons : *O Marie, sainte Mère de Notre-Seigneur* » *Jésus-Christ, obtenez-nous de votre Fils bien-aimé la grâce de* » *croire cet article sans nul doute.* On tient la même méthode » dans les autres treize articles. On parcourt à peu près de » la même sorte les préceptes du Décalogue. Dès que nous » avons récité ensemble le premier précepte, qui est d'aimer » Dieu, nous prions en cette manière : *Jésus-Christ, Fils du* » *Dieu vivant, accordez-nous la grâce de vous aimer sur toutes* » *choses;* et nous disons, immédiatement après, l'Oraison » dominicale. On ajoute aussitôt : *O Marie, sainte Mère de* » *Jésus, impétrez-nous de votre Fils la grâce d'observer fidèle-* » *ment ce premier précepte;* et on dit la Salutation angélique. » Nous gardons la même formule dans les autres neuf com- » mandements, en la changeant néanmoins un peu, selon » que la matière l'exige.

» Ce sont là les choses que je les accoutume à demander à

» Dieu dans les prières communes. Je ne laisse pas de leur » déclarer quelquefois que, s'ils obtiennent ce qu'ils de» mandent, ils auront le reste plus amplement qu'ils ne pour» raient le demander.

» Je fais dire à tous le *Confiteor*, et principalement à ceux » qui doivent recevoir le baptême, auxquels je fais dire » encore le *Credo*. A chaque article je les interroge s'ils » croient sans douter aucunement; et, quand ils m'en as» surent, je leur fais, d'ordinaire, une exhortation que j'ai » composée en leur langue : c'est un abrégé des dogmes du » christianisme et des devoirs du chrétien nécessaires au » salut; enfin je les baptise, et on finit tout en chantant » le *Salve Regina*, pour implorer l'assistance de la sainte » Vierge. »

Il est évident, par ce que nous avons dit d'abord de l'instruction des Paravas, que Xavier n'avait pas le don des langues quand il commença à les instruire; mais il paraît aussi que, depuis qu'il eut fait cette traduction, qui lui coûta tant, il entendait et il parlait la langue malabare, soit qu'il en eût acquis la connaissance par son travail, soit que Dieu lui en eût donné l'intelligence d'une manière surnaturelle. Il est probable, du moins, qu'étant aux Indes, dès qu'il étudiait une langue, le Saint-Esprit secondait son application et se faisait en quelque sorte son maître; car c'est une chose constante qu'il apprenait en peu de temps les langues les plus difficiles; et, au rapport de plusieurs personnes, il les parlait si naturellement, qu'on ne l'aurait pas cru étranger.

Il établit des catéchistes et des maîtres de la foi en sa place.

Le père Xavier ayant instruit l'espace d'un mois les habitants d'un village de la manière que nous avons dite, avant que de passer outre, il convoquait les plus habiles d'entre eux, et leur donnait par écrit ce qu'il avait enseigné, afin que, comme maîtres des autres, ils fissent, les dimanches et les fêtes, des assemblées où l'on répétât, selon sa mé-

thode, ce que l'on avait une fois appris. Il commettait à ces catéchistes, qui s'appelaient en leur langue Canacopoles, le soin des églises qu'il faisait bâtir dans les lieux peuplés, et il leur recommandait de les orner autant que la pauvreté du pays le pourrait permettre : mais il ne voulut pas que leurs peines demeurassent sans aucun salaire; il obtint du vice-roi des Indes une certaine somme pour leur subsistance, sur le tribut qui se payait tous les ans à la couronne de Portugal par les habitants de la côte.

Le fruit de ses travaux dans la côte de la Pêcherie.

Il est difficile de dire les fruits qui se firent là, et quelle fut la ferveur de cette chrétienté naissante. Le saint, écrivant aux Pères de Rome, confesse lui-même n'avoir point de paroles pour l'exprimer. Il ajoute que la multitude de ceux qui recevaient le baptême était si grande, qu'à force de baptiser continuellement il ne pouvait plus lever le bras, et que la voix lui manquait souvent en redisant tant de fois le Symbole des apôtres et les commandements de Dieu, avec une petite instruction qu'il faisait toujours sur les devoirs du véritable chrétien, avant que de baptiser les adultes.

Les enfants seuls qui moururent après leur baptême, montaient, selon son compte, au nombre de plus de mille.

Ceux qui vécurent, et qui commençaient à avoir l'usage de la raison, étaient si affectionnés aux choses de Dieu, et si avides de savoir tous les mystères de la foi, qu'ils ne donnaient presque pas le temps au père Xavier de prendre un peu de nourriture ou de repos. Ils le cherchaient à toute heure, et il était quelquefois obligé de se cacher d'eux, pour faire oraison et pour dire son bréviaire.

Il se sert des enfants pour guérir les malades.

C'est avec le secours de ces néophytes si fervents qu'il faisait plusieurs bonnes œuvres, et même une partie des guérisons miraculeuses que le Ciel opéra par son ministère. Il n'y eut jamais tant de malades en la côte de la Pêcherie, que lorsque le saint y fut; et il semblait, écrit-il lui-même,

que Dieu envoyait des maladies à ces peuples pour les attirer à sa connaissance presque malgré eux ; car, venant à recouvrer la santé tout à coup et contre toutes les apparences, dès qu'ils recevaient le baptême ou qu'ils invoquaient Jésus-Christ, ils voyaient clairement la différence qu'il y avait entre le Dieu des chrétiens et les pagodes ; c'est le nom qu'on donne, dans l'Orient, et aux temples et aux simulacres des faux dieux.

Personne ne tombait malade parmi les gentils, qu'on neût recours au père Xavier. Comme il ne pouvait pas suffire à tout, ni être en plusieurs lieux en même temps, il envoyait les enfants chrétiens où il ne pouvait aller lui-même. En partant, l'un lui prenait son chapelet, l'autre son crucifix ou son reliquaire ; et tous, animés d'une foi vive, se dispersaient par les bourgs et par les villages : là, ramassant autour des malades le plus de gens qu'ils pouvaient, ils récitaient plusieurs fois le Symbole des apôtres, les commandements de Dieu, et tout ce qu'ils savaient par cœur de la doctrine chrétienne ; et ensuite ils demandaient au malade s'il croyait de bon cœur en Jésus-Christ, et s'il voulait être baptisé. Dès qu'il avait répondu que oui, ils le touchaient avec le chapelet ou le crucifix du père, et aussitôt il était guéri.

Xavier enseignait un jour les mystères de la foi à une grande multitude, lorsqu'il vint des gens de Manapar, pour l'avertir qu'un des plus considérables du pays était possédé du démon, et pour le prier de venir à son secours. L'homme de Dieu ne crut pas devoir quitter l'instruction qu'il faisait. Il appela seulement de jeunes chrétiens, leur donna une croix qu'il portait sur sa poitrine, et les envoya à Manapar, avec ordre de chasser le malin esprit.

Ils n'y furent pas plus tôt arrivés, que le démoniaque, plus furieux qu'à l'ordinaire, fit des contorsions et jeta des cris effroyables. Bien loin d'avoir peur, comme ont les enfants,

ils chantèrent autour de lui les prières de l'Église, après quoi ils le contraignirent de baiser la croix, et dans le même moment le démon se retira. Plusieurs païens qui étaient présents, et qui reconnurent visiblement le pouvoir de la croix, se convertirent sur-le-champ et devinrent ensuite d'excellents chrétiens.

Ces petits néophytes que Xavier employait ainsi dans les rencontres, disputaient sans cesse contre les gentils, et brisaient autant d'idoles qu'ils en pouvaient attraper; ils les brûlaient même, et ne manquaient pas de jeter les cendres au vent. Que s'ils découvraient qu'un chrétien eût des pagodes cachées qu'il adorât en secret, ils le reprenaient hardiment; et quand leurs réprimandes ne servaient de rien, ils en avertissaient le saint homme, afin qu'il y remédiât lui-même. Xavier visitait souvent avec eux les maisons suspectes, et s'il s'y trouvait quelque idole, elle était aussitôt mise en pièces.

Le zèle des enfants contre les idoles, et contre les idolâtres

Ayant su qu'un homme nouvellement baptisé idolâtrait quelquefois en cachette, et que les remontrances qu'on lui faisait là-dessus étaient inutiles, il s'avisa de l'intimider, et en sa présence il commanda aux enfants d'aller mettre le feu à sa maison, pour lui faire entendre que les adorateurs des démons méritaient de brûler éternellement comme les démons. Ils y volèrent sans délibérer, prenant le commandement au pied de la lettre; mais ce n'était pas l'intention de Xavier qu'ils exécutassent son ordre, et ils savaient bien qu'ils ne l'exécuteraient pas. En effet, l'infidèle, détestant son idolâtrie, leur abandonna ses idoles, qu'ils eurent bientôt réduites en cendres; et c'est tout ce que le saint prétendait.

Un autre païen fut plus malheureux : c'était un des premiers habitants de Manapar, homme violent et emporté. Xavier l'étant un jour allé voir, le pria honnêtement de vouloir bien écouter ce qu'il avait à lui dire pour l'intérêt de son salut éternel. Le barbare ne daigna pas le regarder, et le

Punition d'un païen qui avait méprisé les conseils du père Xavier.

chassa brutalement de son logis, en disant que, si jamais il allait à l'église des chrétiens, il était content qu'on ne lui en laissât pas l'entrée libre. Peu de jours après, il fut attaqué par une troupe de gens armés qui en voulaient à sa vie : tout ce qu'il put faire fut de s'échapper de leurs mains et de s'enfuir. Comme il vit de loin l'église ouverte, il y courut de toutes ses forces, poursuivi toujours de ses ennemis. Les fidèles qui étaient assemblés pour leurs exercices de piété, alarmés des cris qu'ils ouïrent, et craignant que les idolâtres ne vinssent pour piller l'église, fermèrent promptement les portes; de sorte que celui qui pensait se sauver dans le lieu sacré, tomba entre les mains des meurtriers, et fut assassiné sur-le-champ, sans doute par ordre de la justice divine qui vengea le saint, et qui permit que l'impie fût frappé de la malédiction qu'il s'était souhaitée à lui-même.

Les miracles qu'opéra Xavier par le moyen des enfants, le firent admirer des chrétiens et des idolâtres; mais une punition si exemplaire le fit respecter de tout le monde, et il n'y avait pas jusqu'aux brachmanes qui ne l'honorassent. Comme nous avons à parler souvent de ces prêtres des idoles, il ne sera pas hors de propos de les faire bien connaître.

L'origine et le caractère des brachmanes

Les brachmanes sont, parmi les Indiens, des personnes très-considérables, et pour leur naissance et pour leur emploi. Selon les anciennes fables des Indes, leur origine est céleste, et c'est un sentiment commun, qu'ils ont encore dans leurs veines le sang des dieux dont on les croit descendus. Mais pour savoir comment ils sont nés et de quel dieu ils tirent leur naissance, il faut qu'on sache l'histoire des dieux du pays, et la voici en peu de mots.

Le premier et le maître des autres, est Parabrama, c'est-à-dire, une substance très-parfaite, qui a l'être de soi-même, et qui le donne à tout le reste. Ce dieu étant un esprit dégagé de la matière, et ayant envie de paraître sous une figure sen-

sible, se fit homme. Par le seul désir qu'il eut de se montrer, il conçut un fils qui lui sortit de la bouche, et qui s'appela Maiso. Il en eut deux autres après, dont l'un, nommé Visnu, lui sortit de la poitrine, et l'autre, nommé Brama, lui sortit du ventre. Avant que de redevenir invisible, il assigna des demeures et des emplois à ses trois enfants. Il mit l'aîné dans le premier ciel, et lui donna un empire absolu sur les éléments et sur les corps mixtes. Il plaça Visnu au-dessous de son frère aîné, et l'établit le juge des hommes, le père des pauvres, et le protecteur des malheureux. Brama eut pour son partage le troisième ciel, avec l'intendance des sacrifices et des autres cérémonies de la religion. Et ce sont là les trois dieux que les Indiens représentent en une idole à trois têtes sur le même corps, pour signifier mystérieusement qu'ils viennent tous trois d'un même principe; par où l'on peut voir qu'ils ont autrefois entendu parler du christianisme, et que leur religion est une imitation imparfaite, ou plutôt une corruption de la nôtre.

Ils disent que Visnu est descendu mille fois sur la terre, qu'il a pris toujours diverses figures, tantôt d'animaux, tantôt d'hommes contrefaits : que c'est l'origine des pagodes, ces dieux inférieurs dont ils content tant de fables.

Ils ajoutent que Brama, pour avoir aussi des enfants, se rendit invisible, et engendra les brachmanes, dont la race se multiplia à l'infini. Le peuple les croit des demi-dieux, pour pauvres et misérables qu'ils soient; il s'imagine même que ce sont des saints, parce qu'ils mènent une vie dure et affreuse, n'ayant souvent pour demeure que le creux d'un arbre, ou qu'une caverne, étant quelquefois sans couvert sur les montagnes et dans les déserts, exposés tout nus aux injures de la saison la plus rigoureuse, gardant un profond silence, jeûnant des années entières, et faisant profession de ne manger rien qui ait eu vie.

Mais il n'y a peut-être pas une plus méchante nation sous le ciel. Le fruit de ces austérités qu'ils pratiquent dans la retraite, est de s'abandonner publiquement aux plus sales plaisirs de la chair, sans nulle honte et sans nul remords de conscience. Aussi se croient-ils permis tout ce qui leur vient en l'esprit, quelque abomination que ce soit; et le peuple est si infatué d'eux, qu'il pense être saint en participant à leurs crimes, ou en recevant des outrages de leur part.

D'ailleurs ce sont les plus grands imposteurs du monde, et leur habileté consiste à inventer tous les jours des fables nouvelles, qu'ils font passer pour des mystères merveilleux. Une de leurs fourbes est de persuader aux simples que les pagodes mangent comme nous; et afin qu'on leur présente beaucoup de viandes, ils font ces dieux d'une figure gigantesque, et leur donnent surtout un gros ventre. Que si les offrandes dont ils entretiennent leurs familles viennent à manquer, ils vont annoncer au peuple que les pagodes irritées menacent le pays de quelque horrible fléau, ou que ces dieux malcontents veulent s'en aller, parce qu'on les laisse mourir de faim.

La doctrine des brachmanes n'est pas meilleure que leur vie. Une de leurs plus grossières erreurs est de croire que les vaches ont quelque chose de sacré et de divin; qu'on est heureux quand on peut être couvert des cendres d'une vache brûlée de la main d'un brachmane, mais qu'on l'est bien davantage quand on meurt en tenant la queue d'une vache entre ses mains; que l'âme, avec ce secours, sort toute pure de son corps, et rentre quelquefois dans le corps d'une vache; qu'une telle grâce néanmoins ne s'accorde qu'aux grands hommes qui méprisent fort la vie, et qui meurent généreusement, ou en se précipitant du haut des montagnes, ou en se jetant dans les bûchers allumés, ou en se faisant écraser sous les roues des chariots qui portent quelquefois les pagodes autour des villes.

On ne doit pas s'étonner, après cela, que les brachmanes ne puissent souffrir la loi chrétienne, et qu'ils emploient tout leur crédit, tous leurs artifices pour la détruire dans les Indes. Comme ils ont la faveur des rois, qu'ils sont en grand nombre, et tous très-unis entre eux, ils réussissent à tout ce qu'ils veulent ; aussi, comme ils sont fort zélés pour leurs anciennes superstitions, et fort attachés à leurs sentiments, il n'est pas aisé de les convertir.

Le père Xavier, qui voyait combien l'Évangile faisait de progrès parmi le peuple, et que, s'il n'y avait point de brachmanes aux Indes, il n'y aurait peut-être pas un idolâtre dans tous ces vastes royaumes de l'Asie, n'épargna rien pour réduire à la connaissance du vrai Dieu une nation si perverse. Il traita souvent avec eux de la religion, et il eut un jour une occasion favorable de le faire. Passant assez près d'un monastère, où plus de deux cents brachmanes vivaient ensemble, il fut visité des principaux, qui eurent la curiosité de voir un homme dont la réputation était si grande partout. Il les reçut avec un visage agréable, selon sa coutume, et les ayant mis peu à peu sur un discours du salut de l'âme, il les pria de lui dire ce que leurs dieux commandaient qu'on fît pour être bienheureux après la mort. Ils se regardèrent les uns les autres, et furent quelque temps sans répondre. Enfin, un vieux brachmane, âgé de quatre-vingts ans, prit la parole, et dit d'un ton grave, que deux choses conduisaient une âme à la gloire, et la rendaient compagne des dieux : l'une de ne point tuer les vaches, et l'autre, de faire l'aumône aux brachmanes. Chacun confirma la réponse du vieillard, et y applaudit comme à un oracle sorti de la bouche des dieux mêmes. Un aveuglement si étrange donna de la compassion au père Xavier, les larmes lui en vinrent aux yeux. Il se leva tout à coup, car ils étaient tous assis, et il récita doucement, mais à haute voix, le Symbole de la Foi et les préceptes du Décalogue, s'arrêtant

Il traite avec les brachmanes.

à chaque article, et l'expliquant brièvement en leur langue. Il leur déclara ensuite ce que c'était que le paradis et l'enfer, et par quelles actions on méritait l'un et l'autre.

Les brachmanes, qui n'avaient jamais rien ouï dire du christianisme, et qui écoutaient le père avec admiration, se levèrent tous dès qu'il eut achevé de parler, et coururent l'embrasser, en confessant que le Dieu des chrétiens était le Dieu véritable, puisque sa loi était si conforme aux principes de la lumière naturelle. Chacun lui fit diverses questions : si l'âme était immortelle, ou si tout périssait avec le corps ; et, au cas que l'âme ne mourût point, par quel endroit du corps elle sortait ; si, quand on songeait, durant le sommeil, qu'on était dans un pays éloigné, ou qu'on s'entretenait avec une personne absente, l'âme s'échappait du corps pour un temps ; de quelle couleur était Dieu, blanc ou noir ; que leurs sages étaient fort partagés là-dessus ; que les blancs voulaient qu'il fût blanc, mais que les noirs voulaient qu'il fût noir, et que la plupart des pagodes étaient pour cela toutes noires.

Le père répondit à toutes leurs questions d'une manière si convenable à des gens grossiers, qui ignoraient également les choses divines et les naturelles, qu'ils furent très-contents de lui. Les voyant instruits et disposés de la sorte, il leur parla d'embrasser la foi de Jésus-Christ, et leur fit entendre que la vérité leur étant connue, l'ignorance ne pourrait plus les sauver des supplices éternels.

Mais que peut la vérité sur des esprits qui trouvent leur compte à suivre l'erreur, et qui font profession de tromper les peuples ? Ils répondirent, dit le saint, dans une de ses lettres, ce que répondent encore aujourd'hui plusieurs chrétiens : *Que dira le monde de nous, s'il nous voit changer ? Et puis que deviendront nos familles, qui ne subsistent que des offrandes qu'on fait aux pagodes ?* Ainsi le respect humain et

l'intérêt firent que la connaissance de la vérité ne servit qu'à les rendre plus coupables.

Quelque temps après, Xavier eut une autre conférence avec un brachmane solitaire, qui passait pour l'oracle du pays, et qui avait été instruit tout jeune dans une des plus fameuses académies de l'Orient; c'était un de ceux qui savaient les mystères les plus cachés, que l'on ne confie, parmi les brachmanes, qu'à un certain nombre de sages. Xavier, qui avait entendu parler de lui, souhaitait fort de le voir, et lui, de son côté, avait une extrême envie de voir Xavier. L'intention du saint fut de tenter si, en gagnant ce brachmane, il ne pourrait point gagner les autres, qui faisaient gloire d'être ses disciples.

Conference de Xavier avec un fameux brachmane.

Après les premières civilités que se font ordinairement deux hommes qui se cherchent et qui se connaissent de réputation, le discours tomba sur la religion, et le brachmane se sentit d'abord tant d'inclination pour Xavier, qu'il ne put lui cacher les secrets qu'un jurement religieux l'obligeait de ne révéler jamais à personne. Il lui dit donc confidemment, que les idoles étaient des démons; qu'il n'y avait qu'un Dieu créateur du monde, et que ce Dieu seul méritait les adorations des hommes; que ceux qui tenaient le rang des sages parmi les brachmanes, solennisaient en son honneur le dimanche comme un jour saint, et que, ce jour-là, ils disaient seulement cette prière : *O Dieu, je vous adore maintenant et pour toujours;* qu'ils prononçaient ces paroles tout bas, de peur qu'on ne les ouît, pour ne pas violer le serment qu'ils avaient fait de les tenir fort secrètes. Il dit, enfin, qu'on lisait dans leurs anciennes écritures, que toutes les fausses religions cesseraient un jour, et qu'un temps viendrait où tout le monde garderait une même loi.

Le brachmane ayant découvert ces mystères au père Xavier, le pria de lui découvrir à son tour ce que la loi chré-

tienne avait de plus mystérieux; et, pour l'engager à ne lui déguiser rien, il jura qu'il garderait éternellement le secret. *Bien loin de vous obliger au secret,* dit le père, *je ne vous apprendrai point ce que vous avez envie de savoir, qu'à condition que vous publierez partout ce que je vous dirai.* Le brachmane le lui ayant promis, il commença à l'instruire par ces paroles de Jésus-Christ : *Celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé,* et il les lui expliqua fort au long. Il lui déclara en même temps que le baptême était nécessaire pour le salut, et, passant d'un article de la foi à un autre, il mit la vérité de l'Évangile dans un si beau jour, que le brachmane lui témoigna sur l'heure vouloir se faire chrétien, pourvu qu'on lui permît de l'être en cachette, et qu'on le dispensât de certains devoirs du christianisme. Une si méchante dispositoin le rendit indigne de la grâce du baptême. Il ne se convertit point, il voulut néanmoins avoir par écrit le Symbole de la foi, avec les paroles de Jésus-Christ qu'on lui avait expliquées.

Il revit une autre fois le père Xavier, et lui dit qu'il avait songé, en dormant, qu'on le baptisait; qu'après avoir reçu le baptême il s'était fait son compagnon, et qu'ils allaient ensemble prêcher l'Évangile dans des pays éloignés; mais ce songe n'eut aucun effet, et le brachmane ne voulut pas même promettre d'enseigner au peuple qu'il n'y avait qu'un Dieu créateur du monde, de peur, disait-il, que s'il violait le serment qui l'obligeait au secret, le démon ne le fît mourir.

Il fait plusieurs miracles.

Ainsi, le maître ne se rendant pas, tout convaincu qu'il était, les disciples n'eurent garde de se rendre; et, dans la suite, d'un très-grand nombre de prêtres des idoles, il n'y en eut jamais qu'un qui embrassa le christianisme de bonne foi. Xavier fit pourtant, en leur présence, des miracles bien capables de les convertir. Ayant rencontré un pauvre tout nu, et couvert d'ulcères depuis les pieds jusqu'à la tête, il le lava de sa main, et but une partie de l'eau qui servit à le laver, et

pria Dieu auprès de lui avec une ferveur incroyable. Dès qu'il eut achevé sa prière, la chair du malade parut saine et nette comme celle d'un enfant.

Le procès de la canonisation du saint fait mention de quatre morts à qui Dieu rendit la vie en ce temps-là par le ministère de son serviteur. Le premier fut un catéchiste nommé Antoine Miranda, qui avait été piqué la nuit d'un de ces serpents venimeux des Indes, dont toutes les piqûres sont mortelles; le second était un enfant qui tomba dans un puits, et qui se noya : les deux autres furent un jeune homme et une jeune fille qu'une fièvre pestilente avait emportés en peu de jours.

Il se déclare contre les brachmanes.

Mais ces miracles, qui firent donner au père le nom de saint parmi les chrétiens, et celui de dieu de la nature parmi les gentils, ne firent qu'aveugler l'esprit et endurcir le cœur des brachmanes. Xavier n'espérant plus rien de leur conversion, crut être obligé de publier toutes leurs méchancetés pour les décréditer; et il le fit si heureusement, que ces hommes, qui étaient en vénération parmi le peuple, vinrent à être méprisés de tout le monde, jusque là que les enfants se moquaient d'eux et leur reprochaient publiquement leurs fourberies. Ils voulurent d'abord, selon leur coutume, menacer le peuple de la colère des pagodes; mais voyant qu'on ne faisait que rire de leurs menaces, ils usèrent d'un autre artifice pour se rétablir. Quelque indignation qu'ils eussent dans le cœur contre le père Xavier, ils se ménagèrent si bien, qu'à voir leur conduite on les aurait crus de ses amis. Ils lui rendaient des visites, ils le priaient d'avoir un peu de bonté pour eux, ils lui donnaient des louanges, ils lui envoyaient même de l'argent et des perles : mais le père était insensible à tout; et, pour les présents, il les renvoyait toujours sans les regarder.

Ce qui servit à détruire l'idolâtrie.

Le décri où étaient les prêtres des idoles ne servit pas peu à détruire l'idolâtrie dans toute la côte. La vie que menait Xavier y contribua encore beaucoup. Sa nourriture était,

comme celle des pauvres, du riz et de l'eau; son sommeil, de trois heures au plus, dans une cabane de pêcheur et à terre; car il se défit bientôt du matelas et de la couverture que le vice-roi des Indes lui avait envoyés de Goa. Le reste de la nuit se passait avec Dieu ou avec le prochain.

Il avoue lui-même que ses fatigues étaient sans relâche, et qu'il aurait succombé à tant de travaux, si Dieu ne l'eût soutenu; car, pour ne point parler du ministère de la prédication et des autres fonctions évangéliques qui l'occupaient jour et nuit, il ne naissait pas une querelle ni un différend, qu'on ne le prît pour arbitre, et parce que ces barbares, naturellement colères, étaient mal ensemble, il destina certaines heures aux éclaircissements et aux réconciliations. Il n'y avait pas un malade qui ne le fît appeler. Comme il y en avait plusieurs, et qu'ils étaient la plupart dans des villages éloignés les uns des autres, il n'est pas croyable quel était son déplaisir de ne pouvoir les secourir tous. A cela près, il goûtait toutes les douceurs que Dieu communique aux âmes qui ne cherchent que la croix; et l'abondance des délices spirituelles l'obligeait souvent de prier la bonté divine qu'elle le ménageât. C'est aussi ce qu'il écrivit à son père Ignace en des termes généraux, et sans se nommer lui-même.

Après avoir raconté ce qu'il faisait dans la côte de la Pêcherie : « Je n'ai rien autre chose à vous écrire de ce pays-ci, lui » dit-il, sinon que ceux qui y viennent pour travailler au salut » des idolâtres, reçoivent tant de consolations d'en haut, que, » s'il y a une véritable joie en ce monde, c'est celle qu'ils sen» tent. Il m'arrive plusieurs fois, poursuit-il, d'entendre un » homme dire à Dieu : *Seigneur, ne me donnez pas tant de conso-* » *lations en cette vie; ou, si vous voulez m'en combler, par un excès* » *de miséricorde tirez-moi à vous, et faites-moi jouir de votre gloire;* » *car c'est un trop grand supplice que de vivre sans vous voir.* »

Il retourne à Goa, et pourquoi.

Il y avait déjà plus d'un an que Xavier travaillait à la con-

version des Paravas; et cependant ses deux compagnons, Paul de Camerin et François Mansilla, ne l'étaient point encore venus joindre, quoiqu'ils fussent arrivés à Goa depuis quelques mois. Le nombre des chrétiens croissant tous les jours presque à l'infini, et un prêtre seul n'étant pas capable de maintenir dans la foi et d'avancer dans la piété tant de néophytes, le saint crut devoir aller chercher du secours : d'ailleurs, comme il avait choisi quelques jeunes gens de bon naturel et de bon esprit, propres à étudier les sciences humaines et divines, et qui, étant bien formés, pussent revenir instruire leurs compatriotes, il jugea qu'il devait les mener lui-même, et que son voyage ne pouvait se faire trop tôt.

Il se remit donc en mer sur la fin de l'année 1543; et ayant gagné Cochin vers la mi-janvier de l'année suivante, il se rendit à Goa peu de temps après. Pour entendre ce qui regarde l'éducation des jeunes Indiens qu'amena Xavier, il faut reprendre la chose de plus haut.

L'origine et l'établissement du Séminaire de Ste Foi.

Avant que le père François vînt aux Indes, le christianisme y faisait très-peu de progrès; et d'un nombre infini de païens qui étaient dans l'île de Goa et dans les pays d'alentour, personne presque ne pensait à quitter l'idolâtrie. L'an 1541, Jacques de Borba, théologien et prédicateur portugais, que le roi Jean III avait envoyé aux Indes, cherchant la cause d'un si grand malheur, trouva que c'était non-seulement parce que les Européens ne pouvaient apprendre aisément les langues indiennes, mais encore parce que, si un gentil se convertissait, on n'avait aucune charité pour lui, et que les enfants des fidèles qui mouraient pauvres étaient tout à fait abandonnés.

Il fit ouvrir les yeux là-dessus au grand vicaire Michel Vaz, à l'auditeur général Pedro Fernandez, au vice-gouverneur Rodriguez de Castel-Blanco, et au secrétaire d'état Cosme Annez, tous quatre ses amis particuliers et très-gens de bien.

Comme ces personnes publiques prirent la pensée de remédier au mal dont Borba leur avait découvert la source, il excita lui-même le peuple à une si bonne œuvre; car, prêchant un jour, il se mit à déplorer, d'un air pathétique, la damnation éternelle de tant d'Indiens; il fit comprendre à ses auditeurs que le salut de cette nation idolâtre dépendait d'eux en quelque manière. *Je ne prétends pas*, leur dit-il, *que vous alliez vous-mêmes à la conquête des âmes, ni que vous appreniez des langues barbares pour travailler à la conversion des gentils; ce que je vous demande, au nom de Jésus-Christ, c'est que vous donniez chacun quelque chose pour entretenir les nouveaux chrétiens; vous ferez par là ce que vous ne pouvez par le ministère de la parole, et vous gagnerez, avec vos biens temporels, ces âmes immortelles pour qui le Sauveur du monde a répandu tout son sang.*

Le Saint-Esprit qui le fit parler, toucha le cœur de ceux qui l'écoutaient. Plusieurs s'étant joints ensemble, on résolut de former une compagnie qui aurait soin de faire subsister les jeunes Indiens nouvellement convertis, et cette société se nomma d'abord la confrérie de Sainte-Marie de la Lumière, du nom de l'église où les confrères s'assemblaient pour régler ce nouvel établissement.

Il est vrai que, comme les grands ouvrages ne se font pas tout d'un coup, on ne fonda, au commencement, qu'un petit séminaire pour les enfants de Goa et des environs; mais les revenus crûrent tellement dans la suite, par la libéralité d'Étienne de Gama, gouverneur des Indes, et par celle de don Jean III, roi de Portugal, qu'on y reçut tous les enfants idolâtres qui devenaient chrétiens, de quelque nation qu'ils fussent : il y eut même de quoi bâtir, dans un lieu plus ample, une très-belle maison, avec une église magnifique : et le séminaire, dont Borba prit la conduite, s'appela le séminaire de Sainte-Foi.

Les choses étant disposées ainsi, plus de soixante enfants de divers royaumes, et de neuf ou dix langues toutes différentes, furent rassemblés pour être élevés dans la piété et dans les lettres ; mais on s'aperçut bientôt que ces jeunes gens manquaient de maîtres qui fussent capables de les instruire et de les former. Le Ciel avait destiné le séminaire de Sainte-Foi à la Compagnie de Jésus ; et ce fut par une disposition particulière de la Providence, que, la même année qu'on établit le séminaire, les enfants d'Ignace partirent de Lisbonne pour les Indes.

Aussi, dès que Xavier parut à Goa, Borba lui offrit la direction de ce nouvel établissement, et fit ce qu'il put pour l'y engager. Xavier, qui se sentait appelé à quelque chose de plus grand, et qui méditait déjà la conversion de tout un monde idolâtre, ne voulut pas se renfermer dans une ville, et destina en son esprit un de ses compagnons pour l'emploi qu'on lui présentait. Cependant Borba écrivit en Portugal au père Simon Rodriguez, et lui demanda instamment quelques pères de la nouvelle Compagnie, pour laquelle, disait-il, Dieu avait préparé une maison dans le nouveau monde avant qu'elle y vînt.

Sur ces entrefaites, Paul de Camerin et François Mansilla arrivèrent du Mozambique. Borba les retint tous deux dans le séminaire, avec la permission du vice-roi, et c'est pour cela qu'ils n'allèrent point trouver le père Xavier à la côte de la Pêcherie.

Le Séminaire de Sainte-Foi appelé le collége de Saint-Paul.

Xavier mit au séminaire les Indiens qu'il avait amenés avec lui ; et, quelque besoin qu'il eût ailleurs de ses compagnons, il donna le soin des séminaristes au père Paul de Camerin, à la prière de Borba, qui avait l'autorité principale dans le séminaire ; car ce ne fut que l'année 1548, après la mort de Borba, que la Compagnie le posséda en propre et sans aucune dépendance. Il prit alors le nom de collége, et s'ap-

pela le collége de Saint-Paul, à cause du titre de l'église, qui était dédiée à la conversion de l'apôtre des gentils : de là vint aussi que les jésuites furent nommés en ce pays-là les pères de saint Paul, ou les pères Paulistes, comme on les y appelle encore aujourd'hui.

Il retourne à la côte de la Pêcherie, et ce qu'il y fait.

Le père Xavier demeura peu de temps à Goa, et retourna aussitôt à ses Paravas, avec ce qu'il put ramasser d'ouvriers évangéliques. Il eût bien voulu alors envoyer un missionnaire de la Compagnie dans l'île de Socotora, ne pouvant pas y aller lui-même; car il n'avait pas oublié les Socotorins, ni la promesse qu'il fit à Dieu en leur faveur quand il les quitta; mais le peu de compagnons qu'il avait ne suffisait pas pour les Indes, et ce ne fut que trois ou quatre ans après qu'il envoya à Socotora le père Alphonse Cyprien.

Outre Mansilla, qui n'avait pas encore reçu l'ordre de la prêtrise, il mena à la côte de la Pêcherie deux prêtres indiens de nation, et un qui était de Biscaye, appelé Jean d'Ortiaga. Dès qu'ils furent arrivés, il parcourut avec eux tous les villages, et leur enseigna la manière d'attirer les idolâtres à la foi et d'y affermir les chrétiens. Leur ayant assigné ensuite à chacun un quartier de la côte pour le cultiver, il entra plus avant dans les terres; et, sans autre guide que l'esprit de Dieu, il pénétra jusqu'à un royaume dont le langage lui était entièrement inconnu, comme il écrivit à Mansilla en ces termes :

« Vous pouvez juger quelle vie je mène ici, par ce que je
» vais vous dire. Je n'entends point la langue de ces peuples,
» ils n'entendent point la mienne, et je n'ai point de truche-
» ment : tout ce que je puis faire, ajoute-t-il, est de baptiser
» les enfants et de servir les malades, qu'on entend très-bien
» sans le secours d'aucun interprète, pour peu qu'on voie ce
» qu'ils souffrent. »

Ce fut là la prédication par laquelle il annonça Jésus-Christ, et fit valoir la loi chrétienne dans ce royaume; car parmi des

barbares qui réduisent toute l'humilité à n'être pas inhumains, et qui ne reconnaissent point d'autres devoirs de charité que de ne se pas faire d'outrage, ce fut quelque chose d'admirable, de voir un étranger, qui, sans aucun intérêt, faisait de toutes les misères d'autrui les siennes propres, et rendait aux pauvres toutes sortes de services, comme s'il eût été ou leur esclave ou leur père. On n'a su ni le nom du pays, ni le fruit que produisirent ces œuvres de miséricorde : on sait seulement que le saint ne séjourna pas là longtemps, et qu'une affaire fâcheuse le rappela à la côte de la Pêcherie lorsqu'il y pensait le moins.

Les Badages, qui sont un grand peuple de voleurs, dans le royaume de Bisnagar, idolâtres et ennemis du nom chrétien, naturellement féroces, toujours en querelle les uns avec les autres, et toujours en guerre avec leurs voisins, après s'être emparés, par la force des armes, du royaume de Pandi, qui est entre le Malabar et la Pêcherie, vinrent faire irruption dans la Pêcherie même, tandis que Xavier en était absent. Les Paravas, effrayés à la venue de ces voleurs, dont le nom était redoutable, n'osèrent se rassembler en un corps, ni soutenir le premier effort de la guerre. Ils prirent la fuite, abandonnèrent leur pays, et ne songèrent qu'à sauver leur vie. Pour cela, ils se jetèrent tous en foule dans leurs barques, et gagnèrent, les uns de petites îles désertes, les autres des rochers et des bancs de sable qui sont entre le cap de Comorin et l'île de Ceylan. Ils se retirèrent donc là avec leurs femmes et leurs enfants, pendant que les Badages coururent la côte et désolèrent le pays.

Il va au secours des chrétiens de la Pêcherie.

Mais que sert d'être à couvert de l'épée des ennemis, quand on ne l'est pas de la faim? Ces malheureux, exposés aux ardeurs cuisantes du soleil, manquaient de vivres dans leurs îles et sur leurs rochers, et il n'y avait point de jour qu'il n'en mourût un grand nombre.

Cependant la nouvelle de l'excursion des Badages et de la fuite des chrétiens se répandit de tous côtés, et Xavier l'apprit dans le pays où il était. La disgrâce de ses chers Paravas le toucha jusqu'au fond du cœur, il courut à leur secours; et, ayant su que la famine les pressait, il passa aussitôt à la côte occidentale, demanda instamment aux Portugais de quoi assister ce pauvre peuple, et obtint vingt barques chargées de toutes sortes de provisions, qu'il mena lui-même à ces îles et à ces rochers, où ce qui restait de Paravas languissait sans nulle espérance de soulagement, et n'attendait plus que la mort.

La vue du saint, qu'ils regardaient tous comme leur père, leur fît oublier en quelque façon leur infortune, et sembla leur rendre la vie. Il les consola de toutes les manières imaginables; et, dès qu'ils eurent repris tant soit peu leurs forces, il les conduisit à leurs habitations d'où les Badages s'étaient retirés. Comme ces voleurs avaient tout emporté avec eux, et que les chrétiens de la Pêcherie étaient plus pauvres que jamais, il leur procura des aumônes, et il écrivit exprès à des chrétiens d'une autre côte, afin qu'ils secourussent leurs frères en cette extrême nécessité.

Les Paravas s'étant rétablis peu à peu, Xavier les laissa sous la conduite des missionnaires qu'il leur avait donnés, et tourna ses pensées ailleurs. Il eût bien voulu porter l'Évangile à des royaumes plus avancés dans les terres, qui n'avaient jamais entendu parler de Jésus-Christ. Il ne le fit pas néanmoins alors, par la raison que, dans les pays où il n'y avait point de Portugais qui défendissent les nouveaux chrétiens, les idolâtres et les Sarrasins leur faisaient la guerre, ou les contraignaient de renoncer au christianisme pour avoir la paix.

Il va au royaume de Travancor, et il y

C'est pourquoi, reprenant le chemin des côtes de l'Occident, que les Portugais gardaient, il alla par terre, et toujours

à pied, selon sa coutume, vers la côte de Travancor, qui, depuis la pointe de Comorin, s'étend environ trente lieues le long de la mer, et est remplie de villages. Y étant arrivé, et ayant obtenu du roi de Travancor, par l'entremise des Portugais, la permission de publier la loi du vrai Dieu, il tint la même méthode qu'il tenait à la Pêcherie, et cette pratique réussit si bien, que toute la côte devint chrétienne en fort peu de temps, jusque là qu'on bâtit d'abord quarante-cinq églises : il écrit lui-même qu'en un mois seul il baptisa de sa main dix mille idolâtres, et que souvent, en un jour, il baptisait un village très-peuplé. Il dit encore, que c'était pour lui un agréable spectacle de voir que, dès que ces infidèles avaient reçu le baptême, ils couraient, à l'envi l'un de l'autre, démolir les temples des idoles.

fait beaucoup de fruit.

Au reste, ce fut alors proprement que Dieu communiqua la première fois à Xavier le don des langues dans les Indes, au rapport d'un jeune Portugais de Coimbre, nommé Vaz, qui le suivit en plusieurs de ses voyages, et qui, étant revenu en Europe, raconta les choses dont il avait été lui-même témoin. Le saint homme parlait très-bien le langage de ces barbares, sans l'avoir appris ; et, pour les instruire, il n'eut pas besoin de truchement. Comme il n'y avait point d'église capable de contenir les gens qui venaient l'entendre, il les menait dans une vaste campagne, au nombre de cinq ou six mille ; et là, montant sur un arbre pour être entendu de tout le monde, il leur prêchait les vérités éternelles : c'est là aussi, qu'afin que toute la campagne servît d'église, il célébrait quelquefois les divins mystères sous des voiles de navires qu'on tendait au-dessus de l'autel, qui se voyait de tous côtés.

Dieu lui communique le don des langues

Les brachmanes ne purent souffrir que le culte des pagodes fût abandonné de la sorte, et ils voulurent s'en venger sur celui qui était l'auteur d'un si étrange changement. Pour exécuter leur dessein, ils engagèrent secrètement quelques

Il est persécuté par les brachmanes.

idolâtres à lui tendre des embûches et à s'en défaire sans bruit. Les meurtriers l'attendirent plus d'une fois dans les ténèbres, et tâchèrent de le tuer à coups de flèches. Mais la Providence ne permit pas que toutes leurs flèches portassent, et il n'y en eut qu'une qui le blessa légèrement, plutôt, ce semble, pour lui donner le plaisir de verser du sang en témoignage de sa foi, que pour donner atteinte à sa vie. Désespérés de l'avoir manqué, ils le cherchèrent partout; et ne le rencontrant pas, ils mirent le feu à trois ou quatre maisons où ils crurent qu'il pourrait être. L'homme de Dieu fut contraint un jour de se cacher dans le fond d'une forêt, et il passa toute la nuit sur un arbre, pour se dérober à la fureur de ses ennemis, qui coururent toute la forêt. Il fallait souvent que les fidèles le gardassent jour et nuit, et ils se mettaient pour cela en armes tour à tour devant la maison où il était retiré.

Cependant les Badages, qui avaient ravagé la côte de la Pêcherie l'année précédente, animés d'eux-mêmes contre les chrétiens, et poussés peut-être par les démons, qui voyaient de jour en jour périr leur empire, excités aussi par le désir de la gloire, et surtout par l'espérance du butin, entrèrent dans le royaume de Travancor, du côté d'une des montagnes qui aboutissent au cap de Comorin. Leurs succès passés les rendaient si fiers et si insolents, qu'ils se flattaient que rien n'arrêterait leurs conquêtes et que tout plierait devant eux. N'ayant pas affaire, comme auparavant, à de simples pêcheurs, ils étaient venus en bon ordre, et très-bien armés, sous la conduite du naïr ou seigneur de Maduré, capitaine fort expérimenté et fort brave.

Les habitants des villages maritimes prirent l'épouvante au bruit de l'armée ennemie, et, se retirant la plupart avec précipitation au dedans des terres, portèrent jusqu'à la cour la nouvelle de l'irruption des Badages. Le roi de Travancor, que

les Portugais appelaient le Grand-Monarque, parce qu'il était le plus puissant de tous les rois de Malabar, ramassa des troupes au même moment, et s'étant mis à leur tête, alla au-devant des ennemis. La bataille devait être apparemment très-sanglante, et la victoire semblait assurée à ces voleurs vagabonds, qui étaient bien plus forts en nombre et plus aguerris.

Le père Xavier n'eût pas plus tôt su que les Badages paraissaient, que, se prosternant en terre : *Seigneur*, dit-il, *souvenez-vous que vous êtes le Dieu des miséricordes et le protecteur des fidèles ; n'abandonnez pas à la rage de ces loups le troupeau dont vous m'avez fait le pasteur; que les nouveaux chrétiens, si faibles encore dans la foi, ne se repentent pas de l'avoir embrassée, et que les infidèles n'aient pas l'avantage d'opprimer ceux qui ne mettent leur espérance qu'en vous.* Sa prière étant finie, il se lève, et, rempli d'un courage extraordinaire, ou plutôt de je ne sais quelle force divine, qui le rendait intrépide, il prend une troupe de chrétiens fervents, et, le crucifix à la main, court avec eux vers la plaine où les ennemis marchaient en ordonnance de bataille. Dès qu'il fut assez proche pour se faire entendre, il s'arrêta, et leur dit d'une voix menaçante : *Je vous défends, au nom du Dieu vivant, de passer outre, et je vous commande, de sa part, de retourner sur vos pas.*

Il va au-devant de l'armée des Badages, et la met en fuite.

Ce peu de paroles jeta la terreur parmi les soldats qui étaient à la tête de l'armée; ils demeurèrent interdits et comme immobiles. Ceux qui venaient après, voyant qu'on n'avançait point, en demandèrent la raison. Les premiers répondirent qu'ils avaient devant eux un homme inconnu, habillé de noir, d'une taille plus qu'humaine, d'un aspect terrible, et dont les yeux lançaient des éclairs. Les plus hardis voulurent s'éclaircir eux-mêmes de ce qu'on disait, ils furent saisis de frayeur, et tous prirent la fuite en désordre.

Les néophytes qui avaient suivi Xavier, coururent annon-

cer aux villages voisins un événement si merveilleux. Le bruit s'en répandit bientôt de tous côtés; et le roi, qui venait en diligence, apprit cette nouvelle dans sa marche. Il fit appeler Xavier, l'embrassa comme le libérateur de Travancor; et, après l'avoir remercié devant tout le monde, d'un si grand service, il lui dit: *Je me nomme le Grand-Roi, et désormais vous vous nommerez le Grand-Père.*

Il rend le roi de Travancor favorable à l'Évangile.

Le saint déclara au roi que c'était à Jésus-Christ, le Dieu des chrétiens, qu'on devait rendre des actions de grâce, et que, pour lui, on ne devait le regarder que comme un faible instrument qui ne pouvait rien de lui-même. Le prince infidèle ne comprit pas ce langage, et les deux vices qui servent d'obstacles à la conversion des grands, l'impudicité et l'orgueil, l'empêchèrent dans la suite d'embrasser la foi. Il ne laissa pas de faire publier par tout le royaume qu'on eût à obéir au Grand-Père comme à sa propre personne, et que quiconque voudrait être chrétien, le fût sans rien craindre. Il appelait même Xavier son frère, et lui donnait de grandes sommes d'argent, que le serviteur de Dieu employait toutes au soulagement des pauvres.

Un édit si favorable à la loi du Ciel, fit, malgré l'exemple du prince, une infinité de chrétiens, même dans sa cour, mais les actions miraculeuses de Xavier achevèrent de convertir tout le royaume. Outre qu'il guérit toutes sortes de malades, il ressuscita quatre morts, deux femmes et deux hommes. Les actes de la canonisation ne disent, de la résurrection des femmes, que le fait, sans en marquer nulles circonstances; mais ils rapportent fort au long la résurrection des hommes, et en voici le détail.

Xavier prêchait dans une des villes maritimes de Travancor, nommée Coulan, assez près de Comorin. Quelques-uns se convertirent dès les premières prédications de l'apôtre; la plus grande partie demeura pourtant dans ses anciennes

erreurs, après l'avoir ouï plusieurs fois. A la vérité, les plus opiniâtres l'écoutaient avec plaisir, et trouvaient les maximes de l'Évangile très-conformes aux lumières de la raison; mais le plaisir qu'ils prenaient à l'entendre ne produisait rien, et ils se contentaient d'admirer la loi des chrétiens, sans se mettre en peine de la suivre.

Le père voyant un jour qu'il leur parlait de Dieu inutilement, parla à Dieu fortement pour eux; et, les yeux attachés au ciel, le visage enflammé plus que de coutume, il le pria, avec une grande abondance de larmes, d'avoir pitié de ces idolâtres endurcis. *Seigneur*, disait-il, *tous les cœurs sont entre vos mains; vous pouvez fléchir, comme il vous plaît, les plus obstinés, et amollir les plus durs. Donnez aujourd'hui cette gloire au sang et au nom de votre Fils.* A peine eut-il fait sa prière, qu'il se sentit exaucé. Se tournant vers ses auditeurs avec l'air d'un homme inspiré : *Eh bien*, leur dit-il, *puisque vous ne me croyez pas sur ma parole, voyez ce qui peut me rendre croyable. Quel témoignage voulez-vous des vérités que je vous annonce?* Il se souvint à l'heure même qu'on avait enterré un homme le jour précédent; alors reprenant son discours du ton dont il l'avait commencé : *Ouvrez*, dit-il, *le tombeau que vous fermâtes hier, et retirez-en le corps; mais prenez bien garde si celui qu'on a enterré est véritablement mort.*

Il ressuscite deux morts.

Les plus incrédules allèrent aussitôt déterrer le corps. Bien loin d'y trouver aucune marque de vie, ils trouvèrent qu'il commençait à sentir mauvais; ils ôtèrent le linceul qui l'enveloppait, et mirent le mort aux pieds du père, qui s'était transporté sur le lieu de la sépulture. Les barbares regardaient avec étonnement le cadavre, et attendaient avec impatience ce qui arriverait. Le saint se mit à genoux, et, après une prière assez courte, s'adressant au mort: *Je te commande*, dit-il, *par le saint nom du Dieu vivant, de te lever, pour preuve de la religion que je prêche.*

A ces paroles, le mort se leva de lui-même, et parut non-seulement plein de vie, mais sain et vigoureux. Tous s'écrièrent à haute voix que le Dieu des chrétiens était tout-puissant, et que la loi qu'enseignait le Grand-Père était véritable. Ils se jetèrent ensuite à ses pieds, demandèrent le baptême, et le reçurent sur-le-champ.

L'autre mort que l'apôtre ressuscita, fut un jeune homme chrétien, qui mourut à Mutan, dans la même côte, entre Carjapatan et Alicale. Il y avait plus de vingt-quatre heures qu'il était mort d'une fièvre pestilente. Xavier se rencontra par hasard sur le chemin, lorsqu'on le portait en terre. Le père et la mère du défunt, qui étaient des plus qualifiés du pays, accompagnaient la pompe funèbre avec toute leur parenté, selon la coutume du royaume. Quelque inconsolables qu'ils fussent, ils prirent courage à la vue du saint, et, embrassant ses genoux, ils le conjurèrent de ressusciter leur fils, persuadés que ce qui surpassait toutes les forces de la nature ne lui coûtait qu'une parole. Xavier, touché de leur affliction, et excité par leur foi, implora le secours du Ciel, fit le signe de la croix, jeta de l'eau bénite sur le mort, le prit par la main, le leva au nom du Seigneur, et le rendit vivant à son père et à sa mère.

Pour conserver la mémoire d'un fait si étonnant et si authentique, les parents du ressuscité plantèrent une grande croix dans l'endroit où le miracle se fit, et ils avaient coutume d'y aller souvent prier Dieu. Ces résurrections firent tant de bruit dans tout le pays, et tant d'impression sur l'esprit des peuples, qu'on venait de toutes parts pour voir le Grand-Père et recevoir de lui le baptême; si bien que tout le royaume de Travancor fut soumis à Jésus-Christ en peu de mois, et le roi seulement demeura idolâtre avec les principaux de sa cour, par un terrible jugement de Dieu, qui abandonne quelquefois les princes à leurs passions déréglées, et qui s'éloigne des grands, tandis qu'il se communique aux petits.



Peuples évangélisés par S. François Xavier

LIVRE TROISIÈME.

La réputation de Xavier ne demeura pas renfermée dans le royaume de Travancor; elle se répandit par toutes les Indes, et le Dieu des chrétiens y devint si vénérable en même temps, que les peuples les plus idolâtres envoyaient prier le saint homme de les venir baptiser. Il avait véritablement une extrême joie de voir les gentils rechercher d'eux-mêmes le chemin du ciel; mais il était affligé de ne pouvoir le montrer tout seul à tant de nations égarées.

Tous les peuples des Indes attirés au christianisme.

Voyant la moisson si abondante, et les ouvriers en si petit nombre, il écrivit fortement au père Ignace en Italie, et au père Simon Rodriguez en Portugal, pour avoir des missionnaires. Il eut même sur cela des transports de zèle fort extraordinaires, jusqu'à dire dans une de ses lettres : « Il me vient souvent » en pensée de parcourir les académies de l'Europe, principalement celle de Paris, et de crier de toutes mes forces à » ceux qui ont plus de savoir et de charité : *Ah! combien » d'âmes perdent le ciel et tombent dans les enfers par votre faute!*

Il écrit en Europe pour avoir des missionnaires.

Lib. 1. Ep. 6.

» Il serait à souhaiter que ces gens s'appliquassent à la » conversion des âmes, comme ils font à l'étude des sciences, » afin de pouvoir rendre compte à Dieu de leur doctrine et des » talents qu'il leur a donnés. Plusieurs, sans doute, touchés » de cette pensée, feraient une retraite spirituelle, et vaqueraient à la méditation des choses célestes pour entendre » la voix du Seigneur; ils renonceraient à leurs passions, et, » foulant aux pieds les vanités de la terre, ils se mettraient en » état de suivre tous les mouvements de la volonté divine; » ils diraient même de toute leur âme : *Me voici, Seigneur*,

» *envoyez-moi où il vous plaira, et aux Indes si vous le voulez.*

» Mon Dieu, que ces savants vivraient beaucoup plus contents qu'ils ne vivent! que leur salut serait plus en assurance! et qu'à la mort, tout près de subir le terrible jugement que personne ne peut éviter, ils auraient sujet d'espérer en la miséricorde de Dieu, parce qu'ils pourraient dire : *Seigneur, vous m'aviez donné cinq talents, et en voici cinq autres que j'ai gagnés par-dessus!*

» Je prends Dieu à témoin que, ne pouvant retourner en Europe, j'ai presque résolu d'écrire à l'université de Paris, nommément à nos maîtres Cornet et Picard, pour leur déclarer que des millions d'idolâtres se convertiraient sans peine, s'il y avait beaucoup de personnes qui cherchassent les intérêts de Jésus-Christ, et non pas les leurs. »

Lettre du saint aux docteurs de Sorbonne.

C'est dommage que la lettre qu'écrivit le saint aux docteurs de Sorbonne se soit perdue, car il est certain qu'il leur écrivit du fond des Indes pour les engager à y venir prêcher l'Évangile, et nous avons sur cela le témoignage de don Jean de Rada, un des principaux magistrats du royaume de Navarre, qui, étudiant à Paris, vit la lettre du père Xavier, admira la charité apostolique dont elle était pleine, et en tira une copie, comme firent la plupart des théologiens à qui elle s'adressait.

Ambassade de l'île de Manar vers le saint.

Parmi les peuples idolâtres qui soupiraient après le baptême et qui désiraient d'être instruits, les Manarois furent les premiers qui députèrent vers le saint.

L'île de Manar est située vers la pointe la plus septentrionale de Ceylan, et à la tête des bancs de Remanancor. Elle a un port très-commode, et il s'y fait un fort grand trafic; mais le sol est si sablonneux et si sec, qu'il n'y vient rien, qu'en certains endroits que l'on cultive avec beaucoup de soins et de peines; car Manar ne tient pas du voisinage de Ceylan, qui est le lieu de l'Orient le plus délicieux et le plus fertile, jusque là que les arbres, toujours verts, y portent en toute

saison des fruits et des fleurs; qu'on y trouve des mines d'or et d'argent, du cristal et des pierres précieuses; qu'il y a de tous côtés des forêts d'ébène, de coco et de canelle, et que les hommes y vivent longtemps sans se ressentir des incommodités de la vieillesse. La merveille est que l'île n'étant qu'à six degrés de la ligne, l'air y est très-tempéré et très-pur, et que les pluies qui, chaque mois, tombent du ciel réglément, jointes aux sources et aux rivières qui coulent partout, rafraîchissent encore plus la terre que les ardeurs du soleil ne l'échauffent.

Il envoie un missionnaire à l'île de Manar.

Le père Xavier était occupé à établir la chrétienté de Travancor, lorsqu'il reçut l'ambassade de Manar. Comme il ne pouvait pas abandonner une église naissante, sans en craindre raisonnablement la ruine, il envoya à Manar un des prêtres qu'il avait laissés dans la côte de la Pêcherie. Dieu donna tant de bénédictions aux travaux de ce missionnaire, que les Manarois, non-seulement se firent chrétiens, mais moururent généreusement pour la foi, et voici l'occasion de leur martyre.

L'île de Manar était alors sous la domination du roi de Jafanapatan, c'est ainsi qu'on nomme la partie septentrionale de Ceylan. Ce prince avait usurpé la couronne sur son frère aîné, et traitait tous ses sujets en esclaves. Il était surtout ennemi implacable de la loi chrétienne, bien qu'il feignît d'être ami des Portugais, dont la puissance seule pouvait mettre des bornes à sa tyrannie. Dès qu'il eut appris que les Manarois se faisaient chrétiens, il entra dans une fureur dont les tyrans seuls sont capables; car il ordonna aussitôt que l'on fît passer des troupes en l'île de Manar, et qu'on y tuât tout ce qui ne serait point idolâtre. L'ordre fut exécuté ponctuellement; et les hommes, les femmes, les enfants qui avaient embrassé le christianisme, périrent tous par l'épée.

Constance des chrétiens de Manar.

Ce qu'il y eut de merveilleux, c'est que chacun des fidèles étant interrogé sur sa religion, et n'ayant qu'à la renoncer pour sauver sa vie, il n'y en eut pas un qui ne se déclarât hau-

tement chrétien. Les pères et les mères parlaient pour leurs petits enfants baptisés, qui ne pouvaient pas encore rendre témoignage de leur foi, et ils les offraient à la mort avec une intrépidité qui étonnait leurs bourreaux. Six ou sept cents de ces insulaires donnèrent leur vie pour le nom de Jésus-Christ; et le canton principal qui fut consacré par un sang si noble, de Pasim qu'il se nommait, s'appela ensuite la Terre des Martyrs.

Tout ce massacre, bien loin d'abolir la loi chrétienne, ne servit qu'à la rendre plus florissante; le tyran eut même la honte de voir ses officiers et ses domestiques quitter, malgré lui, leur ancienne religion. Mais ce qui l'irrita davantage, fut le changement de son fils aîné. Ce jeune prince, touché de Dieu, se fit instruire par un marchand portugais qui avait commerce à la cour. Cela ne se put faire néanmoins si secrètement que le roi n'en eût connaissance. A la première nouvelle, il fit égorger son fils, et jeter le corps dans les champs pour servir de pâture aux bêtes.

Croix miraculeuse et ses effets.

Mais le Ciel ne souffrit pas qu'une mort qui était si précieuse devant Dieu, fût sans honneur et sans fruit devant les hommes. Le marchand portugais enterra la nuit son disciple, et le lendemain matin il parut une très-belle croix marquée sur la terre qui couvrait le corps du martyr. Ce spectacle surprit fort les infidèles; ils firent ce qu'ils purent pour effacer la croix, en marchant dessus et y jetant de la terre; elle reparut le jour suivant dans la même forme, et ils tâchèrent de l'effacer tout de nouveau; mais alors elle parut en l'air toute lumineuse, et lançant des rayons de tous côtés. Les barbares qui la virent furent effrayés, et en même temps si touchés intérieurement, qu'ils se déclarèrent chrétiens. La sœur du roi, princesse naturellement vertueuse, ayant embrassé la foi en cachette, instruisit elle-même son fils et son neveu, frère du martyr; mais en les mettant dans la voie du ciel, elle eut soin de les dérober à la cruauté du tyran. Elle s'adressa pour ce sujet

au Portugais dont nous avons parlé, et, lui confiant les deux princes, le chargea de les mener au séminaire de Goa.

Le Portugais concerta si bien toutes choses avec la princesse, qu'il sortit de l'île avec les deux princes sans être découvert. Il prit son chemin par le royaume de Travancor, pour voir le père Xavier et lui présenter ces illustres néophytes. Le père les reçut comme des anges envoyés du Ciel, et rendit mille actions de grâces à Dieu d'une si belle conquête. Il les fortifia dans la foi, leur donna des renseignements salutaires, et leur promit de faire en sorte auprès du vice-roi des Indes, qu'ils n'eussent jamais à se repentir d'avoir tout quitté pour l'amour de Jésus-Christ.

Dès que le roi de Jafanapatan sut la fuite de son fils et de son neveu, il s'emporta étrangement contre les chrétiens, et en fit mourir un grand nombre. Comme il eut peur que son frère, à qui il avait ôté la couronne, et qui menait une vie errante, ne changeât aussi de religion, et n'implorât la protection des Portugais, il envoya des gens partout, avec ordre de le lui amener ou de lui en apporter la tête; mais il ne put l'avoir ni vif ni mort : car ce prince malheureux, suivi de dix cavaliers, étant passé à Négapatan, se rendit par terre à Goa avec d'extrêmes fatigues et après plus de deux cents lieues de chemin. Il y fut instruit des mystères du christianisme. En recevant le baptême, il jura solennellement que, s'il recouvrait son royaume, il travaillerait lui-même à le mettre sous l'obéissance de Jésus-Christ.

Entreprise de Xavier contre le persécuteur des chrétiens.

Le père Xavier qui fut informé de tout, jugea qu'il fallait profiter d'une occasion si favorable, sans s'y endormir un moment. Il comprit avec quelle perfection les chrétiens vivraient dans un royaume où l'on mourait si généreusement pour la foi presque avant que de la connaître; d'ailleurs, si l'injustice et la cruauté du tyran demeuraient impunies, combien les autres rois idolâtres persécuteraient les nouveaux

fidèles; que le seul moyen de réparer le passé et de se précautionner contre l'avenir, était d'ôter au barbare la couronne qu'il portait injustement, et de la rendre à son frère auquel elle appartenait; que, pour cela, on devait avoir recours aux Portugais, et les engager, par un principe de religion, à prendre les armes contre l'usurpateur du royaume et le persécuteur des chrétiens.

Dans ces sentiments, le père fait venir Mansilla de la côte de la Pêcherie, et, l'ayant chargé de la chrétienté de Travancor, il se mit en chemin par terre pour aller trouver le vice-roi des Indes qui était à Cambaye.

Nouveau motif de son voyage de Cambaye.

Outre les raisons qui regardaient le roi de Jafanapatan, le saint en avait d'autres qui l'obligeaient à faire ce voyage. La plupart des Européens qui étaient aux Indes, et surtout les ministres de la couronne de Portugal, menaient une vie débordée, qui rendait la foi odieuse, et qui scandalisait également les idolâtres et les fidèles.

Le culte public des pagodes était toléré à Goa, et la secte des brachmanes y devenait plus puissante de jour en jour, parce que ces prêtres païens corrompaient, à force d'argent, les officiers portugais. Les peuples professaient librement le paganisme, pourvu qu'ils payassent exactement les tributs, comme si on ne les avait subjugués que pour en tirer de l'argent. Les charges publiques se vendaient aux Sarrasins; et les chrétiens naturels du pays en étaient exclus, faute d'avoir assez de bien pour les acheter. Les receveurs du droit que payaient les Paravas de la Pêcherie au roi de Portugal, forçaient ces pauvres pêcheurs à leur donner leurs perles presque pour rien, et ainsi l'exaction d'un tribut légitime dans le fond était une véritable tyrannie, par la manière dont elle se faisait. On vendait les hommes comme les bêtes, et on donnait des chrétiens à très-bon marché aux gentils. Enfin on souffrait que le roi de Cochin, idolâtre, mais tributaire de la couronne

de Portugal, confisquât le bien de ses sujets qui recevaient le baptême.

Le père François avait une douleur très-sensible de voir que le plus grand obstacle qu'il y eût à l'établissement de la foi en tant de vastes royaumes de l'Asie, vînt des chrétiens mêmes. Il s'en plaignait quelquefois à Dieu, dans l'amertume de son cœur; il dit un jour, qu'il retournerait volontiers en Europe pour faire ses plaintes au roi de Portugal Jean III, ne doutant pas qu'un prince si religieux et si équitable ne mît ordre à de si grands maux, dès qu'on les lui ferait connaître.

Il porte Michel Vaz à passer en Portugal.

Xavier avait pris la route de Cochin, le long des côtes de la mer. Il y arriva le 16 décembre 1544, et y rencontra Michel Vaz, vicaire général des Indes. En lui exposant les motifs de son voyage, il lui fit entendre que la faiblesse du gouvernement était la cause principale de l'avarice et de la violence des officiers; que don Alphonse de Sosa avait beaucoup de piété, mais qu'il n'avait pas assez de vigueur; qu'il ne suffisait pas de vouloir le bien, si on ne s'opposait fortement au mal; en un mot, qu'il était absolument nécessaire que le roi de Portugal fût informé de tous les désordres des Indes par un homme qui les eût vus de ses yeux, et qui ne fût pas suspect. Vaz entra d'abord dans les sentiments de Xavier, et son zèle le porta à passer lui-même en Portugal sur un navire qui était tout prêt à faire voile. Xavier loua Dieu du dessein de Vaz, et écrivit en même temps au roi Jean III. Voici de quelle manière commence sa lettre :

Il écrit au roi de Portugal. *Lib 5 Ep 10. Nov.*

« Votre Majesté doit se persuader et repasser souvent en » son esprit, que Dieu l'a choisie entre tous les princes de la » terre pour la conquête des Indes orientales, afin d'éprouver » sa fidélité et de voir comment elle reconnaîtrait les bien- » faits du Ciel; elle doit penser encore que s'il lui a donné » l'empire du nouveau monde, ce n'est pas tant afin qu'elle » remplisse ses coffres des trésors de l'Orient, qu'afin qu'elle

» ait occasion de signaler son zèle en faisant connaître aux » idolâtres, par les soins de ses ministres, le Créateur et le » Rédempteur des hommes. »

Le saint parle après au roi des bonnes intentions de Michel Vaz, et de la mauvaise conduite des Portugais qui avaient de l'autorité dans les Indes. Il lui suggère des moyens pour arrêter les désordres, et lui conseille surtout de ne recommander pas seulement par lettres les intérêts de la religion, mais de châtier avec rigueur tous les officiers qui ne faisaient pas leur devoir à cet égard. « Car il y a danger, dit-il, que, quand » Dieu citera Votre Majesté au jugement, ce qui arrivera » lorsque vous vous y attendrez le moins, et ce qui ne se peut » éviter ; il y a, dis-je, danger, grand prince, que vous n'en- » tendiez alors ces paroles de la bouche d'un Dieu irrité : » *Pourquoi n'avez-vous pas puni ceux qui, sous votre nom, m'ont* » *fait la guerre dans les Indes, vous qui les punissiez si sévère-* » *ment dès qu'ils étaient négligents au regard de vos finances ?* » Vous aurez beau vous excuser en disant à Jésus-Christ : » *Seigneur, toutes les années je recommandais à mes sujets ce qui* » *touchait votre honneur et votre service* ; car on vous répondra » aussitôt : *Mais vos ordres ne s'exécutaient point, et vous lais-* » *siez faire à vos ministres tout ce qu'ils voulaient.*

» Je supplie donc Votre Majesté, par le zèle ardent qu'elle » a pour la gloire de Dieu, et par le soin qu'elle a toujours eu » de son salut éternel, d'envoyer ici un ministre vigilant et » courageux, qui n'ait rien plus à cœur que la conversion des » âmes, qui agisse indépendamment des officiers de votre » épargne, et qui ne se laisse pas gouverner par ces hommes » politiques dont toutes les vues se bornent à l'utilité de » l'État. Que Votre Majesté examine un peu ce qui vient des » Indes dans ses coffres, et qu'elle voie les dépenses qu'elle » y fait pour l'avancement de la religion ; ainsi, ayant pesé » les choses de part et d'autre, vous jugerez si ce que vous

» donnez égale en quelque façon ce qu'on vous donne, et » vous aurez peut-être sujet de craindre que de ces biens » immenses dont la libéralité divine vous comble, vous ne » rendiez à Dieu qu'une très-petite partie.

» Au reste, que Votre Majesté ne diffère pas davantage à » s'acquitter de ce qu'elle doit, et à guérir tant de maux pu- » blics ; quelque diligence qu'elle fasse, le remède ne viendra » toujours que trop tard. La vraie et ardente charité de mon » cœur envers Votre Majesté m'oblige à lui écrire de la sorte, » principalement lorsqu'il me semble entendre les plaintes » que les Indes font au Ciel, de ce que, des trésors dont elles » enrichissent vos États, vous en employez si peu pour leurs » besoins spirituels. »

La lettre finit par demander une grâce à Dieu, que le roi ait, pendant sa vie, les sentiments et la conduite qu'il serait bien aise d'avoir eus dans le moment de sa mort.

Succès du voyage de Michel Vaz

Michel Vaz traita si bien avec Jean III, suivant les instructions du père Xavier, qu'il obtint un autre gouverneur des Indes, et qu'il rapporta des ordres signés de la main du prince, tels à peu près que le père le souhaitait.

Ces ordres portaient qu'on ne souffrît aucune superstition païenne dans l'île de Goa, ni dans celle de Salsète ; qu'on brisât toutes les pagodes qui y étaient, qu'on cherchât dans les maisons des gentils s'il n'y avait point d'idoles cachées ; et que, si quelqu'un en faisait, on le punît selon la qualité de son crime ; qu'autant qu'il y aurait de brachmanes qui s'opposeraient à la publication de l'Évangile, on les exilât ; que d'une rente annuelle de trois mille écus, qui se payait à une mosquée de Bazain, on soulageât au plus tôt la pauvreté des infidèles nouvellement convertis ; qu'on ne donnât plus nul office public aux païens ; qu'aucune exaction ne demeurât impunie, qu'on ne vendît plus d'esclaves, ni aux mahométans, ni aux gentils ; que la pêche des perles fût uniquement entre les

mains des chrétiens, et qu'on ne les prît d'eux que selon leur juste valeur; qu'on ne permît pas que le roi de Cochin dépouillât ou maltraitât les Indiens baptisés; enfin, que si Sosa n'avait pas vengé la mort des fidèles de Manar, massacrés par l'ordre du roi de Jafanapatan, Castro, qui prenait la place de Sosa, ne manquât pas de le faire.

Il convertit un Portugais fort libertin.

Pour revenir au voyage du père Xavier, il se mit en mer à Cochin, et fit voile vers Cambaye. Il y avait dans le navire un gentilhomme portugais extrêmement libertin, et de ces impies déclarés qui font gloire de leur impiété. C'en fut assez au saint homme pour rechercher sa compagnie. Il s'attacha fort à lui, et tâcha même de lui plaire par des discours agréables. Le Portugais était charmé de l'humeur du père, et prenait plaisir à l'entendre parler de mille matières curieuses; mais quand Xavier disait un mot du salut de l'âme, il s'en moquait, et ne voulait pas l'écouter. Que si le père le reprenait doucement de ses péchés scandaleux, et l'invitait à la pénitence, il s'emportait contre les saintes pratiques de l'Église, et jurait qu'il ne se confesserait jamais.

Ces mauvaises dispositions ne rebutèrent pas Xavier; il traita un pécheur si endurci comme un malade frénétique, avec beaucoup de bonté. Cependant ils abordèrent au port de Camanor. Étant descendus ensemble sur le rivage, ils allèrent se promener seuls dans un bois de palmiers qui était tout proche. Après deux ou trois jours de promenade, le saint se dépouille jusqu'à la ceinture, et prenant une discipline armée de pointes, il s'en donne de si rudes coups, qu'il eut en moins de rien les épaules toutes sanglantes. *C'est pour l'amour de vous*, dit-il au gentilhomme qui l'accompagnait, *que je fais ce que vous voyez, et ce n'est encore rien au prix de ce que je voudrais faire. Mais*, ajouta-t-il, *vous avez coûté bien plus cher à Jésus-Christ. Sa passion, sa mort, tout son sang ne suffira-t-il pas pour amollir votre cœur?* Puis s'adressant à Jésus-

Christ lui-même : *Seigneur*, dit-il, *jetez les yeux sur votre sang adorable, et non pas sur celui d'un malheureux pécheur comme moi.*

Le gentilhomme, étonné et confus également d'une telle charité, se jette aux pieds de Xavier, le conjure de ne pas passer outre, lui promet de se confesser et de changer tout à fait de vie. En effet, avant que de sortir du bois, il fit au père une confession générale avec une vive douleur de ses péchés, et depuis il vécut fort chrétiennement.

Il engage le vice-roi des Indes à faire la guerre au roi de Jafanapatan.

Étant retournés au port, ils remontèrent dans le navire, et continuèrent leur voyage. Dès qu'ils furent arrivés à Cambaye, Xavier alla voir le vice-roi, et il n'eut pas de peine à lui persuader ce qu'il voulut touchant l'affaire de Jafanapatan ; car, outre que Sosa avait une entière créance au père François, et beaucoup de zèle pour la religion, l'expédition que lui proposait Xavier était la plus glorieuse que les Portugais pussent entreprendre, puisqu'il s'agissait de châtier un tyran, de déposséder un usurpateur, et de rétablir un roi légitime.

Le vice-roi donc écrivit des lettres, et expédia des courriers aux capitaines de Comorin et de la Pêcherie, avec ordre d'assembler dans Négapatan tout ce qu'il y avait là de troupes, et d'aller fondre sur le roi de Jafanapatan, sans lui donner le temps de se reconnaître. Il leur commandait aussi de prendre vif le tyran s'ils pouvaient, et de le remettre entre les mains du père François, qui souhaitait sa conversion et non pas sa mort, et qui espérait que le sang des martyrs de Manar lui obtiendrait la rémission de ses crimes.

Diverses prédictions du saint.

Xavier, animé par de si belles espérances, reprit la route de Cochin, où il prétendait travailler au salut des âmes, pendant qu'on ferait les préparatifs de la guerre. En repassant à Cananor, il logea chez un chrétien très-vertueux, mais qui avait un fils fort débauché et sujet à toutes sortes de vices. Comme ce père était affligé de la mauvaise conduite de son

fils, et qu'il le pleurait jour et nuit, Xavier tâcha de le consoler d'abord, en lui disant que ces vices étaient des défauts de jeunesse qui se passeraient dans un âge mur ; puis s'étant un peu recueilli, et ayant élevé les yeux au ciel : *Sachez,* lui dit-il, *que vous êtes le plus heureux père qu'il y ait au monde. Ce fils libertin qui vous donne tant de mécontentement aujourd'hui, changera de mœurs, sera religieux de l'ordre de saint François, et enfin martyr.* L'événement vérifia la prédiction de Xavier ; le fils de son hôte de Cananor prit l'habit de saint François, et alla prêcher la foi dans le royaume de Candé, où il fut martyrisé par les barbares.

Le père Xavier ayant regagné Cochin, fut très-bien reçu du secrétaire-d'état Côme Annez, son intime ami, qui était venu là pour des affaires importantes. Étant un jour ensemble, et s'entretenant familièrement, Xavier demanda à Annez si l'année avait été bonne pour les marchands portugais. Annez répondit qu'elle ne pouvait être meilleure ; qu'on avait, depuis peu, chargé sept navires qui étaient partis pour l'Europe, tout pleins de richesses. Il ajouta qu'il envoyait au roi de Portugal un diamant très-rare, qui avait coûté à Goa dix mille ducats, et qui en vaudrait plus de trente mille à Lisbonne. Xavier eut la curiosité de savoir lequel des navires portait ce diamant. Annez lui dit que c'était le navire nommé *Atoghia*, et qu'il avait confié ce trésor à Jean Norogna, qui était capitaine du navire.

Alors Xavier rentra en lui-même, et après avoir gardé un peu le silence : *Je n'aurais pas voulu,* dit-il tout à coup, *mettre sur ce navire un diamant si précieux. Et pourquoi?* reprit Annez. *N'est-ce point parce que l'*Atoghia *a fait eau une fois? Mais, mon père, on l'a si bien radoubé, qu'à le voir vous le prendriez pour un navire tout neuf.* Le saint ne s'expliqua pas davantage, et Annez, commençant à ouvrir les yeux, jugea, par le silence autant que par le discours du père, qu'il y avait à craindre

quelque chose. Il le pria ensuite de recommander à Dieu ce navire ; *car enfin,* dit-il, *l'*Atoghia *ne peut périr sans que je fasse une grande perte. Je n'ai point eu ordre d'acheter le diamant dont je viens de vous parler ; et au cas qu'il se perde, cela sera sur mon compte.*

Étant un autre jour tous deux à table, et Xavier voyant Annez fort inquiet : *Rendez grâces au Ciel,* lui dit-il, *votre diamant est entre les mains de la reine de Portugal.* Annez crut Xavier sur sa parole, et apprit depuis, par des lettres de Norogna, que le navire s'était entr'ouvert au milieu du voyage, sous le mât, et avait fait tant d'eau, qu'étant sur le point de couler à fond, les matelots avaient résolu de l'abandonner et de se jeter dans la mer ; mais qu'après, ayant coupé le mât ils changèrent de pensée sans nulle raison apparente ; que l'ouverture se ferma d'elle-même, que le navire poursuivit son chemin avec deux voiles, et arriva enfin heureusement au port de Lisbonne.

Il va joindre la flotte portugaise et il ressuscite un mort.

L'homme de Dieu demeura environ trois semaines à Cochin ; et vers la fin du mois de mai il fit voile du côté de Ceylan, pour passer de là à Négapatan, où la flotte portugaise était déjà toute prête. Passant par l'île des Vaches, qui est près des bancs de Ceylan, qui regarde le Nord, il ressuscita un enfant, fils d'un Sarrasin, et c'est tout ce qu'on sait de ce miracle. Il voulut voir dans son voyage l'île de Manar, où plus de six cents chrétiens avaient été massacrés pour la foi, ainsi que nous avons dit ; et y étant descendu, il baisa plusieurs fois la terre qui avait été arrosée du sang des martyrs au village de Pasim.

En se réjouissant de la bienheureuse destinée des morts, il eut de quoi s'affliger de la disgrâce des vivants. Une maladie contagieuse désolait l'île, et il y mourait plus de cent personnes par jour.

Dès que les Manarois surent que le Grand-Père, si célèbre

dans les Indes, était à Pasim, ils s'assemblèrent bien trois mille, la plupart gentils; et s'étant rendus au village, ils le supplièrent très-humblement de les délivrer de la peste.

Il délivre de la peste l'île de Manar.

Xavier demanda trois jours pour obtenir du Ciel la grâce qu'on lui demandait à lui-même. Durant ce temps-là il ne fit que représenter à Dieu les mérites des martyrs de Pasim. Avant la fin des trois jours il fut exaucé, la peste cessa, et tous les malades recouvrèrent leur santé au même moment. Un miracle si visible les fit tous croire en Jésus-Christ, et l'apôtre les baptisa de sa main. Il ne put pas demeurer longtemps avec eux, car l'armée navale l'attendait, et sa présence était nécessaire pour exciter les soldats et les capitaines à faire bien leur devoir.

L'entreprise de Jafanapatan renversée.

Il passa donc de Manar à Négapatan, mais il trouva les choses dans une situation fort différente de ce qu'il s'imaginait. La flotte portugaise se dissipait tous les jours, et les chefs, qui avaient fait paraître tant d'ardeur pour la guerre sainte, étaient les premiers à la condamner. Il eut beau leur remettre devant les yeux l'honneur de leur nation et celui de Dieu, l'intérêt qui les aveuglait leur fit oublier qu'ils étaient et Portugais et chrétiens; car voici ce qui renversa une si glorieuse entreprise.

Lorsqu'on équipait la flotte, un navire portugais, qui venait du royaume de Pégu, chargé de très-riches marchandises, fut jeté par la tempête contre la côte de Jafanapatan. Le roi s'en saisit, et se rendit maître de tout, selon l'usage des barbares. Le capitaine du vaisseau et ses associés voyant que, si dans une telle conjoncture on faisait la guerre au prince idolâtre, ils ne pourraient rien retirer de ses mains, gagnèrent à force d'argent les officiers de l'armée navale. Ainsi le tyran qui, selon les projets du père Xavier, devait être chassé du trône, y fut maintenu par l'avarice des chrétiens, ou plutôt par l'ordre de la Providence, qui laisse quelquefois régner

paisiblement les persécuteurs de l'Église, afin d'éprouver les véritables fidèles.

Comme les saints ne veulent jamais que ce que Dieu veut, Xavier abandonna tout à fait l'expédition de Jafanapatan, et ne pensa plus qu'à retourner au royaume de Travancor. Dès qu'il fut en mer, il jeta les yeux vers l'île de Ceylan, qu'on voyait de loin, et s'écria, en pleurant sur elle : *Ah! malheureuse île, de combien de cadavres te vois-tu couverte, et quels ruisseaux de sang t'inondent de tous côtés!* Ces paroles désignaient ce qui arriva dans la suite, lorsque don Constantin de Bragance en un temps, et don Hurtade de Mendoze en un autre, passèrent au fil de l'épée tous ces insulaires, et que le roi de Jafanapatan, pris dans son palais, y fut mis à mort avec son fils aîné, comme si la justice divine n'eût différé la punition de ce cruel persécuteur des chrétiens, que pour la rendre plus terrible et plus mémorable.

Il médite le voyage de Macaçar, et la conversion de plusieurs royaumes.

Quelque envie qu'eût le père Xavier de regagner Travancor, le vent lui fut si contraire, qu'il ne put pas même tirer vers la côte. Il jugea par là que Dieu l'appelait ailleurs, et il résolut de porter la lumière de l'Évangile d'île en île, et de royaume en royaume, jusqu'aux dernières extrémités de l'Orient. Les nouvelles qu'il apprit durant sa navigation, le firent penser d'abord à une île située sous la ligne équinoxiale, entre les Moluques et Bornéo, longue de deux cents lieues du septentrion au midi, divisée en plusieurs royaumes, et appelée par les géographes, Célèbes, par les historiens, Macaçar, du nom des villes capitales des deux principaux royaumes; au reste fort peuplée, et abondante en toutes sortes de richesses.

On lui raconta qu'environ l'année 1531 deux frères idolâtres, comme étaient tous les habitants de Macaçar, étant allés, pour leurs propres affaires, à Ternate, la principale des Moluques, parlèrent de religion avec le gouverneur Antoine Galvan, Portugais, un des plus illustres guerriers de son

siècle, et aussi fameux dans l'histoire par sa piété que par sa valeur; qu'ayant reconnu la vanité des idoles, ils embrassèrent la foi chrétienne, et prirent, à leur baptême, l'un, le nom d'Antoine, et l'autre, celui de Michel; qu'étant retournés en leur pays, ils y annoncèrent Jésus-Christ eux-mêmes; que tous leurs compatriotes, d'un commun accord, députèrent des ambassadeurs au gouverneur de Ternate pour le prier de leur envoyer des gens qui les instruisissent; et que les chefs de l'ambassade étaient les deux frères chrétiens connus de Galvan; que ces ambassadeurs furent très-bien reçus, et que, faute de prêtre, Galvan leur donna pour catéchiste un soldat, nommé François de Castro, fort savant dans la religion et d'une piété exemplaire; enfin, que Castro, destiné à l'instruction de ces peuples, s'étant embarqué pour Macaçar, fut porté ailleurs par la tempête.

Xavier apprit, de plus, qu'il n'y avait pas longtemps qu'un marchand portugais, nommé Antoine Payva, était allé à Macaçar, au nom de Ruis-Vaz-Pereira, capitaine de Malaca, pour charger un navire de sandal, bois de l'île très-précieux; que le roi de Supa, qui est un des royaumes de Macaçar, vint lui-même le chercher pour lui faire diverses questions sur la loi chrétienne; que ce bon marchand, qui entendait mieux son négoce que sa religion, ne laissa pas de répondre fort à propos, et de parler des mystères du christianisme d'une manière si raisonnable, que le roi, âgé de soixante ans, se convertit avec toute sa famille et toute sa cour; qu'un autre roi, de la même île, nommé le roi de Sion, suivit son exemple, et que ces deux princes, qui furent baptisés solennellement de la main de Payva, ne pouvant le retenir auprès d'eux, le prièrent de leur envoyer des prêtres qui leur administrassent les sacrements et qui baptisassent tous leurs sujets.

Ces dispositions parurent au père Xavier les plus favorables du monde pour l'Évangile. Il pleura de joie en entendant de

si heureuses nouvelles, et il adora les profonds jugements de la sagesse divine, qui, après avoir refusé au roi de Travancor la grâce du baptême qu'elle avait accordée à tout son royaume, commençait la conversion des peuples de Sion et de Supa par celle de leurs souverains. Il crut même que son ministère évangélique demandait de lui qu'il achevât de convertir ces royaumes.

Cependant il lui sembla qu'avant de se déterminer au voyage de Macaçar, il devait consulter Dieu là-dessus; et, pour le faire comme il faut, il lui vint en pensée d'implorer les lumières du Ciel sur le sépulcre de saint Thomas, l'ancien fondateur et le premier père de la chrétienté des Indes, qu'il avait pris pour son patron et pour son guide dans toutes ses courses. Il résolut donc d'aller en pèlerinage à Méliapour, éloigné seulement de cinquante lieues de Négapatan, où le vent l'avait repoussé, et il s'embarqua dans le navire de Michel Ferreira, le dimanche des Rameaux, qui tombait, cette année-là, 1545, au 29 mars.

Il va au sépulcre de saint Thomas, pour consulter Dieu sur le voyage de Macaçar.

Ils prirent leur route le long des côtes de Coromandel, et ils eurent d'abord un vent favorable; mais ils n'avaient pas encore fait douze ou treize lieues, que le temps changea tout à coup et que la mer devint si rude, qu'on fut contraint de gagner la terre et de mouiller l'ancre derrière une montagne, pour mettre le navire un peu à couvert. Ils furent sept jours à attendre un meilleur vent; et cependant le saint homme passa toute la semaine en contemplation, sans boire ni manger, ainsi que l'observèrent tous ceux du vaisseau, et que l'a témoigné juridiquement Jacques Madeira, qui en fut témoin. Il but seulement, le Samedi-Saint, à la prière de Madeira, un peu d'eau où l'on fit cuire un ognon, selon qu'il le désira lui-même. Ce jour-là le vent redevint bon et la mer tranquille; de sorte qu'ils levèrent l'ancre et continuèrent leur voyage.

Ce qui lui arriva en allant à Méliapour.

Mais Xavier, à qui Dieu donnait tous les jours de nouvelles

lumières prophétiques, découvrant une furieuse tempête cachée sous ce calme, demanda au pilote si son vaisseau était assez fort pour résister en une occasion périlleuse. Le pilote répondit que non, et que c'était un vieux bâtiment. *Il faut donc*, reprit le Père, *regagner le port. Quoi, père François*, dit le pilote, *vous avez peur avec un vent si favorable! Croyez-moi, il n'y eut jamais de temps plus propre pour la navigation, et une petite barque serait en sûreté par ce temps-là.* Le saint eut beau le conjurer de ne se fier pas aux apparences, lui et les passagers ne voulurent pas suivre le conseil du père; mais ils s'en repentirent bientôt. A peine eurent-ils fait un peu de chemin, qu'il se leva un horrible vent dont la mer fut étrangement agitée. Le navire, qui ne put soutenir la tourmente, pensa périr plusieurs fois et les matelots furent obligés, malgré eux, de relâcher au port de Négapatan, d'où ils étaient partis.

L'impatience qu'avait le père François de visiter le tombeau de l'apôtre saint Thomas, lui fit faire son pèlerinage par terre, et il marcha avec tant d'ardeur dans des chemins difficiles, qu'il arriva en peu de jours à Méliapour.

Il arrive à Méliapour, et les monuments qu'il y trouve de l'apôtre saint Thomas.

Cette ville est celle qu'on appelle aujourd'hui communément San-Thomé, parce que l'apôtre saint Thomas y a fait un long séjour, et y a souffert le martyre. A la vérité, si on en croit les habitants, elle fut engloutie un jour presque toute par la mer, et pour preuve de cela, il se voit encore dans les eaux des ruines de grands édifices. La nouvelle ville de Méliapour a été bâtie par les Portugais. Il y a près des murs une colline qu'ils appellent le Petit-Mont; et cette colline a une grotte où l'on dit que saint Thomas se cacha durant la persécution. A l'entrée de la grotte est une croix taillée dans le roc, et au pied une source vive, dont l'eau est si saine, que les malades qui en boivent guérissent ordinairement.

De la petite montagne on passe à une plus grande, qui

semble faite pour la vie solitaire et contemplative ; car, d'un côté, elle regarde la mer, et de l'autre, elle est couverte de vieux arbres toujours verts, qui ont quelque chose d'affreux et d'agréable tout ensemble. C'est là que saint Thomas se retirait avec ses disciples, pour faire oraison, et c'est là aussi qu'il mourut d'un coup de lance que lui donna un brachmane.

Les Portugais, qui rebâtirent Méliapour, trouvèrent au sommet de la montagne une chapelle de pierre toute ruinée. Ils voulurent la rebâtir en mémoire du saint apôtre ; et, comme ils fouillèrent jusqu'aux fondements, ils en tirèrent un marbre blanc, où il y avait une croix avec des caractères gravés alentour, qui disaient que Dieu naquit de la vierge Marie ; que c'était un Dieu éternel ; que ce Dieu enseigna sa loi à douze apôtres ; et que l'un d'eux vint à Méliapour, avec un bourdon à la main, et y bâtit une église ; que les rois de Malabar, de Coromandel, de Pandi, et plusieurs autres, se soumirent à la loi de saint Thomas, homme saint et pénitent.

Comme le marbre dont nous venons de parler a diverses taches de sang, l'opinion commune est que le saint apôtre fut martyrisé dessus. Quoi qu'il en soit, on mit le marbre sur l'autel de la chapelle dès qu'elle fut achevée de bâtir ; et, la première fois qu'on y dit solennellement la messe, la croix distilla du sang à la vue de tout le monde ; ce qui arriva plusieurs autres fois les années suivantes, le jour qu'on célébrait le martyre de saint Thomas.

Dès que Xavier fut dans la ville, le vicaire de Méliapour, qui avait entendu parler de lui comme d'un successeur des apôtres et d'un homme envoyé de Dieu pour la conversion des Indes, alla lui offrir son logis. Le Père l'accepta, parce que la maison joignait l'église où reposaient les reliques de saint Thomas, et qu'il pouvait aisément s'y rendre la nuit, pour consulter Dieu à son aise sur le voyage de Macaçar.

En effet, aussitôt que le vicaire était endormi, car ils cou-

par les démons, et il en est battu ensuite.

chaient dans la même chambre, Xavier se levait doucement, et allait à l'église par un cimetière qui la séparait de la maison. Le vicaire s'en étant aperçu, avertit Xavier que ce passage n'était pas trop sûr la nuit, et qu'on y avait vu plus d'une fois des spectres horribles. Le saint crut qu'on ne lui disait cela que pour lui faire peur, et pour l'empêcher de se lever avant le jour. Ainsi il continua ses prières accoutumées, mais il reconnut bientôt que l'avis qu'on lui avait donné était véritable; car les nuits suivantes, lorsqu'il passa par le cimetière, il vit des fantômes effroyables qui voulurent l'arrêter; il s'en sauva néanmoins et s'en moqua même comme de vaines illusions.

Les démons sont trop orgueilleux pour souffrir qu'on les méprise impunément quand Dieu leur permet de se venger. Une nuit que le saint faisait oraison devant l'image de la Vierge, ils l'attaquèrent en foule, et le battirent si rudement, qu'il demeura tout meurtri de coups, et qu'il fut contraint de garder le lit quelques jours. Il ne dit rien de son aventure au vicaire; mais on le sut par un jeune homme malabare, qui couchait proche de l'église, et qui s'éveilla au bruit. S'étant levé, il ouït les coups distinctement, et ce que disait Xavier à la sainte Vierge, en invoquant son secours contre les puissances infernales; de sorte que le vicaire, à qui le jeune homme rapporta les paroles qu'il avait entendues, les redisait quelquefois à Xavier, par une espèce de moquerie innocente.

Le serviteur de Dieu ayant repris tant soit peu ses forces, retourna toutes les nuits à l'église. Quelque rage que les démons eussent contre lui, ils n'attentèrent plus sur sa personne, et n'entreprirent pas même de lui faire peur; ils firent seulement du bruit pour le distraire dans le temps de son oraison; et, une fois, s'étant déguisés en chanoines, se contrefirent si bien en chantant matines à minuit, qu'il demanda au vicaire qui étaient ces chantres qui avaient de si belles voix.

Mais les grâces que Xavier reçut du Ciel le dédommagèrent bien des insultes que lui fit l'enfer, car, quoique les choses particulières qui se passèrent là entre Dieu et lui, soient demeurées fort secrètes, on a su du moins qu'à l'égard de l'affaire principale sur laquelle il consultait Dieu, il eut une lumière intérieure qui lui fit connaître clairement que c'était la volonté divine qu'il passât aux îles plus méridionales, qui sont au dedans de la mer, et qu'il travaillât à leur conversion. La force chrétienne dont il se sentit animé en même temps, fit disparaître à ses yeux tous les périls qu'il devait craindre naturellement; et voici comme il écrivit de Méliapour, sur ce sujet, à deux de ses amis de Goa, Paul de Camerin et Jacques de Borba, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Il connaît la volonté de Dieu sur le voyage qu'il médite

« J'espère que Dieu me fera plusieurs grâces dans ce voyage, » puisque, par son infinie miséricorde, j'ai connu avec tant de » joie spirituelle que sa très-sainte volonté est que j'aille à » ces royaumes de Macaçar, où il s'est fait des chrétiens en ces » dernières années. Je suis, au reste, tellement résolu à exé- » cuter ce que le Seigneur m'a fait connaître, que, si j'y man- » quais, j'irais, ce me semble, directement contre ses ordres, » et me rendrais indigne de ses grâces en cette vie et en » l'autre. Si je ne rencontre point cette année de navire por- » tugais qui aille à Malaca, je m'embarquerai dans quelque » vaisseau de gentils ou de Sarrasins. J'ai même une telle » confiance en Dieu, pour l'amour duquel j'entreprends ce » voyage, que, s'il ne partait de cette côte qu'une barque à » Malaca, je me jetterais dedans sans délibérer. Toute mon » espérance est en Dieu, et je vous conjure, par son amour, » de vous souvenir toujours en vos prières d'un grand pé- » cheur comme moi. »

Quoique le saint ne fût venu à Méliapour que pour s'instruire des ordres du Ciel dans la solitude, il ne laissa pas de vaquer un peu au salut des âmes. Sa sainte vie faisait valoir Le fruit qu'il fait à Méliapour

ses discours, et sa vue seule avait la force de toucher les cœurs. Le peuple se mit même dans l'esprit, que quiconque ne suivait pas les conseils du père François, mourait ennemi de Dieu, et on racontait la fin malheureuse de quelques pécheurs, qui, étant pressés par Xavier de faire une prompte pénitence, avaient différé de se convertir. Cette opinion populaire contribua beaucoup au changement de la ville; et souvent la crainte d'une mort funeste rompait tout d'un coup des commerces criminels de plusieurs années.

Il convertit un grand pécheur.

Il y avait à Méliapour un gentilhomme portugais, qui menait une vie très-scandaleuse. Sa maison était un petit sérail, et rien ne l'occupait davantage que le soin d'avoir de belles esclaves. Xavier l'alla voir un jour, environ l'heure du dîner. *Voulez-vous bien*, lui dit-il, *que pour faire connaissance nous dînions ensemble aujourd'hui?* Le Portugais fut embarrassé de la visite et du compliment : il se contraignit néanmoins et feignit d'être fort aise de l'honneur que le père lui faisait. Durant le dîner, Xavier ne lui dit pas un mot de ses débauches, et ne l'entretint que de choses indifférentes, bien qu'ils fussent servis par de jeunes filles qui étaient habillées peu modestement, et qui avaient un air assez effronté. Il continua de la même sorte au sortir de table, et le quitta enfin sans lui faire le moindre reproche.

Le gentilhomme, surpris de la conduite du père François, crut que ce silence était de mauvais augure, qu'il n'y avait plus rien à attendre pour lui qu'une mort désastreuse et un malheur éternel. Dans cette pensée, il alla en diligence trouver le saint. *Mon père,* lui dit-il, *que votre silence m'a parlé fortement au cœur! Je n'ai pas eu un moment de repos depuis que vous êtes sorti de chez moi. Ah! si ma perte n'est point encore tout à fait conclue, me voici entre vos mains, faites de moi ce que vous jugerez à propos pour le salut de mon âme, je vous obéirai aveuglément.*

Xavier l'embrassa ; et, après lui avoir fait entendre que les miséricordes du Seigneur sont infinies, qu'il n'en faut jamais désespérer, et que celui qui refuse quelquefois le temps de la pénitence aux pécheurs, accorde toujours le pardon aux pénitents, il lui fit quitter les occasions du péché, et le disposa à une confession générale, dont le fruit fut une vie honnête et chrétienne.

Enfin, le père fit dans Méliapour tout ce qu'il voulut, et des témoins irréprochables ont déposé qu'il laissa la ville si différente de ce qu'elle était quand il y vint, qu'on ne la reconnaissait plus : aussi en fut-il lui-même si satisfait, que, la bénissant mille fois, il dit qu'il n'y avait pas aux Indes une ville plus chrétienne. Il prédit en même temps qu'elle serait un jour très-riche et très-florissante, et la prédiction s'accomplit peu d'années après.

Divers événements merveilleux le rendent célèbre.

Bien que toutes ces conversions attirassent au père François la vénération publique, il semble que Dieu prit plaisir à rendre le nom de son serviteur encore plus illustre par certains événements merveilleux. Un marchand de Méliapour étant sur le point de s'embarquer pour Malaca, alla prendre congé de lui. En recevant sa bénédiction, il lui demanda quelque petit gage d'amitié. Le père, qui était très-pauvre, ne trouva rien à donner, que le chapelet qu'il portait pendu au cou. *Ce chapelet*, dit-il au marchand, *ne vous sera pas inutile, pourvu que vous ayez confiance en Marie.* Le marchand partit, fort assuré de la protection du Ciel, et ne craignant ni pirates, ni vents, ni écueils. Mais Dieu voulut éprouver sa foi. Il avait déjà presque traversé, sans aucun péril, le grand golfe qui est entre Méliapour et Malaca, lorsqu'il s'éleva tout à coup une furieuse tempête. Les voiles, le mât et le gouvernail se rompirent d'abord, et le vaisseau fut poussé ensuite contre des rochers, où il se brisa entièrement. La plupart des matelots et des passagers se noyèrent; quelques-uns s'attachèrent aux ro-

chers où ils avaient échoué, et le marchand dont nous parlons fut un de ceux-là. Mais comme ils étaient en haute mer, et qu'ils n'avaient pas de quoi vivre, pour ne pas mourir de faim, ils prirent une résolution que le désespoir seul pouvait inspirer. Ayant ramassé quelques planches du débris de leur navire et les ayant jointes ensemble le mieux qu'ils purent, ils se jetèrent dessus, et s'abandonnèrent à la merci des vagues, sans autre espérance que de rencontrer quelques courants qui les portassent à terre.

Le marchand, plein de confiance en la sainte Vierge, tenait le chapelet de Xavier, et ne craignait pas de périr tandis qu'il l'aurait entre les mains. A peine les planches furent-elles sur l'eau, qu'il se sentit comme hors de lui-même, et s'imagina être dans Méliapour avec le père François. Revenant à lui, il fut fort surpris de se trouver sur une côte inconnue, et de ne plus voir ni les compagnons de sa fortune, ni les planches auxquelles il avait confié sa vie. Il apprit de quelques gens qui parurent, que c'était la côte de Négapatan, et dans un transport mêlé de joie et d'étonnement, il leur raconta par quelle voie extraordinaire Dieu l'avait délivré de la mort.

Un autre Portugais, soldat de profession et nommé Jérôme Fernandez de Mendoza, reçut un secours considérable de Xavier, d'une manière différente, mais pour le moins aussi merveilleuse. Fernandez étant parti de la côte de Coromandel dans un navire qui lui appartenait, et qui faisait toute sa richesse, pour aller à une autre côte vers l'occident, fut pris proche du cap de Comorin, par des corsaires de Malabar, également cruels et avares.

Pour sauver sa vie en perdant son bien, il se jeta dans la mer, et fut assez heureux, malgré sa mauvaise fortune, pour gagner à la nage la côte de Méliapour. Ayant rencontré le père François, il lui conta sa disgrâce, et lui demanda l'aumône. Le père eut presque regret, en cette rencontre, d'être pauvre

lui-même, et de n'avoir pas de quoi secourir un malheureux. Il mit néanmoins les mains dans sa poche, comme s'il y eût cherché quelque chose : n'y trouvant rien, il éleva les yeux au ciel, et puis se tournant vers Fernandez avec un visage plein de compassion : *Prenez courage, mon frère*, lui dit-il, *la Providence divine aura soin de vous :* après quoi, ayant fait quatre ou cinq pas, il chercha tout de nouveau dans sa poche, et en tira plus de cinquante pièces d'or. *Tenez*, ajouta le père, *voilà ce que le Ciel vous envoie; servez-vous-en, mais n'en dites mot.* La surprise et la joie de Fernandez ne lui permirent pas de se taire; il publia partout la libéralité de son bienfaiteur; et les pièces de monnaie furent trouvées d'un or si pur et si fin, qu'on ne douta pas qu'elles ne fussent miraculeuses.

Il porte un marchand fort riche à la perfection évangélique.

Mais rien peut-être n'est plus admirable que ce qui se passa entre le père François et Jean Deyro ou Duro, comme quelques-uns l'appellent : c'était un homme de trente-cinq ans, qui avait porté autrefois les armes, alors marchand et maître de vaisseau fort riche et très-heureux dans son négoce, cependant peu satisfait du monde et de lui-même, toujours inquiet au milieu de ses richesses, et persuadé que Dieu seul pouvait contenter son cœur. Il alla un jour trouver le saint, et lui dit que depuis quelques années il avait envie de changer d'état et de servir Dieu le plus parfaitement qu'il pourrait; mais que deux raisons l'avaient toujours retenu ; l'une était, qu'il n'avait rencontré personne qui lui enseignât le chemin de la perfection; l'autre que la pauvreté lui avait fait peur. Il ajouta qu'il était maintenant hors de peine touchant ces deux points; que, pour le premier, il espérait marcher sûrement dans la voie du Ciel, ayant un guide aussi éclairé que lui; et que, pour le second, il avait amassé de quoi vivre honnêtement le reste de ses jours. Il conjura le père Xavier de trouver bon qu'il le suivît, et lui promit de l'entretenir partout à ses dépens.

Le père fit entendre à Deyro combien il était éloigné du royaume de Dieu; que pour être parfait, il fallait accomplir ce que Notre-Seigneur conseilla au jeune homme qui voulait le suivre, c'est-à-dire qu'il fallait pratiquer ces paroles à la lettre : *Vends tout ce que tu as, et le donne aux pauvres.* Deyro, détrompé d'abord, dit au père qu'il lui plût donc prendre tout son bien et le distribuer aux pauvres. Xavier ne voulut ni faire ce que Deyro lui proposait, ni permettre qu'il disposât de rien avant que de s'être confessé, prévoyant sans doute qu'un homme si riche serait obligé à restituer une partie de ses richesses.

La confession du marchand dura trois jours : après quoi, ayant vendu son navire et ses marchandises, il restitua le bien d'autrui, et fit de grandes aumônes. Il s'adonna ensuite, sous la direction du saint, aux exercices de piété et de pénitence, pour mettre un solide fondement à la perfection où il aspirait.

Le marchand converti est infidèle à la grâce de Dieu et suspect au saint.

De si beaux commencements n'eurent pas une suite heureuse, et cet esprit de retraite, de mortification et de pauvreté, fut bientôt éteint dans un homme accoutumé au tracas du monde, qui avait toujours vécu à son aise, et qui aimait le bien passionnément. Il reprit donc la pensée de l'état qu'il avait quitté, et ayant recouvré des pierreries, il acheta secrètement un petit navire, pour trafiquer tout de nouveau.

Lorsqu'il était sur le point de mettre à la voile, un catéchiste, nommé Antoine, vint lui dire que le père François voulait lui parler. Deyro, qui ne pensait qu'à s'échapper, et qui n'avait confié son dessein à personne, fit semblant qu'on le prenait pour un autre. Mais comme Antoine lui soutint que c'était lui-même que le père demandait, il n'osa pas feindre davantage, et l'alla trouver, résolu pourtant de nier tout, dans la pensée qu'on ne pouvait avoir qu'un simple soupçon de son changement et de sa fuite. Il prit pour cela un air assuré,

et se présenta hardiment devant le père François. Mais Dieu avait fait connaître au père la disposition de Deyro. *Vous avez péché*, lui dit Xavier en le voyant, *vous avez péché*. Ce peu de paroles le frappa si fort, qu'il se jeta aux pieds du saint, tout tremblant et criant de son côté : *Il est vrai, mon père, j'ai péché. Pénitence donc, mon enfant*, reprit le père, *pénitence*. Deyro se confessa au même moment, il alla vendre son navire et en distribua tout l'argent aux pauvres. Il revint après se remettre sous la conduite du père, avec un ferme propos de suivre mieux ses conseils et d'être plus fidèle à Dieu.

Quelque sincère que parût la pénitence de Deyro, Xavier ne s'y fia pas; et ses nouvelles ferveurs lui furent suspectes. Aussi ne voulait-il point le recevoir en la Compagnie de Jésus, qui demande des esprits solides et constants dans leur vocation. Il ne laissa pas de le prendre pour son compagnon en qualité de catéchiste, et il le mena avec lui à Malaca; car ayant demeuré quatre mois à Méliapour, il en partit au mois de septembre de l'an 1545, malgré les larmes du peuple qui voulait le retenir, et il tint la route de Malaca, dans le dessein de passer de là à Macaçar.

Avant de s'embarquer, il écrivit au père Paul de Camerin, à Goa, que quand les pères de la Compagnie, qu'on attendait de jour en jour du Portugal, seraient arrivés, deux de ces nouveaux missionnaires accompagnassent les princes de Jafanapatan, lorsque les Portugais entreprendraient de rétablir le roi légitime, car on projetait de renouer l'expédition qu'un lâche intérêt avait rompue. Mais ce projet ne s'exécuta point, et ces princes moururent l'un après l'autre en moins de deux ans, sans que leur conversion fût utile qu'à eux-mêmes.

Sa charité envers un soldat qui avait perdu tout son argent au jeu.

Tandis que le vaisseau qui portait Xavier traversait le golfe de Ceylan, il se présenta une occasion de charité que le saint ne laissa pas échapper. Les matelots et les soldats passaient

le temps, selon leur coutume, à jouer aux cartes. Deux soldats s'attachèrent au jeu, plus par avarice que par divertissement, et un d'eux joua toujours de si grand malheur, qu'il perdit non-seulement tout son argent, mais encore celui qu'on lui avait mis entre les mains pour le faire profiter. N'ayant plus rien à perdre, il se retira maudissant sa mauvaise fortune et blasphémant le nom de Dieu. Son désespoir le porta si loin qu'il se serait jeté dans la mer, ou percé de son épée, si on ne l'eût empêché. Xavier apprit les emportements de ce malheureux, et vint aussitôt à son secours. Il l'embrassa avec tendresse, et fit ce qu'il put pour le consoler; mais le soldat, que la fureur transportait encore, rebuta le père, il lui dit même des injures. Xavier s'étant un peu recueilli pour consulter Dieu, alla emprunter cinquante réales des passagers, les porta au soldat, et lui conseilla de se racquitter. Le soldat reprit cœur alors, et joua si heureusement, qu'il gagna beaucoup plus qu'il n'avait perdu. Le saint, qui était présent, prit sur le gain du jeu ce qu'on lui avait prêté, et voyant le joueur dans une situation tranquille, le tourna si bien, que lui qui n'avait pas voulu l'écouter auparavant, persuadé par ses discours, ne mania jamais plus de cartes, et devint un homme d'exemple.

Il arrive à Malaca; et ce que c'est que la ville.

Ils abordèrent à Malaca le 25 septembre. Comme c'est une des villes de l'Inde où le saint dont j'écris la vie a eu plus d'affaires et a fait plus de voyages, il ne sera pas inutile d'en dire ici quelque chose. Elle est située au delà du golfe du Bengale, vers la tête de cette péninsule qui, de l'embouchure de l'Ava, s'étend au midi, près de la ligne équinoxiale, et elle est à deux degrés et demi d'élévation vis-à-vis l'île de Sumatra, que les anciens, qui n'avaient pas pratiqué ce canal, ont crue jointe à la terre-ferme.

Malaca était sous la domination des rois de Siam, jusqu'à ce que les Sarrasins, qui y trafiquaient, devenus puissants, la firent d'abord mahométane, puis la révoltèrent contre son

prince légitime, et y établirent enfin un monarque de leur secte, nommé Mahomet. Il n'y avait point alors de ville plus célèbre pour le débit des marchandises, et où il y eût un plus grand concours de nations différentes ; car outre les peuples de Guzarate, d'Aracan, de Malabar, de Pégu, de Sumatra, de Java et des Moluques, les Arabes, les Persans, les Chinois et les Japonais y faisaient trafic ; aussi avait-on étendu la ville le long de la mer, pour la commodité du négoce.

De toutes les nations de l'Asie, il n'y en a point dont la complexion soit plus portée au plaisir, et il semble que cela vienne de la température de l'air ; car le printemps est là éternel, nonobstant le voisinage de la ligne. Les habitants suivent fort leurs inclinations naturelles, et ce n'est chez eux que parfums, que musique, que festins, pour ne rien dire des voluptés de la chair, où ils ne gardent aucune mesure. Il n'y a pas jusqu'à la langue qu'ils parlent, qui ne se sente de la mollesse du pays. On la nomme Malaya : et c'est, de toutes les langues de l'Orient, la plus délicate et la plus douce.

Dom Alphonse d'Albuquerque conquit Malaca l'an 1511 ; et trente mille hommes, avec huit mille pièces d'artillerie et un nombre infini d'éléphants et de navires, ne purent la défendre. Elle fut prise par force, en deux assauts, par huit cents Portugais fort braves, secondés de peu de gens amenés de Malabar. Albuquerque la mit au pillage durant trois jours, et le roi more n'eut point d'autre parti à prendre que de s'enfuir avec cinquante hommes. Les Portugais y bâtirent une citadelle, que les gouverneurs des Indes fortifièrent dans la suite ; mais non pas de telle sorte, qu'elle fût à l'épreuve de l'insulte des barbares, qui l'attaquèrent plusieurs fois, et qui la ruinèrent en partie.

Xavier n'eut pas plus tôt mis pied à terre, qu'il alla voir le gouverneur de la ville, pour lui exposer son dessein de

Macaçar. Le gouverneur dit au père qu'il avait envoyé depuis peu, à cette île, un prêtre de très-sainte vie, avec des soldats portugais, et qu'il en attendait des nouvelles tous les jours ; que, cependant, il était d'avis que lui et son compagnon demeurassent à Malaca, jusqu'à ce qu'on sût l'état véritable des chrétiens de Macaçar. Xavier crut le gouverneur, et se retira à l'hôpital, qu'il choisit pour le lieu de sa demeure. Le peuple y courut en foule pour voir l'homme apostolique dont la réputation était si grande dans tout l'Orient. Les pères et les mères le montraient à leurs enfants, et on remarqua que le serviteur de Dieu, en caressant les petits Portugais, les appelait chacun par son nom, comme s'il les eût connus, et qu'il n'eût pas été un étranger arrivé tout nouvellement.

En quel état il trouve la ville, et ce qu'il fait pour la réformer.

Au reste, il trouva la ville dans une horrible corruption de mœurs. Les Portugais, qui étaient là éloignés et de l'évêque et du vice-roi des Indes, vivaient avec une licence effrénée, sans nulle crainte des lois ni ecclésiastiques ni civiles : l'avarice, l'intempérance, l'impudicité, l'oubli de Dieu régnaient partout, et l'habit seul, ou plutôt l'excès des vices, distinguait les chrétiens des infidèles.

Un état si malheureux fit comprendre au père Xavier, que son séjour dans Malaca ne serait peut-être pas inutile ; mais avant que d'entreprendre la réformation d'une ville toute corrompue, il s'employa quelques jours uniquement au service des malades, il passa plusieurs nuits en oraison, et il fit des austérités extraordinaires.

Après ces préparatifs il commença des instructions publiques, de la manière qu'il avait fait la première fois dans Goa. Allant le soir par les rues, la clochette en main, il disait à haute voix : *Priez Dieu pour ceux qui sont en état de péché mortel*, et par là il remettait insensiblement dans l'esprit des pécheurs les désordres de leur vie ; car, voyant les mauvaises

dispositions de leur cœur, et combien il était aisé d'aigrir le mal si on y appliquait de violents remèdes, il tempéra plus que jamais l'ardeur de son zèle. Bien qu'il eût naturellement le visage serein et la conversation agréable, sa gaîté et tous les charmes de son humeur semblèrent redoubler à Malaca, en sorte que son compagnon Jean Deyro ne pouvait assez s'étonner de le voir si gai et si doux.

L'apôtre gagna par là tous les cœurs, et devint, en quelque façon, maître de la ville. Il extermina d'abord une coutume établie, qui permettait aux jeunes filles de s'habiller en garçons quand il leur plaisait, ce qui était cause d'une infinité de scandales. Il chassa les concubines, ou en fit de légitimes épouses, selon la méthode qu'il avait tenue ailleurs. Pour les enfants qui n'avaient nulle connaissance de Dieu, et qui apprenaient des chansons impudiques dès qu'ils commençaient à parler, il les forma si bien en peu de temps, qu'on les entendait réciter publiquement la doctrine chrétienne, et qu'ils dressaient au milieu des rues de petits autels, où ils chantaient tous ensemble les prières catholiques. Mais en quoi il réussit davantage, fut à rétablir l'usage de la confession, qui était presque entièrement aboli. Les hommes et les femmes venaient en foule au tribunal de la pénitence, et le père n'y pouvait suffire.

Il ne travaille pas [illegible] à Malaca.

Il ne laissa pas d'étudier la langue malayaise, qui a cours dans toutes les îles qui sont au delà de Malaca, et qui en est comme la langue universelle. Son premier soin fut de faire traduire en malayais le petit catéchisme qu'il avait composé à la côte de la Pêcherie, et une instruction plus ample qui traitait des principaux devoirs du chrétien. Il apprit tout cela par cœur; et pour se faire mieux entendre, il fit une étude particulière de la prononciation.

Avec ce secours et celui des interprètes qui ne lui manquaient pas au besoin, il convertit beaucoup d'idolâtres, de

mahométans et de juifs, entre autres un fameux rabbin, qui abjura publiquement le judaïsme. Ce rabbin, qui avait pris au commencement pour des fables ou pour des prestiges ce qu'on disait de Xavier, reconnut la vérité par ses propres yeux, car jamais le saint ne fit tant de miracles qu'à Malaca. Les dépositions juridiques des témoins de ce temps-là portent que tous les malades qu'il touchait, guérissaient, et que ses mains semblaient avoir une vertu salutaire contre toutes sortes de maux.

Il guérit un malade désespéré.

Une des plus célèbres guérisons fut celle d'Antoine Fernandez. Ce jeune homme, qui n'avait guère plus de quinze ans, était malade à la mort. Sa mère, chrétienne de profession, mais encore un peu païenne dans le cœur, voyant que tous les remèdes naturels ne faisaient aucun effet, eut recours à certains enchantements qui se pratiquaient parmi les gentils, et fit venir une vieille magicienne, nommée Naï. La magicienne jeta son sort sur une corde faite de plusieurs fils mêlés et entrelacés les uns dans les autres, et lia avec la corde le bras du malade.

Au lieu de la guérison que l'on espérait, Fernandez perdit la parole, et eut des convulsions si violentes, que les médecins étant rappelés, en désespérèrent tout à fait. On n'attendait plus que le moment qu'il rendît l'esprit, lorsqu'une dame chrétienne qui survint, dit à la mère du moribond : *Que n'appelez-vous le saint père, il guérira votre fils infailliblement.* Elle crut ce qu'on lui disait, et manda Xavier. Il vint aussitôt. Fernandez, qui n'avait plus de sentiment, et qui rendait les derniers soupirs, commença à crier et à s'agiter dès que le saint eut mis le pied dans la maison ; mais quand il parut devant le malade, ce furent des hurlements et des contorsions effroyables qui redoublèrent beaucoup à la vue de la croix qu'on lui présenta.

Xavier ne douta pas qu'il n'y eût quelque chose d'extraor-

dinaire dans la maladie de Fernandez, ni même que Dieu, pour punir la mère d'avoir usé de remèdes magiques, n'eût livré le fils au malin esprit. Il se mit à genoux près du lit, lut tout haut la Passion de Notre-Seigneur, pendit son reliquaire au cou du malade, et lui jeta de l'eau bénite. Cela fit cesser les fureurs du démon, et le jeune homme, à demi mort, devint immobile comme auparavant. Alors Xavier se levant : *Préparez-lui*, dit-il, *à manger*, et il marqua ce qu'on devait lui faire prendre; ensuite, s'adressant au père du malade : *Dès que votre fils sera en état de marcher*, ajouta-t-il, *vous le conduirez vous-même, durant l'espace de neuf jours, à l'église de Notre-Dame-du-Mont, où je dirai demain la messe pour lui*. Il sortit après, et le jour suivant, lorsqu'il célébrait le saint sacrifice, Fernandez revint tout à coup, parla de bon sens, et recouvra parfaitement la santé.

Mais quelque admirable que parût aux yeux du monde la guérison de ce jeune homme, la résurrection d'une jeune fille le fut davantage. Xavier était allé faire un petit voyage aux environs de Malaca, pour je ne sais quelle œuvre de charité, quand cette fille mourut. La mère, qui avait cherché le saint partout pendant la maladie de sa fille, le vint trouver dès qu'elle le sut de retour, et se jetant à ses pieds toute en larmes, lui dit à peu près ce que Marthe dit à Notre-Seigneur, que, s'il eût été dans la ville, celle qu'elle pleurait ne serait point morte; mais que, s'il voulait invoquer le nom de Jésus-Christ, la défunte revivrait bientôt. Xavier fut ravi de voir une si grande foi dans une femme baptisée depuis peu de jours; et, la jugeant digne de la grâce qu'elle demandait, après avoir élevé les yeux au ciel, et prié Dieu en silence quelque temps, il se tourna vers elle, et lui dit d'un ton assuré : *Allez, votre fille est vivante*. Cette pauvre mère voyant que le saint ne s'offrait point d'aller au lieu de la sépulture, répliqua, entre l'espérance et la crainte, qu'il y avait déjà

Il ressuscite une fille morte.

trois jours que sa fille était enterrée. *N'importe*, reprit Xavier, *allez, ouvrez son tombeau, et vous la trouverez vivante.* La mère, sans répondre davantage, courut avec confiance à l'église, et, en présence de plusieurs personnes, ayant fait lever la pierre qui couvrait le cercueil, trouva sa fille pleine de vie.

Il reçoit des lettres d'Europe par de nouveaux compagnons qui lui viennent.

Pendant que les choses se passaient ainsi à Malaca, un navire de Goa y apporta au père Xavier des lettres d'Italie et de Portugal, qui lui apprirent les heureux progrès de la Compagnie de Jésus, et tout ce qu'elle faisait déjà en Allemagne pour le bien commun de l'Église. Il ne pouvait se lasser de lire ces lettres; il les baisait mille fois, et les arrosait de ses larmes, s'imaginant, comme il dit lui-même, ou être avec ses frères en Europe, ou les avoir avec lui aux Indes. Il eut nouvelle en même temps qu'il lui était venu un secours de trois missionnaires que le père Ignace envoyait, et que don Jean de Castro, successeur de don Alphonse de Sosa dans le gouvernement des Indes, avait amenés de Portugal à Goa. Ces missionnaires étaient, Antoine Criminal, Nicolas Lancilotti, et Jean Beira, tous trois prêtres, les deux premiers Italiens, et le troisième Espagnol; hommes apostoliques, et d'une vertu éminente, particulièrement Criminal, qui, de tous les enfants d'Ignace, mérita le premier l'honneur du martyre. Xavier disposa d'eux aussitôt, en ordonnant par lettres, que Lancilotti demeurerait dans le séminaire de Sainte-Foi, pour y enseigner les principes de la langue latine à la jeunesse indienne, et que les deux autres iraient joindre François à la côte de la Pêcherie.

Il diffère le voyage de Macaçar, et en médite un autre.

Pour lui, ayant attendu plus de trois mois des nouvelles de Macaçar, comme il vit que la saison propre au retour du navire que le gouverneur de Malaca avait envoyé, était tout à fait passée, et qu'aucun vaisseau ne tournait de ce côté-là, il jugea que la Providence ne voulait pas se servir de lui présentement pour l'instruction de ces peuples, qui avaient un

prêtre chez eux. Néanmoins, afin d'être plus prêt à les secourir dès que le Ciel lui en ferait naître l'occasion, il eut la pensée d'aller à d'autres îles voisines, qui étaient absolument dépourvues de ministres évangéliques.

Il connaît et prédit la ruine de Malaca.

Dieu lui fit connaître alors les calamités qui menaçaient Malaca, la peste et la guerre dont cette ville devait être affligée les années suivantes, et l'extrême désolation où elle serait réduite un jour, en punition de ses crimes ; car les habitants, qui avaient changé de mœurs depuis l'arrivée du saint, retombèrent insensiblement dans leurs vices, et devinrent même plus dissolus que jamais ; ainsi qu'il arrive d'ordinaire aux personnes d'une vie débordée, qui se sont fait une violence pour un temps, et que la force des mauvaises habitudes rentraîne au péché. Xavier ne manqua pas de leur annoncer les fléaux de Dieu, et de les exhorter à la vertu par leurs propres intérêts. Mais ses menaces et ses exhortations furent inutiles, et c'est ce qui lui fit dire de Malaca tout le contraire de ce qu'il avait dit de Méliapour, qu'il n'avait pas vu aux Indes une ville plus méchante.

Il va à Amboine, et ce qui arrive en chemin.

Il s'embarqua pour Amboine le premier jour de janvier de l'année 1546, avec Jean Deyro, dans un navire qui faisait voile aux îles de Banda. Le capitaine du vaisseau était Portugais ; le reste, tant matelots que soldats, étaient Indiens, tous presque de différentes contrées, et la plupart mahométans ou gentils. Le saint les gagna à Jésus-Christ durant le voyage ; et, ce qui convainquit les infidèles de la vérité du christianisme, c'est que, quand le père Xavier leur expliquait les mystères de la foi en une langue, chacun d'eux l'entendait en la sienne, comme s'il en eût parlé plusieurs à la fois.

Il y avait déjà un mois et demi qu'ils étaient sur mer, sans qu'ils découvrissent Amboine. Le pilote crut qu'ils l'avaient passée, et fut là-dessus fort en peine, ne sachant comment revenir, parce qu'ils avaient le vent droit en poupe. Xavier

voyant l'inquiétude du pilote : *Ne vous embarrassez point*, lui dit-il, *nous sommes encore dans le golfe, et demain nous verrons Amboine au point du jour*. En effet, le lendemain matin, ils se trouvèrent à la vue de l'île. Comme le pilote ne voulait pas mouiller l'ancre, on mit dans un esquif le père Xavier avec d'autres passagers, et le navire continua sa route. Lorsque l'esquif fut sur le point d'aborder, deux fustes légères de pirates qui couraient la côte, parurent tout à coup et le poursuivirent vivement. Ne pouvant être secouru du navire, qui était déjà assez loin, et n'ayant pas de quoi se défendre, il prit la fuite, et se remit en haute mer à force de rames, tellement que les corsaires le perdirent bientôt de vue. Après avoir échappé le danger, on n'osait plus regagner le port, dans la crainte que les deux fustes n'attendissent l'esquif au passage; mais le père assura les mariniers qu'il n'y avait plus rien à craindre; et ainsi, ayant tourné vers l'île, ils y abordèrent sûrement le 16 février.

Il arrive à Amboine, et ce qu'il y fait.

L'île d'Amboine est éloignée de Malaca d'environ deux cent cinquante lieues : elle en a trente de circuit à peu près, et est fort célèbre par le commerce des marchands qui y viennent de toutes parts. Les Portugais, qui la conquirent du temps qu'Antoine Galvan était gouverneur de Ternate, y avaient une garnison, et, outre cela, il y avait dans toute l'île sept villages de chrétiens, naturels du pays, mais sans aucun prêtre, parce que le seul qui y était venait de mourir. Xavier commença par visiter ces villages, et il baptisa d'abord quantité d'enfants, qui moururent immédiatement après leur baptême : « Comme si, dit-il lui-même dans une de ses lettres, la Pro-« vidence divine ne leur eût prolongé la vie que jusqu'à ce « qu'on leur eût ouvert la porte du ciel. »

Ayant su que plusieurs familles s'étaient retirées, du rivage de la mer, dans le fond des bois et dans les cavernes des montagnes, pour se mettre à couvert de la fureur des

barbares, leurs voisins et leurs ennemis, qui pillaient les côtes et massacraient ou faisaient esclave tout ce qui tombait entre leurs mains, il alla chercher ces pauvres sauvages parmi l'horreur de leurs rochers et de leurs forêts, et il vécut avec eux autant qu'il fallut pour leur faire bien connaître les devoirs du christianisme, que la plupart ignoraient.

Il convertit les idolâtres et les Mores d'Amboine.

Après avoir instruit les fidèles, il se mit à prêcher la foi aux idolâtres et aux Mores; et Dieu donna tant de bénédiction à la parole de son serviteur, que la plus grande partie de l'île se fit chrétienne. Il bâtit des églises en chaque village, et choisit les plus raisonnables, les plus habiles et les plus fervents, pour être les maîtres des autres, jusqu'à ce qu'il vînt là des pères de la Compagnie. Il écrivit pour ce sujet à Goa, et chargea Paul de Camerin de lui envoyer François Mansilla, Jean Beira, et un ou deux des premiers missionnaires qui viendraient d'Europe. Il commanda en particulier à Mansilla de venir; son dessein était d'établir en quelqu'une de ces îles une maison de la Compagnie, qui fournît continuellement des ouvriers pour publier l'Évangile par tout ce grand archipel.

Une flotte espagnole arrive à Amboine.

Lorsque Xavier travaillait de la sorte à Amboine, deux armées navales y arrivèrent; l'une de Portugais, avec trois navires; l'autre d'Espagnols, avec six vaisseaux de guerre. Les Espagnols étaient venus de la nouvelle Espagne, dite le Mexique, pour conquérir les Moluques au nom de l'empereur Charles-Quint, à ce qu'ils disaient; mais leur entreprise ne réussit pas. Après deux années de courses et une longue demeure chez le roi de Tydor, qui les reçut pour donner de la jalousie aux Portugais, alliés du roi de Ternate, son ennemi, ils prenaient leur route par Amboine, pour passer aux Indes, et de là en Europe.

Ils s'étaient engagés dans une expédition injuste contre les droits du Portugal et sans l'ordre de Charles-Quint; car

ce prince, à qui le roi Jean III fit des plaintes là-dessus, désavoua ses sujets, et permit qu'on les traitât comme des corsaires.

Les Portugais n'en usèrent pas toutefois ainsi; mais il semble que Dieu les vengea, en affligeant les Espagnols d'une fièvre contagieuse, qui ruina la plus grande partie de la flotte. C'était un triste spectacle de voir les soldats et les matelots couchés çà et là dans leurs navires ou sur le rivage, sous des cabanes couvertes de feuilles. Le mal qui les consumait éloignait tout le monde d'eux; et plus ils avaient besoin de secours, moins ils en recevaient du peuple de l'île.

Il assiste la flotte espagnole pendant la maladie contagieuse.

A la première nouvelle qu'eut Xavier de leur maladie, il quitta tout pour les secourir, et on ne saurait s'imaginer ce que la charité lui fit faire en cette rencontre. Il était le jour et la nuit dans un mouvement continuel, soulageant tout à la fois les corps et les âmes; assistant les moribonds, ensevelissant les morts et les enterrant lui-même. Comme les malades n'avaient ni aliments ni remèdes, il leur en procurait de tous côtés; et celui qui lui en fournit davantage, fut un Portugais, nommé Jean d'Araus, avec lequel il était venu de Malaca à Amboine.

Néanmoins, comme le mal croissait tous les jours de plus en plus, Araus eut peur de s'appauvrir par ses charités; et, de tendre qu'il était envers les pauvres, il devint si dur pour eux, qu'on ne pouvait plus rien tirer de lui.

Un jour le père Xavier lui envoya demander du vin pour un malade qui avait des faiblesses continuelles; Araus en donna avec répugnance, et dit qu'on ne vînt plus lui en demander, qu'il avait besoin du reste pour lui; et que, quand il n'en aurait plus, où l'on voulait qu'il en prît. Ces paroles ne furent pas plus tôt rapportées au père François, qu'enflammé d'une sainte indignation : *A quoi pense Araus*, dit-il, *de garder son vin pour lui, et de le refuser aux membres de*

Jésus-Christ? La fin de sa vie est proche, et après sa mort tout son bien sera distribué aux pauvres. Il lui annonça sa mort à lui-même, et l'événement vérifia la prédiction, comme nous verrons dans la suite.

Quoique la peste ne fût pas tout à fait cessée, et qu'il y eût encore des malades sur les vaisseaux, la flotte espagnole fit voile vers Goa, pressée par l'hiver qui approchait, et qui commence au mois de mai en ces quartiers-là. Le père Xavier pourvut aux nécessités des soldats, et leur fournit, avant leur départ, tout ce qu'il put obtenir de la charité des Portugais : il les recommanda même à ses amis de Malaca, où la flotte devait passer, et il écrivit à Goa au père Paul de Camerin, qu'on ne manquât pas de loger dans le collége de la Compagnie des religieux de l'ordre de Saint-Augustin, qui étaient venus du Mexique avec l'armée, et qu'on leur rendît tous les bons offices que leur profession et leur vertu méritaient.

Il va en diverses îles.

Après que les Espagnols furent partis, Xavier fit de petites courses aux environs d'Amboine, et visita quelques îles à demi désertes, en attendant l'occasion d'un navire qui le portât aux Moluques, encore plus proches de Macaçar qu'Amboine. Une de ces îles est Baranura ; c'est celle où il recouvra miraculeusement son crucifix en la manière que je vais dire, et qu'a racontée un Portugais nommé Fausto Rodriguez, qui fut témoin de ce fait, qui l'a déposé avec serment, et dont le témoignage juridique est dans le procès de la canonisation du saint.

Il recouvre son crucifix qui était tombé dans la mer.

« Nous étions sur mer, dit Rodriguez, le père François, » Jean Ragoso et moi, lorsqu'il s'éleva une tempête qui » alarma tous les matelots. Alors le père tira de son sein un » petit crucifix qu'il portait toujours; et, s'étant baissé au » bord du navire, il voulut le plonger dans la mer; mais le » crucifix lui échappa de la main et fut emporté par les flots. » Cette perte l'affligea sensiblement, et il nous témoigna lui-

» même sa douleur. Le lendemain nous abordâmes à l'île de » Baranura. Depuis que le crucifix fut perdu jusqu'à ce que » nous prîmes terre, il se passa environ vingt-quatre heures, » durant lesquelles nous fûmes toujours en péril. Ayant mis » pied à terre, le père François et moi, nous allions ensemble » le long du rivage, vers le bourg de Talamo, et nous avions » fait environ cinq cents pas, quand nous vîmes l'un et l'autre » sortir de la mer un cancre qui portait entre ses serres le » même crucifix élevé en haut. Je vis que le cancre vint droit » au père, à côté duquel j'étais, et qu'il s'arrêta devant lui. » Le père s'étant mis à genoux, prit son crucifix, après quoi » le cancre s'en retourna à la mer. Mais le père, sans se lever, » embrassant et baisant le crucifix, demeura au même lieu » une demi-heure en oraison, les mains en croix sur la poi- » trine, et moi avec lui, rendant grâces tous deux ensemble » à Notre-Seigneur d'un si évident miracle : ensuite nous » étant levés, nous continuâmes notre chemin. » Voilà ce que rapporte Rodriguez.

Ils demeurèrent huit jours dans l'île, et après ils firent voile vers Rosalao, où Xavier prêcha d'abord comme il avait fait à Baranura. Mais les idolâtres qui habitaient ces deux îles, extrêmement vicieux, tout à fait brutaux, et n'ayant guère de l'homme que la figure, n'ajoutèrent point foi à ses paroles, et un seul d'entre eux, plus raisonnable que les autres, crut en Jésus-Christ ; si bien que le saint apôtre, au sortir de Rosalao, ôta ses souliers de ses pieds, et les secoua, pour ne pas emporter avec lui la poussière d'une terre si maudite.

Il prédit la sainte mort d'un barbare converti.

A la vérité, cette seule conversion en valut plusieurs. Le saint donna, au baptême, son nom de François à l'idolâtre converti, et lui prédit qu'il mourrait très-saintement en invoquant le nom de Jésus. On remarqua la prophétie qui rendit fameux le nouveau fidèle, et qui s'accomplit quarante ans après : car ce chrétien ayant quitté son île barbare, et s'étant

fait soldat, servit les Portugais en diverses occasions, jusqu'à ce que, l'année 1588, il fut blessé à mort, dans un combat, au service de don Sanche Vasconcellos, gouverneur d'Amboine, qui était en guerre avec le Sarrasin Hiamao. On porta François dans le camp; et plusieurs, tant Indiens que Portugais, y coururent, pour voir comment s'accomplirait la prédiction du bienheureux père Xavier. Ils virent tous le soldat mourir avec des sentiments extraordinaires de piété, et disant sans cesse : *Jésus, assistez-moi.*

L'île d'Ulate, qui est plus peuplée et moins sauvage que celles de Baranura et de Rosalao, ne fut pas si sourde, ni si rebelle à la voix du saint; il la trouva toute en armes, et le roi assiégé dans sa ville, tout près de se rendre, non par manque de courage ni de gens, mais faute d'eau, parce que les ennemis avaient coupé les fontaines, et qu'il n'y avait nulle apparence de pluie; de sorte que, durant les grandes chaleurs qu'il faisait, les hommes et les chevaux ne pouvaient plus vivre. Il va à l'île d'Ulate, et le miracle qu'il y fait

L'occasion parut belle au père Xavier pour gagner à Jésus-Christ les vaincus et peut-être les vainqueurs. Plein d'une généreuse confiance en Dieu, il trouve le moyen d'entrer dans la ville, et, s'étant fait présenter au roi, il s'offre de lui fournir le secours qui lui manque. *Permettez-moi*, dit-il, *de dresser ici une croix, et confiez-vous au Dieu que je suis venu vous annoncer; c'est le Seigneur et le maître de la nature, qui, quand il lui plaît, ouvre les sources du ciel, et en arrose la terre. Mais au cas qu'il pleuve*, ajouta Xavier, *promettez-moi que vous reconnaîtrez sa puissance, et que vous embrasserez sa loi avec vos sujets.*

Dans l'extrémité où le roi était réduit, il consentit sans peine à ce que le père voulut, et s'obligea même sur la foi publique, de tenir exactement sa parole, pourvu que ce qu'on lui faisait espérer ne manquât pas. Alors Xavier ayant fait

faire une grande croix, il la planta au lieu le plus élevé de la ville, et là, à genoux parmi une foule de soldats, d'enfants et de femmes, que la nouveauté du spectacle attira autant que l'attente du succès, il représenta à Dieu la mort de son Fils, et le conjura, par les mérites de ce Sauveur crucifié, qui avait répandu son sang pour tous les hommes, de ne refuser pas un peu d'eau au salut d'un peuple idolâtre.

A peine le saint eut commencé sa prière, que le ciel se couvrit, et, dès qu'elle fut achevée, il tomba une pluie abondante, qui dura jusqu'à ce qu'on eût fait des provisions d'eau. Les ennemis qui n'espéraient plus de prendre la ville, levèrent aussitôt le siége; et le roi, avec tout le peuple, reçut le baptême de la main du père Xavier; il voulut même que d'autres îles, qui relevaient de sa couronne, adorassent Jésus-Christ, et il engagea le saint à y aller publier la foi. Xavier mit plus de trois mois dans tous ces petits voyages, après quoi étant revenu à Amboine, où il avait laissé son compagnon Jean Deyro, pour cultiver la nouvelle chrétienté, et où il le laissa encore pour le même sujet, il s'embarqua sur un navire portugais, qui faisait voile aux Moluques.

Il va aux Moluques.

Ce qu'on appelle les Moluques est une contrée dans l'Océan oriental, divisée en plusieurs îles assez petites, situées près de l'équateur, très-fertiles en clous de girofle, et fort renommées pour le trafic des épiceries. On en compte cinq principales, Ternate, Tidor, Motir, Macian et Bacian. La première est à un demi degré de la ligne équinoxiale, du côté du nord; les autres suivent dans le rang que nous les avons nommées, et toutes cinq sont à la vue l'une de l'autre. Ce sont ces fameuses îles touchant lesquelles Ferdinand Magellane fit naître tant de disputes entre les géographes et tant de querelles entre la Castille et le Portugal; car les Portugais les ayant découvertes du côté de l'orient, et les Espagnols du côté de l'occident, les uns et les autres prétendirent les renfermer

dans leurs conquêtes, selon les degrés de longitude qu'ils tracèrent.

Ternate est la plus grande des Moluques, et c'est de ce côté-là que le père Xavier prit sa route. Il avait à passer un golfe de quatre-vingt-dix lieues, très-périlleux, et pour les fortes marées et pour les vents bizarres qui y excitent des tempêtes, lorsque la mer est le plus tranquille. Le navire qui portait le père, était un de ces vaisseaux qu'on appelle dans le pays caracores, longs et étroits comme des galères, et qui se conduisent à voiles et à rames. Un autre navire tout semblable, où était un Portugais nommé Jean Galvan, avec tout son bien, partit en même temps d'Amboine, et tous deux allaient de compagnie à Ternate. Ce qui lui arrive sur sa route.

Au milieu du golfe, une bourrasque les surprit et les écarta si loin l'un de l'autre, qu'ils se perdirent de vue. La caracore de Xavier, après avoir été sur le point d'être submergée plusieurs fois, se sauva enfin, et gagna le port de Ternate par une espèce de miracle. Pour celle de Galvan, on ne savait ce qu'elle était devenue, et on n'en apprit des nouvelles que par une révélation évidente. Le premier jour de fête que le père prêcha au peuple, il s'arrêta tout court au milieu de son discours, et il dit ensuite : *Recommandez à Dieu l'âme de J. Galvan, qui a péri dans le golfe.* Quelques-uns de ses auditeurs, amis de Galvan, et intéressés dans la caracore, coururent aux matelots qui avaient amené le père, et leur demandèrent ce qu'ils savaient de certain d'une si funeste nouvelle. Ils répondirent qu'ils ne savaient rien, sinon que la tourmente avait séparé les deux caracores. Les Portugais reprirent cœur à ces paroles, et s'imaginèrent que le père François n'avait point d'autre connaissance que les matelots : mais ils se détrompèrent bientôt par leurs propres yeux ; car trois jours après ils virent sur le rivage le corps de Galvan, et les débris du navire que la mer y avait jetés.

Il annonce au peuple la mort de Jean d'Araus.

Presque en même temps, lorsque le père disait la messe, se tournant vers le peuple pour dire, *Orate fratres,* il ajouta : *Priez aussi pour Jean d'Araus, qui vient de mourir à Amboine.* Ceux qui étaient présents marquèrent le jour et l'heure, pour voir si ce que le père disait se trouverait véritable. Dix ou douze jours après il arriva un navire d'Amboine, et on sut la vérité, non-seulement par diverses lettres, mais encore par un Portugais qui avait vu mourir Araus au même moment que Xavier invita le peuple à prier Dieu pour le repos de son âme. Cet Araus est le marchand qui refusa de son vin aux malades de la flotte espagnole, et à qui le saint homme annonça une mort prochaine. Il tomba malade dès que Xavier fut parti; et, comme il n'avait ni enfants ni héritiers, tout ce qui lui appartenait fut distribué aux pauvres après son décès, selon la coutume du pays.

Il fait de grands fruits à Ternate.

Le naufrage de Galvan et la mort d'Araus autorisèrent beaucoup ce qu'on avait ouï dire à Ternate de la sainteté du père François, et lui acquirent, dès les premiers jours, un fort grand crédit. Il ne fallait pas aussi une moindre réputation que la sienne, je ne dis pas pour corriger les vices de l'île, mais pour se faire écouter seulement d'un peuple très-dissolu, et qui commettait sans honte des péchés abominables, qu'on ne peut pas même nommer honnêtement.

Pour savoir combien les travaux du père furent utiles aux Ternatins, il suffit de dire ce qu'il a écrit lui-même, que d'un nombre infini d'hommes débauchés qui étaient à Ternate quand il y arriva, tous, excepté deux, avaient quitté leurs débauches quand il en partit. La passion des richesses s'éteignit avec l'amour des plaisirs; il se fit des restitutions partout, et tant d'aumônes, que la Miséricorde, établie pour le soulagement des personnes nécessiteuses, de très-pauvre qu'elle était, devint extrêmement riche.

Conversion

Le changement de mœurs qui parut dans les chrétiens ne

servit pas peu à la conversion des Sarrasins et des idolâtres. Plusieurs de ces infidèles embrassèrent le christianisme; mais la plus illustre conquête du saint fut une fameuse Sarrasine, nommée Néachile Pocaraga, fille d'Almansor, roi de Tidor, et femme de Boleïfe, qui était roi de Ternate avant que les Portugais eussent conquis l'île : princesse au reste très-spirituelle et très-généreuse, mais fort attachée à sa secte, et ennemie mortelle des chrétiens, ou plutôt des Portugais. Sa haine contre eux semblait assez bien fondée, car, les ayant reçus dans son royaume très-civilement, et leur ayant même permis de s'y établir en un des endroits de l'île, pour la facilité de leur commerce, elle en fut si maltraitée, qu'après la mort du roi son époux il ne lui resta que le nom de reine; et, par leurs intrigues, les trois princes ses enfants perdirent la couronne, la liberté et la vie. Sa fortune malheureuse la fit errer, durant quelques années, d'île en île; mais la Providence, qui avait ses desseins sur elle, la ramena enfin à Ternate vers le temps que Xavier y vint. Elle y vivait en personne particulière, sans autorité, néanmoins avec splendeur, et ayant toujours de sa première condition un air de fierté que les grands conservent quelquefois jusque dans les fers. d'une reine de Ternate

Le saint trouva le moyen de la voir et de lui parler. Dès les premiers entretiens, il lui donna de grandes idées du royaume de Dieu; il lui fit entendre pourtant combien ce royaume était facile à acquérir, et que quand on le possédait une fois, on ne devait point craindre de le perdre : tellement que la princesse sarrasine, qui n'avait plus rien à espérer sur la terre, tourna ses pensées et ses désirs vers le ciel. Il est vrai que comme elle avait beaucoup d'esprit, et qu'elle était très-savante dans la loi de Mahomet, il fallut disputer souvent avec elle; mais comme le père lui éclaircit tous ses doutes, cela ne servit qu'à lui faire mieux connaître la fausseté de l'Alcoran, et la vérité de l'Évangile. Elle se rendit donc

aux raisons du saint, ou plutôt à la grâce de Jésus-Christ, et elle fut baptisée publiquement par le saint même, qui lui donna le nom d'Isabelle.

Il ne se contenta pas de la faire chrétienne. Lui voyant un fonds admirable pour la piété, l'esprit droit, le cœur tendre, toutes les inclinations nobles et bonnes, il la cultivà avec un soin extraordinaire, et l'avança peu à peu dans les voies les plus sublimes et les plus solides de la vie spirituelle; en sorte que Néachile devint, sous la direction du père Xavier, véritablement dévote, c'est-à-dire humble et modeste, de fière et de hautaine qu'elle était, douce aux autres, et sévère à elle-même, souffrant ses disgrâces sans se plaindre de personne, unie à Dieu dans la retraite, et ne paraissant au dehors que pour exercer envers le prochain les œuvres de miséricorde; mais plus estimée et honorée par là des Indiens et des Portugais, que lorsqu'elle était sur le trône avec tout l'éclat et tout le pouvoir de la royauté.

Il entend parler des îles du More.

Durant le séjour que fit Xavier dans Ternate, il ouït parler de certaines îles qui en sont éloignées d'environ soixante lieues vers l'orient, et qui prennent leur nom de la principale, qu'on appelle communément l'île du More. On lui raconta que ces insulaires, quelque barbares qu'ils fussent, étaient baptisés la plupart; mais que la foi avait été abolie chez eux presque au même temps qu'elle y avait été introduite; et voici ce qu'on lui dit là-dessus.

Les habitants de Momoya, qui est une ville de l'île du More, ne voulurent point embrasser la secte de Mahomet lorsque tous les villages circonvoisins l'embrassèrent; et le prince ou le seigneur de la ville, qui aima mieux demeurer idolâtre que de devenir mahométan, étant molesté par les Sarrasins, eut recours au gouverneur de Ternate, qui était Tristan d'Atayde, et promit que lui et ses vassaux se feraient chrétiens, pourvu que les Portugais voulussent les protéger. Atayde

reçut si bien les propositions du prince de Momoya, que le prince alla lui-même à Ternate pour y être baptisé, et qu'il prit au baptême le nom de Jean, à l'honneur de Jean III, roi de Portugal. En s'en retournant à Momoya, il emmena avec lui un prêtre portugais, nommé Simon Vaz, qui convertit plusieurs idolâtres. Comme le nombre des chrétiens croissait tous les jours de plus en plus, un autre prêtre, nommé François Alvarez, vint seconder Vaz; et tous deux travaillèrent ensemble si utilement, que tout le peuple de Momoya renonça à l'idolâtrie et professa le christianisme.

Cependant les soldats portugais que le gouverneur de Ternate leur avait promis, arrivèrent pour défendre la ville contre les entreprises des mahométans; mais les cruautés que le gouverneur exerça à Ternate sur la mère de Cacil Aério, fils bâtard du roi Boleïfe, irrita tellement les princes et les peuples d'alentour, qu'ils conspirèrent la mort de tous les Portugais qui se trouvèrent en ces quartiers-là. Les habitants de Momoya, naturellement volages et cruels, commencèrent le massacre par le meurtre de Simon Vaz, leur premier pasteur, et ils auraient tué Alvarez, si, étant poursuivi à coups de flèches sur le rivage de la mer par ces barbares chrétiens, il n'y eût trouvé une barque, dans laquelle il se sauva tout blessé.

Les Sarrasins profitèrent de ce désordre, et, s'étant rendus maîtres de Momoya, firent changer de religion à toute la ville. Il n'y eut que le prince Jean qui demeura ferme en sa foi, malgré les menaces et les mauvais traitements qu'on lui fit. Peu de temps après, Antoine Galvan, ce Portugais si illustre pour sa prudence, pour sa valeur et pour sa piété, ayant succédé à Tristan d'Atayde dans le gouvernement de Ternate, envoya à l'île du More un prêtre fort zélé et habile, qui ramena les esprits au christianisme, et qui ruina les affaires des infidèles. Mais ce prêtre ne séjourna pas longtemps dans l'île;

et le peuple, privé de tout secours spirituel, retourna aussitôt, par son inconstance naturelle, à sa première barbarie.

On fait ce qu'on peut pour le détourner du voyage de l'île du More

C'est l'état où était l'île du More, lorsqu'on en parla au père Xavier, et c'est aussi ce qui le détermina à y aller prêcher l'Évangile, après avoir été trois mois à Ternate. Dès que l'on sut son dessein, l'on mit tout en œuvre pour le rompre. Ses amis lui dirent d'abord que c'était un pays également affreux et stérile, maudit en quelque façon de la nature, et plus propre à des bêtes qu'à des hommes; que l'air y était si grossier et si malsain, que les étrangers ne pouvaient y vivre; que les montagnes y vomissaient continuellement des tourbillons de flammes et de cendres, et que la terre y était souvent agitée par des tremblements horribles.

On lui dit, de plus, que les gens du pays surpassaient en cruauté et en perfidie tous les barbares du monde; que le christianisme n'avait point adouci leurs mœurs; qu'ils s'empoisonnaient les uns les autres; qu'ils se nourrissaient de chair humaine, et que, quand quelqu'un de leur famille venait à mourir, ils lui coupaient les pieds et les mains, dont ils se faisaient un mets délicat; que leur inhumanité allait si loin, que, lorsqu'ils voulaient faire un festin superbe, ils priaient un de leurs amis de leur prêter son père, déjà vieux, pour le donner à manger aux conviés, avec promesse de lui rendre la pareille en une semblable occasion.

Les Portugais et les Indiens, qui aimaient Xavier, ajoutaient que si ces sauvages n'épargnaient pas leurs compatriotes et leurs parents, que ne feraient-ils point à un étranger et à un inconnu? Qu'il fallait les faire hommes avant que de les faire chrétiens; et comment imprimerait-il les principes de la loi divine dans des cœurs qui n'avaient aucuns sentiments d'humanité? Qui lui servirait de guide dans ces épaisses forêts où la plupart se retiraient comme des bêtes sauvages? Quand il aurait assez de bonheur pour les apprivoiser, et même pour

les convertir, combien cela durerait-il? Tout au plus tant qu'il vivrait avec eux; qu'après lui il ne se trouverait personne qui voulût s'exposer à une mort certaine, et que le sang de Simon Vaz fumait encore, qu'il y avait une infinité d'autres îles qui n'avaient jamais entendu parler de Jésus-Christ, et qui étaient bien plus disposées à recevoir l'Évangile.

Ces raisons furent accompagnées de prières et de larmes; mais elles furent inutiles, et Xavier ne changea pas de pensée. Ses amis voyant qu'ils ne pouvaient rien gagner sur lui par douceur, eurent recours en quelque sorte à la force, jusqu'à obliger le gouverneur de Ternate de faire une ordonnance, par laquelle il fut défendu, sous des peines rigoureuses, qu'aucun maître de vaisseau ne conduisît le père François vers l'île du More.

Il se plaint de ceux qui s'opposent à son voyage de l'île du More

Xavier ressentit alors ce qui se faisait contre lui, et ne put s'empêcher de se plaindre publiquement du procédé de ses amis. *Eh! qui sont ces gens*, disait-il, *qui mettent des bornes à la puissance de Dieu, et qui ont de si petites idées de la grâce du Sauveur? Y a-t-il donc des cœurs assez durs pour résister à la vertu du Très-Haut, quand il lui plaît de les amollir et de les changer; à cette vertu également douce et forte, qui fait fleurir les troncs secs, et qui peut faire naître du sein des pierres des enfants d'Abraham? Quoi, Celui qui a soumis le monde entier à l'empire de la croix par le ministère des apôtres, ne pourrait pas y soumettre un petit endroit de la terre! Les seules îles du More n'auraient point de part au bienfait de la rédemption! Et, quand Jésus-Christ a offert toutes les nations au Père éternel, comme son héritage, ces peuples auraient été exceptés! Ils sont très-barbares et très-brutaux, je l'avoue; qu'ils le soient encore plus qu'ils ne le sont : c'est parce que je ne puis rien de moi-même, que j'espère davantage d'eux. Je puis tout en Celui qui me fortifie, et de qui seul vient la force des ouvriers évangéliques.*

Il ajouta que les autres nations, moins sauvages et moins

cultivées, ne manqueraient point de prédicateurs; que celle-ci était pour lui, puisque personne n'en voulait. Ensuite, se laissant emporter à une sainte colère : *Si ces îles*, poursuivit-il, *avaient des bois odoriférants et des mines d'or, les chrétiens auraient le courage d'y aller, et tous les dangers du monde ne les épouvanteraient pas. Ils sont lâches et timides, parce qu'il n'y a là que des âmes à gagner; et faut-il donc que la charité soit moins hardie et moins généreuse que l'avarice? Ils me feront mourir, dites-vous, par le fer ou par le poison. Cette grâce n'est pas pour un pécheur comme moi; mais j'ose bien vous dire que quelque tourment et quelque mort qu'ils me préparent, je suis prêt à en souffrir mille fois davantage pour le salut d'une seule âme. Peut-être que si je mourais de leurs mains, ils adoreraient tous Jésus-Christ; car enfin depuis les premiers siècles de l'Église la semence de l'Évangile a plus fructifié dans les terres incultes du paganisme, par le sang des martyrs, que par les sueurs des missionnaires.*

Il acheva son discours en disant qu'il n'y avait rien à craindre dans son entreprise; que Dieu l'appelait aux îles du More, et que les hommes ne l'empêcheraient pas de suivre la voix de Dieu. Tout ce qu'il dit fit tant d'impression sur les esprits, que non-seulement l'ordonnance faite contre lui fut cassée, mais que plusieurs s'offrirent de l'accompagner au travers de tous les périls dont ils l'avaient menacé.

Il part pour l'île du More, et écrit à Rome en partant.

S'étant ainsi dégagé de tout ce qui pouvait lui faire obstacle, il s'embarqua avec quelques-uns de ses amis parmi les larmes du peuple, qui vint le conduire sur le rivage, comme ne devant le revoir jamais. Avant qu'on mît à la voile, il écrivit aux pères de la Compagnie qui étaient à Rome, pour leur donner avis de son voyage.

« Le pays où je vais, dit-il dans ses lettres, est plein de » périls, et très-funeste aux étrangers, par la barbarie des » habitants et par l'usage de divers poisons qu'ils mêlent dans

» le breuvage et dans les viandes, et c'est ce qui a empêché » des prêtres d'aller les instruire. Pour moi, considérant » leur extrême nécessité, et le devoir de mon ministère qui » m'oblige d'affranchir les âmes de la mort éternelle, aux dé- » pens même de ma vie, j'ai résolu de hasarder tout pour le » salut de ces peuples. Toute mon espérance est en Dieu, et » tout mon désir est d'obéir, autant qu'il sera en moi, à la » parole de Jésus-Christ : *Qui voudra sauver son âme, la per-* » *dra ; et qui la perdra pour l'amour de moi, la trouvera.*

» Croyez-moi, mes très-chers frères, quoique cette maxime » évangélique soit en général aisée à entendre, quand le temps » de la pratique est venu, et qu'il s'agit de mourir pour Dieu, » toute claire qu'elle est, elle devient très-obscure ; tellement » que celui-là seul en a l'intelligence, à qui Dieu la donne » par sa miséricorde ; car c'est alors qu'il paraît combien la » nature humaine est faible et fragile.

» Plusieurs personnes qui m'aiment ici tendrement, ont » fait tout ce qu'elles ont pu pour me détourner de ce voyage ; » et, voyant que je ne me rendais ni à leurs prières, ni à leurs » larmes, elles ont voulu me donner des contre-poisons ; mais » je n'ai eu garde d'en prendre aucun, de peur qu'en me » chargeant du remède je ne vinsse à craindre le mal, et parce » qu'ayant mis ma vie entre les mains de la Providence, je » n'avais besoin de nul préservatif contre la mort ; car il me » semble que plus j'aurais de ces remèdes, moins j'aurais de » confiance en Dieu. »

Dieu lui fait connaître ce qui se passe dans une île éloignée

Ils partirent avec un vent favorable, et ils avaient déjà fait cent quatre-vingts milles, lorsque Xavier jetant tout à coup un profond soupir, s'écria : *Ah! Jésus, les pauvres gens qu'on massacre!* Disant ces paroles, et les répétant plusieurs fois, il avait le visage et les yeux tournés vers un certain endroit de la mer. Les matelots et les passagers, effrayés, accoururent aussitôt, et lui demandèrent de quel massacre il parlait,

parce que, pour eux, ils ne voyaient rien. Mais le saint était ravi en esprit; et dans ce ravissement, Dieu lui faisait voir un triste spectacle.

Il ne fut pas plus tôt revenu à lui, qu'ils continuèrent de l'interroger sur le sujet de ses cris et de ses soupirs; mais, tout honteux des paroles qui lui étaient échappées durant son extase, il ne voulut plus rien dire, et alla se cacher pour faire oraison. Ils ne furent pas longtemps sans voir de leurs propres yeux ce qu'ils n'avaient pu tirer de sa bouche. Ayant mouillé à une île, ils trouvèrent sur le rivage les corps de huit Portugais, encore tout sanglants, et ils comprirent que c'étaient ces malheureux qui avaient attiré la compassion du saint homme. Ils les enterrèrent au même lieu, et dressèrent une croix sur leur sépulture; après, ils poursuivirent leur voyage, et gagnèrent en peu de temps l'île du More.

Il arrive à l'île du More, et l'état où il la trouve.

Dès qu'ils eurent mis pied à terre, Xavier alla droit au premier village. La plupart des habitants étaient baptisés; mais il ne leur restait qu'une idée confuse de leur baptême, et leur religion n'était qu'un mélange de mahométisme et d'idolâtrie.

Les barbares, à la vue des étrangers, prirent la fuite, s'imaginant qu'on venait venger la mort des Portugais qui avaient été massacrés dans l'île les années précédentes. Il les poursuivit jusque dans leurs bois, et son visage plein de douceur leur fit juger que ce n'était pas un ennemi qui venait à eux. Il leur déclara lui-même le motif de sa venue, et leur parla malayais; car, quoiqu'il y eût dans l'île du More une telle diversité de langage, que des gens éloignés seulement de trois lieues ne s'entendaient pas, la langue de Malaca y avait cours.

Il gagne les barbares de l'île du More.

Tout farouches et tout féroces qu'étaient ces insulaires, ils ne furent pas à l'épreuve des manières aimables de Xavier; il les ramena au village en leur faisant des caresses, et il commença par chanter tout haut la doctrine chrétienne dans les

rues. Il la leur expliquait après, et d'une façon si proportionnée à leur barbarie, qu'ils concevaient tout parfaitement.

Par ce moyen il fit revenir à la foi les chrétiens qui l'avaient quittée, et y attira les infidèles qui ne l'avaient point voulu embrasser lorsque Simon Vaz et François Alvarez la leur annoncèrent. Il n'y eut ni ville ni bourg que Xavier ne visitât, et où les infidèles ne plantassent des croix et ne bâtissent des églises. La ville de Tolo, qui était la principale de l'île, et où l'on comptait vingt-cinq mille âmes, fut entièrement convertie avec celle de Momoya.

Ainsi, l'île du More devint pour le saint apôtre, l'île de la divine Espérance, comme il voulait qu'elle fût nommée, et parce qu'on ne devait y attendre que ce que Dieu y faisait lui-même d'une manière miraculeuse, et parce que les fruits de ses travaux surpassèrent les espérances qu'il en avait conçues, lorsque ses amis de Ternate voulurent lui faire craindre l'inutilité de son voyage.

Pour engager ces néophytes grossiers à vivre bien chrétiennement, il les menaçait des supplices éternels et leur faisait entendre ce que c'était que l'enfer, par les objets effroyables qu'ils avaient devant les yeux : car il les menait quelquefois jusque sur le bord de ces gouffres, d'où des masses de pierres toutes brûlantes s'élançaient en l'air comme des boulets de canon; et à la vue des flammes mêlées d'une noire fumée qui obscurcissait le jour, il leur expliquait les peines qui étaient préparées dans un abîme de feu, non-seulement aux idolâtres et aux mahométans, mais aux fidèles qui ne vivaient pas selon leur croyance. Il leur disait même que les ouvertures de ces montagnes ardentes étaient des soupiraux de l'enfer; et voici ses propres paroles tirées d'une lettre qu'il écrivit là-dessus à ses frères de Rome : « Il semble » que Dieu ait voulu, en quelque façon, découvrir lui-même

[illegible]

» le lieu des damnés à des gens qui n'en avaient aucune con-
» naissance d'ailleurs. »

Il les exhorte à la pénitence.

Durant les grands tremblements de terre, et lorsqu'on n'était en sûreté nulle part, ni dans les maisons, ni à la campagne, il les exhortait à la pénitence, et leur déclarait que ces accidents extraordinaires étaient causés, non par les âmes des morts cachées sous la terre, ainsi qu'ils pensaient, mais par les démons qui ne voulaient que leur perte, ou par la main toute-puissante de Dieu, qui rendait les causes naturelles plus actives pour imprimer plus profondément dans leurs cœurs la crainte de sa justice et de sa colère.

Il dit la messe pendant un grand tremblement de terre.

Un des plus étranges tremblements de terre fut celui qui arriva le 29 septembre. Ce jour-là, qui est consacré à l'honneur de saint Michel, les chrétiens étaient assemblés en très-grand nombre, et le père disait la messe. Au milieu du sacrifice, la terre fut agitée de si violentes secousses que tout le peuple sortit en désordre de l'église. Le père craignit que l'autel ne se renversât : il ne le quitta pourtant point, et acheva de célébrer les sacrés mystères, dans la pensée qu'il eut, comme il dit lui-même, que le bienheureux archange chassait alors au fond de l'enfer les démons de l'île, et que ces esprits infernaux faisaient tout ce bruit, par le ressentiment qu'ils avaient de se voir bannis d'un lieu où ils dominaient depuis tant de siècles.

Lib. 2. Ep. 6.

Il est admiré des Barbares.

La fermeté du père Xavier donna de l'étonnement aux barbares, et leur fit comprendre qu'un homme qui demeurait immobile, tandis que les rochers et les montagnes tremblaient, avait quelque chose de divin. Mais la haute idée que la plupart conçurent de lui, le rendit absolument maître d'eux ; il en faisait tout ce qu'il voulait ; et, avec le secours de la grâce qui opérait dans leurs âmes pendant qu'il agissait au dehors, il les changea tellement, que ceux qui, pour le regard des mœurs, étaient semblables aux loups et aux tigres,

devinrent traitables, doux et innocents comme des agneaux.

Il est persécuté par un peuple cruel et sauvage.

Il y en eut néanmoins quelques-uns qui ne se défirent pas tout à fait de leur férocité naturelle, ou pour marque que la grâce divine, quelque puissante qu'elle soit, ne fait pas tout dans l'homme elle seule, ou pour l'épreuve de la patience du saint. Les plus rebelles à l'esprit de Dieu furent les Javares, gens farouches et inhumains, qui n'habitent que des cavernes et ne vivent que dans les forêts. Non contents de ne pas suivre les instructions de Xavier, ils lui dressèrent diverses embûches : et, un jour qu'il leur expliquait la morale de l'Évangile sur le bord d'une rivière, irrités du zèle avec lequel il condamnait leurs mœurs corrompues, ils se mirent à lui jeter des pierres pour le tuer.

Les barbares étaient d'un côté, et le fleuve de l'autre, large et profond, de sorte qu'il était comme impossible à Xavier de se dérober aux coups de ses ennemis; mais rien n'est impossible à un homme que le Ciel protége. Il y avait sur le rivage une grosse poutre; le saint la pousse sans peine dans l'eau, et s'étant mis dessus, il est porté en un instant à l'autre bord, où les pierres ne pouvaient l'atteindre.

Ce qu'il souffrit dans l'île du More, et les consolations qu'il y reçut.

Au reste, il souffrit dans un pays si sauvage et si stérile tout ce qu'on peut imaginer de misère, la faim, la soif, la nudité; mais les consolations qu'il reçut d'en haut lui adoucirent bien toutes ces fatigues, et on en peut juger par une lettre adressée au père Ignace; car, après lui avoir fait une fidèle peinture du pays : « Je vous ai exposé tout cela, dit-il, » afin que vous compreniez quel est l'excès des douceurs » célestes que l'on goûte ici. Les périls à quoi on s'expose, et » les travaux qu'on entreprend pour les intérêts de Dieu seul, » sont des sources inépuisables de joies spirituelles; en » sorte que ces îles, où tout manque, sont toutes propres à » faire perdre la vue par l'abondance des larmes qui coulent » sans cesse des yeux. Pour moi, je ne me souviens pas

» d'avoir jamais goûté tant de délices intérieures; et ces » consolations de l'âme sont si pures, si exquises et si con- » tinuelles, qu'elles ôtent le sentiment des peines du corps. »

Il reprend le chemin de Goa, et pourquoi.

Xavier demeura trois mois dans l'île du More, après quoi il reprit le chemin des Moluques, pour repasser à Goa, non-seulement afin d'en tirer des missionnaires qui prissent soin de la nouvelle chrétienté qu'il avait fondée en toutes ces îles, et qu'il ne pouvait pas maintenir tout seul, mais aussi afin de pourvoir aux affaires de la Compagnie qui se multipliait de jour en jour dans le nouveau monde.

Il est retenu à Ternate.

Étant arrivé à Ternate, il se logea près d'une chapelle qui était proche du port, et qui se nommait pour cela Notre-Dame du Port. Il ne pensait être là que fort peu de jours, et jusqu'à ce que le navire, qui devait faire voile vers Malaca, fût près de partir. Les chrétiens, d'autant plus aises de le recevoir, qu'ils croyaient l'avoir perdu pour jamais, le conjurèrent de séjourner plus longtemps avec eux, puisque le carême approchait, et qu'aussi bien il lui faudrait attendre tout ce temps-là, en l'île d'Amboine, la saison propre pour naviguer du côté de Malaca. Le capitaine de la forteresse de Ternate, et les confrères de la Miséricorde, s'obligèrent de le faire conduire à Amboine avant que les navires en partissent. Xavier ne put refuser des gens qui lui faisaient des propositions si raisonnables, et qui ne voulaient le retenir qu'afin de profiter de sa présence pour le salut de leurs âmes.

Ce qu'il fait à Ternate pour le salut des âmes.

Il passa donc encore près de trois mois à Ternate, entendant les confessions jour et nuit, prêchant les jours de fêtes deux fois, selon sa coutume, le matin aux Portugais, et le soir aux insulaires nouvellement convertis, faisant le catéchisme aux enfants tous les jours de la semaine, hors le mercredi et le vendredi, qu'il destina à instruire en particulier les femmes des Portugais; car voyant que ces femmes, nées toutes ou païennes ou mahométanes, et qui n'avaient reçu le

baptême que pour épouser des chrétiens, n'étaient pas capables de tirer des fruits des sermons communs, faute d'une connaissance suffisante des mystères et des maximes du christianisme, il entreprit de leur expliquer les articles de la foi, les commandements de Dieu, et les autres points de la morale chrétienne. Le temps du carême se passa en des exercices continuels de piété et de pénitence, qui servirent de disposition à la communion pascale. Tout le monde s'approcha de la sainte table, et célébra la fête avec un renouvellement de ferveur qui tenait quelque chose de l'esprit des premiers siècles de l'Église.

Il travaille à la conversion du roi de Ternate.

Mais le principal emploi du père Xavier fut de poursuivre la conversion du roi de Ternate, qu'on nomme communément roi des Moluques. Ce prince Sarrasin, nommé Cacil Aério, était fils du roi de Boleïfe, et d'une concubine mahométane, ennemie des Portugais, que Tristan d'Atayde, gouverneur de Ternate, et prédécesseur d'Antoine Galvan, fit jeter par les fenêtres, pour se venger d'elle. Un traitement si indigne et si cruel ne manqua pas d'irriter Cacil; mais comme il craignait la puissance de ceux dont il avait droit de se plaindre, et que la mort violente de ses frères lui rendait tout suspect, bien loin d'éclater, il ne se plaignit pas seulement. Les Portugais se défièrent de sa modération et de son silence; et selon la maxime de ces politiques, qui veulent que ceux qui offensent ne pardonnent point, ils le traitèrent, dans la suite, de rebelle et d'ennemi sur de très-légères conjectures. Jordan de Freïtas, qui était alors capitaine de la forteresse de Ternate, homme aussi emporté et aussi imprudent que Galvan était modéré et sage, se saisit de la personne du prince, le dépouilla des ornements de sa dignité royale, et l'envoya prisonnier à Goa, l'an 1546, avec la flotte espagnole dont nous avons parlé.

La cause ayant été examinée dans le souverain tribunal de

Goa, on ne trouva rien à condamner, que l'injustice de Freïtas. Cacil fut déclaré innocent, et le nouveau vice-roi des Indes, Jean de Castro, le renvoya à Ternate, avec ordre aux Portugais de le remettre sur le trône, et de lui rendre d'autant plus d'honneurs, qu'on lui avait fait plus d'outrages. Pour Freïtas, il perdit son gouvernement, et étant rappelé à Goa, il y fut mis en prison comme un criminel d'État.

Le roi de Ternate venait d'être rétabli, lorsque Xavier arriva dans l'île pour la seconde fois. Le roi Tabarigia, fils de Boleïfe et frère de Cacil, avait eu la même aventure peu d'années auparavant. Ayant été accusé de félonie, et justifié à Goa, où il était prisonnier, il fut aussi renvoyé en son royaume, avec un équipage superbe; et l'équité des chrétiens le toucha si fort, qu'il se convertit avant son départ.

Xavier espéra que l'exemple de Tabarigia ferait impression sur l'esprit de Cacil, au moins après son rétablissement, pour peu qu'on prît soin de l'attirer au christianisme : et les espérances du saint ne furent pas d'abord mal fondées, car le roi barbare le reçut très-civilement, et s'affectionna si fort à lui, qu'il ne pouvait se passer de sa compagnie. Il l'écoutait parler de Dieu des heures entières, et il y avait beaucoup d'apparence qu'il renoncerait au mahométisme.

Ce qui empêche la conversion du roi de Ternate.

Mais les engagements de la chair sont un obstacle invincible à la grâce du baptême. Outre un nombre presque infini de concubines, le roi de Ternate tenait cent femmes dans son palais, qui avaient le nom et la qualité d'épouses. Se réduire à une, était pour lui quelque chose de trop dur; et quand le père tâchait de lui persuader que la loi divine demandait cela absolument, il raisonnait de son côté, selon les principes de sa secte, et raffinait de la sorte : *Le Dieu des chrétiens et des Sarrasins est un même Dieu : pourquoi donc obliger les chrétiens à n'avoir qu'une femme, si Dieu permet aux Sarrasins d'en avoir plusieurs?*

Il changeait néanmoins de langage quelquefois, et disait qu'il ne voulait pas perdre, pour si peu de chose, ni son âme, ni la bienveillance du père François. Ne pouvant enfin se renfermer dans les bornes de la pureté chrétienne, ni accorder la loi de Jésus-Christ avec celle de Mahomet, il demeura toujours attaché à ses plaisirs et à ses erreurs. Il promit seulement, sur sa parole royale, que si les Portugais voulaient donner à un de ses fils l'investiture du royaume des îles du More, il le ferait baptiser.

Le père Xavier obtint du vice-roi des Indes ce que souhaitait le roi de Ternate; mais le barbare, bien loin de tenir sa promesse, commença dès lors une cruelle persécution contre les chrétiens ses vassaux; et les premiers coups tombèrent sur la reine Néachile, qui fut dépouillée de ses terres, et réduite à vivre le reste de ses jours en une extrême pauvreté. Sa foi la soutint dans ses nouvelles disgrâces; et le père Xavier, qui l'avait baptisée, lui fit si bien concevoir quel bonheur c'était de perdre tout pour gagner Jésus-Christ, qu'elle remerciait Dieu sans cesse du renversement entier de sa fortune.

Il ne travaille pas inutilement à la cour du roi de Ternate.

Cependant les travaux du saint ne furent pas tout à fait inutiles à la cour du roi de Ternate; il y convertit plusieurs personnes du sang royal, et entre autres deux sœurs du prince, qui préférèrent la qualité de chrétiennes et d'épouses de Jésus-Christ, aux couronnes qu'on leur destinait, et qui aimèrent mieux essuyer les mauvais traitements de leur frère, que de renoncer à leur foi.

Il laisse aux Ternatins une instruction chrétienne écrite de sa main.

Xavier, voyant que le temps de son départ approchait, composa, en langue malayaise, une instruction assez ample touchant la croyance et la morale du christianisme. Il donna au peuple de Ternate cette instruction écrite de sa propre main, afin qu'elle tînt sa place en son absence. On en fit diverses copies qui se répandirent par toutes les îles d'alentour, et qui coururent même tout l'Orient. On la lisait les jours de

fêtes dans les assemblées publiques, et les fidèles l'écoutaient comme sortant de la bouche du saint apôtre.

Outre cela il choisit des jeunes gens vertueux pour compagnons de son voyage de Goa, dans le dessein de les faire élever au collége de la Compagnie, et de les renvoyer après aux Moluques, pour y enseigner eux-mêmes la foi. Les choses étant ainsi disposées, et la caracore qui le devait porter à Amboine étant toute prête, il eut la pensée de partir la nuit, et le plus secrètement qu'il serait possible, pour ne pas contrister les Ternatins, qui ne pouvaient ouïr parler de son départ sans en témoigner une douleur très-sensible. Mais, quelques précautions qu'il prît, il ne put se dérober d'eux ; ils le suivirent en foule sur le rivage, hommes, femmes, enfants, et ils s'assemblèrent autour de lui, regrettant sa perte, lui demandant sa bénédiction, et le conjurant les larmes aux yeux, puisqu'il voulait absolument s'en aller, de revenir tout le plus tôt qu'il pourrait.

Les avis qu'il donne aux Ternatins en les quittant

Le saint homme n'eut pas la force de recevoir des adieux si tendres, sans être attendri lui-même : ses entrailles s'émurent sur son cher troupeau ; et voyant l'attachement que les Ternatins avaient pour lui, il eut peur que son éloignement ne nuisît à leur salut. S'étant néanmoins rassuré par la vue des ordres de Dieu, qui l'appelaient ailleurs, il leur recommanda de s'assembler tous chaque jour en une certaine église, pour répéter la doctrine chrétienne, et pour s'exciter les uns les autres à la vertu. Il chargea les nouveaux fidèles d'apprendre par cœur l'explication du Symbole des Apôtres, qu'il leur avait laissée par écrit. Mais ce qui le consola davantage, c'est qu'un prêtre qui était présent, lui promit de donner tous les jours deux heures à l'instruction du peuple, et d'entretenir, une fois la semaine, les femmes des Portugais sur les articles de la foi et sur l'usage des sacrements.

Après ces dernières paroles, le père François se sépara de

ses enfants bien-aimés en Jésus-Christ, et on mit aussitôt à la voile; dans le même temps il s'éleva un grand cri de dessus le rivage, et ce dernier adieu toucha jusqu'au vif le cœur de Xavier.

Ayant gagné le port d'Amboine, il trouva quatre navires portugais où il n'y avait que des soldats et des matelots, gens mal instruits des obligations du christianisme, et peu accoutumés à s'en acquitter dans le mouvement continuel où ils sont. Pour les faire profiter du repos qu'ils avaient alors, il dressa au bord de la mer une petite chapelle où il leur parlait tantôt en particulier, tantôt en commun, de leur salut éternel. Les discours du saint gagnèrent à Dieu les plus débauchés; et un soldat qui avait été fort libertin toute sa vie, mourut avec des marques si visibles d'une contrition parfaite, qu'étant expiré, on entendit dire au père Xavier : *Dieu soit béni de ce qu'il m'a conduit ici pour le salut de cette âme;* ce qui fit croire que Dieu l'avait éclairé là-dessus.

Il travaille tout de nouveau à Amboine.

Il vit là encore, par une lumière d'en haut, l'extrémité où était un homme de Ternate, qu'il avait laissé sain et vigoureux; car, prêchant un jour, il interrompit son discours, pour dire à ses auditeurs : *Recommandez à Dieu Jacques Gilles, qui est maintenant à l'agonie.* La nouvelle de la mort vint bientôt après, et vérifia entièrement la parole de Xavier.

Il a des connaissances surnaturelles.

Ces quatre navires ne furent que vingt jours à Amboine : ils levèrent ensuite l'ancre pour prendre la route de Malaca. Les gens du navire de trafic, qui était le mieux équipé et le plus fort, invitèrent le saint homme à s'embarquer avec eux : mais il ne voulut pas, par l'horreur qu'il eut d'un vaisseau où il s'était commis des péchés énormes; et, se tournant vers Gonzalve Fernandez : *Ce navire,* dit-il, *aura à essuyer un grand péril : Dieu vous en délivre!* La prédiction et le souhait de Xavier s'accomplirent; car le vaisseau, au passage du détroit de Saban, donna avec impétuosité dans un écueil couvert, où

les ferrements du gouvernail se rompirent, et peu s'en fallut que le corps du navire ne se brisât; mais on échappa de ce danger, et le reste du voyage fut heureux.

Le père étant demeuré encore quelques jours dans l'île, visita les sept villages chrétiens qui y étaient, fit planter partout des croix pour la consolation des fidèles, et une de ces croix devint fort célèbre dans la suite par un illustre miracle dont tout le pays fut témoin.

Croix plantée par Xavier fort fameuse.

La sécheresse était extrême, et on craignait une stérilité générale. Certaines femmes, qui étaient accoutumées, avant leur baptême, à jeter des sorts pour faire pleuvoir, s'étant assemblées autour d'une idole, adorèrent le démon, et firent toutes les cérémonies de l'enchantement, mais leur sacrilége ne produisit rien. Une chrétienne servante, sachant ce qui se passait, y courut; et, après avoir repris aigrement ces femmes impies: *Comme si*, dit-elle, *ayant une croix tout proche d'ici, nous n'avions pas à qui recourir, et que le saint père ne nous eût pas promis que tout ce que nous demanderions au pied de la croix nous serait accordé infailliblement.* Elle conduit ensuite ces autres femmes vers le bord d'une rivière où Xavier avait planté la croix de sa main; et, se prosternant avec elles devant le signe sacré du salut, elle prie Jésus-Christ de leur donner de l'eau, à la honte de l'idole. Au même moment, les nuées se formèrent de tous côtés, et la pluie tomba en abondance. Alors toutes ensemble courent à la pagode, la renversent, la foulent aux pieds, et la vont jeter dans la rivière, avec ce mot de raillerie, que, n'ayant pu obtenir d'elle une goutte d'eau, elles lui donnaient tout un fleuve.

Constance des chretiens d'Amboine.

Une foi si vive répondait aux espérances que le saint avait conçues des fidèles d'Amboine. Il les comparait quelquefois aux premiers chrétiens, et il croyait leur constance à l'épreuve de la cruauté des tyrans. Aussi ne se trompa-t-il pas dans le jugement qu'il fit d'eux, et on vit ce qu'ils étaient, lorsque les

Javares, irrités de ce que ces insulaires avaient renoncé à la loi de Mahomet, vinrent fondre sur leur île.

Pendant que l'armée sarrasine pillait le pays, six cents chrétiens se retirèrent dans un château, où ils furent bientôt assiégés. Quoiqu'ils eussent tout à craindre pour eux de la fureur des barbares, ce qu'ils appréhendèrent uniquement fut que les ennemis de Jésus-Christ ne fissent outrage à une croix qui était élevée au milieu du château, et que le père François avait plantée de sa main. Pour empêcher donc qu'elle ne reçût aucune insulte, ils l'enveloppèrent d'un drap d'or, et la cachèrent dans une fosse profonde.

Après avoir mis leur trésor en sûreté, ils ouvrirent les portes aux infidèles, qui, sachant ce qui s'était fait, coururent aussitôt chercher la croix, pour se venger sur elle du mépris qu'on faisait de leur prophète; mais, ne l'ayant pu trouver, ils tournèrent toute leur rage contre ceux qui l'avaient cachée, et qui ne voulurent jamais dire où elle était.

La mort fut, ce semble, le moindre des tourments que la plupart d'eux souffrirent. Les soldats mahométans coupaient à l'un une jambe et à l'autre un bras, arrachaient la langue à celui-ci et les yeux à celui-là. Ces chrétiens moururent ainsi peu à peu, mais sans jeter un soupir, ni sans faire paraître aucune faiblesse, tant ils étaient soutenus intérieurement par la grâce toute-puissante de Jésus-Christ, pour qui ils mouraient.

Xavier partit enfin d'Amboine, et ce fut alors probablement, si nous considérons la suite de sa vie, qu'il eut occasion de faire le voyage de Macaçar; car, quoiqu'on n'ait pas su au vrai ni quand il alla dans cette grande île, ni tout le fruit qu'il y fit, on ne doute pas qu'il n'y ait été, et nous avons sur cela, dans le procès de la canonisation, le témoignage juridique d'une dame portugaise de Malaca, nommée Jeanne Melo, qui avait ouï dire plusieurs fois à la princesse Éléonore, fille d'un

roi de Macaçar, que le saint apôtre avait baptisé le roi son père, le prince son frère, et un très-grand nombre de leurs sujets.

Mais, quoi qu'il en soit du temps auquel il fit ce voyage, il retourna à Malaca dans le mois de juillet de l'année 1547.

LIVRE QUATRIÈME.

Il arrive à Malaca, et y rencontre trois missionnaires de la Compagnie.

Xavier rencontra à Malaca trois religieux de la Compagnie, qui allaient aux Moluques en vertu des lettres qu'il avait écrites. Ces missionnaires étaient Jean Beira, Nugnez Ribera, et Nicolas Nugnez, qui n'était pas encore prêtre. Mansilla ne vint point, quelque ordre précis qu'il en eût, parce qu'il aima mieux faire sa volonté, en travaillant où il était, que celle de son supérieur, en quittant le travail qu'il avait entre les mains; mais sa désobéissance lui coûta cher. Xavier le chassa de la Compagnie, jugeant qu'un mauvais religieux y serait plus préjudiciable qu'un bon ouvrier n'y serait utile.

Ces trois missionnaires, dont nous venons de parler, étaient venus aux Indes sur la flotte de don Pérez de Tavora, avec sept autres enfants d'Ignace, dont une partie avait déjà passé au cap de Comorin et à la côte de la Pêcherie pour cultiver cette chrétienté nouvelle qui était si chère au père François.

Comme les navires qui devaient faire voile aux Moluques ne furent prêts qu'à la fin d'août, Beira, Ribera et Nugnez jouirent un mois de la compagnie du père Xavier, et furent formés par Xavier même aux fonctions de la vie apostolique. Pour lui, il séjourna quatre mois à Malaca, en attendant un navire qui le conduisît à Goa; et, durant tout ce temps-là, il eut de quoi s'occuper au service du prochain.

Sa conduite envers Jean Deyro.

Il avait amené d'Amboine son ancien compagnon Jean

Deyro. Bien que Deyro fût attaché au père, il n'était pas de la compagnie de Jésus pour les raisons que j'ai dites, et il ne mérita pas d'en être pour celles que je vais dire. De riches marchands lui ayant offert une somme d'argent pour la subsistance du serviteur de Dieu, il la prit sans lui en parler. Le père, qui ne vivait que des aumônes qu'on lui faisait chaque jour, et qui haïssait l'argent autant que son compagnon l'aimait, regarda l'action de Deyro comme une injure faite à la pauvreté évangélique, et le ressentiment qu'il en eut lui fit oublier la douceur dont il usait d'ordinaire envers les coupables. Non content de faire à Deyro une forte réprimande, il le confina en une petite île déserte peu éloignée du port, et lui ordonna non-seulement d'y passer les jours en prières, mais d'y jeûner au pain et à l'eau jusqu'à ce qu'il le rappelât lui-même. Deyro, dont l'esprit facile et volage n'avait pas plus de consistance dans le mal que dans le bien, obéit, et vécut exactement suivant la méthode que le saint lui avait prescrite.

Deyro a une vision que Dieu révèle à Xavier

Il eut la nuit une vision, ou en songe, ou étant éveillé, car il ne put rien décider là-dessus lorsqu'on fit des informations juridiques de la vie du père Xavier. Il lui semblait qu'il était dans une très-belle église et qu'il voyait la Reine du Ciel sur un trône tout brillant de pierreries. Le visage de la Vierge lui parut sévère; et, s'étant approché d'elle, il en fut rebuté, comme un homme indigne de la compagnie de son Fils; elle se leva même de son trône pour sortir de l'église, et alors tout disparut.

Deyro ayant été retiré de sa solitude quelque temps après, ne dit rien de sa vision au père Xavier à qui Dieu l'avait révélée, il nia même hardiment avoir vu ce que le père lui raconta en détail. Xavier, mal content plus que jamais du procédé de Deyro, ne voulut plus avoir de commerce avec un homme qui était intéressé, et qui n'était pas sincère. Il s'en défit donc; mais auparavant il lui prédit que Dieu lui ferait la grâce de

changer d'inclination et de prendre un jour l'habit de saint François ; ce qui arriva si juste, que, quand les informations se firent aux Indes touchant les mœurs et les miracles de Xavier, Deyro portait l'habit de saint François, et vivait en bon religieux.

Les travaux du saint dans Malaca.

Après le départ des trois missionnaires qui allèrent aux Moluques, Xavier porta seul le faix du travail. L'idée que les Portugais et les Indiens avaient de la sainteté du père, faisait que chacun voulait traiter avec lui des affaires de sa conscience. Comme il ne pouvait pas les écouter tous, plusieurs étaient mal contents et murmuraient contre lui. Mais comme leur mécontentement et leurs murmures ne venaient que d'un bon principe, il s'en consolait et s'en réjouissait même, bien loin de s'en offenser, ainsi qu'il dit expressément dans ses lettres. Son occupation ordinaire était de prêcher aux chrétiens et aux gentils, d'instruire et de baptiser les catéchumènes, d'enseigner la doctrine chrétienne aux enfants, de visiter les prisonniers et les malades, de réconcilier les ennemis, et de faire d'autres œuvres de charité.

Lorsque le saint s'employait de la sorte, il arriva une chose qui augmenta fort sa réputation dans toutes les Indes. Pour entendre l'affaire dont il s'agit, il est besoin de la reprendre de plus haut.

Occasion de l'entreprise des Achenois sur Malaca.

Depuis que les Portugais eurent conquis Malaca, les rois voisins devinrent jaloux de la puissance portugaise, et entreprirent plusieurs fois de chasser des Indes une nation étrangère qui venait les braver chez eux. Ils mirent pour cela sur pied de grosses armées en diverses occasions : mais ils furent toujours malheureux, et apprirent par leur expérience, que le nombre ne peut rien contre la valeur.

Ces disgrâces irritèrent le soudan Alaradin, roi d'Achen, au lieu de l'abattre. Achen est le plus grand royaume de l'île de Sumatra, éloignée d'environ douze lieues de la terre ferme

où est Malaca. Ce prince était mahométan, implacable ennemi des chrétiens par sa religion, et des Portugais par l'intérêt de son État. Il n'osa pas néanmoins se jeter d'abord sur la forteresse de Malaca ; et toute sa fureur se réduisit à courir les côtes avec une puissante armée, pour rompre le trafic des Portugais et empêcher les secours qui leur venaient de l'Europe. Son dessein était d'attaquer la ville quand elle serait épuisée de vivres et d'hommes. Mais pour venir à bout de son entreprise, il avait besoin du port qui était un peu au-dessus de Malaca, vers le septentrion, où sa flotte pût se retirer commodément ; il lui fallait aussi une forteresse pour se mettre à couvert des ennemis. Il s'assura donc du port, et donna ses ordres pour la construction d'une citadelle.

A l'égard des apprêts de guerre, il les fit si secrètement, que les Portugais n'en eurent aucune nouvelle ni aucun soupçon. Cinq mille soldats très-expérimentés dans les batailles navales, furent choisis pour une si glorieuse expédition, et cinq cents d'entre eux, appelés Orobalons, étaient la fleur de la noblesse du royaume : aussi portaient-ils pour marque de leur illustre extraction, des bracelets d'or. Il y avait de plus un très-grand nombre de janissaires aventuriers venus depuis peu à la cour d'Achen, et qui brûlaient d'envie de signaler leur courage contre les chrétiens.

Les préparatifs que font les Barbares pour le siége de Malaca

La flotte montait à soixante gros navires, tous bien équipés et bien armés, sans compter les barques, les frégates et les brûlots. Elle était commandée par le Sarrasin Bajaja Soora, grand homme de guerre, et si fameux par ses beaux faits d'armes, que son prince l'avait honoré du titre de roi de Pédir, pour récompense de la prise de Malaca, avant même que la ville fût assiégée.

On n'eut point d'autre nouvelle à Malaca de l'armée des Achénois, que celles qu'elle y apporta elle-même. Ils se présentèrent devant la place, et entrèrent dans le port le 9 octobre

de l'année 1547, sur les deux heures du matin, résolus de donner l'assaut à la faveur des ténèbres. On commence par lâcher l'artillerie et les brûlots contre les navires portugais; ensuite les plus hardis descendant à terre, courent, sans nul ordre, vers l'endroit de la muraille qu'ils croyaient être le plus faible, comblent une partie du fossé, et montent impétueusement à l'escalade.

Ils trouvèrent plus de résistance qu'ils ne s'étaient imaginé. Les soldats et les habitants de Malaca, que l'artillerie et les hurlements des barbares avaient effrayés d'abord, animés au même moment par la nécessité de périr ou de se défendre, accoururent de leur côté sur le rempart, repoussèrent vigoureusement les assaillants, et les renversèrent de leurs échelles; en sorte que pas un n'entra dans la ville, et que plusieurs tombèrent morts dans le fossé.

Soora se consola du mauvais succès de l'assaut, par l'effet de leurs feux d'artifice et de leur canon. Tous les navires qui étaient au port furent brûlés ou mis en désordre, et la pluie qui survint ne servit pas tant à éteindre l'embrasement, que le vent impétueux qui se leva contribua à l'allumer.

Les Achenois, tout fiers de cet incendie, parurent le matin sur leurs bords avec des bannières magnifiques, et jetèrent de grands cris, comme s'ils eussent été victorieux; mais leur insulte dura peu, le canon de la forteresse les obligea de se retirer jusqu'à l'île d'Upe. Cependant sept pauvres pêcheurs, qui avaient passé la nuit à pêcher, et qui tiraient vers la ville, étant tombés en une embuscade des infidèles, furent pris et menés au général. Après leur avoir fait couper à tous les oreilles et le nez, il les renvoya avec une lettre qui s'adressait à don Francisque de Melo, gouverneur de Malaca, et qui était conçue en ces termes :

Lettre du général des Achenois au gouver-

« Bajaja Soora, qui ai l'honneur de porter dans des vases
» d'or le riz du grand soudan Alaradin, roi d'Achen et des

» terres que lavent l'une et l'autre mer, je t'avertis d'écrire à » ton roi que je suis ici malgré lui, jetant la terreur dans sa » forteresse par mon fier rugissement, et que j'y serai tant » qu'il me plaira ; j'appelle à témoin de ce que je dis non- » seulement la terre et les nations qui l'habitent, mais tous » les éléments jusqu'au ciel de la lune, et je leur déclare par » les paroles de ma bouche, que ton roi est sans réputation » et sans valeur ; que ses étendards abattus ne pourront » jamais se relever sans la permission de celui qui vient de » le vaincre ; que, par la victoire que nous avons remportée, » mon roi a sous ses pieds la tête du tien, qui depuis ce jour- » là, est son sujet et son esclave, et, afin que tu confesses » toi-même cette vérité, je te défie au combat dans le lieu » où je suis présentement, si tu te sens assez de courage pour » me résister. »

neur de Malaca.

Quoique la lettre de Soora fût ridicule et fanfaronne selon le style des barbares, elle ne laissa pas d'embarrasser le gouverneur et les officiers de la forteresse ; car, comment accepter le défi sans navires, et comment le refuser avec honneur? On délibérait dans le conseil de guerre sur une affaire si importante et si délicate, lorsque le père Xavier arriva. Il venait de dire la messe à Notre-Dame-du-Mont, selon sa coutume : c'est une église bâtie sur une montagne proche de la ville, dédiée à la sainte Vierge. Don Francisque, qui l'avait envoyé quérir pour le consulter dans l'embarras où il se trouvait, lui donna à lire la lettre du général des Achenois, et lui en demanda son sentiment.

Le conseil que donne Xavier au gouverneur de Malaca.

Le saint, qui savait que le roi d'Achen pensait moins à chasser les Portugais de Malaca qu'à détruire le christianisme en tout l'Orient, ayant lu la lettre, éleva les yeux au ciel et répondit sans hésiter, qu'un tel affront ne devait pas se souffrir : que l'honneur de la religion chrétienne y était encore plus intéressé que celui de la couronne de Portugal. Si on

dissimulait cette injure, quelle serait l'audace des ennemis, et que n'oseraient point, à leur exemple, les autres princes mahométans? enfin qu'il fallait accepter le défi, et faire voir aux infidèles que le Créateur du ciel et de la terre était plus puissant que leur roi Alaradin.

Mais comment se mettre en mer, dit le gouverneur, *et sur quels navires, puisque, de huit qui étaient au port, il ne reste que quatre corps de fustes tout rompus? et, quand on pourrait s'en servir, que ferait cela contre une flotte si nombreuse?*

Que les barbares aient encore plus de vaisseaux que vous ne pensez, répondit Xavier, *ne sommes-nous pas plus forts qu'eux ayant le Ciel de notre côté? et pouvons-nous ne pas vaincre, si nous combattons au nom du Seigneur?*

On suit le conseil du saint.

Pas un n'osa contredire le saint homme, et tous allèrent ensemble à l'arsenal. On y trouva une barque assez bonne, de celles qu'on nomme catur, et sept vieilles fustes qui n'étaient guère propres qu'à brûler. Édouard Barretto, qui, par son office, avait soin des armements, fut chargé de faire raccommoder ces fustes en diligence: mais il protesta qu'il ne le pouvait; qu'outre que les magasins du roi manquaient de tout ce qui était nécessaire pour radouber et pour équiper des vaisseaux, il n'y avait point d'argent dans les coffres de l'épargne.

On se prepare à combattre les ennemis

Le gouverneur, qui n'avait aucune ressource, commençait à perdre courage, lorsque Xavier va tout d'un coup, par une certaine impétuosité d'esprit, embrasser, l'un après l'autre, sept capitaines de navire qui étaient du conseil de guerre. Il les prie de partager entre eux et de remettre en état les sept fustes, il leur assigne même à chacun la sienne, sans attendre leur réponse. Les capitaines n'eurent garde de s'opposer à Xavier, ou plutôt à Dieu, qui tourna leur esprit du côté que le saint voulait. Plus de cent ouvriers furent employés sur-le-champ autour de chaque vaisseau; et en cinq jours les sept fustes se trouvèrent capables de combattre. Melo donna le

catur à André Toscan, homme de cœur et entendu au fait de la mer. Il distribua entre les sept capitaines cent quatre-vingts soldats bien choisis, et il nomma François Deza amiral de la flotte. Xavier voulait aller avec eux ; mais les habitants qui croyaient tout perdu s'ils perdaient le père, et qui n'espéraient de consolation que de lui, au cas que l'entreprise ne réussît pas, firent tant de bruit, qu'après une mûre délibération il fut résolu qu'il ne sortirait point de la ville.

Il exhorte les soldats et les capitaines à faire leur devoir.

La veille de l'embarquement, ayant assemblé les soldats et les capitaines, il leur dit qu'il les accompagnerait en esprit, et que, tandis qu'ils chargeraient les barbares, il lèverait les mains au ciel ; qu'ils combattissent vaillamment, dans l'espérance d'une gloire non vaine et périssable, mais solide et immortelle ; qu'au fort du combat ils envisageassent Jésus-Christ crucifié, dont ils soutenaient la querelle, et qu'à la vue de ses plaies ils ne craignissent ni les blessures, ni la mort, trop heureux s'ils pouvaient lui rendre vie pour vie.

Ces paroles leur inspirèrent des sentiments si chrétiens et si généreux, que tous, d'une commune voix, jurèrent tout haut qu'ils combattraient les infidèles jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ce jurement solennel toucha Xavier, et lui tira les larmes des yeux. Il donna sa bénédiction à toute la troupe, et pour l'encourager davantage, il la nomma la bande de soldats de Jésus-Christ ; ensuite il entendit leurs confessions et les communia de sa main.

La flotte part, et ce qui lui arrive en partant.

Ils s'embarquèrent le jour suivant, avec une allégresse qui leur répondait, en quelque façon, de la victoire ; mais leur joie ne dura presque qu'un moment. A peine eut-on levé l'ancre, que l'amiral s'entr'ouvrit, et enfonça tout à coup, sans qu'on pût sauver que les hommes qui étaient dedans.

Tout le peuple, que l'embarquement de la flotte avait attiré sur le rivage, et qui vit périr le navire à ses yeux, prit de là un mauvais augure de l'expédition, et ne put s'empêcher de

murmurer contre le père François, qui en était l'auteur ; il jeta même de grands cris pour rappeler les autres vaisseaux. Le gouverneur, voyant la populace si émue, et craignant que ces premiers mouvements n'eussent des suites fâcheuses, envoya quérir promptement le père. Celui qui fut député, trouva Xavier à l'autel dans l'église de Notre-Dame-du-Mont, sur le point de consumer la sainte hostie ; il approcha comme pour lui parler à l'oreille, mais le père le fit retirer et lui imposa silence de la main.

Dès que la messe fut achevée : *Retournez-vous-en*, dit Xavier à l'homme du gouverneur, sans lui donner le temps de s'expliquer, *et dites de ma part à votre maître que la perte d'un navire ne doit pas nous décourager*. Le saint fit par là connaître que Dieu lui avait révélé ce qui devait arriver. Il demeura quelque temps en prière devant l'image de la Vierge, et on entendit ces paroles sortir de sa bouche : *Mon Jésus, l'amour de mon cœur, regardez-moi d'un œil favorable ; et vous, Vierge sainte, soyez-moi propice. Seigneur Jésus*, disait-il aussi, *considérez vos sacrées plaies, et souvenez-vous qu'elles nous donnent droit de vous demander ce que nous voulons.*

Il reproche au gouverneur sa défiance, et le rassure.

Ses prières étant finies, il se rend à la citadelle. Le gouverneur, que les murmures et les cris du peuple avaient alarmé, ne pouvant dissimuler son chagrin, fait des reproches au père sur l'entreprise où il les avait engagés. Mais Xavier lui reproche à lui-même sa défiance, et lui dit en souriant : *Eh quoi donc, perdez-vous cœur pour si peu de chose ?* Ils vont ensuite au bord de la mer, où étaient encore les soldats de l'amiral, tout consternés du péril qu'ils avaient couru. Le père les rassure, et les exhorte à être constants dans leur sainte résolution, malgré ce petit malheur : il leur fait entendre que le Ciel n'a permis la perte de leur navire, que pour éprouver leur fidélité, et qu'il ne les a sauvés du naufrage, qu'afin qu'ils gardassent leur serment.

Cependant le gouverneur jugea à propos de tenir un grand conseil. Tous les officiers de la ville et les principaux habitants furent d'avis qu'on abandonnât une entreprise qui, selon eux, était téméraire, et ne pouvait être que malheureuse. Mais les chefs et les soldats de la flotte, animés par les paroles du saint homme, et remplis de je ne sais quelle force plus qu'humaine, furent d'un sentiment tout contraire ; ils protestèrent qu'ils aimaient mieux mourir que de violer la foi qu'ils avaient donnée solennellement à Jésus-Christ. *Du reste*, disaient-ils, *qu'avons-nous plus à craindre qu'hier? Notre nombre n'est pas diminué, pour avoir un vaisseau de moins, et nous combattrons aussi bien avec six fustes qu'avec sept. D'ailleurs que ne devons-nous pas espérer sous les auspices et sur la promesse du père François ?*

Alors Xavier prenant la parole : *La fuste perdue sera bientôt remplacée*, dit-il d'un ton prophétique ; *avant que le soleil se couche, il nous viendra des vaisseaux meilleurs que celui qui nous manque, et c'est ce que je vous annonce de la part de Dieu.*

Il fut une prédiction qui s'accomplit aussitôt.

Une prédiction si positive étonna toute l'assemblée, et fit remettre au lendemain la conclusion de l'affaire. On attendit, le reste du jour, avec impatience, ce que le père venait de promettre. Lorsque le soleil était sur le point de se coucher, et que plusieurs commençaient déjà à craindre que la prophétie ne s'accomplît pas, justement dans le temps marqué par le saint, on découvrit, du clocher de Notre-Dame-du-Mont, deux voiles latines qui venaient du côté du nord. Melo envoie aussitôt un esquif pour les reconnaître. Ayant su que c'étaient des navires portugais, l'un de Jacques Soarez Galego, et l'autre de son fils Baltazar, qui venaient du royaume de Patane, mais qui suivaient la route de Pégu, sans vouloir mouiller l'ancre à Malaca, pour ne point payer les droits de passage, il alla trouver le père François qui était en prière à Notre-Dame-du-Mont, et lui dit que l'accomplisse-

ment de sa prédiction serait inutile, si les navires passaient outre.

Xavier se chargea de les arrêter, et s'étant mis dans l'esquif qui les avait reconnus, il alla les joindre. Les deux maîtres des navires voyant venir l'homme de Dieu, tournèrent vers lui et le reçurent honorablement. Il leur exposa l'état des affaires, et les conjura, par l'intérêt de la religion et de la patrie, d'assister la ville contre l'ennemi du nom chrétien et de la couronne de Portugal; pour les engager même par leur intérêt particulier, il leur fit voir le danger où ils se jetaient en continuant leur voyage, et qu'ils s'allaient mettre, sans y penser, entre les mains des barbares.

Ils se rendirent aux raisons du père, et entrèrent, le lendemain matin, dans le port, parmi les acclamations du peuple. On ne douta pas, après cela, qu'il ne fallût combattre l'armée ennemie; et les habitants les plus timides revinrent à l'avis des soldats et des capitaines.

La flotte portugaise va chercher les Achenois.

Tout étant prêt pour mettre à la voile, l'amiral François Deza reçut l'étendard de la main du père Xavier, qui l'avait bénit solennellement, et monta le navire de son frère George Deza, en la place du sien qui avait péri. Les autres capitaines, qui avaient tous mis pied à terre, rentrèrent chacun dans le leur; et, avec les deux qui étaient arrivés de nouveau, ils faisaient neuf vaisseaux en tout : leur nombre était augmenté de cinquante hommes; de sorte qu'ils étaient alors deux cent trente Portugais.

La flotte sortit du port le 25 octobre, avec ordre du gouverneur de ne passer pas le Pulo-Cambylan, qui est l'extrémité du royaume de Malaca du côté de l'occident. Sa raison était que, lorsque les armes ne sont pas égales, et que les forces des ennemis surpassent les nôtres, nous devons mettre notre gloire à les chasser de nos terres et non pas à les poursuivre au delà; que, quelque espérance qu'on ait en Dieu,

il ne faut pas le tenter, et que le Ciel n'a pas coutume de bénir la témérité et la présomption.

Étant donc partis pleins de confiance et de joie, ils arrivèrent en quatre jours au Pulo-Cambylan, sans avoir aucune nouvelle des ennemis, quelque diligence qu'ils fissent pour les découvrir.

L'amiral, pour obéir au gouverneur, pensait à retourner sur ses pas, malgré l'ardeur de plusieurs des siens qui voulaient qu'on passât le terme qui leur avait été marqué, et qu'on allât chercher les barbares en quelque lieu du monde qu'ils fussent; l'amiral, dis-je, se disposait au retour lorsque la lune s'éclipsa. L'éclipse, qui fut des plus grandes qu'on ait jamais vues, sembla leur pronostiquer l'entière déroute des mahométans; mais il s'éleva la même nuit un vent si rude, qu'ils furent contraints de s'arrêter à l'ancre l'espace de vingt-trois jours. Comme les vivres commencèrent à leur manquer, et que le vent ne leur permit pas de tourner du côté de Malaca, ils résolurent d'aller faire des provisions à Tenasserim, vers le royaume de Siam.

Tout était cependant en trouble dans Malaca. L'espérance que le père Xavier leur avait donnée les soutint durant quelques jours; mais voyant qu'après plus d'un mois l'on n'entendait point parler de la flotte, ils crurent qu'elle avait été ou engloutie par les flots, ou défaite par les Achenois, et qu'il ne s'était sauvé personne pour en apporter la nouvelle. En même temps des Sarrasins assurèrent qu'on savait de bonne part que les deux flottes s'étaient rencontrées; que les Achenois avaient taillé en pièces tous les Portugais, et qu'on avait porté au roi d'Achen les têtes des chefs de l'armée. Ce bruit se répandit par la ville, et se fortifia de jour en jour, selon la coutume des faux bruits qui ont quelque chose de funeste.

Trouble dans Malaca sur la nouvelle du malheur de la flotte.

Pour colorer mieux le mensonge, on marquait le lieu, le temps et toutes les circonstances de la bataille. Les sorciers

et les devins furent consultés des femmes païennes qui avaient leurs enfants ou leurs maris sur la flotte, et ils confirmèrent tout ce qui se disait dans la ville. Le peuple s'éleva alors ouvertement contre Xavier, et le gouverneur entra un peu dans les sentiments du peuple.

L'apôtre, bien loin d'avoir le moindre doute sur ce que Dieu lui faisait connaître de l'armée, assurait toujours qu'on la verrait bientôt revenir victorieuse. Il ne laissait pas d'offrir sans cesse des vœux au Ciel, et, à la fin de ses sermons, il recommandait toujours qu'on priât Dieu pour l'heureux retour de la flotte. Les esprits étaient si envenimés et si prévenus, que plusieurs le maltraitaient de paroles; les plus modérés le rallaient, et disaient tout haut que les prières pourraient bien servir aux âmes des soldats qui avaient été tués dans le combat, mais qu'elles n'étaient pas fort utiles pour gagner une bataille qui était perdue.

Nouveau sujet de consternation.

Une autre nouvelle qui vint de Sumatra augmenta la consternation publique. Le roi de Bintan, fils de ce Mahomet qu'Albuquerque le Grand avait dépouillé du royaume de Malaca, ne cherchait que l'occasion de reprendre ce qu'on avait ôté à son père. Voyant la ville fort dénuée, entendant dire que les Achenois avaient défait l'armée portugaise, il se mit en mer avec trois cents voiles, et alla se rendre dans la rivière du Muar, à six lieues de Malaca, vers l'occident.

Pour exécuter mieux son dessein en le cachant, il écrivit de là au gouverneur Melo, qu'il avait armé une flotte contre le roi de Patane, son ennemi; mais qu'ayant appris la défaite des Portugais, il venait, comme ami et frère du roi de Portugal, secourir Malaca contre les Achenois, qui ne manqueraient pas de s'en rendre maîtres, si on n'arrêtait le cours de leurs victoires; qu'on les laissât seulement entrer dans la place avant que les vainqueurs s'en emparassent, et qu'on ne craignît rien après.

Melo, que la fermeté du père François avait rassuré, découvrit le piége qui lui était tendu, et joua ceux qui prétendaient le jouer. Il répondit au roi de Bintan, que la ville n'avait pas besoin de secours, étant pourvue abondamment et d'hommes et de munitions de guerre; qu'un conquérant comme lui ne devait pas quitter une expédition aussi importante que la sienne, ni s'amuser en chemin; que, pour eux, ils attendaient tous les jours leur flotte, non pas défaite, selon le bruit qui avait couru, mais triomphante et chargée des dépouilles de leurs ennemis; que ce bruit, au reste, ne pouvait venir que des Sarrasins, qui avaient les langues plus longues que des lances. C'est l'expression dont il se servit.

Le prince mahométan jugea, par la réponse du gouverneur, que son artifice était découvert, et qu'il ne devait rien entreprendre qu'on ne sût certainement ce qu'étaient devenues les deux flottes; si bien qu'il se tint en repos, sans faire aucun mouvement.

Le véritable état de la flotte.

Pour revenir à l'armée des Portugais, avant qu'ils eussent gagné Tenasserim, la nécessité qu'on eut d'eau les obligea d'en chercher plus proche, au royaume de Queda, dans la rivière de Parlez. Y étant entrés, ils aperçurent, la nuit, une barque de pêcheurs qui passait près de leurs navires. La barque fut arrêtée, et les pêcheurs dirent pour nouvelles, que les Achenois n'étaient pas fort éloignés; que depuis un mois et demi ils étaient entrés dans la rivière; qu'ils avaient pillé tout le plat pays, et qu'ils s'étaient enfin arrêtés pour bâtir une forteresse.

Cette nouvelle remplit de joie les Portugais; et Deza, ravi d'avoir trouvé l'ennemi qu'il ne cherchait plus, s'étant paré de ses plus riches habits, fit tirer l'artillerie en signe d'allégresse, sans considérer qu'il perdait ses poudres inutilement, et qu'il avertissait les barbares de se tenir sur leurs gardes. Ce qu'il fit de mieux fut d'envoyer trois fustes contre le cou-

rant de la rivière, pour découvrir où étaient les infidèles, et pour observer leur contenance, tandis qu'il se préparait à les combattre.

Les trois fustes rencontrèrent quatre brigantins que les ennemis avaient détachés pour savoir ce que c'était que le canon qu'ils avaient ouï. Avant que les uns et les autres se fussent bien reconnus, chaque fuste accrocha un brigantin et s'en saisit; le quatrième se sauva. Les soldats des fustes passèrent au fil de l'épée tout ce qui se trouva sur les brigantins, hors six hommes qu'ils emmenèrent prisonniers avec les brigantins mêmes.

Ces prisonniers furent mis à la question; mais quelques tourments qu'on leur fît souffrir, on ne put d'abord leur faire dire ni le lieu où étaient les ennemis, ni le nombre de leurs troupes et de leurs vaisseaux. Deux moururent dans les tourments, et on en jeta deux tout vifs dans la mer. Les deux qui restaient, devenus moins fiers par le supplice de leurs compagnons, parlèrent enfin, étant séparés l'un de l'autre, et dirent, chacun de son côté, le lieu où étaient les Achenois; que leur nombre montait à plus de dix mille, en comptant les matelots qui valaient bien les soldats; que le roi du pays qu'ils occupaient avait été contraint de s'enfuir pour éviter une mort cruelle; qu'après avoir massacré deux mille habitants et fait autant d'esclaves, ils bâtissaient une citadelle sur la route que les navires tenaient d'ordinaire pour aller du Bengale à Malaca, et que leur dessein était non-seulement de couper le passage aux vaisseaux, mais de faire mourir tous les chrétiens qui tomberaient entre leurs mains.

Les soldats de la flotte excités au combat par leur chef.

Ce rapport enflamma tout de nouveau le courage et le zèle des soldats. L'amiral ne laissa pas de les exciter au combat; s'étant jeté dans un esquif, le coutelas à la main, il alla par toute la flotte, conjura ses gens d'avoir, durant la bataille, Jésus-Christ crucifié devant les yeux, comme le père Fran-

çois leur avait recommandé, et de se souvenir toujours du serment qu'ils avaient fait, d'espérer surtout la victoire par les mérites du saint homme qui la leur avait promise.

Tous répondirent unanimement qu'ils combattraient jusqu'à la mort, et qu'ils seraient trop heureux de mourir en défendant leur religion. Deza, animé lui-même par la réponse des siens, prit dans la rivière un poste commode d'où il pût donner sur les ennemis, sans que le grand nombre des navires infidèles pût enfermer sa petite flotte.

Les Achenois n'eurent pas plus tôt su de leur brigantin des nouvelles de la flotte portugaise, qu'ils se mirent en état de l'attaquer. Outre que leurs forces les rendaient fort fiers, l'insulte qu'ils venaient de recevoir les rendit si furieux, que, sans balancer un moment, ils firent voile avec tous leurs vaisseaux et toutes leurs troupes, excepté deux navires et deux cents soldats qu'ils laissèrent pour garder deux mille captifs et tout leur butin.

Comme ils avaient le vent bon, et qu'ils descendaient la rivière, ils vinrent avec tant de vitesse, qu'à peine Deza fut retiré dans son bord, qu'on entendit leurs tambours et leurs hurlements qui faisaient retentir le rivage et les montagnes voisines. Ils étaient partagés en dix rangs, et chaque rang composé de six navires, hors le premier qui n'avait que quatre vaisseaux, mais des plus forts de toute la flotte. Celui que montait le roi de Pédir, général de l'armée mahométane, était au premier rang avec trois galions turcs.

Combat entre les Portugais et les Achenois.

La fureur qui transportait les barbares fit que, dès qu'ils découvrirent la petite flotte portugaise, ils lâchèrent contre elle toute leur artillerie ; mais ils prirent si mal leurs mesures, qu'elle n'en fut nullement endommagée. Peu de temps après, les navires des deux généraux se choquèrent et s'attachèrent au combat avec tant d'opiniâtreté de part et d'autre, qu'on ne sut de quel côté serait l'avantage, jusqu'à ce que, du navire

de Jean Soarez, on fit jouer une pièce qui s'appelait le chameau. Le coup de canon fut tiré si juste, qu'il coula à fond le vaisseau de Soora. Les trois galions qui l'accompagnaient de front sur la même ligne, changèrent leur ordre, demeurèrent sans combattre, pour sauver leur général et les principaux seigneurs de sa suite. Mais ces galions, qui s'étaient mis en travers, et qui tenaient une partie de la largeur du fleuve, arrêtèrent les navires qui suivaient file à file : si bien que ceux du second rang heurtant contre les premiers, ceux du troisième contre les seconds, ils se mêlèrent tous ensemble, et s'embarrassèrent les uns dans les autres.

Défaite des Achenois

Les Portugais voyant l'armée infidèle toute ramassée, et qui ne pouvait se dégager, l'environnent, et la battent à coups de canon. Ils déchargèrent par trois fois toute leur artillerie, et si à propos, qu'ils enfoncèrent neuf grands navires et maltraitèrent fort les autres; quatre fustes portugaises s'attachent ensuite à six mahométanes, que le canon avait un peu épargnées; les soldats y entrent l'épée à la main, invoquant le nom de Jésus, et tuent, en moins d'une demi-heure, plus de deux mille hommes. La frayeur et le désordre se mirent partout, à la vue du carnage et au bruit de l'artillerie, qui faisait un terrible effet, tellement que les infidèles se jetaient eux-mêmes dans la rivière, aimant encore mieux mourir de la sorte, que de la main des chrétiens.

Le général qu'on tira de l'eau lorsqu'il se noyait, ranimé par le désespoir, tâcha de redonner cœur à ce qui lui restait de gens ; mais ayant reçu un coup de mousquet, il perdit lui-même courage, et s'enfuit avec deux vaisseaux. Les cinq cents chevaliers orobalons furent tués ou noyés avec tous les janissaires.

Enfin, de toute l'armée des Achenois, il ne se sauva que ceux qui suivirent Soora dans la fuite. Du côté des chrétiens, il n'y eut que vingt-six morts, dont quatre seulement étaient

portugais de nation. Le butin fut grand ; car outre les deux navires où était tout ce que les infidèles avaient pillé, et dont les victorieux se saisirent, on prit plus de quarante-cinq vaisseaux qui pouvaient encore servir. Il se trouva parmi les dépouilles une infinité d'armes sarrasines et turques, trois cents pièces d'artillerie de toute forme ; et ce qui fut de plus agréable, c'est que soixante-deux canons, où étaient gravées les armes de Portugal, et qui avaient été perdus en diverses guerres, revinrent enfin à leur seigneur légitime.

Le roi de Parlez ne sut pas plus tôt la défaite des ennemis, que sortant du bois où il se tenait caché, il vint fondre avec cinq cents hommes sur les travailleurs, qui, par l'ordre de Soora, construisaient une forteresse, et sur les soldats qui soutenaient le travail. Après les avoir tous taillés en pièces, il va trouver le capitaine Deza, se réjouit avec lui de la valeur des Portugais et du bonheur de leurs armes, surtout lui rend grâce de ce qu'ils ont sauvé son royaume, et offre, par reconnaissance, de payer toutes les années un tribut à la couronne de Portugal.

Deza fit partir aussitôt une frégate pour porter à Malaca la nouvelle de la victoire ; mais on l'y savait dans toutes ses circonstances, avant que la frégate fût partie ; et voici comment.

Le saint annonce la victoire des Portugais au peuple de Malaca.

Le père Xavier, prêchant dans la grande église, entre neuf et dix heures du matin, un dimanche, qui était le quatrième du mois de décembre, selon l'ancien calendrier, au même temps que les deux flottes se choquaient, s'arrêta tout court, et parut comme hors de lui-même, tant on vit de changement en son visage et en toute sa personne. S'étant un peu remis, au lieu de suivre son sujet, emporté d'une ardeur extraordinaire, il annonça à ses auditeurs la rencontre et le choc des flottes, mais en des termes énigmatiques et mystérieux.

L'assemblée ne sachant ce que voulait dire le prédicateur,

le crut égaré. A mesure que la bataille s'échauffait, il s'enflammait davantage, s'agitant comme un homme inspiré, et parlant toujours d'un air prophétique. Enfin, regardant attentivement le crucifix qui était devant lui, il dit, les larmes aux yeux et les soupirs à la bouche, mais d'une manière distincte : *Ah! Jésus, Dieu de mon âme, père de miséricorde, je vous supplie humblement, par les mérites de votre sacrée passion, de n'abandonner point vos soldats!* Après ces paroles, il baissa la tête comme s'il eût été fort fatigué, et s'appuya sur la chaire, sans dire un seul mot. Ayant demeuré en cette posture un peu de temps, il se lève tout à coup, dit tout haut avec un tressaillement de joie dont il ne fut pas le maître : *Jésus-Christ, mes frères, a vaincu pour nous. A l'heure que je vous parle, les soldats de son saint nom achèvent de mettre en déroute l'armée de nos ennemis : ils en ont fait un très-grand carnage, et nous n'avons perdu que quatre des nôtres. Vous en recevrez la nouvelle vendredi prochain, et nous reverrons bientôt notre flotte.*

Quelque incroyable que fût un si merveilleux événement, Melo et les principaux de la ville, qui étaient présents, le crurent sans peine, tant l'air dont parlait Xavier marquait quelque chose de divin et portait avec soi un caractère de vérité. Comme les femmes et les mères des soldats de l'armée navale paraissaient craindre que la nouvelle ne fût fausse, à force de souhaiter qu'elle fût vraie, le père les assembla toutes, l'après-dînée, dans l'église de Notre-Dame-du-Mont, et répéta si distinctement ce qu'il avait dit le matin, qu'elles n'osèrent plus en douter.

On reçoit des nouvelles assurées de la victoire.

On eut, dès les premiers jours de la semaine, des signes assurés de la victoire, par la nouvelle qui vint, que le roi de Bintan, qui avait envoyé de tous côtés pour savoir si la flotte portugaise était défaite, averti de ce qui s'était passé dans la rivière de Parlez, quittait celle de Muar, et se retirait en dili-

gence, inconsolable du malheur de ses alliés, et honteux d'avoir fait de fausses démarches.

Retour de la flotte victorieuse.

La frégate envoyée par Deza, et qui fut conduite par Emmanuel Godigno, arriva justement le jour que le saint homme avait dit. La flotte suivit peu de temps après, et entra triomphante dans le port, au son des trompettes et parmi les décharges de l'artillerie. Toute la ville la reçut avec des cris d'allégresse. Le père François qui menait le peuple sur le rivage, tenait un crucifix à la main, pour faire entendre aux habitants et aux vainqueurs que c'était à Jésus-Christ que l'on devait la victoire. Les uns et les autres, mêlant ensemble leurs voix, rendirent de solennelles actions de grâces au Sauveur des hommes ; mais ils ne purent s'empêcher d'applaudir au saint, sur la vérité de ses prédictions, ni de publier que c'était lui qui avait obtenu du Ciel un si grand succès.

Anger arrive à Malaca, lorsque Xavier est près d'en partir.

Les applaudissements et les éloges qu'on donna au père Xavier, ne contribuèrent pas moins à lui faire hâter son voyage de Goa, que les affaires qui l'y rappelaient. Il y avait quatre mois qu'il demeurait à Malaca, depuis son retour des Moluques, et il était près de partir, lorsque les navires qui avaient coutume de venir tous les ans de la Chine, arrivèrent dans le port. Un Japonais, nommé Anger, vint avec ces navires tout exprès pour voir le père Xavier. C'était un homme de trente-cinq ans, marié, riche, noble d'extraction, et qui avait mené une vie assez libertine. Les Portugais, qui deux ans auparavant firent la découverte du Japon, le connurent à Cangoxima, lieu de sa naissance, et surent de lui-même qu'étant fort troublé du souvenir des péchés de sa jeunesse, il s'était retiré parmi les bonzes solitaires, mais que la solitude ni l'entretien de ces religieux du Japon n'avaient pu lui rendre la tranquillité de son esprit, et qu'il s'était remis dans le commerce du monde, plus agité que jamais des remords de sa conscience.

D'autres marchands portugais, qui vinrent alors en la ville de Cangoxima, et qui avaient vu à Malaca le père Xavier au premier voyage qu'il y fit, lièrent une amitié très-étroite avec Anger. Comme le Japonais s'ouvrit à eux sur ses peines intérieures qui augmentaient tous les jours de plus en plus, ils lui dirent qu'il y avait à Malaca un religieux d'une sainteté éminente, expérimenté dans la conduite des âmes, et tout propre à lui mettre l'esprit en repos; que, s'il voulait tenter ce remède, ils lui en faciliteraient les moyens, et qu'ils le conduiraient vers le saint dont ils lui parlaient; que c'était le père François Xavier, leur ami, le refuge des pécheurs et le consolateur des affligés.

Diverses aventures d'Anger

Anger se sentit une forte envie d'aller chercher le saint homme, mais la longueur du chemin, qui était de huit cents lieues, les périls d'une mer très-orageuse, et la considération de sa famille le refroidirent un peu. Une méchante affaire qu'il eut presque au même temps, le détermina enfin; car, ayant tué un homme dans une querelle, et étant poursuivi par la justice, il ne trouva point de meilleure retraite que les navires des Portugais, ni de voie plus sûre pour sauver sa vie, que d'accepter l'offre qu'on lui avait faite.

Alvarez Vaz, qui avait le plus pressé Anger sur ce voyage, et qui s'était offert plusieurs fois de le conduire au père Xavier, n'avait pas expédié toutes ses affaires, lorsque le Japonais vint se réfugier dans son navire. Il l'envoya donc, avec des lettres de recommandation, à un autre Portugais, nommé Ferdinand Alvarez, qui était à un autre port du Japon, et qui devait bientôt faire voile vers Malaca.

Anger partit la nuit, accompagné de deux serviteurs. Étant arrivé au port, et cherchant Ferdinand Alvarez, il rencontra George Alvarez, qui allait lever l'ancre. Ce George Alvarez était un riche marchand, fort homme de bien, et fort affectionné au père Xavier. Il reçut les lettres de Vaz, comme si

elles lui eussent été adressées, prit les trois Japonais dans son vaisseau, les traita très-honnêtement, et les conduisit à Malaca, se faisant un plaisir de les présenter à l'homme de Dieu, et s'imaginant que ce seraient les premiers chrétiens de leur nation; mais le malheur voulut qu'Alvarez ne trouvât point le père François, qui était parti un peu auparavant pour les Moluques. Anger, plus inquiet dans un pays étranger qu'il n'avait été dans le sien, et désespérant de voir jamais celui dont ses amis lui avaient parlé, prit la pensée de s'en retourner au Japon, sans considérer à quoi il s'exposait, et oubliant presque le meurtre qui l'avait contraint de fuir, selon la coutume des criminels qui s'aveuglent en ces rencontres, et que la justice divine ramène souvent au lieu même où ils ont commis le crime.

Il se remet donc en mer, et après avoir fait un peu de séjour à un port de la Chine, il continue son voyage. Quelques îles du Japon paraissaient déjà, lorsqu'il s'éleva une furieuse tempête qui fit presque périr le navire, et qui le repoussa, en quatre jours, au port de la Chine où il s'était arrêté. Ce fut pour Anger un coup favorable de la Providence; car la même main qui repousse les coupables dans l'abîme, les en détourne et les en retire quelquefois d'une manière miraculeuse.

Le Japonais rencontra là Alvarez Vaz, tout prêt à partir pour Malaca. Ce Portugais, qui l'aimait, lui fit des reproches de son impatience, s'offrit de le conduire au lieu qu'il avait quitté si brusquement, et lui dit que, selon toutes les apparences, le père Xavier serait de retour des Moluques. Anger, qui avait toujours la conscience fort troublée, et qui était par là facile à tourner de quelque côté qu'on voulait, suivit le conseil de Vaz, et retourna avec lui.

Anger est conduit au père Xavier qui l'envoie à Goa.

En descendant du navire, il trouva sur le rivage George Alvarez, celui qui l'avait conduit la première fois à Malaca. Alvarez, surpris de revoir Anger, lui dit d'abord que le père

Xavier était revenu des Moluques, et le mena sur-le-champ au saint homme. Xavier, qui prévit dès lors, non-seulement que ce Japonais serait le premier du Japon qui recevrait le baptême, mais aussi que, par son moyen, l'Évangile y serait prêché, fut saisi de joie en le voyant, et l'embrassa avec beaucoup de tendresse. La vue et les embrassements du saint consolèrent tellement Anger, qu'il ne douta pas de ce qu'on lui avait fait espérer. Comme il entendait un peu le portugais, Xavier l'assura lui-même que ses inquiétudes se dissiperaient, et qu'il obtiendrait le repos qu'il était venu chercher si loin; mais qu'il lui fallait auparavant et connaître et pratiquer la loi du vrai Dieu, qui seul pouvait apaiser les troubles du cœur et mettre l'esprit dans une situation tranquille. Anger, qui ne désirait rien tant que d'avoir la conscience calme, et qui était charmé des bontés du père, s'offrit volontiers à tout. Le serviteur de Dieu lui enseigna les principes de la foi, dont les Portugais ses amis lui avaient déjà donné quelque connaissance, autant que des gens de négoce en étaient capables. Mais afin que sa conversion fût plus solide, il jugea à propos de l'envoyer, lui et ses valets, au séminaire de Goa, pour y être instruits à fond des vérités et des pratiques du christianisme avant leur baptême. Le dessein du père était encore, que ces prémices de la chrétienté japonaise fussent consacrées à Dieu par l'évêque don Jean d'Albuquerque, dans la capitale des Indes.

Comme, en allant à Goa, il devait visiter la côte de la Pêcherie, il ne voulut pas mener avec lui les trois Japonais, et il chargea George Alvarez de les conduire. Il écrivit seulement par eux au recteur du collége de Saint-Paul, et il lui ordonna d'en avoir tout le soin possible. Il mit dans le navire d'un autre Portugais, nommé Gonzalve Fernandez, vingt à trente jeunes hommes qu'il avait amenés des Moluques, pour les faire étudier au même collége; après quoi il s'embarqua

de son côté dans un vaisseau qui allait tout droit à Cochin.

Au passage du détroit de Ceylan, le navire qui portait Xavier fut surpris de la plus horrible tempête qui se vît jamais. Il fallut d'abord jeter toutes les marchandises dans la mer ; et les vents soufflaient avec une telle violence, que le pilote, ne pouvant tenir le gouvernail, abandonna le vaisseau au gré des vagues. On eut durant trois jours et trois nuits l'image de la mort toujours présente, et rien ne rassurait les matelots que le visage serein du père Xavier parmi les cris et le tumulte du navire.

Xavier apaise une tempête.

Après avoir entendu les confessions, imploré le secours du Ciel, et exhorté tout le monde à recevoir également de la main du Seigneur la vie ou la mort, il se retira dans une chambre. François Péreyra cherchant le saint homme au fort de l'orage, pour se consoler avec lui, le trouva à genoux devant son crucifix, tout abîmé en Dieu.

Le navire, emporté par un courant impétueux, donnait déjà contre les bancs de Ceylan, et les matelots se croyaient perdus sans ressource, lorsque le père, sortant de sa chambre, demanda au pilote la corde et le plomb qui servaient à sonder la mer. Les ayant pris, il les laisse aller jusqu'au fond, en prononçant ces paroles : *Grand Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, ayez pitié de nous.* Au même moment, le vaisseau s'arrête, le vent s'apaise; ils continuent ensuite leur voyage, et gagnent heureusement le port de Cochin, le 21 janvier 1548.

Le père prit là un peu de loisir pour écrire diverses lettres en Europe, par un vaisseau de Lisbonne, qui était sur le point de faire voile. La première fut au roi de Portugal, Jean III. Toute la lettre était remplie de sages conseils, qui regardaient les devoirs du prince. Il l'avertissait tout de nouveau que Sa Majesté serait coupable devant Dieu du mauvais gouvernement de ses ministres, et qu'on lui demanderait compte un jour du salut des âmes qu'elle aurait laissé périr faute d'ap-

Il écrit au roi de Portugal.

Lib. 4. Ep. 2. Nov.

plication et de fermeté; mais il le faisait avec toutes les précautions et tous les adoucissements de la charité chrétienne.

Sa lettre pleine de zèle, de discrétion et de charité.

« J'ai délibéré longtemps, disait-il, si j'exposerais à Votre » Majesté ce qui se fait dans les Indes par ses officiers, et » ce qu'il me semble qu'on y devrait faire pour l'établisse» ment de la foi. D'un côté, le zèle de la gloire et du service » de Dieu me portait à vous écrire; d'un autre, j'en étais » détourné par la crainte que j'avais de vous écrire inutile» ment; mais en même temps il me semblait que je ne pou» vais y manquer sans trahir mon ministère, et il me parais» sait aussi que Dieu ne me donnait pas ces pensées sans un » dessein particulier; que c'était probablement afin que je » les communiquasse à Votre Majesté, et c'est ce que je m'i» maginais de plus vraisemblable.

» Néanmoins, je craignais toujours que, si je vous disais » librement toutes mes pensées, ma lettre ne servît de té» moin contre vous à l'heure de votre mort, et n'augmentât » pour Votre Majesté la rigueur de ce dernier jugement, en » lui ôtant l'excuse de l'ignorance. Ces considérations me » faisaient beaucoup de peine, et Votre Majesté peut m'en » croire; car enfin mon cœur me répond que je ne souhaite » d'user mes forces, et de donner même ma vie pour la con» version des Indiens, que dans la vue de décharger, autant » que je puis, la conscience de Votre Majesté, et de lui rendre » le jugement dernier moins terrible. Je ne fais en cela que » ce que je dois; et l'affection particulière que vous avez » pour notre Compagnie mérite bien que je me sacrifie moi» même pour vous. »

Après lui avoir fait entendre combien les jalousies et les divisions secrètes des officiers empêchaient le progrès de l'Évangile, il lui témoigne qu'il voudrait que Sa Majesté s'obligeât, par un jurement solennel, à punir sévèrement quiconque serait cause que la religion ne s'étendrait pas dans

les Indes ; et il lui déclare que si ceux qui ont l'autorité entre les mains étaient persuadés que leurs fautes ne demeureraient pas impunies, toute l'île de Ceylan, tout le cap de Comorin et plusieurs rois de Malabar, embrasseraient le christianisme en une année ; que tout ce qu'il y a d'hommes aux Indes reconnaîtrait la divinité de Jésus-Christ, et ferait profession de sa doctrine, si les ministres qui ont négligé les intérêts de la foi avaient été privés de leurs dignités et de leurs biens.

Il demande au roi des prédicateurs de la Compagnie

Il demande ensuite des prédicateurs au roi, et des prédicateurs de la Compagnie, comme les jugeant plus propres que d'autres dans le nouveau monde. « Je supplie, dit-il, et » je conjure Votre Majesté, par l'amour qu'elle a pour notre » Seigneur, et par le zèle dont elle brûle pour la gloire de la » Majesté divine, d'envoyer, l'année prochaine, des prédica- » teurs de notre Compagnie à ses fidèles sujets des Indes ; » car je vous assure que vos forteresses ont extrêmement » besoin de ce secours, et à cause des Portugais qui y sont » en garnison, et à cause des nouveaux chrétiens établis » dans les villes et dans les villages qui en dépendent. J'en parle avec expérience : et c'est ce que j'ai vu de mes yeux » qui m'oblige à vous écrire là-dessus. Étant à Malaca et aux » Moluques, je prêchais tous les dimanches et toutes les fêtes deux fois par jour, et j'étais contraint de le faire, » parce que je voyais que les soldats et le peuple avaient » grand besoin qu'on leur annonçât souvent la parole de » Dieu.

» Je prêchais donc le matin aux Portugais, à la messe, je » remontais en chaire l'après-dînée, et j'instruisais leurs en- » fants, leurs esclaves, et les idolâtres nouvellement con- » vertis, en accommodant mon discours à la portée de leur » esprit, et leur expliquant les principaux points de la doc- » trine chrétienne l'un après l'autre. Outre cela, un jour de » la semaine j'assemblais dans l'église les femmes des Por-

» tugais, et je leur faisais un catéchisme sur les articles de » la foi, sur les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. » On verrait, en peu d'années, un fruit admirable, si la même » méthode s'observait constamment partout. J'enseignais » encore tous les jours, dans les forteresses mêmes, les » principes de la religion aux garçons et aux filles des gens » de guerre, à leurs serviteurs et à leurs servantes, enfin aux » chrétiens originaires du pays; et ces instructions faisaient » un si bon effet, qu'on renonçait entièrement aux supersti- » tions et aux sorcelleries qui étaient fort en usage parmi » ces néophytes grossiers.

» Je descends dans tous ces petits détails, afin que Votre » Majesté juge, selon sa prudence, combien les prédicateurs » sont nécessaires ici, et qu'elle n'oublie pas de nous en » procurer un grand nombre; car si le ministère de la prédi- » cation ne s'exerce pas davantage dans la suite, on doit » craindre non-seulement que les Indiens qui ont embrassé » notre sainte foi depuis peu, ne persévèrent pas, mais » aussi que les Portugais n'oublient les devoirs du chris- » tianisme, et ne vivent en vrais idolâtres. »

Il écrit au père Simon Rodriguez.

Comme le père Simon Rodriguez, qui gouvernait la Compagnie dans le Portugal, avait beaucoup de crédit à la cour, le père Xavier lui écrivit en même temps, et le pria d'appuyer auprès du roi toutes ses demandes. Il lui recommande surtout de choisir des prédicateurs qui soient gens d'une vertu reconnue et d'une mortification exemplaire. Il ajoute enfin : « Si je pensais que le roi ne trouvât pas mauvais les » avis d'un serviteur fidèle et qui l'aime sincèrement, je lui » conseillerais de méditer tous les jours l'espace d'un quart » d'heure, cette divine sentence : *Que sert à un homme de* » *gagner tout l'univers et de perdre son âme?* Je lui conseille- » rais, dis-je, de demander à Dieu l'intelligence et le goût » de ces paroles, de finir par là toutes ses prières : *Que sert*

» *à un homme de gagner tout l'univers et de perdre son âme?* Il
» est temps ajouta Xavier, de tirer le prince d'erreur, de
» l'avertir que l'heure de sa mort est plus proche qu'il ne
» pense, cette heure fatale où le Roi des rois et le Seigneur
» des seigneurs doit l'appeler au jugement, et lui dire ces
» redoutables paroles : *Rendez compte de votre administration.*
» C'est pourquoi, faites en sorte, mon très-cher frère, qu'il
» remplisse bien ses devoirs, et qu'il envoie aux Indes tous
» les secours nécessaires pour l'accroissement de la foi. »

Xavier écrivit aussi de Cochin, aux Pères de la Compagnie qui étaient à Rome, et il leur manda fort au long ses voyages de Malaca, d'Amboine, des Moluques, de l'île du More, et la bénédiction que Dieu y avait donnée; mais il n'oublia pas de leur raconter le danger qu'il avait couru dans le détroit de Ceylan, et il le fit d'une manière très-consolante pour eux.

Il mande aux pères de Rome ses divers voyages.

« Dans le fort de la tempête, dit-il en sa lettre, je pris
» pour intercesseur auprès de Dieu, premièrement les per-
» sonnes vivantes de notre Compagnie avec toutes celles qui
» lui sont affectionnées ; ensuite tous les chrétiens, pour être
» assisté par les mérites de l'épouse de Jésus-Christ, la
» sainte Église catholique, dont les prières sont exaucées
» dans le ciel, bien qu'elle demeure sur la terre. Je m'adres-
» sai après aux morts, et particulièrement à Pierre Le Fèvre,
» pour apaiser la colère de Dieu. Je parcourus les ordres des
» anges et des saints, et je les invoquai tous; mais, afin
» d'obtenir plus aisément le pardon de mes innombrables
» péchés, je réclamai, pour ma protectrice et pour ma pa-
» tronne, la très-sainte Mère de Dieu, la reine du Ciel, qui
» obtient sans peine de son Fils tout ce qu'elle demande;
» enfin, ayant mis mon espérance aux mérites infinis de
» notre Seigneur Jésus-Christ, étant protégé de la sorte, je
» ressentis une bien plus grande joie au milieu de cette fu-

Lib. 2. Ep. 6.

» rieuse tourmente, que quand je fus tout à fait hors de
» péril.

» A la vérité, étant, comme je suis, le plus méchant de
» tous les hommes, j'ai honte d'avoir versé tant de larmes,
» par un excès de plaisir céleste, lorsque j'étais sur le point
» de périr : aussi priais-je humblement notre Seigneur de ne
» me point délivrer du naufrage dont nous étions menacés,
» à moins qu'il ne me réservât à de plus grands périls pour
» sa gloire et pour son service.

» Dieu, au reste, m'a fait connaître souvent, par un senti-
» ment intérieur, de combien de dangers et de peines j'ai
» été tiré par les prières et les sacrifices de ceux de la Com-
» pagnie, et qui travaillent sur la terre, et qui jouissent de
» la couronne de leurs travaux dans le ciel. Quand j'ai une
» fois commencé à parler de notre Compagnie, je ne puis
» finir; mais le départ des vaisseaux m'y oblige malgré moi :
» et voici ce que je trouve de plus propre pour finir ma lettre.
» *Si jamais je t'oublie, ô Compagnie de Jésus, que ma main*
» *droite me soit inutile, et que j'en oublie moi-même l'usage.* SI
» OBLITUS UNQUAM FUERO TUI, SOCIETAS JESU, OBLIVIONI DETUR
» DEXTERA MEA. Je prie notre Seigneur Jésus-Christ que,
» puisque durant le cours de cette vie misérable il nous a
» assemblés dans sa compagnie, il nous réunisse pendant
» toute l'éternité bienheureuse dans la compagnie des saints
» qui le voient au ciel. »

Après avoir écrit ces lettres, et s'être employé un peu au service du prochain, il reprit la route de Comorin, doubla le cap tout de nouveau, et gagna la côte de la Pêcherie. Les Paravas, qui étaient ses premiers enfants en Jésus-Christ, furent ravis de revoir leur saint et bon père, comme ils le nommaient. Tous les villages venaient au-devant de lui, en chantant la doctrine chrétienne, et remerciant Dieu de son retour. La joie du saint ne fut pas moindre que la leur; il eut

surtout une extrême consolation de voir le nombre des chrétiens fort augmenté par les travaux de ses frères. Il y avait là plusieurs ouvriers de la Compagnie, dont les principaux étaient Antoine Criminal, François Henriquez, et Alphonse Cyprien; car, comme le père Xavier écrivit d'Amboine qu'on envoyât à la Pêcherie le plus de gens qu'on pourrait pour cultiver ces nouvelles plantes, tous les missionnaires qui vinrent de Portugal, depuis que lui et ses deux compagnons furent arrivés aux Indes, se rendirent de ce côté-là, hors les trois qui allèrent aux Moluques, et deux qui demeurèrent à Goa pour l'instruction de la jeunesse.

Il est édifié de la ferveur des nouveaux chrétiens.

La ferveur des fidèles ne consola pas moins Xavier que leur nombre. En visitant un village, on lui montra un jeune homme du pays, qui, s'étant embarqué en la compagnie d'un Portugais, avait été jeté par la tempête sur la côte de Malabar. Les Sarrasins, qui habitaient ce lieu-là, après avoir massacré le Portugais, voulurent faire renoncer la foi à son compagnon. Ils le menèrent, pour ce sujet, en une mosquée, et lui promirent de grands biens, s'il abandonnait la loi de Jésus-Christ et prenait celle de leur prophète Mahomet. Mais voyant que les promesses ne l'ébranlaient point, ils le menacèrent de la mort, et levèrent en même temps le coutelas sur sa tête pour lui faire peur. Comme cela ne l'étonna pas, et qu'il persista toujours à confesser Jésus-Christ, ils le chargèrent de fers, et le traitèrent très-cruellement, jusqu'à ce qu'un capitaine portugais, informé du fait, se jeta avec une troupe de soldats dans le village des infidèles, et retira le jeune homme de leurs mains.

Xavier l'embrassa plusieurs fois, et loua Dieu de ce que la foi était si vive en des cœurs barbares. Il apprit aussi avec plaisir la constance de quelques esclaves, qui, s'étant enfuis de la maison de leurs maîtres portugais, et vivant parmi les gentils, bien loin de se laisser corrompre aux superstitions

païennes, s'acquittaient exactement des obligations de leur baptême, et vivaient d'une manière très-édifiante. On lui raconta de ces esclaves, que, si quelqu'un d'eux mourait, ils ne permettaient pas que le corps fût brûlé, selon la coutume des païens, ou laissé sans sépulture, mais qu'ils l'enterraient suivant les cérémonies de l'Église, et qu'ils plantaient même une croix sur la fosse.

Bien que les infidèles qu'ils servaient ne les empêchassent pas d'être chrétiens, et que chacun d'eux fût résolu de persévérer en la foi au milieu de l'idolâtrie, ils souhaitaient fort de retourner parmi les fidèles, pour avoir des secours spirituels qui leur manquaient, et pour mener une vie encore plus conforme à leur croyance. Ainsi, dès qu'ils surent le retour du père Xavier, qui les avait baptisés la plupart, ils vinrent le prier de faire leur paix avec les maîtres qu'ils avaient quittés pour se tirer de l'esclavage, et ils lui déclarèrent qu'ils étaient contents de perdre encore une fois leur liberté, dans la vue de leur salut. Xavier les reçut comme ses enfants bien-aimés, et obtint ensuite leur grâce.

Il s'arrête a Manapar, et ce qu'il y fait.

Quand il eut parcouru tous les villages, il s'arrêta quinze jours à Manapar, qui n'est pas fort éloigné du cap de Comorin. Comme l'unique fin qu'il se proposait, était de planter la foi dans les Indes, et que, pour cela, il fallait y établir la Compagnie, il commença à régler les choses selon les principes et dans l'esprit du père Ignace, général de l'ordre. Ayant rassemblé tous les ouvriers de la côte, il examina les talents et les vertus de chacun, en traitant familièrement avec eux, et leur faisant rendre compte de leur intérieur. Après, il leur assigna les lieux qui leur convenaient, suivant leurs forces spirituelles et corporelles. Il nomma le père Antoine Criminal, supérieur de tous; et, afin qu'ils fussent plus capables de servir ce peuple, il ordonna que chacun étudiât avec tout le soin possible la langue malabare qui a

cours dans tout le pays. Il chargea, pour ce sujet, le père François Henriquez de réduire cette langue en art, et de composer une grammaire très-exacte, selon la méthode des grammaires grecque et latine. L'ouvrage semblait impossible, surtout à un homme nouvellement venu d'Europe, et qui avait peu de connaissance des langues indiennes. Néanmoins Henriquez en vint à bout, même en peu de temps, et ce fut apparemment un miracle de l'obéissance.

Cependant Xavier, jugeant que l'explication qu'il avait faite de la doctrine chrétienne aux Moluques, serait fort utile à ses chers Paravas, voulut qu'un prêtre malabare, qui entendait bien le portugais, la traduisît en sa langue. Mais, afin que la conduite des missionnaires fût uniforme, et que le même esprit les animât tous, outre les instructions qu'il leur fit de vive voix, il leur donna par écrit les règles suivantes :

Les règles qu'il prescrit aux missionnaires de la Pêcherie.

Lib 4. Ep. 5. Nov.

« En premier lieu, dans les endroits que vous avez à cultiver, ayez soin de baptiser les enfants nouvellement nés, » et de le faire vous-mêmes, sans vous en fier à personne : » il n'y a rien présentement de plus important que cela. » N'attendez pas que les pères et les mères vous appellent; » comme ils peuvent aisément se négliger là-dessus, il faut » que vous parcouriez les villages, que vous entriez dans les » maisons, et que vous baptisiez tout ce que vous trouverez » de petits enfants.

» Après ce qui regarde le baptême, vous ne devez avoir » rien plus à cœur que d'enseigner les principes de la foi » aux enfants qui sont capables d'instructions. Ne pouvant » pas être partout, vous ferez en sorte que les canacopoles » et les maîtres du catéchisme fassent leur devoir, et qu'ils » observent religieusement les coutumes établies; c'est » pourquoi, quand vous allez dans les villages pour voir ce » qui s'y passe, ramassez les maîtres avec les disciples, et » sachez des enfants, en la présence de ceux qui ont accou-

» tumé de les instruire, ce qu'ils ont appris ou oublié depuis » votre dernière visite; cela redoublera l'ardeur des disci- » ples et l'exactitude des maîtres.

» Les dimanches, assemblez les hommes dans l'église pour » réciter les prières, et prenez bien garde si les pantagatins » ou les chefs du peuple y assistent. Vous expliquerez les » prières qui se diront; vous reprendrez les vices que l'usage » aura établis; vous en ferez comprendre l'énormité par des » exemples plausibles; enfin, vous menacerez les pécheurs » opiniâtres de la colère du Ciel, et vous leur direz que, s'ils » ne changent de mœurs, leurs jours seront abrégés par toutes » sortes de maladies; que les rois païens les feront esclaves, » et que leurs âmes immortelles deviendront la pâture du feu » éternel de l'enfer.

» Dès que vous serez arrivés en un lieu, vous vous infor- » merez qui sont ceux qui ont des querelles, et vous tâcherez » de les réconcilier. Vous ferez, au reste, les réconcilia- » tions dans l'église, où il sera bon que toutes les femmes » s'assemblent le samedi, comme les hommes le font le » dimanche.

» Quand le prêtre malabare aura traduit l'explication du » Symbole, vous en ferez faire des copies, que vous aurez » soin qu'on lise les dimanches aux hommes, et les samedis » aux femmes; et, si vous y êtes présents, vous en ferez » vous-mêmes la lecture, en y ajoutant les éclaircissements » nécessaires.

» Qu'on distribue aux pauvres tout ce que les hommes et » les femmes donneront par dévotion dans l'église, et gardez- » vous bien d'en profiter en nulle manière.

» Ne manquez pas tous les samedis et tous les dimanches, » de faire souvenir les fidèles qu'on vous avertisse dès que » quelqu'un tombera malade, afin que vous le visitiez, et » faites-leur entendre que si on ne vous avertit pas, et que le

» malade meure, vous ne l'enterrerez pas avec les chrétiens,
» pour punir leur négligence.

» Quand vous allez voir les malades, faites-leur surtout
» réciter le Symbole de la foi en leur langue naturelle. Vous
» les interrogerez sur chaque article, et vous leur demanderez
» s'ils croient sincèrement; vous leur ferez dire ensuite le
» *Confiteor* et les autres prières catholiques, après quoi vous
» réciterez sur eux l'Évangile.

» Pour enterrer les morts, vous ramasserez les enfants; et,
» étant sortis de l'église avec eux, la croix à la tête de la pro-
» cession, vous chanterez la doctrine chrétienne en allant et
» en revenant. Vous direz les prières de l'Église au logis du
» mort; et, avant qu'on le mette en terre, vous ferez aussi
» une petite exhortation à l'assemblée, en présence du corps,
» sur la nécessité de mourir, sur l'amendement des mœurs
» et sur la pratique des vertus.

» Vous avertirez les hommes le dimanche, et les femmes
» le samedi, d'apporter dans l'église leurs petits enfants
» malades, afin qu'on lise sur eux l'Évangile pour leur gué-
» rison, et que la foi des pères et des mères s'augmente par
» là avec le respect envers les temples du Seigneur.

» Vous terminerez vous-mêmes les procès; si vous ne le
» pouvez sur-le-champ, vous en remettrez l'expédition au
» dimanche; et, après le service divin, vous les ferez expé-
» dier par les principaux du lieu. Je ne veux pas néanmoins
» que ces sortes d'affaires vous occupent trop, ni que vous
» préfériez le soin des intérêts temporels du prochain, aux
» œuvres de charité qui regardent le salut des âmes; et je
» suis d'avis que, quand il se présentera quelque chose d'im-
» portant à cet égard, vous le renvoyiez au commandant por-
» tugais.

» Faites tout ce que vous pourrez pour vous rendre aima-
» bles à ces peuples, car vous ferez de plus grands biens en

» vous faisant aimer qu'en vous faisant craindre. N'ordonnez
» aucune peine contre personne, que par le conseil du père
» Antoine Criminal; et, si celui qui commande les Portugais
» est présent, ne faites rien sans son ordre. Au cas qu'un
» homme ou une femme fasse quelque pagode ou quelque
» idole, bannissez-les du village, si le père Criminal le juge
» à propos. Témoignez beaucoup d'affection aux enfants qui
» fréquentent les écoles chrétiennes; pardonnez-leur, et
» dissimulez quelquefois leurs fautes, de peur qu'un traite-
» ment sévère ne les éloigne de nous.

» En la présence d'un Portugais, abstenez-vous de reprendre
» et de condamner les chrétiens du pays; au contraire, louez-
» les, et faites toujours leur apologie; car, si on considère le
» peu de temps qu'il y a qu'ils ont embrassé la foi, et combien
» il leur manque de secours pour vivre chrétiennement, on
» ne s'étonnera que de ce qu'ils ne sont pas plus vicieux.

» Rendez aux prêtres malabares tous les services possibles,
» en ce qui touche leur avancement spirituel. Ayez soin qu'ils
» se confessent, qu'ils disent la messe, et qu'ils donnent bon
» exemple, et n'écrivez rien contre eux à qui que ce soit.

» Vivez si bien avec les commandants portugais, qu'on ne
» s'aperçoive jamais qu'il y ait la moindre mésintelligence
» entre vous et eux. Pour les autres Portugais, tâchez, par
» toutes sortes de moyens, de les faire vos amis, et n'ayez
» jamais rien à démêler avec aucun d'eux, quand même ils
» vous feraient un procès ou une querelle de gaîté de cœur.
» S'ils font de mauvais traitements aux chrétiens, opposez-
» vous-y, mais doucement; et si vous voyez que vos oppo-
» sitions soient inutiles, faites vos plaintes au commandant,
» avec qui je vous prie, encore une fois, de n'avoir jamais de
» différend.

» Que vos entretiens avec les Portugais ne soient que de
» choses spirituelles, de la mort, du jugement, du purgatoire,

» de l'enfer, de la fréquentation des sacrements, et de l'ob-
» servation exacte des commandements de Dieu; car, si vous
» ne leur parlez que de ces matières, ils ne vous déroberont
» pas les heures destinées à vos fonctions.

» Vous ne manquerez pas d'écrire à Goa, aux pères et aux
» frères de notre Compagnie, pour leur rendre compte du
» fruit de vos travaux, et pour leur proposer ce que vous
» jugerez être utile à l'avancement de la piété. Vous écrirez
» aussi à l'évêque, mais avec beaucoup de révérence et de
» soumission, comme au père commun et au pasteur général
» du nouveau monde.

» Ce que je vous recommande surtout, et ce que je ne puis
» assez vous dire, c'est que, quelque voyage que vous fassiez,
» et en quelque lieu que vous soyez, vous tâchiez de vous
» rendre aimables à tout le monde, par de bons offices et
» par des manières honnêtes. Ainsi, vous deviendrez plus
» propres à la conquête des âmes. Que Notre-Seigneur vous
» en fasse la grâce, et demeure avec vous tous éternelle-
» ment. »

Il passe en l'île de Ceylan, et ce qu'il y fait.

Les choses étant ainsi réglées dans la côte de la Pêcherie, le père voulut passer en l'île de Ceylan avant de retourner à Goa. Son dessein était de recueillir le fruit du sang précieux que, deux ans auparavant, le roi de Jafanapatan avait fait répandre, ou de voir du moins quelle disposition il y avait à l'Évangile parmi des peuples qui avaient été témoins de la constance des martyrs.

A la vérité, la mort des deux jeunes princes convertis, qui prétendaient à la couronne de Jafanapatan, fit presque perdre toute l'espérance qu'on avait d'établir le christianisme dans l'île. Xavier ne laissa point de convertir le roi de Candé, qui est un des rois de Ceylan; il alla ensuite trouver le tyran qui avait traité si cruellement les chrétiens, pour l'engager, contre toutes les apparences humaines, à permettre que la loi de

Jésus-Christ fût publiée dans ses terres, et pour le porter à se faire chrétien lui-même.

Comme les raisons d'État sont les plus fortes sur l'esprit des princes, le père représenta d'abord au roi infidèle que son trône ne pouvait être affermi que par les armes des Portugais; et que, si une fois il contractait une étroite alliance avec eux, il n'avait rien à craindre, ni de ses ennemis, ni de ses sujets. Le barbare qui craignait tout au dedans et au dehors, oubliant que don Alphonse de Sosa avait voulu lui faire la guerre en faveur des deux princes baptisés, écouta ces propositions de paix, et souffrit même qu'on lui expliquât les mystères de la loi chrétienne.

Les instructions du saint touchèrent si fort le tyran, que, changé en moins de rien, il promit d'embrasser la foi et de travailler à réduire ses sujets, en offrant, pour gage de sa parole, de mettre son royaume entre les mains du roi de Portugal, et de lui payer un tribut tel qu'on jugerait à propos, sans demander que deux choses : l'une, que le gouverneur des Indes fît avec lui une bonne paix, comme avec les autres rois indiens qui s'étaient rendus vassaux de la couronne de Portugal; l'autre, que, pour empêcher les révoltes et les troubles qui pourraient naître du changement de religion, on lui envoyât une compagnie de soldats portugais, qui serait entretenue à ses dépens.

Il part pour Goa, et va trouver le vice-roi à Bazain.

Le père Xavier, fort content d'avoir réussi au delà de ses espérances, partit pour Goa avec un ambassadeur du roi infidèle, et y arriva le 20 mars de la même année 1548. Comme don Jean de Castro, vice-roi des Indes, était à Bazain, vers le golfe de Cambaye, le père s'embarqua tout de nouveau, malgré la saison qui n'était pas favorable, jugeant qu'une chose aussi importante que celle-là ne pouvait être assez tôt faite, et que les délais ruinent souvent les meilleures affaires.

Castro n'avait jamais vu Xavier; mais tout ce qu'il en avait

ouï dire lui donnait une extrême envie de le voir. Il le reçut avec tout l'honneur qu'on rend la première fois à un saint, et accepta volontiers les offres du roi de Jafanapatan, aux conditions qui ont été dites. Mais il arrêta quelque temps le serviteur de Dieu, et pour l'entendre prêcher, et pour le consulter sur des affaires épineuses où les intérêts de l'État et de la religion étaient joints ensemble.

Il obtient du vice-roi ce qu'il veut.

Il destina cependant Antoine Monis Barreto, homme d'autorité et très-brave, pour la garnison de Jafanapatan, avec cent soldats bien aguerris, et tous dignes de leur chef. Il ordonna en même temps qu'on traitât magnifiquement l'ambassadeur, qui était demeuré à Goa, et que, si lui ou ses gens voulaient être baptisés, on n'épargnât rien pour la cérémonie de leur baptême. Mais le roi de Jafanapatan manqua dans la suite de fidélité envers Dieu et envers les hommes, et c'est probablement ce qui attira les derniers malheurs sur sa personne et sur son royaume.

Il convertit un jeune gentilhomme fort débauché.

Le séjour que Xavier fit à Bazain ne fut pas inutile à un jeune homme de naissance, et fort débauché, nommé Rodrigue Segueyra, qu'il connaissait depuis deux ans; car Segueyra ayant fait un meurtre dans la ville de Malaca, dans le temps que le père y était pour la première fois, il se retira à l'hôpital, pour se dérober à la justice. Ce fut là que l'homme de Dieu le connut, et qu'il en fit son ami, par ces voies de douceur et d'honnêteté qui lui réussissaient toujours bien. Dès qu'il eut gagné l'affection de Segueyra, il lui parla de l'éternité avec tant de force, que le jeune gentilhomme rentra en lui-même, et fit au père une confession générale. Xavier, pour l'engager davantage dans le bien, et pour le tirer de l'hôpital, où la crainte du supplice le tenait caché, accommoda son affaire avec ses parties, et obtint sa grâce du gouverneur de Malaca; mais, voyant que la vie molle et dissolue du pays était capable de le corrompre, nonobstant tous ses bons des-

seins, il lui conseilla de quitter les Indes et de retourner en Europe.

Segueyra, qui sentait son faible, et qui voulait se sauver, promit tout au père, et se mit même en état d'exécuter sa promesse. En effet, il prit la route de Goa, dans le dessein de prendre au plus tôt celle de Lisbonne ; mais ayant été fait receveur des deniers publics par le vice-roi don Jean de Castro, il perdit la pensée du Portugal, et retomba dans ses premières débauches.

Il ne pensait plus à Xavier, lorsqu'il le rencontra au milieu de Bazain. La vue du père le surprit et l'embarrassa d'abord. S'étant remis aussitôt, il aborda hardiment Xavier, et lui prit la main pour la baiser, comme il avait fait quelquefois.

Le père, tout humain et tout civil qu'il était, repoussa Segueyra assez durement. Néanmoins se radoucissant un peu : *Eh quoi ! mon fils,* lui dit-il, *vous êtes encore aux Indes ? N'êtes-vous pas parti de Malaca pour repasser en Portugal ?*

Le Portugais tout confus, et ne sachant comment s'excuser, rejeta la faute sur le gouverneur, qui l'avait retenu en quelque façon malgré lui. *Mais,* reprit Xavier avec une sainte indignation, *est-ce le gouverneur qui vous a obligé de mener une vie de bête et d'être deux ans sans vous confesser ? Quoi qu'il en soit,* continua-t-il, *sachez que nous ne serons jamais bien ensemble, tandis que vous serez mal avec Dieu.* A ces paroles, Segueyra, pénétré d'une très-vive douleur, demanda pardon au père de n'avoir pas tenu sa parole, et d'avoir été si infidèle à la grâce. Il se confessa le jour même, et changea tout à fait de vie, sous la direction de celui que Dieu lui avait envoyé pour le remettre dans la bonne voie.

Don Jean de Castro, qui voulait profiter aussi des conseils du père pour le règlement de ses mœurs, eût été bien aise de le retenir plus longtemps ; mais le voyant déterminé à s'en aller, il le laissa partir, en le conjurant néanmoins de passer

l'hiver à Goa, afin qu'y étant de retour lui-même, il pût traiter avec lui des affaires de sa conscience.

Il détermine Cosme de Torrez à entrer dans la Compagnie

Le père retourna fort à propos pour Cosme de Torrez, prêtre espagnol, et né à Valence, l'un des plus grands esprits et des plus savants hommes de son siècle. Torrez s'était embarqué sur la flotte qui vint de la Nouvelle-Espagne aux Moluques, et qui, après avoir couru diverses mers inutilement, s'arrêta dans l'île d'Amboine, comme je l'ai dit. Il rencontra là Xavier, et fut si charmé de sa manière de vie, qu'il eut la pensée de se faire son disciple. Mais, outre que les fatigues qui sont inséparables du ministère apostolique le rebutèrent un peu, il jugea ne devoir rien entreprendre que par le conseil de l'évêque des Indes, si bien qu'il partit d'Amboine sans former aucune résolution, et même sans se découvrir au père François.

Dès que la flotte espagnole eut gagné Goa, il alla se présenter à l'évêque, qui, dans le besoin où il était de grands vicaires, lui donna un des principaux vicariats de son diocèse. Torrez crut que Dieu ne demandait rien de lui davantage ; et durant quatre ou cinq mois il fit toutes les fonctions de la charge dont l'évêque l'avait pourvu. Mais les inquiétudes continuelles qui le tourmentaient, lui rendirent son état suspect, et lui firent croire que Dieu le punissait de n'avoir pas suivi le nouvel apôtre de l'Orient.

Étant un jour fort troublé intérieurement, il alla au collége de Saint-Paul s'ouvrir au père Lancilotti, et le pria de lui expliquer la nature de l'institut dont il avait été si épris en voyant le père Xavier à Amboine. Comme depuis quelque temps l'esprit intérieur portait Torrez à faire de grandes choses et à souffrir beaucoup pour la gloire de Jésus-Christ, il trouva l'institut d'Ignace si conforme aux dispositions présentes de son âme, que, sans balancer davantage, il voulut faire des exercices spirituels pour se disposer à changer

d'état. Dès le second jour, il reçut tant de lumières et tant de douceurs d'en haut, qu'il croyait être déjà dans le ciel. Il ne pouvait assez s'étonner que de simples vérités, qu'il avait lues souvent sans nul goût, le touchassent au point qu'elles faisaient, et il s'en expliquait à Lancilotti avec des termes pleins d'admiration.

Néanmoins, effrayé par la vue d'un engagement perpétuel, et tenté peut-être par le démon, il ne pouvait prendre son parti, et était de jour en jour plus irrésolu. Xavier arriva justement dans ce temps-là. A peine eut-il vu Torrez, que voilà un homme tout déterminé, et qui presse qu'on le reçoive au nombre des enfants d'Ignace. L'apôtre le reçut, et prit soin lui-même de le former selon l'esprit de la Compagnie. Il reçut encore d'autres Portugais qui avaient de beaux talents pour les missions, et qui brûlaient du zèle des âmes.

Ils vivaient tous ensemble dans le collége de Saint-Paul, où la ferveur régnait non-seulement parmi les jésuites, mais aussi parmi les séminaristes, dont le nombre croissait tous les jours. Le Japonais Anger était avec eux, menant une vie très-réglée, et ne soupirant qu'après le baptême, qu'on lui avait différé jusqu'au retour du saint homme.

Il instruit Anger tout de nouveau, et le fait instruire par Torrez.

Xavier ne se contenta pas de l'instruire tout de nouveau, il voulut que le père Torrez lui expliquât fort à fond tous les mystères de la foi. Anger et ses deux valets, qui avaient eu les mêmes instructions que leur maître, furent enfin baptisés solennellement, le jour de la Pentecôte, par l'évêque de Goa, don Jean d'Albuquerque : si bien que l'Église commença à prendre possession de la nation du monde la plus éloignée, le jour même que le Saint-Esprit, descendu sur les apôtres, leur donna leur mission pour porter l'Évangile à tous les peuples de la terre.

Anger désira d'être nommé Paul de Sainte-Foi, en mémoire du collége de la Compagnie de Jésus, où il avait eu une con-

naissance particulière de la loi divine, et qui s'appelait tantôt le collége de Saint-Paul, tantôt le séminaire de Sainte-Foi. L'un de ses serviteurs prit le nom de Jean, l'autre d'Antoine. En recevant le baptême, il reçut la paix de l'âme, qu'il n'avait pu encore obtenir; et c'est ce qu'il écrivit à Rome la même année, par une lettre adressée au père Ignace, et datée du 25 novembre.

Mais afin que les nouveaux fidèles eussent les véritables principes de la morale chrétienne, et que leur conduite répondît à leur croyance, le père Xavier chargea Torrez de leur donner les exercices spirituels de la Compagnie.

Durant trente jours que les Japonais furent en retraite, on ne saurait dire ni les lumières célestes, ni les sentiments de piété, ni les délices intérieures que le Ciel leur communiqua. Anger ne pouvait parler que de Dieu, et il en parlait avec une ardeur qui semblait le consumer. Le mystère de la Passion le touchait surtout, et il était si charmé des bontés divines, si épris d'amour à la vue d'un Dieu crucifié, qu'il ne respirait que le martyre et que le salut de ses frères; aussi l'entendait-on quelquefois s'écrier, au milieu de ses oraisons : *Que je serais heureux de mourir pour vous, ô mon Dieu! Mes chers Japonais, ah! que vous êtes à plaindre, et que votre aveuglement me fait de pitié!*

Le maître et les serviteurs sortirent si fervents de leur solitude, que Xavier écrivit en Europe qu'il était animé par leur exemple au service de Dieu, et qu'il ne pouvait les voir sans rougir de sa lâcheté.

Il apprend des nouvelles du Japon, et pense à y aller prêcher l'Évangile.

Dans les conversations qu'il eut avec eux, il apprit ce qu'il avait déjà ouï dire à George Alvarez et à d'autres Portugais, que l'empire du Japon était un des plus peuplés du monde; que les Japonais étaient naturellement curieux et avides de savoir, mais dociles et capables de discipline; que, comme ils avaient presque tous de l'esprit et de la raison, si

on leur exposait la morale du christianisme, ils s'y rendraient sans peine, et que, pourvu que les prédicateurs de l'Évangile vécussent selon les maximes évangéliques, toute la nation subirait le joug de Jésus-Christ, non pas peut-être d'abord, mais avec le temps, et après qu'on aurait éclairci leurs doutes.

Il n'en fallut pas davantage à Xavier pour concevoir le dessein de porter la foi au Japon. La douceur, l'honnêteté, le beau naturel des trois Japonais baptisés lui donnèrent bonne opinion de tous les autres; et les marchands portugais nouvellement revenus du Japon l'assurèrent si bien que c'était là le génie et le caractère de la nation, qu'il ne douta pas que la religion chrétienne n'y fît de très-grands progrès. Mais ce qu'Anger lui disait, qu'il y avait en son pays plusieurs monastères de religieux infidèles; que quelques-uns d'eux menaient une vie solitaire et contemplative; que chaque monastère avait son supérieur, qui était un homme vénérable par son âge et par sa doctrine; qu'ils sortaient toutes les semaines de leurs solitudes avec un visage déterré et un habillement affreux pour prêcher le peuple; que, dans leurs prédications, ils faisaient une si vive peinture de l'enfer, que les femmes en pleuraient et en jetaient les hauts cris; tout cela, dis-je, parut à Xavier autant d'ouvertures et de dispositions pour la foi, et il loua Dieu de ce que, par une conduite admirable de la Providence, qui ménage secrètement le salut des hommes, l'esprit du mensonge préparait ainsi les voies à la vérité.

Il adora aussi les jugements de la même Providence, qui, sous prétexte de sauver un homme du supplice et de calmer son esprit, avait fait sortir trois Japonais de leur pays, et les avait amenés à Goa pour servir de guides à un missionnaire. Mais, afin que ces guides fussent plus utiles, il jugea à propos qu'on leur enseignât à lire et à écrire en portugais, et qu'ils étudiassent bien la langue. Anger, que nous appelle-

rons désormais Paul de Sainte-Foi, apprit tout ce qu'on voulut; car, outre que c'était un esprit vif et facile, il avait la mémoire si heureuse, qu'il savait presque par cœur tout l'évangile de saint Matthieu, que le père Cosme de Torrez lui expliqua avant son baptême.

Cependant don Jean de Castro fit équiper une flotte, dans le dessein de prendre possession d'Aden, l'une des plus fortes villes de l'Arabie heureuse, et située au pied d'une haute montagne qui aboutit à la mer par une longue et étroite pointe de terre. Ce poste est fort propre pour fermer le passage des Indes aux Turcs et aux Sarrasins qui y vont par la mer Rouge; et de là vient qu'Albuquerque le Grand voulut l'occuper l'an 1513; mais la résistance vigoureuse des Adenois le contraignit de lever le siége. Depuis, ils eurent envie de se rendre d'eux-mêmes aux Portugais pour se délivrer de la tyrannie des Turcs; cela ne se fit pas néanmoins alors, par la faute d'un capitaine nommé Soarez, qui, n'ayant point d'ordre de prendre la ville, fut si mauvais politique que de la refuser quand elle voulut se donner à la couronne de Portugal.

Ce peuple, que les Turcs maltraitaient plus que jamais, témoigna la même inclination sous le gouvernement de Castro, et c'est pour ce sujet qu'il envoya une flotte vers le détroit de la Mecque, sous la conduite de don Alvarez de Castro, son fils. Huit fustes de Goa, pleines de gens de guerre, partirent pour l'expédition d'Aden. Parmi ces soldats, il y en avait un extrêmement brave et fameux par ses exploits militaires, mais noirci de crimes, et encore plus connu par sa vie débordée que par sa vaillance. C'était une espèce de bête féroce, qui n'avait d'homme que la figure, ni de chrétien que le nom. Il y avait dix-huit ans qu'il ne s'était confessé; et, s'il se présenta une fois au vicaire de Goa, ce fut moins pour se réconcilier avec Dieu, que pour n'être pas cru un mahométan ou un idolâtre.

Il entreprend la conversion d'un soldat

Le père Xavier avait jeté l'œil sur ce malheureux, et n'attendait que des moments favorables pour travailler à une conversion si difficile.

Ayant su que le soldat s'embarquait sur une des fustes qui allaient joindre la flotte, il sort au même instant du collége de Saint-Paul, ne prenant que son bréviaire avec lui, et va se mettre dans la même fuste.

On crut, en voyant le père François, qu'il avait ordre du gouverneur d'accompagner son fils don Alvarez, et tout le monde en eut de la joie, hors celui pour qui il venait. Il s'approcha du soldat, et, quand on eut levé l'ancre, il commença à se familiariser avec lui de telle sorte, que les autres soldats, qui étaient moins libertins, ne pouvaient assez s'en étonner; et quelques-uns disaient de Xavier à peu près ce que le pharisien disait de Notre-Seigneur : *Si cet homme était prophète, il saurait quel est le soldat dont la compagnie lui plaît tant.*

Ces discours ne refroidissaient point le père. Il voyait jouer les nuits entières son soldat, qui était un grand joueur; il dissimulait ses emportements, et l'entendait quelquefois jurer sans faire semblant de rien. Il lui dit seulement un jour que le jeu demandait un esprit rassis, et que, s'il n'y prenait garde, la passion avec laquelle il jouait le ferait perdre.

Quelque brutal que fût le soldat, il s'affectionna insensiblement à un homme si commode, et il prit plaisir à l'entendre parler non-seulement de la guerre et de la marine, mais de la religion et de la morale. Enfin il fit quelques réflexions sur l'horreur de sa vie, et sentit même quelques remords de conscience.

Étant un jour tous deux seuls en un coin du navire, Xavier lui demanda à qui il s'était confessé avant son départ. *Ah! mon père,* dit le soldat, *il y a bien des années que je ne me suis confessé. Eh! comment!* reprit le père. *A quoi pensez-vous? Plus*

vous êtes brave, plus vous êtes exposé tous les jours; et quel serait votre sort, si vous veniez à être tué dans l'état où vous êtes présentement? Je voulus une fois me confesser, reprit le soldat, *au moins pour sauver les apparences; mais le vicaire de Goa ne voulut pas seulement m'entendre, et me déclara que j'étais un réprouvé, qui ne méritais que l'enfer.*

Le procédé du vicaire me paraît un peu rigoureux, répliqua Xavier; *il a eu néanmoins ses raisons pour vous traiter de la sorte, et j'ai les miennes pour en user autrement. Car, enfin, les miséricordes du Seigneur sont infinies, et Dieu veut que nous ayons pour nos frères autant d'indulgence qu'il en a pour nous. Ainsi, quand les péchés dont vous vous sentez coupable seraient mille fois plus nombreux et plus énormes qu'ils ne sont, j'aurai la patience de vous écouter, et je ne ferai pas difficulté de vous absoudre, pourvu que vous preniez les sentiments que je tâcherai de vous inspirer.*

Il convertit le soldat, et par quelle manière il l'engage à faire pénitence

Par ces paroles il porta le soldat à se confesser et à faire une confession générale. Il l'y disposa lui-même en le faisant repasser sur toute sa vie, et descendant avec lui dans le détail de tous les péchés qu'un homme de son caractère et de sa profession avait pu commettre. Lorsqu'ils étaient en ces termes, on mouilla l'ancre au port de Coulan pour se rafraîchir un peu. Plusieurs de la flotte mirent pied à terre, et entre autres le père Xavier avec son soldat. Ils s'en vont tous deux dans un lieu écarté et solitaire : le soldat se confessa là, les larmes aux yeux, et résolu d'expier ses crimes par la pénitence que son confesseur lui imposerait, quelque rigoureuse qu'elle pût être. Mais le père ne lui donna qu'un *Pater* et un *Ave* à dire; de quoi le pénitent étonné : *D'où vient donc, mon père*, dit-il, *qu'étant, comme je suis, un si grand pécheur, vous me donnez une si légère pénitence? Tenez-vous en repos, mon fils*, répondit Xavier, *nous apaiserons la justice divine*; et au même instant il s'enfonce dans le bois, tandis que le soldat accom-

plissait sa pénitence. Il fit alors ce qu'il avait fait autrefois en une occasion pareille : il découvrit ses épaules, se donna la discipline si rudement, que le soldat accourut au bruit des coups. Voyant le père tout en sang, et jugeant bien quel était le motif d'une si étrange action, il lui arrache la discipline des mains, en s'écriant que c'était au criminel, et non pas à l'innocent, à porter la peine du péché; il se dépouille aussitôt, et châtie son corps de toute sa force. Xavier l'embrassa plusieurs fois, et lui déclara qu'il ne s'était embarqué que pour l'amour de lui. Ainsi, lui ayant donné des conseils salutaires pour l'affermir dans la grâce, il le quitta, et s'en retourna à Goa par le premier navire qui sortit du port où ils s'étaient arrêtés. Pour le soldat, il suivit la flotte; et dès que l'expédition d'Aden fut finie, il se fit religieux dans un ordre austère, où il vécut et mourut très-saintement.

Il assiste le vice-roi des Indes à la mort.

Peu de temps après que le père fut de retour à Goa, le gouverneur, don Jean de Castro, y revint aussi, mais tout malade d'une fièvre lente qui le consumait depuis quelques mois. Se sentant affaiblir de jour en jour, et ne doutant pas que la fin de sa vie ne fût proche, il renonça entièrement aux affaires, et choisit diverses personnes qui fissent sa charge. Ensuite il ne pensa qu'à la mort et à son salut. Il eut pour cela de longs entretiens avec le père Xavier, et ne voulut plus voir que lui.

Sur ces entrefaites, un navire qui vint de Lisbonne apporta au vice-roi des lettres du roi de Portugal, qui louaient fort sa conduite, et qui le continuaient pour trois ans dans le gouvernement des Indes. Comme don Jean de Castro était fort aimé, on en fit des réjouissances publiques par toute la ville. Mais le malade entendant les décharges de l'artillerie, et voyant presque de son lit les feux de joie, ne put s'empêcher d'en rire, tout moribond qu'il était. *Que le monde est faux et ridicule,* disait-il, *de nous présenter des honneurs pour trois ans,*

quand nous n'avons plus qu'un moment à vivre! Le père l'assista jusqu'au dernier soupir, et eut la consolation de voir mourir un grand du monde avec les sentiments d'un saint religieux.

Xavier étant maître de lui-même, en quelque façon, par la mort de don Jean de Castro, qui l'avait prié de ne point s'éloigner de Goa durant l'hiver, eut la pensée de visiter une seconde fois la côte de la Pêcherie, avant son voyage du Japon, sur lequel il ne s'était point encore déclaré ouvertement. Mais la mauvaise saison l'arrêta; car, pendant un certain temps, le sable remplit tellement les canaux de l'île, qu'aucun navire ne put ni sortir du port ni y entrer.

En attendant que la navigation devînt libre, le saint s'appliqua particulièrement aux exercices de la vie spirituelle, comme pour reprendre de nouvelles forces après ses travaux passés, selon la coutume des hommes apostoliques, qui, dans le commerce qu'ils ont avec Dieu, se délassent des fatigues qu'ils prennent pour le prochain.

Il s'applique plus que jamais aux exercices de la vie intérieure.

C'est alors que, dans le jardin du collége de Saint-Paul, tantôt se promenant, tantôt retiré en un petit ermitage qu'on y avait bâti, il s'écriait : *C'est assez, Seigneur, c'est assez;* et qu'il ouvrait sa soutane devant l'estomac, pour donner un peu d'air aux flammes dont son cœur était embrasé. Il déclarait par là qu'il ne pouvait plus soutenir l'abondance des consolations célestes, et faisait entendre tout à la fois qu'il aimait mieux souffrir beaucoup de tourments pour le service de Dieu, que de goûter tant de douceurs : si bien qu'il priait Notre-Seigneur de lui réserver les plaisirs pour l'autre vie, et cependant de ne lui épargner aucune peine en celle-ci.

Ces occupations intérieures ne l'empêchaient pas de travailler au salut des âmes, ni de soulager les misérables dans les hôpitaux et dans les prisons : au contraire, plus l'amour de Dieu était vif et ardent en lui, plus il désirait de le faire

Il travaille tout de nouveau au salut des âmes dans Goa.

naître et de l'allumer partout. La charité lui faisait renoncer souvent au repos de la solitude et aux délices de l'oraison, suivant le principe de son père Ignace, qu'il fallait quitter Dieu pour Dieu.

Il reçoit du secours d'Europe. L'arrivée du père Gaspard Barzée.

La saison commençait à être plus douce, et Xavier se disposait à faire voile vers le cap de Comorin, lorsqu'un vaisseau portugais arriva du Mozambique, qui portait cinq missionnaires de la Compagnie. Le plus remarquable de ces missionnaires et de cinq autres qui venaient avec la flotte, était Gaspard Barzée, Flamand de nation. Le père François avait déjà entendu parler de lui comme d'un excellent ouvrier et d'un célèbre prédicateur : mais sa présence et le témoignage de tout le navire donnèrent au saint de si hautes idées de son mérite, qu'il le regarda dès lors comme un apôtre de l'Orient.

Il passa cinq jours avec ces nouveaux compagnons. Dès le quatrième jour, il fit prêcher le père Barzée, pour voir son talent de prédication, et il lui trouva toutes les qualités d'un parfait prédicateur. Plusieurs gentilshommes portugais, qui avaient été fort édifiés de la vertu et des discours de Barzée pendant la navigation, qui fut des plus périlleuses, vinrent se jeter aux pieds de Xavier pour lui demander d'être admis en la Compagnie. Le capitaine du vaisseau et le gouverneur d'une des principales citadelles que les Portugais avaient aux Indes, étaient de ce nombre. Il en reçut quelques-uns avant de partir, et il remit les autres à son retour; mais il voulut que tous fissent les exercices spirituels du père Ignace.

Il va à la côte de la Pêcherie, et ce qu'il y fait.

Enfin Xavier s'embarqua, le 9 septembre, pour la côte de la Pêcherie. Il y consola et affermit les fidèles qui étaient toujours persécutés par les Badages, ennemis mortels et irréconciliables du nom chrétien. Il encouragea aussi les ouvriers de la Compagnie, qui, pour la même raison, étaient tous les jours en danger de mort. Ayant su que le père François Henriquez, qui cultivait la chrétienté de Travancor, avait des dé-

goûts, et croyait perdre son temps, sur ce que quelques-uns de ses néophytes, ébranlés par les promesses ou les menaces d'un nouveau roi qui haïssait les chrétiens, retournaient à leurs premières superstitions, il lui écrivit des lettres de consolation, et le pria d'avoir bon courage, en l'assurant que ses travaux étaient bien plus utiles qu'il ne lui semblait ; que, quand tout le fruit de son zèle se réduirait aux petits enfants qui mouraient après le baptême, Dieu serait très-content de ses services ; qu'après tout, le salut d'une âme seule devait consoler un missionnaire de toutes ses peines ; que Dieu comptait les bonnes intentions, et qu'on n'était jamais inutile quand on travaillait de toutes ses forces, quelque peu de succès qu'on eût.

Le père Xavier ne se contenta pas de fortifier les missionnaires et de vive voix et par lettres, il supplia le père Ignace d'avoir la bonté de les encourager lui-même, et surtout d'écrire à Henriquez, homme très-mortifié et très-laborieux.

Il va trouver le vice-gouverneur des Indes pour le voyage du Japon

Ayant fait sa course dans la côte de la Pêcherie, il s'en retourna par Cochin, où il s'arrêta deux mois, et s'employa sans relâche à instruire les enfants, à servir les malades, et à régler les mœurs de toute la ville. Ensuite, il alla trouver à Bazain le vice-gouverneur des Indes, don Garcie de Sa, que don Jean de Castro avait nommé en mourant. Le père voulait obtenir de lui des lettres de recommandation pour le gouverneur de Malaca, afin de passer au Japon plus aisément.

A la vérité, la nouvelle qu'il apprit, que les Chinois, mal contents des Portugais, ne voulaient plus les souffrir chez eux, semblait devoir rompre son dessein, parce qu'il était impossible de gagner les îles du Japon en tenant la route de Malaca, sans aborder à quelque port de la Chine. Mais c'est le propre du zèle apostolique de compter pour rien les impossibilités qui paraissent dans les grandes entreprises.

On fait ce qu'on

Dès que Xavier fut revenu à Goa, et qu'on sut le voyage

peut pour le détourner du voyage du Japon.

qu'il méditait, ses amis mirent tout en œuvre pour l'en détourner. Ils lui représentèrent d'abord la longueur du chemin, qui était de treize cents lieues; les dangers de mort certains et inévitables, où il serait continuellement exposé, non-seulement à cause des pirates qui courent ces mers et qui massacrent tout ce qui tombe entre leurs mains, mais aussi à cause des écueils inconnus aux plus habiles pilotes, et de je ne sais quels vents appelés typhons, qui règnent depuis la Chine jusqu'au Japon, dans une immense étendue de mer. On lui disait que ces tourbillons impétueux faisaient pirouetter un navire, et l'abîmaient tout d'un coup, ou qu'ils le poussaient avec furie contre les rochers, et le mettaient tout en pièces.

On ajoutait que quand, par une espèce de miracle, son vaisseau se sauverait des corsaires et des tempêtes, il ne serait pas en sûreté aux ports de la Chine, d'où l'on venait de chasser les Portugais; qu'au reste, si son zèle était insatiable, il y avait encore en Orient de vastes royaumes qui n'étaient pas éclairés de la lumière de l'Évangile; qu'il y avait même proche de Goa, des îles et des terres tout idolâtres; qu'il y allât, à la bonne heure : mais qu'il laissât ces îles trop éloignées, que la nature semblait avoir séparées du commerce des mortels, et où la puissance des Portugais n'étant pas établie, le christianisme ne pourrait jamais se maintenir contre la persécution des païens.

Il se moque des raisons qu'on lui apporte pour l'empêcher d'aller au Japon.

Xavier était trop persuadé que Dieu le voulait au Japon, pour écouter les raisons de ses amis. Il se moqua de leurs craintes, et dit en riant, qu'il ne serait pas peut-être plus malheureux que George Alvarez, ou qu'Alvarez Vaz, qui avaient fait le voyage du Japon malgré ces pirates et ces vents dont on tâchait de lui faire peur. Puis prenant un air sérieux: *En vérité*, disait-il, *je m'étonne que vous vouliez m'empêcher d'aller, pour le bien des âmes, où vous allez pour un petit gain temporel; et je vous avoue que j'ai honte de votre peu de foi : mais*

j'ai honte aussi d'avoir été prévenu, et je ne puis souffrir que les marchands aient eu plus de courage que les missionnaires.

Il dit enfin qu'après avoir éprouvé tant de fois les soins de la Providence, il aurait tort de s'en défier; qu'elle ne l'avait pas préservé de l'épée des Badages et des poisons de l'île du More, pour l'abandonner dans d'autres périls; du reste, que les Indes n'étaient pas les bornes de sa mission, et qu'en y venant, son dessein avait toujours été de porter la foi jusqu'aux dernières extrémités de la terre.

Il écrit au père Ignace et au père Rodriguez

Il écrivit alors au père Ignace pour l'informer de son voyage et lui rendre compte des sentiments de son cœur. « Je ne » puis vous exprimer, lui dit-il, avec quelle joie j'entreprends » un si long voyage, car tout y est plein d'extrêmes dangers; » et qui, de quatre navires, en peut sauver deux, croit avoir » fait une navigation très-heureuse. Quoique ces périls soient » bien au-dessus de tout ce que j'ai essuyé jusqu'à cette » heure, je n'ai garde de quitter mon entreprise, tant Notre-» Seigneur me dit intérieurement que la croix produira là de » grands fruits, dès qu'elle y sera une fois plantée. »

Il écrivit en même temps au père Simon Rodriguez, et quelques endroits de la lettre marquent bien la disposition du saint homme : « Il est arrivé ici des navires de Malaca, » qui confirment que tous les ports de la Chine sont armés, » et que les Chinois vont faire une guerre ouverte aux Por-» tugais. Je n'en irai pas moins au Japon; car je ne vois » rien de plus agréable et de plus doux en ce monde, que de » vivre dans des périls continuels de mort pour l'honneur de » Jésus-Christ et pour les intérêts de la foi. Aussi est-ce le » propre du chrétien de trouver plus de plaisir dans la croix » que dans le repos. »

Il établit des supérieurs pour gouverner la compagnie dans les Indes en son ab

L'apôtre étant sur le point de partir pour le Japon, établit le père Paul de Camerin, supérieur général en sa place, et le père Antoine Gomez recteur du séminaire de Goa : il leur

sence, et les ordres qu'il leur laisse.

prescrivit en même temps à l'un et à l'autre la manière dont il voulait qu'ils vécussent ensemble et qu'ils gouvernassent leurs inférieurs.

Voici en particulier ce qu'il recommanda au père Paul : « Je vous conjure, lui dit-il, par le désir que vous avez de » plaire à Notre-Seigneur, et par l'amour que vous portez à » notre père Ignace et à toute la Compagnie, de traiter » Gomez et tous nos pères et frères qui sont aux Indes avec » beaucoup de douceur, ne leur ordonnant jamais aucune » chose qu'après une mûre délibération, et qu'en des termes » modestes qui n'aient rien de fier ni d'impérieux.

» A la vérité, selon la connaissance que j'ai de tous les » ouvriers de la Compagnie qui sont occupés aujourd'hui en » ce nouveau monde, je juge aisément qu'ils n'ont besoin » d'aucun supérieur ; néanmoins, pour ne leur pas ôter le » mérite de l'obéissance, et parce que l'ordre de la disci- » pline le veut ainsi, il m'a semblé à propos de mettre quel- » qu'un à leur tête, et je vous ai choisi pour cela, connais- » sant, comme je fais, votre modestie et votre prudence.

» Je vous prie, au reste, et je vous commande, par l'o- » béissance que vous avez vouée volontairement à notre » père Ignace, de vivre si bien avec Antoine Gomez, qu'il ne » paraisse jamais entre vous deux la moindre froideur : » qu'au contraire, on vous voie toujours dans une parfaite » union, vous aimant tendrement l'un l'autre, et conspirant » de toutes vos forces au bien de l'Église.

» Si nos frères qui sont dans le Comorin, dans les Molu- » ques et ailleurs, vous écrivent pour obtenir quelque grâce » de l'évêque ou du vice-roi par votre entremise, et pour » vous demander à vous-même quelque secours spirituel ou » temporel, quittez tout, et employez-vous entièrement à » faire tout ce qu'ils désirent. Pour les lettres que vous écri- » rez à ces ouvriers infatigables qui portent le poids du jour

» et de la chaleur, prenez garde qu'elles n'aient rien d'aigre
» ou de sec ; ayez soin plutôt que chaque ligne, chaque mot,
» ne respirent que douceur et que tendresse.

» Tout ce qu'ils demanderont pour leur vivre, pour leurs
» habillements, pour la conservation ou pour le rétablisse-
» ment de leur santé, fournissez-le leur libéralement et au
» plus tôt : car il est bien raisonnable que vous ayez pitié de
» ceux qui travaillent sans relâche et sans nulle consolation
» humaine. Ce que je dis regarde principalement les mis-
» sionnaires de Comorin et des Moluques : leur mission est
» la plus pénible, et on doit les soulager, de peur qu'ils ne
» succombent sous une croix si pesante. Faites donc en
» sorte qu'ils ne demandent pas deux fois ce qui leur est
» nécessaire. Ils sont dans le combat, vous êtes au camp, et,
» pour moi, je trouve ces devoirs de charité si justes, si in-
» dispensables, que j'ose vous conjurer au nom de Dieu et
» au nom de notre père Ignace, de vous en acquitter avec
» toute l'exactitude, toute la diligence et toute la joie pos-
» sibles. »

Il envoie Gaspard Barzée à Ormuz.

Le père Xavier avait envoyé depuis son retour Nicolas Lancilotti à Coulan, Melchior Gonzalez à Bazain, et Alphonse Cyprien à Socotora. Il envoya avant son départ Gaspard Barzée à Ormuz, avec un compagnon qui n'était pas encore prêtre. Cette ville si célèbre, qui est à l'entrée du golfe Persique, était alors remplie de vices énormes, que le mélange des nations et des sectes différentes y avait introduits. Le saint eut la pensée d'y aller lui-même pour préparer le chemin aux autres, suivant ce qu'il s'était proposé, de n'envoyer nulle part qu'il ne connût le pays par son expérience. Mais le voyage du Japon le fit renoncer à celui d'Ormuz.

Il donne des instructions et des ordres à Barzée.

Quelque idée qu'il eût de la sagesse et de la vertu du père Gaspard, il ne laissa pas de lui donner par écrit des instruc-

tions particulières pour l'aider à se bien conduire dans une mission aussi importante que celle-là. J'ai cru que ces instructions ne seraient pas désagréables aux lecteurs ; je suis assuré du moins qu'elles seront utiles aux missionnaires, et c'est ce qui m'a obligé de les rapporter. Les voici donc, non pas altérées et en mauvais ordre comme elles sont ailleurs, mais traduites fidèlement sur une copie du manuscrit des archives de Goa.

Il lui recommande sa propre perfection

« I. Sur toutes choses, ayez en vue votre propre perfec-» tion, et acquittez-vous fidèlement de ce que vous devez à » Dieu et à votre conscience ; car vous deviendrez par là » très-capable de rendre service au prochain et de faire beau-» coup de fruit dans les âmes. Affectionnez-vous aux minis-» tères les plus vils, afin qu'en les exerçant vous deveniez » humble et que vous avanciez davantage en humilité.

Il le charge d'instruire lui-même les enfants.

» II. Enseignez vous-même aux ignorants les prières que » tout chrétien doit savoir par cœur, et ne vous déchargez » sur personne d'une occupation si peu éclatante. Donnez-» vous la peine de faire dire ces prières mot à mot aux en-» fants et aux esclaves des Portugais, en les disant le pre-» mier. Faites-les dire aussi de la même sorte aux enfants » des chrétiens originaires du pays. Ceux qui vous verront » dans cet exercice seront édifiés de votre modestie, et, » comme les personnes modestes s'attirent aisément l'es-» time des autres, ils vous croiront propre à les instruire des » mystères de la religion chrétienne.

Il lui recommande les pauvres

» III. Vous visiterez souvent les pauvres dans les hôpitaux, » et, de temps en temps, vous les exhorterez à se confesser » et à communier, leur faisant entendre que la confession » est le remède des péchés passés, et que la communion est » un préservatif contre les rechutes ; que l'une et l'autre dé-» truisent les causes des misères qui les font gémir, par la » raison que les maux qu'ils souffrent ne sont que les peines

» de leurs fautes. C'est pourquoi, lorsqu'ils voudront se » confesser, vous entendrez leurs confessions, autant que » vous en aurez le loisir. Après avoir eu soin de l'âme, » ayez soin du corps le plus qu'il vous sera possible, recom- » mandant ces malheureux aux administrateurs de l'hôpital, » et leur procurant d'ailleurs toutes sortes de secours tem- » porels.

Il lui recommande les prisonniers.

» IV. Vous visiterez aussi les prisonniers, et par vos » discours vous les exciterez à faire une confession de toute » leur vie. Ils ont plus besoin que les autres d'être pressés » là-dessus ; car, parmi ces sortes de gens, il s'en trouve » peu qui aient jamais fait une confession exacte. Priez les » confrères de la Miséricorde d'avoir pitié de ces misérables, » de travailler auprès des juges à leur élargissement, et de » faire subsister les plus abandonnés, qui n'ont pas toujours » de quoi vivre.

Ce qu'il lui conseille touchant les restitutions.

» V. Vous servirez et vous avancerez, autant que vous » pourrez, la confrérie de la Miséricorde. Si vous rencon- » trez de riches marchands qui aient du bien mal acquis, et » qui, s'étant confessés, veuillent restituer ce qui ne leur » appartient pas, quoique d'eux-mêmes ils vous confient » l'argent des restitutions, lorsqu'ils ne savent pas à qui ils » doivent, ou que les créanciers ne paraissent point, remet- » tez toute la somme entre les mains des confrères de la » Miséricorde, quand même vous connaîtriez des personnes » nécessiteuses à l'égard desquelles l'aumône serait, ce » semble, très-bien employée.

» Ainsi, vous ne serez point exposé à être trompé par des » scélérats qui affectent un air d'innocence et de pauvreté, » et qui ne surprennent pas si aisément les confrères, dont » la principale application est de distinguer ces imposteurs » d'avec les vrais pauvres.

» D'ailleurs vous vaquerez plus librement aux fonctions

» propres de votre état, qui est dévoué à la conversion des
» âmes, et vous y donnerez tout votre temps, dont vous perdriez une partie à distribuer ces aumônes; ce qui ne
» pourrait se faire sans beaucoup de distraction et d'embarras; enfin, par là, vous irez au-devant des plaintes et
» des soupçons de certaines gens qui interprètent tout en
» mauvaise part, et qui se persuaderaient peut-être que, sous
» prétexte de payer les dettes d'autrui, vous détournez et
» vous employez à vos usages une partie de l'argent qui vous
» a été confié.

Il lui prescrit de prendre des précautions dans le commerce de ses amis.

» VI. Agissez avec les personnes du monde qui sont en
» commerce et en familiarité avec vous, comme si vous
» croyiez qu'elles dussent devenir un jour vos ennemis. En
» vous conduisant de la sorte, vous ne ferez et ne direz
» jamais rien dont vous ayez à vous repentir, et qu'elles vous
» puissent reprocher dans un mouvement de colère. On est
» obligé de prendre ces précautions contre les enfants corrompus du siècle, qui observent continuellement les enfants de lumière avec des yeux malins et défiants.

Il lui recommande la pratique de l'examen particulier.

» VII. Vous devez n'avoir pas moins de circonspection
» pour ce qui regarde votre avancement spirituel, et vous
» assurer que vous ferez de grands progrès dans le mépris
» de vous-même et dans l'union avec Dieu, si vous réglez
» toutes vos actions et toutes vos paroles selon la prudence.
» L'examen que nous appelons particulier, vous aidera beaucoup à cela. Ne manquez jamais de le faire deux fois le
» jour, ou une fois pour le moins, suivant notre méthode
» ordinaire, quelque occupation que vous ayez.

Il l'exhorte à prêcher, et lui donne des règles pour la prédication.

» VIII. Prêchez au peuple le plus souvent que vous pourrez; car c'est un bien universel que la prédication; et de
» tous les ministères évangéliques, il n'y en a point dont on
» doive attendre plus de fruit; mais gardez-vous bien d'avancer des propositions douteuses, et sur quoi les doc-

» teurs ne soient pas d'accord. Il faut prendre pour sujets de » vos sermons des vérités constantes et claires, qui tendent d'elles-mêmes au règlement des mœurs. Faites connaître l'énormité du péché, en faisant valoir la Majesté » infinie qui est outragée par le pécheur. Imprimez dans les » esprits une vive horreur de la sentence qui sera fulminée » contre les réprouvés au jour du dernier jugement. Représentez avec toutes les couleurs de l'éloquence les supplices que doivent souffrir éternellement les damnés. » Menacez enfin de la mort, et de la mort subite, ceux qui » négligent leur salut, et qui, ayant la conscience chargée de » plusieurs crimes, vivent en repos, comme s'ils n'avaient rien » à craindre.

» Il faut mêler à toutes ces considérations celle de la » croix et de la mort du Sauveur des hommes, mais il faut » le faire d'une manière touchante et pathétique, par des » figures propres à exciter des mouvements qui fassent » naître dans les cœurs une profonde douleur des péchés, » en vue d'un Dieu offensé, jusqu'à tirer les larmes des yeux » de vos auditeurs. C'est l'idée que je souhaite que vous » vous proposiez pour prêcher utilement.

» IX. Reprenant les vices en chaire, ne nommez ni ne » désignez jamais les personnes, surtout les principaux » officiers et les magistrats. S'ils font quelque chose que » vous n'approuviez pas, et dont vous jugiez à propos de » les avertir, rendez-leur une visite, et parlez-leur en particulier; ou, quand ils viennent d'eux-mêmes se confesser, » dites-leur à l'oreille, dans le sacré tribunal de la pénitence, ce que vous avez à leur dire, mais ne les avertissez » point en public; car ces sortes de gens, d'ordinaire fiers » et délicats, au lieu de se corriger par des avertissements » publics, en deviennent furieux et intraitables, comme les » taureaux qu'on pique avec l'aiguillon : encore, avant que

Il lui enseigne la manière de corriger les pécheurs

» de les avertir de la sorte, faut-il les pratiquer un peu, et » entrer dans leur familiarité.

» Faites votre réprimande plus douce ou plus forte, selon » que vous aurez plus ou moins d'accès auprès d'eux; mais » tempérez toujours ce que la correction a de rude, par un » air gai et souriant, par des paroles honnêtes, et par une » protestation sincère que l'amitié seule vous engage à ce » que vous faites. Il est bon même d'ajouter aux discours » agréables des soumissions respectueuses, des embrasse- » ments tendres, et tout ce qui peut marquer de la considé- » ration et de la bienveillance pour celui que vous voulez cor- » riger : car, si la sévérité du visage et la rudesse des paroles » accompagnent la répréhension, fâcheuse et amère d'elle- » même, il est hors de doute que des hommes accoutumés » aux flatteries ne la pourront endurer; et il y a sujet de » craindre qu'un emportement de colère contre le censeur ne » soit tout le fruit de la réprimande.

Il lui prescrit une méthode pour l'administration du sacrement de pénitence.

» X. Pour ce qui est de la confession, voici la méthode » que je juge la meilleure en ces quartiers de l'Orient, où la » liberté de pécher est très-grande, et l'usage de la pénitence » fort rare. Quand vous verrez que quelqu'un, habitué de longue » main dans le vice, voudra se confesser à vous, exhortez-le » à prendre deux ou trois jours pour bien examiner sa con- » science; et afin de soulager sa mémoire, faites-lui écrire les » péchés qu'il aura remarqués, en repassant, depuis son » enfance, sur tous les états de sa vie.

» Quand il se sera confessé après ces dispositions, il ne » faudra pas toujours l'absoudre aussitôt, mais il sera bon » quelquefois de le retirer deux ou trois jours du commerce » de la vie civile, et de l'exciter à la douleur de ses péchés, » par le motif de l'amour de Dieu, pour lui rendre l'absolution » sacramentelle plus utile.

» Pendant cette petite retraite, vous lui enseignerez la

» manière de méditer, et vous lui ferez faire quelques méditations de la première semaine des exercices; vous lui conseillerez aussi de pratiquer quelque mortification du corps; par exemple, de jeûner ou de se donner la discipline, pour s'aider lui-même à concevoir un véritable regret de ses fautes et à répandre des larmes de pénitence. Outre cela, si les pénitents se sont enrichis par des voies injustes, s'ils ont flétri par des médisances la réputation du prochain, faites-leur restituer le bien mal acquis et réparer l'honneur de leurs frères pendant ces trois jours; que, s'ils ont des amours illégitimes et des engagements criminels, qu'ils rompent ces mauvais commerces, et qu'ils quittent les occasions du péché. Il n'y a point de temps plus propre à exiger des pécheurs ces devoirs également nécessaires et difficiles : dès que leur ferveur sera passée, vous leur demanderez en vain l'accomplissement de leur promesse, et vous aurez peut-être le déplaisir de les voir retomber dans le précipice, pour ne les en avoir pas assez éloignés.

Il continue de l'instruire sur la confession.

» XI. Dans l'administration du sacrement de pénitence, » prenez garde de rebuter, par une sévérité précipitée, ceux » qui ont commencé à vous découvrir les plaies de leur âme. » Quelque énormes que soient leurs péchés, écoutez-les non-» seulement avec patience, mais avec douceur, soulagez » même leur honte en leur témoignant de la compassion, et » ne faisant pas paraître que vous êtes étonné de ce qu'ils » disent. Insinuez-leur que vous avez entendu des choses » bien plus atroces; et, de peur qu'ils ne désespèrent du » pardon de leurs fautes, parlez-leur des miséricordes infinies » de Dieu.

» Quand ils déclarent un de leurs crimes d'une manière » qui marque du trouble, interrompez-les pour leur dire que » ce péché n'est pas tout à fait si grand qu'ils pensent; que » vous pouvez, par la grâce de Dieu, guérir les plaies les

» plus mortelles de l'âme; qu'ils continuent donc sans rien
» craindre, et qu'ils ne fassent aucune difficulté de tout dire.

» Vous en trouverez que la faiblesse de l'âge ou du sexe
» empêche de déclarer des péchés honteux : dès que vous
» vous serez aperçu que la pudeur les retient, prévenez-les
» là-dessus charitablement, dites-leur qu'elles ne sont pas les
» seules, ni les premières personnes qui soient tombées dans
» le désordre : que ce qu'elles n'osent dire n'approche pas de
» ce que vous savez en cette matière. Imputez une partie de
» leur faute à la corruption de la nature, à la violence de la
» tentation, et au malheur qu'elles ont eu de se rencontrer
» dans des occasions pressantes où les chutes sont inévi-
» tables.

» Enfin, je vous avertis que, pour ôter à ces personnes la
» méchante honte qui leur lie la langue; à ces personnes,
» dis-je, que le démon rend aussi honteuses après le crime,
» qu'elles étaient effrontées auparavant, il en faut venir quel-
» quefois à leur découvrir en général les faiblesses de notre
» vie passée; car que peut refuser une vraie et ardente cha-
» rité pour le salut des âmes qui ont été rachetées par le sang
» de Jésus-Christ? Mais de savoir quand cela se doit faire,
» jusqu'à quel point et avec quelles précautions, c'est ce que
» l'esprit intérieur et l'expérience vous enseigneront dans les
» conjonctures mêmes.

Il lui marque comment on doit agir avec les gens qui manquent de foi sur le saint Sacrement.

» XII. Vous trouverez de temps en temps quelques chré-
» tiens qui ne croient pas la vérité du très-saint Sacrement
» de l'autel, ou faute de le fréquenter, ou par le commerce
» qu'ils ont avec les gentils, les mahométans et les hérétiques,
» ou par le scandale que leur donnent les autres fidèles, et
» surtout, ce que j'ai regret et honte de dire, ces prêtres dont
» la vie n'est pas plus sainte que celle du peuple; car voyant
» quelques-uns d'eux venir à l'autel sans nulle préparation,
» y assister sans modestie et sans révérence, ils s'imaginent

» que Jésus-Christ n'est pas, comme nous disons, dans le » sacrifice de la messe, et que, s'il y était présent, il ne permettrait pas que des mains si impures le touchassent. Faites » en sorte que ces chrétiens mécréants vous proposent tous » leurs doutes et vous découvrent toutes leurs imaginations ; » prouvez-leur ensuite la présence réelle de Jésus-Christ, par » toutes les raisons qui peuvent bien l'établir, et enseignez-leur que le moyen le plus sûr pour sortir de leurs erreurs et » de leurs vices, est de s'approcher souvent de l'Eucharistie » avec les dispositions convenables.

» XIII. Quoique les pénitents se soient fort préparés à la » confession, ne pensez pas que, quand ils vous ont dit leurs » péchés, vous n'ayez plus rien à faire ; il faut creuser dans » leur conscience, et, en les examinant, tirer d'eux ce qu'ils » ne connaissent pas eux-mêmes. Demandez-leur donc par » quelle voie et de quelle manière ils font profiter leur argent, » quels sont leurs principes, et quelle est leur pratique dans » les ventes, dans les prêts, dans tout leur négoce ; vous » verrez que l'usure règne partout, et que ceux à qui la conscience ne faisait point de reproches du côté de l'injustice, » ont acquis injustement la plus grande partie de leur bien. » Mais sur le fait des richesses, plusieurs se sont tellement » endurcis, qu'étant chargés de rapines, ils n'ont nul scrupule, ou n'en ont qu'un très-léger qui ne les inquiète pas.

Il lui enseigne comment il faut se conduire avec les pénitents.

» XIV. Usez particulièrement de cette méthode envers les » gouverneurs, les trésoriers, les receveurs et les autres » officiers des finances. Toutes les fois qu'ils se présenteront à vous dans le sacré tribunal, interrogez ces sortes de » gens comment ils s'enrichissent si fort, par quel secret les » charges et les emplois qu'ils exercent leur valent de gros » revenus. S'ils font difficulté de le dire, tournez-les en toutes » façons, et le plus doucement que vous pourrez, pour les » faire parler malgré eux ; vous découvrirez bientôt les adres-

» ses et les inventions secrètes par lesquelles un petit nom-
» bre de gens d'affaires divertit à son profit particulier ce qui
» devait tourner à l'utilité publique. Ils achètent les marchan-
» dises des deniers du prince, afin de les revendre pour leur
» compte immédiatement après ; et, comme ils enlèvent tout
» sur le port, ils mettent le peuple dans la nécessité d'ache-
» ter au prix qu'ils veulent, c'est-à-dire, à un prix excessif.

» Quelquefois aussi ils font languir, par de longs retarde-
» ments et par des défaites captieuses, les personnes à qui
» l'épargne est redevable, pour les obliger de composer avec
» eux et de leur remettre une partie de la somme qui est due.
» Un vol et un brigandage si manifeste, c'est ce qu'ils appel-
» lent le fruit de leur industrie. Quand vous aurez tiré de leur
» bouche ces monopoles et d'autres semblables, en leur fai-
» sant adroitement diverses questions, vous verrez bien
» mieux ce qu'ils ont de richesses mal acquises, et ce qu'ils
» doivent restituer au prochain pour se réconcilier avec Dieu,
» que si vous les interrogiez en général sur leurs injustices :
» car demandez-leur à qui ils se souviennent d'avoir fait tort,
» ils vous répondront aussitôt que leur mémoire ne leur re-
» proche rien de ce côté-là, et en voici la raison : l'usage
» leur tient lieu de loi, et ce qu'ils voient faire tous les jours,
» ils se persuadent qu'on peut le faire sans crime, comme si
» la coutume autorisait, par je ne sais quelle prescription,
» ce qui est vicieux et criminel de soi-même. Vous n'admet-
» trez point un tel droit, et vous déclarerez à ces sortes de
» gens que, s'ils veulent mettre leur conscience en sûreté,
» ils doivent se défaire des biens qu'ils possèdent injuste-
» ment.

Il lui recommande l'obéissance envers les supérieurs ecclésiastiques.

» XV. Souvenez-vous d'obéir en tout au vicaire de l'é-
» vêque. Dès que vous serez arrivé à Ormuz, vous l'irez trou-
» ver, et vous mettant à genoux devant lui, vous lui baiserez
» humblement la main. Vous ne prêcherez point et n'exercerez

» point aussi les autres emplois de notre institut sans sa » permission. Surtout n'ayez jamais avec lui de différend pour » quelque cause que ce soit ; tâchez, au contraire, par toutes » les déférences et par tous les services possibles de gagner » son amitié, en sorte qu'il veuille bien que vous lui fassiez » faire les méditations des exercices spirituels, au moins de » la première semaine. Usez-en à peu près de même envers » tous les autres prêtres. Si vous ne pouvez les obliger à se » retirer pendant un mois, suivant notre coutume, engagez-» les dans une retraite de quelques jours, et ne manquez pas » de les visiter tous les jours pendant ce temps-là, pour leur » expliquer vous-même les sujets des méditations.

Il lui ordonne d'honorer le gouverneur.

» XVI. Rendez beaucoup de respect au gouverneur, et » faites paraître, par une soumission profonde, combien sin-» cèrement vous l'honorez. Prenez garde de vous brouiller » avec lui sous aucun prétexte, quand même vous verriez » qu'il ne fait pas son devoir en des choses d'importance ; » mais lorsque vous aurez reconnu que votre conduite vous » a attiré sa faveur et ses bonnes grâces, allez le voir hardi-» ment, et après lui avoir témoigné l'intérêt que vous prenez » à son salut et à son honneur, par un principe d'amitié, » déclarez-lui avec beaucoup de douceur et de modestie le » déplaisir sensible que vous avez de voir son âme et sa répu-» tation en danger, sur ce qui se dit de lui dans le monde.

» Vous lui exposerez alors les discours du peuple, vous » lui ferez même faire réflexion que les choses qui se disent » contre lui pourraient bien s'écrire, et aller plus loin qu'il » ne voudrait, s'il ne pense de bonne heure à satisfaire le » public. N'entreprenez pas pourtant cela, que vous ne soyez » persuadé en quelque sorte de sa disposition, et qu'il ne » vous paraisse très-probable que votre avertissement n'aura » pas un mauvais effet.

» Chargez-vous encore moins de lui porter les plaintes de

» plusieurs particuliers, et refusez absolument cette com-
» mission, en vous excusant sur vos fonctions évangéliques,
» qui ne vous permettent pas de fréquenter les palais des
» grands, ni d'attendre des journées entières les moments
» si rares d'une audience toujours difficile. Vous ajouterez
» que quand vous auriez le loisir de faire votre cour, et que
» toutes les portes du palais vous seraient ouvertes à toutes
» les heures, vous n'auriez pas lieu d'espérer aucun fruit de
» vos remontrances, et que si le gouverneur est tel qu'ils
» disent, il aura peu d'égard pour vous, n'étant nullement
» touché ni de la crainte de Dieu, ni du devoir de sa con-
» science.

Il lui donne divers conseils sur les fonctions évangéliques.

» XVII. Vous emploierez à la conversion des infidèles tout
» le temps que vous aurez de reste des travaux ordinaires et
» indispensables qui regardent les chrétiens. Préférez tou-
» jours les emplois dont le fruit s'étend plus loin, à d'autres
» qui sont plus bornés. Selon cette règle, vous n'omettrez
» jamais une prédication publique pour entendre une confes-
» sion; vous ne laisserez point aussi le catéchisme qui se fait
» tous les jours à une heure réglée, pour visiter une per-
» sonne particulière, ou pour quelque autre bonne œuvre de
» même nature. Au reste, une heure avant le catéchisme,
» vous ou votre compagnon irez dans les places de la ville et
» inviterez tout le monde à haute voix à venir entendre l'ex-
» plication de la doctrine chrétienne.

Il le charge d'écrire à Goa aux pères de la Compagnie.

» XVIII. Vous écrirez de temps en temps au collége de Goa
» quelles sont les fonctions que vous exercez pour avancer la
» gloire de Dieu, quel ordre vous y tenez, et quelle bénédic-
» tion Dieu y donne. Ayez soin que ces relations soient exac-
» tes, et telles que nos pères de Goa les puissent faire passer
» en Europe comme des preuves authentiques de ce que
» nous faisons dans l'Orient, et du succès dont Dieu daigne
» favoriser les travaux de notre petite Compagnie. Qu'il

» ne se glisse rien dans ces relations dont personne ait » sujet de s'offenser, rien qui ne paraisse vraisemblable, » et qui ne porte d'abord les lecteurs à louer Dieu et à le » servir.

» XIX. Dès que vous serez à Ormuz, je suis d'avis que » vous voyiez en particulier ceux qui auront la réputation » d'être plus gens de bien, plus sincères et mieux instruits » des mœurs de la ville. Informez-vous d'eux exactement » quels vices dominent là davantage, quelles sortes de four- » bes entrent plus dans les contrats et dans les sociétés du » commerce, afin que, sachant tout à fond et au vrai, vous » puissiez avoir des raisons et des paroles toutes prêtes pour » instruire et pour reprendre ceux qui, étant coupables d'u- » sures simulées, de faux contrats, et des autres méchancetés » si communes en un lieu rempli de toutes sortes de nations, » traiteront avec vous dans le discours familier ou dans la » confession sacramentelle.

Il lui conseille de s'informer des mœurs de la ville en arrivant

» XX. Vous irez toutes les nuits par les rues, et vous re- » commanderez en peu de paroles aux prières des vivants les » âmes des morts; mais que les paroles dont vous userez » soient propres à exciter la compassion des fidèles et à leur » imprimer des sentiments de religion dans le fond de l'âme. » Vous les inviterez aussi à prier Dieu pour ceux qui sont en » péché mortel, et à leur obtenir la grâce de sortir d'un si » malheureux état.

Il lui recommande les âmes du purgatoire

» XXI. Tâchez d'avoir en tout temps l'humeur agréable, le » visage gai et serein, sans faire paraître jamais la moindre » ombre de colère ou de tristesse; autrement ceux qui vien- » dront vous voir ne vous ouvriront pas leur cœur et ne » prendront pas en vous toute la confiance qui est nécessaire » afin qu'ils profitent de votre entretien. Parlez toujours hon- » nêtement et avec douceur, jusque dans les répréhensions, » comme je vous ai déjà dit; et lorsque vous reprenez quel-

Il l'exhorte à ne faire paraître aucune passion de tristesse ou de colère.

» qu'un, faites-le avec tant de charité, qu'il paraisse que la
» faute vous déplaît, et non la personne.

Il lui prescrit le temps de ses fonctions.

» XXII. Les dimanches et les fêtes, vous prêcherez sur les
» deux heures après midi, dans l'église de la Miséricorde, ou
» dans la principale église de la ville, et vous enverrez au-
» paravant votre compagnon, par les rues, inviter avec la clo-
» chette le peuple au sermon, si ce n'est que vous aimiez
» mieux y aller vous-même. Vous porterez à l'église l'expli-
» cation du Symbole des Apôtres que je vous ai mise entre
» les mains, et la pratique que j'ai composée pour passer la
» journée chrétiennement. Vous donnerez une copie de cette
» pratique à ceux dont vous entendrez la confession ; et pour
» pénitence, vous leur prescrirez de faire, pendant certains
» jours, ce qui y est contenu. Ils s'accoutumeront ainsi à une
» vie chrétienne, et feront ensuite d'eux-mêmes, par la force
» de l'habitude, ce qu'ils n'ont fait au commencement que
» par l'ordre de leur confesseur. Mais comme je prévois que
» vous ne pourrez pas avoir assez de copies pour tant de
» gens, je vous conseille de faire écrire cette pratique en gros
» caractère, et de l'exposer dans un lieu public, afin que
» ceux qui voudront s'en servir la puissent lire et transcrire
» commodément.

Il lui donne des instructions touchant la conduite de ceux qui sont reçus en la Compagnie.

» XXIII. Ceux qui souhaiteront d'être reçus en la Compa-
» gnie, et que vous jugerez y être propres, vous les pourrez
» envoyer à Goa avec une lettre qui marque leur dessein et
» leurs talents, ou les retenir auprès de vous ; en ce cas-là,
» après leur avoir fait faire, pendant un mois, les exercices
» spirituels, vous les éprouverez d'une manière qui édifie le
» peuple sans les rendre ridicules eux-mêmes. Ordonnez-
» leur donc de servir les malades dans les hôpitaux, et de
» s'abaisser aux offices les plus humbles et les plus dégoû-
» tants. Faites-leur visiter les prisonniers, et apprenez-leur
» à bien consoler ces misérables ; enfin, exercez vos novices

» dans toutes les pratiques de l'humilité et de la mortification : mais ne souffrez pas qu'ils paraissent en public sous » des habits extravagants qui leur attirent les moqueries de » la populace ; ne le souffrez pas, dis-je, bien loin de le commander. N'engagez pas même indifféremment tous les » novices aux épreuves que la nature abhorre le plus : mais » examinez bien ce que chacun a de forces, et proportionnez » les mortifications au tempérament, à l'éducation et à l'avancement spirituel, si bien qu'on puisse espérer que l'épreuve » ne sera pas inutile, et qu'elle fera son effet selon la mesure » de la grâce qui leur est donnée.

» Si celui qui dirige les novices n'a tous ces égards, il arrivera que ceux qui auraient pu faire de très-grands progrès » dans la vertu, étant bien conduits, perdront courage et retourneront en arrière. D'ailleurs, ces épreuves indiscrètes, » et trop fortes pour des âmes qui ne font que commencer, » éloignent les cœurs du maître des novices, et lui font perdre la confiance de ses disciples. Cependant, quiconque » forme les jeunes gens à la vie religieuse doit n'épargner » rien pour faire en sorte qu'ils lui découvrent avec beaucoup de candeur, et leurs méchantes inclinations et les suggestions du malin esprit au moment même qu'ils sont tentés ; car, sans cela, ils ne se dégageront jamais des filets » du démon, ils n'arriveront jamais à la perfection religieuse. » Au contraire, ces premières semences du mal, couvées et » nourries, pour ainsi dire, par le silence, produisent insensiblement des effets funestes, jusque-là que les novices, » venant à se dégoûter et à se lasser de la discipline régulière, secouent enfin le joug de Jésus-Christ, et se rengagent dans les désordres du monde.

» XXIV. Ceux que vous verrez, parmi ces jeunes gens, être » plus portés à la vaine gloire, au plaisir des sens, et à d'autres vices, guérissez-les en cette manière : faites-leur

» chercher des raisons et des preuves contre les vices où ils
» sont enclins ; et quand ils en auront trouvé plusieurs,
» aidez-les à composer de petits discours là-dessus ; faites-
» leur ensuite prononcer ces discours ou au peuple dans
» l'église, ou aux convalescents dans l'hôpital, ou ailleurs ;
» il y aura lieu d'espérer que ce qu'ils se seront mis bien
» avant dans l'esprit, par une étude constante et par une
» forte application, leur sera beaucoup plus utile qu'à leurs
» auditeurs. Ils auront honte, sans doute, de ne pas profiter
» des remèdes qu'ils proposent, et de demeurer dans les vices
» d'où ils tâchent de tirer les autres. Vous userez à propor-
» tion de la même industrie envers les pécheurs qui ne peu-
» vent pas gagner sur eux, à ce qu'ils disent, ni de s'éloigner
» des occasions du péché, ni de restituer le bien d'autrui
» qu'ils retiennent de mauvaise foi. Après vous être insinué
» dans leur bienveillance, conseillez-leur de se dire à eux-
» mêmes ce qu'ils diraient à un de leurs amis en une pareille
» rencontre, et engagez-les, comme pour exercer leur esprit,
» à imaginer les raisons qui condamnent leur procédé en la
» personne d'un autre.

Il lui enseigne le moyen de réduire les pécheurs endurcis

» XXV. Il se présentera à vous quelquefois, dans le tribu-
» nal de la pénitence, des hommes esclaves de la volupté ou
» de l'avarice, que ni le motif de l'amour de Dieu, ni la pensée
» de la mort, ni la crainte du jugement ne peuvent obliger à
» chasser une concubine ou à rendre un bien mal acquis. Le
» seul moyen de réduire ces gens-là est de les menacer des
» malheurs de la vie présente, qui sont les seuls maux qu'ils
» craignent. Déclarez-leur donc que, s'ils ne se hâtent d'apai-
» ser la justice divine, ils auront à souffrir bientôt des pertes
» considérables sur mer, et des traitements fâcheux de la
» part des gouverneurs ; qu'ils perdront leurs procès, qu'ils
» languiront plusieurs années dans les cachots, qu'ils seront
» frappés de maladies incurables et réduits à une extrême

» pauvreté, sans que personne prenne soin de les secourir ; » enfin qu'eux et leurs descendants, devenus infâmes, seront » l'objet de la haine et de l'exécration publique. Dites-leur » pour raison, qu'on ne se moque point de Dieu impunément, » et que ses vengeances sont d'autant plus terribles, que sa » patience a été plus longue. L'image de ces disgrâces tem- » porelles effrayera des hommes charnels, qui ne sont tou- » chés que des choses sensibles, et fera naître dans leurs » âmes insensées les premiers mouvements de la crainte du » Seigneur, de cette crainte salutaire qui est le commence- » ment de la sagesse.

» XXVI. Avant que de traiter avec qui que ce soit de l'af- » faire du salut, tâchez de connaître la situation de son » esprit ; s'il est tranquille ou agité d'une passion violente ; » s'il est prêt à suivre la voie droite quand elle lui sera mon- » trée, ou s'il s'égare volontairement ; si c'est le malin esprit » ou son naturel qui le porte au mal ; s'il est docile et disposé » à écouter de bons conseils, ou s'il est de ces humeurs » intraitables que l'on ne sait comment prendre. Il faudra » diversifier vos discours selon les dispositions différentes : » mais, quoiqu'il faille se ménager davantage avec les esprits » durs et difficiles, il ne faut jamais flatter le malade, ni lui » rien dire qui affaiblisse la vertu du remède et qui en em- » pêche l'effet.

Il lui conseille de connaître la disposition des esprits avant que de traiter avec eux.

» XXVII. En quelque lieu que vous soyez, même quand » vous n'y seriez qu'en passant, tâchez de savoir, des gens » qui ont de la probité et de l'expérience, non-seulement les » crimes les plus ordinaires de la ville, et les tromperies » usitées dans le trafic, comme je vous ai déjà dit au regard » d'Ormuz, mais encore les inclinations du peuple, les cou- » tumes du pays, la forme du gouvernement, les opinions » communes, et tout ce qui regarde le commerce de la vie » civile. Car, croyez-moi, la connaissance de toutes ces

Il lui recommande de bien s'instruire des mœurs et des coutumes du peuple.

» choses est très-utile à un missionnaire pour remédier
» promptement aux maladies spirituelles, et pour avoir tou-
» jours en main de quoi soulager toutes les personnes qui se
» présentent.

» Vous apprendrez de là sur quels points il faut appuyer
» le plus en prêchant, et ce qu'il faut recommander davan-
» tage dans les confessions. Cette connaissance fera que vous
» ne trouverez rien qui vous soit nouveau, rien qui vous sur-
» prenne et qui vous étonne; elle vous donnera encore de
» l'adresse pour manier les esprits, et même de l'autorité sur
» eux. Les hommes du siècle ont coutume de mépriser les
» avertissements des religieux, comme des gens qui n'ont
» pas l'usage du monde; s'ils en trouvent un qui sache vivre,
» et qui soit un peu expérimenté dans la pratique des choses
» humaines, ils l'admireront comme un homme extraordi-
» naire, ils s'abandonneront à lui, ils n'auront pas même de
» peine à se faire violence sous sa direction, et ils exécute-
» ront volontiers ce qu'il leur conseillera de plus difficile.
» Voilà le fruit merveilleux de cette science du monde. Aussi
» ne devez-vous pas moins travailler présentement à l'ac-
» quérir, que vous avez travaillé autrefois pour savoir la doc-
» trine des philosophes et celle des théologiens. Au reste,
» ce n'est pas des anciens manuscrits, ni des livres impri-
» més, que se tire une telle science; c'est dans les livres
» vivants, et dans le commerce des personnes intelligentes
» qu'il faut l'étudier. Avec elle, vous ferez plus de fruit que
» si vous débitiez au peuple tous les raisonnements des doc-
» teurs et toutes les subtilités de l'école.

Il lui donne des conseils touchant les réconciliations.

» XXVIII. Vous prendrez un jour de la semaine pour ter-
» miner les différends et pour régler les intérêts des per-
» sonnes qui seront mal ensemble et sur le point de plaider.
» Écoutez-les l'une après l'autre, et faites-leur des propo-
» sitions d'accommodement; surtout faites-leur entendre

» qu'elles trouveront plus leur compte à s'accommoder qu'à » se jeter dans des procès éternels, qui, sans parler de la » conscience et de la réputation, coûtent toujours beaucoup » d'argent et de peine. Je sais bien que cela ne plaira pas aux » avocats ni aux procureurs, que la longueur des affaires et » les ruses de la chicane enrichissent ; mais ne vous mettez » pas fort en peine de ce qu'ils diront de vous là-dessus, et » faites-leur comprendre à eux-mêmes, si vous pouvez, qu'en » perpétuant les procès par des formalités infinies, ils s'ex- » posent au péril d'une damnation éternelle. Tâchez aussi de » les engager dans la retraite pour quelques jours, afin que » les exercices spirituels leur fassent prendre une autre con- » duite.

Il lui enseigne la manière de bien prêcher.

» XXIX. N'attendez pas que vous soyez à Ormuz pour prê- » cher ; commencez sur mer, et dès que vous serez embar- » qué. Dans vos sermons, n'affectez point de faire paraître » beaucoup d'érudition et de mémoire en citant un grand » nombre de passages des anciens auteurs ; il en faut peu, » mais qui soient bien choisis et qui conviennent au sujet. » Employez la meilleure partie de la prédication à dépeindre » vivement l'état intérieur des âmes mondaines ; qu'elles » reconnaissent et qu'elles voient en vos discours, comme » dans un miroir, leurs inquiétudes, leurs artifices, leurs » projets frivoles et leurs vaines espérances. Vous leur ferez » voir encore les issues funestes de leurs desseins. Vous » leur découvrirez les piéges que leur tend le malin esprit, » et vous leur enseignerez le moyen de les éviter. Mais vous » leur direz de plus, que s'ils s'y laissent surprendre, ils ont » tout à craindre, et par là vous gagnerez leur attention, car » on se fait toujours écouter, quand ce qu'on dit intéresse » l'auditeur.

» Ne remplissez pas vos sermons de spéculations sublimes, » de questions embarrassées, et de controverses scolastiques.

» Ces sortes de choses, qui surpassent la portée des gens du » monde, ne font que du bruit et n'aboutissent à rien. Il est » nécessaire de les représenter eux-mêmes, si vous voulez » attacher leur esprit. Mais pour bien exprimer ce qui se » passe au fond de leur cœur, il faut les pratiquer auparavant, » les bien connaître; et pour cela, il faut beaucoup les obser- » ver, les approfondir.

» Étudiez donc ces livres vivants, et assurez-vous que vous » en tirerez de quoi tourner les pécheurs du côté qu'il vous » plaira.

» Je ne vous défends pas néanmoins de consulter, dans les » rencontres, l'Écriture sainte, les Pères de l'Église, les » sacrés Canons, les livres de piété et les traités de morale. » Ils peuvent fournir des preuves solides pour établir les » vérités chrétiennes, des remèdes souverains contre les ten- » tations, et des exemples héroïques de vertu. Mais tout cela » est bien froid, et ne sert guère, si les esprits ne sont dispo- » sés à en profiter; et ils ne peuvent l'être que par la voie » que je viens de dire. Ainsi, le devoir du prédicateur est de » sonder le cœur humain, d'avoir une parfaite connaissance » du monde, de faire une fidèle peinture de l'homme, et de » mettre ce tableau dans un si beau jour, que chacun s'y » reconnaisse.

Ce qu'il lui ordonne touchant sa subsistance, et à l'égard des présents.

» XXX. Puisque le roi de Portugal a ordonné qu'on vous » fournît de l'épargne ce qui sera nécessaire pour votre sub- » sistance, usez de la grâce que ce bon prince vous fait, et ne » recevez rien que de ses ministres. Si d'autres personnes » vous veulent donner quelque chose, refusez-le, quand elles » vous l'offriraient d'elles-mêmes; aussi bien est-il très-im- » portant pour la liberté d'un homme apostolique de ne devoir » point son vivre à ceux qu'il doit conduire dans le chemin » du salut et qu'il doit reprendre s'ils viennent à s'en écarter. » On peut dire véritablement de ces dons, que qui prend est

» pris. Et c'est pour cela que, quand nous avons à faire une » réprimande charitable aux personnes qui nous entretiennent d'aumônes, nous ne savons comment nous y prendre, » ni de quels termes nous servir; ou, si notre zèle nous fait » parler librement, nos paroles ont moins d'effet sur leurs » esprits, par la raison que ces gens prennent avec nous un » air d'empire et de hauteur, comme si le bien que nous » recevons d'eux les faisait nos maîtres et leur donnait droit » de nous mépriser.

» Ce que je dis regarde principalement une espèce de gens » plongés dans le vice, qui se feront honneur d'être de vos » amis, et qui tâcheront de gagner votre amitié par toutes » sortes de bons offices. Leur dessein n'est pas de profiter » de votre conversation pour l'amendement de leur vie; tout » ce qu'ils prétendent est de vous fermer la bouche, et de » s'épargner une censure qu'ils croient mériter. Soyez fort » en garde contre ces gens-là. Je ne suis pas pourtant d'avis » que vous les rebutiez tout à fait, ni que vous méprisiez » leurs honnêtetés. S'ils vous invitent même à leur table, ne » les refusez pas. Refusez-les encore moins, s'ils vous font » des présents de peu de valeur, tels qu'on s'en fait aux » Indes communément parmi les Portugais, et qu'on ne peut » refuser sans faire un affront; des fruits, par exemple, et » des liqueurs.

» Du reste, déclarez-leur que vous ne recevrez leurs petits » présents qu'à condition qu'ils recevront bien vos conseils, » et que, si vous allez manger avec eux, ce n'est que pour les » disposer, par une bonne confession, à s'approcher de la » sainte table. Pour ces présents que j'ai dit qu'il ne fallait » pas refuser, dès que vous les aurez reçus, envoyez-les aux » malades, aux prisonniers ou à d'autres pauvres. Le peuple » en sera édifié, et n'aura pas lieu de vous soupçonner ni de » peu de délicatesse, ni d'avarice.

Ce qu'il lui prescrit touchant sa demeure.

» XXXI. A l'égard de votre demeure, vous verrez, étant » arrivé, et ayant considéré prudemment l'état des choses, » où il sera plus à propos que vous demeuriez, ou dans l'hô- » pital, ou dans la maison de la Miséricorde, ou dans quelque » petit logis qui n'en soit pas éloigné. Si je vous appelle au » Japon, vous écrirez aussitôt au recteur de ce collége par » deux ou trois voies différentes, afin qu'il mette en votre » place un de nos pères capable d'assister et de consoler la » ville d'Ormuz. Enfin, je vous recommande vous-même à » à vous-même; particulièrement, n'oubliez jamais que vous » êtes membre de la Compagnie de Jésus.

» Dans les conjonctures des affaires, l'expérience vous » enseignera ce qui sera le plus du service de Dieu; car il » n'y a pas un meilleur maître que l'usage en matière de pru- » dence. Souvenez-vous tous les jours de moi dans vos » prières, et ayez soin que ceux qui seront sous votre con- » duite me recommandent dans les leurs au Maître commun » que nous servons. Pour finir une si longue instruction, le » dernier avis que je vous donne, est de la lire attentive- » ment toutes les semaines, afin que vous n'oubliiez jamais » aucun des articles qui y sont contenus. Plaise au Seigneur » de vous accompagner, de vous conduire dans votre voyage, » et de demeurer cependant ici avec nous. »

Il part pour le Japon.

Huit jours après que Gaspard Barzée fut parti pour Ormuz avec son compagnon Raimond Pereyra, le père Xavier partit lui-même pour le Japon : c'était au mois d'avril de l'année 1549. Il s'embarqua dans une fuste qui allait seulement à Cochin, où l'attendait un navire qui devait faire voile vers Malaca. Il prit pour ses compagnons le père Cosme de Torrez et le frère Jean Fernandez, outre les trois Japonais convertis, Paul de Sainte-Foi, et ses deux valets Jean et Antoine.

A la vérité, il fit aussi embarquer dans la même fuste Emmanuel Moralez et Alphonse de Castro; mais ce n'était

que pour les conduire à Malaca, d'où l'un et l'autre devaient passer aux Moluques.

Comme le navire qui attendait Xavier et ses compagnons au port de Cochin était sur le point de partir, ils s'arrêtèrent là peu de jours, mais ils ne s'y arrêtèrent pas inutilement. Le saint allant un jour par la ville, rencontra un Portugais de sa connaissance, et lui demanda d'abord comment il se portait. *Fort bien*, répondit le Portugais. *Oui, pour ce qui regarde le corps*, reprit Xavier, *mais à l'égard de l'âme on ne peut guère être plus malade que vous ne l'êtes.* Cet homme, qui méditait une mauvaise action, connut que le père voyait le fond de son âme, et, rentrant aussitôt en lui-même, suivit Xavier, se confessa et changea de vie.

Les prédications de Castro charmèrent tellement le peuple, qu'on voulut le retenir à Cochin pour y établir un collége de la Compagnie. Mais Xavier, qui l'avait destiné aux Moluques, s'opposa à la volonté du peuple; et la Providence, qui destinait la couronne du martyre à ce missionnaire, ne permit pas qu'il demeurât dans un lieu où l'on n'aurait eu que de la vénération pour lui.

Il arrive à Malaca, et ce qu'il y fait.

Ils partirent de Cochin le 25 avril, et ils arrivèrent le dernier de mai à Malaca. Toute la ville vint au-devant du père Xavier, et chacun eut une joie incroyable de le revoir. Alphonse Martinez, grand vicaire de l'évêque, était alors très-malade, et dans un trouble d'esprit qui faisait pitié; car, ayant été averti de se mettre en état d'aller rendre compte à Dieu du ministère qu'il avait exercé trente ans, et de toutes les actions de sa vie, il fut si frappé de l'image présente de la mort, et du désordre de ses mœurs peu régulières pour un homme de sa profession, qu'il tomba dans une noire mélancolie et désespéra entièrement de son salut. Il jetait des cris lamentables qui effrayaient tout le monde; on lui entendait dire tout haut ses péchés, et les détester avec des regrets furieux, non pour en

demander pardon, mais pour en faire voir l'énormité. Quand on voulait lui parler de la miséricorde divine, il s'emportait horriblement, et s'écriait de toutes ses forces, qu'on ne pardonnait point aux damnés, et qu'il n'y avait nulle miséricorde dans l'enfer.

On dit au malade que le père François venait d'arriver; et on lui demanda s'il ne serait pas bien aise de le voir. Martinez, qui avait eu autrefois des liaisons très-étroites avec Xavier, respira à ce nom, et puis tout d'un coup voulut se lever pour aller voir, disait-il, l'homme de Dieu. Mais l'effort qu'il fit ne servit qu'à le faire tomber en faiblesse. Le père survint dans ce moment-là; car, outre que c'était sa coutume de rendre d'abord une visite aux supérieurs ecclésiastiques, la maladie du vicaire hâta le saint encore davantage. Dès que le malade fut un peu revenu à lui, Xavier lui parla de l'éternité et des conditions d'une mort chrétienne. Ce discours rejeta Martinez dans ses premières frayeurs; et le serviteur de Dieu reconnut en cette rencontre ce qu'il avait déjà remarqué en d'autres, que rien n'est plus difficile que de faire espérer le salut à un homme mourant, qui pendant sa vie s'est flatté de l'espérance du salut pour pécher avec plus d'audace.

Voyant donc le mal presque sans remède, il entreprit de faire violence au Ciel pour obtenir au malade les sentiments d'une véritable pénitence et la grâce d'une bonne mort : car il fit vœu sur-le-champ de dire un fort grand nombre de messes en l'honneur de la très-sainte Trinité, de la bienheureuse Vierge, des anges et de quelques saints à qui il avait une dévotion particulière. Le vœu fut à peine fait, que Martinez, devenu tranquille, prit des pensées raisonnables, et reçut les derniers sacrements avec une vive douleur de ses péchés, mêlée d'une tendre confiance en la miséricorde de Dieu; il mourut après, doucement, entre les bras de Xavier, invoquant le nom de Jésus.

Une si heureuse mort donna beaucoup de joie au saint homme : mais les travaux apostoliques de François Perez et de Roc Oliveira ne lui en donnèrent pas moins. Il les avait envoyés, l'année précédente, à Malaca, pour y fonder un collége de la Compagnie, suivant les souhaits du peuple, et ils y avaient été très-bien reçus. Perez avait commencé à ouvrir une école publique, pour instruire la jeunesse dans les lettres et dans la piété, selon l'esprit de leur institut. Oliveira s'était donné tout entier au ministère de la prédication et à la conduite des âmes, en s'attachant néanmoins principalement au salut des Turcs et des Juifs, dont la ville se remplissait tous les jours. Car les premiers venaient exprès de la Mecque, et les autres de Malabar, afin de planter, s'ils pouvaient, le mahométisme et le judaïsme où le christianisme florissait.

La joie qu'il a des travaux de ses frères.

L'exemple des deux missionnaires attira plusieurs Portugais au genre de vie dont l'un et l'autre faisaient profession. Le plus considérable de tous fut un jeune gentilhomme nommé Jean Bravo, à qui sa noblesse et sa valeur promettaient tout dans le monde, mais qui préféra la pauvreté évangélique et l'humilité religieuse aux plus grands établissements de la terre. Il était près d'aller à Goa pour exécuter ce que le Ciel lui inspirait, lorsqu'il apprit que Xavier devait passer par Malaca. Il l'attendit donc, et cependant il vécut avec Perez et Oliveira, comme s'il eût été de la Compagnie. Il se conforma, du moins autant qu'il put, à leurs manières, et s'habilla même comme eux, c'est-à-dire, qu'au lieu de riches habits il prit une méchante soutane tout usée, avec laquelle il bravait le monde, sans l'avoir encore tout à fait quitté. Il fit un mois entier d'exercices spirituels, et ne sortit de la retraite que pour s'employer aux œuvres de charité dans l'hôpital : il y servit trois mois les malades, vivant comme un pauvre, et demandant lui-même son pain de porte en

Il reçoit un jeune gentilhomme en la Compagnie.

porte, à la vue de Jacques Sosa son parent, amiral de la flotte que l'on préparait pour les Moluques.

Ces épreuves obligèrent le père Xavier de recevoir Bravo en la Compagnie : il lui fit faire presque d'abord les premiers vœux, et ayant trouvé en lui un fonds excellent pour toutes les vertus apostoliques, il le cultiva avec soin; il lui laissa même par écrit les règles suivantes, avant de s'embarquer pour le Japon.

Les instructions qu'il donne à Bravo.

Lib. 5. Ep. 5. Nov.

« Voici, mon très-cher frère, la forme de vie qu'il faut que » vous gardiez constamment tous les jours. Le matin, dès » que vous serez éveillé, vous vous préparerez à méditer » sur quelque mystère de Notre-Seigneur, en commençant » par sa sainte Nativité, et continuant jusqu'à sa glorieuse » Ascension. Les sujets de méditation sont marqués et mis » en ordre dans le livre des Exercices.

» Vous emploierez pour le moins une demi-heure à l'oraison et vous y vaquerez avec toutes les dispositions intérieures avec lesquelles vous vous souvenez d'avoir fait » votre retraite d'un mois. Vous considérerez chaque jour » un mystère, en sorte que si, le lundi, par exemple, la naissance de Jésus-Christ a été le sujet de votre méditation, sa » circoncision le sera le mardi, et ainsi de suite, jusqu'à ce » qu'ayant parcouru, dans l'espace d'un mois, toutes les actions du Fils de Dieu, vous veniez à le contempler montant au ciel en triomphe. Il faudra recommencer les mêmes » méditations tous les mois et dans le même ordre.

» A la fin de chaque méditation, vous renouvellerez vos » vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance par lesquels » vous vous êtes obligé. Vous le ferez, dis-je, tout de nouveau, et les offrirez à Dieu avec la même ferveur que vous » avez fait la première fois. Ce renouvellement de vos vœux » affaiblira en vous les mouvements de la concupiscence, et » rendra les puissances de l'enfer moins capables de vous

» nuire ; c'est pourquoi je suis d'avis que vous ne l'omettiez
» jamais.

» Après le dîner, vous reprendrez votre oraison du matin,
» et vous repasserez le même mystère pendant une demi-
» heure. Vous renouvellerez encore vos vœux à la fin de
» cette méditation. Il faut vous occuper ainsi intérieurement
» dans la diversité de vos emplois, et donner une heure en-
» tière chaque jour à la considération de la très-sainte vie
» de Notre-Seigneur Jésus-Christ, quelque affaire qui vous
» survienne, et quelque embarras que vous ayez. Vous le
» pourrez faire commodément, en prenant une demi-heure
» le matin et une demi-heure l'après-dînée, selon la pratique
» que je vous prescris.

» Avant de vous coucher, examinez votre conscience, en
» recherchant les pensées, les actions et les paroles de tout
» le jour, et observant même si vous n'avez pas manqué de
» faire ce que vous deviez : que cette discussion soit aussi
» exacte que si vous étiez sur le point de vous confesser.
» Après avoir conçu une très-vive douleur de vos fautes par
» le motif de l'amour de Dieu, vous demanderez humblement
» pardon à Jésus-Christ, et lui promettrez de vous amender ;
» enfin vous vous disposerez de sorte à votre repos, que le
» sommeil vous prenne sur des pensées de piété, et dans la
» résolution de passer plus saintement la journée suivante.

» Le lendemain, à votre réveil, pensez aux péchés que
» vous avez remarqués dans l'examen du soir précédent, et,
» en vous habillant, demandez à Dieu la grâce de ne pas re-
» tomber ce jour-là dans les mêmes fautes. Acquittez-vous
» ensuite de la méditation du matin, et faites le reste comme
» je vous l'ai marqué : mais soyez si exact et si constant en
» toutes ces pratiques spirituelles, que rien, hors la maladie,
» ne vous les fasse quitter. Que si, vous portant bien, vous
» les différez ou les laissez tout à fait sous prétexte de quel-

» que affaire, faites-vous un scrupule, et que le jour ne se
» passe point qu'en présence de vos frères vous ne déclariez
» votre faute, et que, de vous-même, vous ne demandiez à
» être puni pour avoir omis ou négligé ce qui vous était si
» fort recommandé par votre supérieur.

» Du reste, quelque chose que vous fassiez, et en quelque
» situation que vous soyez, travaillez de toutes vos forces à
» vous vaincre toujours vous-même. Domptez vos passions;
» embrassez ce que les sens abhorrent le plus; réprimez sur-
» tout le désir naturel de la gloire, et ne vous pardonnez rien
» là-dessus, jusqu'à ce qu'ayant arraché de votre cœur les
» racines mêmes de l'orgueil, non-seulement vous souffriez
» volontiers qu'on vous rabaisse au-dessous de tout le monde,
» mais encore que vous ayez de la joie qu'on vous méprise;
» car tenez pour assuré que, sans cette humilité et cette mor-
» tification, vous ne pouvez ni croître en vertu, ni servir uti-
» lement le prochain, ni plaire à Dieu, ni enfin persévérer
» dans la Compagnie de Jésus.

» Obéissez en tout au père avec lequel vous demeurez, et,
» quelque fâcheuses ou difficiles que soient les choses qu'il
» vous commande, exécutez-les avec une grande allégresse,
» ne lui résistant jamais et n'exceptant jamais rien pour quel-
» que cause que ce soit. Enfin, écoutez-le et laissez-vous
» conduire par lui en toutes choses, comme si le père Ignace
» vous parlait et vous dirigeait lui-même.

» De quelques tentations que vous vous sentiez attaqué,
» découvrez-les toutes sincèrement à celui qui vous gou-
» verne, et soyez persuadé que c'est l'unique moyen de les
» vaincre. Outre ce profit, on tire d'autres avantages spiri-
» tuels, en faisant voir les mouvements secrets de son cœur;
» car la violence qu'on se fait pour surmonter la pudeur na-
» turelle, qui empêche qu'on n'avoue ses imperfections et
» ses faiblesses, attire de grandes grâces de Dieu; d'ailleurs,

» cette ouverture et cette franchise ruinent les desseins du » malin esprit, qui ne nuit jamais plus que quand il se ca- » che, et qui, étant découvert, est si désarmé et si faible, » que ceux à qui il dressait des embûches se moquent de lui. »

C'est ainsi que le saint apôtre instruisait les jeunes gens de la Compagnie; et rien peut-être ne nous montre mieux combien il y avait de rapport entre l'esprit de Xavier et celui d'Ignace.

Les nouvelles qu'il apprend du Japon.

On reçut alors des nouvelles du Japon, et quelques lettres portaient qu'un des rois de l'île demandait des prédicateurs évangéliques au gouverneur des Indes, par une ambassade expresse; que ce roi avait appris quelque chose de la loi chrétienne, et qu'un événement merveilleux lui avait fait naître le désir d'en apprendre davantage. L'événement était contenu dans les lettres, et se racontait de la sorte.

Des marchands portugais étant abordés au port de la ville capitale d'un des royaumes du Japon, furent logés, par l'ordre du roi, dans une maison déserte, qu'on croyait infestée de malins esprits. L'opinion populaire n'était pas mal fondée, et les Portugais s'aperçurent bientôt que leur logement était incommode. Ils entendaient la nuit un horrible tintamarre; ils se sentaient tirer de leurs lits et frapper durant leur sommeil, sans voir néanmoins personne. Une nuit, s'étant éveillés aux cris d'un de leurs valets, et ayant couru avec leurs armes vers l'endroit d'où venait le bruit, ils trouvèrent le valet étendu par terre et tremblant de peur. On lui demanda ce qu'il avait eu à crier, et pourquoi il tremblait si fort. Il répondit qu'il avait vu un spectre effroyable, tel que les peintres représentent les démons. Comme ce n'était pas un esprit faible ni un menteur, que ce valet, les Portugais ne doutèrent pas de la cause du vacarme qui se faisait réglément toutes les nuits. Pour y remédier, ils semèrent de croix toute la maison, et depuis ils n'entendirent plus rien.

Les Japonais furent fort surpris, quand ils surent comment la maison était devenue tranquille. Le roi même, à qui les Portugais dirent que la croix des chrétiens faisait fuir les malins esprits, admira un effet si merveilleux, et fit planter des croix partout, jusque dans ses maisons royales et sur les chemins publics. Il voulut ensuite savoir d'où la croix tirait sa vertu, et pourquoi les démons la craignaient tant. Ainsi, il descendit peu à peu dans les mystères de la foi. Mais comme les Japonais sont extrêmement curieux, non content d'être instruit par des marchands et par des soldats, il eut la pensée de faire venir des prédicateurs, et il envoya pour cela un ambassadeur aux Indes.

Il se dispose à partir pour le Japon, et avec plus d'ardeur que jamais.

Ces nouvelles consolèrent infiniment le père Xavier, et hâtèrent d'autant plus son voyage, que les Japonais lui parurent plus disposés à recevoir l'Évangile. Il y avait dans le port de Malaca plusieurs navires portugais qui étaient près de partir pour le Japon; mais tous ces vaisseaux devaient faire diverses courses en chemin, et cela n'accommodait pas le saint homme; sa seule ressource fut en un navire chinois qui allait droit au Japon, et qui était un de ces petits bâtiments qu'on appelle jonques à la Chine. Le maître du navire, nommé Neceda, était un fameux corsaire, ami des Portugais, nonobstant la guerre déclarée entre les deux nations, et si connu par ses brigandages, que son vaisseau se nommait communément la *jonque du voleur*. Don Pedro de Sylva, gouverneur de Malaca, fit promettre au capitaine chinois qu'il conduirait sûrement le père, et voulut avoir de lui des otages pour l'engager à tenir inviolablement sa promesse. Mais quel fondement peut-on faire sur la parole d'un pirate et d'un scélérat?

Il part de Malaca pour le Japon, et ce qui lui arrive en chemin.

Xavier et ses compagnons s'embarquèrent le 24 juin, au commencement de la nuit, et on démarra le lendemain au point du jour avec un bon vent. Dès qu'on fut en mer, le capitaine et les matelots, qui étaient tous idolâtres, élevèrent

une pagode sur la poupe, lui firent des sacrifices, malgré les remontrances de Xavier, et la consultèrent par la voie du sort, pour savoir si leur navigation serait heureuse. Les réponses étaient tantôt bonnes et tantôt mauvaises. Cependant ils mouillèrent l'ancre à une île, et s'y fournirent de bois contre les furieuses tourmentes de ces mers. Ils recommencèrent en même temps à interroger leur idole, et recherchèrent par le sort s'ils auraient un vent favorable. Le sort promit un bon vent, et sur cela les païens continuèrent gaîment leur voyage. Néanmoins ils ne furent pas plus tôt en haute mer, qu'ils tirèrent les sorts tout de nouveau, pour voir si, du Japon, le navire retournerait heureusement à Malaca : la réponse fut qu'il aborderait au Japon, mais qu'il ne reverrait plus Malaca. Le pirate, qui était fort superstitieux, prit au même moment la pensée de quitter sa route. Il tourna en effet ailleurs, et ne fit plus que s'amuser dans les îles qui se présentaient. Le père Xavier eut un sensible déplaisir que le démon fût le maître de leur destinée, et que tout se réglât suivant les réponses de l'ennemi de Dieu et des hommes.

En voguant ainsi lentement, on s'approcha des côtes de la Cochinchine, et les tempêtes qui s'élevèrent alors menacèrent plus d'une fois du naufrage. Les idolâtres eurent recours à leurs superstitions ordinaires. Le sort déclara que la mer se calmerait et que le navire n'avait rien à craindre. Mais un vent impétueux agita tellement les flots, que les mariniers furent contraints d'abaisser les voiles et de jeter l'ancre. Le balancement du vaisseau fit qu'un jeune chrétien chinois, que Xavier menait avec lui, tomba dans la sentine qui était ouverte. On l'en retira à demi mort, et fort blessé à la tête. Lorsqu'on le pansait, la fille du capitaine tomba dans la mer, et fut engloutie des vagues, sans qu'on pût jamais la sauver.

Un si funeste accident mit Neceda au désespoir; et c'était un triste spectacle, dit Xavier lui-même dans une de ses let-

tres, de voir le désordre qui était dans le vaisseau. La perte de la fille et la crainte du naufrage remplissaient tout de cris et de larmes.

Néanmoins les idolâtres, au lieu de reconnaître que l'idole leur avait dit faux, prirent soin de l'apaiser, comme si la mort de la Chinoise eût été un effet de la colère de la pagode. Ils sacrifièrent des oiseaux, et brûlèrent des parfums en son honneur; après quoi ils jetèrent les sorts, pour savoir la cause du malheur qui venait d'arriver. On apprit que si le jeune chrétien fût mort dans la sentine, la fille du capitaine n'aurait pas péri malheureusement. Alors Neceda, transporté de rage, pensa jeter Xavier et ses compagnons dans la mer. Comme la fureur des flots s'abattit en un instant, son esprit se calma un peu; il leva l'ancre, et prit la route de Canton, dans le dessein d'y passer l'hiver.

Mais les artifices des hommes et les efforts des démons ne peuvent rien contre les ordres de la Providence. Un vent contraire renversa le projet du capitaine, en l'obligeant, malgré lui, d'entrer à pleines voiles dans la mer du Japon, et c'est ce vent qui porta la *jonque du voleur* vers Cangoxima, lieu de la naissance d'Anger, surnommé Paul de Sainte-Foi. Ils y abordèrent le 13 août de l'année 1549.



S. François Xavier à la cour du roi de Bungo.

LIVRE CINQUIÈME.

Je n'entreprends pas de faire une description exacte du Japon, après toutes celles que les géographes et les voyageurs en ont faites. Pour peu qu'on ait vu la carte et lu les relations des Indes, on sait que le Japon est à l'extrémité de l'Asie et vis-à-vis de la Chine; que c'est un assemblage de diverses îles qui sont comme un corps, et dont la principale donne son nom à tout le reste; que ce monde d'îles, ainsi que parle un excellent géographe, est tout rempli de montagnes, dont quelques-unes sont inaccessibles et presque au-dessus des nues; que le froid y est excessif, et que la terre, féconde en mines d'or et d'argent, produit peu de grains nécessaires à la vie, faute d'être cultivée.

La situation du Japon, et la nature du pays.

Sans m'étendre donc davantage, ni sur la situation, ni sur la nature du pays; sans m'arrêter même aux coutumes et aux mœurs, dont j'ai déjà dit quelque chose, et dont je dirai dans la suite ce que demandera mon sujet, je ne parlerai ici que du gouvernement et de la religion, qu'il est besoin de connaître d'abord pour l'intelligence de l'histoire que j'écris.

Anciennement le Japon était une monarchie. L'empereur à qui toutes ces îles obéissaient, se nommait le Dayri, et tirait son origine des Camis, qui, selon l'opinion du peuple, descendaient en droite ligne du soleil. La première charge de l'empire était celle de cubo, c'est-à-dire de capitaine général des armées. Pour relever une dignité si éminente d'elle-même, on ajouta avec le temps, au nom de cubo, celui de sama, qui signifie seigneur; et ainsi le chef de la milice japonaise s'appela cubo-sama.

L'état du gouvernement politique au Japon.

Il y a plus de trois cents ans que le cubo-sama qui était alors, voyant le sceptre du Japon entre les mains d'un dayri lâche et efféminé, se révolta contre lui et s'empara de l'autorité royale. Son dessein était de réduire tout l'État sous sa domination; mais il ne se rendit maître que de Méaco, où l'empereur tenait sa cour, et des provinces qui en dépendaient. Les gouverneurs des autres provinces se maintinrent, chacun dans la sienne, par la force des armes, et secouèrent le joug à leur tour; tellement que la monarchie fut divisée tout d'un coup en soixante-six parties, qui prirent toutes le nom de royaumes.

Depuis ces révolutions, le roi de Méaco fut surnommé cubo-sama, et celui qui avait été dépouillé retint le nom de dayri. On lui laissa même, à la puissance près, toutes les prééminences de la royauté, en considération du sang des Camis, et ses descendants eurent toujours le même titre et les mêmes avantages. Voilà quel était en général le gouvernement au temps de saint François Xavier; car, quelques années après, Nobunanga, un des rois voisins de Méaco, défit en bataille rangée le cubo-sama, et poursuivit sa victoire avec tant de succès, qu'ayant détruit les rois particuliers, il réunit tout le Japon sous son obéissance.

Quelle était la religion des Japonais quand Xavier vint au Japon.

Pour ce qui est de la religion, tous les Japonais, à la réserve de quelques-uns qui font profession d'athéisme et qui croient les âmes mortelles, sont idolâtres, et tiennent la transmigration des âmes telle que l'enseignait Pythagore. Les uns rendent le culte divin au soleil et à la lune; les autres aux Camis, ces anciens rois dont nous avons parlé, et aux fotoques, les dieux de la Chine : il y en a qui adorent diverses sortes de bêtes, et plusieurs adorent le démon sous des figures horribles.

Ils ont encore une certaine divinité mystérieuse qu'on nomme Amida, et ils disent que ce dieu a bâti un paradis si

éloigné de la terre, que les âmes ne peuvent y parvenir qu'en trois ans. Mais le dieu Xaca est celui dont ils content plus de merveilles, et il semble que ce soit le Messie contrefait par le démon même ou par ses ministres. Car, si on les en croit, Xaca étant né d'une reine qui n'avait jamais eu de commerce avec aucun homme, se retira dans les déserts de Siam, et y fit de très-austères pénitences pour expier les péchés des hommes ; au sortir de sa solitude, il assembla des disciples, et prêcha en divers pays une doctrine céleste.

Il n'est pas croyable combien de temples ont été bâtis à l'honneur d'Amida et de Xaca; toutes les villes en sont pleines, et la magnificence en égale le nombre. On ne peut non plus s'imaginer où la superstition porte les adorateurs de ces deux divinités. Ils se précipitent du haut des rochers, ou s'ensevelissent tout vivants dans des antres souterrains, et il se voit souvent des barques remplies d'hommes et de femmes, qui, avec une pierre au cou, et chantant les louanges de leurs dieux, vont se jeter dans la mer.

Au reste, l'esprit de mensonge a établi dans le Japon une espèce de hiérarchie semblable à celle de l'Église catholique. Car ces peuples ont un chef de la religion, et comme un souverain pontife qu'ils nomment le saço. Il tient sa cour dans la capitale de l'empire, et c'est lui qui approuve les sectes, qui institue les cérémonies, qui consacre, si j'ose parler de la sorte, les tundi, que l'on peut comparer à nos évêques, et dont la fonction principale est d'ordonner les prêtres des idoles, en leur conférant le pouvoir de faire des sacrifices. Ces prêtres, qu'on appelle bonzes, et dont les uns habitent les déserts, les autres demeurent dans les villes, affectent tous une grande austérité de mœurs, et sont, parmi les Japonais, ce que sont les brachmanes parmi les Indiens, si ce n'est qu'ils sont encore plus scélérats et plus hypocrites.

Pour reprendre notre histoire, presque aussitôt que Xavier Paul de Sainte

Il va voir le roi de Saxuma.

et ses compagnons furent arrivés, Paul de Sainte-Foi, que nous nommions Anger avant son baptême, alla rendre ses devoirs au roi de Saxuma, de qui Cangoxima relevait, et dont le palais n'est éloigné que de six lieues. Ce prince, qui lui avait autrefois témoigné beaucoup de bonté, le reçut très-humainement, et avec d'autant plus de joie qu'on le croyait mort. Un si favorable accueil fit que Paul de Sainte-Foi commença par demander sa grâce au roi pour l'action qui l'avait obligé de se retirer, et il n'eut pas de peine à l'obtenir.

Le roi, qui était curieux, comme sont tous les Japonais, l'interrogea fort sur les Indes, quelle était la nature du pays et l'humeur des peuples; si les Portugais étaient aussi puissants qu'on disait. Après que Paul eut satisfait le roi là-dessus, le discours tomba sur les différentes religions des Indiens, et particulièrement sur le christianisme que les Européens avaient introduit aux Indes.

Ce qui se passe à la cour de Saxuma.

Paul expliqua assez au long les mystères de la foi, et, voyant qu'on prenait plaisir à l'écouter, il produisit un tableau de la Vierge qui tenait le petit Jésus entre ses bras. Le tableau était très-bien fait, et Xavier l'avait donné au Japonais, afin qu'il le montrât dans l'occasion. La vue seule d'une si belle peinture frappa tellement le roi, que, touché d'un sentiment de piété et de révérence, il se mit à genoux avec tous ses courtisans, pour honorer celle qui était peinte, et qui lui semblait avoir un air plus qu'humain.

Il voulut qu'on portât le tableau à la reine sa mère. Elle en fut charmée de son côté, et se prosterna par un même instinct, avec toutes les dames de sa suite, pour saluer la mère et le fils; mais, comme les Japonaises ont encore plus de curiosité que les Japonais, elle fit mille questions sur la Vierge et sur Jésus-Christ. Cela donna lieu à Paul de raconter toute la vie de Notre-Seigneur; et ce récit plut tant à la reine, que, peu de jours après, quand il fut de retour à Cangoxima, elle lui

envoya un de ses officiers pour avoir une copie du tableau qu'elle avait vu. Mais il ne se trouva point de peintre qui pût faire ce que désirait la princesse. Elle demanda qu'au moins on lui écrivît en abrégé les principaux points de la religion chrétienne, et Paul la contenta là-dessus.

Le père François, ravi de voir les dispositions qu'il y avait dans la cour de Saxuma, pensa tout de bon à se rendre capable de prêcher en japonais. Il n'y a qu'une langue en tout le Japon, mais si abondante et si mêlée, que c'était en effet comme s'il y en avait eu plusieurs. On se sert de certains mots et de certaines phrases dans le discours familier; on emploie d'autres locutions dans les discours composés. Les gens de qualité ont un langage tout différent de celui du peuple; les marchands et les soldats ont le leur; les femmes se servent de paroles et d'expressions qui leur sont propres. Quand on traite un sujet sublime, et qui touche, par exemple, la religion ou l'État, on use de termes particuliers, et ce serait une irrégularité très-vicieuse que de confondre les différentes manières de parler.

Le saint étudie la langue japonaise.

Le saint homme savait déjà quelque chose de tous ces divers langages par la communication qu'il avait eue avec les trois Japonais chrétiens; mais il n'en savait pas assez pour s'expliquer aisément, ainsi qu'il l'avoue lui-même, en disant que lui et ses compagnons étaient, à leur arrivée, comme des statues muettes. Il s'appliqua donc tout à fait à l'étude de la langue, et voici de quelle façon il en parle au même endroit : « Nous redevenons enfants, dit-il, et toute notre occupation » présente est d'apprendre les premiers éléments de la » grammaire japonaise. Dieu nous fasse la grâce d'imiter » l'innocence et la simplicité des enfants aussi bien que » nous en pratiquons les exercices. »

On ne doit pas s'étonner ici qu'un homme à qui Dieu avait communiqué plusieurs fois le don des langues, ne sût pas

celle du Japon, et qu'il se donnât la peine de l'étudier. Ces grâces étaient passagères, et Xavier ne s'y attendait nullement; de sorte qu'ayant à demeurer dans un pays, il en étudiait le langage, comme s'il n'eût pu le savoir que par sa propre industrie. Mais le Saint-Esprit l'assistait extraordinairement en ces rencontres, selon la remarque que nous avons déjà faite; et on peut dire que la facilité avec laquelle il apprenait tant de langues si barbares, valait presque un don des langues permanent.

Il baptise la famille de Paul de Sainte-Foi.

Tandis que Xavier et ses compagnons travaillaient à acquérir la connaissance qui leur était nécessaire pour annoncer Jésus-Christ au peuple de Cangoxima, Paul de Sainte-Foi, chez qui ils logeaient, instruisit lui-même sa famille. Dieu bénit tellement son zèle, qu'outre sa mère, sa femme et sa fille, plusieurs de ses parents se convertirent, et Xavier les baptisa tous.

En moins de quarante jours le saint sut assez de japonais pour entreprendre de traduire l'explication du Symbole des apôtres qu'il avait composée aux Indes.

A mesure qu'il traduisait, il apprenait par cœur sa traduction, et, avec ce secours, il crut pouvoir commencer à publier l'Évangile. Mais comme on observe exactement au Japon toutes les bienséances de la vie civile, et que rien ne s'y fait en public sans la permission du prince, il voulut visiter auparavant le roi de Saxuma, et il prit pour sa visite le jour qu'on solennise la fête de l'archange saint Michel. Il avait mis tout l'empire sous la protection de ce chef des troupes célestes qui chassa du ciel les anges rebelles, et il le priait tous les jours ardemment d'exterminer du Japon les démons qui y dominaient depuis tant de siècles.

Il va à la cour de Saxuma, et est bien reçu du roi

L'apôtre des Indes n'était pas inconnu à la cour de Saxuma. Paul de Sainte-Foi y avait parlé de lui d'une manière qui donna envie à tout le monde de le voir, et qui le

fit regarder avec admiration la première fois qu'il parut. Le roi et la reine le traitèrent honorablement, lui témoignèrent beaucoup d'affection, et l'entretinrent une partie de la nuit. Ils ne pouvaient assez s'étonner que lui et ses compagnons fussent venus d'un autre monde et eussent traversé tant de mers orageuses, non par un esprit d'avarice et pour s'enrichir de l'or du Japon, mais seulement pour montrer aux Japonais le vrai chemin du salut.

Dès le premier entretien, le roi recommanda au père Xavier de garder soigneusement les écrits et les livres qui contenaient la doctrine du christianisme : *Car si votre loi est véritable*, disait le prince, *les démons se déchaîneront contre elle, et vous devez tout craindre de leur rage*. Il accorda ensuite volontiers la permission que lui demanda le père, de prêcher la loi chrétienne dans les terres de son obéissance, et il fit même, quelques jours après, expédier des lettres-patentes, en vertu desquelles tous ses sujets pouvaient se faire chrétiens quand il leur plairait.

Il commence à prêcher dans Cangoxima, et y convertit plusieurs personnes

Xavier profita d'une si heureuse conjoncture, et ne différa pas davantage à prêcher publiquement dans Cangoxima. Il commença par enseigner les premiers articles du Symbole. Celui de l'existence d'un Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, surprit étrangement ses auditeurs, qui ne connaissaient point de premier être dont l'univers dépendît comme de sa cause et de son principe. Les autres articles qui regardent la Trinité et l'Incarnation, leur parurent encore plus incroyables : aussi quelques-uns traitèrent le prédicateur de visionnaire, et se moquèrent de lui. Les plus sages, néanmoins, ne pouvaient comprendre qu'un étranger qui n'avait nul intérêt à les tromper, eût essuyé tant de périls, et fût venu de si loin pour leur débiter des fables.

Dans ces pensées, ils voulurent éclaircir les doutes qui leur vinrent sur les mystères qu'on leur avait expliqués.

Xavier leur répondit si nettement et si raisonnablement tout ensemble, avec l'assistance de Paul de Sainte-Foi, qui lui servait d'interprète au besoin, que la plupart, satisfaits de ses réponses, se rendirent à la vérité.

Le premier qui demanda et qui reçut le baptême, fut un homme de basse condition et dénué des biens de la fortune, comme si Dieu eût voulu que l'Église du Japon n'eût point d'autre fondement que l'abjection et la pauvreté, ainsi que l'Église universelle. On lui donna le nom de Bernard, et par sa vertu il devint, avec le temps, très-illustre.

Il visite les bonzes, et tâche de les gagner.

Cependant Xavier visita les bonzes, et tâcha de gagner leur bienveillance, persuadé que le christianisme ferait peu de progrès parmi le peuple, s'ils s'opposaient à la prédication de l'Évangile; et jugeant d'ailleurs que tout le monde embrasserait la loi du vrai Dieu, pourvu qu'ils ne la combattissent point ouvertement.

Son honnêteté et sa franchise lui concilièrent d'abord les bonnes grâces de leur chef. C'était un vieillard de quatre-vingts ans, assez homme de bien pour un bonze, estimé si sage, que le roi de Saxuma lui communiquait ses plus importantes affaires; et si savant dans la religion, qu'il fut surnommé Ningit, c'est-à-dire, le cœur de la vérité. Mais ce nom ne lui convenait pas tout à fait; et Xavier s'aperçut bientôt que le vieillard ne savait que croire touchant l'immortalité de l'âme, disant tantôt que nos âmes ne différaient guère de celles des bêtes, tantôt qu'elles venaient du ciel, et qu'elles avaient en elles-mêmes quelque chose de divin.

Il prouve l'immortalité de l'âme au chef des bonzes.

Ces incertitudes d'un esprit flottant entre la vérité et le mensonge, donnèrent lieu à Xavier de prouver l'immortalité de l'âme dans les conversations qu'ils eurent ensemble, et il raisonna fort là-dessus selon les seuls principes naturels. Ses raisonnements n'eurent point pourtant d'autre effet que de lui attirer des louanges. Ningit loua le savoir du bonze européen,

c'est ainsi qu'ils nommaient le père, et tomba d'accord que personne n'avait une plus profonde connaissance de la nature : mais il demeura toujours incertain sur ce point de religion, ou par honte de changer d'avis à son âge, ou peut-être par la raison que les gens qui ont douté toute leur vie, sont plus difficiles à convaincre que ceux qui n'ont jamais rien cru.

L'estime que Ningit avait pour Xavier fit considérer le saint du reste des bonzes. Ils l'écoutaient avec applaudissement lorsqu'il parlait de la loi divine, et ils confessaient eux-mêmes tout haut qu'un homme qui était venu des extrémités du monde, au travers de mille dangers, pour prêcher une nouvelle religion, ne pouvait avoir été inspiré que par l'Esprit de vérité, ni avancer rien qui ne fût digne de croyance.

Le témoignage des bonzes autorisa la prédication de l'Évangile : mais le dérèglement de leurs mœurs les empêcha de suivre une loi si sainte. Néanmoins, avant la fin de l'année, il y en eut deux, moins corrompus que les autres, ou plus fidèles à la grâce de Jésus-Christ, qui embrassèrent la foi ; et leur exemple toucha si fort les Cangoximains, que plusieurs demandèrent le baptême.

Ces premiers fruits de la prédication en promettaient de plus abondants, et la foi florissait de jour en jour davantage dans Cangoxima, lorsqu'une persécution excitée tout à coup ruina de si belles espérances, et arrêta le progrès de l'Évangile. Les bonzes surpris de voir tout le peuple disposé à quitter la religion du pays, ouvrirent les yeux sur leurs propres intérêts, et connurent évidemment que si la nouvelle loi était une fois reçue, comme ils ne vivaient que d'aumônes et d'offrandes qu'on faisait aux dieux, ils n'auraient plus bientôt de quoi subsister. Ils jugèrent en même temps qu'il fallait remédier au mal avant qu'il fût incurable, et n'épargner rien pour exterminer les prédicateurs portugais.

Les bonzes s'élèvent contre lui.

On vit donc alors ces religieux idolâtres qui avaient été, du

commencement, si favorables à Xavier, lui faire une guerre ouverte. Ils le décriaient partout, et le traitaient publiquement d'imposteur, jusque là qu'un jour qu'il prêchait dans une des places de la ville, un bonze l'interrompit au milieu de son discours, et avertit le peuple de s'en défier, disant que c'était un démon qui leur parlait sous la figure d'un homme.

Les bonzes ne réussissent pas dans leur entreprise.

Le déchaînement des bonzes n'eut pas l'effet qu'ils prétendaient. Les Japonais, qui ont naturellement de l'esprit et de la droiture, comprirent sans peine ce qui faisait changer de langage et de conduite à leurs prêtres, et ils en eurent plus de croyance à ce que le père leur disait.

Quelques-uns reprochaient aux bonzes que l'intérêt seul allumait leur zèle; que ce n'était ni par des calomnies, ni par des insultes qu'on défendait la religion, mais par des raisons solides; que si la doctrine de l'Européen était fausse, pourquoi ils n'en montraient pas clairement la fausseté; qu'au reste il importait peu que le nouveau prédicateur fût un démon ou un homme, et que la vérité devait être bien reçue de quelque part qu'elle vînt; qu'après tout, il vivait très-austèrement, et qu'il était de meilleure foi qu'eux.

Il mène une vie fort austère.

En effet Xavier, pour bien édifier la populace, qui juge d'ordinaire par les apparences, s'abstint entièrement et de chair et de poisson. Des racines fort amères et des légumes cuits à l'eau faisaient toute sa nourriture parmi ses travaux continuels, de sorte qu'il pratiquait à la lettre l'abstinence dont les bonzes faisaient profession, ou plutôt qu'ils faisaient semblant de pratiquer. Et il en usa ainsi d'abord sur ce que Paul de Sainte-Foi lui disait qu'on trouverait mauvais qu'un religieux chrétien fût moins austère dans son vivre que ne l'étaient les prêtres des idoles dans le leur.

Il fait divers miracles

Les merveilles que Dieu fit par son serviteur confirmèrent encore davantage la loi chrétienne. Le saint, se promenant un jour au bord de la mer, rencontra des pêcheurs qui tendaient

leur filet vide, et qui se plaignaient de leur mauvaise fortune. Il eut pitié d'eux, et, après avoir fait un peu de prières, il leur conseilla de pêcher tout de nouveau. Ils le firent sur sa parole, et ils prirent tant de poissons, et de tant de sortes, qu'à peine purent-ils tirer le filet. Ils continuèrent leur pêche les jours suivants avec le même succès; et, ce qui parut plus étrange, la mer de Cangoxima, qui n'était guère poissonneuse, le fut depuis extrêmement.

Une femme, qui ouït parler des guérisons que l'Apôtre avait faites aux Indes, lui apporta son petit enfant qu'une enflure de tout le corps rendait très-difforme. Xavier prit l'enfant entre ses bras, le regarda avec des yeux de pitié, et prononça sur lui trois fois ces paroles : *Dieu le bénisse!* Après quoi il le rendit à sa mère si sain et si beau, qu'elle en demeura toute hors d'elle-même.

Ce miracle éclata dans la ville, et fit espérer à un lépreux la guérison qu'il cherchait en vain depuis plusieurs années. N'osant paraître en public à cause de son mal qui le séparait du commerce des autres hommes, et qui le rendait odieux à tout le monde, il fit appeler le père. Xavier, qui était alors fort occupé, ne pouvant aller chez cet homme, y envoie un de ses compagnons, avec ordre de demander trois fois au malade s'il croirait en Jésus-Christ au cas qu'on le guérît de sa lèpre, et de faire trois fois le signe de la croix sur lui, s'il promettait constamment d'embrasser la foi. Tout se passa comme Xavier l'avait ordonné. Le lépreux donna sa parole qu'il se ferait chrétien s'il recouvrait sa santé; et on n'eut pas plus tôt fait sur lui trois signes de croix, que tout à coup son corps devint net comme s'il n'avait jamais eu de lèpre. Sa guérison si subite le fit croire sans peine en Jésus-Christ, et sa foi vive hâta son baptême.

Il ressuscite une fille morte.

Mais le plus illustre miracle qu'opéra Xavier dans Cangoxima, fut la résurrection d'une fille de qualité. Elle mourut en la fleur

de son âge; et son père, qui l'aimait tendrement, en pensa perdre l'esprit. Comme il était idolâtre, il n'avait nulle ressource dans son affliction, et ses amis qui venaient le consoler, ne faisaient qu'aigrir sa douleur. Deux néophytes qui le vinrent voir avant qu'on fît les funérailles de celle qu'il pleurait jour et nuit, lui conseillèrent de chercher du secours auprès du saint homme qui faisait de si grandes choses, et de lui demander avec confiance la vie de sa fille.

Le païen, persuadé par les néophytes que rien n'était impossible au bonze d'Europe, et commençant à espérer, contre toutes les apparences humaines, selon la coutume des affligés qui croient aisément ce qui les flatte, va trouver le père François, se jette à ses pieds, et le conjure, les larmes aux yeux, de ressusciter une fille unique qu'il venait de perdre, en ajoutant que ce serait lui rendre la vie à lui-même.

Xavier, touché de la foi et de l'affliction du païen, se retira avec son compagnon Fernandez pour prier Dieu. Étant revenu peu de temps après : *Allez*, dit-il à ce père désolé, *votre fille est en vie.*

L'idolâtre qui espérait que le saint viendrait avec lui à son logis, et invoquerait le nom du Dieu des chrétiens sur le corps de sa fille, crut qu'on se moquait de lui, et s'en alla mécontent. Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il vit un de ses domestiques, qui, tout transporté de joie, lui cria de loin que sa fille était vivante. Il la rencontra bientôt elle-même qui venait au-devant de lui. La fille conta à son père que, dès qu'elle eût rendu l'âme, deux démons horribles s'étaient saisis d'elle et avaient voulu la précipiter dans un abîme de feu; mais que deux hommes inconnus, d'un aspect auguste et modeste, l'avaient arrachée des mains de ces deux bourreaux, et lui avaient rendu la vie sans qu'elle pût dire comment cela s'était fait.

Le Japonais comprit qui étaient ces deux hommes dont

parlait sa fille, et il l'amena droit à Xavier, pour rendre des actions de grâces telles qu'en méritait une si grande faveur. Elle n'eut pas plus tôt aperçu le saint avec son compagnon Fernandez, qu'elle s'écria : *Voilà mes deux libérateurs;* et, au même instant, la fille et le père demandèrent le baptême. Il ne s'était jamais rien vu de semblable parmi les Japonais, et on n'avait même jamais ouï dire que les dieux du Japon eussent le pouvoir de faire revivre les morts : si bien que cette résurrection donna au peuple une haute idée de Jésus-Christ, et rendit le nom de Xavier très-fameux.

Mais rien ne fit voir davantage combien l'apôtre était chéri du Ciel, et puissant auprès du Dieu qu'il annonçait, que le châtiment exemplaire dont la divine justice punit l'audace d'un homme qui, emporté par sa fureur propre, ou animé de celle des bonzes, le chargea un jour d'injures atroces. Le saint souffrit tout avec sa douceur ordinaire, et dit seulement d'un air un peu triste à celui qui le traitait si mal en paroles : *Dieu vous conserve la bouche.* Aussitôt le malheureux se sentit la langue mangée d'un chancre, et il sortit de sa bouche du pus et des vers avec une puanteur insupportable.

Dieu venge le saint

Cette vengeance et si visible et si prompte devait effrayer les bonzes, mais leur grand nombre les rassurait en quelque façon; et lorsque tous agissaient contre le saint homme, personne ne craignait pour soi en particulier. Ce qui acheva de les irriter, c'est qu'une dame très-noble et très-riche, femme d'un des principaux seigneurs de la cour, et fort libérale envers les pagodes, fut solennellement baptisée avec toute sa famille.

Voyant donc qu'ils ne gagnaient rien par les voies qu'ils avaient prises, et que les gens de qualité n'étaient guère moins charmés de la doctrine chrétienne que le peuple, n'osant d'ailleurs user de violence à cause des édits qui permettaient la profession du christianisme, ils imaginèrent un arti-

Nouvelle persécution excitée contre Xavier par les bonzes.

fice tout nouveau : et ce fut de se plaindre au roi du roi même, de la part de tous les dieux du pays.

Les plus considérables d'entre les bonzes ayant été choisis dans une assemblée générale pour une ambassade si importante, vont trouver le prince, et lui disent avec un air plus menaçant que soumis, qu'ils viennent au nom de Xaca et d'Amida, et des autres dieux du Japon, lui demander en quel lieu du monde il veut les bannir ; que ces dieux cherchent une autre demeure et d'autres temples, puisqu'il les chasse honteusement de son royaume, ou plutôt du leur, pour y recevoir un Dieu étranger qui usurpe tous les droits divins, et qui ne souffre ni de supérieur ni d'égal. Ils ajoutent fièrement qu'à la vérité il était roi ; mais qu'était un roi, un homme profane? Si c'était à lui à être l'arbitre de la religion, le juge des dieux? Quelle apparence, au reste, que toutes les sectes du Japon fussent dans l'erreur, et que les peuples de la terre les plus éclairés eussent été trompés depuis tant de siècles? Que dirait la postérité quand elle apprendrait que le roi de Saxuma, qui tient sa couronne de Xaca et d'Amida, a renversé leurs autels, et les a privés des honneurs dont ils jouissent de tout temps? Mais que ne feraient point les provinces voisines pour venger l'injure des dieux? Que tout semblait permis en ces rencontres, et que le moins qu'il avait à craindre, était une guerre domestique d'autant plus cruelle, que la seule religion en serait la cause.

Le roi de Saxuma changé à l'égard de Xavier et des chrétiens.

La conjoncture dans laquelle les bonzes parlèrent au roi leur fut favorable. Il venait d'apprendre que les navires de Portugal qui prenaient terre ordinairement à Cangoxima, avaient suivi la route de Firando, et il en avait un chagrin extrême, non-seulement parce que ses États ne profiteraient point du commerce des Portugais, mais aussi parce que le roi de Firando, son ennemi, en tirerait seul tout l'avantage. Comme la bienveillance qu'il témoigna d'abord au père Xavier

n'eut presque pas d'autre principe que l'intérêt, il se refroidit fort pour lui dès qu'il sut une si mauvaise nouvelle, et ce refroidissement le disposa à croire les bonzes. Il leur accorda tout ce qu'ils voulurent, et défendit, sous peine de la vie, à ses sujets, de quitter l'ancienne religion du Japon pour embrasser la nouvelle loi que les bonzes européens avaient publiée.

Quelque bonne disposition qu'il y eût dans l'esprit des Cangoximains au regard de l'Évangile, les nouveaux édits empêchèrent les idolâtres d'avoir commerce avec les trois religieux chrétiens, tant la colère ou la faveur des princes fait tourner aisément les peuples!

Ceux néanmoins dont Dieu avait déjà touché le cœur et qui étaient baptisés, bien loin de manquer à la grâce de leur vocation, y furent d'autant plus fidèles, que, n'étant guère plus de cent, ils se sentaient infiniment redevables à la miséricorde divine de les avoir choisis pour être de ce petit nombre. La persécution augmenta même leur ferveur, et ils déclarèrent tous au père Xavier qu'ils étaient prêts à souffrir l'exil et la mort pour l'honneur de Jésus-Christ.

Le saint fortifie les chrétiens avant que de les quitter.

Quoique le père ne doutât pas de leur constance, il voulut les fortifier par de bons discours avant que de quitter une ville et un royaume où il ne voyait nulle apparence d'étendre la foi. Il les assemblait pour cela secrètement tous les jours : après leur avoir lu certains passages de l'Écriture traduits en japonais, et conformes à l'état où était l'Église naissante de Cangoxima, il leur expliquait un des mystères de la vie de Notre-Seigneur ; et ses auditeurs étaient si pénétrés de l'onction intérieure du Saint-Esprit, qu'ils l'interrompaient à tous moments par leurs larmes et par leurs soupirs.

Il fait imprimer son catéchisme avant son départ.

Il avait fait faire plusieurs copies de son catéchisme à l'usage des fidèles. L'ayant augmenté d'une explication plus ample du Symbole, et y ayant ajouté diverses instructions spi-

rituelles avec la vie de Notre-Seigneur qu'il traduisit toute entière, il le fit imprimer en caractère japonais pour le répandre partout.

En ce temps-là les deux bonzes convertis et deux autres Japonais baptisés entreprirent le voyage des Indes, pour voir de leurs yeux ce que le père leur disait de la splendeur où était le christianisme dans Goa, c'est-à-dire, la multitude des chrétiens, la magnificence des églises, et la beauté des cérémonies ecclésiastiques.

Il part de Cangoxima

Il partit enfin lui-même de Cangoxima au commencement de septembre de l'année 1550, avec Cosme de Torrez et Jean Fernandez, portant sur son dos, selon sa coutume, tout l'équipage nécessaire au sacrifice de la messe. Avant son départ, il recommanda les fidèles à Paul de Sainte-Foi : c'est merveille, que ces néophytes privés de prêtres, se maintinrent au milieu de l'idolâtrie et parmi les persécutions des bonzes, sans que jamais un seul chancelât. Il arriva même que leur vie édifiante gagna plusieurs idolâtres; de sorte qu'en peu d'années le nombre des chrétiens fut de plus de cinq cents personnes, et que le roi de Saxuma écrivit au vice-roi des Indes pour avoir des pères de la Compagnie, qui publiassent en tout son royaume une loi si pure et si sainte.

Les nouvelles qu'on avait eues des navires portugais venus depuis peu au Japon, firent prendre à Xavier le chemin de Firando, et la mauvaise intelligence qui existait entre les deux rois lui fit espérer que le roi de Firando le recevrait bien et ses deux compagnons.

Il va au château d'Ekandono

Ils rencontrèrent sur la route une forteresse qui appartenait à un prince nommé Ekandono, et vassal du roi de Saxuma. Elle était située au haut d'un rocher, et avait dix grands bastions. Un mur très-solide l'environnait tout autour avec un fossé également large et profond, creusé dans le roc. Ce n'étaient que précipices de tous côtés, et on ne

pouvait approcher de la forteresse que par un chemin étroit où jour et nuit on faisait la garde.

Les dedans étaient aussi agréables que les dehors paraissaient affreux. Un palais superbe composait le corps de la place, et il y avait dans le palais des portiques, des galeries, des salles et des chambres d'une beauté surprenante. Tout était taillé dans la pierre vive, et travaillé si délicatement, qu'il semblait que ces ouvrages fussent jetés en moule et non pas faits avec le ciseau.

Des gens du château qui revenaient de Cangoxima, et qui y avaient vu le père Xavier, l'invitèrent en chemin à venir saluer leur seigneur, ne doutant pas qu'Ekandono ne fût bien aise de voir un homme si célèbre.

Il annonce l'Évangile devant Ekandono; quel est le fruit de sa prédication

Xavier, qui cherchait toutes les occasions de publier l'Évangile, ne perdit pas celle-là. Le bon accueil qu'on lui fit lui donna lieu de parler d'abord de la vraie religion et du salut éternel. Les domestiques du prince et les soldats de la garnison qui étaient présents, furent si frappés, et de la sainteté qui reluisait sur le visage de l'apôtre, et de la vérité qui brillait dans ses paroles, qu'après s'être éclaircis de leurs doutes, dix-sept tout d'un coup demandèrent le baptême, et le père les baptisa de sa main en la présence du tono; c'est ainsi que les Japonais appellent un seigneur et un prince particulier.

Les autres avaient la même pensée, et ils auraient reçu la même grâce, si Ekandono ne s'y fût opposé par politique, et contre ses propres sentiments, pour ne se pas attirer de méchantes affaires du côté de la cour de Saxuma; car, dans le cœur il reconnut Jésus-Christ, et permit même à Xavier de baptiser en cachette sa femme et son fils aîné : du reste, il promit de recevoir le baptême, et de se déclarer chrétien dès que son souverain serait favorable à la loi de Dieu.

Ce qu'il fait pour

L'intendant de la maison d'Ekandono fut un de ceux qui

conserver les nouveaux chrétiens du château d'Ekandono.

embrassèrent la foi. C'était un homme avancé en âge, et d'une prudence consommée. Xavier lui donna le soin de la nouvelle chrétienté, et lui mit entre les mains la formule de baptême écrite, l'explication du Symbole, un abrégé de la vie de Notre-Seigneur, les sept Psaumes de la pénitence, les Litanies des saints, et une table des fêtes de l'Église.

Il marqua lui-même dans le palais un lieu propre où les fidèles pussent s'assembler, et il ordonna à l'intendant d'y faire venir le plus de païens qu'il pourrait, de lire aux uns et aux autres, les dimanches, une partie de la doctrine chrétienne, de faire chanter les psaumes de la pénitence tous les vendredis, et les litanies tous les jours. L'intendant exécuta ponctuellement les ordres du père, et ces semences de piété fructifièrent si fort, que, peu d'années après, Louis Almeyda trouva plus de cent chrétiens dans la forteresse d'Ekandono, mais tous d'une vie réglée et innocente, modestes en leur extérieur, assidus à la prière, charitables les uns envers les autres, sévères à eux-mêmes, et ennemis de leurs corps, si bien que ce lieu avait plus l'air d'une maison religieuse que d'une place de guerre. Le tono, quoique toujours idolâtre, assistait aux assemblées des chrétiens, et il voulut que deux enfants qui lui naquirent fussent baptisés.

Sentiments d'un chretien du château d'Ekandono.

Un de ces néophytes composa élégamment, en sa langue, l'histoire de la Rédemption du genre humain, depuis le péché d'Adam jusqu'à la descente du Saint-Esprit; et c'est lui qui, étant un jour interrogé sur ce qu'il répondrait au roi, s'il leur commandait de renoncer à la loi de Jésus-Christ: *Je lui répondrais hardiment*, dit-il, *Seigneur, vous voulez sans doute qu'étant né votre sujet, je vous sois fidèle ; vous me voulez dans vos intérêts, prêt à vivre et mourir pour votre service; vous voulez encore que je sois modéré avec mes égaux, doux à mes inférieurs, soumis à mes maîtres, équitable envers tout le monde : commandez-moi donc d'être chrétien, car un chrétien est obligé d'être tout cela.*

Que si vous me défendez la profession du christianisme, je deviens en même temps violent, dur, orgueilleux, rebelle, injuste, scélérat, et je ne puis plus répondre de moi.

Il laisse une discipline à l'intendant d'Ekandono, et l'usage qu'on en fait.

Au reste, Xavier, en prenant congé du vieillard qu'il établit le maître des autres, lui laissa une discipline dont il s'était servi quelquefois. Le vieillard la gardait comme une relique, et ne voulait pas que, dans les assemblées où les chrétiens châtiaient leurs corps, on s'en servît communément. Il ne permettait tout au plus à chacun que de s'en donner deux ou trois coups, tant il avait peur qu'elle ne s'usât, et il leur disait qu'ils devaient moins s'en servir pour mater leur chair que pour conserver leur santé. Aussi était-ce l'instrument que Dieu employait d'ordinaire à la guérison des malades du château, et la femme d'Ekandono étant dans les convulsions de la mort, fut guérie subitement dès qu'on eut fait le signe de la croix sur elle avec la discipline du saint.

Il laisse un petit livre à la femme d'Ekandono, et à quoi ce livre sert.

Xavier, en partant, lui fit présent à elle-même d'un petit livre où les litanies des saints et quelques prières catholiques étaient écrites de sa main. Ce fut encore dans la suite une source de guérisons miraculeuses, non-seulement pour les chrétiens, mais encore pour les idolâtres; et le tono lui-même, au fort d'une maladie mortelle, recouvra la santé tout à coup, dès que sa femme lui eut appliqué le livre, si bien que les gens de la forteresse disaient que leur prince était ressuscité, et que cela ne s'était pu faire naturellement.

Il arrive à Firando, et comment il y est reçu.

Le saint et ses compagnons étant partis, continuèrent leur chemin, tantôt par terre, et tantôt par mer. Après beaucoup de fatigues souffertes gaîment, et bien des périls essuyés, ils arrivèrent au port de Firando, qui était le terme de leur voyage. Les Portugais firent ce qu'ils purent pour recevoir honorablement le père Xavier. On déchargea toute l'artillerie à son arrivée, on déploya toutes les enseignes et toutes les banderoles, on fit sonner toutes les trompettes, et enfin tous

les navires jetèrent des cris d'allégresse à la vue de l'homme de Dieu. Il fut conduit malgré lui avec la même pompe au palais du roi ; et cette magnificence ne servit pas peu à le faire considérer d'une cour païenne, qui, sans cela, l'aurait peut-être méprisé, ne voyant en lui rien que de simple et de pauvre.

Le roi de Firando, à qui les Portugais firent entendre combien celui qu'ils lui présentaient était puissant auprès de leur maître, le traita d'autant plus favorablement, qu'il sut que le roi de Cangoxima l'avait obligé de sortir de ses États ; car, pour faire plaisir à la couronne de Portugal, et dépit à celle de Cangoxima, il donna sur-le-champ aux trois religieux chrétiens un pouvoir très-ample de publier la loi de Jésus-Christ dans tout son royaume.

Il prêche dans Firando, et avec beaucoup de succès.

Ils vont aussitôt prêcher par la ville, et toute la populace court entendre les bonzes d'Europe. Les premiers discours de Xaxier firent une grande impression sur les esprits, et en moins de vingt jours il baptisa plus d'infidèles à Firando qu'il n'avait fait en toute une année à Cangoxima.

La facilité que le saint trouva à réduire ces peuples sous l'obéissance de la foi, lui fit prendre la pensée de leur laisser Cosme de Torrez pour achever de les convertir, et d'aller cependant à Méaco, où il avait toujours eu dessein de se rendre, comme à la capitale de l'empire, d'où la connaissance de Jésus-Christ se répandrait plus aisément par tout le Japon.

Il prend le chemin de Méaco par Amanguchi.

Étant parti avec Fernandez et deux Japonais chrétiens, Matthieu et Bernard, pour ce grand voyage, sur la fin du mois d'octobre de l'année 1550, ils gagnèrent par mer Facata, qui est à vingt lieues de Firando, et de là ils s'embarquèrent pour Amanguchi, qui en est éloignée de plus de cent lieues.

Amanguchi est la capitale du royaume de Naugato, et une des plus riches villes du Japon, non-seulement par le trafic des étrangers qui y abordent de tous côtés, mais aussi par

les mines d'argent qui y sont en abondance, et par la fertilité du terroir. Mais, comme les vices accompagnent toujours les richesses, c'était une ville toute corrompue et pleine des débauches les plus monstrueuses.

Xavier n'y était venu que pour aller à Méaco; mais cette étrange corruption de mœurs lui fit tant d'horreur et tant de pitié tout ensemble, qu'il ne put se résoudre à passer sans annoncer Jésus-Christ à des hommes si aveugles et si débordés, ni sans leur faire connaître la pureté de la loi chrétienne. Le zèle dont il fut épris au récit des abominations de la ville, ne lui permit pas d'aller demander permission au roi comme il avait fait ailleurs. Il parut d'abord en public, embrasé d'un feu intérieur qui rejaillissait sur son visage, et il proposa hardiment au peuple les vérités de la foi. Son compagnon Fernandez fit de même d'un autre côté. On les écoutait par curiosité, et plusieurs apprenant qui ils étaient, quels périls ils avaient courus, et ce qu'ils prétendaient enfin, admirèrent leur courage et leur désintéressement, selon l'humeur de la nation japonaise, qui a des sentiments nobles et de l'estime pour les hommes généreux. Des places publiques on les appelait dans les maisons, et on leur faisait expliquer leur doctrine plus en détail et plus à loisir : *Car si votre loi nous paraît plus raisonnable que la nôtre*, disaient les principaux de la ville, *nous vous promettons de la suivre.*

Il s'arrête à Amanguchi, et ce qu'il y fait.

Mais quand on est une fois esclave des plus honteuses passions, il est difficile d'embrasser ce qu'on juge le meilleur, et de juger même sainement. Aucun d'eux ne tint sa parole. Ayant confronté les deux lois ensemble, tous presque tombèrent d'accord que la loi chrétienne était la plus conforme au bon sens, à prendre les choses dans la spéculation ; mais lorsqu'ils venaient à les regarder dans la pratique, et qu'ils voyaient combien le christianisme était éloigné de la vengeance, de la polygamie, et de tous les plaisirs de la chair, ce

Ce qui empêche le fruit de ses prédications à Amanguchi.

qui leur avait paru juste et honnête ne leur semblait pas probable, et la perversité de leur cœur étouffait en eux toutes les lumières de la raison.

Ainsi, bien loin de croire en Jésus-Christ, ils disaient que Xavier et son compagnon étaient de vrais charlatans, et que la religion qu'ils prêchaient n'était qu'une fable. Ces bruits répandus irritèrent les esprits contre eux : si bien qu'aussitôt que l'un ou l'autre paraissait, la populace courait après, non pour les entendre comme auparavant, mais pour leur jeter des pierres et pour leur dire des injures. *Voilà*, criait-on, *les deux bonzes imposteurs qui veulent que nous n'adorions qu'un Dieu et que nous n'ayons qu'une femme.*

Il paraît devant le roi d'Amanguchi, et lui explique la doctrine du christianisme.

Oxindono, roi d'Amanguchi, apprenant ce qui se passait, voulut lui-même juger de la doctrine des deux étrangers. Il les fit venir en sa présence, et leur demanda devant toute la noblesse de sa cour, d'où ils étaient, et ce qui les amenait au Japon. Xavier répondit en peu de paroles, qu'ils étaient Européens, et qu'ils venaient pour prêcher la loi divine : *car*, ajouta-t-il, *nul homme ne peut être sauvé, s'il n'adore Dieu et le Sauveur de toutes les nations, son Fils Jésus-Christ, avec un cœur pur et un culte religieux.*

Expliquez-moi, répliqua le prince, *cette loi que vous appelez divine.* Alors Xavier commença de lire une partie du livre qu'il avait composé en japonais, et qui traitait de la création du monde, dont personne de la compagnie n'avait jamais ouï parler ; de l'immortalité de l'âme, de la dernière fin de l'homme, du péché d'Adam, de l'éternité des peines et des récompenses, enfin de la venue du Sauveur, et des fruits de la rédemption. Le saint expliqua ce qui avait besoin d'éclaircissement, et parla en tout plus d'une heure.

Il prêche tout de nouveau dans Amanguchi, et y fait peu de fruit.

Le roi l'écouta attentivement et sans l'interrompre ; mais aussi le renvoya-t-il sans lui rien dire, ni sans faire semblant d'approuver ou de condamner la doctrine qu'on lui avait

exposée. Ce silence, accompagné de beaucoup d'humanité, tint lieu de permission au père François pour continuer à prêcher publiquement. Il le fit avec plus de chaleur, et avec moins de fruit que jamais. La plupart se moquaient du prédicateur, et encore plus des mystères du christianisme. Quelques-uns, à la vérité, furent attendris au récit des souffrances de Notre-Seigneur, jusqu'à en verser des larmes, et ce sentiment de compassion disposa leur cœur à la foi; mais le nombre de ces élus fut très-petit; car les moments marqués par la Providence pour la conversion de ce peuple n'étaient pas venus, et il fallait les attendre.

Il continue le voyage de Méaco

Xavier donc, après avoir fait plus d'un mois de séjour dans Amanguchi sans recueillir guère d'autres fruits de ses travaux que beaucoup d'affronts, poursuivit son voyage vers Méaco avec ses trois compagnons, Fernandez, Matthieu et Bernard. Ils déploraient tous les jours l'aveuglement et la dureté de ces malheureux qui ne voulaient point recevoir l'Évangile; ils se consolaient néanmoins dans l'espérance des miséricordes de Dieu, et une voix intérieure leur disait souvent que la semence de la parole divine jetée en une terre si ingrate et si stérile ne serait pas tout à fait perdue.

Les peines qu'il souffre dans le voyage de Méaco

Ils partirent sur la fin du mois de décembre, et dans un temps de pluies continuelles. Pendant tout l'hiver, qui est horrible en ces quartiers-là, les vents ne sont pas moins dangereux sur terre que les typhons ne le sont sur mer. Le froid est très-piquant, et la neige tombe en telle abondance, que dans les villes et dans les villages, les habitants ne peuvent sortir de leurs logis, ni avoir aucune communication entre eux que par des galeries couvertes. C'est bien pis dans la campagne, où ce ne sont que forêts affreuses, que montagnes escarpées, que torrents impétueux qui traversent les vallées et qui inondent quelquefois les plaines. Souvent tout est si glacé, que les voyageurs font presque autant de chutes que de pas,

sans parler des glaçons énormes qui pendent aux arbres, et dont les passants sont à toute heure en danger d'être blessés.

Les quatre serviteurs de Dieu marchaient par une si rude saison, et dans des chemins si difficiles, les pieds nus ordinairement pour passer les ruisseaux et les ravines, mal vêtus contre la rigueur du froid, chargés de leurs petits meubles, et sans autre provision pour vivre que des grains de riz rôtis ou séchés au feu, que Bernard portait dans son sac. Ils eussent eu abondamment de quoi subsister, si Xavier eût voulu recevoir l'argent que les marchands portugais de Firando lui offraient pour les frais de son voyage, ou se servir des deniers que le gouverneur des Indes lui avait fait tenir au nom du roi de Portugal. Mais il aurait cru faire injure à la Providence, que de se précautionner contre les besoins de la vie; et il n'eut garde d'employer rien, de plus de mille écus qu'on lui fournit de l'épargne, qu'au soulagement des pauvres qui recevaient le baptême. Il ne se contenta pas même de la libéralité royale, il tira ce qu'il put pour eux de ses amis de Malaca et de Goa. Aussi disait-il que plus ces nouveaux fidèles étaient dénués des biens de la terre, plus ils méritaient de secours; que leur ferveur était digne des premiers siècles de l'Église, et qu'il n'y avait pas un chrétien au Japon qui n'aimât mieux perdre la vie que l'amour de Jésus-Christ.

Le voyage d'Amanguchi à Méaco n'est guère que de quinze jours lorsque la saison est belle et commode. Le mauvais temps fit que les quatre voyageurs furent deux mois en chemin, tantôt passant des torrents rapides, tantôt traversant des plaines et des forêts couvertes de neiges, grimpant quelquefois sur des rochers, et roulant quelquefois dans des précipices. L'extrême fatigue causa la fièvre au père Xavier dès le premier mois, et son mal l'obligea de se reposer un peu à Sacay. Mais il ne voulut point faire de remède, et il se remit bientôt en chemin.

Ce qui lui semblait de plus fâcheux, c'est que Bernard, qui était leur guide, les égarait à toute heure. S'étant un jour perdus dans une forêt, et ne sachant plus quelle route tenir, ils rencontrèrent un cavalier qui allait du côté de Méaco. Xavier le suivit, et s'offrit de porter sa malle, pour l'engager à les tirer de la forêt et pour passer sûrement des endroits fort dangereux. Le cavalier accepta l'offre que Xavier lui fit, et cependant alla au grand trot, de sorte que le saint fut obligé de courir après, et cela dura presque tout le jour.

Il suit un cavalier avec beaucoup de fatigue.

Ses compagnons le suivaient de loin, et, quand ils l'eurent attrapé au lieu où le cavalier le quitta, ils le trouvèrent si épuisé, qu'à peine pouvait-il se soutenir. Les cailloux et les ronces lui avaient déchiré les pieds, et les jambes lui enflèrent tellement, qu'elles se crevèrent en plusieurs endroits. Toutes ces incommodités ne l'empêchaient pas de marcher; il tirait sa force de l'union qu'il avait continuellement avec Dieu, faisant oraison depuis le matin jusqu'au soir, et n'interrompant ses entretiens intérieurs que pour exhorter ses compagnons à la patience.

En passant par les villes et par les villages qu'ils rencontraient sur leur route, Xavier lisait toujours quelque chose de son catéchisme à la populace qui s'assemblait autour d'eux. On se moquait de lui le plus souvent, et les enfants criaient après lui, *Deos*, *Deos*, *Deos*, parce qu'il avait d'ordinaire ce mot portugais à la bouche, et qu'il ne le prononçait presque jamais une seule fois en leur langue. Car, parlant de Dieu, il ne voulait point se servir de paroles japonaises, jusqu'à ce que les Japonais fussent bien instruits de l'essence et des perfections de la majesté divine; et il en rendait deux raisons : la première, qu'il ne trouvait dans toute leur langue aucun mot qui exprimât bien la souveraine divinité dont il désirait leur donner une notion distincte; la seconde, qu'il craignait que ces idolâtres ne confondissent le premier Être avec leurs

Il instruit la populace en passant par les villes.

camis et leurs fotoques, s'ils l'entendaient appeler des noms qui convenaient aux idoles. Il prenait de là occasion de leur dire que, comme ils n'avaient jamais connu le vrai Dieu, ils ne lui avaient pu donner de nom; que les Portugais qui le connaissaient, le nommaient *Deos;* et il répétait ce mot avec une action et d'un ton de voix qui faisaient sentir aux païens mêmes combien le nom de Dieu était vénérable.

Ayant condamné publiquement, en deux diverses villes, les fausses sectes du Japon et les vices énormes qui y régnaient, il fut traîné hors des murailles par les habitants, qui résolurent de le lapider; mais lorsqu'ils commençaient à prendre des pierres, il survint un terrible orage qui les obligea de s'enfuir. Le saint homme demeura seul, au milieu des foudres qui éclataient de toutes parts, sans rien perdre de sa tranquillité ordinaire, et adorant la Providence divine qui combattait si visiblement pour lui.

Il arrive à Méaco, et y travaille inutilement.

Il arriva enfin à Méaco avec ses trois compagnons, dans le mois de février, l'an 1551. Le nom de cette ville si fameuse, qui était le siége de l'empire et de la religion, et où le cubo-sama, le dayri et le saço tenaient leur cour, promettait de grandes choses à Xavier : mais l'effet ne répondit pas aux apparences. Méaco, qui signifie en japonais, chose digne d'être vue, n'était plus qu'une ombre de ce qu'elle avait été, tant les guerres et les incendies l'avaient désolée. Il s'y voyait des ruines de tous côtés, et l'état présent des affaires la menaçait d'une entière destruction. Tous les rois voisins s'étaient ligués contre le cubo-sama, et on n'entendait partout que le bruit des armes.

L'homme de Dieu tâcha d'avoir audience du cubo-sama et du dayri : mais il ne put en venir à bout. Il ne put pas même voir le saço ou le souverain pontife de la religion japonaise. Pour lui ménager ces audiences, on lui demandait cent mille caixes, qui font six cents écus de notre monnaie, et il n'avait rien.

N'espérant plus rien de ce côté-là, il prêcha aux places publiques avec l'autorité seule que Dieu donne à ceux qu'il envoie. Comme toute la ville était dans le trouble, et que chacun avait l'esprit occupé des pensées de guerre, on ne songea pas à l'écouter ; ou ceux qui l'écoutèrent en passant, ne firent nulle réflexion sur ce qu'il disait.

Il part de Méaco pour retourner à Amanguchi.

Ainsi, après avoir demeuré quinze jours à Méaco inutilement, et ne voyant aucune apparence d'y faire du fruit, dans la confusion où les choses étaient, il eut une forte pensée de s'en retourner à Amanguchi, sans croire pourtant son voyage de Méaco tout à fait perdu, non-seulement parce qu'il avait beaucoup souffert, et que la souffrance est un vrai gain pour les hommes apostoliques, mais encore parce qu'il avait au moins prêché Jésus-Christ dans la ville du monde la plus idolâtre, et frayé le chemin à ses frères qui devaient, les années suivantes, y établir le christianisme selon la vue qu'il en eut dès lors.

Il s'embarqua donc sur une rivière qui tombe des montagnes voisines, et qui vient baigner les murs de Méaco, puis se va rendre en un bras de mer qui tire vers Sacay. Dans le navire, il ne pouvait détourner les yeux de la superbe ville de Méaco, et, à ce que disait Fernandez, il chanta plus d'une fois le commencement du psaume 113, *In exitu Israel de Ægypto, domùs Jacob de populo barbaro,* soit qu'il se regardât comme un Israélite qui sortait d'une terre infidèle par l'ordre du Ciel, soit qu'il regardât ce peuple barbare comme destiné à être un jour le peuple de Dieu. S'étant aperçu au reste que les présents servaient beaucoup à introduire les étrangers chez les princes du Japon, il alla de Sacay à Firando, où il avait laissé ce que le vice-roi des Indes et le gouverneur de Malaca l'obligèrent de porter avec lui au Japon, c'est-à-dire une petite horloge sonnante, un instrument de musique très-harmonieux, et d'autres ouvrages de l'art dont la rareté faisait tout le prix.

Ayant remarqué aussi que son habit déchiré avait rebuté les Japonais, qui jugent fort par l'extérieur, et qui ne daignent pas presque écouter une personne mal vêtue, il se fit faire un habit neuf, et même assez propre, des aumônes que les Portugais lui firent; persuadé qu'un homme apostolique doit se faire tout à tous, et que, pour gagner les gens du monde, il faut quelquefois s'accommoder un peu à leur faiblesse.

Étant de retour à Amanguchi, il a audience du roi.

Dès qu'il fut à Amanguchi, ses présents lui obtinrent une audience du roi, et le firent recevoir agréablement. Oxindono, qui trouvait les ouvrages de l'Europe admirables, non content d'en remercier le père avec toutes les honnêtetés possibles, lui envoya, le jour même, une grosse somme d'or et d'argent pour marque de sa gratitude. Mais Xavier la refusa constamment, et ce refus le fit admirer lui-même du prince. *Que le bonze européen,* disait Oxindono, *est éloigné de l'avarice des nôtres, qui aiment le bien avec tant de passion, et qui ne pensent qu'à leurs intérêts!*

Il obtient la permission de prêcher l'Évangile.

Le lendemain, Xavier présenta au roi d'Amanguchi des lettres du gouverneur et de l'évêque des Indes, dans lesquelles la foi chrétienne était fort louée; et il lui demanda pour toute grâce la permission de la publier, en l'assurant tout de nouveau que c'était là le seul motif de son voyage. Le roi étonné de plus en plus de la générosité du père, lui permit, et de vive voix, et par un édit public, d'enseigner la loi de Dieu. L'édit fut affiché aux carrefours et aux places de la ville: il portait qu'on pouvait suivre librement la religion de l'Europe, et il défendait, sous des peines très-grièves, de traverser les Européens dans leurs fonctions.

Il est visité d'une infinité de personnes.

Outre cela, Oxindono leur assigna pour leur logement un ancien monastère de bonzes qui n'était point habité. Ils ne furent pas plus tôt établis, qu'un grand nombre de gens accourut chez eux, les uns par politique et pour plaire au roi, les autres pour observer leur conduite et y trouver à redire,

plusieurs par curiosité et pour apprendre quelque chose de nouveau. Tous proposaient leurs doutes, et disputaient avec tant de véhémence, que la plupart en étaient hors d'haleine. La maison ne désemplissait point, et ces visites continuelles emportaient tout le temps de l'homme de Dieu.

Les qualités qu'il demande dans les missionnaires du Japon

Il s'en explique et s'en plaint presque lui-même dans les lettres qu'il écrivit au père Ignace sur son voyage du Japon. Car, après lui avoir marqué les qualités qui étaient nécessaires aux ouvriers de la Compagnie qu'on y devait employer; qu'il fallait, en premier lieu, que ce fussent des hommes d'une vie irréprochable, où les Japonais, qui se scandalisent aisément, ne trouvassent rien à reprendre; qu'il fallait de plus qu'ils n'eussent pas moins de capacité que de vertu, parce que le Japon a aussi ses théologiens infinis en nombre, profonds en science, et qui ne cèdent jamais dans la dispute, à moins que d'être convaincus par des raisons invincibles; qu'il fallait encore que ces missionnaires vinssent prêts à souffrir des nécessités extrêmes, et qu'ils eussent un grand courage pour vivre dans des périls continuels, pour mourir même, s'il en était besoin, dans d'effroyables tourments; ayant, dis-je, exposé tout cela, et ajouté en propres termes, dans une de ces lettres : *J'écris au père Simon, et en son absence au recteur du collége de Conimbre, qu'il n'envoie ici que des hommes connus et approuvés de votre sainte charité,* il continue de la sorte :

Lib. 3, Ep. 11. Nov.

« Ces ouvriers évangéliques doivent s'attendre à être bien
» plus traversés qu'ils ne pensent. Ils seront fatigués par des
» visites et par des questions ennuyeuses à chaque heure du
» jour et une partie de la nuit; ils seront appelés incessam-
» ment dans les maisons des personnes de qualité, et n'au-
» ront pas quelquefois le loisir de faire oraison ni de se re-
» cueillir; ils ne pourront pas peut-être dire la messe ni leur
» bréviaire : ils pourront encore moins avoir le temps de

» manger et de prendre un peu de repos : car on ne peut » croire combien les Japonais sont importuns, surtout à l'é- » gard des étrangers dont ils ne font aucun cas, et qui leur » servent de jouet. Or, que sera-ce quand on s'élèvera con- » tre leurs sectes, et qu'on reprendra hautement leurs » vices? »

Cependant ces importunités devinrent agréables au père Xavier, et eurent un bon effet dans la suite. Comme les Japonais ont l'esprit docile et raisonnable, plus ils le pressaient dans la dispute, plus ils connaissaient la vérité; si bien que leurs doutes étant éclaircis, ils comprenaient aisément qu'il n'y avait rien dans la religion chrétienne qui se démentît, et qui ne fût à l'épreuve de la discussion la plus exacte.

Il répond à plusieurs personnes par une seule parole.

C'est au fort de tant d'interrogations dont le saint était accablé, que, par un des plus étranges prodiges dont on ait jamais ouï parler, il satisfaisait d'une seule réponse plusieurs personnes qui l'interrogeaient sur des matières fort différentes, et le plus souvent opposées; telles que sont l'immortalité de l'âme et le mouvement des cieux, les éclipses du soleil ou de la lune, et les couleurs de l'arc-en-ciel, le péché et la grâce, le paradis et l'enfer. La merveille était, qu'après les avoir écoutés tous, il leur répondait en peu de mots, et que ses paroles multipliées dans leurs oreilles par une vertu toute divine, leur faisaient entendre ce qu'ils désiraient savoir, comme s'il eût répondu à chacun en particulier. Ils s'aperçurent plusieurs fois de ce prodige, et en demeurèrent si étonnés, que, se regardant les uns les autres tout hors d'eux-mêmes, et regardant le père avec admiration, ils ne savaient ni que penser, ni que dire.

Mais, quelque éclairés et habiles qu'ils fussent la plupart, ils ne comprirent pas que c'était une chose au-dessus de la nature. Ils attribuaient cela à je ne sais quelle science secrète, qu'ils croyaient que Xavier possédait seul. C'est pourquoi le

père Cosme de Torrez étant venu de Firando à Amanguchi, les bonzes disaient : *Celui-ci n'a pas le grand savoir du père François, ni l'art de résoudre plusieurs doutes avec une seule réponse.*

Le procès de la canonisation du saint fait mention de ce miracle ; et le père Antoine Quadros, qui alla au Japon quatre ans après le père Xavier, l'écrivit au père Jacques Miron, provincial de Portugal ; voici ses paroles : *Un Japonais m'a dit qu'il avait vu faire trois miracles dans le Japon au père François. Il fit parler et marcher un homme qui était muet et paralytique ; il rendit la parole à un autre muet, et l'ouïe à un sourd. Ce Japonais m'a dit encore que le père François était estimé au Japon comme le plus grand homme de l'Europe ; et que les autres pères de la Compagnie ne le valaient pas, parce qu'ils ne savaient répondre qu'à un idolâtre à la fois, au lieu que le père François décidait par une seule parole dix ou douze questions. Comme je lui dis que cela venait peut-être de ce que les questions étaient semblables, il m'assura que non, et qu'elles étaient, au contraire, fort diverses. Il ajouta enfin que cela n'était pas extraordinaire, mais très-commun au père François.*

Quand Xavier et son compagnon Fernandez furent un peu dégagés de ces premiers embarras, ils se mirent à prêcher deux fois le jour dans les places de la ville, en dépit des bonzes. Il y avait à Amanguchi sept ou huit religions toutes opposées les unes aux autres, et chacune d'elles avait plusieurs partisans qui la défendaient comme la meilleure ; de sorte que ces divers bonzes étaient toujours en dispute. Mais dès que le saint commença à publier la loi divine, toutes les sectes s'accordèrent ensemble pour s'opposer à leur ennemi commun. Elles n'osèrent pas néanmoins d'abord se déclarer ouvertement contre un homme à qui la cour était favorable, et qui leur semblait avoir quelque chose au-dessus de l'homme. Il prêche dans Amanguchi.

Il parle la langue chinoise sans l'avoir apprise.

Dieu rendit alors au père Xavier le don des langues qui lui avait été donné dans les Indes en plusieurs occasions ; car, sans avoir jamais appris la langue chinoise, il prêchait tous les matins en chinois aux marchands de la Chine, trafiquant à Amanguchi, et qui y étaient en grand nombre. Il prêchait l'après-dînée aux Japonais en leur langue, mais si facilement et si naturellement, qu'à l'entendre on ne l'aurait pas pris pour un étranger.

La force de la vérité à laquelle les savants n'avaient pu rien opposer de raisonnable dans les disputes, la nouveauté des trois miracles dont nous venons de parler, et de plusieurs autres que Xavier opéra en même temps, sa vie innocente et austère, l'Esprit divin qui animait ses discours, tout cela fit tant d'impression sur les cœurs, qu'en moins de deux mois plus de cinq cents personnes furent baptisées, la plupart gens de qualité et hommes de lettres, qui avaient examiné à fond le christianisme, et qui ne se rendaient que parce qu'ils ne pouvaient plus résister.

Le fruit de ses prédications.

C'était une chose admirable, au rapport du saint, de voir qu'on ne parlait que de Jésus-Christ dans toute la ville, et que ceux qui avaient été les plus ardents à combattre la loi chrétienne, la défendaient avec plus de chaleur et la pratiquaient avec plus d'exactitude. Ils aimaient tous tendrement le père François, et ne pouvaient presque le quitter. Ils prenaient plaisir à lui faire toujours de nouvelles questions sur les mystères de la foi, et on ne peut dire la consolation intérieure qu'ils sentaient, en voyant que tout était mystérieux dans les cérémonies les plus communes, par exemple, dans la manière dont les fidèles font le signe de la croix.

La joie qu'il a de la ferveur des fidèles.

Le père n'avait pas moins de satisfaction de son côté, et il le confesse lui-même dans une lettre qu'il écrivit quelque temps après aux jésuites de l'Europe : « Quoique je sois déjà » tout blanc, leur dit-il, je suis plus vigoureux et plus ro-

» buste que je n'ai jamais été : car les fatigues qu'on prend » pour cultiver une nation raisonnable, qui aime la vérité et » qui désire son propre salut, donnent bien de la joie. Je » n'ai en toute ma vie goûté tant de consolations qu'à Aman- » guchi, où une grande multitude de gens venaient m'enten- » dre avec la permission du roi. Je voyais l'orgueil des bonzes » abattu, et les plus fiers ennemis du nom chrétien soumis à » l'humilité de l'Évangile. Je voyais les transports de joie où » étaient ces nouveaux chrétiens, quand, après avoir sur- » monté les bonzes dans la dispute, ils retournaient tout » triomphants. Je n'étais pas moins ravi de voir la peine » qu'ils se donnaient à l'envi l'un de l'autre pour convaincre » les gentils, et le plaisir qu'ils avaient à raconter leurs con- » quêtes, par quelles manières ils se rendaient maîtres des » esprits, et comment ils exterminaient les superstitions » païennes : tout cela me causait une telle joie, que j'en per- » dais le sentiment de mes propres maux. Ah! plût à Dieu » que, comme je me ressouviens de ces consolations que j'ai » reçues de la miséricorde divine au milieu de mes travaux, » je pusse non-seulement en faire le récit, mais en donner » l'expérience, et les faire un peu sentir à nos académies de » l'Europe! Je suis assuré que plusieurs des jeunes gens qui » y étudient, viendraient employer à la conversion d'un peu- » ple idolâtre ce qu'ils ont d'esprit et de forces, s'ils avaient » une fois goûté les douceurs célestes qui accompagnent nos » fatigues. »

Il a des sujets d'affliction parmi ses joies spirituelles.

Ces délices intérieures du serviteur de Dieu n'étaient pas néanmoins si pures qu'il ne s'y mêlât un peu d'amertume. Il avait de quoi pleurer sur Oxindono, roi d'Amanguchi, qui bien persuadé de l'excellence du christianisme, était retenu dans l'idolâtrie par les plaisirs de la chair, et sur Néatondono, le premier prince du royaume, qui, n'ayant que des inclinations nobles et vertueuses, aurait pu devenir l'apôtre de la

cour, si des raisons frivoles ne l'eussent empêché d'être chrétien.

Lui et la princesse sa femme respectaient Xavier comme leur père et l'honoraient comme un saint; ils aimaient aussi les fidèles, et les secouraient en tous leurs besoins; ils ne parlaient de la foi qu'avec estime : mais parce qu'ils avaient fondé plusieurs monastères de bonzes, il leur fâchait, à ce qu'ils disaient, de perdre le fruit de leurs charités : et ainsi la crainte d'être frustrés de je ne sais quelle récompense dont les bonzes les flattaient, leur fit renoncer aux biens éternels que leur promettait le saint homme.

On embrasse la foi malgré l'exemple des princes en voyant la modération de Fernandez.

Mais, quelque puissant que soit d'ordinaire l'exemple des princes en matière de religion, on ne laissa pas d'embrasser le christianisme de tous côtés, et une action du compagnon de Xavier contribua beaucoup à gagner les plus opiniâtres. Fernandez prêchait en un des lieux de la ville le plus fréquenté, et il y avait parmi ses auditeurs des gens d'esprit fort attachés à leur secte, qui ne pouvaient concevoir les maximes de l'Évangile, et qui n'écoutaient le prédicateur que pour s'en moquer. Au milieu du sermon, un homme de la lie du peuple s'approcha de Fernandez comme pour lui dire un mot à l'oreille, et, tirant un gros crachat du fond de son estomac, lui en couvrit le visage. Fernandez, sans dire un seul mot, ni sans faire paraître aucune émotion, prit son mouchoir pour s'essuyer, et continua son discours comme si rien n'eût été. Chacun fut surpris de la modération du prédicateur : les plus libertins, qu'une telle insulte avait fait rire, tournèrent leur risée en admiration, et reconnurent de bonne foi qu'un homme qui était assez maître de ses passions pour se commander en ces rencontres, avait beaucoup de courage et de grandeur d'âme.

Raisonnement d'un Japonais sur une action chrétienne

Un des principaux de l'assemblée découvrit quelque autre chose dans cette patience inébranlable. C'était le docteur le

plus savant d'Amanguchi, et le plus déclaré contre l'Évangile. Il pensa qu'une loi qui enseignait à être si patient et si insensible aux affronts, ne pouvait venir que du ciel, et il raisonna ainsi en lui-même : Ces prédicateurs, qui souffrent avec tant de constance les injures les plus atroces, ne peuvent pas prétendre de nous tromper; il leur en coûterait trop, et on ne trompe guère les autres à ses dépens. Celui seul qui a fait le cœur humain peut le mettre dans une assiette si tranquille; les forces de la nature ne vont pas là, et il faut nécessairement que quelque chose de divin soit le principe de la patience chrétienne. Ces gens ont, sans doute, des assurances infaillibles de la doctrine qu'ils croient et de la récompense qu'ils espèrent : car enfin ils sont prêts à tout souffrir pour leur Dieu, et ils n'attendent rien des hommes. Après tout, quel inconvénient et quel danger y a-t-il de suivre leur loi? Si ce qu'ils nous disent de l'éternité est véritable, je serai éternellement malheureux ne le croyant pas; et quand même il n'y aurait point d'autre vie que celle-ci, ne vaut-il pas mieux embrasser une religion qui élève l'homme au-dessus de lui-même, et qui lui donne une paix inaltérable, que de professer des sectes qui nous laissent toutes nos faiblesses, et qui n'ont pas le pouvoir de calmer les troubles du cœur?

Tout cela lui passa par l'esprit, à ce qu'il raconta ensuite; et ces réflexions accompagnées des mouvements de la grâce le touchèrent de telle sorte, qu'aussitôt que la prédication fut achevée, il confessa que la vertu du prédicateur l'avait persuadé : il demanda le baptême après, et fut baptisé solennellement.

Une conversion si illustre eut des suites très-heureuses. Plusieurs qui entrevoyaient la vérité, et qui craignaient de la connaître tout à fait, ouvrirent les yeux, et reçurent la lumière de l'Évangile; entre autres, un jeune homme de vingt-cinq ans qu'on estimait fort pour la subtilité de son esprit, et qui

Diverses conversions

avait étudié dans les plus fameuses académies du Japon. Il était venu à Amanguchi pour se faire bonze. Mais, ayant su que la secte de bonzes avec qui il voulait s'associer, ne reconnaissait point de premier principe, que leurs livres n'en faisaient nulle mention, il changea de pensée, et demeura fort irrésolu sur le choix d'un état de vie, jusqu'à ce que, convaincu par l'exemple du docteur et par les raisons de Xavier, il se fit chrétien. On lui donna le nom de Laurent : et c'est lui qui, ayant été reçu en la Compagnie de Jésus par Xavier même, exerça d'abord le ministère de la prédication avec tant d'éclat et tant de succès, qu'il convertit une multitude innombrable de gens nobles et vaillants, qui furent, depuis, les colonnes de l'Église japonaise.

Au reste, les monastères des bonzes se dépeuplaient tous les jours peu à peu par la désertion des jeunes gens qui avaient encore des restes de pudeur et de probité. Honteux de mener une vie brutale et de tromper le simple peuple, ils quittaient leur habit et leur profession de bonze, afin qu'étant rentrés dans le monde, ils pussent plus facilement se convertir. Ces jeunes bonzes découvraient à Xavier les mystères de leurs sectes, et lui faisaient connaître des abominations cachées aux yeux du public sous des apparences de sévérité.

Il se déclare hautement contre les bonzes.

Le père, qui ne ménagea plus rien avec des hommes qui haïssaient mortellement les fidèles, et qui avaient seuls intérêt à empêcher l'établissement de la foi, publiait tout ce qu'on lui en disait, et les représentait au naturel. Ces hypocrites démasqués devenaient la risée du peuple ; mais, ce qui les mortifiait davantage, c'est que ceux qui les avaient écoutés auparavant comme des oracles, leur reprochaient hautement leur ignorance. Une femme quelquefois les défiait à la dispute, et les pressait de raisons si vives, que plus ils faisaient d'efforts pour se dégager, plus ils s'embarrassaient eux-mêmes. Car le père, instruit des secrets de chaque secte,

fournissait aux néophytes de quoi confondre les bonzes, en les réduisant à une manifeste contradiction : ce qui est, parmi les Japonais, la plus grande honte qu'on puisse faire aux hommes de lettres.

Mais les bonzes n'en furent pas quittes pour être l'objet des mépris de toute la ville ; ils perdirent, avec leur crédit et leur réputation, les aumônes qui les faisaient vivre ; de sorte que la plupart, sans avoir nulle disposition au christianisme, abandonnèrent leurs couvents pour ne pas mourir de faim, et changèrent leur profession de bonze en celle de soldat ou d'artisan ; ce qui faisait dire aux chrétiens, avec une incroyable allégresse, qu'il ne resterait bientôt de ces religieux idolâtres dans Amanguchi, que ce qu'il en faudrait pour garder les monastères.

Les bonzes attaquent la religion chrétienne.

Les vieux bonzes cependant, plus attachés à leur condition, plus endurcis dans l'erreur que les autres, n'épargnèrent rien pour se maintenir. Ils menaçaient de la colère des dieux, en annonçant la ruine de la ville et le renversement du royaume. Ils disaient que le Dieu qu'adorait l'Europe, était non *Deos* ou *Deus*, comme l'appelaient les Portugais, mais *Dajuz*, c'est-à-dire, en langue du Japon, *fausseté et mensonge*. Ils ajoutaient que ce Dieu imposait aux hommes un joug trop pesant. Quelle justice de punir ceux qui transgressaient une loi dont l'observation était impossible? Mais quelle providence, si la loi de Jésus-Christ était nécessaire pour le salut, d'avoir laissé passer quinze siècles sans la faire connaître à la plus noble partie du monde? Qu'une religion, dont le Dieu était partial dans la dispensation de ses grâces, ne pouvait guère être véritable, et que, si la doctrine européenne avait une ombre de vérité, la Chine, qui savait tout, ne l'aurait pas ignorée.

Ce sont là les principaux chefs dont les bonzes accusaient la religion chrétienne. Xavier les rapporte dans ses lettres ; mais il ne dit point toutes les réponses qu'il fit, et on ne les

a point sues d'ailleurs. Ainsi, sans suivre l'exemple de deux ou trois historiens qui le font parler selon leurs idées sur tous ces articles, je n'écrirai que ce que le saint a laissé lui-même par écrit.

Les idolâtres, au lieu de se réjouir d'avoir été enfin éclairés des lumières de la foi, s'affligeaient de l'aveuglement de leurs ancêtres, et on les entendait s'écrier d'un ton lamentable : *Quoi donc, nos pères brûlent dans l'enfer, parce qu'ils n'ont pas adoré un Dieu qui leur était inconnu, et qu'ils n'ont pas observé une loi dont ils n'avaient jamais ouï parler!*

Les bonzes échauffaient là-dessus le peuple, en disant que les prêtres portugais n'étaient bons à rien, et qu'ils ne pouvaient retirer personne de l'enfer, au lieu qu'eux le faisaient, quand il leur plaisait, par leurs jeûnes et par leurs prières; que l'éternité des peines marquait ou la cruauté ou la faiblesse du Dieu des chrétiens ; sa cruauté, si, pouvant délivrer les âmes du feu, il ne le voulait pas; sa faiblesse, si le voulant, il ne le pouvait point; enfin, qu'Amida et Xaca étaient bien plus miséricordieux et plus puissants, mais qu'ils ne faisaient sortir de l'enfer que les personnes qui, durant leur vie, avaient fait de grandes largesses aux bonzes.

Il répond aux raisons des bonzes.

Nous ne savons pas, comme j'ai dit, toutes les réponses particulières du saint, nous savons seulement de lui, qu'au regard de l'affliction où étaient les Japonais d'avoir été abandonnés tant de siècles sans aucune connaissance de la loi divine, il fut assez heureux pour les consoler et pour les mettre en état de prendre des idées plus raisonnables. Car il leur montra en général que la plus ancienne de toutes les lois est la loi de Dieu, non celle qui est publiée avec le son des paroles, mais celle qui est écrite dans les cœurs, de la main même de la nature; en sorte que quiconque vient au monde apporte avec soi certains préceptes que son propre instinct et la raison lui enseignent.

Avant que le Japon prît ses lois des sages de la Chine, disait Xavier, *on y savait que l'homicide, le larcin et l'adultère étaient à fuir; c'est pourquoi on cherchait des lieux écartés et obscurs pour les commettre. Après les avoir commis, on sentait les reproches de la conscience, qui accuse toujours secrètement les coupables, bien que leurs mauvaises actions ne soient pas connues du public, ni même défendues par les lois humaines. Qu'un enfant soit nourri avec des bêtes dans les bois, loin du commerce des hommes et hors des villes bien policées, il ne laissera pas de savoir quelles sont les règles de la société civile, car, étant interrogé si c'est une chose malhonnête de tuer un homme, de lui ôter son bien, de violer son lit, de le surprendre ou par artifice ou par force, il répondra indubitablement que oui. Que si cela est vrai d'un sauvage qui n'a nulle éducation, combien le sera-t-il plus des hommes polis qui vivent ensemble, et qui ont l'esprit cultivé! Donc*, ajoutait le saint, *Dieu n'a pas laissé tant de siècles le Japon dans l'ignorance, comme le prétendent vos bonzes.*

Il leur faisait entendre par là que la loi naturelle était un degré qui conduisait insensiblement à la loi chrétienne, et qu'un homme qui vivrait moralement bien, ne manquerait pas de connaître Jésus-Christ par quelque voie que ce fût; c'est-à-dire, qu'avant sa mort Dieu lui enverrait un prédicateur ou l'éclairerait immédiatement lui-même.

Ces raisons, dont les Pères de l'Église se sont servis en de pareilles rencontres, contentèrent si fort les païens, qu'ils n'eurent plus de difficultés sur un point qui leur faisait tant de peine.

Les bonzes voyant que le peuple déférait plus à l'autorité de Xavier qu'à la leur, et ne sachant comment réfuter leur adversaire, firent une intrigue à la cour pour perdre les chrétiens dans l'esprit du roi. On lui donna des ombrages d'eux, en décriant leur conduite, et disant que c'étaient des gens de cabale, ennemis du bien public et de la personne du prince;

Les bonzes animent le roi contre les chrétiens

de sorte qu'Oxindono, qui leur avait été si favorable, et qui les aimait, changea tout d'un coup de sentiments.

A la vérité, comme les Japonais se piquent de garder inviolablement leur parole quand une fois ils l'ont engagée, il n'osa pas révoquer l'édit solennel qu'il avait fait publier en faveur de la loi chrétienne; mais, pour le rendre inutile, il traita mal les fidèles, jusqu'à les dépouiller de leurs biens, et il commença par les principaux seigneurs du royaume.

Au même temps, les bonzes, fiers de leurs faveurs, écrivent des lettres, et répandent des libelles de tous côtés contre le père Xavier. Ils disent que c'est un misérable, qui, n'ayant pas de quoi vivre aux Indes, est venu chercher du pain au Japon; ils tâchent surtout de le faire passer pour un insigne magicien, qui, par la puissance de ses charmes, force le démon de le servir à son gré, et qui opère toutes sortes de prodiges pour tromper la populace.

Le nombre des chrétiens augmente avec la réputation du saint

Mais, ni le changement du roi, ni les calomnies des bonzes, ne retardèrent point les progrès de l'Évangile. Le nombre des fidèles monta, en peu de jours, à plus de trois mille dans Amanguchi; et ils étaient tous si fervents, qu'il n'y en avait pas un qui ne fût prêt non-seulement à quitter ses biens, mais encore à verser son sang pour la défense de la foi, au cas que le prince vînt à persécuter l'Église naissante avec le fer et le feu, comme on le croyait.

La réputation de l'apôtre s'augmenta aussi malgré les faux bruits qu'on faisait courir; et son nom devint si célèbre dans les royaumes voisins, que tous les peuples avaient envie de voir le grand bonze de l'Europe.

Xavier songeait depuis peu à s'en retourner aux Indes, pour choisir lui-même des ouvriers tels qu'en demandait le Japon, et son dessein était d'y revenir par la Chine, dont la conversion lui tenait déjà fort au cœur. Car, en traitant tous les jours avec les marchands chinois qui étaient à Amanguchi, il avait

compris qu'une nation si polie et si sensée deviendrait aisément chrétienne : et d'ailleurs on lui faisait espérer que, dès que la Chine serait convertie, le Japon se convertirait ; du moins les Japonais les plus incrédules lui disaient souvent qu'ils ne changeraient point de religion, que les Chinois n'en eussent changé ; qu'il allât porter l'Évangile à ce grand empire, et que, quand il l'aurait réduit sous l'obéissance de Jésus-Christ, ils se feraient tous chrétiens.

Il envoie un Japonais chrétien au royaume de Bungo, et pourquoi

Cependant un navire portugais, commandé par Édouard de Gama, arriva au royaume de Bungo ; et on eut nouvelle à Amanguchi que ce navire, qui venait des Indes, en devait reprendre le chemin dans un mois ou deux. Xavier, pour savoir au vrai ce qui en était, envoya Matthieu sur les lieux ; c'était l'un de ces Japonais chrétiens qui l'accompagnaient, et il le chargea d'une lettre adressée au capitaine et aux marchands du vaisseau. Le saint les priait de lui mander qui ils étaient, d'où ils venaient, et s'ils partiraient bientôt ; il leur disait ensuite, qu'étant obligé de repasser dans les Indes, il les irait joindre, au cas qu'ils s'en retournassent ; enfin, il les conjurait de donner un peu moins de temps aux affaires de leur négoce pour songer à celles de leur salut, et leur déclarait que toutes les soies de la Chine, quelque profit qu'elles leur apportassent, ne valaient pas le moindre gain spirituel qu'ils pouvaient faire en examinant leur conscience tous les jours.

Le navire était au port de Figen, à cinquante lieues d'Amanguchi, et à une lieue de Fucheo, que d'autres nomment Funai, capitale du royaume de Bungo. Les Portugais furent ravis d'apprendre des nouvelles du père Xavier : ils lui mandèrent des leurs, et l'avertirent que dans un mois au plus tard ils feraient voile vers la Chine, où ils avaient laissé trois vaisseaux chargés pour les Indes, qui partiraient au mois de janvier, et que Jacques Pereira, son intime ami, était sur l'un de ces navires.

Matthieu revint en cinq jours; et, outre qu'il apporta au père François des lettres du capitaine et des principaux marchands, il lui en rendit de Goa, par lesquelles les pères du collége de Saint-Paul lui écrivaient que sa présence était absolument nécessaire pour le règlement des affaires de la Compagnie.

Il part d'Amanguchi pour le royaume de Bungo.

Xavier donc, sans perdre de temps, après avoir recommandé les chrétiens au père Cosme de Torrez, et au frère Jean Fernandez qu'il laissa dans Amanguchi, se mit en chemin vers la mi-septembre de l'année 1551. Il pouvait faire ce voyage aisément par mer; mais il aima mieux aller par terre, et à pied, selon sa coutume. Il prit pour ses compagnons Matthieu et Bernard : deux seigneurs chrétiens voulurent aussi le suivre. On avait confisqué leurs biens depuis peu de jours, en punition de ce qu'ils avaient reçu le baptême; mais la grâce de Jésus-Christ qui leur tenait lieu de tout, leur rendait leur pauvreté si précieuse, qu'ils s'estimaient bien plus riches qu'auparavant. Un autre chrétien se joignit à eux; c'est ce Laurent dont nous avons parlé, surnommé le Louche, à cause qu'il avait les yeux un peu de travers.

Il tombe malade de fatigue, et après un peu de repos continue son chemin.

Le père marcha gaîment avec ses cinq compagnons jusqu'à Pimlaschau, village distant de Figen d'une lieue ou deux. En arrivant, il sentit toutes ses forces épuisées, trouva ses pieds fort enflés, et fut saisi d'un grand mal de tête, tellement qu'il ne put du tout passer outre. Matthieu, Laurent et Bernard prirent les devants pour porter de ses nouvelles au navire. Dès qu'Édouard de Gama sut que le saint homme était proche, il fit venir tous les Portugais qui trafiquaient à Fucheo; et, ayant choisi les principaux, il monta à cheval avec eux pour lui aller rendre ses devoirs en cérémonie.

Xavier, qu'un peu de repos rétablit, et qui se douta de l'honneur qu'on lui voulait faire, s'était déjà remis en chemin; mais il n'évita pas tout à fait ce qu'il fuyait. La cavalcade le rencontra à un quart de lieue de Figen, marchant entre les

deux seigneurs d'Amanguchi, qui ne l'avaient point quitté, et portant lui-même son paquet. Gama fut surpris de voir en cet équipage un homme si considérable; et mettant pied à terre avec tous les siens, il le salua d'une manière très-respectueuse. Après les premiers compliments, on pria le père de vouloir bien monter à cheval : mais on ne put jamais l'y résoudre, de sorte que les Portugais firent suivre leurs chevaux, et marchèrent eux-mêmes à pied jusqu'au port.

Il est reçu avec honneur par les Portugais, et visité de la part du roi de Bungo.

Le navire était équipé de toutes ses pièces, orné d'étendards et de banderoles, selon l'ordre qu'en avait donné le capitaine. Ceux qui y étaient demeurés paraissaient en armes sur les bords : ils firent leur décharge à la vue du saint, et toute l'artillerie joua aussitôt. Comme on tira quatre fois de suite, le bruit du canon s'entendit si distinctement à Fucheo, que le peuple en fut effrayé, et le roi s'imagina que les Portugais étaient attaqués par certains corsaires qui, depuis peu, ravageaient ces côtes. Pour s'en éclaircir, il dépêcha un des gentilshommes de sa cour au capitaine du vaisseau.

Gama, montrant le père François au gentilhomme du roi de Bungo, lui dit que ce bruit qui avait alarmé la ville, n'était qu'une légère démonstration de l'honneur qu'on devait à un si grand personnage, très-chéri du Ciel, et très-estimé à la cour de Portugal. Le Japonais, qui ne voyait rien que de pauvre en la personne du père, et qui se souvenait de ce qu'on lui avait écrit d'Amanguchi, s'arrêta un peu sans parler; puis, avec l'air d'un homme étonné : *Je suis bien en peine*, dit-il, *quelle réponse faire à mon prince; car ce que vous venez de me dire ne s'accorde guère, ni avec ce que je vois, ni avec ce que les bonzes d'Amanguchi ont mandé, qu'ils ont vu de leurs propres yeux votre père bonze entretenir familièrement un démon qui lui enseignait à jeter des sorts, et à faire je ne sais quelles actions magiques pour éblouir les ignorants; que c'était un malheureux si rebuté et si maudit de toute la terre, que la vermine dont il est*

couvert depuis les pieds jusqu'à la tête a horreur de se nourrir d'une chair aussi infecte que la sienne. Du reste, je crains que, si je rapporte au roi ce que vous pensez de ce bonze, les nôtres ne passent, ou pour des esprits peu éclairés qui font de faux jugements, ou pour des envieux et des imposteurs.

Alors Gama prenant la parole, dit au gentilhomme japonais tout ce qu'il fallait pour lui donner de bonnes impressions de la conduite du saint, et pour l'empêcher d'en prendre de mauvaises de sa pauvreté. Sur ce dernier point, il lui déclara que celui qui semblait si méprisable en apparence, était d'une très-noble extraction; que la fortune l'avait fait riche, mais que la vertu le faisait pauvre, et que ce dénûment universel était l'effet d'une grande âme qui méprisait ce que les hommes estiment le plus.

Un tel discours ravit en admiration le Japonais : il fit à son prince un rapport fidèle de ce qu'on lui avait dit, en ajoutant lui-même que les Portugais étaient plus heureux de posséder ce saint homme, que si leur navire était plein de lingots d'or.

Il est estimé du roi de Bungo.

Le roi de Bungo avait déjà ouï parler du père François, et ne croyait pas ce que les bonzes d'Amanguchi en avaient écrit. C'était un prince de vingt-cinq ans, extrêmement sage, très-généreux, très-civil, mais très-emporté dans les plaisirs de la chair, selon la coutume des rois du Japon.

Ce qu'il apprit de son gentilhomme augmenta l'envie qu'il avait de voir Xavier, et dès le jour même il lui écrivit en ces termes :

Lettre du roi de Bungo au père Xavier.

Père bonze de Chemachicogin, c'est ainsi qu'ils appellent le Portugal, *que votre heureuse arrivée en mes États soit aussi agréable à votre Dieu, que le lui sont les louanges dont les saints l'honorent. Quansyonafama, mon domestique, que j'ai envoyé au port de Figen, m'a dit que vous y étiez arrivé d'Amanguchi, et toute ma cour vous dira combien j'en ai eu de joie. Comme Dieu*

ne m'a pas fait digne de vous commander, je vous supplie instamment de venir, avant le lever du soleil, frapper à la porte de mon palais, où je vous attendrai avec impatience; et permettez-moi de vous demander cette faveur, sans que ma demande vous soit importune. Cependant, prosterné par terre, je prie à genoux votre Dieu que je confesse être le Dieu de tous les dieux, le souverain des plus grands et des meilleurs qui vivent au ciel; je le prie, dis-je, de faire entendre aux superbes de ce siècle combien cette vie sainte et pauvre lui est agréable, afin que les enfants de notre chair ne soient pas trompés par les fausses promesses du monde. Mandez-moi des nouvelles de votre santé pour me faire bien dormir la nuit, jusqu'à ce que les coqs m'éveillent en m'annonçant votre venue.

Cette lettre fut portée par un jeune prince du sang royal, suivi de trente jeunes seigneurs de la cour, accompagné d'un sage vieillard qui était son gouverneur, nommé Poomendono, homme des plus qualifiés du royaume, et frère naturel du roi de Minato. L'honneur que les Portugais rendaient au père Xavier surprit tellement le prince, qu'il dit tout haut à son gouverneur : *En vérité, il faut que le Dieu de ces gens-là soit grand, et que ses secrets soient cachés aux hommes, puisqu'il veut bien que les plus riches navires obéissent à une personne aussi pauvre qu'est ce bonze des Portugais, et que le bruit du canon fasse entendre que la pauvreté a de quoi plaire au Seigneur de tout le monde, cette pauvreté si abjecte d'elle-même, et si honteuse dans l'opinion commune, qu'il semble que ce soit un péché énorme, même d'y penser.*

Ambassade du roi de Bungo vers le saint

Bien que nous ayons horreur de la pauvreté, repartit Poomendono, *et que nous croyions les pauvres incapables d'être heureux, il se peut faire que ce pauvre estime tant sa pauvreté, qu'elle soit agréable au Dieu qu'il sert, et que, la pratiquant dans toute la rigueur possible pour l'amour de son Dieu, il soit plus riche qu'aucun homme de la terre.*

Le jeune ambassadeur étant retourné à la cour, témoigna au roi avec quel respect on avait reçu sa lettre, et entreprit de lui persuader que le bonze de l'Europe devait être traité bien autrement que les bonzes ordinaires, jusqu'à dire que ce serait un grand péché de le confondre avec eux; qu'au reste il n'était pas pauvre au point que ses ennemis disaient; que le capitaine et les marchands portugais lui donneraient de bon cœur leur navire et tous leurs trésors, s'il en voulait, et qu'à parler proprement, on ne pouvait pas appeler pauvre celui qui a autant de richesses qu'il en veut.

Cependant les Portugais s'étant assemblés pour voir comment le père Xavier paraîtrait le lendemain à la cour, tous furent d'avis qu'il y parût avec le plus de magnificence et de pompe qu'il se pourrait. Il s'opposa d'abord à leur sentiment par l'horreur qu'il avait du faste si peu convenable à son état religieux : mais il se rendit après aux prières, et encore plus aux raisons de l'assemblée. Ces raisons étaient que les bonzes d'Amanguchi ayant écrit tout ce qu'ils avaient pu imaginer pour rendre Xavier méprisable, il était à propos d'ôter aux peuples les fausses idées qu'ils avaient pu prendre, et de faire voir combien les chrétiens honoraient les ministres de l'Évangile, afin de porter par là les gentils à les respecter et à les croire; qu'ainsi, l'honneur serait moins pour lui que pour Jésus-Christ, et qu'on estimerait la prédication à mesure qu'on révérerait le prédicateur.

En quel équipage il va à la cour du roi de Bungo

Ils disposèrent donc tout en diligence pour l'entrée du saint, et partirent le lendemain avant le jour dans un très-bel équipage. Ils étaient trente Portugais de marque, habillés d'étoffes fort riches, portant des chaînes d'or, et parés de pierreries. Les valets et les esclaves, bien vêtus aussi, accompagnaient leurs maîtres. Le père François avait une soutane de camelot noir et un surplis par-dessus, avec une étole de velours vert, garnie de brocard d'or. La chaloupe et les deux

barques où ils se mirent pour aller du navire à la ville par la rivière qui y conduisait, étaient couvertes, sur les bords, des plus beaux tapis de la Chine, et environnées de bannières de soie de toutes couleurs. Il y avait dans la chaloupe et dans les barques, des trompettes, des flûtes, des hautbois, et d'autres instruments de musique, qui, mêlés ensemble, faisaient une très-agréable symphonie.

La nouvelle qui se répandit dans Fucheo, que le grand bonze de l'Europe y devait venir le matin, attira plusieurs gens de condition sur le rivage; et tant de monde accourut en foule au bruit des trompettes, que les Portugais eurent de la peine à descendre.

Quansyandono, capitaine des Canafama, et un des principaux de la cour, les attendait là par ordre du roi. Il reçut le saint très-civilement, et lui offrit une litière pour se rendre au palais; mais Xavier la refusa, et marcha avec toute sa suite en ordre. Édouard de Gama allait le premier tête nue et une canne à la main, comme l'écuyer et le majordome du père. Cinq autres Portugais le suivaient, et c'étaient les plus considérables du navire; l'un portait un livre dans un sac de satin blanc; l'autre une canne de bengala garnie d'or; le troisième, des mules de chambre d'un beau velours noir, telles qu'en mettaient les personnes de la première qualité; le quatrième portait un tableau de Notre-Dame, enveloppé d'une écharpe de damas violet; et le cinquième, un parasol magnifique. Le père marchait après dans l'habillement que j'ai dit, avec un air également majestueux et modeste. Le reste des Portugais venait ensuite; et, à voir leur contenance, leur parure et leur train, on les aurait pris pour des cavaliers et pour des seigneurs, plutôt que pour des marchands.

Ils traversèrent ainsi les principales rues de la ville au son des trompettes, des flûtes et des hautbois, suivis d'une multi-

tude infinie de peuple, sans compter les gens qui remplissaient les fenêtres, les balcons et même les toits.

Étant arrivés dans la place qui est devant le palais du roi, ils y trouvèrent six cents de ses gardes, les uns armés de lances, les autres de dards, tous avec de beaux cimeterres et de riches vestes. Ces gardes, au signe que leur fit celui qui les commandait, nommé Fingeindono, s'avancèrent en bon ordre vers le saint, et puis se séparèrent en deux rangs pour lui ouvrir le passage au milieu d'eux.

Son entrée dans le palais du roi de Bungo.

Dès qu'on eut gagné le palais, les Portugais qui marchaient immédiatement devant le père Xavier, se tournèrent vers lui, et le saluèrent respectueusement. L'un lui offrit la canne de bengala, et l'autre les mules de velours. Celui qui avait le parasol l'étendit sur la tête du saint homme, et les deux autres qui portaient le livre et le tableau, se mirent à ses côtés. Tout cela se fit de si bonne grâce, et d'une manière si honorable pour Xavier, que les seigneurs qui étaient présents en furent ravis, et qu'on leur entendit dire que le père François n'était pas ce qu'avaient dit faussement les bonzes; que c'était sans doute un homme venu du ciel pour confondre leur envie et pour abattre leur orgueil.

Après qu'on eut traversé une longue galerie, on entra dans une grande salle pleine de gens qui, à leurs habits de damas rehaussés d'or et diversifiés de belles figures, paraissaient de la plus haute qualité. Là un jeune enfant, qu'un vénérable vieillard tenait par la main, s'étant approché du père, le salua avec ces paroles : *Que ton arrivée en la maison du roi mon seigneur lui soit aussi agréable que l'est l'eau du ciel aux laboureurs dans une extrême sécheresse. Entre sans rien craindre,* continua-t-il, *car je t'assure que les gens de bien t'aiment, quoique les méchants ne te puissent voir sans chagrin, et que leur visage à ta vue soit comme une nuit sombre et orageuse.*

Xavier répondit selon que le demandait l'âge de celui qui

faisait le compliment. Mais l'enfant reprenant la parole d'une manière qui ne sentait rien de l'enfance : *Certainement*, dit-il, *il faut que ton courage soit extraordinaire d'être venu d'un bout de la terre en un pays étranger pour t'y faire mépriser sous le nom de pauvre, et que la bonté de ton Dieu soit bien grande, d'agréer ta pauvreté contre l'opinion commune du monde. Nos bonzes sont bien éloignés de faire de même, eux qui assurent en public, et avec serment, que les pauvres ne peuvent se sauver non plus que les femmes.*

Plaise à la bonté infinie du Seigneur, répliqua Xavier, *d'éclairer ces pauvres aveugles des rayons de sa céleste doctrine, afin qu'ils reconnaissent leur erreur sur ce point et sur tout le reste.*

L'enfant tint d'autres discours si raisonnables et si relevés, que l'homme de Dieu ne douta pas qu'il ne fût inspiré par l'Esprit saint, qui, quand il lui plaît, remplit de sagesse les enfants, et rend leurs langues éloquentes avant que leur raison soit formée.

Dans ces entretiens, qui surprirent tout le monde, ils passèrent en une autre salle, où étaient plusieurs gentilshommes vêtus très-superbement, et qui avaient très-bonne mine. Au moment que le père entra, tous s'inclinèrent trois fois profondément jusqu'à toucher la terre de leur front, en quoi ils sont fort adroits; et cette révérence, que les Japonais appellent *Gromenare*, n'est que du fils au père, et du vassal au seigneur. Ensuite deux se détachèrent de la troupe pour lui témoigner au nom de tous la joie qu'ils avaient, et un parla de la sorte :

Il reçoit des compliments de diverses personnes de la cour

Que votre arrivée, père bonze saint, soit aussi agréable à notre roi que l'est le ris d'un petit enfant à sa mère qui le tient entre ses bras : et cela sera assurément; car nous vous jurons par les cheveux de nos têtes, que tout, jusqu'à ces murailles qui semblent tressaillir d'allégresse en votre présence, nous excite à vous bien

recevoir et à nous réjouir de votre venue, qui tournera sans doute à la gloire de ce Dieu dont vous avez dit de si grandes choses dans Amanguchi.

Ce compliment étant fait, les jeunes seigneurs voulurent suivre le père : mais l'enfant dont nous venons de parler, que Xavier tenait par la main, leur fit signe de s'arrêter. On entra sur une terrasse toute bordée d'orangers, et de là on passa dans une salle beaucoup plus spacieuse que les deux autres. Facharandono, frère du roi, était là avec une suite magnifique. Ayant fait au saint toutes les civilités qui se font d'ordinaire aux grands du Japon, il lui dit que ce jour était le plus solennel de l'année pour la cour de Bungo, et que le roi son seigneur s'estimait plus riche et plus heureux de l'avoir dans son palais, que s'il possédait tout l'argent des trente-deux trésors de la Chine. *Cependant*, ajouta le prince, *je vous souhaite une augmentation de gloire et l'accomplissement du dessein qui vous fait venir ici des extrémités de la terre.*

Il est introduit à l'audience du roi de Bungo, et ce qui s'y passe.

Alors l'enfant qui conduisait le père Xavier le mit entre les mains de Facharandono, et se retira un peu à l'écart; ils entrèrent dans l'antichambre du roi, où les principaux seigneurs du royaume attendaient le saint. Après avoir été reçu d'eux d'une manière très-civile, il fut enfin introduit à l'audience dans une chambre où l'or éclatait de tous côtés. Le roi, qui était debout, fit cinq ou six pas dès qu'il vit paraître le père, et il s'inclina ensuite jusqu'à terre par trois fois, de quoi toute la compagnie fut fort étonnée.

Xavier, de son côté, se prosterna devant le prince, et voulut lui toucher le pied, selon l'usage du pays; mais le prince ne le permit pas, et releva lui-même Xavier; puis, le prenant par la main, le fit asseoir auprès de lui sur la même estrade. Le prince son frère était assis au-dessous, et les Portugais étaient vis-à-vis d'eux, avec les personnes les plus remarquables de la cour. Le roi dit d'abord au père tout ce qui se

peut dire d'honnête; et, quittant l'orgueil de la majesté royale dont les rois du Japon ne se défont jamais en public, il le traita familièrement comme son ami particulier.

Le père répondit aux bontés du prince par des paroles pleines de respect et de soumission : après quoi, prenant occasion de lui annoncer Jésus-Christ, il expliqua en peu de mots les principales maximes de la morale chrétienne; mais il le fit d'une manière si plausible, qu'à la fin de son discours le roi s'écrïa dans un transport d'admiration : *Hé! qui pourra jamais savoir de Dieu ce profond secret, pourquoi il a permis que nous vécussions dans l'aveuglement, et que ce bonze portugais fût si éclairé? Car, enfin, nous sommes témoins nous-mêmes de ce que nous en avons ouï dire; et tout ce qu'il dit est appuyé de preuves si fortes, si claires et si conformes à la lumière naturelle, que quiconque voudra les examiner selon les règles du bon sens, trouvera que la vérité s'y rencontre de tous côtés, et qu'une proposition ne détruit point l'autre.*

Il n'en est pas de même de nos bonzes : ils ne peuvent faire un discours qu'ils ne se contredisent eux-mêmes, et de là vient que, plus ils parlent, plus ils s'embarrassent; confus dans leur science, encore plus confus dans l'explication de ce qu'ils enseignent, rejetant aujourd'hui comme faux ce qu'ils approuvaient hier comme vrai, se dédisant et se rétractant à toute heure, en sorte que l'esprit le plus éclairé et le plus subtil ne peut rien comprendre dans leur doctrine, et qu'au regard de l'affaire du salut, on est toujours incertain de ce qu'on doit croire. Signe manifeste qu'ils ne suivent que leur caprice, et qu'ils n'ont pour règle et pour fondement de leur croyance aucune vérité solide et immuable.

Emportement d'un bonze contre le roi de Bungo.

Le roi parlait de la sorte, et il était aisé à juger, par la véhémence de son action, qu'il parlait de l'abondance du cœur. Il se trouva là un bonze assez considérable dans sa secte, et assez savant, mais fort entêté de son savoir, et l'homme du monde le plus orgueilleux. Ce bonze, qui se nommait Faxiondono,

jaloux de l'honneur de sa profession, ou prenant peut-être pour lui ce que disait le roi en général, fut tenté plusieurs fois de l'interrompre. Il se retint néanmoins ; mais dès que le prince eut achevé de parler, perdant le respect, et ne gardant aucunes mesures : *Comment osez-vous*, lui dit-il, *décider des choses de la religion sans avoir étudié dans l'université de Fianzima, la seule où s'expliquent les sacrés mystères des dieux? Si vous ne savez rien, consultez les doctes : me voici tout prêt à vous instruire.*

L'audace du bonze donna de l'indignation à tout le monde, et il n'y eut que le roi qui n'en parut point ému : il lui ordonna, en souriant, de continuer, s'il avait quelque chose à dire. Faxiondono, devenu plus fier et plus hardi par la modération du prince, commença, en élevant la voix, par exalter la profession de bonze ; qu'on ne pouvait pas douter qu'ils ne fussent très-agréables au Ciel, observant la loi et la faisant observer au peuple ; qu'ils passaient des nuits fort longues et fort froides à prier pour leurs bienfaiteurs, qu'ils s'abstenaient de tous les plaisirs des sens ; que le poisson frais ne paraissait jamais sur leur table ; qu'ils avaient soin des malades ; qu'ils instruisaient les enfants ; qu'ils consolaient les affligés ; qu'ils réconciliaient les ennemis ; qu'ils apaisaient les séditions, et qu'ils pacifiaient les royaumes ; qu'ils donnaient surtout des lettres de change pour l'autre vie, et que par là tous les morts devenaient riches dans le ciel ; qu'enfin, les bonzes étaient les amis intimes des astres et les confidents des saints ; qu'ils avaient droit de s'entretenir la nuit avec eux, de les faire descendre du ciel, de les tenir entre leurs bras, et de les caresser tant qu'il leur plaisait.

Ces extravagances firent rire toute l'assemblée. De quoi le bonze irrité, s'emporta si fort, que le roi fit signe au prince, son frère, de lui imposer silence. Il lui fit ensuite ôter son siége, et lui commanda lui-même de se retirer, en lui disant

d'abord par raillerie, que son emportement était une preuve convaincante de la sainteté des bonzes ; et puis sérieusement, qu'un homme de son caractère avait plus de commerce avec l'enfer qu'avec le ciel.

A ces paroles, le bonze transporté de rage, s'écria d'un ton furieux : *Le temps viendra qu'aucun homme du monde ne sera digne de me servir, et que tout ce qu'il y a de monarques sur la terre seront trop peu de chose pour toucher le bord de ma robe ;* il voulait dire quand il serait transformé en un de leurs dieux, et que ce dieu et lui seraient ensemble une même divinité, récompense que les bonzes se promettent après la mort.

Quoique le roi ne pût entendre ces folies sans en rire un peu, il en eut de l'indignation et de la pitié tout ensemble, jusqu'à vouloir détromper le bonze en réfutant des propositions si absurdes. Mais Xavier pria le prince de remettre cela à un autre temps, quand la colère du bonze serait passée.

Le roi dit donc seulement à Faxiondono qu'il allât faire pénitence d'avoir parlé avec tant d'orgueil et de s'être égalé à Dieu. Faxiondono ne répliqua rien : mais on l'entendit gronder et grincer les dents en se retirant. Étant à la porte de la chambre et près de sortir : *Que les dieux*, dit-il tout haut, *lancent du ciel un feu qui te brûle, et qui réduise en cendre tous les rois qui osent parler comme toi.*

Ce qui se passe entre le roi de Bungo et Xavier.

Le prince et le saint continuèrent leur entretien sur divers articles de la religion jusqu'à l'heure du dîner. Quand on eut servi, le prince invita Xavier à manger avec lui. Xavier s'en défendit par toutes les raisons imaginables ; mais le prince qui le voulait absolument : *Je sais bien*, dit-il, *mon ami et mon père, que vous n'avez pas besoin de ma table ; mais, si vous étiez Japonais comme nous, vous sauriez qu'un roi ne peut donner aux gens qu'il chérit, une plus grande marque de son amitié, qu'en les faisant manger avec lui ; c'est pourquoi, comme je vous aime, et que je veux vous le témoigner, il faut que vous dîniez avec moi,*

et je prétends bien par là recevoir plus d'honneur que vous.

Alors Xavier s'inclinant profondément, baisa le cimeterre du roi, ce qui se pratique au Japon pour marquer de la révérence. Il lui dit ensuite : *Je prie de tout mon cœur le Seigneur du ciel de reconnaître pour moi tant de faveurs, en donnant à Votre Majesté la lumière de la foi et les vertus du christianisme, afin qu'elle serve Dieu fidèlement durant sa vie, et qu'elle en jouisse éternellement après sa mort.* Le roi l'embrassa, et pria Dieu de son côté que les prières du saint fussent exaucées, à condition néanmoins qu'ils seraient au ciel toujours ensemble, et qu'ils ne se sépareraient jamais l'un de l'autre pour pouvoir parler longtemps et à fond des choses divines.

Enfin ils se mirent à table. Tandis qu'ils mangeaient, les Portugais et tous les seigneurs de la cour étaient à genoux avec les gens de la ville, parmi lesquels il y avait quelques bonzes qui enrageaient dans leur cœur, mais que l'exemple de Faxiondono empêcha bien d'éclater.

La considération où est Xavier dans le royaume de Bungo, et le fruit qu'il y fait.

Ces honneurs que Xavier reçut du roi de Bungo lui acquirent tant de considération et tant de créance dans le peuple, que, dès qu'il fut au logis des Portugais, on vint de tous côtés pour l'entendre parler de Dieu. Ses prédications publiques, ses conversations particulières ne furent pas sans effet. Une multitude innombrable de gens renonça d'abord aux idoles et professa Jésus-Christ. Le saint passait les journées entières à baptiser les idolâtres ou à instruire les nouveaux fidèles ; si bien que les Portugais ne pouvaient le posséder, pour leur consolation spirituelle, qu'à certaines heures de la nuit, lorsqu'on lui donnait un peu de relâche.

Comme ils l'aimaient tendrement, et qu'ils craignaient qu'un travail continuel n'abattît ses forces, ils le priaient de se ménager et de prendre au moins ce que la nature demande pour ne pas succomber entièrement. Mais il leur répondit que, s'ils l'aimaient véritablement, ils ne penseraient pas à

lui; qu'ils devaient le compter pour mort au regard de ces soulagements du corps; et que sa nourriture, son repos et sa vie étaient d'affranchir de la tyrannie du démon les âmes pour lesquelles Dieu l'avait appelé aux extrémités de la terre.

Il convertit un fameux bonze.

Entre les conversions qui se firent à Fucheo, une des plus remarquables fut celle d'un fameux bonze de Canafama, nommé Sacai-Feran. Ce bonze, qui était très-docte et tout l'appui de sa secte, voyant que les autres n'osaient attaquer Xavier sur la religion, entreprit de disputer avec lui publiquement. La dispute se fit dans la principale place de la ville, en présence d'un grand peuple. A peine Xavier eut-il exposé la doctrine chrétienne, que le bonze reconnut son aveuglement. L'infidèle ne laissa pas de combattre la vérité qu'il entrevoyait déjà ; mais étant enfin convaincu par les réponses de son adversaire, et touché de Dieu intérieurement, il se mit à genoux, et, levant les mains au ciel, il prononça tout haut ces paroles, les larmes aux yeux : *Jésus-Christ, unique et véritable Fils de Dieu, je me rends à vous, je confesse de cœur et de bouche que vous êtes le Dieu éternel et tout-puissant; et je prie tous ceux qui m'écoutent de me pardonner si je leur ai tant de fois enseigné des choses comme vraies, que je reconnais et que je déclare présentement n'être que des faussetés et des fables.*

Une action si surprenante émut tous les assistants, et il ne tint qu'au père Xavier de baptiser ce jour-là cinq cents personnes, qui, persuadées par l'exemple du bonze de Canafama, demandèrent avec instance le baptême. Il l'aurait fait peut-être dans les Indes, où il n'y avait point d'hommes de lettres qui combattissent les mystères de la foi, et qui tentassent la fidélité des nouveaux chrétiens par des raisonnements captieux; mais il ne jugea pas à propos de le faire dans un lieu où les bonzes, ne pouvant empêcher les païens de se convertir, tâchaient de les regagner après par mille fausses subtilités; et il lui sembla nécessaire, avant le baptême des adultes, de

les bien fortifier contre les chicanes de ces sophistes idolâtres.

Comment il prepare les gentils au baptême.

Le saint disposait aussi peu à peu des gentils à ce premier sacrement, par la réformation de leurs mœurs; et il aima mieux ne baptiser point le roi de Bungo, que de précipiter son baptême, ou plutôt il crut que sa conversion serait toujours assez prompte, pourvu qu'elle fût sincère et constante. Ainsi, le plus grand soin du père François à l'égard du prince fut de lui donner de l'horreur des vices infâmes que les bonzes lui avaient enseignés, et où il vivait sans aucun scrupule, sur la parole de ses maîtres.

Comme le roi écoutait volontiers l'homme de Dieu, et qu'il avait avec lui de longs entretiens, il commença bientôt à changer de vie et à donner des marques de son changement. Car, d'abord, il éloigna de sa chambre et de son palais un jeune garçon fort beau qui était son favori. Il fit de grandes libéralités aux pauvres, pour qui il n'avait pas eu même de compassion, dans la pensée que c'était un crime de les plaindre, et un acte de justice d'être cruel envers eux, suivant ce que lui avaient encore dit les bonzes, qui soutenaient que la pauvreté rendait les hommes non-seulement méprisables et ridicules, mais criminels et dignes des peines les plus rigoureuses.

Selon les principes des mêmes docteurs, les femmes enceintes avaient le droit de se faire avorter par certains breuvages, et de tuer même les enfants qui venaient au monde malgré elles : si bien qu'il se faisait tous les jours une infinité de ces sortes de meurtres, et rien n'était plus commun, dans le royaume de Bungo, que des mères parricides; les unes, pour s'épargner la peine de nourrir et d'élever leurs enfants; les autres, pour leur épargner à eux-mêmes les maux de la pauvreté; plusieurs, pour se conserver la réputation de chastes, toutes débauchées qu'elles étaient.

Le roi, à la persuasion du père, défendit ces cruautés sous peine de mort. Il fit d'autres ordonnances contre diverses

cérémonies païennes qui blessaient l'honnêteté, et ne permit plus que les bonzes entrassent dans son palais. Il était, au reste, ravi de la vertu du saint homme, et il confessait souvent à ceux de sa cour, que, dès qu'il le voyait paraître, il se sentait ému jusqu'au fond de l'âme, parce qu'il lui semblait voir, disait-il, le visage du serviteur de Dieu comme un clair miroir qui lui représentait les abominations de sa vie.

Ce qui arrive aux compagnons de Xavier dans Amanguchi.

Tandis que Xavier avait ces succès dans la capitale de Bungo, Cosme de Torrez et Jean Fernandez souffraient pour la foi dans Amanguchi. Après le départ du saint, toute la nation des bonzes s'éleva contre eux, et entreprit de les confondre dans des disputes réglées, se flattant que les compagnons de Xavier n'étaient pas si doctes que lui, et jugeant d'ailleurs que le moindre avantage qu'on aurait sur eux rétablirait les affaires du paganisme.

Il en arriva tout autrement que les bonzes ne pensaient. Torrez, à qui Fernandez servait d'interprète, répondit à leurs questions avec tant de force qu'ils en demeurèrent confus. Ne pouvant le vaincre par leurs raisonnements, ils tâchèrent de le décrier par leurs calomnies, en faisant courir le bruit que les compagnons du grand bonze du Portugal égorgeaient la nuit de petits enfants, suçaient leur sang, et mangeaient leur chair; que le démon avait déclaré par la bouche d'une idole, que ces deux Européens étaient ses disciples, et que c'était lui qui leur enseignait les réponses si subtiles que l'un d'eux faisait dans les disputes publiques.

Outre cela, quelques-uns des bonzes juraient avoir vu de leurs yeux un démon qui lançait des traits de feu, comme autant de foudres, contre le palais du roi, en punition, disaient-ils, de ce qu'on avait reçu dans la ville les prédicateurs de la loi nouvelle.

Mais, s'apercevant que toutes ces inventions ne leur réussissaient pas, et que le peuple se moquait d'eux, au lieu de

les croire; pour se venger, et pour vérifier leur vision en même temps, ils engagèrent un seigneur du royaume, grand homme de guerre, et mal content de la cour, à prendre les armes. Ce seigneur, excité tout à la fois par des motifs de ressentiment, d'intérêt et de religion, leva une armée en moins de trois semaines, avec le secours des bonzes, et vint fondre sur Amanguchi.

Mort du roi d'Amanguchi et desolation de la ville.

Le roi qui n'était point en état de donner bataille ni de soutenir un long siége, et qui craignait tout de ses sujets dont il était fort haï, perdit tellement courage, qu'il ne trouva point d'autre ressource pour lui que la mort. Car, appréhendant la honte de tomber entre les mains des rebelles, par un désespoir barbare il tua son fils, et se fendit lui-même le ventre avec un couteau, ayant ordonné auparavant à un de ses fidèles domestiques de brûler leurs corps incontinent après leur mort, et de ne laisser pas même leurs cendres au pouvoir de l'ennemi.

Tout fut mis à feu et à sang dans la ville. Durant ce désordre, des soldats poussés par des bonzes, cherchèrent Torrez et Fernandez pour les massacrer, et ils auraient péri tous deux infailliblement, si la femme de Neatondono, dont nous avons parlé, et qui toute païenne qu'elle était, affectionnait tant Xavier, ne les eût tenus cachés dans son palais jusqu'à ce que la tranquillité publique fût rétablie. Car, comme ces sortes de mouvements populaires sont de la nature des orages qui ne durent pas, et qui passent même d'autant plus vite qu'ils ont été plus violents, la ville reprit sa première forme en peu de jours.

Le frère du roi de Bungo est elu roi d'Amanguchi, et la joie que le saint en a.

Les chefs du peuple s'étant assemblés pour élire un roi, tous d'un commun accord élurent le frère du roi de Bungo, jeune prince très-vaillant, et né à de grandes choses. On envoya aussitôt une solennelle ambassade à ce prince, pour lui présenter la couronne d'Amanguchi. La cour de Bungo célébra l'élection du nouveau roi avec de grandes magnifi-

cences, lorsque Xavier était encore à Fucheo. Le saint s'en réjouit lui-même d'autant plus qu'il s'imagina qu'un changement si étrange causé par les bonzes pour la destruction du christianisme, servirait à l'établir davantage. Il ne se trompa point dans ses conjectures, et il eut dès lors une espèce d'assurance que la révolution de l'État serait utile à la foi. Car, ayant prié le roi de Bungo de recommander au roi son frère la chrétienté d'Amanguchi, le roi fit si bien ce que désirait le saint homme, que le nouveau souverain promit, sur sa parole royale, de n'être pas moins favorable aux chrétiens que le roi son frère.

Il se dispose à partir du Japon, et va prendre congé du roi de Bungo

Il y avait plus de quarante jours que Xavier était à Fucheo, quand les marchands portugais se disposèrent à faire voile vers la Chine, selon les mesures qu'ils avaient prises. Tout étant prêt pour l'embarquement, il alla prendre congé du roi avec eux. Le roi dit aux marchands qu'il leur enviait la compagnie du père François ; qu'en le perdant il lui semblait perdre son père, et que la pensée seule qu'il ne le reverrait peut-être jamais, lui causait une douleur très-sensible. Xavier lui baisa la main en faisant une profonde révérence, et lui dit qu'il reviendrait voir Sa Majesté le plus tôt qu'il pourrait ; qu'il l'aurait toujours dans le cœur ; et qu'en reconnaissance des faveurs dont elle l'avait honoré, il priait Dieu incessamment de la combler des bénédictions du Ciel.

Les avis qu'il donne au roi de Bungo

Le roi l'ayant tiré à l'écart, comme pour lui dire quelque chose en particulier, Xavier profita de l'occasion, et donna à ce prince des conseils très-importants pour le salut de son âme. Il lui conseilla surtout de se souvenir tous les jours comme les grandeurs de la vie présente passaient vite ; que la vie même était si courte, qu'à peine avait-on commencé à vivre qu'il fallait mourir ; et que, si on ne mourait chrétien, on ne devait pas moins attendre qu'une éternité malheureuse ; qu'au contraire, quiconque étant véritablement fidèle, persévérait dans la grâce de son baptême, avait droit à l'héritage

éternel du Fils de Dieu, en qualité de son enfant bien-aimé.

Il le pria aussi de considérer souvent ce qu'étaient devenus tant d'empereurs et tant de rois du Japon; que leur servait d'avoir été sur le trône et dans les plaisirs, durant peu d'années, ayant à brûler éternellement au fond des enfers; quelle folie c'était de perdre l'âme pour jamais, afin que le corps fût un moment à son aise; qu'il n'y avait ni royaume, ni empire, quand ce serait la monarchie de tout l'univers, dont la perte ne dût être estimée avantageuse, si on les perdait pour gagner le ciel et pour acquérir une couronne immortelle; que ces vérités si certaines avaient été inconnues à ses ancêtres, et même à tous les Japonais, par les secrets jugements de Dieu, et en punition de leurs péchés; que pour lui, il prît garde au compte qu'il avait à rendre de lui-même, combien il serait plus coupable devant Dieu, si la Providence divine ayant amené des extrémités du monde, jusqu'en son palais, un ministre de l'Évangile pour lui montrer la voie du salut, il demeurait encore dans ses égarements et dans ses désordres. *Que le Seigneur ne le permette pas*, dit Xavier, *et qu'il lui plaise exaucer les prières que je lui ferai jour et nuit pour votre conversion; je la souhaite avec une ardeur extrême, et je vous assure qu'en quelque lieu que je sois, la plus agréable nouvelle qu'on puisse me dire, c'est que le roi de Bungo est chrétien, et qu'il vit selon les maximes du christianisme.*

Ce discours du père attendrit tellement le roi, que les larmes lui en vinrent aux yeux par trois fois. Ces larmes pourtant ne produisirent rien alors, tant le prince qui avait renoncé à ces impuretés abominables dont la nature a horreur, était encore attaché aux autres voluptés des sens; et ce ne fut que quelques années après, que, faisant réflexion sur les avertissements du saint homme, il régla tout à fait ses mœurs, et reçut enfin le baptême.

Les bonzes s'é- Xavier ayant pris congé du roi, se rendit au port de Figen

avec les marchands qui devaient faire voile dans peu de jours. Le départ du saint donnait de la joie aux bonzes ; mais la gloire avec laquelle il partait leur faisait beaucoup de dépit. Il leur semblait que tous les honneurs qu'il avait reçus tournaient à leur honte, et qu'après un tel affront, ils demeureraient éternellement dans l'opprobre, s'ils n'en tiraient au plus tôt une vengeance mémorable. S'étant assemblés pour délibérer sur une affaire si importante, ils conclurent que le meilleur expédient était de soulever le peuple dans Fucheo, comme on avait fait dans Amanguchi, d'abandonner au pillage les marchandises des Portugais, de mettre le feu à leur navire, et de les faire tous passer au fil de l'épée ; ensuite, si l'occasion était favorable, de donner sur la personne du roi, et d'éteindre toute la maison royale.

lèvent tout de nouveau contre Xavier.

Comme Xavier était en vénération dans la ville, même parmi les idolâtres les plus vicieux, ils crurent qu'ils ne feraient rien, s'ils ne détruisaient la bonne opinion et la haute idée qu'on avait de lui. Ils se mirent donc à publier non-seulement ce que les bonzes d'Amanguchi en avaient écrit, mais ce qu'ils inventèrent eux-mêmes tout de nouveau ; que c'était le plus méchant homme de la terre, ennemi et des vivants et des morts, qui déterrait la nuit les cadavres pour faire ses enchantements, et qu'il avait un démon dans la bouche avec lequel il charmait le monde.

Ils ajoutaient qu'il avait jeté un sort sur le roi, et que c'était la cause de l'entêtement du prince ; mais que, si le roi ne redevenait raisonnable, il n'y allait pas moins que de sa couronne et de sa vie ; qu'Amida et Xaca, si puissants et si redoutables, avaient juré qu'ils feraient de lui et de ses sujets un exemple de terreur ; que, si le peuple était sage, il se précautionnerait de bonne heure contre la colère du Ciel, en vengeant l'honneur des dieux sur ce faux bonze et sur ces corsaires qui en faisaient leur idole.

Le peuple était trop persuadé de la sainteté du père Xavier pour croire des choses si peu vraisemblables; et tout ce que les bonzes purent dire ne servit qu'à les rendre plus odieux. Ainsi, désespérant d'animer la populace contre lui, ils furent contraints de prendre un autre parti pour le perdre au moins de réputation dans l'esprit du roi.

Nouvel artifice des bonzes contre le saint

Il y avait, à douze lieues de la ville, un célèbre monastère de bonzes, dont le chef ou le supérieur se nommait Fucarandono; c'était un homme consommé dans toutes les sciences japonaises, et qui avait enseigné trente ans les mystères de la religion païenne dans la plus fameuse académie du royaume; mais, quelque docte qu'il fût, son autorité surpassait de beaucoup sa doctrine; on l'écoutait comme l'oracle du Japon, et on le croyait aveuglément sur sa parole.

Les bonzes de Fucheo s'imaginèrent que s'ils pouvaient le faire venir dans la ville, et le mettre aux mains avec Xavier en présence de toute la cour, leur honneur était rétabli, tant la défaite du bonze de Portugal leur paraissait infaillible. Ils écrivirent pour cela à Fucarandono avec toute la chaleur possible, et lui mandèrent que, s'il prenait la peine de faire ce petit voyage pour venger l'injure qu'ils avaient reçue, ils le reporteraient en triomphe sur leurs épaules dans son monastère.

Ce bonze, qui avait encore plus de vanité que de savoir, vint en diligence, accompagné de six bonzes très-savants, ses inférieurs et ses écoliers. Il se rendit au palais justement lorsque Xavier et les marchands portugais avaient audience du roi, à qui ils étaient venus dire le dernier adieu pour partir le lendemain. Avant que le prince les eût congédiés, on l'avertit que Fucarandono demandait à saluer Sa Majesté en présence du bonze de Portugal. Au nom de Fucarandono, le roi parut interdit et demeura un peu sans répondre, se doutant que le bonze venait défier à la dispute le père François,

et cherchant en lui-même, comme il l'avoua depuis, le moyen de rompre ce contre-temps; car, quelque idée qu'il eût de la capacité du saint homme, il ne le croyait pas assez fort pour un si terrible adversaire; et par la tendresse qu'il avait pour lui, il ne voulait pas l'exposer à recevoir une confusion publique.

Xavier, qui s'aperçut de l'embarras où était le roi, et qui en devina la cause, supplia instamment Sa Majesté de permettre au bonze d'entrer et de dire tout ce qu'il voudrait. *Car, pour ce qui me regarde*, ajouta Xavier, *vous ne devez point, seigneur, vous en mettre en peine. La loi que je prêche n'est pas une science des académies de la terre, ni une invention de l'esprit humain; c'est une doctrine toute céleste, et dont Dieu seul est le maître. Tous les bonzes du Japon, ni tous les savants du monde ne peuvent pas plus contre elle, que les ombres de la nuit contre la lumière du soleil.*

Le roi, à la prière du saint, permit que le bonze entrât. Fucarandono, après avoir fait au roi les trois révérences accoutumées, s'assit auprès de Xavier, et, l'ayant regardé fixement : *Je ne sais*, lui dit-il avec un air suffisant, *si tu me connais, ou, pour mieux dire, si tu me reconnais.*

Commencement de la dispute entre Xavier et Fucarandono.

Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu, répondit Xavier. Alors le bonze éclatant de rire, et se tournant vers ses compagnons : *Je vois bien*, leur dit-il, *que je n'aurai pas de peine à vaincre un homme qui a traité avec moi plus de cent fois, et qui fait semblant de ne m'avoir jamais vu.* Ensuite regardant Xavier avec un sourire de mépris : *Ne te reste-t-il rien*, poursuivit-il, *des marchandises que tu m'as vendues au port de Frenajoma?*

En vérité, répliqua Xavier avec un visage toujours serein et modeste, *je n'ai de ma vie été marchand, et je n'ai jamais vu Frenajoma. Oh! quel oubli et quelle bêtise!* reprit le bonze faisant l'étonné, et continuant ses éclats de rire : *Quoi!* dit-il, *se peut-il faire que tu aies oublié cela?*

Rappelez-m'en le souvenir, repartit doucement le père, *vous qui avez plus d'esprit et plus de mémoire que moi. Je le veux bien*, dit le bonze tout fier de la louange que Xavier lui avait donnée. *Il y a aujourd'hui mille cinq cents ans tout juste que toi et moi, qui étions marchands, faisions notre trafic à Frenajoma, et que j'achetai de toi cent pièces de soie à très-bon marché : t'en souvient-il maintenant?*

Le saint, qui jugea où allait le discours du bonze, lui demanda honnêtement quel âge il avait. *J'ai cinquante-deux ans*, dit Fucarandono. *Comment se peut-il faire*, reprit Xavier, *que vous fussiez marchand il y a quinze siècles, s'il n'y a qu'un demi-siècle que vous êtes au monde? Et comment trafiquions-nous en ce temps-là, vous et moi, dans Frenajoma, si la plupart de vous autres bonzes enseignez que le Japon n'était qu'un désert il y a mille cinq cents ans?*

Écoute-moi, dit le bonze, *tu entendras les oracles, et tu demeureras d'accord que nous avons plus de connaissances des choses passées que vous n'en avez, vous autres, des choses présentes. Tu dois donc savoir que le monde n'a jamais eu de commencement, et que les hommes, à proprement parler, ne meurent point; l'âme se dégage seulement du corps où elle était renfermée; et, tandis que ce corps pourrit dans la terre, elle en cherche un autre frais et vigoureux, où nous renaissons tantôt avec le sexe le plus noble, tantôt avec le sexe imparfait, selon les diverses constellations du ciel et les différents aspects de la lune. Ces changements de naissance font que nos fortunes changent aussi. Or, c'est la récompense de ceux qui ont vécu saintement, que d'avoir la mémoire fraîche de toutes les vies qu'on a menées dans les siècles passés, et de se représenter soi-même à soi-même tout entier tel qu'on a été depuis une éternité, sous la forme de prince, de marchand, d'homme de lettres, de guerrier, et sous tant d'autres figures. Au contraire, quiconque, comme toi, sait si peu ses propres affaires qu'il ignore ce qu'il a été et ce qu'il a fait durant le cours d'une*

infinité de siècles, montre que ses crimes l'ont rendu digne de la mort autant de fois qu'il a perdu le souvenir des vies dont il a changé.

Le Portugais de qui nous savons tout ce que je viens de dire, et qui était présent à la dispute, ainsi qu'il conte lui-même dans la relation de ses voyages, ne rapporte point les réponses que fit le père Xavier. *Je n'ai pas assez de science ni de présomption*, dit-il, *pour exposer les raisons subtiles et solides avec lesquelles le saint détruisit les folles imaginations du bonze.*

L'avantage qu'a Xavier dans la dispute avec Fucarandono.

On sait seulement de ce Portugais, que Fucarandono demeura muet sur le point dont il s'agissait, et que, pour sauver un peu son honneur, il changea de question, mais qu'il le perdit entièrement ; car, oubliant toutes les bienséances que la nature prescrit aux hommes et que l'usage du monde enseigne aux honnêtes gens, il avança des propositions infâmes, qu'on ne peut pas même rapporter sans offenser la pudeur, et il les soutint avec une grande effronterie contre les raisons du père, que le roi et les seigneurs de la cour trouvèrent très-bonnes.

Comme le bonze s'emporta en des cris et en des injures qui sentaient bien plus la querelle que la dispute, un des seigneurs qui étaient présents, lui dit en riant : *Si vous aviez envie de combattre, que n'alliez-vous au royaume d'Amanguchi, où la guerre est allumée? vous auriez trouvé là avec qui vous casser la tête; et pourquoi venir ici, où tout est en paix? Mais si vous êtes venu pour disputer*, ajouta un autre, *que ne le faites-vous d'une manière douce et honnête, à l'exemple du bonze européen?*

Ces moqueries et ces reproches n'apaisèrent pas Fucarandono. Il repartit aux seigneurs avec tant de hardiesse et tant de fierté, que le roi, fatigué de ses insolences, le fit chasser de la salle, jurant que, s'il n'était bonze, il lui en coûterait la vie.

L'affront que reçut Fucarandono fut pris par les bonzes de la ville pour une injure faite aux dieux. Aussi publièrent-ils que la religion était profanée, et que le roi avec toute la cour et tout le peuple avaient encouru la haine du Ciel. Ils fermèrent pour cela les temples, et ne voulurent plus ni offrir de sacrifices, ni même recevoir d'aumônes. La populace, qu'on n'avait pu émouvoir auparavant, commença à se mutiner, et elle aurait pris les armes, si le prince n'eût, par sa prudence, calmé un peu les esprits.

La fureur des bonzes oblige les Portugais de se retirer dans leur navire.

Cependant les Portugais ne se croyant pas trop assurés contre la fureur d'un peuple superstitieux, et ayant sujet de craindre qu'on ne se vengeât sur leurs personnes de l'affront qu'avait reçu Fucarandono, retournèrent en diligence à leur navire, dans le dessein de faire voile au premier vent. En quittant la ville, ils prièrent le père Xavier de les suivre, mais il ne put se résoudre à sortir comme un fugitif, ni à laisser les chrétiens dont les bonzes avaient juré la ruine.

Quelque impatience qu'eussent ces marchands de s'éloigner d'un pays où leur vie n'était pas en sûreté, la crainte qu'ils eurent pour celle du père François les retint encore quelques jours. Ils lui députèrent pendant ce temps-là le capitaine du vaisseau pour l'engager à venir les joindre. Édouard de Gama, après avoir cherché le père partout, le trouva enfin dans une pauvre cabane avec huit chrétiens, qui, s'étant le plus déclarés contre les bonzes, avaient sujet d'en tout craindre, et qui étaient contents de mourir, pourvu qu'ils mourussent entre les bras de l'homme de Dieu.

Le capitaine du navire tâche en vain d'engager le père à partir avec eux.

Le capitaine pressa Xavier par les raisons les plus fortes qu'il put imaginer, et lui représenta particulièrement le malheur qui le menaçait; qu'étant à la merci des bonzes, sa perte était infaillible, et qu'il ne serait plus temps de fuir quand la tempête aurait éclaté.

Le père, bien loin de se rendre, blâma fort le capitaine et

les autres Portugais, de ce qu'ils voulaient lui ravir la couronne du martyre qu'il était venu chercher si loin. *Mon frère*, disait-il à Gama, avec une ardeur qui marquait les saints désirs de son âme, *que je serais heureux, si je recevais ce que vous appelez une disgrâce, et que je compte moi pour une souveraine félicité! Mais je ne mérite pas que Dieu me fasse une si grande faveur : aussi ne veux-je pas m'en rendre encore plus indigne; ce que je ferais, si je m'embarquais avec vous. Car quel scandale ne donnerais-je point par ma fuite aux nouveaux fidèles! N'auraient-ils pas occasion de violer les promesses qu'ils ont faites à Dieu, en me voyant manquer aux devoirs de mon ministère? Quoi! si pour l'argent que vous avez reçu de vos passagers, vous vous croyez obligé de les défendre du péril qui les menace, et si, pour ce sujet, vous les avez retirés tous dans votre navire, ne dois-je pas garder mon troupeau, et mourir ici avec lui pour un Dieu infiniment bon, qui m'a racheté au prix de sa vie sur la croix? Ne dois-je pas signer de mon sang, et publier par ma mort que tous les hommes doivent sacrifier leur sang et leur vie à ce Dieu de miséricorde?*

Une réponse si généreuse toucha tellement le capitaine, qu'au lieu de faire des instances au père François, il résolut de ne le point quitter. Ayant donc pris son parti sans se mettre en peine de ce que deviendrait son navire, ni de ce qu'il deviendrait lui-même, et comptant toutes les pertes pour rien en la compagnie de Xavier, il retourne vers ses marchands, et leur déclare la résolution du père et la sienne; que, s'ils ne voulaient pas demeurer, il leur abandonnait son vaisseau; qu'ils avaient des matelots et des soldats, des provisions de bouche et de guerre; qu'ils allassent où il leur plairait, et qu'ils fissent tout ce qu'ils voudraient; que, pour lui, il était déterminé à vivre et à mourir avec le saint homme.

Le capitaine du navire prend la résolution de demeurer avec le père.

Il n'y en eut pas un qui ne fût du sentiment de Gama; et tous répondirent, d'un commun accord, qu'ils voulaient

suivre comme lui la fortune de l'apôtre. Au même moment on rapprocha du port de Figen le vaisseau qu'on en avait éloigné de peur d'une insulte ; on y laissa les soldats pour le garder, et le capitaine se rendit à Fucheo avec les marchands. Leur retour consola les néophytes, et surprit le peuple, qui ne pouvait assez s'étonner qu'un homme si pauvre fût si estimé des siens, qu'ils aimassent mieux risquer leurs richesses et leur vie que de le perdre de vue.

Nouvelle entreprise des bonzes contre Xavier.

Mais ce retour déconcerta fort les bonzes, à qui la fuite de Gama avait enflé le courage et fait former des cabales contre les chrétiens. Comme ils virent que leurs desseins pourraient bien ne pas réussir, et que d'ailleurs on les défiait tout de nouveau sur le sujet de la religion, ils crurent qu'il fallait s'accommoder un peu au temps, et que le meilleur parti pour eux était de renouer la dispute entre Fucarandono et Xavier devant la cour.

Ils en demandèrent eux-mêmes la permission au roi, qui l'accorda volontiers, mais à certaines conditions qui s'observeraient de part et d'autre. Ces conditions étaient qu'on bannirait de la dispute les clameurs, les emportements et toutes les paroles piquantes ; que les arguments et les répliques se feraient en termes précis et dans la forme d'un juste raisonnement, au gré des arbitres qui régleraient la dispute ; que l'approbation des auditeurs déciderait la victoire ; que, si on doutait de quelque chose sur un point, on prendrait les suffrages, et qu'on jugerait que la raison serait du côté où il y aurait le plus de voix ; enfin, que quiconque voudrait professer le christianisme, le pourrait faire sans que personne y mît obstacle.

Ces conditions étaient trop raisonnables pour être acceptées des bonzes. Ils en appelèrent du roi au roi même, et lui dirent hardiment qu'il n'était pas juste qu'en matière de religion les profanes fussent les maîtres. Mais, quand ils virent que le

prince ne se relâchait point, ils en passèrent par où il voulut. On prit la matinée suivante pour la dispute, et quelques-uns des plus sages gentilshommes de la cour en furent établis les juges.

Fucarandono parut à l'heure prescrite devant le palais, escorté de trois mille bonzes. Le roi, qui craignait pour sa personne, ou qui appréhendait du moins le désordre, ne laissa entrer que quatre bonzes avec lui, et fit dire aux autres, pour les contenter, qu'il ne leur serait pas honorable d'être tant de gens contre un seul.

Xavier, que le roi avait fait avertir, vint au même temps, accompagné des principaux Portugais très-superbement vêtus, qui lui servaient comme d'officiers, et qui lui rendaient tout l'honneur possible, le suivant la tête nue, et ne lui parlant qu'à genoux. Les bonzes ne purent voir sans dépit l'entrée pompeuse de leur adversaire; et ce qui redoubla leur chagrin, c'est qu'ils ouïrent des seigneurs qui se disaient les uns aux autres : *Voilà ce pauvre dont on nous a fait tant de peintures ridicules. Plût à Dieu que nous enfants lui ressemblassent, quand les bonzes devraient dire d'eux tout ce qu'ils ont dit de lui! Nous voyons la vérité de nos yeux; et les mensonges qu'ils ont inventés marquent bien leur mauvaise foi.* Le roi prit plaisir à entendre ce discours, et dit aux seigneurs que les bonzes l'avaient assuré que le cœur lui ferait mal dès que le père François paraîtrait. Il confessa qu'il les avait presque crus, mais qu'il reconnaissait par sa propre expérience que le caractère de ministres et d'interprètes des dieux n'empêchait pas de mentir.

Il revient au palais après Fucarandono pour renouer la dispute

Fucarandono, qui ouït tout cela du lieu où il était, en prit un mauvais augure, et, se tournant vers ses quatre compagnons, leur dit qu'il craignait que cette journée ne leur fût encore moins glorieuse que l'autre.

Le roi reçut le père Xavier avec beaucoup de civilité; et,

La dispute re

commence entre Fucarandono et Xavier

après lui avoir parlé quelque temps en particulier d'une manière très-obligeante, il voulut que ce fût lui qui commençât la dispute. Dès que chacun eut pris sa place, le saint demanda au bonze, par l'ordre du prince, pourquoi la religion chrétienne ne devait pas être reçue dans le Japon. Le bonze, qui avait beaucoup rabattu de sa fierté, répondit modestement : *Parce que c'est une loi nouvelle, contraire en tout aux anciennes lois de l'empire, et qui semble n'être faite que pour rendre méprisables les fidèles serviteurs des dieux; parce qu'elle anéantit les priviléges que les cubo-samas des siècles passés ont donnés aux bonzes, et qu'elle enseigne que, hors la société des chrétiens, il n'y a point de salut; mais surtout,* ajouta-t-il en s'échauffant un peu davantage, *parce qu'elle ose dire que les saints Amida, Xaca, Gizon et Canon sont, dans la profonde caverne de la fumée, condamnés à un supplice éternel, et livrés en proie au dragon de la maison de la nuit.*

Le bonze se tut après ces paroles, et Xavier, auquel le roi fit signe de répondre, dit d'abord que, comme Fucarandono avait mêlé beaucoup de choses ensemble, il lui semblait à propos, pour éclaircir mieux les difficultés, de s'attacher à une proposition, et de ne la point quitter qu'on n'eût vu si elle était vraie ou fausse. Tout le monde trouva cela raisonnable, et Fucarandono pria lui-même Xavier de rendre raison pourquoi lui et ses compagnons parlaient mal des dieux du pays.

Réponse de Xavier à la première question de Fucarandono.

Le saint répliqua qu'il ne donnait pas aux idoles le nom de dieux, parce qu'elles en étaient indignes, et qu'un si grand nom ne convenait qu'au souverain Seigneur qui a créé le ciel et la terre. Il se mit ensuite à parler de l'Être divin, et il en décrivit les propriétés qui nous sont connues par la lumière naturelle, c'est-à-dire, l'indépendance, l'éternité, la toute-puissance, une sagesse, une bonté et une justice sans bornes. Il fit entendre que ces perfections infinies ne pouvaient être comprises par aucune intelligence créée, quelque subtile

qu'elle fût ; et ayant ainsi rempli ses auditeurs d'une très-haute idée de la divinité, il montra que les idoles du Japon, qui, selon les Japonais mêmes, avaient été des hommes sujets aux communes lois de la nature et du temps, n'étaient rien moins que des dieux; qu'on devait tout au plus les révérer comme des philosophes, des législateurs et des princes, mais non pas comme des divinités immortelles, eux dont la naissance et la mort étaient marquées dans les monuments publics ; que, si on regardait leurs ouvrages, on devait encore moins les traiter de tout-puissants; que, n'ayant pu empêcher qu'après leur mort leurs magnifiques palais et leurs superbes mausolées ne tombassent en ruine, il n'y avait pas d'apparence, ni qu'ils eussent bâti l'univers, ni qu'ils le conservassent dans l'état où on le voyait ; enfin, que cela n'appartenait qu'au vrai Dieu que les chrétiens adorent ; et qu'à voir la beauté du ciel, la fécondité de la terre, l'ordre des saisons, on jugeait que lui seul, qui était un esprit éternel, tout-puissant, infiniment sage, pouvait être le créateur et le maître absolu du monde.

Xavier n'avait pas encore cessé de parler, que toute l'assemblée s'écria qu'il avait raison. Aussitôt les juges déclarèrent comme une chose certaine que les pagodes n'étaient pas des dieux. Fucarandono voulut répliquer, mais il s'éleva des voix de tous côtés qui confirmèrent ce qui venait d'être déclaré, et le roi imposa silence au bonze, suivant les articles dont on était convenu.

Ainsi le bonze passa malgré lui à une autre question, et demanda au père François pourquoi il n'approuvait pas les lettres de change qu'ils donnaient en faveur des morts, puisque les riches y trouvaient leur compte, et qu'on leur rendait leur argent avec usure dans le ciel.

Seconde question de Fucarandono, à laquelle le père répond avec le même succès qu'il a répondu à la première.

Le père repartit que le droit qu'on avait au paradis était fondé, non sur ces fausses cédules, mais sur les bonnes œuvres qui se pratiquaient avec la foi qu'il prêchait ; que celui

qui la répandait dans les âmes était Jésus-Christ, véritable Fils de Dieu, crucifié pour le salut des pécheurs ; et que ceux qui conservaient cette foi vive jusqu'à la mort, obtenaient infailliblement la félicité éternelle : qu'au reste, une loi si sainte n'était pas si intéressée, et qu'elle n'excluait du royaume céleste ni les pauvres, ni les femmes ; que même la pauvreté soufferte patiemment était un moyen fort sûr pour acquérir la possession du ciel, et que le sexe le plus faible avait de ce côté-là de grands avantages sur l'autre, par la pudeur et par la piété qui lui étaient comme naturelles.

Tout le monde applaudit au discours du saint, hors Fucarandono et ses compagnons, qui, n'ayant rien à répondre, et n'étant pas gens à se dédire, gardèrent un morne silence. On arrêta que le sentiment de Xavier était le plus raisonnable, et on remit la dispute au lendemain.

Suite de la dispute entre Fucarandono et Xavier

Ces mauvais succès auraient désespéré tout à fait le bonze, si la présomption ne l'eût soutenu. Il revint le jour suivant : mais, comme s'il se fût défié de ses forces, tout présomptueux qu'il était, il amena avec lui six autres bonzes très-doctes, et choisis de toutes les sectes, non pour être de simples témoins du combat, mais pour se maintenir l'un l'autre, et pour disputer chacun à son tour.

Ils firent d'abord des questions fort subtiles sur les mystères de la foi. Le père Xavier en fut surpris ; et, comme ces questions, que l'auteur portugais ne rapporte point en particulier, étaient apparemment au-dessus de la connaissance des païens, il crut presque que le démon les leur avait suggérées ; du moins il confessa que, pour les résoudre, il avait besoin d'un secours extraordinaire du Ciel, et il supplia les Portugais de le seconder par leurs prières durant la dispute. Soit qu'il fût assisté d'en haut, ou que les difficultés ne surpassassent pas son savoir autant qu'il le pensait, il répondit d'une manière qui satisfit toute l'assemblée.

Après qu'on eut jugé que ces premières questions étaient entièrement décidées, un des bonzes, fort passionné pour les richesses, et qui ne concevait rien de meilleur au monde que l'or et l'argent, entreprit de prouver que Dieu était le grand ennemi des pauvres. *Car*, disait le bonze, *puisqu'il leur refuse les biens qu'il accorde libéralement aux riches, et qu'en les faisant naître dans une basse fortune il les expose à toutes les misères et et à tous les opprobres de la vie, n'est-ce pas une marque qu'il n'a ni estime, ni amour pour eux?*

Xavier réfuta la preuve du bonze, et par les principes de la morale, qui regarde les richesses en elles-mêmes comme de faux biens. et par les principes de l'Évangile, qui, à l'égard du salut, les compte pour de véritables maux. Il raisonna là-dessus si juste et si clairement, que ses adversaires se rendirent, malgré eux, à la vérité, au rapport du Portugais qui en fut témoin. Ils avancèrent ensuite des propositions si extravagantes et si folles, que le père n'eut pas de peine à y répondre, tant elles se détruisaient elles-mêmes. Ce qui fut plaisant, c'est que les sept bonzes ne pouvant s'accorder sur quelques points de doctrine, ils se mirent à disputer l'un contre l'autre avec beaucoup de chaleur et d'emportement, jusqu'à se dire des injures; et ils en seraient venus aux mains, si le roi ne l'eût empêché, en les menaçant et prenant un ton de maître dont ils furent intimidés.

La dispute de ce jour-là finit de la sorte, et rien ne confirma davantage les esprits dans le parti du père Xavier, que de voir ses adversaires divisés entre eux.

Le roi étant sorti le lendemain, avec un très-grand cortége, pour se promener par la ville selon sa coutume, et passant devant le logis des Portugais, envoya dire au saint homme qu'il le priait de venir chasser dans ses jardins, et de venir bien armé pour tuer d'un coup au moins deux milans de ces sept qui, le jour précédent, lui avaient voulu arracher les

L'honneur que le roi de Bungo rend à Xavier

yeux. Xavier, qui entendit bien ce que le prince voulait dire, vint lui faire la révérence et lui rendre des actions de grâces. Le prince prit l'homme de Dieu par la main, et le conduisit à son palais parmi les acclamations du peuple.

Les sept bonzes, figurés sous les sept milans, étaient déjà dans la salle, n'ayant rien moins que l'air de vaincus et d'autant plus fiers, qu'ils n'avaient pas sujet de l'être, selon le caractère des personnes vaines et orgueilleuses.

Les bonzes présentent un écrit au roi inutilement.

La première démarche qu'ils firent pour recommencer la dispute, fut de présenter un écrit où ils en appelaient du jugement qu'avaient porté les arbitres, et où ils exposaient de nouvelles difficultés sur les questions agitées les jours précédents.

Le roi répondit lui-même que ce qui était décidé n'avait pas besoin d'éclaircissement, et qu'il fallait s'en tenir aux conditions que les deux partis avaient acceptées. Il ajouta que le père François était près de s'embarquer, et qu'il n'était pas juste de perdre le temps en des redites inutiles : du reste, que s'ils avaient de nouvelles questions à proposer, ils les fissent, à la bonne heure, et qu'on les écouterait; mais que, s'ils n'avaient rien de nouveau à dire, ils se retirassent.

Ils chicanent sur la signification des mots.

Une réponse si précise les obligea d'abandonner leur écrit et de se jeter sur d'autres matières. Fucarandono, affectant un air de piété et de modestie, demanda pourquoi les chrétiens donnaient des noms déshonnêtes aux bienheureux du paradis, toutes les fois qu'ils les invoquaient dans les prières publiques, et il fit entendre que *Sancte*, dans la langue japonaise, était un mot extrêmement sale. Le père déclara que ce mot latin n'avait rien que de pur et de religieux : néanmoins, afin que l'imagination des Japonais ne fût point salie par cette équivoque, il voulut que les fidèles dissent désormais, *Beate Petre*, *Beate Paule*, au lieu de dire, *Sancte Petre*, *Sancte Paule*.

Pour ce qui est du nom de Dieu, dont les bonzes lui voulurent faire aussi une querelle, parce que *Dajuz*, en japonais, signifie *mensonge*, il se moqua de leur chicane, et traita l'objection de pure vétille : ce que les juges et tous les auditeurs approuvèrent.

Trois autres points sur quoi les bonzes insistèrent davantage furent jugés plus solides et plus importants. Le premier fut proposé de la sorte : *Ou Dieu prévoyait que Lucifer et ses complices devaient se révolter et être damnés éternellement, ou il ne le prévoyait pas. S'il ne le prévoyait pas, ses lumières ne s'étendent pas si loin que vous dites; mais, s'il le prévoyait, c'est bien pis de n'avoir pas empêché leur révolte et leur damnation, qui ont été selon vous la source de tant de maux: ainsi, vous êtes contraint*, disait le bonze, *de reconnaître ou de l'ignorance, ou de la malice en votre Dieu.*

Ils disputent en théologiens scolastiques.

Xavier fut si étonné de voir raisonner un bonze en théologien scolastique, que, se tournant vers Édouard de Gama, qui était à côté de lui : *Voyez*, dit-il tout bas en portugais pour n'être pas entendu des Japonais, *voyez comme le démon subtilise l'esprit de ses ministres.*

Cependant un autre bonze venant à la charge, dit, selon le même principe, que si Dieu avait connu qu'Adam pécherait et précipiterait avec lui tous les hommes dans un abîme de malheurs, pourquoi il l'avait créé? du moins, quand ce premier père fut sur le point de manger le fruit défendu, pourquoi la main toute-puissante qui lui avait donné l'être ne l'anéantit-elle pas au moment?

Un troisième bonze prenant la parole, pressa Xavier par un autre endroit. *Si notre mal est aussi ancien que le monde*, disait-il subtilement, *pourquoi Dieu a-t-il laissé passer tant de siècles sans y remédier? Que n'est-il descendu du ciel pour se faire homme, et pour racheter le genre humain par sa mort dès que l'homme a été coupable? En quoi les premiers hommes ont-ils*

péché pour s'être rendus indignes d'une telle grâce? Et quel a été le mérite de leurs descendants pour être traités d'une manière plus favorable?

Il répond aux objections des bonzes, et à leurs répliques.

Ces difficultés ne parurent pas nouvelles à Xavier, qui était très-docte, et qui savait tout ce que les Pères et les théologiens disent là-dessus. Il répondit, sans doute, selon leur doctrine; mais le Portugais qui rapporte les objections, n'a pas osé écrire les réponses, si nous l'en croyons lui-même, parce qu'elles passaient de beaucoup la capacité d'un marchand.

Les bonzes firent diverses répliques, auxquelles le père donna en peu de mots, et dans les règles de l'école, des solutions convaincantes. Soit qu'ils ne conçussent pas ces solutions, ou par trop d'entêtement, ou pour n'être pas faits à la méthode scolastique; soit qu'ils fissent semblant de ne les pas concevoir pour n'avoir pas la honte de céder, ils ne se rendirent point, et crièrent plus fort qu'auparavant. Comme c'était moins pour la vérité que pour la victoire qu'ils disputaient, ils niaient tout, jusqu'aux principes évidents, prétendant par là embarrasser leur adversaire. Mais comme Xavier savait prendre ses avantages, il les confondait eux-mêmes, en les réduisant à des contradictions manifestes, dont ils ne pouvaient se tirer : de sorte qu'au lieu de répondre, ils grinçaient des dents, écumaient de rage, et jetaient des regards furieux de tous côtés.

Le roi, indigné de l'obstination des bonzes, leur dit, un peu en colère : *Pour moi, autant que je suis capable d'en juger, je trouve que le père François parle de bon sens, et que vous autres ne savez ce que vous dites. Il faut être plus éclairé, ou moins passionné que vous n'êtes pour bien connaître ces vérités*, ajouta le prince. *Mais si la loi divine vous manque, aidez-vous de la raison, qui seule fait voir qu'on ne peut nier des choses claires, et n'aboyez pas comme des chiens.*

S'étant levé après ces paroles, il prit Xavier par la main, et le ramena jusqu'à son logis. Les gens qui suivaient en foule, chantaient les louanges du saint homme, tandis que les bonzes, outrés de dépit et transportés de fureur, disaient tout haut : *Que le feu du ciel tombe sur un prince qui se laisse séduire si facilement par un enchanteur étranger.*

Quel fut le fruit des disputes avec les bonzes.

Les disputes que Xavier eut avec les bonzes se terminèrent ainsi. Elles furent très-glorieuses pour lui et pour la religion qu'il prêchait, mais d'assez peu de fruit pour les idolâtres qui y assistèrent. Car, ni l'auteur que nous avons déjà cité plusieurs fois, ni les autres historiens de la vie du saint, ne disent point qu'il se fît alors de nouvelles conversions : et il y a sans doute lieu de s'étonner que les seigneurs de la cour qui approuvaient tant la doctrine du christianisme, demeurassent encore dans l'idolâtrie et dans le vice, si ce n'est qu'on se souvienne qu'en matière de conversion les lumières de l'esprit ne suffisent pas, que le cœur doit être touché, et que les philosophes dont parle saint Paul, ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme Dieu. Il y a néanmoins bien de l'apparence que ces disputes eurent leur effet avec le temps, et il est même très-probable qu'elles furent la semence des conversions merveilleuses qui se firent les années suivantes.

Il part du Japon pour retourner aux Indes.

Le père Xavier alla le lendemain dire adieu au roi, qui lui donna de nouvelles marques de sa bienveillance; et il partit du Japon le même jour, qui était le 20 de novembre de l'année 1551, après y avoir demeuré deux ans et quatre mois.

Dieu lui fait connaître le siége de Malaca.

Depuis peu de jours Dieu avait fait connaître à son serviteur que la ville de Malaca était assiégée par mer et par terre; que c'était le roi de Gentana, sarrasin, qui avait formé lui-même le siége avec une armée de douze mille combattants; que les soins du gouverneur don Pedro de Silva, et le secours de don Fernandez Carvaglio n'avaient pu la défendre contre l'effort des barbares; que les Javes, peuple belliqueux et

féroce, qui s'étaient rendus maîtres de la place, y avaient mis tout à feu et à sang; que de trois cents Portugais qui étaient dedans, plus de cent avaient été massacrés, et que le reste ne s'était dérobé au glaive des infidèles qu'en se sauvant dans la forteresse; enfin, que Malaca n'était plus qu'un lieu d'horreur, et que l'ennemi, lassé de carnage, avait mis à la chaîne plusieurs milliers d'hommes.

Le saint apprit à Gama et aux Portugais de son navire ces tristes nouvelles avant qu'on sortît du port, et il leur déclara que les péchés d'une ville si corrompue avaient attiré la malédiction du Ciel, dont il l'avait menacée; mais il les conjura en même temps de prier Dieu pour apaiser la justice divine, et il le fit lui-même de tout son cœur.

Outre les deux Japonais, Matthieu et Bernard, qui avaient toujours suivi le père, et qui ne voulurent point le quitter, un ambassadeur du roi de Bungo s'embarqua avec lui dans le vaisseau portugais. Le motif de cette ambassade était de rechercher d'amitié le vice-roi des Indes, et d'obtenir un prédicateur qui vînt achever de convertir le royaume de Bungo en la place du père François.

Ce qui lui arrive dans son retour du Japon aux Indes.

Ils naviguèrent le long des côtes durant six jours, et la navigation fut heureuse jusqu'à une île du roi de Minato, nommée Meleitor, d'où, traversant un détroit, ils cinglèrent en haute mer. Alors la nouvelle lune fit changer le temps, et il s'éleva un vent du midi si furieux, que le pilote ne put tenir contre avec tout son art. La tempête porta le navire en une mer inconnue aux Portugais et aux Indiens, et le ciel était si noir de nuages, que pendant cinq jours et cinq nuits on ne vit ni soleil ni étoiles, tellement que les mariniers ne pouvaient prendre la hauteur pour savoir où ils étaient.

Un jour, sur le soir, le vent redoubla de telle sorte, que le vaisseau n'avait pas la force de rompre les vagues, tant elles étaient hautes et venaient avec furie. Dans une conjonc-

ture si fâcheuse, le parti qu'on prit fut de raser le château de proue pour venir plus aisément à bout des voiles, et afin que le vaisseau obéît mieux au gouvernail ; on attacha ensuite au navire avec de gros câbles la chaloupe qui suivait. Mais la nuit étant survenue durant ce travail, et une nuit très-obscure avec une pluie épouvantable qui augmenta la tempête, on ne put tirer de la chaloupe cinq Portugais et dix Indiens, tant esclaves que matelots, qui étaient dedans.

Ce que fait Xavier dans la tempête.

Ceux du navire ne trouvaient de ressource dans un péril si extrême qu'en la compagnie du père Xavier. Il les exhortait à pleurer leurs péchés pour apaiser le courroux du Ciel, et il versait lui-même des larmes en abondance devant Dieu.

Lorsque la nuit était le plus noire, on entendit un cri lamentable, comme des gens qui se croient perdus et qui demandent du secours. Le bruit venait de la chaloupe, que la violence du vent avait détachée du vaisseau, et que les flots emportaient.

Dès que le capitaine s'en fut aperçu, il ordonna au pilote de tourner vers ces malheureux, sans considérer qu'en voulant sauver son neveu Alphonse Calvo, qui était un des cinq Portugais de la chaloupe, il faisait périr le navire, et qu'il se perdait lui-même. En effet, comme le navire était difficile à gouverner, quand on voulut le tourner du côté de la chaloupe, il demeura de travers et penché entre deux montagnes d'eau, dont l'une tomba sur la poupe et inonda le tillac. En ce moment-là tous crurent que c'était fait d'eux, et ce ne furent que cris et que larmes.

Xavier, qui était en prière dans la chambre du capitaine, accourut au bruit, et vit un spectacle pitoyable, le vaisseau près d'être submergé, et les matelots, les soldats et les passagers tous pêle-mêle les uns sur les autres, déplorant leur malheureuse destinée, et n'attendant plus que la mort.

Alors le saint homme levant les yeux et les mains au ciel, dit tout haut, dans un transport de ferveur : *Jésus, l'amour de*

mon âme, secourez-nous, je vous en prie par les cinq plaies que vous avez reçues pour nous sur la croix. Aussitôt le navire, qui coulait déjà à fond, se releva de lui-même, et gagna le dessus de l'eau. Les matelots encouragés par un miracle si visible, disposèrent tellement les voiles, qu'ils prirent le vent en poupe, et se remirent sur leur route.

Ce qui se passe à l'occasion de la chaloupe et du navire.

Cependant la chaloupe disparut, et personne ne douta qu'elle n'eût été engloutie dans les flots. Le capitaine pleura son neveu, les autres regrettèrent leurs compagnons. Pour le père, ce qui l'affligeait davantage, c'était la perte de deux esclaves mahométans qui n'avaient pas voulu se faire chrétiens. Il gémit sur leur état malheureux; mais, dans ces sentiments, rentrant en lui-même, ou plutôt se recueillant tout en Dieu, il eut la pensée d'implorer la protection du Ciel sur la chaloupe, au cas qu'elle ne fût pas encore abîmée.

Il suivit l'inspiration du Saint-Esprit, et sa prière n'était pas finie, qu'il se sentit exaucé; si bien que, se tournant vers Édouard de Gama qui était extrêmement triste : *Ne vous affligez pas, mon frère*, lui dit-il d'un visage gai, *avant trois jours la fille viendra retrouver la mère.* Il entendait que la chaloupe se rejoindrait au navire, et il s'expliqua.

Le capitaine, occupé de sa douleur, voyait trop peu d'apparence à ce que le père disait, pour y ajouter foi. Il ne laissa pas, dès le point du jour, de faire monter sur la hune, pour voir si on découvrirait quelque chose; mais on ne vit rien que la mer toujours fort émue, et toute blanche d'écume.

Le père, qui s'était retiré pour faire oraison, revint deux heures après, avec la même gaîté sur le visage; et, ayant donné le bonjour au capitaine, au pilote et à six ou sept autres Portugais qui étaient ensemble, il leur demanda si on n'avait point vu la chaloupe. Ils répondirent que non, et, parce qu'il souhaitait qu'on montât à la hune, un des Portugais, nommé Pierre Veglio, lui dit brusquement : *Oui, mon Père, la chaloupe*

reviendra; mais c'est quand il s'en sera perdu une autre, il voulait dire qu'elle ne reviendrait jamais.

Xavier reprit doucement Veglio de son peu de foi, et lui fit entendre que rien n'était difficile à la main toute-puissante de Dieu. *La confiance que j'ai en la divine miséricorde*, dit-il, *me fait espérer que les personnes que j'ai mises sous la protection de la sainte Vierge, et pour qui j'ai fait vœu de dire trois messes à Notre-Dame-du-Mont, ne périront pas.* Il espère le retour de la chaloupe nonobstant les apparences contraires

Il pressa ensuite le capitaine de faire monter à la hune pour voir si la chaloupe ne paraissait point. Gama, pour contenter le serviteur de Dieu, y monta lui-même avec un matelot; et après avoir regardé attentivement de tous côtés durant une demi-heure, ils ne virent rien ni l'un ni l'autre.

Cependant Xavier, à qui l'agitation du vaisseau avait renversé l'estomac, et qui avait été deux jours et trois nuits sans manger ni sans dormir, fut attaqué de maux de tête très-violents, et eut de si grands vertiges, qu'à peine pouvait-il se soutenir. Un des marchands portugais, appelé Fernandez Mendez Pinto, le pria de se reposer un peu, et lui offrit pour cela sa chambre. Xavier, qui, par un esprit de mortification, couchait ordinairement sur le tillac, accepta l'offre de Mendez, et demanda pour comble de grâce, qu'un valet chinois du marchand se tînt devant la porte de la chambre, afin que personne ne l'interrompît.

Le dessein du père n'était pas de donner du soulagement à son corps. Il se remit en prière, et on sut du valet chinois que, depuis les sept heures du matin qu'il se retira, il avait été à genoux jusqu'au soir, poussant des soupirs et versant des larmes. Il sortit de sa retraite après le soleil couché, et redemanda au pilote si on n'avait point découvert la chaloupe, qui ne pouvait être guère éloignée. Le pilote repartit qu'il n'y fallait plus penser, et qu'il n'était pas possible qu'elle eût résisté à une si furieuse tempête; mais que, quand elle aurait Il redouble ses prières en faveur de la chaloupe.

échappé du péril par hasard, ou que Dieu l'aurait sauvée par miracle, elle serait à plus de cinquante lieues de leur bord, et qu'il y aurait de la témérité à croire qu'elle pût revenir.

C'est le propre de la confiance chrétienne d'être assuré et inébranlable parmi tous les sujets qu'on a de craindre raisonnablement. Xavier trouva les raisons du pilote bonnes, et ne douta pourtant pas du retour de la chaloupe. Il lui soutint toujours qu'elle n'était pas loin, et le conjura d'envoyer quelqu'un à la hune, tandis qu'on voyait encore clair. Le pilote, moins par complaisance pour le père qu'afin de le détromper, y alla lui-même et n'aperçut rien.

Xavier, sans avoir égard au rapport du pilote, pria instamment le capitaine de faire abaisser les voiles pour donner le temps à la chaloupe de regagner le navire. L'autorité du saint homme l'emporta sur les raisons du pilote : on baissa l'antenne, et on s'arrêta près de trois heures ; mais enfin les passagers se lassèrent, ne pouvant souffrir davantage le banlancement du vaisseau, et chacun cria : *A la voile*. Le père leur reprocha leur impatience, se saisit lui-même de l'antenne pour empêcher les matelots de tendre les voiles, et, penchant la tête dessus, éclata en soupirs et en sanglots, et répandit un torrent de pleurs.

Il fait une nouvelle prière à Jésus-Christ pour le retour de la chaloupe.

Il se releva un peu après, et tenant les yeux attachés au ciel, encore tout baignés de larmes : *Jésus, mon Seigneur et mon Dieu,* dit-il d'un ton pathétique, *je vous conjure par les souffrances de votre sacrée passion, d'avoir pitié de ces pauvres gens qui viennent à nous au travers de tant de périls.* Il se remit ensuite comme il était, et demeura appuyé sur l'antenne sans dire mot, pendant quelque temps, comme s'il eût été endormi.

La chaloupe paraît et regagne enfin le navire.

Alors un enfant qui était assis au pied du mât, s'écria tout à coup : *Miracle, miracle, voilà la chaloupe!* Tout le monde s'amassa au cri de l'enfant, et on vit effectivement la chaloupe à une portée de mousquet. Ce ne furent qu'exclamations et

que cris de joie tandis qu'elle approchait du vaisseau. Cependant la plupart se jetèrent aux pieds de Xavier, et se reconnaissant pour des pécheurs indignes de posséder un si saint homme, lui demandèrent pardon de leur incrédulité. Mais le père, confus de se voir traiter de la sorte, s'échappa de leurs mains le plus tôt qu'il put, et alla s'enfermer dans une chambre.

Enfin la chaloupe gagna le navire. On remarqua que, quoique les flots fussent fort émus, elle vint droit sans être agitée, et qu'elle s'arrêta d'elle-même. On prit garde aussi qu'elle n'eut aucun mouvement jusqu'à ce que les quinze hommes qu'elle portait fussent entrés dans le vaisseau, et que les matelots l'eussent attachée derrière la poupe.

Dès qu'on eut embrassé ces hommes qu'on croyait perdus, on voulut savoir leur aventure, et on fut bien surpris d'apprendre qu'ils étaient venus au milieu de la plus horrible tempête qui se vît jamais, sans craindre ni de périr, ni de s'égarer; parce que, disaient-ils, le père François était leur pilote, et que sa présence ne leur laissait pas la moindre inquiétude. Comme les gens du navire soutenaient que le père ne les avait point quittés, ceux de la chaloupe qui l'avaient vu toujours auprès d'eux tenant le gouvernail, ne pouvaient croire ce qu'on leur disait. Après un peu de contestation, les uns et les autres jugèrent que le saint avait été en même temps en deux lieux; et un miracle si visible fit tant d'impression sur l'esprit des deux esclaves sarrasins de la chaloupe, qu'ils abjurèrent le mahométisme.

L'impatience qu'avaient les quinze hommes de voir celui qui les avait conduits si heureusement, et qui s'était évanoui de leurs yeux au moment qu'ils avaient joint le navire, obligea Xavier de paraître. Ils voulurent le saluer comme leur libérateur en se prosternant devant lui; mais il ne le souffrit pas, et leur déclara que c'était la main du Seigneur, et non pas la sienne, qui les avait sauvés du naufrage. En même temps, il

rendit à Dieu de publiques actions de grâces pour une faveur si extraordinaire, et il ordonna au pilote de disposer tout pour continuer leur voyage, en l'assurant qu'ils auraient bientôt le vent favorable.

L'usage que le pilote avait de la mer, ne lui promettait pas un changement si soudain ; mais l'aventure de la chaloupe lui fit ajouter foi, contre sa propre expérience, aux paroles du père Xavier, et il reconnut, un moment après, que Celui qui commande à la mer et aux vents, faisait parler le saint homme.

Il arrive à l'île de Sancian, et en part aussitôt.

On n'eut pas plus tôt tendu les voiles, qu'un vent du nord se leva, que l'air s'éclaircit, et que la mer se calma entièrement; de sorte qu'en treize jours de navigation ils gagnèrent le port de Sancian, où les marchands portugais du navire tenaient leur trafic. Comme la saison de naviguer dans ces mers se passait, il n'y avait plus là que deux navires des Indes, et celui de Jacques Pereyra en était un. Le navire d'Édouard de Gama n'étant pas en état d'aller d'une traite à Malaca, et ayant besoin de se rafraîchir à Siam, le saint se mit dans le vaisseau de son ami Pereyra. C'est merveille qu'au moment qu'il y entra, le vent qui, depuis quinze jours, était au nord, et tout contraire à celui qu'il fallait pour aller aux Indes, changea tout à fait, si bien que, le jour suivant, qui fut le dernier de l'année 1551, on mit à la voile. Un autre navire, qui n'attendait que le vent, partit avec eux, mais il éprouva dans la suite qu'il ne portait pas l'apôtre des Indes.

Ce qu'il prédit à un pilote.

Avant leur départ, Xavier s'entretenant des périls de la mer avec le pilote qui l'avait amené du Japon, et qui se nommait François d'Aghiar, lui annonça qu'il ne finirait pas ses jours sur l'eau, et qu'aucun navire où il serait ne ferait jamais naufrage, pour violente que fût la tempête. Aghiar crut si fermement ce que le père lui dit, et en ressentit depuis si visiblement l'effet dans plusieurs rencontres, que sans observer ni vents, ni saisons, il se mettait très-souvent en mer, avec un

vieux bâtiment fort mal équipé, jusque là que ceux qui ne savaient pas ce qui le faisait agir, le prenaient pour un homme téméraire et peu entendu dans la marine.

Effet merveilleux de la prédiction du saint

Il montra, une fois entre autres, combien il s'assurait sur les promesses du saint, et ce fut en allant de Tenasserim au royaume de Pégu, dans une barque légère, tout usée et tout en désordre. Une tempête qui s'éleva au milieu du voyage, jeta contre des rochers et brisa de grands navires que suivait la barque d'Aghiar. Elle seule semblait braver les écueils; et tandis que la mer était horriblement agitée, le pilote chantait comme si elle eût été fort tranquille. Un passager, qui tremblait de peur, lui demanda comment il avait le courage de chanter lorsqu'ils étaient si près de la mort? *C'est*, repartit Aghiar, *que je ne crains rien, et je ne craindrais pas*, ajouta-t-il, *quand les ondes monteraient une fois plus haut, et que ma barque serait de verre; car le père maître François m'a assuré que je ne périrais point sur mer, en quelque vaisseau que je fusse.*

Des Sarrasins qui étaient dans la barque, et qui ouïrent les paroles du pilote, furent si touchés de ce miracle continuel, qu'ils promirent de se faire chrétiens aussitôt qu'ils seraient à terre, et ils exécutèrent fidèlement leur promesse. La barque ayant mouillé à Tavar, ils y reçurent le baptême, d'autant plus persuadés de la vérité du miracle et de celle du christianisme, qu'ils virent eux-mêmes, sur le rivage d'alentour, les débris des autres navires.

Il forme le dessein de porter la foi à la Chine.

Les entretiens qu'eut Xavier avec Pereyra durant la navigation furent presque tout du Japon et de la Chine. Le saint dit à son ami le progrès qu'avait fait la foi en peu de temps, dans les royaumes de Saxuma, d'Amanguchi, de Bungo, et l'espérance qu'il y avait de convertir aisément toutes ces îles, dès que les Chinois adoreraient Jésus-Christ : que c'est ce qui l'avait fait résoudre de passer à la Chine, et qu'il ne retournait aux Indes, qu'afin de faire ce voyage après qu'il aurait réglé

les affaires de la Compagnie; qu'il apportait pour cela du Japon son catéchisme traduit en chinois, et que cette traduction lui faciliterait les commencements, qui sont toujours difficiles.

Quelques Portugais qui étaient dans le même vaisseau, et qui savaient les ordonnances de la Chine, trouvèrent le dessein du père un peu chimérique. Ils lui dirent qu'outre la mauvaise intelligence qu'il y avait entre les Chinois et les Portugais, il était défendu aux étrangers, sous peine de la vie ou d'une prison perpétuelle, de mettre le pied dans ce royaume, et que des marchands de leur nation qui s'y étaient glissés secrètement pour trafiquer, ayant été reconnus, les uns avaient eu la tête coupée, les autres avaient été chargés de fers et jetés dans des cachots pour le reste de leurs jours. Ils ajoutèrent néanmoins qu'on pourrait entrer sûrement dans la Chine, si on envoyait une solennelle ambassade vers l'empereur des Chinois, au nom du roi Jean III; mais que cela ne se pourrait faire sans une prodigieuse dépense, quand on ne compterait que les présents de l'empereur et de ses ministres, et qu'apparemment le vice-roi des Indes ne se chargerait pas des frais de l'entreprise en un temps où il avait de la peine à soutenir d'autres affaires très-importantes.

Il prend des mesures avec Pereyra pour le voyage de la Chine.

Ces difficultés commencèrent à embarrasser le père François, lorsque Jacques Pereyra, qui sous l'habit d'un marchand avait le cœur et d'un prince et d'un apôtre, offrit son navire et tout son bien pour faire réussir l'expédition qu'on venait de proposer. Le père accepta ses offres avec un transport de joie, et s'engagea de son côté à obtenir du vice-roi l'ambassade de la Chine pour son ami.

Pereyra, qui avait eu des nouvelles du siége de Malaca, témoigna au saint qu'il y avait lieu de craindre qu'on ne retînt son navire pour le secours de la ville. Xavier, à qui Dieu avait révélé la délivrance de Malaca, et aux prières duquel elle fut

peut-être accordée, rassura son ami, en lui disant que, lorsque la forteresse avait été près de se rendre, les infidèles, frappés d'une terreur panique, avaient pris la fuite, et que la ville était entièrement libre.

Il restait encore une inquiétude à Pereyra, touchant le voyage que voulait faire le père Xavier avant celui de la Chine. Comme la saison était déjà beaucoup avancée, il craignait qu'on ne trouvât plus à Malaca de navire pour Goa. Il ne pouvait mener lui-même le père à Cochin, parce qu'il s'était obligé de passer à Sunda pour y décharger des marchandises. Mais l'inquiétude de Pereyra fut aussitôt dissipée; car Xavier, éclairé d'en haut tout de nouveau, lui dit positivement que le vaisseau d'Antoine Pereyra était dans le port de Malaca, et qu'ils le trouveraient sur le point de lever l'ancre pour faire voile vers Cochin.

Il détourne une tempête, et ce qu'il prédit du navire de Jacques Pereyra

Xavier découvrait ces choses à son ami durant un grand calme qui rendait la navigation agréable, lorsqu'on sentit venir un de ces terribles tourbillons dont nous avons parlé, et qui submergent les vaisseaux en un instant. Tous ceux du navire crurent d'abord leur perte certaine; ils espérèrent néanmoins quelque chose, en faisant réflexion que le père François était avec eux, et ils le prièrent d'intercéder auprès de Dieu en leur faveur.

Le saint, sans rien répondre, se retira pour faire oraison. Il revint peu de temps après, le visage tout en feu, et donna sa bénédiction au navire, en disant tout haut ces paroles : *Le navire la Sainte-Croix*, c'était le nom du vaisseau, *ne périra jamais sur mer; le lieu qui l'a vu bâtir le verra se défaire de lui-même. Plût à Dieu*, ajouta-t-il, *que l'on en pût dire autant du vaisseau qui est parti avec nous! Mais nous ne verrons que trop tôt combien sa destinée est malheureuse.*

Au même moment, il parut des signes qui commencèrent à vérifier la prophétie: le tourbillon se dissipa, et la mer rede-

vint tranquille. Ils virent ensuite des marchandises et des corps morts qui flottaient sur l'eau, et ils jugèrent par là que le typhon avait abîmé le navire qui suivait. Mais ils en furent bientôt assurés par deux matelots qui s'étaient attachés à une planche dans le temps que le navire périt, et qui, après avoir disputé leur vie avec les flots pendant quelques heures, furent poussés par les flots mêmes au bord de Pereyra.

Le reste de la navigation fut heureux, et on ne vit jamais un temps plus serein. Le navire ayant pris terre au détroit de Sincapour, Xavier, qui savait certainement qu'Antoine Pereyra était dans le port de Malaca, prêt à faire voile vers Cochin, comme nous avons dit, lui écrivit par une frégate qui partait, pour le prier d'attendre encore trois jours. Il écrivit, par la même voie, au père François Perez, supérieur des jésuites de Malaca, et il leur ordonna à tous de chercher des rafraîchissements pour les Japonais qui l'accompagnaient.

Comment il est reçu à Malaca.

Dès que l'on sut dans la ville que Xavier venait, ce fut une joie publique qui effaça presque le souvenir de tous les malheurs de la guerre. Les habitants accoururent en foule sur le rivage ; et aussitôt que le saint parut, on n'entendit de tous côtés qu'acclamations et que cris de joie. Ils le reçurent, à la sortie du vaisseau, avec toute la tendresse et toute la révérence possibles. En le conduisant au logis des pères de la Compagnie, ils lui montrèrent les ruines des maisons, et ils lui dirent que, s'il ne les eût point quittés, ils auraient été garantis de la fureur des Javes, comme ils l'avaient été de celle des Achenois. Mais le père leur répondit que l'excès de leurs péchés était la cause d'un si terrible fléau ; que rien n'aurait pu le détourner qu'un prompt changement de mœurs ; et que le moyen d'attirer sur eux la miséricorde divine, était de prendre ce châtiment en esprit de pénitence.

Il visita l'ancien gouverneur don Pedro de Silva, et le nouveau qui lui succédait, don Alvare d'Ataïde, et il leur com-

muniqua son projet touchant l'ambassade de la Chine. L'un et l'autre trouvèrent ce dessein également avantageux à la couronne de Portugal et à la religion chrétienne.

Jacques Pereyra, ne pouvant accompagner le père à Goa pour la raison que nous avons dite, fournit dès lors trente mille écus pour faire les préparatifs du voyage de la Chine, et envoya avec le père un de ses gens, qui disposa tout. Xavier, après avoir embrassé plusieurs fois ce fidèle ami, entra avec ses Japonais dans le vaisseau d'Antoine Pereyra, qui n'attendait qu'eux pour mettre à la voile.

Histoire du navire dit la Sainte-Croix.

La prédiction que l'homme de Dieu avait faite en faveur du navire de la Sainte-Croix, fit qu'on l'appela le vaisseau du Saint, et que de Malaca, d'où il partit en même temps que celui qui portait Xavier, sa réputation se répandit dans tout l'Orient. En quelque port qu'il arrivât, il était reçu avec honneur, et toujours salué des autres navires par des volées de canon. Tous les marchands s'empressaient à mettre dessus, et payaient volontiers pour le transport des marchandises, ou pour le droit de passage, plus qu'on n'avait coutume de payer dans les autres vaisseaux. On ne gardait point de poids ordinaire en le chargeant ; mais on y mettait tout ce qui pouvait y entrer. Comme il dura fort longtemps, et que, trente ans après la mort du père François, il servait encore au trafic des Indes, on ne laissait pas de le charger excessivement, tout usé et tout faible qu'il était. Les maîtres, entre les mains desquels il vint dans l'espace de ces trente années, prirent seulement une précaution, et ce fut de l'éloigner toujours de la terre, si bien que, quand il y avait quelque chose à refaire, on le raccommodait sur mer.

Ce n'est pas, au reste, que, durant tout ce temps-là, il n'eût des rencontres très-fâcheuses. Il fut combattu souvent, et par les corsaires et par les tempêtes ; mais il évita toutes sortes de périls, et personne ne se repentit jamais de s'y être embarqué.

A la vérité, une fois, faisant voile de Malaca à Cochin avec une charge extraordinaire, il fit tant d'eau au commencement du voyage, que les passagers, qui étaient en très-grand nombre, furent d'avis qu'on mît une partie et des hommes et des marchandises en d'autres vaisseaux de la compagnie. Mais les vaisseaux qui avaient leur charge, ne voulurent point soulager la Sainte-Croix, et l'épouvante obligea de retourner promptement au port. Toute la ville fut surprise d'un retour si brusque : on se moqua de ces gens qui craignaient de faire naufrage dans le navire du Saint. On leur reprocha publiquement leur peu de foi, et on en fit tant de honte, qu'ils n'osèrent rien diminuer de la charge du vaisseau, ni s'arrêter dans le port. Ils se remirent aussitôt en mer : et ce que le monde leur dit de la bonne fortune qui accompagnait ce navire depuis vingt-deux ans, les rassura tellement, qu'ils firent leur voyage sans aucune crainte.

La Sainte-Croix courut de la sorte toutes les mers et tous les ports de l'Asie, jusqu'à ce qu'elle tombât entre les mains du capitaine de la forteresse de Diu, qui, la voyant à demi pourrie et ouverte en plusieurs endroits, jugea qu'elle ne pourrait plus servir, si on ne la raccommodait entièrement. Il la fit, pour cela, conduire à Cochin et pousser à terre au lieu même où elle avait été bâtie autrefois; mais elle ne fut pas plutôt sur le flanc, qu'elle se défit d'elle-même, sans qu'il restât de ce grand corps, que des planches et des poutres inutiles qui n'étaient plus bonnes qu'à brûler.

Le peuple de Cochin, qui savait la prédiction de Xavier dans toutes ses circonstances, en vint voir l'accomplissement. Un petit marchand qui se trouva là, nommé George Nugnez, eut la pensée qu'il restait encore dans les planches quelque chose de la vertu que la bénédiction du saint y avait imprimée, et il en prit une qu'il fit mettre à sa frégate, persuadé qu'avec ce secours il ne ferait jamais naufrage. Ainsi,

plein d'une foi vive, il entreprit hardiment de très-longues navigations, que les plus gros navires avaient peine à faire; et, sans prendre garde au temps, ni ménager rien, il traversa plusieurs fois les golfes les plus orageux. Lorsqu'on lui disait qu'il n'était pas sage de se hasarder de la sorte, il répondait que les vents de la mer connaissaient bien sa frégate et y respectaient la planche du saint. En effet, elle sortit toujours heureusement des plus grands périls; et, ce qui fut remarquable, c'est qu'ayant eu le sort du navire, elle finit comme lui, se défaisant d'elle-même sur le rivage de Coulan, où l'on avait dessein de la radouber.

Il arrive à Cochin, et achève la conversion du roi des Maldives.

Pour reprendre la navigation du père Xavier, il arriva à Cochin le 24 janvier de l'année 1552. Le roi des Maldives y était depuis quelques mois, prince de vingt ans, né dans la religion de Mahomet, et nourri dans la haine des chrétiens. La révolte de ses sujets, qui ne l'aimaient pas, ou qui haïssaient le gouvernement, l'obligea d'abandonner son royaume pour sauver sa vie, et de se réfugier chez les Portugais, dont il espérait du secours pour se rétablir. Les pères de la Compagnie le reçurent en leur maison, et d'abord tâchèrent de le convertir, en lui faisant voir la fausseté de sa secte. Le mauvais état de ses affaires le rendait assez docile aux instructions du père Antoine Heredia, qui entreprit sa conversion avec beaucoup de chaleur; mais la crainte d'irriter encore davantage ses peuples rebelles, s'il changeait de religion, lui faisait différer son changement de jour en jour; et peut-être qu'il n'aurait point quitté le mahométisme, si le père François ne fût survenu pour achever l'ouvrage que les autres avaient commencé.

Le saint apôtre parla de Dieu si fortement au roi des Maldives, qu'il le réduisit enfin sous l'obéissance de la foi, malgré toute la prudence mondaine qui l'empêchait de se rendre. L'ayant instruit tout de nouveau des mystères du christia-

nisme, il le baptisa solennellement. Il excita ensuite les Portugais à le remettre sur le trône, et il nomma quelques-uns des pères de Cochin pour accompagner l'armée navale qui irait aux Maldives : son dessein était qu'ils travaillassent à la conversion de tout le royaume, dès que le roi serait rétabli. Mais parce qu'il importait peu à la couronne de Portugal, que des îles qui ne produisaient ni or, ni épiceries, ni parfums, en fussent tributaires, les gouverneurs ne firent rien pour ce prince malheureux, qui, désespérant de recouvrer jamais ses Etats, épousa une Portugaise et mena une vie privée jusqu'à sa mort, heureux seulement en ce que la perte de sa couronne lui valut le don de la foi et la grâce du baptême.

Il écrit en Europe, et se rend à Goa.

Lorsque le saint homme était prêt à partir, il se présenta une occasion d'écrire en Europe, dont il se servit pour rendre compte de son voyage du Japon, et au roi de Portugal, et au général de la Compagnie. S'étant embarqué pour Goa, il s'y rendit en très-peu de temps au commencement de février.

Il guérit un malade moribond en arrivant.

Dès qu'il fut à terre, il visita les malades des hôpitaux de la ville, et alla ensuite au collége de Saint-Paul, qui était la maison de la Compagnie. Après les embrassements ordinaires, qui furent plus tendres que jamais, il demanda s'il n'y avait point de malade dans le collége. On lui dit qu'il n'y en avait qu'un qui était à l'agonie. Aussitôt Xavier va le voir, et récite un évangile sur lui. A la vue du saint, le moribond reprend ses esprits et recouvre entièrement sa santé. Les médecins n'en espéraient rien, et on avait déjà tout préparé pour sa sépulture ; mais il ne désespérait pas lui-même de sa guérison ; et le jour que Xavier arriva, il disait d'une voix mourante, que, si Dieu lui faisait la grâce de voir leur bon père, il guérirait infailliblement.

Il apprend avec joie des nouvelles de la chrétienté des Indes.

Les nouvelles que dit Xavier de l'Église du Japon aux pères de Goa les consolèrent beaucoup, et il fut consolé lui-même en apprenant d'eux l'état de la chrétienté des Indes. Les mis-

sionnaires qu'il avait dispersés avant son départ, se trouvèrent presque tous réunis à son retour. Les uns étaient venus sur ses lettres et par son ordre; les autres d'eux-mêmes pour des affaires très-pressantes, comme si le Saint-Esprit les eût rassemblés exprès, afin que la présence de l'homme de Dieu redoublât en eux la ferveur religieuse et le zèle apostolique. Dieu avait béni partout leurs travaux. La ville d'Ormuz, qui échut en partage au père Barzée, avait changé tout à fait de face : on y voyait les idolâtres, les Sarrasins et les Juifs courir au baptême; des temples d'idoles consacrés à Jésus-Christ, des mosquées et des synagogues désertes; les mœurs réformées et toutes les méchantes coutumes abolies.

Le christianisme florissait plus que jamais dans la côte de la Pêcherie depuis la mort du père Antoine Criminal, qui l'avait cultivée avec tant de soin, et qui, en la cultivant, avait été massacré par les Badages. Le sang du martyr semblait y avoir multiplié les chrétiens; on y en comptait plus de cinq cent mille, tous fervents, et prêts à mourir eux-mêmes pour leur foi.

L'Évangile n'avait guère fait moins de progrès à Cochin et à Coulan, à Bazain et à Méliapor, aux Moluques et dans les îles du More. Mais on ne peut dire combien les ouvriers évangéliques travaillaient utilement à Goa. Tous les prêtres des idoles avaient été chassés de l'île par l'ordre du gouverneur, à la sollicitation d'un des pères du collége de Saint-Paul. On défendit même, sous des peines rigoureuses, de faire aucun acte public d'idolâtrie dans tout le district de Goa, et ces ordonnances réduisirent peu à peu une infinité de gentils. Pour les Portugais, leur vie était réglée : dans la liberté de tout faire, ils ne se permettaient rien que d'honnête, et les concubines étaient aussi rares qu'elles avaient été communes. Les gens de guerre vivaient presque en religieux, et il n'est pas imaginable combien leur piété édifiait le peuple.

Conversion du roi de Tanor

Mais rien ne toucha Xavier davantage, que la conversion de deux princes qu'on avait vus à Goa pendant son absence. Le premier était le roi de Tanor, royaume situé le long des côtes du Malabar, entre Cranganor et Calicut. Ce prince, sarrasin et idolâtre tout ensemble, mais sage, grand guerrier, très-bien fait de sa personne, et poli plus qu'il ne convenait à un barbare, avait eu dès ses premières années de l'inclination au christianisme sans le bien connaître. Il en fut charmé dès qu'il eut été instruit à fond des mystères de la foi par un religieux de saint François qui hantait sa cour. Cependant les guerres qu'eut ce prince avec d'autres rois, durant dix années, l'empêchèrent de recevoir le baptême. Il fut enfin baptisé; mais cela se fit secrètement, et même il vécut toujours en apparence comme un infidèle, pour se ménager avec ses sujets : il en eut néanmoins du scrupule; et, afin de s'éclaircir sur un point si délicat, il pria l'évêque de Goa de lui envoyer un apôtre : c'est le nom que les Indiens donnaient dès lors aux pères de la Compagnie, aussi bien que les Portugais.

Le père Gomez, qui fut envoyé au roi de Tanor, lui dit nettement que Dieu voulait être servi en esprit et en vérité; que la feinte dans la religion était pire que l'irréligion, et que Jésus-Christ aurait honte devant les anges de ceux qui avaient honte de lui devant les hommes.

Le roi qui préférait son salut à sa couronne, crut Gomez, et résolut de se déclarer d'une manière éclatante, dès qu'il se serait accommodé avec ses ennemis. Ayant fait la paix par l'entremise du père même, qui la lui avait conseillée, il vint à Goa malgré ses sujets, qui, ne pouvant rien gagner sur lui par leurs raisons ni par leurs prières, s'étaient saisis de sa personne, et l'avaient enfermé dans une des plus fortes citadelles du royaume. Il s'échappa de sa prison, passa un fleuve à la nage, et, ayant trouvé huit fustes de Goa qu'on avait envoyées au-devant de lui, il se rendit heureusement dans la

ville. L'évêque et le vice-roi le conduisirent à la cathédrale parmi les acclamations du peuple, et ce fut là qu'au pied des autels il fit une publique profession de foi, avec des sentiments et des expressions de piété qui attendrirent tout le monde.

Conversion du roi de Trichenamalo

L'autre prince dont la conversion réjouit extrêmement le père Xavier, fut le roi de Trichenamalo, qui est un des États de Ceylan. Ce roi étant encore au berceau, avait été mis sur le trône, puis dépossédé, à l'âge de huit ans, par un usurpateur, qui, non content de lui ravir la couronne, voulut lui ôter la vie. Mais il avait été emmené hors de son royaume, par un prince du sang royal et par quarante seigneurs de sa cour, qui lui cherchèrent un asile chez les chrétiens de la Pêcherie.

Les Paravas le reçurent avec toute la charité qu'on devait à un enfant de sa naissance, maltraité de la fortune; et ils promirent à ses conducteurs de le servir autant qu'ils pourraient. Mais ils leur conseillèrent en même temps de lui procurer une couronne plus noble et plus durable que la sienne, et ils dirent là-dessus tout ce qu'ils savaient de l'adoption des enfants de Dieu, de l'héritage des saints et du royaume des cieux.

Soit que les considérations humaines fissent agir le prince, parent du jeune roi, ou que l'Esprit divin lui touchât le cœur, il consentit à ce que voulaient les Paravas, et se mit lui-même entre les mains du père Henriquez, pour se faire instruire. Les autres seigneurs suivirent son exemple, et tous furent baptisés avec le roi, qui parut avoir dans son baptême des sentiments de piété dont son âge n'était pas capable.

Les chefs des chrétiens de la Pêcherie ayant ramassé ensuite tout ce que le pays put fournir de munitions et de gens de guerre, passèrent à l'île de Ceylan sous la conduite du prince et des quarante seigneurs. Mais l'usurpateur était si bien établi, que les Paravas furent contraints de retourner

en diligence chez eux. Pour le jeune roi, on le conduisit à Goa, et les Portugais qui en prirent soin, le mirent au collége de Saint-Paul, où il fut élevé dans la vertu par les pères de la Compagnie.

Xavier loua Dieu de voir les grands de la terre soumis à l'empire de Jésus-Christ par le ministère des enfants d'Ignace; et il s'en réjouit avec ses frères d'autant plus que l'évêque de Goa, don Jean d'Albuquerque, lui témoigna être extrêmement satisfait de leur conduite.

Lettre de l'évêque des Indes au père Ignace

Ce saint et sage prélat lui communiqua une lettre qu'il avait écrite sur cela, durant son absence, au général de la Compagnie. La lettre était en portugais, datée de Cochin du 28 novembre de l'année 1550; la voici traduite en français :

Les grandes choses que font les sujets de votre révérence en toutes ces contrées de l'Orient, la sainteté de leur vie, la pureté de leur doctrine, leur zèle à travailler au salut des Portugais par le ministère de la parole de Dieu et par le sacrement de Pénitence, leurs courses infatigables dans tous les royaumes de l'Inde pour convertir les idolâtres et les Mores, leur application continuelle à étudier les langues de ce nouveau monde et à enseigner les mystères de la foi, principalement au cap de Comorin; tout cela m'oblige d'écrire à votre révérence, pour lui rendre témoignage de ce que je vois de mes yeux.

En vérité, les pères de votre Compagnie sont d'excellents ouvriers dans la vigne du Seigneur, et ils servent si fidèlement les évêques, que leurs services au regard des âmes dont je suis chargé, me font espérer que je serai moins d'années en purgatoire.

Je n'ose entreprendre de vous raconter toutes leurs actions particulières, et, quand je le voudrais, je n'en aurais pas le temps. Je vous dirai seulement qu'ils sont ici comme des flambeaux allumés pour dissiper les ombres épaisses où étaient ensevelis ces peuples barbares, et que déjà, par leur moyen, plusieurs nations infidèles adorent un seul Dieu en trois personnes.

Au reste, je leur accorde tout ce qu'ils me demandent pour le bien des âmes ; je communique à chacun d'eux tout ce que j'ai de pouvoir et d'autorité, sans me réserver rien, et je me regarde comme un des membres de ce saint corps, quoique ma vie soit bien éloignée de la leur ; en un mot, je les aime en Jésus-Christ avec une charité pure et sincère.

Le reste de la lettre n'est pas tout à fait de notre sujet, il serait inutile de le rapporter.

Xavier apprend d'autres nouvelles consolantes

L'homme de Dieu apprit presque en même temps, que les ministres de Portugal qui étaient à Goa, avaient mandé à Lisbonne le fruit des travaux de la Compagnie, et qu'en particulier le nouveau vice-roi, don Antoine de Norogna, avait écrit que les Indes étaient merveilleusement contentes des jésuites ; qu'on ne pouvait voir le bien qu'ils faisaient partout sans en bénir Dieu ; et que leur vie répondait à l'esprit de leur vocation.

Le saint sut aussi que le roi de Portugal avait fait savoir au pape toutes ces nouvelles, surtout la conversion du roi de Tanor, et le martyre du père Antoine Criminal ; qu'il avait communiqué à Sa Sainteté le dessein où il était de fonder plusieurs collèges de la Compagnie, pour remplir tout l'Orient d'ouvriers apostoliques ; et qu'en attendant il avait ordonné que tous les séminaires établis aux Indes pour l'éducation de la jeunesse, fussent mis entre les mains de la Compagnie, s'ils n'y étaient pas encore.

On dit enfin au père Xavier que le vice-roi des Indes et les capitaines des forteresses avaient ordre du roi Jean III de défrayer les missionnaires dans tous leurs voyages, et que ce prince, si religieux, se déchargeait sur la Compagnie de l'obligation qu'il avait de procurer le salut des infidèles, suivant les anciennes conventions faites avec le Saint-Siége, quand on accorda à la couronne de Portugal les conquêtes de l'Orient.

Il est affligé de

Parmi tant de sujets de satisfaction, la conduite d'Antoine

La mauvaise conduite d'Antoine Gomez.

Gomez causa une véritable douleur au père Xavier. Avant son voyage du Japon, il l'avait établi recteur du collége de Saint-Paul, suivant l'intention, ou plutôt par l'ordre du père Simon Rodriguez, qui l'envoya aux Indes trois ans après son noviciat, et qui, au regard de ces missions, avait une autorité absolue, comme étant provincial de la province de Portugal dont les Indes dépendaient.

Gomez avait des qualités éminentes, et qui ne se rencontrent guère ensemble. Outre qu'il était grand philosophe, grand théologien et grand canoniste, il était excellent prédicateur, et un des hommes du monde le plus habile en affaires; du reste, tout brûlant de zèle pour la conversion des âmes, toujours prêt à travailler dans les missions les plus pénibles, et toujours infatigable au travail; mais fort attaché à son jugement, ne suivant que ses propres vues, et agissant plus par la vivacité de son humeur que par l'esprit de Dieu ou par la raison.

Comme il était entré dans la Compagnie ayant déjà assez d'âge, il n'avait pas dompté de bonne heure ce naturel impétueux qui le gouvernait en tout; et, dès qu'il eut pris la charge de recteur, il commença à l'exercer selon son caprice, même sous les yeux de Xavier, qui n'était pas encore parti pour le Japon, et qui, voyant combien le gouvernement de Gomez était peu conforme à l'esprit de leur institut, voulut le retirer de Goa pour l'envoyer à Ormuz. Mais le vice-roi, dont Gomez rechercha l'appui par un des principaux ministres de la couronne de Portugal, ne permit pas qu'on le fît sortir de Goa, ni qu'on lui ôtât sa charge; et tout ce que put faire Xavier, fut de tempérer l'autorité de Gomez, en établissant le père Paul de Camerin supérieur général de toutes les missions des Indes.

Les entreprises de Gomez sur l'autorité de Camerin.

Mais dès que le saint fut parti, Gomez usurpa tout le gouvernement, alléguant pour ses raisons que le père Rodriguez lui avait donné un pouvoir absolu, et que Camerin était un bon

homme plus propre à visiter les prisons et les hôpitaux de Goa, qu'à conduire les missions et à gouverner les colléges de la Compagnie.

Il prescrivit d'abord à ses inférieurs de nouvelles règles, et leur déclara en termes exprès qu'il leur fallait rentrer au ventre de leur mère, renaître dans la vie spirituelle, et se transformer en d'autres hommes : ce n'est pas qu'ils eussent besoin de réforme, eux qui étaient des modèles de perfection, mais c'est qu'il avait apporté d'Europe je ne sais quelle manière de vie qui convenait à ses idées et à son humeur. Il entreprit donc de changer la discipline domestique, et de régler les études des jésuites sur le plan de l'université de Paris, où il avait étudié en sa jeunesse. Ce n'étaient tous les jours que changements et qu'innovations qu'il faisait avec une hauteur et une dureté qui sentaient plus le réformateur royal que le supérieur religieux, jusqu'à dire, pour se faire obéir et se faire craindre, qu'il avait du père Simon Rodriguez un plein pouvoir de mettre en prison ou de renvoyer en Portugal quiconque traverserait son gouvernement.

Les égarements de Gomez en matière de piété

Sa conduite n'était pas moins irrégulière à l'égard des jeunes gens qu'on élevait au séminaire, et qui la plupart étaient Indiens : quoiqu'ils fussent encore novices dans la foi, et même à peine fidèles, il leur donnait des pratiques de la vie intérieure la plus parfaite, où ils n'entendaient rien du tout; et comme ils ne pouvaient s'acquitter de ces exercices si sublimes, il les punissait très-sévèrement. De là naissaient les murmures, les cabales, les désespoirs de cette jeunesse mal contente; et de là venait aussi que plusieurs ne pouvant souffrir une si violente direction, sautaient la nuit les murailles, et s'enfuyaient du collége.

Gomez, qui ne voulait pas être contredit, devint par là plus fâcheux et plus bizarre; tellement qu'un jour il chassa tous les séminaristes qui restaient, comme s'ils eussent été inca-

pables de discipline ; et, ayant reçu en leur place des Portugais, au nombre de vingt-sept, qui demandaient à être de la Compagnie sans avoir aucune teinture des lettres humaines, il fit du séminaire un noviciat.

Comme il avait tout à fait gagné don George Cabral, qui était alors vice-roi des Indes, personne n'osait s'opposer à ses folles entreprises, pas même l'évêque don Jean d'Albuquerque, qui ne voulait pas se compromettre avec le vice-roi, et qui craignait d'augmenter le mal en y voulant remédier.

Le recteur, au reste, n'était pas si attaché à Goa, qu'il ne fît de temps en temps des courses ailleurs, soit que son activité naturelle ne lui permît pas de se tenir en repos, soit que son zèle n'eût pas assez d'étendue dans un seul lieu, soit enfin que, se regardant comme le supérieur général des missions, il crût être obligé d'avoir l'œil à tout et de faire tout par lui-même.

La violence et l'injustice de Gomez.

La ville de Cochin voulant fonder un collége à la Compagnie, il se transporta sur les lieux pour le recevoir, mais il gâta une bonne affaire par sa méchante conduite. Le capitaine de la forteresse lui donna d'abord une église dite la Mère de Dieu, contre la volonté du vicaire de Cochin, et malgré une certaine confrérie à qui l'église appartenait. Comme on disputa la donation en justice, Gomez, qui avait tout ce qu'il fallait pour faire une fausse démarche, beaucoup d'opiniâtreté, un grand crédit et de bonnes intentions, se mit en devoir de soutenir le procès et d'avoir l'église à quelque prix que ce fût. Un procédé si violent irrita le peuple qui avait toujours été très-édifié de la charité des pères, et le ressentiment public alla jusqu'à écrire des lettres de plaintes au roi de Portugal et au père Ignace.

Xavier répare les fautes de Gomez.

Les choses étaient en ces termes, quand le père Xavier revint du Japon; et c'est pour cela en partie que les lettres qu'il reçut à Amanguchi le pressaient tant de revenir. Son

premier soin fut de réparer les fautes du recteur, et il commença par l'affaire de Cochin : car, en y passant à son retour, et sachant la violence de Gomez, il assembla dans le chœur de la cathédrale, le magistrat de la ville avec toute la confrérie de la Mère de Dieu, et, en présence du vicaire, s'étant mis à genoux devant eux, il leur demanda pardon de ce qui s'était passé, leur présenta les clefs de l'église dont il s'agissait, et la céda entièrement. Mais la soumission gagne quelquefois ce que la hauteur ne peut emporter. Les confrères remirent les clefs entre les mains de Xavier, et firent d'eux-mêmes une donation authentique de leur église au collége de la Compagnie.

Pour le regard de Goa, le saint renvoya les Portugais que Gomez avait reçus en la Compagnie, et ayant ramassé ce qui se rencontra de jeunes Indiens qu'on avait chassés, ou qui étaient sortis de leur propre mouvement, il rétablit le séminaire dont la dissolution était si préjudiciable à la chrétienté des Indes.

Il ne restait plus qu'à châtier le coupable qui avait si mal employé son autorité. Xavier voulut en faire un exemple, et d'autant plus que, lui parlant de la punition que ses fautes méritaient, il le trouva extrêmement fier et peu disposé à obéir. Il jugea alors qu'un homme qui n'était ni humble ni soumis après des égarements si scandaleux, était indigne de la Compagnie de Jésus : il ne voulut pas néanmoins lui ôter l'habit à Goa, de peur que sa sortie ne fît trop d'éclat. Mais ayant fait entendre raison là-dessus au vice-roi, il l'envoya à la forteresse de Diu, vers Cambaye, avec ordre aux pères qui y étaient de lui donner son congé, et de faire ce qu'ils pourraient pour lui persuader de retourner en Portugal par le premier navire qui partirait. Tout s'exécuta selon les intentions du saint homme; mais Gomez s'étant embarqué dans un vaisseau qui fit naufrage au milieu de sa navigation, se

Il chasse Gomez de la Compagnie

noya malheureusement; comme pour apprendre par une fin si funeste que les talents de la nature, et même les dons de la grâce, ne servent qu'à perdre un religieux qui n'a pas l'esprit d'humilité et d'obéissance.

LIVRE SIXIÈME.

Il envoie des missionnaires en divers endroits.

Les affaires de la Compagnie étant raccommodées de la sorte, Xavier ne songea qu'à fournir les missions des Indes de bons ouvriers, ou plutôt qu'à augmenter en la plupart des missions le nombre de ceux qui y étaient déjà employés, et qui ne suffisaient pas aux besoins communs. Il envoya donc Melchior Nugnez à Bazain, Gonzalve Rodriguez à Cochin, Jean Lopez à Méliapor, et Louis Mendez à la Pêcherie, où il confirma supérieur le père Henri Henriquez, que les missionnaires de la côte avaient choisi d'eux-mêmes en la place du père Antoine Criminal.

Il pense tout de bon à l'ambassade de la Chine.

Il tourna ensuite toutes ses pensées vers la Chine. Le vice-roi don Alphonse de Norogna accorda très-volontiers au marchand Jacques Pereyra l'ambassade que Xavier avait demandée; il promit même de la favoriser en toutes choses, et il donna de quoi faire des présents à l'empereur de la Chine. Néanmoins les plus magnifiques furent aux dépens de l'ambassadeur : c'étaient des chasubles de drap d'or, et des parements d'autel de brocard, des tableaux de dévotion faits par d'excellents peintres de l'Europe, avec d'autres superbes ornements d'église, tous propres à représenter aux Chinois la majesté de la religion chrétienne.

L'évêque don Jean d'Albuquerque ne fut pas moins favorable au dessein du père que le vice-roi, et, voulant écrire à

l'empereur de la Chine, pour lui rendre un témoignage honorable de la sainte loi de Dieu, il fit faire sa lettre en caractères d'or avec divers embellissements de peinture.

Il ne fallait plus que choisir les missionnaires qui devaient accompagner Xavier à la Chine, et en destiner quelques-uns au Japon. Car, outre que le saint pensait de lui-même à ses chers Japonais, l'ambassadeur du roi de Bungo, qui était venu avec lui à Goa, demandait des prédicateurs évangéliques au nom de son maître. L'homme de Dieu n'eut pas peu d'affaires pour contenter tous ceux qui s'offraient à lui. Il y avait alors trente personnes de la Compagnie dans le collége de Goa; les uns qui étaient aux Indes dès les premières années de Xavier; les autres venus de nouveau, ou reçus depuis peu de temps, tous d'une vertu éprouvée, et dignes du sort que chacun désirait pour soi avec tant d'ardeur; mais il n'y en avait point qui eût plus d'empressement, ni qui méritât plus de distinction, que Gaspard Barzée.

Xavier, avant que de partir du Japon, l'avait rappelé d'Ormuz, dans le dessein de l'envoyer au Japon même, ou de le conduire à la Chine. Cependant il ne fit ni l'un ni l'autre; et, après bien des réflexions, il jugea plus à propos de laisser Barzée à Goa, où, depuis son retour d'Ormuz, il faisait des fruits incroyables. Mais la principale raison fut la nécessité du collége de Saint-Paul qui se sentait encore un peu du gouvernement de Gomez, et qui avait besoin d'un supérieur dont la conduite n'eût rien que de régulier. Il l'établit donc recteur du collége de Goa, et tout ensemble vice-provincial des Indes, par l'autorité qu'il avait reçue du général de la Compagnie: car le saint trouva, à son retour du Japon, deux patentes de Rome expédiées l'an 1549, l'une du 10 octobre, l'autre du 25 décembre, comme les minutes qui se gardent dans les archives de la Compagnie en font foi. Par la première, Ignace déclarait Xavier provincial des Indes et de tous les royaumes

Il établit Barzée recteur du collége de Goa.

de l'Orient, dont il fit une province particulière séparée de celle de Portugal. Par la seconde, il lui communiquait pleinement tous les priviléges que les souverains Pontifes avaient accordés au chef de l'Ordre, et aux membres à qui le chef voudrait en faire part.

La formule avec laquelle Barzée fut établi recteur.

Au reste, voici la formule avec laquelle Barzée fut établi, et qui se garde dans les archives de Goa, écrite de la main même du père Xavier :

Lib. 6. Ep. 2. Nov.

« Maître Gaspard, je vous commande, en vertu de la sainte » obéissance, comme supérieur de la Compagnie de Jésus » dans ces contrées des Indes, de prendre le gouvernement » de ce collége de Sainte-Foi en qualité de recteur, persuadé » que je suis de votre vertu, de votre humilité, de votre prudence et de tous les talents qui vous rendent propre à la » conduite des autres.

» Je veux que tous les pères et tous les frères portugais de » la Compagnie de Jésus, répandus en ce nouveau monde, » depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à Malaca, aux » Moluques et au Japon, vous soient soumis. Je prétends » aussi que tous ceux qui viendront de Portugal, ou de quelque autre pays de l'Europe en ces maisons de la Compagnie, pour être sous mon obéissance, vous reconnaissent » pour leur supérieur, si ce n'est que notre père Ignace ne » nommât quelqu'un recteur de ce collége de Goa, comme je » l'en ai déjà prié par mes lettres, en lui exposant fort au » long combien il semble nécessaire qu'il envoie ici quelque » homme d'expérience, et à qui il se fie beaucoup, pour gouverner ce collége et toutes les missions de notre Compagnie qui en dépendent.

» Si donc quelqu'un de la Compagnie envoyé par notre » père Ignace, ou par un autre général de la Compagnie de » Jésus avec des patentes bien signées, arrive à Goa pour » prendre la charge de cette maison et de celles qui y sont

» attachées, je vous ordonne, en vertu de la sainte obéis-
» sance, de lui remettre aussitôt le gouvernement entre les
» mains, et de lui obéir en toutes choses. »

Xavier ayant ainsi déclaré Barzée supérieur en présence de tout le collége, se mit à genoux devant lui pour le reconnaître et pour donner publiquement un exemple de soumission. Ensuite il commanda à tous, en vertu de la sainte obéissance, de lui obéir, et il lui ordonna à lui-même de chasser de la Compagnie tous ceux qui entreprendraient quelque chose sur son autorité ou qui refuseraient de suivre ses ordres. Il lui ordonna, dis-je, de les chasser, sans avoir égard à leur capacité, à leur éloquence, ni à tous les autres avantages naturels, en ajoutant que, quelques excellentes qualités qu'ils eussent, ils manquaient des plus essentielles, qui sont l'humilité et l'obéissance.

Il reconnaît lui-même Barzée pour supérieur.

Barzée ne dit pas une parole, lorsqu'on lui intima qu'il n'irait point à la Chine, quelque passion qu'il eût d'y aller, et on peut dire qu'en cette rencontre il sacrifia généreusement à l'obéissance toute l'ardeur de son zèle. Mais, quand on le nomma recteur et vice-provincial, confus de ces dignités, il protesta hautement qu'il n'avait aucun talent pour gouverner. Il pensa surtout mourir de honte voyant le saint à ses pieds. Il se jeta à genoux de son côté, et il le conjura, les larmes aux yeux, d'avoir égard à sa faiblesse.

Comment Barzée reçoit les charges de recteur et de vice-provincial.

Le saint, qui connaissait Barzée parfaitement, ne l'écouta pas, et le crut d'autant plus digne des deux charges, que lui-même ne s'en croyait point capable. Comme Barzée était souhaité partout, et que néanmoins sa présence était nécessaire à Goa, non-seulement pour le bon ordre du collége, mais aussi pour le bien des missions, Xavier lui défendit, en vertu de la sainte obéissance, de sortir de l'île pendant l'espace de trois ans, et il en usa ainsi, afin que Barzée, étant lié par là, eût droit de refuser les villes qui voudraient l'avoir, et que,

La défense qu'il fait à Barzée

si son refus les fâchait, elles ne lui en sussent pas mauvais gré.

Les instructions nouvelles qu'il donne à Barzée.

Après tous ces ordres si précis, Xavier donna au nouveau recteur des instructions par écrit qui lui servissent à gouverner ses inférieurs, et à se conduire lui-même, selon ce qu'ils s'étaient tous proposé, de n'avoir pour but que la plus grande gloire de Dieu. Ces instructions sont fort amples, et je ne rapporterai ici que les principales.

Lib. 6. Ep. 5. Nov.

« Sur toutes choses, ayez continuellement votre néant » devant les yeux, et tâchez d'en avoir l'esprit si pénétré, » que le mépris de vous-même ne vous quitte point.

» Traitez toujours doucement et honorablement les pères » de la Compagnie, tant ceux qui demeurent avec vous, que » ceux qui vivent ailleurs, sans faire paraître jamais ni de » rudesse, ni de hauteur, si ce n'est qu'on abusât de votre » modération et de votre humilité : car alors, ayant en vue » uniquement le bien de vos inférieurs, et ne pensant point » à venger le mépris de votre autorité, vous ferez un peu » sentir aux coupables ce que vous pouvez. Mais vous ne les » punirez qu'autant qu'il sera besoin, et pour leur amende- » ment, et pour l'édification de nos frères, qui auraient été » témoins de la faute.

» Toutes les fautes que les pères ou les frères feront con- » tre l'obéissance, doivent être punies de quelque peine; et, » en cela, le caractère de prêtre ne doit donner nul privilége. » Si quelques-uns de vos inférieurs agissent avec vous d'une » manière hautaine, et que, pleins d'eux-mêmes, ils vous » résistent opiniâtrément, élevez-vous à votre tour contre » eux, parlez-leur en maître, et que votre conduite à leur » égard ait plus de sévérité que de douceur. Imposez-leur » donc des pénitences publiques; surtout prenez garde qu'ils » ne remarquent en vous de la faiblesse, et qu'ils ne pensent » qu'on les craint : car rien ne gâte davantage, et ne porte

» plus à la révolte des esprits opiniâtres et indociles, que de
» reconnaître peu de vigueur dans celui qui les gouverne; et
» il n'est pas croyable à quel point montent leur orgueil et
» leur insolence, quand ils s'aperçoivent qu'un supérieur les
» ménage, et qu'il n'ose les punir après qu'ils lui ont manqué
» de respect.

» L'impunité confirme ces gens-là dans leur audace, ou
» plutôt elle fait qu'ils deviennent de jour en jour plus auda-
» cieux; ce qui trouble la paix des maisons. Exécutez donc
» mes ordres sans craindre les discours ou les jugements des
» hommes, et que nulle considération, nul égard ne vous
» empêche de faire votre devoir.

» Parmi vos inférieurs, vous en trouverez qui ne sont ni
» obstinés, ni désobéissants, mais qui sont faibles, qui ou-
» blient ce qu'on leur commande, qui ne méprisent pas les
» ordres du supérieur, mais qui les négligent quelquefois
» par lâcheté et par imprudence. Reprenez ceux-là d'une
» manière plus douce, et tempérez votre réprimande par la
» sérénité de votre visage : que, s'il faut les punir, ne leur
» imposez qu'une légère pénitence.

» Ne recevez jamais en la Compagnie des gens qui aient
» peu de jugement et d'habileté, dont la santé soit faible, et
» qui ne soient propres à rien, ou qu'on puisse soupçonner
» de penser à la religion plus par intérêt que par un désir sin-
» cère de plaire à Dieu.

» Je désire que vous fassiez faire vous-même les exercices
» spirituels d'un mois à ceux qui seront reçus, et que vous
» n'employiez pour cela le ministère de personne. Tout ce
» temps-là, vous les observerez avec toute l'attention pos-
» sible, jusqu'à ce que vous les connaissiez à fond.

» Quand ils auront achevé leurs exercices, vous les occu-
» perez au service des malades dans les hôpitaux publics, et
» aux plus vils offices de la maison. Vous leur ferez rendre

» compte de l'effort qu'ils auront fait pour s'acquitter bien
» de leurs méditations ordinaires selon la forme prescrite; si
» vous reconnaissez certainement qu'ils sont lâches et tièdes
» en leurs oraisons, vous pourrez les renvoyer, et en dé-
» charger la Compagnie de bonne heure; ou, s'il y a lieu
» d'espérer qu'ils se corrigent, vous les retirerez pour quel-
» ques jours de ces exercices intérieurs, en les privant, par
» pénitence, d'un bonheur dont leur négligence les a rendus
» indignes, tel qu'est celui de s'entretenir avec Dieu, afin
» qu'ayant honte d'être exclus de ce commerce céleste, ils
» désirent plus ardemment d'y rentrer.

» Je vous recommande extrêmement de respecter monsei-
» gneur l'évêque et de lui obéir; prenez garde de faire jamais
» rien qui lui cause du déplaisir. Tâchez, au contraire, de le
» servir en toutes choses autant que vous pourrez, et recon-
» naissez par tous les offices possibles, les obligations infi-
» nies que nous avons à un père si charitable et si bienfai-
» sant.

» Ordonnez aux pères qui sont hors de Goa de lui écrire de
» temps en temps, mais en peu de mots, pour lui rendre
» compte du fruit de leurs travaux; qu'ils ajoutent dans leurs
» lettres tout ce qui se peut dire de véritable à la louange de
» ses vicaires, et tout ce que les autres religieux font de bien;
» que si on n'a rien de bon à en dire, qu'on n'en dise mot, et
» qu'on ne s'imagine pas que notre devoir nous oblige de
» faire des plaintes à l'évêque de la mauvaise conduite de ses
» vicaires ou des autres ouvriers évangéliques: il se trouvera
» assez de gens qui en prendront la peine.

» Donnez-vous bien garde de vous embarrasser dans les
» affaires séculières, ni d'y embarrasser vos inférieurs sous
» quelque prétexte que ce soit. Quand les gens du monde
» voudront vous engager dans ces emplois de la vie civile,
» répondez-leur que le temps qui vous reste de la prédication

» et de l'administration des sacrements ne vous suffit pres-
» que pas pour l'oraison et pour l'étude, qui vous sont pour-
» tant nécessaires avant que vous montiez en chaire et que
» vous paraissiez dans le tribunal de la pénitence ; que vous
» ne pouvez préférer le soin des choses profanes à celui du
» salut des âmes, sans renverser l'ordre de la charité. Vous
» vous dégagerez par là de toutes ces sortes d'embarras, sans
» quoi vous feriez un tort notable à la Compagnie ; car vous
» devez savoir que le monde entre souvent par cette porte
» dans les maisons religieuses, au préjudice et des religieux
» et de la religion.

» Dans les visites qu'on vous rend, tâchez de découvrir ce
» que prétendent les personnes qui vous viennent voir ; car
» il y en a qui n'ont rien moins en vue que leur avancement
» spirituel. C'est le seul intérêt temporel qui les amène ; et il
» s'en trouve même quelques-uns qui ne viennent se confes-
» ser, qu'afin d'avoir occasion de vous dire les besoins de
» leur famille. Le meilleur avis que je puisse vous donner,
» c'est de vous garder d'eux, et de leur déclarer d'abord,
» pour vous en défaire, que vous ne pouvez ni leur fournir
» de l'argent, ni leur procurer nulle faveur du côté des
» hommes. Surtout ayez peu de discours avec ces sortes de
» gens ; car ce sont d'ordinaire de grands parleurs, et, si vous
» vous amusez à les écouter, ils vous feront perdre beaucoup
» de temps.

» Ne vous souciez point, au reste, de ce qu'ils penseront
» ou diront de vous ; laissez-les murmurer, et endurcissez-
» vous si bien là-dessus, qu'ils ne découvrent en vous aucune
» sensibilité naturelle ; car cela ferait voir que vous n'êtes
» pas assez dégagé du monde, comme si vous délibériez quel
» parti vous devez prendre, de plaire au monde ou à Jésus-
» Christ. Souvenez-vous que vous ne sauriez rechercher
» l'approbation des hommes sans trahir votre ministère, ni

» sans être un déserteur de la milice sacrée, en vous éloi-
» gnant de la perfection évangélique où vous êtes obligé de
» tendre avec une ardeur que rien ne ralentisse jamais. »

Xavier donna ensuite à Barzée divers ordres particuliers qui regardaient les personnes et les maisons de la Compagnie.

Il choisit des religieux pour la Chine et pour le Japon.

Il choisit après, pour ses compagnons, Balthazar Gago, Édouard Sylva et Pierre Alcaceva, avec François Gonzalez et Alvare Ferreira de Monte-Mayor, sans compter un jeune séculier chinois, nommé Antoine, qui avait été élevé dans le séminaire de Sainte-Foi. Les uns étaient destinés à la Chine, et les autres au Japon.

Le père Ignace avait écrit au père François qu'il était très-important d'envoyer, des Indes en Europe, un homme de la Compagnie bien instruit des affaires de l'Orient, et qui pût rendre un compte exact de tout au roi de Portugal et au souverain Pontife, pour tirer de l'un des secours temporels, et de l'autre des grâces spirituelles qui étaient nécessaires à l'augmentation de la chrétienté du nouveau monde.

Le père François ne reçut ces lettres qu'après son voyage du Japon. Il avait eu la même pensée; mais quand il vit que le sentiment d'Ignace était si conforme au sien, il députa en Portugal et en Italie André Fernandez, homme de grand sens et d'une grande vertu, qui n'était pas encore prêtre. Outre qu'il l'instruisit à fond de l'état des Indes, il écrivit sur ce sujet des lettres assez amples au roi de Portugal, au père Rodriguez et au père Ignace. Comme il était près de partir pour son voyage de la Chine, il informait de son départ don Jean III en ces termes :

Lib. 4. Ep. 8.
Il écrit au roi de Portugal sur son voyage de la Chine.

« Je partirai de Goa dans cinq jours, pour faire voile vers
» Malaca, d'où je prendrai le chemin de la Chine, avec Jac-
» ques Pereyra, qui est nommé ambassadeur. Nous portons
» de riches présents, que Pereyra a achetés partie de votre
» argent et partie du sien; mais nous en portons un très-

» précieux, tel qu'aucun roi que je sache, n'a jamais fait à un
» autre roi, c'est l'Évangile de Jésus-Christ ; et, si l'empe-
» reur de la Chine en connaît une fois le prix, je suis assuré
» qu'il préférera ce trésor à tous les siens, quelque grands
» qu'ils soient.

» J'espère que Dieu regardera enfin avec des yeux de mi-
» séricorde un si vaste empire, et qu'il fera connaître à tant
» de peuples qui portent son image gravée sur le front, leur
» Créateur, et le Sauveur de tous les hommes, Jésus-Christ.

» Nous sommes trois de la Compagnie qui allons à la Chine
» avec Pereyra, et notre dessein est de tirer des fers les Por-
» tugais qui sont là captifs, de ménager l'amitié des Chinois
» en faveur de la couronne de Portugal, et surtout de faire
» la guerre aux démons et à tous leurs partisans. Nous décla-
» rerons pour cela, à l'empereur, et ensuite à tous ses sujets,
» de la part du Roi du Ciel, le tort qu'ils ont de rendre au
» démon le culte qui n'est dû qu'au vrai Dieu, Créateur des
» hommes, et à Jésus-Christ, leur juge et leur maître.

» L'entreprise peut sembler hardie, de s'aller jeter parmi
» des peuples barbares, et d'oser paraître devant un puissant
» monarque pour lui annoncer la vérité et pour le reprendre
» de ses vices. Mais ce qui nous donne du courage, c'est que
» Dieu lui-même nous a inspiré cette pensée, qu'il nous rem-
» plit de confiance en sa miséricorde, et que nous ne doutons
» pas de son pouvoir, qui passe infiniment la puissance du
» roi de la Chine.

» Ainsi, toute l'affaire étant entre les mains de Dieu, quel
» sujet de crainte ou de défiance pouvons-nous avoir? Car,
» enfin, nous ne devons craindre que de l'offenser et que
» d'encourir les peines qui sont destinées aux méchants.
» Mais mon espérance croît incomparablement davantage,
» quand je considère que Dieu a choisi des hommes lâches
» et des pécheurs comme nous, pour un emploi aussi relevé

» qu'est celui de porter la lumière de l'Évangile presque en » un autre monde, à une nation barbare, aveuglée par l'idolâtrie et par le vice. »

Il assemble la nuit les pères de Goa avant son départ, et pourquoi.

Tandis qu'on équipait le navire qui devait porter les missionnaires de la Chine et du Japon, Xavier assembla, la nuit, les pères du collége de Saint-Paul, ne pouvant le faire le jour, parce qu'ils étaient occupés depuis le matin jusqu'au soir. Il les entretenait des vertus que demande la profession apostolique, et il parlait avec tant d'ardeur et tant d'onction, que ce n'étaient que soupirs et que larmes dans l'assemblée, au rapport de quelques-uns qui étaient présents, et qui l'ont laissé par écrit.

Mais les instructions qu'il leur fit en leur disant le dernier adieu, sont bien remarquables, et je ne puis, ce me semble, les mieux rapporter, qu'en faisant parler l'écrivain qui les a recueillies de la bouche du saint même.

Le père maître François, dit-il, *embrassant ses frères avant que de s'embarquer pour la Chine, et pleurant sur eux, leur recommandait à chacun d'être constants dans leur vocation, d'avoir une humilité profonde, qui eût pour principe une véritable connaissance de soi-même, et particulièrement d'obéir avec promptitude.* Il s'étendit sur ce dernier point, et recommanda l'obéissance comme une vertu très-agréable à Dieu, fort louée par le Saint-Esprit, et absolument nécessaire aux enfants de la Compagnie.

Il part de Goa, et ce qui lui arrive en chemin.

L'apôtre partit de Goa le Jeudi-Saint, qui était, cette année 1552, le 14 avril. La mer fut tranquille jusqu'aux îles de Nicubar, qui sont un peu au-dessus de Sumatra vers le nord. Les flots commencèrent là à grossir; et en peu de temps, la tourmente devint si furieuse, qu'à peine restait-il aucune espérance d'échapper. Ce qui augmenta la crainte, c'est que deux fustes qui venaient de compagnie, ne pouvant soutenir la furie des ondes, furent submergées l'une après l'autre.

Le navire qui portait Xavier et ses compagnons était un vaisseau royal, fort grand, et extrêmement chargé, de sorte que sa masse et sa charge l'empêchaient de bien obéir à la voile et au gouvernail. On jugea qu'il était nécessaire de le soulager, et on tirait déjà les marchandises pour les jeter dans la mer, lorsque le père François pria le capitaine de ne précipiter rien. Mais, comme les matelots dirent que la tempête venant à redoubler sur le soir selon la coutume, on ne pourrait pas décharger commodément le vaisseau dans l'obscurité de la nuit, il leur repartit qu'ils n'eussent là-dessus aucune inquiétude, que la mer se calmerait, et qu'on verrait la terre avant le coucher du soleil. Le capitaine, qui savait combien les prédictions du père étaient sûres, n'eut pas de peine à le croire, et l'événement fit voir la vérité de la prophétie. Le calme revint, et la terre parut lorsque le soleil se couchait.

Mais tandis que tout le monde se réjouissait d'approcher du port, on s'aperçut que le saint homme avait le visage triste, et soupirait même de douleur. Quelques-uns lui en demandèrent la cause, et il leur dit qu'ils priassent Dieu pour la ville de Malaca, affligée d'une maladie populaire. Xavier disait vrai, et la maladie était si universelle et si contagieuse, qu'elle semblait un commencement de peste. On ne voyait partout que fièvres malignes qui faisaient mourir les plus robustes en fort peu de temps et qui se gagnaient d'abord.

Avant que d'arriver à Malaca, il connaît que la peste est dans la ville.

C'est l'état où le navire trouva Malaca. Jamais la vue de l'homme de Dieu ne fut plus agréable aux habitants : chacun se promit de lui des soulagements pour le corps, des consolations pour l'âme, et ils ne se trompèrent pas dans leur espérance.

Dès qu'il eut mit pied à terre, il alla chercher les malades, et il trouva auprès d'eux de quoi exercer sa charité en toutes manières. Il n'y en avait pas un qui ne voulût se confesser

Il travaille au soulagement des malades.

au père François et mourir entre ses bras, suivant l'opinion commune, que quiconque avait ce bonheur se sauvait infailliblement.

Il allait avec ses compagnons, de rue en rue, ramasser les pauvres qui languissaient sur le pavé sans aucun secours ; il les portait aux hôpitaux, et au collége de la Compagnie, qu'il changea en hôpital ; quand tout fut plein dans les hôpitaux et dans le collége, il fit construire des cabanes le long de la mer, du débris des vieux vaisseaux, pour servir de logement au reste de ces malheureux. Il leur procura ensuite des aliments et des remèdes qu'il demandait lui-même pour l'amour de Dieu aux personnes de piété ; et il leur rendit jour et nuit toute sorte de services.

Ce qui parut merveilleux, c'est qu'encore qu'on ne pût servir les malades, assister les moribonds, enterrer les morts sans être frappé du même mal, ni sans en mourir, Xavier et ses compagnons conservèrent toujours leur santé parmi de si périlleux emplois. Mais ce fut un vrai miracle, que la résurrection d'un jeune homme, à qui Dieu rendit la vie en ce temps-là par le ministère de son serviteur.

Il ressuscite un mort.

Ce jeune homme, nommé François Ciavus, et fils unique d'une femme dévote, qui était depuis longtemps sous la conduite du père, s'étant mis dans la bouche, sans y penser, le fer d'une flèche empoisonnée, telle qu'en ont les Orientaux de ce pays-là, mourut tout à coup, tant le poison était subtil et mortel. On l'ensevelissait déjà, lorsque Xavier survint par hasard. Il fut si touché des cris et des larmes de la mère, que prenant le mort par la main, il le fit revivre avec ces paroles : *François, au nom de Jésus-Christ, levez-vous.* Le ressuscité crut, dès ce moment, n'être plus à lui, et devoir conserver à Dieu une vie miraculeusement recouvrée. Il le fit en effet, et, par reconnaissance pour Xavier, il prit l'habit de la Compagnie.

Dès que la mortalité eut presque tout à fait cessé, le saint se mit à traiter de l'ambassade et du voyage de la Chine, avec don Alvare d'Atayde, gouverneur de Malaca, que le vice-roi chargeait de l'exécution d'une affaire si importante. Don Alvare avait fort approuvé cette entreprise lorsque Xavier lui en fit l'ouverture au retour du Japon, et même il promit alors de la favoriser de tout son pouvoir. Mais l'envie et l'intérêt sont deux passions qui étouffent les sentiments les plus raisonnables, et qui font oublier les engagements les plus solennels.

L'ambassade de la Chine est traversée par le gouverneur de Malaca.

Le gouverneur était mal content de Pereyra qui n'avait pas voulu lui prêter, l'année précédente, dix mille écus, et il ne pouvait souffrir qu'un marchand fût nommé ambassadeur vers le plus grand monarque du monde. Aussi disait-il, en se moquant, que ce Pereyra dont les provisions du vice-roi faisaient mention, était un seigneur de la cour de Portugal, et non pas ce Jacques Pereyra qui avait été domestique de don Gonsalve Cotigno. Mais, ce qui le fâchait le plus, c'est qu'outre l'honneur qu'aurait le marchand de son ambassade, il lui en reviendrait un très-grand profit par le débit de ses marchandises, qu'il vendrait fort cher à la Chine. Le gouverneur ajoutait qu'on eût dû reconnaître en sa personne les services du comte son père, et que les cent mille écus au moins que gagnerait Pereyra convenaient bien mieux au fils d'Atayde qu'au valet de Cotigno. Sur cela, la pensée lui vint de rompre le voyage de la Chine. Il ne se déclara pas néanmoins d'abord; et pour mieux couvrir son dessein, ou pour ne pas paraître trop ingrat, il donna de belles paroles au père Xavier, à qui il était extrêmement obligé; car le saint lui avait procuré la charge de capitaine major de la mer, et lui en avait apporté lui-même les provisions, sur ce que don Alvare, lorsqu'on lui parla la première fois de l'ambassade de la Chine, témoigna y prendre beaucoup d'intérêt, et s'engagea à la faire réussir,

au cas que les ports et les navigations des Portugais fussent une fois dans sa dépendance.

Pour l'engager davantage, le père lui obtint du vice-roi, et lui apporta aussi certaines prééminences extraordinaires, qui n'étaient point comprises dans les provisions de la charge. Mais afin de le gagner tout à fait, comme il le trouva fort malade en arrivant, il s'attacha entièrement à le servir, et se fit tout à la fois son infirmier et son chapelain, le veillant la nuit, et lui disant tous les jours la messe. Mais tout cela ne put rien sur un cœur que la jalousie et l'avarice dominaient.

Xavier fait ce qu'il peut pour rendre le gouverneur favorable à l'ambassade de la Chine.

Quelque soin que prît don Alvare de cacher ses mauvaises intentions, Xavier les connut bientôt, et, au même temps, écrivit à Pereyra qui était encore à Sunda, de venir sans nul équipage, et de n'affecter rien de splendide, pour ne pas aigrir un esprit jaloux et intéressé.

Mais toute la modestie de l'ambassadeur n'empêcha pas le gouverneur d'éclater. Au bruit de son arrivée, il envoya sur le port des officiers de justice et des gens de guerre, avec ordre de se saisir du navire la Sainte-Croix, d'en détacher le gouvernail, et de le lui apporter.

Ce fut le premier acte de juridiction que don Alvare exerça comme capitaine de mer, usant ainsi, contre Xavier même, du pouvoir que lui avait procuré Xavier, et poussant l'ingratitude jusqu'où elle peut aller.

Cependant, pour donner à sa passion le prétexte du bien public, selon la coutume de ceux qui ont l'autorité entre les mains, il dit hautement que les intérêts de la couronne l'obligeaient d'agir de la sorte; qu'il savait que les Javes faisaient des préparatifs de guerre pour venir fondre tout de nouveau sur Malaca; qu'il ne pouvait avoir trop de navires contre de si puissants ennemis, et que la Sainte-Croix lui était absolument nécessaire.

Cette fable, que le gouverneur composa lui-même, fut bien-

tôt détruite par l'arrivée de quelques autres vaisseaux portugais qui venaient du pays des Javes, et qui assurèrent que ces barbares, divisés entre eux par des guerres domestiques, n'avaient garde de rien entreprendre au dehors.

Don Alvare ne sachant plus comment sauver les apparences, leva le masque, et ne garda plus aucunes mesures. Xavier, voyant que l'amour du gain était ce qui le gouvernait davantage, lui fit offrir par Pereyra trente mille écus en pur don; mais l'envie de tout avoir fut cause que don Alvare refusa ce qu'on lui offrait.

Le trésorier et d'autres ministres de la couronne de Portugal étant venus lui représenter que les ordonnances royales défendaient qu'on traversât la navigation des marchands qui payaient le droit du port, il les menaça la canne à la main, et les chassa de sa chambre en colère, disant qu'il était trop vieux pour recevoir des conseils; que, tandis qu'il serait gouverneur de Malaca et capitaine de la mer, Jacques Pereyra ne passerait point à la Chine, ni comme ambassadeur, ni comme marchand, et que, si le père Xavier avait tant de zèle pour la conversion des païens, il pouvait aller au Brésil et au royaume de Monomotapa.

François Alvarez, qui était auditeur royal, et qui avait beaucoup de crédit dans la ville, n'ayant pu, ni par prières, ni par raisons, obliger don Alvare à rendre le gouvernail de la Sainte-Croix, voulut le faire enlever par force; mais Xavier s'y opposa, jugeant bien que les soldats qui gardaient le gouvernail le défendraient au prix de leur vie, et que cette affaire aurait des suites fâcheuses.

La voie que prit le saint homme fut d'envoyer au gouverneur le grand-vicaire, Jean Suarez, accompagné des personnes les plus considérables de la ville, pour lui faire voir des lettres du roi don Jean III, qui portaient expressément que c'était son intention que le père Xavier étendît la foi le plus avant qu'il

On tâche en vain de gagner le gouverneur

pourrait dans tous les royaumes de l'Orient, et que les gouverneurs des Indes le favorisassent en toutes choses. Suarez lut encore au gouverneur la lettre du vice-roi don Alphonse de Norogna, où l'on déclarait criminel d'État quiconque mettrait obstacle à cette entreprise particulière.

Ce qui devait ramener don Alvare à la raison ou l'intimider du moins, ne servit qu'à le rendre plus déraisonnable et plus audacieux. Il se leva de son siége tout hors de lui-même, et, battant du pied, il renvoya brusquement le grand-vicaire avec ces paroles : *Les intérêts du roi veulent cela, et moi je ne le veux point. Je serai le maître.*

Le gouverneur s'emporte contre le père Xavier.

Les emportements du gouverneur ne se bornèrent pas aux personnes qui lui firent des remontrances de la part du saint; ils s'étendirent au saint même, qu'il regardait comme l'auteur et comme le chef de l'entreprise. On ne saurait croire les paroles dures qu'il lui dit, ni la manière outrageuse dont il le traita en plusieurs rencontres; de sorte qu'on disait publiquement dans Malaca, que cette persécution tenait lieu de martyre au père François.

Le serviteur de Dieu ne ressentait pas ce qui touchait sa personne : il bénissait tous les jours le Ciel d'avoir occasion de souffrir, mais il s'attendrissait extrêmement sur les intérêts de la religion, et on le voyait quelquefois fondre en larmes.

Il ne laissa pas d'agir sans relâche auprès du gouverneur pendant près d'un mois, le priant tantôt par les plaies d'un Dieu crucifié, le pressant tantôt par la vue d'une éternité malheureuse, et tâchant de lui faire entendre quel crime c'était que d'arrêter le cours de la prédication; mais les raisons divines ne touchaient pas plus don Alvare, que les considérations humaines.

Un si étrange endurcissement affligea au dernier point le père Xavier. Comme il vit que toutes les voies de douceur étaient inutiles, et que le temps propre pour la navigation se

passait, après avoir bien consulté Dieu là-dessus, il jugea enfin qu'il fallait éprouver les derniers remèdes. Depuis dix ans qu'il était aux Indes, personne, hors l'évêque de Goa, ne savait qu'il fût nonce apostolique. Il avait gardé sur cela un profond silence, et n'avait fait aucun exercice de sa dignité. Mais il crut être obligé de se déclarer dans une occasion si importante, et de frapper des anathèmes de l'Église, s'il en était besoin, celui qui faisait ouvertement la guerre à l'Église.

Le père se résout à excommunier le gouverneur, et ce qu'il fait auparavant

Il ne voulut pas néanmoins lancer la foudre lui-même. S'étant adressé, pour cela, au grand-vicaire, il commença par lui montrer un des brefs de Paul III, qui l'établissaient son nonce dans tous les royaumes de l'Orient. Il supplia ensuite Suarez de les faire voir à don Alvare, et de lui expliquer les censures qu'encouraient ceux qui s'opposaient aux légats du Pape en matière de religion, et de l'exhorter par ce qu'il y avait de plus saint, à permettre l'ambassade de la Chine ; en cas de refus, de le menacer des peines ecclésiastiques de la part du Vicaire de Jésus-Christ, et de le conjurer en même temps, par la mort du Sauveur des hommes, d'avoir pitié de lui-même.

Xavier espérait toujours que le gouverneur ouvrirait les yeux, et dans l'écrit qu'il donna au grand-vicaire pour l'engager à une commission si délicate, il disait en propres termes : *Je ne puis croire que don Alvare soit assez endurci pour ne pas se relâcher, dès qu'on lui aura fait connaître les intentions et les ordres du Saint-Siége.* Il priait le grand-vicaire, dans cet écrit, de lui renvoyer l'écrit même avec la réponse de don Alvare, afin que l'un et l'autre fussent un témoignage authentique à l'évêque de Goa, qu'il n'avait rien omis pour l'affaire de la Chine, et que, si elle ne se faisait point, ce n'était pas tout à fait sa faute.

Suarez fit à l'égard du gouverneur toutes les démarches que le saint lui avait marquées. Mais rien ne put faire revenir don

Alvare. Il se moqua des menaces qu'on lui fit, et se déchaîna contre la personne de Xavier, disant tout haut que c'était un ambitieux et un hypocrite, l'ami des pécheurs et des publicains.

Le grand vicaire excommunie le gouverneur de Malaca, au nom du père Xavier.

Le grand-vicaire ne pouvant souffrir davantage une impiété si outrée et si scandaleuse, excommunia enfin le gouverneur selon qu'il en était convenu avec le père François. Il excommunia aussi tous ses gens, qui, par une lâche complaisance, flattaient la passion de leur maître, et qui parlaient insolemment du Saint-Siége.

L'excommunication n'embarrassa pas un homme qui n'avait nuls principes ni de religion, ni d'honneur. Sans se mettre donc en peine de la colère du Ciel et des bruits du monde, il se rendit maître du navire la Sainte-Croix, et mit dessus un capitaine qui était à lui, avec vingt-cinq matelots affidés, pour aller en trafic à Sancian, où les Portugais faisàient un très-grand commerce.

Le mauvais succès de la négociation du vicaire de Malaca fut très-sensible au père Xavier; il en eut le cœur blessé, et il confessa au père François Perez qu'il n'avait jamais rien ressenti si vivement. L'état déplorable où don Alvare était devant Dieu, la ruine de Pereyra, l'ambassade de la Chine entièrement renversée, tout cela le faisait gémir, et d'autant plus qu'il imputait tant de malheurs à lui-même, comme il le fit entendre à son ami Pereyra qui était caché dans Malaca, et auquel il prit le parti d'écrire, ne pouvant se résoudre à le voir.

Le saint impute à ses péchés le renversement de l'ambassade de la Chine.

« Puisque la grandeur de mes péchés, dit-il, est cause que
» Dieu n'a pas voulu se servir de nous deux pour l'entreprise
» de la Chine, c'est sur moi qu'on doit rejeter toute la faute :
» ce sont mes péchés qui ont ruiné vos affaires, et qui vous
» ont fait perdre tout l'argent que vous avez employé pour les
» préparatifs de l'ambassade. Dieu toutefois m'est témoin que
» je l'aime et que je vous aime vous-même; et je vous avoue

» que, si mes intentions n'avaient été droites, j'aurais encore » plus d'affliction que je n'en ai. La grâce que je vous demande, » c'est que vous ne me veniez point trouver, de crainte que » l'état où vous êtes réduit ne me touche trop, et que votre » douleur n'augmente la mienne.

» Cependant j'espère que cette disgrâce vous sera utile; » car je ne doute pas que le roi ne récompense votre zèle, » comme je l'en ai prié par mes lettres. Pour le gouverneur » qui a rompu notre voyage, je n'ai plus de commerce avec » lui; que Dieu lui pardonne; je le plains, car il sera puni » bien plus sévèrement qu'il ne pense. »

Mais si le père Xavier écrivit au roi de Portugal des lettres très-fortes en faveur de Pereyra, il ne lui écrivit rien contre don Alvare, et don Alvare en fut lui-même témoin, ayant intercepté les lettres du père.

Il écrivait au roi de Portugal, il ne fait point de plaintes du gouverneur de Malaca.

En effet, il n'y trouva pas un mot de plainte, et cela le surprit étrangement. L'homme de Dieu offrait tous les jours pour lui le sacrifice de la messe, et versait beaucoup de larmes au pied des autels, afin de lui obtenir la grâce d'une sincère pénitence. Il dit un jour que don Alvare perdrait tout à la fois le bien, l'honneur et la vie; et il ajouta : *Dieu veuille que l'âme ne périsse point!*

Au reste, quoique la porte de la Chine semblât tout à fait fermée depuis qu'on eut perdu l'espérance de l'ambassade qui devait faciliter l'entrée du royaume, le saint ne désespéra pas d'annoncer l'Évangile aux Chinois, et il s'imagina qu'allant à une île voisine de Canton, il pourrait gagner secrètement la terre ferme; que, s'il était arrêté et mis en prison, il prêcherait du moins la foi aux prisonniers; que, des prisons, la doctrine chrétienne se répandrait dans les villes, et irait peut-être jusqu'à la cour; que, peut-être aussi, les seigneurs de l'empire et l'empereur même auraient la curiosité de voir un homme qui publierait une doctrine si nouvelle, et qu'alors il

aurait occasion de leur expliquer toute la loi de Jésus-Christ.

Il a le dessein d'aller à Sancian pour passer secretement à la Chine.

Dans ces pensées, il prit le dessein de s'embarquer sur la Sainte-Croix, que le gouverneur de Malaca envoyait à Sancian. Mais, parce qu'on ne pouvait tenter l'entrée de la Chine par la voie qu'il se proposait, sans courir de très-grands dangers, il voulut s'y exposer seul de prêtre; et, retenant avec lui seulement un frère de la Compagnie, le chinois Antoine de Sainte-Foi, et un autre jeune homme indien, il envoya au Japon Balthazar Gago, Édouard Sylva, et Pierre Alcaceva, le premier pour le royaume de Bungo, et les deux autres pour Amanguchi.

Sur ces entrefaites, comme Jean Beira vint des Moluques chercher du secours pour y établir le christianisme partout, Xavier apprit de lui d'heureuses nouvelles de la chrétienté de ces îles, et il l'envoya au père Barzée, avec ordre qu'on lui donnât des compagnons et qu'on le renvoyât au plus tôt.

La Sainte-Croix étant sur le point de faire voile, il se retira dans l'église de Notre-Dame-du-Mont pour recommander son voyage à la sainte Vierge. Il continua sa prière jusqu'après le soleil couché; et il aurait passé la nuit en oraison, si on ne fût venu l'avertir qu'on avait déjà levé l'ancre.

Il sort de Malaca sans voir le gouverneur, et ce qu'il fait en quittant la ville.

Le grand-vicaire, Jean Suarez, qui l'accompagna jusqu'au navire, lui demanda en chemin s'il avait pris congé du gouverneur, et ajouta que s'il y manquait, les faibles pourraient s'en scandaliser; que ce serait une marque de ressentiment et une occasion de murmure. Le saint, qui voulait montrer par son exemple comment on doit en user avec un excommunié, repartit sans balancer : *Don Alvare ne me verra point en cette vie; je l'attends au jugement de Dieu, où il aura un grand compte à rendre.*

Ayant passé outre, il s'arrêta devant une église assez proche de la mer, et, dans un transport d'esprit, élevant les yeux au ciel, il pria à haute voix pour le salut du malheureux don

Alvare. Il se prosterna après, et demeura un peu en silence, le visage contre terre, parlant à Dieu au fond de son cœur. Il se leva ensuite, avec une action véhémente qui avait quelque chose de terrible, ôta ses souliers de ses pieds, les battit l'un contre l'autre, et les secoua sur une pierre, en disant qu'il ne voulait point emporter la poussière d'une terre si maudite.

Il prédit alors, plus en détail qu'il n'avait fait, les châtiments que le Ciel préparait au gouverneur de Malaca; et, s'étant rendu dans le vaisseau, il laissa la populace qui l'avait suivi, étonnée de ses prédictions et affligée de son départ.

Aussitôt on mit à la voile. Il y avait sur le navire plus de cinq cents hommes, en comptant les gens de service et les passagers. Ils étaient déjà fort avancés dans leur voyage, lorsque le vent tomba tout à coup, et qu'en moins de rien les flots s'aplanirent de telle sorte que la Sainte-Croix demeura immobile comme si elle eût été au port ou à l'ancre.

Il s'embarque, et ce qui arrive après l'embarquement.

Pendant ce calme, qui dura quatorze jours, l'eau vint à manquer, et quelques-uns moururent d'abord. On alla de tous côtés avec la chaloupe, pour découvrir quelque côte où l'on trouvât des fontaines. Comme ils étaient bien avant en mer, ils ne découvrirent que la Formose, du moins crurent-ils que l'île qui parut était celle-là. Ils tâchèrent de gagner le rivage; mais en sept jours qu'ils firent tous leurs efforts pour cela, ils ne purent en venir à bout.

Cependant le navire était rempli de malades qu'une soif cruelle consumait; et ils seraient tous morts sans ressource, si un d'eux, faisant réflexion que le père Xavier pouvait tout auprès de Dieu, n'eût réveillé les autres là-dessus; s'étant tous traînés devant lui, ils le conjurèrent, avec plus de larmes que de paroles, d'obtenir du Ciel de l'eau ou du vent.

Xavier leur dit qu'ils s'adressassent eux-mêmes à Dieu, leur fit réciter les litanies à genoux au pied d'un grand cru-

Il change l'eau de la mer en eau douce.

cifix, et leur ordonna de se retirer, mais d'avoir confiance en Jésus-Christ. Il se retira de son côté, dans une chambre, d'où, étant sorti peu de temps après, il descendit dans la chaloupe avec un enfant, et, lui ayant fait goûter l'eau de la mer, lui demanda si elle était douce ou salée. L'enfant répondit qu'elle était salée: il lui ordonna d'en goûter tout de nouveau, et l'enfant dit qu'elle était douce.

Alors le père étant remonté, fit remplir d'eau tous les vases du navire; mais quelqu'un se pressant de boire, trouva l'eau salée. Le saint fit le signe de la croix sur les vases : au même moment l'eau perdit sa salure naturelle, et devint si bonne, que tous protestèrent qu'elle était meilleure que celle de Bangar, dont les gens de mer faisaient leur provision ordinaire, et qui passait pour la plus excellente eau des Indes.

Ce miracle frappa tellement des Arabes sarrasins qui transportaient leurs familles entières à la Chine, que, se jetant aux pieds du saint homme, ils confessèrent le Dieu des chrétiens et demandèrent le baptême. Les fidèles de leur côté, admiraient le père François, et le remerciaient tous ensemble de leur avoir sauvé la vie. Mais le père leur disait que c'était à Dieu, et non pas à un pécheur comme lui, qu'il fallait rendre des actions de grâces.

La plupart des matelots et des passagers gardèrent par dévotion de cette eau miraculeuse, d'abord comme une marque du miracle, ensuite comme un remède céleste; car cette eau, portée aux Indes, guérit un grand nombre de malades, et c'était assez d'en mettre deux ou trois gouttes dans un breuvage pour recouvrer la santé.

Il rend à un mahométan son fils qui était tombé dans la mer.

Durant la navigation, un enfant de cinq ans étant sur le bord du navire, tomba dans la mer, lorsque le vaisseau, qui avait le vent en poupe, pencha un peu. Le père de l'enfant fut inconsolable, et sa douleur ne lui permit pas de paraître durant trois jours. Il était mahométan, et le miracle de l'eau ne

l'avait pas converti. Il parut enfin, mais pleurant toujours et ne cessant point de regretter son fils unique. Xavier, qui ne savait pas ce malheur, demanda au mahométan quelle était la cause de ses larmes. L'ayant apprise, il se recueillit un peu, et lui dit : *Si Dieu vous rend votre fils, me promettez-vous de croire en Jésus-Christ et de vous faire chrétien de bonne foi?* L'infidèle le lui promit, et trois jours après, avant le lever du soleil, on vit l'enfant sur le tillac. L'enfant ne savait pas ce qu'il était devenu durant ces six jours, et il se souvenait seulement d'être tombé dans la mer, sans pouvoir dire comment il était revenu au vaisseau. Son père pensa mourir de joie en le revoyant; et Xavier n'eut pas besoin de faire souvenir l'infidèle de ce qu'il avait promis. Il vint de lui-même se présenter, accompagné de sa femme, de son fils et de son valet : tous quatre furent baptisés, et l'enfant fut nommé François.

Les gens du navire qui avaient été témoins de ces deux miracles, en parlèrent aux habitants d'une île nommée Cincheo, où l'on passa, et qui était un lieu de trafic plein de marchands étrangers. L'envie de voir un homme si admirable fit venir un jour au navire environ soixante personnes, les uns Éthiopiens, les autres Indiens, tous idolâtres ou mahométans. Xavier leur prêcha d'abord l'Évangile, et les instruisit des saintes pratiques du christianisme. Il n'eut pas plus tôt achevé de parler, qu'ils crurent en Jésus-Christ et reçurent le baptême.

Il paraît d'une taille extrêmement haute et bien au-dessus de la sienne.

En les baptisant, il parut d'une taille bien au-dessus de la sienne, de sorte que ceux qui étaient sur le rivage proche le vaisseau, croyaient qu'il était monté sur un banc; mais le voyant aller et venir toujours sous la même forme, ils s'imaginèrent qu'il pouvait y avoir en cela quelque chose de miraculeux, et voulurent s'en éclaircir. Étienne Ventura monta dans le navire tout exprès, et s'approchant du père Xavier, vit qu'il touchait des pieds le tillac, et que néanmoins il pas-

sait de toute la tête les plus grandes personnes sur qui il versait les eaux sacrées du baptême. Ventura remarqua aussi qu'après que le saint eut baptisé cette troupe, il revint à sa taille naturelle.

Il rassure le capitaine de la Sainte-Croix et les matelots.

De Cincheo le navire continua sa route vers Sancian, qui n'est éloignée que de six lieues de la terre ferme, vis-à-vis de Canton, ville de la Chine. On était bien au delà de Canton, que les matelots croyaient être encore en deçà. Xavier tâcha de les détromper, mais ils persistèrent dans leur pensée, et on aurait été beaucoup plus loin qu'il ne fallait, si le capitaine, sur la parole du saint, n'eût fait abaisser les voiles et jeter l'ancre jusqu'au retour de la chaloupe qu'il avait envoyée prendre langue à la côte la plus voisine.

Elle fut trois jours entiers sans revenir, et tous les gens du navire se mirent en tête qu'elle avait été surprise par le typhon, ce vent redoutable dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Mais Xavier les assura qu'elle reviendrait bientôt avec des rafraîchissements que leur envoyaient les Portugais de Sancian, et qu'elle serait même suivie de quelques navires qui viendraient au-devant d'eux pour leur montrer le chemin du port. La chose arriva comme le père avait dit, et la Sainte-Croix, escortée des navires portugais de Sancian, y prit terre vingt-trois jours après son départ de Malaca.

Il arrive à l'île de Sancian.

Ce sont trois îles si proches l'une de l'autre, qu'à les regarder d'un peu loin, elles semblent n'en faire qu'une, et c'est pour cela que les Chinois les appellent en leur langue *Sanceu*, mot composé de *sam*, qui signifie *trois*, et de *ceu*, qui veut dire *île*. La principale de ces îles, que les Portugais ont appelée Sancian, a un très-bon port tout couronné de montagnes, et en forme d'un demi-cercle à la pointe qui regarde Macao. Elle a peu d'habitants naturels, presque rien des commodités de la vie, et est d'elle-même si stérile, si inculte et si sauvage, qu'elle semble plus un lieu de bannissement que

de commerce. Les Chinois avaient permis aux Portugais d'y trafiquer, pour acheter d'eux des marchandises et pour leur en vendre sans contrevenir à la loi du royaume, qui défendait aux étrangers de mettre le pied dans la terre ferme. Aussi les marchands portugais ne pouvaient s'en approcher de plus près sans hasarder leur vie ou leur liberté; il ne leur était pas même permis de bâtir, dans l'île, des maisons solides; ils pouvaient seulement dresser des cabanes avec des nattes et des branches d'arbres pour n'être pas toujours renfermés dans leurs vaisseaux.

Ce qui se passe entre Xavier et Veglio.

Parmi ces marchands il y en avait un extrêmement riche et très-charitable, mais de belle humeur et de bonne compagnie, aimant les plaisirs que la bienséance permet, et ne se refusant rien de ce qui peut rendre la vie douce; du reste, fort affectionné au père Xavier. Il se nommait Pierre Veglio; c'est ce Veglio qui était avec le saint au Japon, et qui en revint avec lui.

Comme Xavier avait fort à cœur le salut de ce marchand, il l'exhortait de temps en temps à mortifier ses inclinations naturelles, et même à châtier quelquefois son corps pour expier ses péchés. Veglio n'entendait pas ce langage; et, soit qu'il fût trop délicat, ou qu'il ne se crût pas assez criminel, il ne pouvait se résoudre à prendre la discipline; mais au lieu des macérations et des pénitences, il faisait de grandes aumônes, et le père François avait de lui tous les secours imaginables pour le soulagement des personnes nécessiteuses.

Un jour le père ayant besoin d'une certaine somme d'argent pour marier une jeune orpheline pauvre et bien faite, qui était en danger de se perdre, eut recours à Veglio, selon sa coutume. Il le trouva engagé au jeu chez un autre marchand; mais comme l'affaire pressait, il ne laissa pas de lui demander cette aumône.

Veglio, qui aimait à rire : *Père François,* dit-il, contrefaisant le fâché, *quand on perd, on n'est guère en état de donner ; et, pour un homme sage, vous faites un étrange contre-temps. Il est toujours temps de faire du bien*, répondit Xavier, *et le meilleur temps pour donner l'aumône, est quand on a l'argent en main comme vous l'avez.*

Le marchand continuant sur le ton qu'il avait commencé, et faisant semblant de souffrir impatiemment la présence du père Xavier, ajouta, comme pour s'en défaire : *Tenez, voilà la clef de mon coffre, prenez tout, si vous voulez, et laissez-moi en repos.* Il y avait dans le coffre du marchand trente mille taez, qui faisaient quarante-cinq mille écus d'or. Le père prit trois cents écus, ce qui suffisait pour le mariage de l'orpheline.

Quelque temps après, Veglio comptant son argent, et trouvant la somme toute entière, crut que le père n'y avait point touché, et il ne manqua pas de lui en faire des reproches. Xavier l'assura qu'il avait pris trois cents écus. *Je vous jure,* repartit Veglio, *que je n'en ai pas trouvé un de manque. Mais Dieu vous le pardonne*, poursuivit-il, *mon dessein était de partager toute la somme avec vous, et je m'attendais que, des quarante-cinq mille écus, vous en prendriez au moins la moitié.*

Il prédit que Veglio sera averti du jour de sa mort.

Xavier voyant que Veglio parlait très-sincèrement et par un pur principe de charité, dit, comme transporté hors de lui-même par l'esprit de Dieu : *Pierre, ce dessein que vous avez eu est une bonne œuvre devant les yeux de Celui qui pèse les intentions et les mouvements du cœur ; il vous en tiendra compte lui-même, et ce que vous n'avez pas donné vous sera un jour rendu au centuple. Cependant je vous réponds de sa part, que les biens temporels ne vous manqueront jamais, et que, si vous avez des disgrâces qui vous mettent mal en vos affaires, vos amis vous assisteront de leur bourse. Je vous annonce de plus, que vous ne mourrez point sans être averti auparavant du jour de votre mort.*

Depuis ces prédictions, Veglio, changé tout à fait en un

autre homme, ne s'appliqua plus qu'aux exercices de piété, et, dans la condition d'un marchand, mena presque la vie d'un religieux. Ce qu'on lui avait prédit de la connaissance du jour de sa mort, lui revenait très-souvent en la mémoire, et il ne put s'empêcher de demander une fois au saint en quel temps et de quelle manière cela se ferait. Le saint lui dit sans hésiter : *Quand vous trouverez le vin amer, préparez-vous à la mort ; et sachez que vous n'avez plus qu'un jour à vivre.*

Le marchand vécut dans l'opulence et dans la splendeur jusqu'à une extrême vieillesse. Il lui arriva de temps en temps d'assez méchantes affaires, selon le cours des fortunes qui dépendent de la mer; mais ses amis le secoururent toujours à propos, et lui donnèrent le moyen de se rétablir. Enfin, étant un jour à un grand festin plus gai que jamais, et ayant demandé à boire, dès qu'il eut goûté le vin, il le trouva très-amer. Aussitôt se ressouvenant de la prédiction du père Xavier, il fut saisi d'une horreur secrète, qui de l'âme se répandit dans le corps, comme si on lui eût annoncé son trépas, ou que l'image de la mort se fût présentée à ses yeux. Néanmoins, reprenant un peu ses esprits, pour s'éclaircir davantage, il pria ceux qui étaient à table avec lui de goûter du vin de son verre. Tous le trouvèrent excellent, hors lui seul, qui en goûta à diverses reprises. Il se fit apporter d'autres vins, et un autre verre; mais il sentit toujours la même amertume. Alors, ne doutant pas que sa dernière heure ne fût venue, après avoir fait intérieurement un sacrifice de sa vie à Dieu, il raconta aux conviés la prophétie qui s'accomplissait, et se leva de table avec les sentiments d'un chrétien qui ne pense plus qu'à mourir.

La prédiction du saint s'accomplit dans toutes ses circonstances

Ayant partagé tout son bien entre ses enfants et les pauvres, il alla voir ses amis pour leur dire le dernier adieu. Il était en une parfaite santé, nonobstant son âge. On crut que la vieillesse lui affaiblissait l'esprit, et on tâcha de lui ôter ces

noires pensées. Mais, bien loin de croire là-dessus personne, il donna ordre lui-même à ses funérailles, et invita ses amis à lui venir rendre les derniers devoirs. Pour le contenter, et pour se moquer de lui, ils se transportèrent tous dans l'église. En leur présence, il reçoit le viatique et l'extrême-onction sans être malade, se met ensuite dans la bière, et fait chanter la messe des morts.

Le peuple était accouru en foule au bruit d'une si étrange nouvelle, les uns attirés par la nouveauté du spectacle, les autres pour voir de leurs yeux si la prédiction du père Xavier serait véritable.

La messe étant achevée, le prêtre, accompagné de ses ministres, fit toutes les cérémonies de l'Église autour du cercueil, et chanta enfin les derniers mots des funérailles chrétiennes sur le vieillard qui était plein de vie et qui répondait à tout.

Il ne restait plus rien à faire, lorsque le valet de Veglio étant venu pour tirer son maître de la bière, le trouva mort. Chacun fut témoin de la vérité du fait, et tout le monde se retira, admirant la miséricorde de Dieu envers ce marchand si charitable, et bénissant la mémoire du saint apôtre des Indes.

Il a plusieurs connaissances prophétiques.

Ce ne fut pas la seule lumière prophétique qu'eut Xavier dans l'île de Sancian. Un navire qui allait de Macao au Japon parut, à la vue de Sancian, surpris d'un typhon terrible. Les Portugais qui étaient intéressés dans le vaisseau, alarmés d'un péril si inévitable, cherchèrent le père François pour se consoler avec lui. Mais le père les assura qu'il n'y avait rien à craindre pour eux, et que le navire était heureusement arrivé au port. Ils se tinrent l'esprit en repos sur la parole du saint, jusqu'à ce que, ne voyant point revenir le navire, qui devait ne s'arrêter que peu de jours au Japon, ils le crurent tout à fait perdu. Xavier les reprit de leur défiance, et leur dit

positivement que le navire reviendrait avant la fin de la semaine. En effet, il revint deux jours après chargé de richesses, et tout glorieux de s'être sauvé des typhons.

Au même temps, Xavier connut le démêlé qu'avaient ensemble don Alvare d'Atayde, gouverneur de Malaca, et don Bernard de Sosa, fraîchement venu des Moluques, et il en raconta le détail aux Portugais, qui, l'ayant appris dans la suite par des gens de Malaca même, virent bien que tout se rapportait à ce que le père leur en avait dit.

Il ressuscite un mort, et chasse les tigres de l'île.

Ces connaissances miraculeuses furent accompagnées d'actions aussi surprenantes; et sans parler d'un enfant mort que Xavier ressuscita, mais dont la résurrection n'est point circonstanciée dans les actes de la canonisation du saint, il purgea le pays des tigres qui le désolaient. Ces bêtes féroces sortaient en troupe des bois, et dévoraient non-seulement les enfants, mais les hommes qui s'écartaient trop des retranchements que l'on avait faits pour s'en défendre. Une nuit, le serviteur de Dieu alla au-devant des tigres, et les voyant proches, il leur jeta de l'eau bénite, leur commanda de se retirer et de ne reparaître jamais. Le commandement eut son effet. Toute la troupe prit la fuite, et depuis on ne vit plus de tigres dans l'île.

On tâche en vain de le détourner du voyage de la Chine.

La joie qu'avaient eue les Portugais de l'arrivée du père Xavier, se changea en tristesse, dès qu'ils surent qu'il n'était venu à Sancian que pour passer à la Chine. Ils tâchèrent tous de lui faire changer de dessein, en lui remettant devant les yeux les lois rigoureuses de l'empire; que les ports étaient gardés par des officiers vigilants et fidèles qu'on ne pouvait ni surprendre, ni corrompre; que les mandarins étaient cruels envers tous les étrangers; que, l'année précédente, des matelots portugais jetés par la tempête sur le rivage de Canton, avaient été déchirés de verges et enfermés dans de noirs cachots, où, s'ils n'étaient morts, ils souffraient encore de

nouveaux supplices; que, pour lui, le moins qu'il devait attendre était une prison perpétuelle, et que ce n'était pas là ce que devait chercher un apôtre épris du salut de tout l'Orient.

Ces raisons ne firent aucune impression sur l'esprit du saint. Il avait pris son parti pour d'autres raisons plus fortes, et il répondit aux marchands ce qu'il écrivit alors au père François Perez, qu'il ne pouvait pas se défier de la divine bonté, et que sa défiance serait d'autant plus criminelle, qu'une puissante inspiration du Saint-Esprit le portait à enseigner aux Chinois la loi du vrai Dieu. « Je suis choisi, dit-» il, pour une si haute entreprise par une grâce spéciale du » Ciel. Si je doutais de l'exécution, et qu'effrayé des difficultés » je manquasse de courage, ne serait-ce pas quelque chose » de pire que tous les maux dont on me menace? Mais, que » peuvent contre moi les démons et leurs ministres, que ce » qu'il plaira au souverain Maître du monde de leur permet-» tre? Et, si ce grand Dieu me protége, qu'ai-je à craindre? » Ajoutez qu'en m'abandonnant de la sorte, j'obéirai à Jésus-» Christ, qui déclare dans l'Évangile *que quiconque sauve son* » *âme la perdra; que quiconque l'aura perdue pour l'amour de* » *lui, la trouvera*. Notre-Seigneur dit encore, *que celui qui met* » *la main à la charrue, et qui regarde derrière soi, n'est pas pro-* » *pre au royaume de Dieu.*

» La perte du corps étant donc sans comparaison moins à » redouter que celle de l'âme, suivant ces principes de la Sa-» gesse éternelle, je suis résolu de sacrifier une vie fragile et » misérable pour une éternité bienheureuse. Enfin la résolu-» tion en est prise, je veux aller à la Chine, et rien n'est ca-» pable de me faire rompre mon dessein. Que tout l'enfer se » déchaîne, je m'en moque, pourvu que le Ciel me soit favo-» rable; car, si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? »

Les Portugais se persuadant qu'une volonté si déterminée

venait en partie de ce que l'homme de Dieu ne concevait pas assez le péril, ou de ce qu'il croyait qu'on lui exagérait trop les choses, ils lui députèrent des marchands chinois avec qui ils trafiquaient, pour lui faire entendre raison là-dessus. Mais la chose tourna tout autrement qu'ils ne pensaient. Ces Chinois, à qui Xavier ne manqua de parler du christianisme, et qui étaient des hommes de bon sens, lui conseillèrent de se rendre en Chine, au lieu de l'en détourner. Ils l'avertirent seulement de porter les livres qui contenaient toute la doctrine chrétienne, et ils ajoutèrent que, depuis peu, l'empereur avait envoyé des gens doctes dans les royaumes voisins pour s'informer des religions qui étaient différentes de la chinoise; qu'ils s'imaginaient que celle dont les chrétiens faisaient profession serait bien reçue à la cour, et qu'il leur semblait que la nouveauté d'une loi si raisonnable servirait de passe-port à celui qui l'y porterait le premier.

Il prend des mesures pour passer à la Chine.

Xavier fut ravi de voir l'ouverture qu'il y avait à l'Évangile parmi la nation du monde la plus polie, et ne douta pas que la religion des chrétiens venant à être comparée avec les sectes de l'Orient par des esprits judicieux, n'eût l'avantage sur elles. Encouragé donc tout de nouveau à poursuivre son dessein, il commence par chercher un bon interprète; car le chinois Antoine qu'il avait amené de Goa, ne savait point la langue de la cour, et avait presque oublié celle du peuple. Il trouva un autre Chinois, qui non-seulement avait une parfaite connaissance du langage des mandarins, mais aussi qui savait très-bien écrire, en quoi consiste la principale science de la Chine; homme, du reste, fort bien fait, d'un beau naturel et d'une conversation agréable, surtout qui paraissait entièrement dévoué aux chrétiens, et qui promettait tous les bons offices possibles, soit qu'il espérât faire fortune en présentant à l'empereur le maître d'une loi nouvelle, soit que Dieu lui donnât ces sentiments.

Il y eut plus de peine à trouver des matelots qui voulussent mener le père; car il n'y allait pas moins que de la vie pour qui que ce fût qui l'eût entrepris. Mais l'intérêt fait oser et hasarder tout à ceux qui aiment l'argent plus que leur vie même. Un marchand chinois, nommé Capoceca, s'offrit de conduire Xavier dans la province de Canton, pourvu qu'on le payât bien, et il demanda en poivre la valeur de deux cents pardos (1). Le père l'accorda, et obtint de ses amis autant de poivre qu'il voulut. Il ne restait plus qu'à convenir de la manière dont la chose s'exécuterait.

Le Chinois promit de prendre Xavier la nuit dans sa barque, et de le jeter, avant le jour, sur un rivage éloigné des habitations maritimes; que si, néanmoins, cette voie ne paraissait pas assez sûre, il s'engageait à cacher le père dans sa maison, et à l'exposer de grand matin aux portes de Canton, quatre jours après. Mais il voulait que Xavier s'engageât, de son côté, à s'aller présenter d'abord au mandarin avec les lettres que le vice-roi des Indes et l'évêque de Goa écrivaient à l'empereur; car le saint avait retenu ces lettres, qui étaient pour l'ambassade que don Alvare rompit. Le Chinois exigeait, au reste, un secret inviolable, et il obligea le père à jurer que les plus cruels tourments ne lui feraient jamais dire ni le nom, ni la maison de celui qui l'aurait débarqué.

Le père promit et fit tout ce qu'on désira, non sans connaître le péril où il s'exposait, ainsi qu'il manda à un de ses chers amis. « Je vois, dit-il, deux dangers presque inévitables en cette affaire; d'un côté, il y a grand sujet de » craindre que le marchand idolâtre ayant reçu le prix du » passage, ne me jette dans la mer, ou ne m'abandonne en

(1) Un pardos vaut, selon M. Tavernier, 27 sous de notre monnaie. (*Recueil de plusieurs relations.*)

» quelque île déserte; d'un autre, que le gouverneur de » Canton ne décharge sa fureur sur moi, et que, pour intimider tous les étrangers, il ne me fasse mourir dans les » tourments, ou ne me condamne à une prison perpétuelle. » Mais, pourvu que je suive la voix qui m'appelle et que j'obéisse au Seigneur, je compte pour rien ma liberté et ma » vie. »

Les Portugais de Sancian traversent le dessein du père

Lorsque le voyage de la Chine était en ces termes, et que tout semblait le favoriser, les Portugais de Sancian y mirent un obstacle, à quoi Xavier ne s'attendait pas. L'amour du gain leur fit craindre que son zèle ne leur attirât de très-méchantes affaires; et ils se disaient les uns aux autres que le mandarin, gouverneur de la province de Canton, se vengerait sans doute sur eux de la hardiesse d'un de leurs compatriotes, que l'on viendrait par son ordre piller leurs navires, et que leur vie ne serait pas en sûreté. Dans cette frayeur publique, qui n'était pas mal fondée, et qui s'augmentait de jour en jour, les plus riches s'adressèrent au père François, le conjurèrent d'avoir pitié d'eux, de leurs femmes et de leurs enfants, s'il n'avait pas pitié de lui-même.

Il retarde son voyage en faveur des marchands portugais.

Xavier, qui ne ménageait pas moins les intérêts d'autrui qu'il négligeait les siens propres, trouva un expédient qui les satisfit. Il leur engagea sa parole qu'il ne passerait point à la Chine qu'ils n'eussent terminé toutes leurs affaires, et qu'ils ne fussent partis de Sancian. Cela donna lieu au marchand chinois avec qui il avait traité, de faire un petit voyage, sous promesse néanmoins de revenir en un certain temps.

Sur ces entrefaites, le père tomba malade d'une fièvre violente qui lui dura près de quinze jours. Les Portugais prirent de là occasion de lui dire que le Ciel se déclarait contre le voyage de la Chine; mais, étant guéri, il suivit son dessein avec plus de chaleur que jamais. Tandis que les marchands chargeaient leurs vaisseaux, il s'entretenait lui-

même jour et nuit de la conversion des Chinois, et tout son plaisir était de penser quel bonheur ce serait pour lui d'affranchir de la tyrannie du démon le plus vaste empire de la terre, *si toutefois*, disait-il, *Dieu veut bien employer un aussi vil instrument que moi pour une si glorieuse entreprise.*

Occupé de ces pensées, il se promenait souvent au bord de la mer, et, tournant les yeux du côté de la Chine, il poussait de profonds soupirs. Il disait quelquefois en confidence à ses amis, qu'il ne souhaitait que d'être exposé aux portes de Canton, et qu'il ne se souciait pas du reste, heureux s'il annonçait Jésus-Christ aux Chinois, plus heureux s'il mourait pour Jésus-Christ.

Il écrit diverses lettres à Malaca et à Goa.

Cependant tous les navires portugais firent voile vers les Indes, hors la Sainte-Croix, qui n'avait pas encore sa charge complète. Xavier donna aux marchands qui partaient, diverses lettres pour Malaca et pour Goa. Il écrivit à son ami Jacques Pereyra, en des termes pleins de reconnaissance et de charité.

Lib. 4. Ep. 16.

« Dieu vous récompense abondamment, disait-il dans sa lettre, puisque je ne puis le faire moi-même. Du moins, tandis que je vivrai, je ne manquerai pas de prier la bonté divine qu'elle vous donne pendant votre vie sa sainte grâce avec une parfaite santé, et, après votre mort, la félicité éternelle. Mais, comme je suis persuadé que je ne saurais m'acquitter par là des grandes obligations que je vous ai, je supplie tous ceux de la Compagnie qui sont aux Indes, de demander à Dieu les mêmes choses pour vous. Au reste, si j'entre dans la Chine, et si l'Évangile y entre avec moi, c'est à vous, après Dieu, à qui on en sera redevable. Vous en aurez le mérite devant Dieu, et la gloire devant les hommes. Ainsi, les Chinois qui embrasseront la foi de Jésus-Christ, et ceux de notre Compagnie qui seront à la Chine, devront offrir sans cesse des vœux au Ciel en votre faveur : Dieu nous fasse la grâce de nous voir un jour à la

» cour du roi de la Chine. Je pense, pour moi, que si j'entre » dans le royaume, et que vous y veniez, vous me trouverez » prisonnier à Canton ou à Pékin, qui est la ville royale; et » je prie le Seigneur, par son infinie miséricorde, de nous » joindre dans le royaume de la Chine, ou au moins dans le » royaume du ciel. »

Il écrivit par la même voie au père François Perez, supérieur de Malaca. Il lui ordonnait, en vertu de la sainte obéissance, de sortir au plus tôt d'une ville si malheureuse, et de conduire ses inférieurs à Cochin, où il l'établissait recteur du collége, en la place d'Antoine Heredia, qu'il envoyait à Goa.

Les ordres qu'il donne au père Perez et au père Barzée.
Lib. 7. Ep 10. Nov.

Quoique le père Xavier déplorât tout de nouveau le malheur de don Alvare, et souhaitât plus que jamais que Dieu lui pardonnât ses péchés, il ne laissa pas d'enjoindre au père Barzée, par la lettre qu'il lui écrivit, de faire en sorte que l'évêque donnât ordre au grand-vicaire de Malaca de déclarer le gouverneur excommunié, et il en usa ainsi non-seulement par la raison que les pécheurs endurcis et scandaleux comme don Alvare, devaient être déshonorés publiquement pour revenir à eux-mêmes et pour ne pas corrompre les autres, mais encore parce qu'il fallait intimider les gouverneurs qui lui succéderaient, de peur qu'à son exemple ils ne s'opposassent aux voyages des missionnaires qu'on enverrait aux Moluques, au Japon et ailleurs.

Il priait, dans la même lettre, le père Barzée de recevoir peu de gens en la Compagnie, et de bien éprouver ceux qu'on recevrait. « Car je crains, dit-il, que beaucoup de ceux qui » ont été reçus, et qu'on reçoit tous les jours, ne fussent » mieux dehors. Il faut que vous traitiez ces sortes de per» sonnes comme vous avez vu que j'en ai traité plusieurs à » Goa, et comme je viens de traiter ici mon compagnon que » j'ai chassé de la Compagnie, ne l'y ayant point trouvé du » tout propre. » Il parlait d'Alvare Ferreira, qu'il avait amené

Lib 4 Ep 17

des Indes avec lui, et qu'il renvoya de Sancian avec les navires portugais.

Il prédit la mort funeste d'un marchand.

Parmi ces marchands qui partirent, il y en eut un qui se retira plus promptement que les autres, sans rien dire au père Xavier, à qui il avait donné retraite en sa cabane, ni sans attendre un vaisseau chinois qu'il avait acheté au port de Canton. Un jour que le père disait la messe de grand matin, ce marchand mit à la voile, et s'enfuit avec une grande précipitation, comme si l'île eût dû être engloutie par la mer ce jour-là. Après la messe, Xavier regardant de tous côtés, ne voyant point celui qu'il cherchait des yeux : *Où est mon hôte?* dit-il en homme inspiré. Ayant appris que le marchand était déjà en haute mer : *Qui le presse de partir?* continua-t-il. *Pourquoi n'attendre pas le navire qui vient de Canton? Et où sa malheureuse destinée l'entraîne-t-elle?* Le soir même on vit arriver le vaisseau chinois. Pour le marchand fugitif, il n'eut pas plus tôt gagné Malaca, qu'étant allé chercher dans un bois de quoi radouber son navire, il y fut poignardé par des voleurs.

Il est réduit à une extrême disette

Tous les vaisseaux portugais étant partis, hors celui qui appartenait au gouverneur de Malaca, ou plutôt dont le gouverneur s'était emparé injustement, Xavier fut réduit à une telle disette de toutes choses, qu'à peine pouvait-il trouver de quoi vivre. Certainement il y a lieu de s'étonner que des gens à qui il avait sauvé la vie en changeant l'eau de la mer en eau douce,eussent la dureté de le laisser mourir de faim. Quelques-uns ont cru que don Alvare leur avait donné ordre de refuser tout au père François; mais je m'imagine que la Providence, qui le voulait éprouver de la manière dont elle éprouve quelquefois ceux qu'elle aime davantage, permit ce délaissement pour l'entière perfection du saint.

Les moyens qu'il avait pris pour passer à la

Ce qui le toucha le plus, c'est que l'interprète chinois qui lui avait fait des offres si avantageuses, retira sa parole, ou

de lui-même par la crainte du péril, ou à la sollicitation des gens dévoués au gouverneur de Malaca. Le père ne perdit pas néanmoins courage; il espéra que Dieu l'aiderait par une autre voie, et qu'au pis aller Antoine de Sainte-Foi lui servirait de truchement. Mais, pour comble de malheur, le marchand qui devait l'introduire dans la Chine, ne revint point au temps assigné, et il l'attendit en vain plusieurs jours.

Chine lui manquent.

N'espérant plus rien de ce côté-là, il ne manqua pas d'espérance, et il eut une autre ressource. On avait eu nouvelle que le roi de Siam, voisin de Malaca et ami des Portugais, préparait, pour l'année suivante, une magnifique ambassade vers l'empereur de la Chine. Xavier résolut donc de retourner à Malaca par la première occasion, et de mettre tout en œuvre pour passer à la Chine avec l'ambassade de Siam.

Il ne manque pas d'espérance, et la ressource qu'il a.

Mais la sagesse éternelle qui inspire quelquefois de grands desseins à ses serviteurs, ne veut pas toujours qu'ils les exécutent, quoiqu'elle veuille que, de leur côté, ils n'épargnent rien pour l'exécution.

Dieu traita Xavier comme il fit autrefois Moïse, qui mourut à la vue de la terre où il avait ordre de conduire les Israélites. La fièvre prit au père François le 20 novembre, et il eut en même temps une claire connaissance du jour et de l'heure de sa mort, comme il déclara franchement au pilote du navire François d'Aghiar, qui le témoigna depuis avec un jurement solennel.

Il tombe malade, et a connaissance du jour de sa mort

Dès ce moment il sentit un dégoût étrange pour toutes les choses de la terre, et ne pensa plus qu'à la céleste patrie où Dieu l'appelait. Étant fort abattu de sa fièvre, il se retira dans le vaisseau qui était l'hôpital commun des malades, pour y mourir en pauvre, et le capitaine Louis Almeyda le reçut, malgré tous les ordres de son maître don Alvare.

Comme l'agitation du vaisseau causait au saint de grands maux de tête, et l'empêchait d'être aussi appliqué à Dieu qu'il

eût voulu, il pria, le jour suivant, Almeyda de le faire remettre à terre. On le transporta, et on le laissa sur le rivage, exposé aux injures de l'air et de la saison, surtout à un vent de nord très-piquant qui soufflait alors. Il serait mort là sans aucun secours, si un Portugais, plus charitable que les autres, nommé Georges Alvarez, ne l'eût fait porter dans sa cabane, qui ne valait pourtant guère mieux que le rivage, et qui était ouverte de toutes parts.

L'état de sa maladie, et ses dispositions intérieures

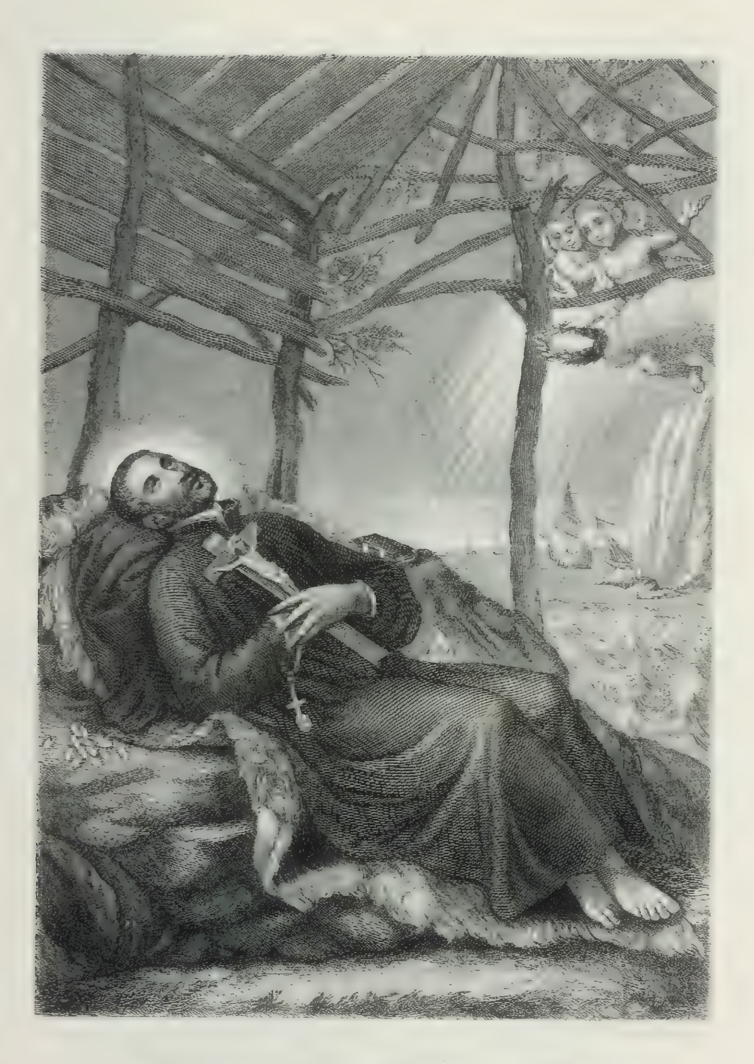
Le mal s'étant déclaré par une douleur de côté fort aiguë et par une grande oppression, Alvarez fut d'avis qu'on saignât Xavier, et le père y consentit par une déférence aveugle au sentiment de son hôte, bien qu'il sût que tous les remèdes seraient inutiles. Un chirurgien du navire, homme maladroit et peu expérimenté de son art, le saigna si mal, que les nerfs furent offensés, et que le malade tomba en faiblesse et en convulsion. On ne laissa pas de lui tirer du sang une autre fois, et la seconde saignée eut tous les mêmes accidents que la première. Outre cela, elle fut suivie d'un dégoût horrible, en sorte que le malade ne pouvait rien prendre : aussi sa nourriture la plus délicate se réduisait à un peu d'amandes que le capitaine du vaisseau lui donna par charité.

Le mal croissait d'heure en heure, et la nature s'affaiblissait chaque jour ; mais son visage était toujours serein et son esprit calme. Il regardait tantôt le ciel, et tantôt le crucifix, en faisant des colloques amoureux avec son Dieu, non sans répandre beaucoup de larmes.

Il demeura en cet état jusqu'au 28 novembre, que la fièvre lui monta à la tête. Durant son délire, il ne parla que de Dieu et de son passage à la Chine, mais en des termes plus tendres et plus ardents que jamais.

Il s'entretient avec Dieu dans l'extrémité de son mal.

Il perdit ensuite la parole et ne la recouvra que trois jours après. Les forces lui manquèrent alors tout à fait, de sorte qu'on crut à tout moment qu'il allait passer. Il revint cepen-



dant encore, et, ayant l'esprit libre aussi bien que la parole, il recommença tout haut ses entretiens avec Dieu. Ce n'étaient qu'aspirations dévotes, que prières courtes, mais vives et affectueuses. Ceux qui l'assistaient n'entendaient pas tout ce qu'il disait, parce qu'il parlait toujours latin ; et Antoine de Sainte-Foi, qui ne le quitta point, a rapporté seulement que l'homme de Dieu répétait souvent : *Jesu, fili David, miserere meì;* et ces paroles qui lui étaient si familières : *O sanctissima Trinitas!* Il disait aussi, en invoquant la Reine du ciel : *Monstra te esse matrem.*

Il passa deux jours sans prendre nulle nourriture ; et, ayant fait porter dans le navire les ornements dont il se servait pour dire la messe, et les livres qu'il avait composés pour l'instruction des peuples de l'Orient, il se disposa à sa dernière heure, qui était fort proche.

Il annonce à un jeune Indien sa malheureuse destinée.

Outre Antoine de Sainte-Foi, il y avait auprès de lui un jeune homme indien, qu'il avait amené de Goa. Le saint, tout mourant, jeta les yeux sur ce jeune homme, et parut troublé en le regardant ; puis, avec un air de compassion, il dit par deux fois : *Ah! misérable!* et versa des larmes. Dieu fit connaître alors au père Xavier la funeste mort de l'Indien, qui, cinq ou six mois après, s'étant jeté dans des débauches honteuses, fut tué sur-le-champ d'un coup d'arquebuse ; si bien que l'esprit de prophétie accompagna le saint homme jusqu'au dernier soupir.

La mort du saint.

Enfin, le 2 décembre, qui était un vendredi, ayant les yeux tout baignés de larmes et tendrement attachés sur son crucifix, il prononça ces paroles : *In te, Domine, speravi ; non confundar in æternum ;* et, en même temps, saisi d'une joie céleste qui parut sur son visage, il rendit doucement l'esprit, vers les deux heures après midi, l'an 1552.

Son âge et sa figure extérieure.

Il avait quarante-six ans, et il en avait employé dix et demi dans les Indes. Sa taille était un peu au-dessus de la médiocre,

sa constitution robuste, son air également agréable et majestueux. Il avait le coloris beau, le front large, le nez bien proportionné, les yeux bleus, mais vifs et perçants, les cheveux et la barbe d'un châtain obscur. Ses travaux continuels le firent blanchir de bonne heure, et il était presque tout blanc la dernière année de sa vie. C'est sans doute ce qui a donné lieu à ses premiers historiens de le faire âgé de cinquante-cinq ans, avant qu'on eût des preuves certaines de son âge.

Les devoirs qu'on lui rend immédiatement après sa mort.

Quand on sut que le père François venait d'expirer, plusieurs du navire, et même des plus dévoués au gouverneur de Malaca, accoururent à la cabane. Ils lui trouvèrent le visage aussi vermeil que s'il eût été vivant, et, à la première vue, ils ne purent presque croire qu'il fût mort. Dès qu'ils l'eurent regardé de près, la piété se rendit en eux maîtresse de tous les autres sentiments : ils se mirent à genoux, lui baisèrent les mains avec révérence, et se recommandèrent même à lui les larmes aux yeux, comme ne doutant pas que son âme ne jouît de Dieu dans le ciel.

On l'enterre sans aucune cérémonie.

Le corps ne fut mis en terre que le dimanche suivant, vers le midi. Ses funérailles se firent sans aucune cérémonie, et, hors Antoine de Sainte-Foi, François d'Aghiar, et deux autres, personne n'y assista. Un historien des Indes a écrit que le froid insupportable qu'il faisait ce jour-là en fut cause; mais apparemment la crainte qu'eurent les gens du navire de s'attirer l'indignation du gouverneur de Malaca, y eut pour le moins autant de part que le froid. On lui ôta sa soutane toute déchirée, que les quatre qui lui rendirent les derniers devoirs divisèrent entre eux par dévotion, et on l'habilla de ses habits sacerdotaux.

Georges Alvarez eut ensuite soin de faire mettre le corps dans une caisse assez grande, à la manière des Chinois. Il fit remplir la caisse de chaux vive, afin que les chairs étant plus

tôt consumées, on pût emporter les os sur le vaisseau qui devait dans peu de mois retourner aux Indes.

A la pointe du port, une colline s'élevait, au pied de laquelle était un petit pré, où les Portugais avaient planté une croix. C'est proche de cette croix que le saint fut enterré. On dressa deux monceaux de pierre, l'un du côté de la tête, et l'autre du côté des pieds, pour marque du lieu de la sépulture.

Le crucifix miraculeux de la chapelle du château de Xavier

Cependant Dieu manifesta dans le royaume de Navarre la sainteté de son serviteur, par un événement miraculeux, ou plutôt par une cessation de miracles. En une petite chapelle du château de Xavier, il y avait un ancien crucifix de plâtre et de la hauteur d'un homme. La dernière année de la vie du saint, on vit ce crucifix suer du sang en abondance tous les vendredis, mais dès que Xavier fut mort, le sang cessa de couler.

Le crucifix se voit encore aujourd'hui au même endroit avec du sang caillé le long des bras et des cuisses, aux mains et au côté. Ceux qui l'ont vu ont appris sur les lieux que, parce que quelques personnes du pays avaient levé de longues traverses de ce sang, l'évêque de Pampelune a jeté une excommunication contre quiconque en ôterait quelque chose désormais. Ils ont su encore qu'on avait remarqué, selon les nouvelles qui venaient des Indes, que quand Xavier travaillait extraordinairement, ou qu'il était dans un grand péril, le crucifix distillait du sang de tous côtés; comme si, lorsque l'apôtre souffrait pour l'amour de Jésus-Christ, Jésus-Christ eût souffert pour lui à son tour, tout impassible qu'il est.

Deux mois et demi après la mort du saint homme, le navire qui était au port de Sancian étant sur le point de faire voile vers les Indes, Antoine de Sainte-Foi et Georges Alvarez prièrent le capitaine Louis Almeyda de ne pas laisser dans l'île ce qui restait du père François.

On le déterre

Un des gens d'Almeyda ouvrit le cercueil par l'ordre de son

et on trouve son corps sans aucune corruption

maître, le 17 février 1553, pour voir si les chairs étaient toutes consumées, et si l'on pourrait ramasser les os; mais ayant ôté la chaux de dessus le visage, il le trouva frais et vermeil, comme celui d'un homme qui dort doucement. Sa curiosité le porta à visiter le corps; il le trouva aussi très-entier et plein de suc : mais, pour s'éclaircir et s'assurer davantage, il coupa un peu de chair de la cuisse droite auprès du genou, et il vit le sang couler.

Il courut en même temps dire au capitaine ce qu'il avait vu, et lui porta ce petit morceau de chair qu'il avait coupé, qui était de la longueur d'un doigt. Tous aussitôt se transportèrent sur le lieu de la sépulture, et, ayant examiné curieusement le corps de tous côtés, ils le trouvèrent entier et sans aucune corruption. Les habits sacerdotaux dont il était revêtu n'avaient été nullement endommagés par la chaux; et, ce qui étonna le plus tout le monde, le saint corps exhalait une odeur si douce et si agréable, qu'au rapport de plusieurs qui étaient présents, les parfums les plus exquis n'en approchaient point, et qu'il paraissait que c'était une odeur céleste.

On met le corps du saint sur le navire pour le transporter aux Indes.

Alors ces gens qui, pour flatter la passion du gouverneur de Malaca, avaient maltraité le père Xavier pendant sa vie, l'honorèrent enfin après sa mort, et plusieurs lui demandèrent pardon avec larmes de l'avoir abandonné dans sa maladie par une lâche complaisance. Quelques-uns s'emportèrent contre don Alvare sans ménager rien, et il y en eut qui dirent tout haut ce que dit ensuite le vice-roi des Indes, don Alphonse de Norogna, qu'Alvare d'Atayde avait fait mourir le père François, et par ses persécutions à Malaca, et par la cruauté des siens à Sancian. Dans ces sentiments de piété, ayant remis sur le corps la chaux qu'on en avait ôtée pour le voir, ils portèrent au navire ce sacré dépôt, et mirent à la voile peu de temps après, s'estimant heureux de porter aux Indes un si grand trésor.

Ils arrivèrent à Malaca le 22 mars, sans avoir rencontré sur leur route nul de ces tourbillons terribles qui infestent toutes ces mers, comme si la présence du corps les eût dissipés. Avant que de gagner le port, ils envoyèrent la chaloupe pour avertir la ville du présent qu'ils venaient lui faire. Quoiqu'il n'y eût plus personne de la compagnie dans Malaca, et que la peste y fût très-violente, toute la noblesse et tout le clergé vinrent, avec Jacques Pereyra, jusqu'au rivage, recevoir le corps, chacun un cierge à la main, et ils le portèrent en cérémonie à l'église de Notre-Dame-du-Mont, suivis d'une foule de chrétiens, de mahométans et d'idolâtres, qui, à cet égard, semblaient tous n'avoir qu'une même religion.

Comment il est reçu à Malaca

Le seul don Alvare d'Atayde manqua de révérence pour le saint : il jouait actuellement dans son palais, lorsque la procession passa, et, au bruit du peuple, mettant la tête à la fenêtre, il traita la dévotion publique de simplicité et de sottise ; après quoi il se remit froidement au jeu. Mais son impiété ne demeura pas impunie, et les prédictions de l'homme de Dieu commencèrent bientôt à se vérifier.

La punition du gouverneur de Malaca

Le vice-roi des Indes, sur les plaintes qu'on lui fit des vexations tyranniques de don Alvare, le priva du gouvernement de Malaca, et, l'ayant fait amener à Goa comme prisonnier d'État, l'envoya en Portugal sous bonne garde. Là, tous ses biens furent confisqués à la chambre royale ; et, pour lui, il fut condamné à une prison perpétuelle. Avant que de partir des Indes, il avait une maladie honteuse, qui s'augmenta extrêmement en Europe, et dont il mourut enfin, sans aucun secours, tant la puanteur de son corps le rendit insupportable à tout le monde.

Pour Pereyra, qui avait sacrifié tout à la religion, et que le gouverneur dépouilla si injustement, le roi don Jean III lui rendit son bien avec usure, et le combla de faveurs les années suivantes, selon la prophétie de Xavier.

La ville de Malaca délivrée de la peste à l'arrivée du saint corps

Mais la dévotion du peuple fut récompensée sur-le-champ. La peste qui, depuis quelques semaines, désolait la ville, comme le saint l'avait prédit avant sa mort en écrivant au père François Perez, cessa tout à coup, en sorte que le mal ne se communiqua plus, et que ceux qui en avaient été frappés guérirent sans aucun remède. Outre la maladie contagieuse, la famine faisait mourir tous les jours une infinité de personnes. Ce second fléau fut détourné au même temps; car, avec le navire qui était chargé du corps de l'homme de Dieu, divers vaisseaux arrivèrent au port de Malaca, et y apportèrent toutes sortes de provisions et de vivres.

De quelle manière le corps du saint est traité à Malaca.

Des faveurs si considérables devaient obliger les habitants à honorer leur bienfaiteur d'une sépulture digne de lui. Cependant, soit que la crainte du gouverneur les retînt, soit que Dieu le permît pour la plus grande gloire de son serviteur, ayant tiré le corps du cercueil, ils l'enterrèrent hors de l'église, dans le lieu où l'on enterrait ordinairement les gens du commun.

Ils ne firent pas même la fosse assez grande, de sorte que, pressant le corps pour l'y faire entrer par force, ils rompirent quelque chose aux épaules, et il en sortit du sang qui répandit une odeur très-agréable. Ils furent encore si indiscrets que de fouler la terre qui couvrait le corps, et ils le meurtrirent en plus d'un endroit, comme si c'eût été la destinée du saint homme d'être tourmenté par les gens de Malaca pendant sa vie et après sa mort.

Ce sacré dépôt demeura ainsi sans honneur jusqu'au mois d'août, que le père Jean Beira vint de Goa pour retourner aux Moluques avec deux compagnons que le vice-provincial, Gaspard Barzée, lui avait donnés suivant l'ordre du père Xavier.

Comme il aimait tendrement le saint, il eut une très-sensible affliction de sa mort, et il ne put se résoudre à partir

pour les Moluques sans voir le corps dont on lui disait tant de merveilles. S'étant ouvert là-dessus à Jacques Pereyra et à deux ou trois autres amis du défunt, ils le déterrèrent secrètement une nuit. Le corps fut trouvé entier, frais et sentant très-bon, sans que l'humidité de la terre pendant cinq mois l'eût altéré le moins du monde ; on trouva même le linge qui avait été mis sur son visage, teint d'un sang vermeil.

On pense à transporter le saint corps à Goa

Un spectacle si surprenant les toucha, et ils ne crurent pas devoir remettre le corps en terre, dans le dessein qu'ils prirent de le transporter à Goa. Pereyra fit faire un cercueil d'un bois précieux, et, après qu'on l'eût garni d'un riche damas de la Chine, on y mit le corps enveloppé d'un drap d'or, avec un oreiller de brocard sous la tête. Le cercueil fut posé ensuite dans un lieu très-propre, qui n'était connu que de ces fidèles amis du père François ; et Dieu voulut bien déclarer par un miracle évident que leur zèle lui plaisait ; car un cierge qu'ils allumèrent devant le cercueil, et qui en moins de dix heures devait être consumé, dura dix-huit jours entiers, brûlant jour et nuit, et on prit garde que la cire qui dégoutta, pesait plus que ne faisait le cierge au commencement.

Cependant il se présenta une occasion pour le voyage des Moluques, tandis qu'on en attendait une pour le voyage de Goa. Beira partit donc plus embrasé que jamais du zèle des âmes, et rempli d'un nouvel esprit apostolique, que la vue du saint apôtre semblait lui avoir inspiré. Mais, des deux compagnons qu'on lui avait donnés pour la mission des Moluques, il en laissa un à Malaca pour la garde du sacré dépôt, et ce fut Emmanuel Tavora. Pierre d'Alcaceva vint dans le même temps du Japon, d'où il était envoyé à Goa pour les affaires de cette nouvelle chrétienté ; et tous deux, peu de temps après, conduisirent le saint corps sur le vaisseau de Lopé Norogna.

Le corps est

C'était un vieux bâtiment, si usé et si mal en ordre, que

mis dans un vieux navire, et ce qui arrive sur mer au navire.

personne n'osait s'embarquer dessus; mais quand on vint à savoir que ce navire devait porter le corps du père François, chacun s'empressa pour y avoir place, ne doutant pas qu'on y fût en sûreté, et les passagers n'eurent pas lieu de se repentir de leur confiance; car Dieu les délivra plus d'une fois miraculeusement du naufrage.

Une furieuse tempête jeta d'abord le navire sur des bancs de sable, et la quille y entra si avant qu'on ne pouvait en sortir, lorsque, contre toutes les apparences, il se leva du côté de la proue un vent qui dégagea le vaisseau; et, afin qu'on vît que c'était la main de Dieu qui agissait, ce souffle cessa en un instant, dès que la quille fut hors du sable.

Peu de temps après, à l'entrée du golfe de Ceylan, ils donnèrent impétueusement dans des écueils couverts. Le gouvernail ayant sauté de la violence du coup, on demeura engagé par la quille dans le rocher, et ce fut un miracle, que le navire qui était si vieux, ne se brisât point tout à fait.

Les matelots firent en cette rencontre ce qu'on fait ordinairement en un extrême péril; ils coupèrent les mâts à coup de hache; et, comme cela ne servit de rien, ils voulurent jeter toutes les marchandises dans la mer pour soulager le navire; mais la furie des flots qui le battaient de tous côtés et qui l'agitaient étrangement, ne leur permit pas de faire ce qu'ils voulaient.

Alors ils eurent recours à l'intercession du saint dont ils portaient le corps à Goa. L'ayant tiré de la chambre du pilote et posé sur le tillac, ils se mirent tous à genoux alentour avec des flambeaux allumés; et, comme si le père Xavier eût été encore vivant, et qu'il les eût vus et les eût ouïs, ils le conjurèrent de les sauver de la mort.

A peine leur prière fut-elle finie, qu'on entendit un grand bruit sous le vaisseau, et qu'on le vit en même temps dans le canal, par où ils jugèrent que le rocher s'était fendu et avait fait un passage libre au navire.

Comment le corps est reçu à Cochin, et le miracle qui se fait à Baticala.

Ils continuèrent ensuite leur route gaîment; et, ayant tourné vers le cap de Comorin, ils prirent terre à Cochin. Toute la ville vint rendre ses devoirs à son maître et à son père bien-aimé; et il n'est pas croyable quels furent les sentiments de piété que le peuple fit paraître. De Cochin ils firent voile jusqu'à Baticala. La femme d'Antoine Rodriguez, officier royal, qui était malade depuis longtemps, espéra de guérir, si elle pouvait voir le père François. Elle se fit porter au navire, et, à la vue du saint mort, elle recouvra sa santé en un instant. Non contente de sa guérison, elle voulut avoir une petite pièce du bout de la chasuble dont le père était revêtu, et on ne saurait s'imaginer combien elle guérit elle-même de malades avec cette précieuse relique.

Le navire étant à vingt lieues de Goa, et ne pouvant guère avancer à cause d'un vent contraire, le capitaine se mit dans la chaloupe avec quelques-uns de ses gens, et gagna la ville à force de rames, pour donner lui-même au vice-roi et aux pères de la Compagnie les premières nouvelles de la venue du saint corps. Le père Gaspard Barzée était mort, et le père Melchior Nugnez avait été déclaré son successeur en la charge de recteur du collége de Saint-Paul et en celle de vice-provincial des Indes, par la lettre que le père Xavier laissa fermée en partant pour la Chine, et qu'on ouvrit après la mort du père Gaspard, selon l'ordre de Xavier même.

On vient de Goa au devant du corps.

Le vice-roi fit donner incontinent une fuste légère à Nugnez, sur laquelle lui et trois autres de la Compagnie s'étant embarqués avec quatre jeunes hommes du séminaire, ils firent voile du côté de Baticala pour lever le corps du saint. Ils le reçurent au bruit de l'artillerie non-seulement du navire de Lopé, mais de six autres vaisseaux qui venaient de compagnie, et que le vent avait aussi arrêtés vers Baticala.

Le 15 mars de l'année 1554, la fuste prit terre à Rebendar, qui est à une demi-lieue de Goa. Elle demeura là le reste du

jour et toute la nuit, tandis qu'on se préparait dans la ville à faire une réception solennelle au saint apôtre des Indes.

En effet, le lendemain matin, qui était le vendredi de la semaine de la Passion, on vit venir six barques à rames, environnées de torches ardentes et ornées très-superbement, où était la fleur de la noblesse portugaise. Douze autres barques suivaient avec trois cents des principaux habitants, qui tenaient chacun un cierge à la main, et il y avait dans chaque barque des chœurs de musique et des instruments de toutes façons.

Toute l'escadre se divisa en deux ailes pour accompagner la fuste, qui prit le milieu. Le corps du saint, couvert du drap d'or de Pereyra, était sur la poupe sous un riche dais, avec des flambeaux allumés et de riches banderoles des deux côtés du bord.

Ils voguèrent ainsi vers Goa, mais lentement et en très-bel ordre. Toute la ville était sur le rivage, dans l'impatience de voir son bon Père. Dès qu'on l'aperçut de loin, ce ne furent que des cris d'allégresse et que larmes de dévotion. Quelques-uns, plus impatients que les autres, se jetèrent dans la mer, et, ayant gagné la fuste à la nage, l'accompagnèrent jusqu'au rivage en nageant toujours.

Comment le corps du saint est reçu à Goa.

Le vice-roi l'y attendait, escorté de ses gardes et du reste de la noblesse, du conseil royal et des magistrats, tous en habits de cérémonie. Dans le temps qu'on débarqua le saint corps, une compagnie de jeunes gentilshommes consacrés au service des autels, entonna le cantique *Benedictus, Dominus, Deus Israel*. Cependant on régla la procession, et on la commença de la sorte :

Quatre-vingt-dix enfants marchaient à la tête, vêtus de robes blanches, couronnés de fleurs, et tenant chacun à la main une branche d'olivier. La confrérie de la Miséricorde venait après avec un étendard magnifique. Le clergé suivait

les confrères, et précédait immédiatement le corps, qui était porté par les pères de la Compagnie. Le vice-roi, avec tout son cortége, fermait la marche, et était suivi d'une multitude innombrable de peuple. Toutes les rues étaient ornées de tapisseries, et, quand le bienheureux corps paraissait, on jetait des fleurs de toutes les fenêtres et de tous les toits.

Mais rien ne rendit la pompe plus célèbre que les miracles qui se firent alors; car il semblait qu'il s'exhalât de ce sacré corps une vertu salutaire avec une odeur céleste. Plusieurs malades, qui s'étaient fait apporter dans les rues, furent guéris à la vue du saint, et quelques-uns même qui ne purent quitter leur lit, recouvrèrent leur santé en invoquant seulement son nom. Jeanne Pereyra fut de ce nombre; après une maladie de trois mois, étant presque à l'extrémité, elle n'eut pas plus tôt imploré le secours du saint, qu'elle se sentit guérie parfaitement. Une autre jeune fille, qui était déjà à l'agonie, et qui tenait le cierge bénit à la main, ayant été recommandée par sa mère au serviteur de Dieu, revint tout d'un coup, et se leva en bonne santé, tandis que la procession passait. Les miracles qui se font durant la procession.

Après plusieurs tours, on gagna le collége de Saint-Paul, et on déposa le cercueil dans la grande chapelle de l'église. On avait fait un retranchement devant la chapelle contre la foule du peuple; mais ce retranchement fut bientôt rompu, malgré les soldats qui le défendaient. Le corps est mis dans l'église de Saint-Paul.

Pour apaiser le tumulte, il fallut montrer trois fois le saint et le tenir droit, afin que tout le monde le vît aisément. On jugea même à propos de le laisser trois jours découvert pour la consolation des habitants, qui ne se lassaient point de le regarder, et qui, en le regardant, étaient pénétrés d'une dévotion sensible.

Il se fit de nouvelles guérisons en présence du saint corps; des aveugles virent, des paralytiques marchèrent, et des Il se fait de nouveaux miracles en la pré-

sence du saint corps.

lépreux devinrent nets comme des enfants. A la vue de ces miracles, le peuple publiait tout haut les choses surprenantes qu'on savait du père Xavier; et son ancien compagnon Jean Deyro, alors religieux de Saint-François, qui se trouva là, raconta, en pleurant de tendresse et de dévotion, comme le saint lui avait prédit tout ce qui lui était arrivé. Cependant, ce jour-là, qui était un vendredi, les chanoines de la cathédrale chantèrent solennellement la messe de la Croix. Le lendemain, les religieux de Saint-François, que l'homme de Dieu avait toujours honorés et chéris extrêmement, vinrent chanter la messe de la Vierge dans l'église de la Compagnie. Après qu'on eut satisfait ainsi la dévotion publique, la nuit du dimanche le cercueil fut mis en un lieu élevé près du grand autel, du côté de l'Évangile.

Je ne dois pas omettre ici que le navire qui avait apporté à Goa un si précieux trésor, s'ouvrit de lui-même, et alla au fond de l'eau dès que les marchandises et les hommes furent débarqués, comme pour faire voir que Dieu ne l'avait conservé miraculeusement qu'en faveur de ce sacré corps, et qu'un vaisseau qui avait été employé à un usage si saint ne devait plus servir à rien de profane.

On fait dans les Indes des informations de la vie du saint.

Aussitôt qu'on sut en Europe la mort du père Xavier, on commença à y parler de la canonisation; et pour ce sujet, don Jean III, roi de Portugal, donna ordre au vice-roi des Indes, don François Barreto, de faire dresser des procès-verbaux de la vie et des miracles du serviteur de Dieu. Cela s'exécuta à Goa, à Cochin, à la côte de la Pêcherie, à Malaca, aux Moluques, et ailleurs; et des hommes de probité, mais éclairés et habiles, qui furent envoyés sur les lieux, ouïrent les témoins, et examinèrent les faits avec toute l'exactitude possible.

Les peuples l'invoquent, et ...erent ses images.

A la vérité, les peuples trouvèrent mauvais que ces informations se fissent, étant persuadés de la sainteté du père, et ne pouvant souffrir que l'on en doutât. Aussi n'attendirent-ils

pas que toutes les procédures ecclésiastiques fussent faites, ni que le Saint-Siége eût parlé, pour lui rendre un culte religieux; ils l'invoquaient tous dès lors dans leurs besoins, et particulièrement dans les périls où ils se trouvaient. Quelques-uns mirent son portrait à leur oratoire; et même l'archevêque de Goa, don Christophe de Lisbonne, car le siége épiscopal avait été érigé en archevêché; l'archevêque, dis-je, portait sur sa poitrine une petite image de Xavier, qu'il baisait souvent avec une tendresse respectueuse; et sa dévotion ne demeura pas sans récompense, car ayant été cruellement tourmenté de la pierre un mois entier, il fut guéri en un instant, et ne ressentit plus de douleurs.

Il arriva même que, dans plusieurs lieux des Indes, les nouveaux fidèles bâtirent des églises en l'honneur du père François, par une piété précipitée et indiscrète, que la bonne foi et la ferveur seules peuvent excuser.

On lui bâtit des églises en plusieurs endroits de l'Orient.

Parmi ces églises, il y en eut une fort célèbre dans la côte de Travancor. Les Sarrasins l'ayant ruinée avec onze autres anciennes, les chrétiens, qui ne pouvaient les rétablir toutes à cause de leur pauvreté, remirent seulement sur pied celle-là qui leur était la plus chère.

Au reste, en quelque lieu que fussent les églises dédiées au père François, il y avait un si grand concours de peuple pour honorer le saint homme, qu'au rapport de François Nugnez, vicaire de Coulan, il fallut faire en faveur des pèlerins un puits près de l'église bâtie à Coulan même. Nugnez dit aussi que celles qui étaient consacrées aux apôtres et à d'autres saints, perdaient leur titre en quelque façon, dès qu'on y avait exposé l'image de Xavier; et que le peuple, tournant toute sa dévotion vers lui, ne manquait pas de les appeler les églises du père François.

Mais ce qui est de plus admirable, les ennemis mêmes de Jésus-Christ le révéraient après sa mort comme ils avaient

Les éloges que les infidèles lui donnent, et les

honneurs qu'ils lui font.

fait pendant sa vie, et le nommaient l'homme des prodiges, l'ami du Ciel, le maître de la nature, le dieu de la terre. Quelques-uns faisaient de très-longs voyages, et venaient à Goa exprès pour voir son corps exempt de corruption, et qui, au mouvement près, avait toutes les apparences de la vie. Il y eut des gentils qui parlèrent de lui élever des autels; et quelques peuples de la secte de Mahomet lui dédièrent en effet une mosquée dans la côte occidentale de Comorin.

Le roi de Travancor, mahométan, lui bâtit aussi un temple superbe, et les infidèles avaient une telle révérence pour ce lieu où le grand père était honoré, qu'ils n'osaient y cracher à terre, si nous en croyons le témoignage des naturels du pays.

Les païens avaient coutume, pour confirmer la vérité, de tenir à la main un fer ardent, et de pratiquer d'autres superstitions pareilles; mais, depuis que le père François fut en une si grande vénération dans les Indes, ils juraient par son nom, et c'était entre eux la preuve la plus authentique qu'on disait vrai. On ne mentait pas même impunément en jurant de cette sorte, et Dieu autorisa plus d'une fois une pratique si religieuse par des prodiges manifestes. En voici un terrible exemple. Un idolâtre devait à un chrétien une grosse somme d'argent; comme il niait la dette, et qu'on ne pouvait le convaincre en justice, le chrétien l'obligea à jurer dans l'église sur l'image du père François. L'idolâtre fit un faux serment sans aucun scrupule; mais à peine fut-il retourné chez lui, que, jetant le sang en abondance par la bouche, il mourut dans des transports de fureur et de rage qui tenaient plus du démoniaque que du frénétique.

Combien il est honoré au Japon.

On ne rendait guère moins d'honneur à sa mémoire dans le Japon que dans les Indes. Les chrétiens du royaume de Saxuma gardaient religieusement une pierre sur laquelle il avait souvent prêché, et la montraient comme quelque chose

de précieux. La maison où il avait demeuré à Amanguchi était regardée comme un lieu saint, et on la conserva toujours parmi les guerres sanglantes qui ruinèrent plusieurs fois la ville.

Au reste, les Indiens et les Japonais ne furent pas les seuls peuples qui honorèrent le père Xavier après sa mort. L'odeur de sa sainte vie se répandit au delà des mers, en d'autres contrées infidèles où il n'avait point été; et Alphonse Léon Barbuda, qui a parcouru les côtes d'Afrique, rapporte que, dans les royaumes de Sofala, au delà du fleuve de Cuama, et dans les îles d'alentour, le nom du père François était très-célèbre, et que les Mores y parlaient de lui comme d'un homme merveilleux.

Tant de témoignages si illustres et si peu suspects engagèrent tout de nouveau le roi de Portugal à solliciter la canonisation du saint homme; et, dans cette vue, on fit un recueil fort ample de ses vertus, dont voici l'extrait.

Son don d'oraison.

Tous les emplois extérieurs ne détournaient pas le père Xavier de la contemplation des choses divines. Étant à Goa, il se retirait d'ordinaire, après le dîner, dans le clocher de l'église, pour n'être interrompu de personne, et il s'entretenait là deux heures avec Dieu. Mais, parce qu'il n'était pas assez maître de lui-même en ces rencontres pour régler son temps, et qu'il devait quelquefois sortir, il chargea un jeune homme du séminaire de Sainte-Foi, nommé André, de venir l'avertir quand les deux heures qu'il s'était prescrites seraient passées.

Un jour que le père avait à parler au vice-roi, André étant allé pour l'avertir, le trouva assis sur un petit siége, les deux mains en croix devant l'estomac, et les yeux attachés au ciel. Quand il l'eut regardé quelque temps à son aise, il l'appela; mais voyant que le père ne répondait point, il parla plus haut et fit du bruit. Tout cela fut inutile, Xavier ne remua point, et

André s'en alla, se faisant scrupule de troubler le repos d'un homme qui lui paraissait avoir l'air d'un ange et goûter les délices des bienheureux. Il retourna néanmoins deux heures après, et il le trouva dans l'état où il l'avait laissé. La crainte qu'eut le jeune homme de ne pas faire son devoir, s'il s'en allait une seconde fois sans se faire entendre, l'obligea de tirer le père et de le secouer. Xavier étant revenu enfin à lui, témoigna d'abord s'étonner que deux heures fussent déjà passées; mais ayant su qu'il y en avait plus de quatre qu'il était là, il sortit avec André pour aller au palais du vice-roi. A peine eut-il mis le pied hors du logis, qu'il fut ravi en esprit. Après avoir fait plusieurs tours sans savoir où il allait, il retourna sur ses pas lorsque la nuit commençait à venir, et il dit à son compagnon : *Mon fils, nous verrons une autre fois le gouverneur; Dieu a voulu que cette journée fût toute pour lui.*

Allant une autre fois par les rues de la même ville, il était tellement occupé de Dieu, qu'il ne s'aperçut pas d'un éléphant furieux qui faisait fuir tout le monde. On eut beau lui crier qu'il se détournât, il n'entendit rien, et l'éléphant passa assez près de lui sans qu'il y prît garde.

Dans ses voyages de mer, il vaquait réglément à l'oraison depuis minuit jusqu'au lever du soleil; et de là vint que les matelots disaient qu'on n'avait rien à craindre durant ce temps-là, parce que le père François gardait le vaisseau, et que les tempêtes n'osaient s'élever tandis qu'il parlait à Dieu.

Un homme de Manapar, chez qui il logeait, et qui l'observait la nuit à diverses heures, le trouvait toujours à genoux au pied d'un crucifix, et voyait souvent la chambre éclairée des rayons qui lui sortaient du visage.

Lorsqu'il séjournait en des villes de chrétiens, le peu de repos qu'il donnait à la nature, il le prenait ordinairement dans l'église, afin d'être plus près du saint Sacrement, devant lequel il priait le reste de la nuit. Mais dans les pays où il

n'y avait point encore d'église, il passait dehors la plus grande partie des nuits ; et rien n'élevait tant son esprit à Dieu, que la vue du ciel tout semé d'étoiles, ainsi qu'il disait lui-même.

Le pape lui avait permis, en considération de ses emplois et de ses travaux apostoliques, de dire un bréviaire qui était plus court que le romain, et qui n'avait jamais que trois leçons : on l'appelait l'Office de la croix, et on l'accordait aisément en ce temps-là aux personnes fort occupées. Néanmoins, Xavier n'usa jamais de sa permission, quelques affaires qu'il eût pour le service de Dieu : au contraire, avant que de commencer chaque heure canoniale, il disait toujours l'hymne, *Veni, Creator*, et on remarquait qu'en le disant, son visage s'allumait, comme si l'Esprit saint qu'il invoquait, fût visiblement descendu sur lui.

Il célébrait tous les jours le sacrifice de la messe avec la même révérence et la même dévotion qu'il le célébra la première fois, et c'était d'ordinaire au point du jour. Les douceurs célestes qui inondaient son âme à l'autel, se répandaient jusque sur les assistants ; et Antoine Andrada racontait de lui-même qu'étant jeune soldat, il sentait une telle satisfaction intérieure toutes les fois qu'il servait la messe au père Xavier, que, pour cela, il cherchait l'occasion de la lui servir.

Au milieu d'un entretien avec les personnes du monde, le saint homme était quelquefois appelé de Dieu par certaines illustrations subites qui l'obligeaient de se retirer ; et, quand on le cherchait après, on le trouvait, ou devant le saint Sacrement, ou en un lieu solitaire, abîmé dans une contemplation profonde, souvent suspendu en l'air, avec des rayons autour du visage. Plusieurs témoins oculaires ont déposé de ce fait ; mais quelques-uns disent qu'au commencement ils voyaient le saint à genoux et immobile, qu'ils remarquaient

ensuite qu'il s'élevait peu à peu de terre, et qu'alors, saisis d'une sainte horreur, ils ne pouvaient le regarder fixement, tant son visage était lumineux. D'autres protestent que, quand il leur parlait des choses de Dieu, ils s'apercevaient qu'il s'éloignait d'eux tout à coup, et que son corps montait de lui-même en haut.

Ces ravissements extraordinaires, qui tiennent quelque chose de la gloire des bienheureux, lui arrivaient de temps en temps durant le sacrifice de la messe, lorsqu'il venait de prononcer les paroles de la consécration ; et on le vit élevé de la sorte, particulièrement à Malaca et à Méliapor. Il le fut encore plusieurs fois à Goa, en communiant le peuple ; et, ce qui est remarquable, comme c'était sa coutume de donner la communion à genoux, il paraissait élevé de terre dans cette posture.

Pour les extases communes, il en avait presque tous les jours, surtout à l'autel et après le sacrifice de la messe, de sorte que souvent on ne pouvait le faire revenir en le tirant par sa robe et en le secouant avec violence.

Les délices qu'il goûtait alors ne peuvent être comprises que par les âmes à qui Dieu fait des faveurs pareilles. Chacun néanmoins voit bien que, si l'homme peut jouir sur la terre des plaisirs du ciel, c'est lorsque l'âme, transportée hors d'elle-même, est plongée et comme perdue en Dieu. Dans ce bienheureux état, les plus longs espaces de temps ne semblent qu'un moment ; toutes les grandeurs du monde disparaissent à la vue de l'éternité ; on oublie le sommeil et la nourriture ; on ne voit et on n'entend rien ; parce que le corps étant devenu en quelque façon insensible, comme si l'âme en était séparée, les sens demeurent privés de leurs fonctions, et toutes les puissances naturelles paraissent éteintes.

Mais ce n'était pas seulement pendant ces transports extatiques que Xavier était uni intimement à Notre-Seigneur. Au

fort du travail, il avait l'esprit recueilli en Dieu, sans être jamais dissipé ni par la multitude, ni par l'embarras des affaires, si bien qu'il était tout entier dans ce qu'il faisait, et dans Celui pour l'honneur duquel il travaillait.

Son amour envers Dieu

Une si intime et si continuelle union ne pouvait venir que d'une tendre charité ; aussi le divin amour l'embrasait-il tellement, qu'on lui voyait d'ordinaire le visage tout en feu, et que, pour tempérer les ardeurs du dedans et du dehors, il fallait lui jeter de l'eau dans le sein. Souvent, en prêchant ou en marchant, il se sentait si épris et si enflammé, que ne pouvant soutenir cet embrasement intérieur, il ouvrait sa soutane tout à coup devant l'estomac, et c'est ce qu'on lui a vu faire en plusieurs rencontres dans les places publiques de Malaca et de Goa, dans le jardin du collége de Saint-Paul et sur le rivage de la mer.

Il lui échappait à toute heure de la bouche des paroles vives et ardentes, qui étaient comme les étincelles de ce feu sacré dont son cœur brûlait. Par exemple : *O très-sainte Trinité! ô mon Créateur! ô mon Jésus! ô Jésus! l'amour de mon cœur!* il les disait en latin pour n'être pas entendu du peuple ; et, étant à la côte de la Pêcherie, au royaume de Travancor et aux Moluques, on lui entendait dire tant de fois le jour : *O sanctissima Trinitas!* que les barbares les plus idolâtres, quand ils se trouvaient dans un grand péril, ou qu'ils avaient sujet de s'étonner de quelque chose, proféraient les mêmes paroles sans y rien entendre, sinon que c'étaient des mots sacrés et mystérieux.

Le sommeil n'interrompait point ces tendres aspirations, et on lui entendait dire toutes les nuits : *O mon Jésus, l'amour de mon cœur!* ou d'autres paroles pleines de tendresse qui marquaient la disposition de son âme.

Étant même hors de lui par la violence d'une fièvre chaude, au Mozambique et à Sancian, il parlait de Dieu et à Dieu avec

plus d'ardeur que jamais, en sorte que son délire semblait n'être qu'un redoublement d'amour.

Il était si sensible aux intérêts de Sa Majesté divine, que, touché très-vivement des péchés énormes qui se commettaient dans le nouveau monde, il écrivit à un de ses amis en ces termes : « J'ai quelquefois la vie en horreur, et j'aime » mieux mourir que de voir tant d'outrages faits à Jésus-» Christ, sans pouvoir ni les empêcher ni les réparer. »

Au reste, pour entretenir toujours le feu de l'amour divin, il avait sans cesse devant les yeux les souffrances de Notre-Seigneur. A la vue des plaies et du sang d'un Dieu crucifié, ce n'étaient que larmes, que soupirs, que langueurs et qu'extases amoureuses. Il brûlait de rendre au Sauveur vie pour vie, car le martyre a toujours été sa passion, et ses sentiments en sont une preuve. « Il arrive quelquefois par une » grâce singulière de la divine bonté, dit-il en une de ses let-» tres, que pour le service de Dieu, nous courons des périls » de mort; mais il faut se souvenir que nous sommes nés » mortels, et qu'un chrétien ne doit souhaiter rien davantage » que de mourir pour Jésus-Christ. »

De là venait la joie qu'il avait quand les fidèles répandaient leur sang pour la foi, et il écrivit aux pères de Rome, à l'occasion du massacre des Manarois baptisés : « Il faut nous » réjouir avec Jésus-Christ de ce que les martyrs ne man-» quent pas, même en notre temps, et le remercier de ce » que, voyant si peu de personnes faire un long usage de » ses grâces pour leur salut, il permet que le nombre des » bienheureux se remplisse par la cruauté des hommes. »

« Il est venu de très-bonnes nouvelles des Moluques, dit-il » ailleurs dans l'ardeur de son amour : ceux qui y travaillent » souffrent beaucoup, et sont continuellement en danger de » perdre la vie. Je m'imagine, ajoute-t-il, que les îles du More » donneront plusieurs martyrs à notre Compagnie, et qu'on

» les appellera bientôt les îles du Martyre. Que nos frères » donc qui désirent de verser leur sang pour Jésus-Christ, » aient bon courage et se réjouissent par avance, car enfin » voilà un séminaire de martyrs tout prêt pour eux, et ils » auront là de quoi satisfaire leurs désirs. » Lib 3 Ep 11

Le même amour qui lui faisait souhaiter de mourir pour Dieu, le faisait soupirer après la vue et la possession de Dieu; il ne parlait que du paradis, et il finissait presque toutes ses lettres par un désir de s'y voir avec ses frères.

Sa charité envers le prochain

Mais sa charité ne se bornait pas à des sentiments et à des paroles; elle paraissait dans ses œuvres, et s'étendait au service du prochain. Xavier semblait n'être né que pour le soulagement des misérables. Il aimait les pauvres avec tendresse; et les servir, c'est ce qu'il appelait ses délices. Il cherchait non-seulement de quoi les nourrir, mais encore de quoi les régaler; et il tirait pour cela des Portugais les douceurs les plus exquises qui leur venaient de l'Europe.

Il n'avait point honte d'aller par la ville avec un sac sur l'épaule, mendiant du linge pour les soldats qui étaient blessés : il pansait leurs plaies, et il le faisait avec d'autant plus d'affection, qu'elles étaient plus sales et plus puantes. S'il rencontrait dans les rues quelque gueux abattu de maladie ou mourant de faim, il le prenait entre ses bras, le portait à l'hôpital, lui préparait des remèdes, et lui apprêtait à manger lui-même.

Quoique tous les malheureux lui fussent fort chers, il assistait particulièrement les prisonniers des charités qu'on lui faisait; et dans Goa, qui était le commun tribunal des Indes, il employait un jour de la semaine en faveur de ceux qui étaient accablés de dettes. S'il n'avait pas de quoi payer entièrement les créanciers, il les apaisait par ses honnêtetés, et les obligeait quelquefois à relâcher une partie de la somme qui leur était due.

Les pauvres, d'une voix commune, l'appelaient leur père; et il les regardait aussi comme ses enfants. On ne lui donnait rien qui ne passât de ses mains dans celles des membres de Jésus-Christ, jusqu'à se priver de ce qui lui était nécessaire. Il ramassait partout des aumônes, non-seulement pour subvenir aux besoins de la vile populace qui se contente de peu, mais pour soutenir des familles honorables qu'un ou deux naufrages ruinaient tout d'un coup, et pour faire subsister plusieurs filles de bonne maison que la pauvreté mettait en danger de se perdre.

La plus grande partie des miracles que le saint faisait en tant d'occasions, n'était que pour remédier aux calamités publiques ou pour guérir les maux des particuliers; et ce fut dans le même esprit, qu'étant un jour fort appliqué à entendre les confessions des fidèles de Goa, il sortit brusquement du confessionnal et de l'église, emporté par un mouvement intérieur dont il ne fut pas le maître. Après avoir fait plusieurs tours par la ville, sans savoir où il allait, il rencontra je ne sais quel homme inconnu, et l'ayant embrassé tendrement, il le conduisit au collége de la Compagnie. Là, ce misérable, que le désespoir portait à s'ôter la vie, rentrant en lui-même, donna au père le cordeau qu'il tenait caché, et avec lequel il voulait se pendre. Le père sachant que l'extrême misère avait jeté ce pauvre homme dans une noire mélancolie, le consola, le retint quelque temps au collége, et lui fournit enfin abondamment de quoi entretenir sa famille.

Il ne cessait point de recommander ses amis et ses bienfaiteurs à Dieu; il le priait jour et nuit pour la prospérité du roi de Portugal, Jean III, qu'il appelait le véritable protecteur de toute la Compagnie de Jésus. Mais ceux qui persécutaient le saint avaient plus de part à ses prières que les autres; et dans le temps qu'il fut traité si indignement par le gouverneur de Malaca, il offrait tous les jours pour lui le sacrifice de la messe.

Il disait que rendre le bien pour le mal, c'était se venger d'une manière divine : il se vengea de la sorte à l'égard du gouverneur de Comorin, et une de ses lettres en fait foi. « Mon très-cher frère en Jésus-Christ, écrivit-il au père Mansilla, j'apprends de tristes nouvelles, que le navire du gouverneur est brûlé, que ses maisons l'ont été aussi, qu'il » s'est retiré dans une île dépouillée de tout, et qu'à peine » a-t-il de quoi vivre. Je vous prie, par la charité chrétienne, » d'aller au plus tôt à son secours avec vos chrétiens de Punical : ramassez tout ce que vous pourrez de barques, et » chargez-les de toutes sortes de provisions. J'écris fortement aux chefs du peuple qu'ils vous fournissent toutes les » choses nécessaires, surtout de l'eau douce, qui est si rare » dans ces îles désertes, comme vous savez. J'irais en personne secourir le gouverneur, si je croyais que ma présence lui fût agréable; mais il me hait depuis peu, et il a » écrit qu'il ne pouvait dire, sans un grand scandale, tous » les maux que je lui ai faits. Dieu et les hommes savent si » jamais je lui ai fait aucun mal. »

La charité de Xavier envers le prochain a paru principalement dans ce qu'il a fait pour la conversion des âmes. Il est difficile de compter tous ses voyages de mer et de terre; et si l'on voulait en prendre la peine, on croirait qu'il n'a eu le temps que de voyager. Sans parler de ses voyages de France en Italie et d'Italie en Portugal, il alla de Lisbonne au Mozambique, du Mozambique à Melinde, à Socotora, et enfin à Goa. De Goa, il passa au cap de Comorin et à la côte de la Pêcherie; il vint de là à Cochin, et étant repassé à Goa, il retourna à la Pêcherie, entra bien avant dans les terres, et revint ensuite à la Pêcherie, d'où il gagna le royaume de Travancor vers l'occident.

Son zèle des âmes.

Après avoir parcouru ces côtes, il fut une seconde fois à Cochin et à Goa; de Goa il prit le chemin de Cambaye; et ayant

traversé tout le pays qui s'étend depuis l'embouchure de l'Inde jusqu'à Cochin, il fit le tour du cap de Cori, et alla aux îles de Ceylan, de Manar et des Vaches. Il s'embarqua là pour Négapatan, et de Négapatan il entreprit le voyage de Méliapor, le long des côtes de Coromandel. De Méliapor, il fit voile à Malaca, de Malaca il descendit vers l'équateur, et l'ayant passé, il entra dans l'hémisphère austral jusqu'à l'île de Banda, et à celles d'Amboine, de Nuliager, d'Ulate, de Baranura, de Rosalao, et d'autres sans nom, inconnues aux gens de mer et aux géographes.

Ayant tourné ensuite du côté des Moluques, il alla à Ternate, et de Ternate aux îles du More. Il reprit la route de Ternate et d'Amboine, repassa la ligne équinoxiale, et revint à Malaca, d'où s'étant remis en mer, il aborda au port de Cochin; mais à peine fut-il arrivé, qu'il partit pour la côte de la Pêcherie et pour l'île de Ceylan. Après, il retourna à Goa, et tira plus bas, sur la même côte, vers Bazain. De Bazain, il retourna encore à Goa et à Cochin. Il alla tout de nouveau de Cochin à Goa, et de Goa à Cochin; de là, suivant toute la côte jusqu'au cap de Comorin, il fit voile vers Malaca. Y ayant fait peu de séjour, il continua sa route vers le nord, et, côtoyant certaines îles à la vue de la Chine, il parvint enfin au Japon. Après y avoir fait plusieurs courses pendant deux années, de Cangoxima à Firando, de Firando à Amanguchi, d'Amanguchi à Méaco, de Méaco à Amanguchi, et d'Amanguchi à Bungo, il se remit en mer, toucha à l'île de Sancian, et fut porté par la tempête à l'île de Mindanao, une des Philippines. Il alla encore à Malaca et à Goa. De Goa il repassa pour la cinquième fois à Malaca, et de là gagna Sancian, qui fut le lieu de sa mort.

Voilà la suite des voyages de l'apôtre des Indes, François Xavier. Je n'ai point parlé d'un grand nombre d'îles et de terres où nous savons qu'il a porté la lumière de l'Évangile; je n'en ai, dis-je, point parlé, parce qu'on ne sait pas pré-

cisément le temps auquel il fit ces voyages. Je n'entreprends pas, au reste, de compter les lieues qu'il a faites ; la supputation serait difficile, et je me contente de dire en général que, selon les règles des géographes qui ont mesuré exactement le globe terrestre, si on mettait bout à bout toutes les courses de Xavier, il y aurait de quoi faire plusieurs fois le tour de la terre.

Cependant, le moins qu'il faisait dans ses voyages, c'était de voyager ; et ceux qui l'ont pratiqué le plus, disent de lui ce que saint Chrysostôme disait de saint Paul, qu'il a parcouru avec une vitesse incroyable, et comme en volant, non sans travailler, ni sans aucun fruit, mais prêchant, baptisant, confessant, disputant contre les gentils, déracinant l'idolâtrie, réformant les mœurs, et établissant partout la piété chrétienne. Ses travaux apostoliques étaient accompagnés de toutes les incommodités de la vie ; et si l'on en croit les gens qui l'ont observé de près, c'était un miracle continuel qu'il pût vivre ; ou plutôt le plus grand miracle de Xavier n'était pas d'avoir ressuscité tant de morts, mais de n'être pas mort lui-même de fatigue pendant dix ans.

Son zèle seul le soutenait ; mais, quelque pénibles que fussent les fonctions de son ministère, il s'en acquittait avec tant d'inclination et tant de joie, qu'au rapport du père Melchior Nugrez, il semblait faire naturellement tout ce qu'il faisait. Voici les propres paroles de Nugnez : *Le père maître François, en travaillant au salut des Sarrasins et des idolâtres, paraissait agir non par une vertu infinie ou acquise, mais par un mouvement naturel, car il ne pouvait vivre, ni prendre de plaisir que dans les occupations évangéliques : il y trouvait même son repos, et pour lui ce n'était pas travailler que de conduire les âmes à la connaissance et à l'amour de son Dieu.*

Ainsi, dès qu'il y avait la moindre apparence que la foi pût être plantée dans quelque nouveau royaume de gentils, il y

volait, malgré toutes les difficultés qui se présentaient. On ne peut pas dire au vrai le nombre des infidèles qu'il a convertis : l'opinion commune est que ce nombre passe sept cent mille ; mais il ne faut pas croire pour cela qu'il les instruisît légèrement. Avant que de les baptiser, il leur enseignait à fond les principes de la foi. Selon la différence des états, ses instructions étaient différentes : il en avait de propres pour les jeunes personnes, pour les femmes mariées, pour les veuves, pour les serviteurs et pour les maîtres.

Il ne passait point d'un lieu à un autre, que la foi ne fût assez établie pour se maintenir d'elle-même. Et en effet, de tous les pays qu'il fit chrétiens, on n'en sait aucun qui soit retombé dans l'idolâtrie, hors la ville de Tolo ; encore ne fut-ce que pour peu de temps : mais on sait bien que des peuples qui, depuis quinze ou seize ans, n'avaient vu ni prêtre, ni nul chrétien étranger, se sont trouvés instruits dans la religion, et fervents dans la pratique des bonnes œuvres, comme s'ils n'eussent fait que de recevoir le baptême. On sait que plusieurs de ces fidèles n'étaient pas moins fermes en leur croyance que le seigneur de l'île de Rosalao, à qui Pedro Martinez proteste avoir ouï dire que, quand tout le monde se mettrait en armes contre lui, on n'arracherait jamais de son cœur les sentiments que le père François lui avait inspirés.

Nous savons encore que quelques-uns ayant été faits esclaves par les païens, ont conservé leur foi pure au milieu du paganisme, et ont mieux aimé perdre la vie dans les tourments, que de renoncer à Jésus-Christ. Il avait coutume de demander tous les jours instamment à Dieu, dans le sacrifice de l'autel, la conversion des gentils, et il disait pour cela une oraison très-dévote qu'il avait composée en latin. La voici en notre langue :

O Dieu éternel, Créateur de toutes choses, souvenez-vous que les âmes des infidèles sont l'ouvrage de vos mains, et que c'est à

votre ressemblance qu'elles sont créées. Voilà, Seigneur, que l'enfer s'en remplit à la honte de votre nom. Souvenez-vous que Jésus-Christ votre Fils a souffert pour leur salut une mort très-cruelle; ne permettez plus, je vous prie, qu'il soit méprisé des idolâtres. Laissez-vous fléchir par les prières de l'Église sa très-sainte épouse, et souvenez-vous de votre miséricorde. Oubliez, Seigneur, leur infidélité, et faites en sorte qu'ils reconnaissent enfin pour leur Dieu notre Seigneur Jésus-Christ, que vous avez envoyé au monde, et qui est notre salut, notre vie, notre résurrection, par lequel nous avons été délivrés des enfers, et à qui soit la gloire durant les siècles des siècles.

Les diverses industries de son zèle

Les industries dont usait le saint pour convertir les peuples de l'Orient, ou pour affermir leur conversion, étaient de plus d'une sorte. Dans les lieux où il prêchait l'Évangile, il plantait de grandes croix sur le rivage de la mer, sur les collines et sur les chemins publics, afin que la vue de ce signe du salut donnât aux gentils la curiosité de savoir ce que c'était, ou leur inspirât de saintes pensées, s'ils avaient déjà entendu parler de Jésus-Christ.

Comme il ne pouvait pas prêcher toujours, ni en tous lieux, il écrivit plusieurs instructions touchant la foi et les mœurs, les unes plus amples, les autres plus courtes, toutes dans la langue des nations converties, et c'était sur ces instructions écrites que les enfants apprenaient à lire. Le saint composa aussi des chansons dévotes, et mit en chant l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et le Symbole des apôtres. Il bannit par là toutes les chansons impudiques que les nouveaux chrétiens savaient avant leur baptême; car celles de Xavier plaisaient tant aux hommes, aux femmes et aux enfants, qu'on les chantait jour et nuit dans les maisons et à la campagne.

Mais de tous les moyens qu'employa le père pour la conversion des infidèles, voici peut-être le plus efficace. Dès qu'il

entrait dans un pays idolâtre, il tâchait de gagner à Dieu les personnes remarquables par leur dignité ou par leur naissance, et surtout les rois, non-seulement parce que l'honneur de Jésus-Christ demandait que les têtes couronnées lui fussent soumises, mais parce qu'en convertissant le prince il convertissait le peuple, tant l'exemple des souverains a de pouvoir sur les sujets dans tous les pays du monde.

Il se communiquait indifféremment à toutes sortes de personnes, si ce n'est qu'il était plus familier avec les plus grands pécheurs, ne faisant pas semblant de savoir que ce fussent des concubinaires, des blasphémateurs et des sacriléges. Il en usait de la sorte, principalement envers les soldats, qui étaient plus libertins et plus débauchés aux Indes qu'ils ne sont ailleurs. Car, afin qu'ils n'eussent aucun ombrage de lui, il se mêlait parmi eux; et, parce que quelquefois, quand ils le voyaient paraître, ils cachaient leurs cartes et leurs dés, il leur disait qu'ils n'étaient pas des religieux, et qu'ils ne pouvaient pas prier Dieu tout le jour; que les tromperies, les querelles, les emportements et les blasphèmes étaient défendus aux joueurs, mais que le jeu n'était pas défendu aux soldats.

Il jouait même quelquefois aux échecs par complaisance, quand les personnes qu'il voulait retirer du vice aimaient ce jeu; et un gentilhomme portugais nommé don Diègue Norogna en eut un jour assez méchante opinion de lui. Ce gentilhomme, qui avait ouï parler de Xavier comme d'un saint, et qui souhaitait fort de le voir, se trouva avec lui sur une galère. Comme il ne le connaissait pas, il se le fit montrer; mais il fut bien surpris de le voir jouant aux échecs avec un soldat; car il s'était imaginé un homme recueilli et austère, qui ne paraissait en public que pour parler de l'éternité ou pour faire des miracles. *Quoi donc*, dit Norogna tout scandalisé, *cet homme est un saint! Pour moi, je n'en crois rien*, ajouta-t-il, *et je suis bien trompé, si ce n'est un prêtre comme un autre.* Don Pedro de

Castro, qui était du même voyage, eut beau dire à Norogna, son parent, les grandes choses que le père François avait faites ; Norogna ne changea point de pensée, parce qu'il voyait toujours le père fort gai. Étant tous descendus à terre sur la côte du Malabar, il s'aperçut que Xavier gagnait seul un bois qui n'était pas loin du rivage, et il envoya après lui un de ses valets pour l'épier. Le valet trouva l'homme de Dieu suspendu en l'air, les yeux attachés au ciel, et le visage rayonnant. Il courut avertir son maître, qui vint aussitôt, et qui vit lui-même ce qu'on lui avait rapporté. Alors Norogna comprit que Xavier était un saint, et que la sainteté n'était pas incompatible avec des manières agréables. C'était par ce procédé que l'apôtre des Indes attirait à lui des gens de guerre avant que de les gagner à Dieu.

Il gardait à peu près la même méthode avec les marchands, car il semblait n'avoir rien plus à cœur que leurs intérêts ; il bénissait les vaisseaux qu'ils faisaient partir pour le commerce, et il leur en demandait souvent des nouvelles, comme s'il eût été en société avec eux ; mais, tandis qu'il leur parlait de ports, de vents et de marchandises, il détournait adroitement le discours sur les biens du ciel. *A quoi pensons-nous*, leur disait-il, *de nous amuser aux trésors fragiles de la terre, comme s'il n'y avait point d'autre vie que la vie présente, ni d'autres richesses que l'or du Japon, les soies de la Chine et les épiceries des Moluques? Eh! que sert à un homme*, poursuivait-il, *de gagner tout l'univers et de perdre son âme?* Ces paroles, dont le père Ignace s'était servi pour le détacher du monde, lui étaient très-familières, et il les employait à toute heure.

A l'égard des nouveaux chrétiens, il avait une conduite toute paternelle ; il souffrait leurs manières rudes et barbares, et n'exigeait pas plus d'eux au commencement que ce qu'on pouvait attendre de gens fort mal nés et envieillis dans le vice. Comme ils étaient presque tous pauvres, il avait un soin

particulier de leurs familles, et il obtint du roi de Portugal que les Paravas fussent déchargés de certains tributs excessifs qu'on leur faisait payer chaque année. Il les défendit plus d'une fois de la fureur des peuples voisins qui leur faisaient la guerre en haine de la foi, et obligea le gouverneur des Indes d'envoyer une armée royale à leur secours; il les sauva même de la violence des officiers qui les tyrannisaient par avarice, et il mit des bornes aux injustes exactions de ces ministres avares, en les menaçant d'écrire contre eux au roi Jean III, et au cardinal infant, qui était grand inquisiteur.

La condescendance de son zèle, et ce que la conversion des pécheurs lui coûtait.

Comme l'impureté régnait fort aux Indes parmi les Portugais, il s'appliquait particulièrement à les retirer de leur vie voluptueuse. Sa première règle pour y réussir, était de s'insinuer dans l'esprit non-seulement des concubinaires, mais des concubines; il en venait à bout par des airs honnêtes qui n'avaient rien de farouche, par des paroles obligeantes, et quelquefois par de bons offices. Il ne faut pas toutefois s'imaginer que la conversion des pécheurs ne lui coûtât que cela. Avant que de traiter avec eux de l'affaire de leur salut, il en traitait avec Dieu au pied des autels; mais, pour rendre ses prières plus efficaces, il y joignait toute sorte d'austérités.

Ayant su que trois soldats portugais de la garnison d'Amboine vivaient depuis cinq ou six ans dans un étrange libertinage, il gagna leurs bonnes grâces par ses manières douces et complaisantes, et il fit si bien que ces soldats, tout débauchés qu'ils étaient, le logèrent avec eux durant un carême entier, tant sa belle humeur les charma. Mais, tandis qu'il paraissait le plus gai du monde, pour ne les pas effrayer, il faisait de rigoureuses pénitences pour obtenir du Ciel leur conversion, et il traita son corps si cruellement, qu'il en fut un mois très-malade.

Quand Xavier avait réduit les pécheurs au point qu'il voulait, c'est-à-dire quand il les avait engagés à se confesser, ils

ne lui coûtaient guère moins qu'auparavant. Il demandait toujours à Dieu leur persévérance avec larmes ; et souvent, après leur avoir donné une légère pénitence, il acquittait le reste de leurs dettes par des disciplines sanglantes.

Que, s'il rencontrait des esprits rebelles et intraitables, il ne les abandonnait pas pour cela ; au contraire, il les recherchait, et dans les rencontres il leur faisait meilleur visage que jamais, afin de leur faire entendre qu'il était prêt à les recevoir.

Quand il partit de Ternate pour Amboine, il ne laissa que deux hommes qui fussent engagés visiblement dans le vice. La première fois que les vaisseaux allèrent d'Amboine à Ternate, il écrivit à un de ses amis pour le prier de saluer tendrement de sa part ces deux hommes scandaleux, et de leur dire qu'au premier signe qu'ils lui feraient, il retournerait sur ses pas pour ouïr leurs confessions.

Mais ces condescendances et ces bontés de l'apôtre n'avaient rien de faible ni de lâche, et il savait très-bien user de sévérité quand il le jugeait nécessaire. Ainsi, une dame qui se confessait à lui, s'étant accusée d'avoir regardé un homme avec un peu de complaisance : *Vous êtes indigne*, dit-il, *que Dieu vous regarde, puisque, pour regarder un homme, vous vous êtes mise en danger de perdre Dieu.* La dame fut si touchée de ces paroles, que, le reste de ses jours, elle n'osa jamais regarder un homme en face.

L'étendue de son zèle

Ce fut par toutes ces voies que Xavier gagna tant de gens à Dieu ; mais, quelque chose qu'il fît, il ne regardait cela que comme un essai ; et il écrivit, l'an 1549, que, si le Ciel lui donnait encore dix ans de vie, il espérait que ces petits commencements auraient des suites plus heureuses. Ce désir ardent d'étendre toujours davantage le royaume de Jésus-Christ, lui faisait écrire des lettres pressantes au roi de Portugal et au père Ignace, pour avoir un grand nombre de mission-

naires : il promettait, dans ses lettres, de leur adoucir les fatigues des missions en les servant tous, et en les aimant plus que lui-même.

L'année qu'il mourut, il écrivit que, lorsqu'il aurait soumis l'empire de la Chine et celui des Tartares au joug de la foi, il prétendait retourner en Europe par le septentrion, pour travailler à la réduction des hérétiques et au rétablissement de la discipline des mœurs ; qu'après, il avait dessein de passer en Afrique, ou de repasser en Asie, pour chercher de nouveaux royaumes où il annonçât Jésus-Christ.

Au reste, quoiqu'il formât de nouvelles entreprises comme s'il eût dû vivre plus d'un siècle, il travaillait comme s'il n'eût eu que le jour présent ; et il s'attachait quelquefois tellement à l'ouvrage qu'il avait entre les mains, qu'il se passait des deux ou trois jours sans qu'il songeât à prendre nulle nourriture.

En récitant son office, il lui arrivait souvent de quitter cinq ou six fois la même heure canoniale pour le bien des âmes, et il la quittait aussi promptement qu'il la reprenait ensuite ; il laissait même l'oraison dès que la moindre personne avait tant soit peu besoin de lui ; et il voulait, lorsqu'il était le plus en retraite, qu'on l'appelât si un pauvre ou un enfant le demandait pour se faire instruire.

Son courage dans les périls, et sa confiance en Dieu.

Jamais peut-être homme ne s'est trouvé en tant de périls sur mer et sur terre. Sans compter les tempêtes qu'il a essuyées pendant plusieurs années de navigation presque continuelle, on sait qu'étant aux Moluques, et allant d'île en île, il fit trois fois naufrage, quoiqu'on ne sache ni le temps ni le lieu ; et une fois il fut trois jours et trois nuits sur une planche à la merci des vents et des flots.

Les barbares ont souvent décoché leurs flèches sur lui. Il est tombé plus d'une fois entre les mains d'une populace furieuse. Des Sarrasins le poursuivirent un jour à coups de

pierres, et les brachmanes le cherchèrent plusieurs fois pour le tuer, jusqu'à mettre le feu aux maisons où ils croyaient qu'il fût caché. Mais tous ces dangers ne l'effrayaient point, et la crainte de la mort ne put jamais l'empêcher de s'acquitter de ses fonctions ordinaires ; il semblait même que les périls redoublassent son courage, et qu'à force d'être intrépide il était un peu téméraire.

Etant au Japon, il reprenait si sévèrement le roi d'Amanguchi de ses vices infâmes et scandaleux, que le frère Jean Fernandez, qui lui servait d'interprète, comme sachant mieux que lui le langage de la cour, ne pouvait assez s'en étonner, et tremblait en disant ce que le père lui faisait dire, ainsi que nous savons d'une lettre de Fernandez même. Xavier s'apercevant un jour que son compagnon avait peur, lui défendit de changer ou d'adoucir aucune de ses paroles. *J'obéissais*, dit Fernandez, *mais j'attendais à tout moment que le barbare me frappât de son cimeterre, et je craignais autant la mort que le père François la craignait peu.*

En effet, bien loin de la craindre, il la regardait comme une chose agréable. « Si nous mourons pour une si belle cause, » dit Xavier en une autre occasion, nous mettrons cela entre » les plus grands bienfaits que nous ayons reçus de Dieu ; et » nous saurons même très-bon gré à ceux qui, en nous déli- » vrant d'une mort continuelle, telle qu'est la vie présente, » nous procureront une éternité bienheureuse. Ainsi nous » sommes résolus de leur annoncer la vérité malgré toutes » leurs menaces, et d'obéir, avec l'assistance divine, au pré- » cepte de Jésus-Christ, qui nous recommande de préférer à » notre propre vie le salut des autres. »

Dans les entreprises les plus périlleuses, il espérait tout de Dieu, et c'est ce qui lui faisait tout oser. Voici comme il parle lui-même de son voyage du Japon : « Nous allons pleins » de confiance en Dieu, et nous espérons que, l'ayant pour

» guide, nous triompherons de ses ennemis. Nous ne crai-
» gnons pas, au reste, d'entrer en lice avec les savants du
» Japon ; car que peut savoir de bon celui qui ne connaît pas
» le vrai Dieu, ni son Fils unique Jésus-Christ? Et d'ailleurs,
» que peut-on craindre, lorsqu'on n'a en vue que la gloire de
» Dieu et de Jésus-Christ, que la prédication de l'Évangile et
» que le salut des âmes? Quand nous serions non-seulement
» dans le pays des Barbares, mais dans le royaume des dé-
» mons, quand nous y serions, dis-je, nus et désarmés, ni la
» barbarie la plus cruelle, ni toute la rage de l'enfer ne pour-
» raient nous nuire sans la permission de Dieu.

» Nous ne craignons rien que d'offenser ce Dieu tout-puis-
» sant ; et, pourvu que nous ne l'offensions point, nous nous
» promettons, avec son secours, une victoire assurée sur nos
» ennemis. Comme il donne assez de force à tout le monde
» pour le servir et pour éviter le péché, nous espérons que
» sa miséricorde ne nous manquera pas ; mais aussi, comme
» tout consiste à faire un bon ou un mauvais usage de ses
» bienfaits, nous espérons obtenir la grâce de nous en
» servir pour sa gloire par les prières de l'Église, notre
Lib 3 Ep 5. » mère, l'épouse de Jésus-Christ, et surtout par celles de
» notre Compagnie et des personnes qui lui sont affection-
» nées.

» Ce qui nous console extrêmement, c'est que Dieu voit
» quel est le dessein de notre voyage, et que notre but unique
» est de faire connaître le Créateur de l'univers aux âmes qui
» sont faites à sa ressemblance, de porter ces âmes à lui
» rendre le culte qui lui est dû, et d'étendre la religion chré-
» tienne de tous côtés.

» Avec cela, nous ne doutons pas que l'issue de notre
» voyage ne soit heureuse, et deux choses nous font espérer
» de vaincre toutes les oppositions de l'enfer : l'une est la
» grandeur d'une si sainte entreprise ; l'autre, le soin de la

» Providence qui n'a pas moins d'empire sur les démons que
» sur les hommes.

» A la vérité, je vois dans ce voyage non-seulement de
» grandes fatigues, mais des dangers de mort évidents, et il
» me vient souvent en pensée de craindre que, si ceux de
» notre Compagnie qui ont le plus de savoir venaient aux
» Indes, ils ne nous accusassent de témérité, et ne crussent
» que, se jeter de la sorte dans des périls manifestes, c'est,
» en quelque façon, tenter Dieu. Néanmoins, en y faisant un
» peu de réflexion, je cesse de craindre, et j'espère que l'es-
» prit de Notre-Seigneur, qui anime les savants de notre
» Compagnie, réglera leur jugement là-dessus. Pour moi, je
» pense presque toujours à ce que j'ai ouï dire si souvent à
» notre très-bon père Ignace, que ceux de notre Compagnie
» doivent travailler de toutes leurs forces à se vaincre eux-
» mêmes et à chasser toutes les craintes qui ont coutume
» d'empêcher qu'on ne mette toute son espérance en Dieu.

» Car, quoique cette divine espérance soit une pure grâce
» du Ciel, et que le Seigneur la donne à qui il lui plaît, toute-
» fois ceux qui tâchent de se surmonter, la reçoivent le plus
» souvent. Comme il y a beaucoup de différence entre ceux
» qui étant pourvus de tout abondamment, se confient en
» Dieu, et ceux qui, s'y confiant, se dépouillent même des
» choses nécessaires pour imiter Jésus-Christ, il y en a beau-
» coup aussi entre ceux qui espèrent en la Providence divine
» hors des dangers de la mort, et ceux qui, avec le secours
» de la grâce, s'exposent volontiers à des périls qu'ils pour-
» raient éviter, s'ils voulaient. »

C'est dans cet esprit de confiance que le saint écrivant au père Simon Rodriguez, lui parla ainsi : « Notre Dieu tient en
» sa main les tempêtes des mers de la Chine et du Japon ; les
» rochers, les gouffres et les bancs fameux par tant de nau-
» frages, sont sous sa puissance. Il est le maître de tous les

» pirates qui courent ces mers et qui exercent d'horribles
» cruautés sur les Portugais ; c'est pourquoi je ne crains rien
» de tout cela ; je crains seulement que Dieu ne me punisse
» de ce que je suis si lâche dans son service, et si peu propre,
» par ma faute, à étendre le royaume de son Fils Jésus-Christ
» parmi les nations qui ne le connaissent point. »

Il dit dans le même esprit aux pères de Goa, en leur rendant compte de son arrivée au Japon : « Nous sommes bien
» obligés à Dieu de nous avoir fait venir dans ces lieux bar-
» bares, où il faut que nous nous oubliions nous-mêmes ; car
» les ennemis de la véritable religion étant les maîtres par-
» tout, en qui mettre notre espérance qu'en Dieu, et à qui
» avoir recours qu'à lui seul ? Dans notre patrie, où la foi
» chrétienne est florissante, il arrive, je ne sais comment,
» que tout nous empêche de nous appuyer sur Dieu, l'amour
» des parents, les commerces de l'amitié, les commodités
» de la vie, et les remèdes dont on use quand on est ma-
» lade. Mais ici, loin du lieu de notre naissance, et parmi des
» peuples barbares où tous les secours humains nous man-
» quent, il est absolument nécessaire que la seule confiance
» en Dieu nous soutienne. »

Mais le saint n'a jamais peut-être mieux raisonné sur ce sujet que dans une lettre écrite au retour des Moluques après une rude navigation. Voici ses paroles : « Dieu n'a pas
» voulu nous perdre ; il a voulu nous instruire par les dan-
» gers mêmes, et nous faire connaître par notre expérience
» combien nous sommes faibles toutes les fois que nous nous
» appuyons sur nos propres forces ou sur des secours hu-
» mains. Car, dès que vous connaissez que vos espérances
» sont trompeuses, et que, vous défiant entièrement de l'as-
» sistance des hommes, vous vous confiez tout en Dieu, qui
» peut seul tirer des périls où l'on s'est jeté pour son amour,
» vous expérimentez aussitôt qu'il gouverne toutes choses,

» et que les délices célestes dont il comble ses serviteurs en
» ces rencontres doivent faire mépriser les plus grands
» dangers.

» La mort même n'a rien qui effraie ceux qui goûtent ces
» douceurs divines; et, quoiqu'ayant échappé les périls
» dont nous parlons, les termes nous manquent pour en re-
» présenter toute l'horreur, il nous reste dans l'esprit un
» agréable souvenir de la faveur que Dieu nous a faite, et ce
» souvenir nous excite jour et nuit à travailler pour un si
» bon Maître. Nous sommes aussi animés par là à l'honorer
» toute notre vie, dans l'espérance que, par son infinie mi-
» séricorde, il nous donnera de nouvelles forces et un nou-
» veau courage pour le servir fidèlement et généreusement
» jusqu'à la mort.

» Plût à la divine bonté, dit-il ailleurs, que les gens de
» bien que le démon tâche d'effrayer dans le service de Dieu,
» ne craignissent rien autre chose que de lui déplaire en
» quittant ce qu'ils ont entrepris pour son amour! S'ils en
» usaient de la sorte, qu'ils mèneraient une vie heureuse,
» et qu'ils avanceraient en vertu, sachant par leur propre
» expérience qu'ils ne peuvent rien d'eux-mêmes, mais qu'ils
» peuvent tout avec le secours de la grâce!

» Il disait que le plus ferme appui dans les périls et dans
» les tentations, était d'avoir un grand courage contre l'en-
» nemi de notre salut, en se défiant beaucoup de soi, et se
» confiant tout en Dieu, si bien que nous semblions non-
» seulement ne rien craindre sous un tel protecteur, mais
» encore ne pas douter de la victoire. Il disait de plus, que,
» dans ces occasions périlleuses, le défaut de confiance en
» Dieu était plus à craindre qu'aucun effort de l'ennemi, et
» qu'on courait bien plus de périls, si on se défiait tant soit
» peu de l'assistance divine, au milieu des plus grands dan-
» gers, qu'en s'exposant aux dangers mêmes. Il ajoutait,

» enfin, que ce péril était d'autant plus redoutable qu'il était » caché et qu'on s'en apercevait moins. »

Son humilité. Ces sentiments produisaient dans l'âme du saint une entière défiance de lui-même avec une parfaite humilité. On ne parlait que de lui dans le nouveau monde : les infidèles et les chrétiens l'honoraient presque également; et il avait un si grand pouvoir sur la nature, que c'était, disait-on, une espèce de miracle quand il n'en faisait point. Mais tout cela ne servait qu'à le confondre, parce qu'il ne trouvait en lui-même que son néant, et que, n'étant rien devant ses yeux, il ne comprenait pas que les hommes pussent l'estimer.

En écrivant au docteur Navarre avant son voyage des Indes, il lui dit que c'est une singulière grâce du Ciel de se connaître soi-même, et que, par la miséricorde de Dieu, il se connaît inutile à tout.

« Priez humblement Notre-Seigneur, écrit-il des Indes au » père Simon Rodriguez, que je puisse ouvrir la porte de la » Chine aux autres; aussi bien ne fais-je rien ici. » En plusieurs endroits de ses lettres, il s'appelle un très-méchant homme, un fort grand pécheur, et il conjure ses frères de lui servir d'intercesseurs auprès de Dieu. « Faites en sorte par » vos prières, dit-il à l'un d'eux, que quoique mes péchés » me rendent indigne du ministère évangélique, Dieu daigne, » par sa bonté infinie, se servir de moi.

» Je vous supplie, dit-il à un autre, d'implorer pour nous » le secours céleste; et, afin que vous le fassiez avec plus » d'ardeur, je prie Dieu de vous faire connaître combien j'ai » besoin de votre intercession.

» Il m'importe extrêmement pour ma consolation, mande-» t-il aux pères de Goa, que vous sachiez l'étrange peine où » je suis. Comme Dieu connaît la multitude et la grièveté de » mes péchés, j'ai une pensée qui me tourmente; c'est que » Dieu ne fasse point réussir nos entreprises, si nous n'a-

» mendons nos mœurs et ne changeons tout à fait de vie. Il Lib. 7, Ep. 5
» faut employer pour cela, les prières de tous les religieux
» de notre Compagnie, celles de tous ses amis, dans l'espé-
» rance que, par leur moyen, l'Église catholique, qui est
» l'Église de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous communi-
» quera ses innombrables mérites, et que l'Auteur de tous
» les biens nous comblera toujours de ses grâces malgré nos
» péchés. »

Il rapportait tous les fruits de ses travaux à un miracle évident de la puissance divine, qui se servait d'un instrument comme lui, si vil et si faible, afin qu'il parût que c'était une œuvre de Dieu. Il disait que ceux qui avaient de grands talents devaient travailler avec beaucoup de cœur au salut des âmes, puisque lui, qui manquait de toutes les qualités que demande un si noble ministère, n'était pas entièrement inutile.

Comme il ne se croyait bon à rien, et que ses propres lumières lui étaient suspectes, il priait souvent par lettre ses frères d'Italie et du Portugal de lui enseigner la voie la meilleure pour prêcher utilement l'Évangile. « Je m'en vais,
» dit-il, annoncer Jésus-Christ à des peuples, partie ido-
» lâtres, partie sarrasins. Je vous conjure par Jésus-Christ
» même de me mander de quelle manière et avec quelle mé-
» thode je dois m'y prendre; car je suis persuadé que Dieu
» vous suggérera les moyens les plus convenables pour
» réduire aisément ces peuples sous l'obéissance de la foi;
» et, si je m'écarte du droit chemin en attendant vos lettres,
» j'espère que je me redresserai, dès que je les aurai reçues. »

Tout ce qui lui réussissait dans le service de Dieu, il l'attribuait aux mérites de ses frères. « Vos prières, écrit-il aux
» pères de Rome, m'ont obtenu assurément la grâce de con-
» naître la multitude infinie de mes péchés, et d'avoir,
» nonobstant cela, le courage de travailler sans relâche à la
» conversion des idolâtres. »

Mais si les desseins qu'il formait pour l'avancement de la religion étaient traversés, il n'en reconnaissait point d'autre cause que ses péchés, et il ne se plaignait que de lui.

Pour les miracles qu'il opérait continuellement, à l'entendre dire, c'était un effet de l'innocence des enfants ou de la foi des malades ; et quand, à la vue d'une œuvre miraculeuse, le peuple voulait lui rendre des honneurs particuliers, il allait se cacher dans le fond d'une forêt, ou, s'il ne le trouvait pas, il entrait si avant dans la connaissance de lui-même, qu'il était fort à couvert de la vaine gloire. Il semblait même que la basse idée qu'il avait de lui, l'aveuglât en quelque façon sur les prodiges qu'il faisait, jusqu'à ne pas voir que ce fussent des miracles.

On parlait publiquement, dans Goa, des morts qu'il avait ressuscités à la côte de la Pêcherie. Quand il fut de retour à Goa, Jacques Borda et Cosme Annez, ses deux intimes amis, le prièrent de leur dire, à la gloire de Dieu, ce qu'il en était, et ils l'interrogèrent particulièrement sur l'enfant noyé dans un puits. Le saint homme, à cette interrogation, devint si rouge, qu'il faisait pitié. S'étant remis un peu : *Jésus!* dit-il, *moi ressusciter les morts! Pouvez-vous croire de telles choses d'un misérable comme moi?* Ensuite souriant : *Hélas!* dit-il, *pauvre pécheur que je suis, ils ont mis devant moi un enfant qu'ils disaient mort, et qui ne l'était peut-être pas! Je lui ai commandé de se lever, il l'a fait : et quel miracle est-ce là?*

Ordognez Cevaglio, qui a voyagé presque par toute la terre, raconte, dans la relation de ses voyages, qu'il rencontra un Japonais aux Indes, qui lui dit dans une conversation qu'ils eurent ensemble : *Sachez qu'étant au Japon bonze de profession, je me trouvai un jour à une assemblée de bonzes, qui, sur le rapport de tant de choses merveilleuses que faisait le père François Xavier, résolurent de le mettre au nombre des dieux. Ils députèrent pour cela vers lui, mais le père eut horreur de la propo-*

sition que les députés lui firent. Après avoir parlé de Dieu d'une manière haute et magnifique, il parla de lui-même en des termes si modestes, et avec tant de mépris, que nous en fûmes tous très-édifiés, et que la plupart faisant réflexion sur sa conduite, encore plus que sur ses paroles, nous devînmes, de prêtres des idoles que nous étions, adorateurs de Jésus-Christ. Ce sont les propres paroles du bonze.

Il fuyait les charges de la Compagnie, et s'en jugeait très-indigne. « Je ne puis vous dire, écrivit-il de Cochin au père *Lib.5 Ep.11 Vor*
» Ignace, combien je suis redevable aux Japonais en faveur
» desquels Dieu m'a fait connaître clairement le nombre infini
» de mes péchés; car jusqu'alors j'avais été si dissipé et si
» répandu hors de moi, que je n'avais point découvert au
» fond de mon âme un abîme d'imperfections et de fautes.
» Ce n'est que dans les travaux et les souffrances du Japon,
» qu'ayant commencé enfin à ouvrir les yeux, j'ai reconnu,
» avec la grâce de Dieu, par ma propre expérience, qu'il
» m'est nécessaire d'avoir quelqu'un qui veille sur moi et qui
» me gouverne. Que votre sainte charité voie donc ce qu'elle
» fait quand elle met sous mon obéissance tant de saintes
» âmes des pères et des frères de la Compagnie. J'ai si peu
» les qualités nécessaires pour une telle charge, et je le
» connais si bien par la miséricorde divine, que j'espérais
» qu'au lieu de me donner soin des autres, vous donneriez
» aux autres le soin de moi. »

Il estimait infiniment les missionnaires qui le secondaient, et il comptait pour rien ses travaux en comparaison des leurs. Après avoir rapporté ce que faisait le père François Perez dans Malaca : « Je vous l'avoue, mes frères, dit-il à Paul de
» Camerin et à Antoine Gomez, j'ai eu honte de moi-même
» quand j'ai vu tout cela, et ma propre lâcheté m'a fait rougir
» à la vue d'un missionnaire qui, tout languissant qu'il est,
» travaille sans relâche au salut des âmes. » Xavier répète

plus d'une fois la même chose dans sa lettre, par un profond sentiment d'estime pour Perez et de mépris pour lui-même.

Il ne recommandait rien tant aux ouvriers évangéliques, que la connaissance d'eux-mêmes et la fuite de l'orgueil; et il ne faut qu'ouvrir ses lettres pour voir quels sont ses sentiments là-dessus.

Ses maximes sur l'humilité.

« Cultivez soigneusement l'humilité dans toutes les choses » dont la nature corrompue a horreur; et faites en sorte, avec » la grâce divine, que vous vous connaissiez vous-mêmes à » fond; car la connaissance de soi-même est la mère de l'hu- » milité chrétienne.

» Surtout prenez garde que la bonne opinion que les hom- » mes ont conçue de vous, ne vous donne trop de joie, si » ce n'est peut-être afin que vous ayez plus de honte de vous- » mêmes; car ces vaines joies font qu'on se néglige, et la » négligence détruit en quelques-uns, comme par une espèce » d'enchantement, l'humilité de cœur, et introduit l'orgueil » en sa place.

» Défiez-vous de vos forces, et ne faites aucun fond sur la » sagesse humaine ni sur l'estime des hommes. Vous serez » par là en état de soutenir tout ce qui peut vous arriver de » fâcheux; car Dieu fortifie et encourage les humbles. Ils sont » à l'épreuve des plus grands travaux, et rien ne pourra jamais » les séparer de la charité de Jésus-Christ, ni le démon avec » ses ministres, ni la mer avec ses tempêtes, ni les nations » les plus sauvages avec toute leur barbarie. Que, si Dieu » permet quelquefois que le démon les traverse, que les hom- » mes ou les éléments leur fassent la guerre, ils se persua- » dent que c'est seulement pour expier leurs péchés, pour » augmenter leurs mérites, et pour les rendre plus humbles.

» Ceux qui désirent ardemment d'avancer la gloire de » Dieu, doivent s'humilier et s'anéantir dans les petites

» choses en se défiant tout à fait d'eux-mêmes, afin que, dans » les grandes occasions, s'en défiant encore davantage par » le principe de l'humilité chrétienne, ils se confient tout à » fait en Dieu, et que cette confiance les anime; car celui » qui sait que le secours divin est son appui, ne peut être » faible.

» Tout ce que vous entreprendrez sera agréable au Ciel, si » vous faites paraître dans votre conduite une humilité pro- » fonde, et que vous laissiez à Dieu le soin de votre réputa- » tion; car il vous donnera lui-même et l'autorité et la répu- » tation dont vous aurez besoin parmi les hommes; ou, s'il » ne le fait pas, ce sera de peur que vous ne vous attribuiez » ce qui vient de lui. Je me console dans la pensée que les » défauts dont vous vous sentez coupables, et que vous vous » reprochez tous les jours, vous causent une extrême horreur » de l'arrogance et un grand amour de la perfection, en sorte » que les louanges soient pour vous une espèce de croix, et » ne servent qu'à vous avertir de vos fautes.

» Prenez garde à vous, mes très-chers frères : plusieurs » ministres de l'Évangile, qui, par leurs prédications, ont » ouvert le ciel à un très-grand nombre d'âmes, sont tour- » mentés dans l'enfer pour avoir manqué de la vraie humilité, » et s'être laissé emporter à une vaine estime d'eux-mêmes. » Au contraire, il n'y a dans l'enfer aucun de ceux qui ont été » sincèrement humbles. »

Ce sont là les avertissements que le saint donnait en général à ses frères sur l'humilité. En voici de particuliers qu'il donna à quelques-uns d'eux :

« Je vous conjure d'être humble et patient envers tout le Lib. 4, Ep. 10.
» monde, dit-il au père Cyprien qui travaillait à Meliapor : » car, croyez-moi, on n'emporte point par la fierté et par la » colère ce qu'on ne peut obtenir par la modestie et par la » douceur. Nous nous trompons nous-mêmes, ajoute-t-il, si

» nous exigeons des peuples du respect et de la soumission,
» sans nul autre titre que parce que nous sommes de la Com-
» pagnie, et sans nous soucier de ce qui lui a acquis tant
» d'autorité parmi les hommes; comme si nous aimions
» mieux nous servir de son crédit et de sa réputation, que
» de pratiquer l'humilité, la patience, et les autres vertus
» par lesquelles elle soutient sa dignité dans le monde. »

Lib. 4 Ep. 14. « Souvenez-vous, écrit-il au père Barzée, recteur du col-
» lége de Goa, de lire souvent les instructions que je vous ai
» laissées, particulièrement celles qui touchent l'humilité,
» et prenez garde surtout qu'en considérant ce que Dieu a fait
» par vous et par tous les ouvriers de la Compagnie, vous ne
» vous oubliiez vous-même. Pour moi, je serais bien aise
» que vous pensassiez tous sérieusement combien de choses
» Dieu ne fait point, parce que vous lui manquez de fidélité;
» et j'aimerais mieux que cela vous occupât l'esprit, que les
» grandes choses qu'il plaît à Dieu d'opérer par votre minis-
» tère; car la première pensée vous donnera de la confusion,
» et vous fera souvenir de votre faiblesse, au lieu que la se-
» conde vous exposerait à la vanité, et vous mettrait en dan-
» ger d'avoir des sentiments d'arrogance. »

Sa soumission aux ordres de Dieu

Une humilité si solide était dans Xavier le principe d'une parfaite soumission aux ordres de Dieu. Il n'entreprenait jamais rien sans l'avoir consulté auparavant, et la volonté divine était en tout son unique règle. « J'ai fait des prières
» continuelles, dit-il en parlant du voyage de Macaçar, pour
» savoir ce que le Ciel voulait de moi; car j'avais bien résolu
» de ne pas manquer d'accomplir la volonté du Seigneur, dès
» qu'elle me serait connue.

» Plaise à Dieu, dit-il sur le même sujet, que nous con-
» naissions par sa bonté quels sont ses desseins sur nous,
» afin que nous nous y conformions entièrement aussitôt que
» la lumière divine nous les aura découverts; car il nous

» commande d'être toujours en état de lui obéir au moindre
» signe, et il faut que nous soyons comme des étrangers
» en ce monde, toujours préparés à suivre la voix du Sei-
» gneur. »

« Je souhaite, dit-il en un autre endroit, que Dieu nous
» déclare sa très-sainte volonté touchant les ministères et les
» lieux où il veut que je m'occupe davantage pour sa gloire;
» nous sommes très-prompts par sa grâce à exécuter les
» choses qu'il nous fait entendre lui être agréables, de quel-
» que nature qu'elles soient.

» Il a, au reste, des voies admirables pour nous déclarer
» sa volonté, telles que sont les sentiments intérieurs et les
» illustrations célestes, qui font qu'une âme ne peut pas dou-
» ter où Dieu veut qu'elle aille, ni ce qu'elle doit entreprendre
» pour lui plaire. A l'exemple des voyageurs qui n'ont nul atta-
» chement dans les pays où ils passent, nous devons nous
» tenir prêts à voler d'une contrée à une autre, ou plutôt à des
» régions opposées où la voix du Ciel nous appellera. L'orient,
» l'occident, le midi ou le septentrion, tout m'est indifférent,
» pourvu que j'aie occasion d'avancer de plus en plus la gloire
» de Dieu. »

Il dit autre part : « Je voudrais que vous eussiez toujours
» dans l'esprit qu'une volonté prompte et soumise, par la-
» quelle on se dévoue entièrement au service de Dieu, est
» un sacrifice plus agréable à la majesté divine, que tout ce
» qu'on pourrait faire de plus éclatant sans cette disposition
» intérieure. »

Comme il était persuadé que la perfection de la créature consiste à ne vouloir que ce que veut le Créateur, il parlait sans cesse de la volonté divine, et il finissait presque toutes ses lettres par souhaiter de la connaître et de l'accomplir. Il sacrifiait tout à cela, même les désirs ardents qu'il avait de mourir pour Jésus-Christ de la main des barbares; car, quoi-

qu'il soupirât après le martyre, il savait bien que le sacrifice de notre vie n'est point agréable au Ciel quand la Providence ne le demande pas ; et il craignait encore plus de déplaire à Dieu, qu'il ne souhaitait d'être martyr. Aussi mourut-il content, en mourant dans une cabane, de sa mort naturelle, sur le point de porter la foi au royaume de la Chine, si bien qu'on peut dire qu'il sacrifia non-seulement sa propre gloire, mais aussi celle de Jésus-Christ à la volonté de Dieu.

Son obéissance religieuse.

Un homme si soumis aux ordres du Ciel ne pouvait pas manquer de soumission à l'égard du supérieur qui lui tenait la place de Dieu. Il avait pour le père Ignace, général de la Compagnie de Jésus-Christ, une vénération et une déférence mêlée de tendresse, qui passent tout ce que nous en pouvons imaginer. Il a exprimé lui-même une partie de ses sentiments là-dessus, et on ne peut les lire sans consolation. En une de ses lettres qui commence de la sorte : *Mon Père uniquement cher dans les entrailles de Jésus-Christ*, il dit à la fin : « Père » de mon âme, et pour qui j'ai un profond respect, je vous » écris à genoux comme si vous étiez présent, et que je vous » visse de mes yeux. » C'était sa coutume de lui écrire en cette posture, tant Ignace tenait un haut rang dans son esprit.

Lib. 2 Ep. 3.

« Dieu m'est témoin, mon très-cher Père, dit-il dans une » autre lettre, combien je souhaite de vous voir en cette ville, » pour communiquer avec vous de plusieurs choses à quoi » on ne peut remédier sans votre secours, car il n'y a point » d'éloignement qui m'empêchât de vous obéir. Je vous con» jure, dis-je, mon très-bon Père, ajouta-t-il, d'avoir un peu » de soin de nous autres, qui sommes aux Indes, et qui » sommes vos enfants. Je vous conjure d'envoyer ici quelque » saint homme dont la ferveur excite notre lâcheté. J'espère » au reste, que, comme vous connaissez le fond de nos » âmes par une lumière d'en haut, vous ne manquerez pas

Lib. 2 Ep. 4

» de nous fournir des moyens qui réveillent notre vertu lan-
» guissante, et qui nous inspirent l'amour de la perfec-
» tion. »

Dans une autre lettre dont l'inscription est telle : *A Ignace, mon saint père en Jésus-Christ,* il lui mande que les lettres qu'il a reçues de sa sainte charité au retour du Japon, l'ont rempli de joie, et qu'il a surtout été attendri par ces dernières paroles : *Tout vôtre, en sorte que je ne puis jamais vous oublier, Ignace.* « Comme j'ai lu, dit-il, ces paroles les larmes aux » yeux, je les écris ici de même, en rappelant le souvenir » de cette sincère et sainte amitié que vous avez toujours eue » et que vous avez encore pour moi, et ne doutant pas que, » si Dieu m'a délivré de tant de périls, ce n'ait été principa- » lement parce qu'il a eu égard à vos prières paternelles. » Il se nomme partout son enfant, et signe une lettre ainsi : *Le plus petit de vos enfants, et le plus éloigné de vous, François Xavier.*

Lib. 5. Ep. 11. Nov.

Lib. 4. Ep. 6.

Mais la haute idée que Xavier avait d'Ignace, faisait qu'il lui demandait souvent des avis pour sa conduite. « Vous ferez » une très-bonne œuvre, lui dit-il, si vous nous écrivez une » lettre pleine d'instructions spirituelles, comme un testa- » ment par lequel nous, qui sommes les plus petits de vos » enfants, les plus éloignés de vous, et comme bannis de » votre présence, nous participions aux richesses dont le » Ciel vous a comblé. Je vous supplie, ajoute-t-il, de faire » en cela ce que nous voulons. »

Lib. 2. Ep. 5.

« Je vous prie par l'amour de Notre-Seigneur, dit-il ail- » leurs, de nous écrire la méthode que nous devons tenir » pour nous associer des compagnons, et de le faire bien au » long, vu notre petit talent que vous connaissez; car, si » vous ne nous aidez, le peu d'habileté que nous avons dans » les affaires nous fera perdre des occasions de procurer la » plus grande gloire de Dieu. »

Lib. 1. Ep. 4. Nov.

Lib 4. Ep 10. En prescrivant quelque chose de difficile à ses inférieurs, il mêlait d'ordinaire le nom d'Ignace. *Je vous prie par Notre-* Lib 7. Ep 1. Nov. *Seigneur et par Ignace le père de notre Compagnie. Je vous conjure par l'obéissance et par l'amour que vous devez au père Ignace. Je vous demande cela au nom de notre bienheureux père Ignace. Souvenez-vous*, disait-il encore, *à quel point les grands et les petits respectent notre père Ignace.*

Lib.3. Ep. 11. Nov. Avec ces sentiments et d'affection et d'estime, il dépendait absolument de son supérieur. « Si je croyais, écrivit-il des » Indes au père Simon Rodriguez, que les forces du corps » égalassent en vous la vigueur de l'âme, je vous inviterais » à passer les mers, et vous prierais de venir en ce nouveau » monde, si cependant le père Ignace approuvait et vous con- » seillait lui-même un tel voyage; car il est notre père, il » faut que nous lui obéissions, et il ne nous est pas permis » de faire un pas sans son ordre. »

Aussi Xavier avait-il recours au père Ignace en toutes rencontres, autant que la distance des lieux pouvait le permettre; et les ordres qu'il en recevait étaient pour lui des lois Lib. 6 Ep. 5. Nov. inviolables. « Vous ne souffrirez pas, mande-t-il au père Gas- » pard Barzée, recteur du collége de Goa, qu'aucun de la » Compagnie reçoive l'ordre de prêtrise qu'il ne soit suffisam- » ment docte, et qu'il n'ait donné pendant plusieurs années » des exemples de piété, puisque le père Ignace l'a si expres- » sément défendu. »

Il observait pour la même raison les constitutions de la Compagnie très-exactement. « Ne vous hâtez point, écrit-il » dans la même lettre au père Gaspard, de recevoir des en- » fants trop jeunes, et rejetez tout à fait ces sortes de gens » auxquels le père Ignace a voulu que l'entrée de notre ordre » fût interdite pour toujours. »

Mais rien peut-être ne marque mieux combien la soumission de Xavier était parfaite, que ce qu'en pensait son supé-

rieur même. Dans le temps que Xavier mourut, Ignace songeait à le rappeler des Indes, ne doutant pas qu'au premier ordre ce missionnaire si zélé ne quittât tout par obéissance; et il lui écrivit pour cela une lettre du 28 juin de l'année 1553. Voici l'endroit qui touche l'affaire dont nous parlons : « J'ajoute, dit Ignace dans sa lettre, qu'ayant en vue le salut » des âmes, et le plus grand service de Dieu, j'ai résolu de » vous commander, en vertu de la sainte obéissance, de revenir en Portugal dès que l'occasion s'en présentera, et je » vous le commande au nom de Notre-Seigneur. Mais, afin » que vous contentiez aisément ceux qui voudraient vous » retenir pour le bien des Indes, je vous dirai mes raisons. » Vous savez, en premier lieu, de quel poids sont les ordres » du roi de Portugal pour affermir la religion dans l'Orient, » pour l'étendre dans la Guinée et dans le Brésil; et vous » jugez bien qu'un prince aussi religieux que lui fera tout ce » qui est nécessaire à l'avancement de la gloire de Dieu et à » la conversion des peuples, si un homme comme vous, » habile et expérimenté, l'instruit de tout en personne. » D'ailleurs, il importe extrêmement que le Saint-Siége » apostolique soit informé de l'état des Indes par un témoin » d'autorité et digne de foi, afin que les souverains Pontifes » fournissent des secours spirituels, tant à la nouvelle qu'à » l'ancienne chrétienté de l'Asie, sans lesquels ni l'une ni » l'autre ou ne pourraient subsister, ou ne subsisteraient » qu'avec peine; et personne n'est plus propre pour cela que » vous, tant à cause de la connaissance que vous avez des » affaires du nouveau monde, qu'à cause de la réputation où » vous êtes ici.

» Vous savez, de plus, combien il est important que les » ouvriers qu'on envoie aux Indes soient propres à la fin » qu'on se propose, et il est bon, pour cela, que vous veniez » en Portugal et à Rome, car non-seulement beaucoup plus

» de gens auront envie d'aller à ces missions, mais vous » ferez mieux le choix des missionnaires, et vous verrez plus » clairement à quel endroit il conviendra davantage d'appli- » quer les uns et les autres. Vous jugez vous-même de quelle » conséquence il est de ne se pas méprendre en cela; et, » quelque chose que vous nous mandiez, vos lettres ne suffi- » sent pas pour former une idée juste des ouvriers qui sont » propres aux Indes; il faut que vous, ou quelque autre » aussi intelligent que vous, connaisse et pratique ceux » qu'on y destine.

» Outre ce que vous ferez pour le bien commun de l'O- » rient, vous échaufferez le roi de Portugal sur les affaires » de l'Éthiopie qu'on remue depuis tant d'années, mais tou- » jours en vain. Vous ne servirez pas peu encore à celles de » Congo et du Brésil; ce que vous ne pouvez faire des Indes, » d'où il n'y a point de commerce en ces pays-là. Que si » vous croyez votre présence nécessaire pour gouverner » ceux de la Compagnie qui sont aux Indes, vous les gou- » vernerez plus aisément du Portugal, que vous ne feriez de » la Chine ou du Japon. Pour le reste, je vous renvoie au » père maître Polanque, et je me recommande de tout mon » cœur à vos prières, en suppliant la bonté divine de vous » combler de ses grâces, afin que nous connaissions sa très- » sainte volonté, et que nous l'exécutions parfaitement. »

Le père Polanque, qui était secrétaire du père Ignace et le confident de tous ses desseins, a rendu témoignage que l'intention du saint fondateur était de faire Xavier général de la Compagnie. La lettre d'Ignace trouva Xavier mort. Mais nous pouvons juger de ce qu'il aurait fait par ce qu'il écrivit avant sa mort à Ignace même, qui lui avait témoigné une extrême envie de le voir.

« Votre sainte charité, ajoute-t-il dans sa lettre, dit qu'elle » désire fort de me voir encore une fois dans la vie pré-

» sente. Dieu, qui voit le fond de mon cœur, sait combien
» cette marque d'amitié m'a touché sensiblement. En effet,
» toutes les fois que les paroles de votre lettre me revien-
» nent (elles me reviennent au reste très-souvent), je pleure
» de tendresse, et je ne puis retenir mes larmes, dans la
» pensée que je pourrai vous embrasser encore une fois. A
» la vérité, cela me paraît très-difficile, mais il n'y a rien
» que la sainte obéissance ne puisse faire. »

Sans doute que si l'ordre d'Ignace eût trouvé Xavier en vie, on l'aurait bientôt revu en Europe ; car, comme il s'était offert de lui-même plus d'une fois à laisser les Indes, le Japon, la Chine, et tout ce qu'il avait entre les mains, et qu'il disait que c'était assez du moindre signe de son supérieur pour cela, que n'aurait-il point fait alors, ayant un ordre précis d'abandonner tout et de repasser au plus tôt les mers?

Ses maximes sur l'obéissance montrent bien encore quelle était la sienne.

Ses maximes sur l'obéissance, et son amour pour la Compagnie.

« Il n'y a rien de plus sûr ni de moins sujet à l'erreur,
» que de vouloir toujours obéir. Au contraire, c'est une
» chose fort périlleuse, que de vivre selon sa volonté et sans
» suivre le mouvement de ses supérieurs ; car, quand vous
» feriez quelque chose de bien, pour peu que vous vous
» écartiez de ce qu'on vous commande, soyez persuadés
» que votre action est plus vicieuse qu'elle n'est bonne.

» Le démon tente par des suggestions malignes la plupart
» de ceux qui se sont dévoués au service de Dieu. *Que*
» *faites-vous-là?* leur dit-il intérieurement : *ne voyez-vous pas*
» *que vous perdez votre peine?* Résistez fortement à cette
» pensée, qui est capable non-seulement de vous retarder
» dans le chemin de la perfection, mais de vous en détour-
» ner tout à fait ; et que chacun de vous se persuade qu'il ne
» saurait mieux servir Notre-Seigneur que dans le lieu où
» son supérieur l'a mis. Soyez aussi assurés que, quand le

» temps en sera venu, Dieu donnera à ceux qui vous gou-
» vernent la pensée de vous envoyer en des lieux où vous
» ferez de grands fruits. Cependant vous aurez l'esprit
» content et tranquille. Vous employerez bien le temps
» qui est si précieux, quoique plusieurs n'en connais-
» sent pas trop le prix, et vous avancerez beaucoup en
» vertu : fort différents de ces esprits inquiets qui ne pro-
» fitent point dans les lieux où ils désirent d'être, parce qu'ils
» n'y sont pas, et qui sont inutiles à eux et aux autres dans
» les lieux où ils sont, parce qu'ils pensent à aller ailleurs.

» Exécutez avec une grande affection ce que vos supé-
» rieurs vous prescrivent en ce qui regarde la discipline
» domestique, et ne vous laissez pas surprendre à la sug-
» gestion du malin esprit, qui tâche de vous persuader que
» vous ferez mieux dans un autre emploi; son dessein est
» que vous fassiez mal l'office dont vous êtes chargé. Je vous
» prie donc par notre Seigneur Jésus-Christ, de penser
» beaucoup plus à surmonter les tentations qui peuvent vous
» donner du dégoût de votre emploi, qu'à vous jeter dans les
» occupations laborieuses qui ne vous sont point comman-
» dées. Que personne ne se flatte : on ne peut exceller dans
» les grandes choses, qu'on n'excelle auparavant dans les
» petites; et c'est une erreur de secouer, sous prétexte du
» salut des âmes, le joug de l'obéissance qui est doux et
» léger, pour se charger d'une croix sans comparaison plus
» dure et plus pesante.

» Il faut soumettre votre volonté et votre jugement à vos
» supérieurs, dans la croyance que Dieu leur inspirera à
» votre égard ce qui vous sera le plus utile. Prenez garde, au
» reste, de ne leur demander jamais rien avec importunité,
» comme font quelques-uns qui pressent leurs supérieurs,
» jusqu'à ce qu'ils leur aient arraché ce qu'ils souhaitent,
» quoique la chose qu'ils demandent soit pernicieuse; ou, si

» on les refuse, qui se plaignent publiquement que la vie leur » est insupportable. Ils ne s'aperçoivent pas que leur malheur vient de ce qu'ils négligent leur vœu, et tâchent de » s'approprier leur volonté, toute consacrée à Dieu qu'elle » est. En effet, plus ces gens-là vivent selon leur caprice, » plus leur vie est pleine de chagrins et d'inquiétudes. »

Le saint homme était si persuadé que la perfection de la Compagnie de Jésus consistait dans l'obéissance, qu'il commandait souvent à ses frères en vertu de la sainte obéissance, pour augmenter leur mérite.

« Je vous prie, dit-il à deux missionnaires de Comorin, » d'aller à l'île du More ; et afin que vous ayez plus d'occasion » de mériter en obéissant, je vous le commande absolument. » *Lib. 2 Ep. 2*

Mais on ne peut dire avec quelle tendresse il aimait la Compagnie, ni combien il s'intéressait à ce qui la touchait tant soit peu. Étant en Portugal, avant son voyage des Indes, il n'écrivait point de lettres à Rome, où il ne témoignât un grand désir de savoir le progrès qu'elle faisait en Italie. « Puisque notre règle est confirmée, mande-t-il aux pères Le » Jay et Laynez, nous souhaitons fort d'apprendre les noms » de ceux qui ont été reçus ou qui sont sur le point de l'être. » Il les exhorte à remercier le roi de Portugal du dessein qu'avait Sa Majesté de faire bâtir un collége ou une maison de la Compagnie : *Il faut remercier le prince*, dit-il, *pour l'engager à commencer le bâtiment.* *Lib. 1 Ep. 8 Nov.*

Les nouvelles qu'il recevait du père Ignace et des autres pères de Rome le consolaient infiniment. « Nous avons reçu » vos lettres, que nous attendions avec impatience, et nous » les avons reçues avec la joie que des enfants doivent avoir » lorsqu'ils reçoivent d'agréables nouvelles de leur mère. En » effet, elles nous ont appris l'heureux état de toute la Compagnie, et les saints emplois où vous vous occupez sans » relâche. » *Lib. 1 Ep. 7 Nov.*

Lib 4 Ep. 5 Il ne pouvait presque modérer sa joie toutes les fois qu'il pensait à l'établissement de la Compagnie. « Parmi toutes les » faveurs que j'ai reçues de Dieu en ma vie, et que j'en reçois » tous les jours, écrivit-il des Indes à Rome, la plus signalée » et la plus sensible est d'avoir appris que l'institut de notre » Compagnie a été approuvé et confirmé par l'autorité du » souverain Pontife. Je rends d'immortelles actions de grâces » à Jésus-Christ, de ce qu'il a voulu que son Vicaire établît » publiquement la forme de vie qu'il avait prescrite lui-même » en secret à son serviteur notre père Ignace. »

Mais aussi Xavier ne souhaitait rien tant que de voir la Compagnie multipliée, et il sentait un redoublement de joie à mesure qu'elle acquérait de nouvelles maisons dans l'Orient, ou qu'on mandait de l'Europe la fondation de nouveaux colléges.

Enfin il n'avait pas moins d'affection pour les particuliers que pour le corps. Ses frères étaient toujours présents à son esprit, et il ne se contentait pas de les porter dans le cœur.

Lib 2 Ep. 5 « Je porte sur moi, mande-t-il aux pères de Rome, les noms » de chacun de vous, écrits de votre main dans vos lettres, » et je les porte avec la formule solennelle de ma profes- » sion. » Par où il marque non-seulement combien les enfants de la Compagnie lui étaient chers, mais encore combien il chérissait l'avantage d'être de ce nombre.

Sa pauvreté et sa mortification. L'amour qu'il avait pour la pauvreté évangélique le faisait vivre d'aumônes et mendier son pain de porte en porte, lorsqu'il pouvait subsister d'ailleurs ; étant même dans le collége de Goa, qui était très-bien fondé, il cherchait dehors de quoi vivre, pour se conformer davantage à Jésus-Christ pauvre.

Il fut toujours habillé très-pauvrement, et il y avait d'ordinaire tant de pièces à sa soutane, que les enfants des idolâtres s'en moquaient. Il la raccommodait lui-même de sa main, et il ne changeait point d'habit que celui qu'il portait ne s'en

allât en lambeaux, à moins que l'honneur de Dieu et l'intérêt de la religion ne l'y obligeassent. Quand il revint du Japon à Malaca, et qu'il fut reçu avec tant d'honneur, il avait une soutane déchirée et un chapeau tout usé.

Les Portugais le voyant toujours si mal vêtu, le priaient souvent de permettre qu'on lui donnât un habit neuf; mais parce qu'ils ne pouvaient rien gagner sur lui, ils s'avisèrent un jour d'ôter sa soutane d'auprès de lui pendant son sommeil, et d'en mettre une bonne à la place. L'artifice réussit si bien, que Xavier, qui avait l'esprit tout en Dieu, s'habilla sans prendre garde à la supercherie qu'on lui avait faite. Il passa même tout le jour sans s'en apercevoir, et ce ne fut que le soir qu'il y fit réflexion; car, soupant avec François Paiva, et avec d'autres Portugais qui savaient la chose : *C'est peut-être pour honorer notre table*, lui dirent-ils, *que vous avez pris un bel habit?* Il fut alors surpris de se voir vêtu comme il était. Enfin, ayant su le tour qu'on lui avait joué, il dit en riant, qu'il n'y avait pas lieu de s'étonner que cette belle soutane cherchant un maître dans les ténèbres, n'eût pas vu qu'elle en prenait un qui ne la méritait pas.

Comme il était presque toujours avec de pauvres Indiens qui n'avaient rien à donner, et qui allaient la plupart tout nus, il jouissait de sa pauvreté sans aucun obstacle. Tout son meuble était une natte sur laquelle il couchait quelquefois, et une petite table où étaient ses écrits et quelques petits livres, avec un crucifix fait d'un bois qu'on appelle aux Indes le bois de saint Thomas.

Il souffrait gaîment ce que la pauvreté a de plus rude; et, en écrivant du Japon aux pères de Goa, il leur dit : « Aidez-» moi, je vous prie, mes très-chers frères, à remercier Dieu de » la grâce insigne qu'il m'a faite. Nous sommes enfin arrivés » au Japon, où il y a une extrême disette de toutes choses : ce » que je mets entre les plus grands bienfaits de la Providence. »

La mortification accompagne toujours la pauvreté dans les hommes apostoliques. Xavier portait partout avec lui les instruments de pénitence, des cilices, des haires, des chaînes de fer, et des disciplines armées de pointes très-piquantes. Il maltraitait sa chair, par le motif qui obligea l'apôtre saint Paul à châtier son corps, et à le réduire en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, il ne fût réprouvé lui-même.

Sur mer, les cordages du navire, ou de simples ais, lui servaient de lit; sur terre, une natte, ou la terre même. Il mangeait si peu, qu'un de ses compagnons assure que, sans miracle, il n'aurait pu vivre. Un autre dit qu'il ne but presque jamais de vin qu'à la table des Portugais, car là il évitait la singularité, et prenait ce qu'on lui servait; mais aussi, après, il vengeait un de ces repas par des abstinences de plusieurs jours.

Lorsqu'il était au cap de Comorin, le vice-roi, don Alphonse de Sosa, lui envoya deux barils d'un vin très-exquis. Il n'en goûta pas, quoiqu'il fût fort abattu des fatigues de son ministère, et il le distribua tout aux pauvres.

Du riz cuit dans l'eau, ou un peu de poisson salé, était sa nourriture ordinaire dans les Indes; mais durant les deux ans et demi qu'il demeura au Japon, il s'abstint de poisson entièrement, pour bien édifier le peuple, et il écrivit aux pères de Rome qu'il aimerait mieux mourir de faim que de donner à personne sujet de scandale. Il dit encore : « Je compte pour » une insigne faveur de ce que Dieu nous a amenés dans un » pays dénué de toutes les douceurs de la vie, et où, quand » nous le voudrions, nous ne pouvons nourrir notre corps » délicatement. »

Il faisait à pied tous ses voyages de terre, même au Japon, où les chemins sont très-rudes, et il marchait souvent pieds nus dans la saison la plus rigoureuse. Mais il se faisait un

plaisir de la souffrance, et on peut l'en croire sur sa parole.

« Les fatigues d'une si longue navigation, dit-il, un long » séjour parmi les Gentils, et dans une terre brûlée des excessives ardeurs du soleil, toutes ces incommodités étant souffertes comme il faut pour l'amour de Dieu, sont, en vérité, » une source abondante de consolations. Pour moi, je me » persuade que les amateurs de la croix de Jésus-Christ » vivent heureux au milieu des peines, et que ce leur est une » mort de n'avoir rien à souffrir. Car peut-il y avoir une mort » plus dure, que de vivre sans Jésus-Christ, après que nous » l'avons une fois goûté, et que de le quitter pour satisfaire » nos inclinations? Croyez-moi, il n'y a point de croix pareille » à celle-là. Quel bonheur, au contraire, de vivre en mourant » tous les jours, et en domptant ses passions, pour chercher, non nos propres intérêts, mais les intérêts de Jésus-» Christ! »

La mortification intérieure était le principe de ces sentiments du saint homme. Dès les premières années de sa conversion, il s'étudia à se vaincre en tout, et il exhortait sans cesse les autres à ne se laisser jamais emporter par leurs désirs naturels. « J'ai toujours dans l'esprit, mande-t-il de » Malaca aux pères et aux frères du collége de Conimbre, ce » que je me souviens d'avoir ouï dire à notre bienheureux » père Ignace, que les vrais enfants de la Compagnie de Jésus » doivent travailler beaucoup à se surmonter eux-mêmes. *Lib. 3. Ep. 5. No*

» Si vous cherchez Dieu en vérité, dit-il aux jésuites de » Goa, et que vous marchiez généreusement dans les voies » qui nous conduisent à lui, la joie spirituelle que vous goûterez en son service vous adoucira tout ce que la victoire de » soi-même peut avoir de difficile et de fâcheux. Mon Dieu, » que les hommes sont grossiers, de ne pas comprendre qu'en » résistant faiblement aux attaques du démon, ils se privent » des plus purs plaisirs de la vie! »

C'est en pratiquant ces maximes que Xavier était devenu si maître de ses passions, qu'il ne savait ce que c'était qu'un mouvement de colère ou d'impatience; et de là venaient en partie cette tranquillité d'esprit, cette égalité de visage, cette gaîté perpétuelle qui le rendaient si commode et si aimable.

Sa pureté de corps et d'âme.

Il est naturel qu'un homme extrêmement mortifié soit chaste : aussi l'était-il à un tel point, qu'on a su de ses confesseurs, et entre autres du vicaire de Méliapor, qu'il a vécu et qu'il est mort vierge. Dès sa jeunesse, il eut horreur de l'impureté, quoiqu'il fût d'une complexion sanguine et qu'il aimât naturellement la joie.

Lorsqu'il étudiait à Paris, et qu'il demeurait au collége de Sainte-Barbe, son maître de philosophie, qui était un homme perdu de débauches, et qui mourut d'une maladie honteuse, menait la nuit ses écoliers dans des lieux infâmes. Ce malheureux homme fit ce qu'il put pour débaucher François, qui était beau et bien fait; mais il n'en put jamais venir à bout, tant le jeune homme était éloigné des sales plaisirs de la chair.

Rien, au reste, ne marque davantage l'amour qu'il avait pour la pureté, que ce qui lui arriva une fois à Rome. Simon Rodriguez étant tombé malade, le père Ignace ordonna à Xavier d'avoir soin de lui durant sa maladie. Une nuit, le malade étant éveillé, vit Xavier qui dormait au pied de son lit, remuer les bras en songe comme un homme qui repousse violemment quelque personne importune : il lui vit même jeter du sang en abondance par le nez et par la bouche.

Comme Xavier s'éveilla au même moment, Rodriguez lui demanda d'où venaient cette agitation et ce sang. Xavier ne voulut point le lui dire, et il ne s'expliqua là-dessus qu'étant sur le point de s'embarquer pour les Indes. Car alors, étant pressé tout de nouveau par Rodriguez, après l'avoir obligé au secret : *Sachez*, lui dit-il, *mon frère maître Simon, que Dieu, par une insigne miséricorde, m'a fait la grâce de me conserver*

jusqu'à cette heure dans une entière pureté, et que, cette nuit-là, je songeais qu'étant en une hôtellerie, une fille peu modeste s'approchait de moi. Ce mouvement des bras était pour la repousser et pour m'en défaire, et le sang que je jetai vint du grand effort que je fis.

Mais, quelque horreur que Xavier eût de l'ombre seule du péché, il se défiait de lui-même, et s'éloignait de tout commerce des femmes quand la charité ne l'obligeait pas de travailler à leur conversion : encore, dans ces rencontres, gardait-il toutes mesures imaginables, ne s'entretenant jamais avec elles que dans un lieu public, et à la vue de tout le monde, ne leur parlant que de choses nécessaires, le faisant en peu de mots, et d'un air sérieux, grave et modeste. Il disait même qu'à parler en général, on ne pouvait trop éviter la conversation des femmes, et que quelque bonne intention qu'eussent les directeurs, il y avait plus à craindre pour eux dans ces entretiens, qu'à espérer pour celles qu'ils dirigeaient.

Outre cela, il tenait ses sens fort recueillis, examinait sa conscience plusieurs fois le jour, et se confessait tous les jours quand il avait la commodité d'un prêtre. Il acquit par là une telle pureté, et de corps et d'âme, que ceux qui l'ont pratiqué davantage ont déclaré qu'ils n'ont jamais remarqué rien en lui qui ne fût dans toutes les règles d'une exacte bienséance.

Aussi ne se pardonnait-il rien à lui-même, et on ne peut croire jusqu'où allait la tendresse de sa conscience en quelque matière que ce fût. Sur le vaisseau qui le porta de Lisbonne aux Indes, un enfant, qui était en âge d'être instruit, mourut un jour subitement. Xavier demanda d'abord si l'enfant assistait tous les jours au catéchisme avec les autres du navire : on lui dit que non; et, dans le même moment, l'homme de Dieu, qui avait toujours le visage gai, parut extrêmement triste. Le vice-roi don Alphonse Sosa s'en aperçut, et, sachant pourquoi le père était affligé, voulut savoir du père même s'il avait eu con-

naissance auparavant que l'enfant ne vînt point au catéchisme : *Si je l'avais su*, repartit Xavier, *je n'aurais pas manqué de l'y faire venir. D'où vient donc*, répliqua le vice-roi, *que vous vous affligez tant pour une chose que vous avez ignorée, et qui ne peut vous rendre nullement coupable? C'est*, dit le saint, *que je dois me reprocher comme une faute de ce que je n'ai pas su qu'une personne qui était embarquée avec moi n'apprenait pas la doctrine chrétienne.*

Sa dévotion envers la sainte Vierge.

Un corps si chaste et un cœur si pur ne peuvent être que d'un fidèle serviteur de la sainte Vierge. Xavier l'honora et l'aima toute sa vie avec des sentiments pleins de révérence et de tendresse. Ce fut dans l'église de Montmartre, consacrée à la Mère de Dieu, et le jour de l'Assomption, qu'il fit ses premiers vœux. Ce fut dans celle de Lorette qu'il eut la première inspiration et qu'il conçut les premiers désirs d'aller aux Indes. Il ne demandait rien à Notre-Seigneur que par l'entremise de sa Mère ; et dans l'explication qu'il faisait de la doctrine chrétienne, après s'être adressé à Jésus-Christ pour obtenir la grâce d'une foi vive et constante, il s'adressait pour la même raison à Marie. Il finissait toutes ses instructions par le *Salve Regina*. Il n'entreprenait jamais rien que sous les auspices de la Vierge ; et, dans les périls, il avait toujours recours à elle, comme à sa patronne.

Au reste, pour montrer qu'il était son serviteur, et qu'il faisait gloire de l'être, il portait d'ordinaire un chapelet pendu au cou, et afin que les chrétiens s'affectionnassent à dire le chapelet, il en usait le plus souvent pour opérer des miracles.

Quand il passait les nuits en oraison dans les églises, c'était presque toujours devant une image de la Vierge. Il lui offrait surtout des vœux pour la conversion des grands pécheurs, et aussi pour la rémission de ses péchés, comme il dit dans une de ses lettres qui ne marque pas moins son humilité et sa confiance en l'intercession de la sainte Vierge.

J'ai pris la Reine du ciel pour ma patronne, afin d'impétrer le pardon de mes innombrables péchés. Il était particulièrement dévot à son immaculée Conception, et il avait fait vœu de la défendre autant qu'il pourrait.

Dans l'entretien, il parlait ordinairement des grandeurs de la divine Marie, et il portait tout le monde à la servir. Enfin, étant sur le point de rendre l'âme, il l'invoqua avec de tendres paroles, il la pria de montrer qu'elle était sa mère.

Ce sont là les principales vertus qui furent recueillies pour être présentées au Saint-Siége. L'archevêque de Goa et tous les évêques des Indes secondèrent le dessein du roi de Portugal, Jean III, en agissant de leur côté auprès du pape pour la canonisation de Xavier; mais personne ne la sollicita dans la suite avec plus d'éclat que le roi de Bungo.

On poursuit la canonisation, et ce que le roi de Bungo fait a cet egard.

Ce prince qui avait été sur le point de se convertir avant que Xavier quittât le Japon, n'eut pas plus tôt perdu ce saint homme, que regagné par les bonzes, il tomba dans tous les désordres dont un païen est capable. Il avouait que la loi chrétienne était la meilleure, mais il disait qu'elle était trop rigoureuse, et qu'un jeune prince comme lui, né dans les délices, ne pouvait pas s'en accommoder. Ses plaisirs ne l'empêchaient pas d'aimer les armes, ni d'être fort brave, et il eut tant de bonheur à la guerre, qu'il réduisit sous son obéissance quatre ou cinq royaumes.

Au milieu de ses victoires, les dernières paroles que le père François lui avait dites sur la vanité du monde et sur la nécessité du baptême, lui revinrent en l'esprit. Il y fit des réflexions très-sérieuses, et il fut si touché un jour, qu'il parut en public avec un chapelet au cou, comme pour professer ouvertement le christianisme.

Les effets répondirent aux apparences. Il fit jeter dans la mer deux idoles de grand prix qu'il avait dans son palais, et qu'il adorait tous les jours en se prosternant devant elles la

tête contre terre, selon la coutume des idolâtres de l'Orient. S'étant appliqué ensuite à des exercices de piété et de pénitence, il renonça tout à fait aux plaisirs des sens, et fut enfin baptisé par le père Cabral, de la Compagnie de Jésus. A son baptême, il prit le nom de François Xavier, en mémoire du saint apôtre François Xavier, qu'il reconnaissait pour le père de son âme, et qu'il appela ainsi toute sa vie.

Le roi de Bungo avait été si heureux jusqu'à ce temps-là, que sa prospérité était passée en proverbe. Mais Dieu voulut l'éprouver. Deux mois après son baptême, les plus puissants de ses sujets, ligués contre lui, en haine du christianisme, avec plusieurs princes ses voisins, le défirent dans une bataille rangée, et le dépouillèrent de tous ses États. Il soutint la mauvaise fortune constamment; et, sur ce que les gentils lui reprochaient que son changement de religion était la cause de sa ruine, il fit vœu au pied des autels de vivre et de mourir chrétien, en ajoutant, par un transport de zèle, que si tout le Japon et toute l'Europe, si les pères de la Compagnie, et le pape même, renonçaient à Jésus-Christ, pour lui, il le confesserait jusqu'au dernier soupir, toujours prêt, avec le secours du Ciel, à répandre tout son sang en témoignage de la foi.

Comme la piété du prince ne diminuait rien ni de sa valeur, ni de son habileté, ayant ramassé ce qui lui restait de troupes, il se rétablit peu à peu, et par la force des armes, et par des traités de paix. Ses principaux soins, après son rétablissement, furent de bannir l'idolâtrie de ses États et d'y établir la foi catholique. La dévotion le porta même à envoyer une solennelle ambassade vers le pape Grégoire XIII, qui en ce temps-là gouvernait l'Église. Don Mancio, son ambassadeur, étant arrivé à Rome avec ceux du roi d'Arima et du prince d'Omura, ne se contenta pas de rendre obéissance au Vicaire de Jésus-Christ, en lui présentant une lettre du roi don Fran-

çois, pleine de respect et de soumission envers le Saint-Siége, il le supplia, au nom de son maître, de mettre l'apôtre du Japon parmi les saints que les fidèles honoraient, et il déclara à Sa Sainteté qu'elle ne pouvait faire une plus grande grâce au roi de Bungo.

Cependant la mémoire de Xavier était révérée plus que jamais dans toute l'Asie. Un ambassadeur du grand Mogol étant venu à Goa, pour demander des pères de la Compagnie qui expliquassent à l'empereur les mystères de la loi chrétienne, voulut voir le corps du père François Xavier ; mais il n'osa pas en approcher, qu'il n'eût ôté ses souliers auparavant, avec toute sa suite qui était nombreuse. Alors, s'inclinant tous jusqu'à terre par diverses fois, ils rendirent leurs devoirs au saint, comme s'ils n'eussent pas été de la secte de Mahomet. Il est révéré dans toute l'Asie.

Les navires qui passaient à la vue de Sancian, saluaient de tout leur canon le lieu de sa mort. On descendait quelquefois dans l'île, seulement pour voir l'endroit où son corps reposa deux mois et demi, et pour prendre de la terre d'un lieu si sacré, tellement que les Chinois, croyant qu'il y avait là un trésor caché, mirent des gardes alentour pour empêcher qu'on ne l'enlevât.

Un des nouveaux fidèles des Indes et des plus dévots à l'homme de Dieu, non content d'avoir vu le lieu de sa mort, eut la curiosité de voir celui de sa naissance, si bien qu'il traversa des pays immenses, et passa les mers, pour aller au château de Xavier. Entrant dans la chambre où le saint naquit, il se jeta à genoux, baisa dévotement le plancher, et l'arrosa de ses larmes ; après quoi, sans se soucier de rien voir davantage en Europe, il reprit le chemin des Indes, comptant pour un grand trésor une petite pierre qu'il avait détachée des murailles de la chambre, et qu'il emportait avec lui.

Il se fait des miracles de tous côtés par son intercession.

Au reste, les miracles éclataient partout. Cinq ou six personnes qui faisaient voile de Malaca vers la Chine, dans le navire de Benoît Coëglio, tombèrent malades jusqu'à être en danger de mort. Dès qu'on eut gagné Sancian, elles se firent porter dans le pré où Xavier fut enterré la première fois; et là, se couvrant la tête de la terre qui avait touché le saint corps, elles furent sur-le-champ tout à fait guéries.

Xavier apparut à diverses gens de la côte de Travancor et de celle de la Pêcherie, tantôt pour guérir ou pour consoler des moribonds, tantôt pour délivrer des prisonniers et pour mettre des pécheurs dans la bonne voie.

Son nom était propice sur mer dans les périls les plus évidents. Le vaisseau d'Emmanuel de Sylva étant partit de Cochin, et ayant pris la route de Bengale, au milieu du golfe, il s'éleva une si horrible tempête, qu'on fut contraint de couper les mâts et de jeter toutes les marchandises dans la mer. Lorsqu'on n'attendait plus que le naufrage, tous implorèrent le secours de l'apôtre des Indes, François Xavier. Au même moment, une vague qui venait fondre comme une montagne sur le navire pour le submerger, retourna en arrière, et s'en alla en écume. Les matelots et les passagers, à la vue de ce miracle, invoquaient le saint à haute voix, dès que la tourmente augmentait, et les vagues se retiraient toujours au nom de Xavier; mais, quand ils cessaient de l'invoquer, les flots s'enflaient excessivement, et battaient le navire de toutes parts.

On peut dire que le saint faisait ces miracles lui-même, et presque en personne; mais on ne saurait s'imaginer combien il s'en fit par les suscriptions de ses lettres, par les grains de son chapelet, par les pièces de ses habits, et enfin par toutes les choses qui avaient quelque rapport à lui.

Les croix qu'il avait plantées de sa main en diverses côtes pour être vues de loin des mariniers et des voyageurs, étaient

chargées de vœux et de dons que les chrétiens, les Sarrasins et les idolâtres y attachaient tous les jours en reconnaissance des grâces qu'ils recevaient par l'intercession du saint homme. Mais la plus fameuse de ces croix était celle de Corate, où pendait une image de Xavier. Un aveugle recouvra la vue en embrassant cette croix, et deux malades furent guéris tout à coup, dont l'un, déjà vieux, avait une paralysie formée, et l'autre se mourait d'un flux de sang.

On fit des copies de l'image miraculeuse qui était à Corate, et Gaspard Gonzalez en apporta une à Cochin. Il était onze heures de nuit quand il entra dans le port. Une heure après, le feu prit à la maison de Christophe Miranda, voisine de celle de Gonzalez. Comme un vent du nord soufflait alors, et que le bâtiment était presque tout de bois, l'embrasement commença avec furie, et d'abord une fille du logis fut brûlée. Les voisins s'étant éveillés au bruit du feu, jetèrent leurs meubles en confusion par les fenêtres, n'y ayant pas d'apparence de sauver les maisons, parce que celle de Miranda était la plus haute, et que les charbons ardents qui en sortaient de toutes parts avec les flammes que le vent poussait, tombaient sur les toits, qui ne sont, en ce pays-là, que de feuilles de palmier toutes sèches et très-propres à s'allumer. Dans un péril aussi extrême, Gonzalez se ressouvint de la sainte image qu'il avait apportée. S'étant mis à genoux avec tous ses domestiques, il la montra aux flammes, et appela le père François à leur secours. Au même moment le feu s'éteignit de lui-même, et la ville fut ainsi préservée de l'incendie, lorsqu'elle allait être réduite en cendres.

Une médaille qui avait, d'un côté, l'image du saint, et de l'autre celle de la Vierge tenant le petit Jésus, faisait encore de plus merveilleux effets. Elle était entre les mains d'une veuve très-vertueuse de Cochin, née à Tamuçai dans la Chine, et nommée Luce de Vellanzan, qui avait été autrefois instruite

à Malaca, des mystères de la foi, par le père Xavier même, et qui avait six-vingts ans quand on l'interrogea juridiquement sur les miracles que sa médaille avait opérés. Toutes les personnes infirmes qui venaient chez Luce, recevaient leur guérison dès qu'elle avait fait le signe de la croix avec sa médaille sur la partie malade, ou qu'elle l'avait arrosée de l'eau où la médaille avait trempé, en disant seulement ces paroles : *Au nom de Jésus et du père François, la santé vous soit rendue.*

J'en ai vu plusieurs, dit un témoin oculaire, *qui ont été guéris en un instant par le seul attouchement de cette médaille: les uns, qui tout gâtés au dedans, jetaient par le nez des chairs pourries et un pus d'une insupportable puanteur; les autres, qui, réduits à une extrême maigreur par une phthisie de plusieurs années, ne paraissaient que des squelettes.*

Trois guérisons remarquables.

Mais les plus célèbres guérisons furent celles de Gonzalve Rodriguez, de Marie Diaz et d'Emmanuel Fernandez Figheredo.

Il vint à Rodriguez une grosse apostume au côté gauche, près du cœur, et cela lui dura plusieurs mois. Les chirurgiens, de peur d'irriter le mal en faisant une incision dans un endroit si dangereux, tâchèrent de dessécher cette humeur par d'autres remèdes. Mais l'apostume dégénéra en un cancer qui causait au malade de vives douleurs avec des maux de cœur et d'estomac continuels. Rodriguez ayant appris ce que la chrétienne chinoise faisait par le moyen de la médaille du père Xavier, l'alla trouver aussitôt, et se mit à genoux devant elle. La Chinoise ne fit que le toucher trois fois en faisant le signe de la croix sur lui selon sa coutume, et dans le même moment le cancer disparut, la chair devint belle à l'endroit où était l'ulcère, et Rodriguez se sentit comme s'il n'eut jamais eu de mal.

Marie Diaz était non-seulement aveugle, mais paralytique de la moitié de son corps du côté droit, en sorte que le bras

lui pendait de l'épaule comme mort, et qu'elle ne pouvait se soutenir sur une jambe. N'espérant plus rien des remèdes, elle se fit conduire au logis de Luce. La bonne veuve retint sept jours Marie Diaz, et la lava chaque jour avec l'eau où sa médaille avait trempé. Le septième, elle fit le signe de la croix sur les yeux de la malade avec la médaille même, et alors Diaz recouvra la vue; sa paralysie se dissipa aussi tellement, qu'elle vint toute seule, et sans nul secours, à l'église de la Compagnie, où elle laissa ses potences.

Pour Emmanuel Fernandez Figheredo, il avait depuis longtemps les deux jambes tout ulcérées et si pourries, qu'il en sortait des vers continuellement. Les médecins, pour détourner les humeurs qui tombaient sur les jambes du malade, mirent en œuvre tous les secrets de leur art, mais ils ne gagnèrent rien par là; au contraire, les nerfs se rétrécirent si fort d'un côté, qu'une jambe en demeura plus courte que l'autre. Pour comble d'affliction, il survint à Figheredo une furieuse dyssenterie, qui, dans un homme âgé de soixante ans comme lui, et abattu par ses autres maux, fut jugée mortelle, et l'aurait été en effet, s'il n'eût eu recours à la médaille de Xavier. Il but de l'eau où avait trempé la médaille, après quoi il guérit parfaitement, et de ses ulcères, et de sa dyssenterie.

Le miracle perpétuel du corps de Xavier.

Mais ce qu'on voyait tous les jours à Goa, semblait effacer ce qui se faisait ailleurs de plus merveilleux. Le corps du saint, toujours entier, avec une chair tendre et une couleur vive, était un miracle perpétuel. Ceux qui voyaient ce sacré corps avaient peine à croire que l'âme en fût séparée, et Diaz Carvaglio, qui avait connu Xavier particulièrement pendant sa vie, le voyant plusieurs années après sa mort, lui trouva le teint si frais et le coloris si beau, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier plus d'une fois : *Ah! il est vivant!*

Le vicaire général de Goa, Ambroise Ribera, voulut exami-

ner lui-même si le dedans répondait au dehors. Ayant mis le doigt dans la blessure qu'on fit au saint quand on l'enterra à Malaca, il en vit sortir du sang et de l'eau. La même chose arriva une autre fois à un frère de la Compagnie.

Le saint fut un jour exposé publiquement, avec les pieds nus, à l'instance du peuple, qui, par dévotion, voulait les baiser. Une femme qui souhaitait passionnément d'avoir une relique de Xavier, s'étant approchée d'un des pieds comme pour les baiser, le mordit, et coupa avec les dents un peu de la chair. Le sang coula aussitôt en abondance, mais un sang vermeil et tel qu'en ont les personnes les plus saines. Les médecins qui visitaient le corps de temps en temps, et qui déposaient toujours qu'il n'y avait rien de naturel dans ce qu'ils voyaient, jugèrent que le sang qui venait d'un corps privé de chaleur, et sortait d'une partie aussi éloignée du cœur qu'est le pied, ne pouvait être que l'effet d'une vertu toute céleste, qui non-seulement préservait de corruption toutes les parties, mais qui faisait couler les humeurs, et les maintenait dans le mouvement que la vie seule leur donne (1).

(1) *Ouverture du tombeau de S. François Xavier à Goa, le 9 février* 1782. — La relation que l'on va lire est extraite du Journal de Fr. X. de Feller; mars 1783, page 449.

« Les dernières lettres de Goa mandent ce qui suit : Le bruit s'étant accru de jour en jour, depuis la publication du bref, portant extinction de la Compagnie de Jésus, que le corps de S. François Xavier, protecteur dudit ordre, avait été transporté ailleurs, le gouvernement se vit enfin obligé de condescendre au vœu unanime de toute la population. Il fit ouvrir sous la direction d'un architecte de Rome établi dans l'île, le superbe mausolée où reposent les glorieuses dépouilles de l'apôtre des Indes, qui avaient toujours été gardées soigneusement dans une châsse fermée à sept clés. Lorsqu'on eut ouvert le tout, on vit avec une consolation générale et au milieu des plus grands témoignages d'allégresse, le corps de ce saint revêtu de ses ornements sacerdotaux qui paraissaient tout neufs. Le visage était si bien conservé qu'on en distinguait parfaitement tous les traits; on voyait à sa droite le bâton de capitaine général dont, par ordre du souverain, il avait été décoré après sa mort, comme protecteur du royaume de Portugal. Le bras droit étant conservé à Rome, le saint paraissait tenir le susdit

Tant de merveilles se répandirent de l'Orient par toute l'Europe, et touchèrent tellement le pape Paul V, qu'il exécuta enfin ce que ses prédécesseurs avaient projeté. Après un examen juridique des vertus et des miracles dont nous venons de parler, il déclara bienheureux François Xavier, prêtre de la Compagnie de Jésus, par une bulle expresse du 25 octobre de l'année 1619.

Il est béatifié, et ensuite canonisé.

Grégoire XV, qui succéda immédiatement à Paul V, le canonisa ensuite dans toutes les formes et avec toutes les procédures que l'Église garde en de semblables occasions. La cérémonie en fut faite à Rome le 12 mars de l'année 1622. Mais, comme la mort empêcha ce pape de faire la bulle de la canonisation, ce fut Urbain VIII, son successeur, qui la fit.

Cette bulle, datée du 6 août de l'année 1623, est un abrégé et un éloge de la vie miraculeuse du saint. Il y est dit que le nouvel apôtre des Indes a reçu spirituellement la bénédiction que le Seigneur accorda au patriarche Abraham; qu'il a été

Ce que porte la bulle de la canonisation.

bâton de la main gauche appuyée sur la poitrine. Ce saint corps resta exposé pendant trois jours de suite à la vénération publique; le concours des spectateurs de tout état et religion qui s'y trouvaient, était immense. Le frère d'un roi voisin, en contemplant ce corps et n'y remarquant pas la moindre trace de corruption, ne put s'empêcher de s'écrier : *Nous n'avons point de monuments pareils dans notre religion, et il faut avouer que celle qu'on professe ici est la véritable.*

« Le doyen de la cathédrale, assisté de tous les chanoines, chanta la grand'messe le premier jour du triduo ordonné pour cette solennité; le supérieur des prêtres de la mission qui sont ici depuis quelque temps, célébra le second jour, et Mgr l'archevêque officia le troisième. Notre gouverneur donna pendant les trois jours l'exemple de la plus grande édification. Comme pour satisfaire la curiosité d'un peuple innombrable, il fallait laisser l'église ouverte, même pendant la nuit, on avait invité à veiller près du dépôt sacré, outre la garde militaire, les pères Dominicains, les Récollets, et successivement tous les religieux des couvents de la ville. Pour terminer cette brillante fête, on fit une procession solennelle; l'archevêque, le gouverneur et d'autres seigneurs y portèrent la châsse sur leurs épaules. La procession finie, on revint à l'église pour y remettre ces saintes reliques dans leur ancien tombeau. Sa Majesté la reine ayant fait broder un nouveau voile pour couvrir la face du saint, a ordonné qu'on lui envoyât l'ancien, qu'elle veut garder auprès d'elle par dévotion. »

fait le père de plusieurs nations, et qu'il a vu ses enfants en Jésus-Christ multipliés au-dessus des étoiles du ciel et des sables de la mer; qu'au reste, son apostolat a eu les signes d'une vocation divine, tels que sont le don des langues, le don de prophétie, le don des miracles, avec les plus parfaites vertus évangéliques.

La bulle rapporte presque tous les miracles que nous avons vus dans sa vie, particulièrement les morts ressuscités; et entre les guérisons miraculeuses qui se sont faites après sa mort, elle marque celle de Gonzalve Rodriguez, de Marie Diaz et d'Emmanuel Fernandez Figheredo. Elle fait encore mention de deux guérisons célèbres dont nous n'avons rien dit. L'une est d'un aveugle, qui, ayant prié Dieu neuf jours de suite par l'ordre de François qui lui était apparu, recouvra la vue en un instant; l'autre, d'un lépreux, qui, s'étant frotté avec de l'huile de la lampe qui brûlait devant l'image du saint, fut guéri entièrement. Le pape ajoute, dans sa bulle, que les lampes qui pendaient devant l'image qu'on révérait à Corate, brûlaient très-souvent avec de l'eau bénite, comme si elles eussent été pleines d'huile, et que ce prodige étonnait les infidèles. Les autres miracles que nous avons rapportés, et dont la bulle ne parle point, sont contenus dans les actes du procès de la canonisation.

Le culte du saint s'augmenta fort depuis sa canonisation.

Depuis que le Saint-Siége eut mis l'apôtre des Indes au nombre des saints, il n'est pas croyable combien la dévotion publique s'augmenta partout envers lui. Les villes le prirent pour leur protecteur et pour leur patron; on ne cessa point de lui faire des vœux et de lui dresser des autels. On visita son tombeau avec plus de dévotion que jamais, et la chambre où il naquit fut convertie en une chapelle que les pèlerins vinrent visiter en foule de tous les endroits du monde.

Il se fit de nouveaux miracles, surtout en Italie.

Au reste, on ne l'invoqua pas en vain, et si je voulais rapporter les miracles qui se firent tout de nouveau par son inter-

cession, il me faudrait composer un livre aussi gros que celui-ci. Je n'ai garde non plus d'entreprendre le récit de ce qui arriva les années suivantes à Potamo et à Naples. Je me contente de dire que Dieu y honora son serviteur par des merveilles qui nous paraîtraient incroyables, si celles qui les ont précédées ne nous avaient accoutumés à croire tout de Xavier.

Je ne parlerai pas même du fameux père Mastrilli, qui, étant à l'agonie, fut guéri tout à coup par le saint, et qui, allant au Japon par le commandement du saint même pour y être martyrisé, lui bâtit un superbe sépulcre à Goa. Il suffit qu'on sache que jamais saint n'a été peut-être ni plus honoré, ni plus aimé dans l'Église que saint François Xavier, et qu'il n'y a pas jusqu'aux ennemis de la Compagnie de Jésus, qui n'aient de la vénération et de la tendresse pour lui.

Le témoignage des hérétiques en faveur du saint

Mais ces sentiments ne sont pas seulement des catholiques : les hérétiques mêmes révèrent Xavier; et Baldeus parle de lui en ces termes, dans son histoire des Indes (1) : « Si la religion de Xavier convenait avec la nôtre, nous le devrions » estimer et honorer comme un autre saint Paul. Toutefois, » nonobstant cette différence de religion, son zèle, sa vigilance et la sainteté de ses mœurs doivent exciter tous les » gens de bien à ne point faire l'œuvre de Dieu négligemment, car les dons que Xavier avait reçus pour exercer la » charge de ministre et d'ambassadeur de Jésus-Christ, » étaient si éminents, que mon esprit n'est pas capable de les » exprimer. Si je considère la patience et la douceur avec » laquelle il a présenté aux grands et aux petits les eaux » saintes et vives de l'Évangile, si je regarde le courage avec » lequel il a souffert les injures et les affronts, je suis con-

(1) Mgr. l'évêque de Castorie cite cet auteur dans sa lettre pastorale aux catholiques des Provinces-Unies, qui est à la tête du Traité de la lecture de l'Écriture sainte.

» traint de m'écrier avec l'Apôtre : *Qui est capable comme lui* » *de ces choses merveilleuses?* » Baldeus finit l'éloge du saint par une apostrophe au saint même : *Plût à Dieu,* dit-il, *qu'ayant été ce que vous avez été, vous fussiez, ou vous eussiez été des nôtres!*

Richard Haklvit, aussi protestant, de plus ministre en Angleterre, loue Xavier sans aucune restriction (1). « Sancian, » dit-il, est une île dans les confins de la Chine, et proche le » port de Canton, fameuse par la mort de François Xavier, » ce digne ouvrier évangélique, et ce divin maître des Indiens » en ce qui concerne la religion, qui, après de grands tra- » vaux, après plusieurs injures, et des croix infinies souf- » fertes avec beaucoup de patience et de joie, mourut dans » une cabane sur une montagne déserte, le 2 décembre de » l'année 1552, dépourvu de toutes les commodités de ce » monde, mais comblé de toutes sortes de bénédictions spiri- » tuelles, ayant fait connaître auparavant Jésus-Christ à plu- » sieurs milliers de ces Orientaux. Les histoires modernes » des Indes sont remplies des excellentes vertus et des œuvres » miraculeuses de ce saint homme. »

M. Tavernier, qui a toute la probité qu'on peut avoir hors de la vraie religion, enchérit sur ces deux historiens, et parle comme un catholique (2). « Saint François Xavier, dit-il, finit en » ce lieu sa mission avec sa vie, après avoir établi la foi » chrétienne avec des progrès admirables, dans tous les lieux » où il avait passé, non-seulement par son zèle, mais aussi » par son exemple et par la sainteté de ses mœurs.

» Il n'a jamais été dans la Chine ; néanmoins il y a beau- » coup d'apparence que le christianisme qu'il avait établi dans » l'île de Niphon s'étendit dans les pays voisins, et se mul-

(1) *Les principales navigations, voyages, trafics et découvertes de la nation anglaise par mer et par terre*, etc. 2me part. du 2me vol.

(2) *Recueil de plusieurs relations et traités singuliers et curieux.*

» tiplia par les soins de ce saint homme, qu'on peut nommer à juste titre le saint Paul et le véritable apôtre des » Indes. »

Ce qu'il faut conclure de ces témoignages et de tout ce livre.

Au reste, si Xavier a été doué de toutes les vertus apostoliques, ne s'ensuit-il pas que la religion qu'il prêchait était celle des apôtres? Y a-t-il la moindre apparence qu'un homme choisi de Dieu pour détruire l'idolâtrie et l'impiété dans le nouveau monde fût un idolâtre et un impie, lorsqu'il adorait Jésus-Christ sur les autels, qu'il invoquait la sainte Vierge, qu'il s'engageait à Dieu par des vœux, qu'il demandait des indulgences au souverain Pontife, qu'il employait le signe de croix et l'eau bénite à la guérison des malades, qu'il faisait des prières et disait des messes pour les morts? Peut-on croire, enfin, que ce saint homme, ce faiseur de miracles, ce nouvel apôtre, ce second saint Paul, ait été toute sa vie dans la voie de perdition, et qu'au lieu de jouir maintenant du bonheur des saints, il souffre les supplices des damnés?

Disons donc, pour finir cet ouvrage par où nous l'avons commencé, que la vie de saint François Xavier est un témoignage authentique de la vérité de l'Évangile, et qu'on ne saurait regarder de près ce que Dieu a fait par le ministère de son serviteur, sans tomber d'accord que l'Église catholique, apostolique et romaine est l'Église de Jésus-Christ.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

ACHEN. Le roi d'Achen envoie une armée contre Malaca, 166; défaite des Achenois, 180.

ALPHONSE MARTINEZ, grand-vicaire de l'évêque des Indes à Malaca : il obtient la grâce d'une bonne mort, 239.

ALVARE D'ATAYDE, gouverneur de Malaca ; il traverse et rompt l'ambassade de la Chine, 363 ; il se saisit du navire de Jacques Pereyra, 364 ; il s'emporte contre le père Xavier, 366 et suiv. Il est excommunié par le grand-vicaire de Malaca au nom du père Xavier, 367 et suiv. Il est déposé de son gouvernement, et renvoyé en Portugal, où il meurt d'une maladie honteuse, 393.

AMBOINE, île, de combien éloignée de Malaca, et son étendue, 136. Constance des chrétiens d'Amboine, 162.

AMOUR DE DIEU. Amour des souffrances. *Voyez* François Xavier.

ANGER, Japonais. Ses diverses aventures, 184 et suiv. Il est conduit au père Xavier, qui l'envoye à Goa, 185 ; il est baptisé et nommé Paul de Sainte-Foi, 204 ; sa ferveur dans les exercices de piété, et son zèle pour la conversion des Japonais, 205 ; son esprit facile, et sa mémoire heureuse, 207 ; il parle de Jésus-Christ à la cour de Saxuma, 252 ; il convertit sa famille, 255.

ANTOINE GOMEZ est établi recteur du collége de Goa, 215 ; il travaille à la conversion du roi de Tanor, 342 ; sa mauvaise conduite dans le gouvernement du collége de Goa, 346 et suiv. ; son injustice et sa violence, 348 ; son orgueil et sa désobéissance : il est chassé de la Compagnie, et meurt malheureusement, 349.

ANTOINE DE SAINTE-FOI. Il accompagne le père Xavier dans le voyage de la Chine, 370 ; il l'assiste à la mort, et lui rend les derniers devoirs, 389, 390.

B

BAJAJA SOORA, général de l'armée des Achenois. Sa lettre au gouverneur de Malaca, 168 ; sa fuite dans le combat, 180, 181.

BARZÉE. *Voyez* Gaspard.

BOBADILLA, l'un des compagnons du saint, 25.

BONZES, prêtres des idoles dans le Japon, leur caractère, 251 ; leur déchaînement contre le saint, 257, 287, 309, 310 ; contre le christianisme, 285 ; contre les chrétiens, 286 et suiv., 314 ; emportement d'un bonze contre le roi de Bungo, 299.

BRACHMANES, leur origine et leur caractère, 80 et suiv.

BUNGO. Le roi de Bungo, son caractère, sa lettre au père Xavier, 292 et suiv. ; l'honneur qu'il lui fait, et la bienveillance qu'il lui témoigne, 298 et suiv. ; l'idée qu'il a du christianisme, 299 ; il se convertit, et sollicite la canonisation du père Xavier, 449 et suiv.

C

Cacil Aério, roi de Ternate, son histoire, 157.

Ceylan. L'île de Ceylan, sa description, 102, 103; François passe dans cette île, 199.

Chasteté. *Voyez* François Xavier.

Charité envers le prochain. *Voyez* François Xavier.

Cosme de Torrez, ses talents naturels, son entrée dans la Compagnie de Jésus, 203; saint François Xavier le mène avec lui au Japon, 238; ce qu'il souffre dans le voyage de Méaco, 271; il confond les bonzes dans la ville d'Amanguchi, et y est en danger de perdre la vie, 305.

Confiance en Dieu. *Voyez* François Xavier.

Courage dans les périls. *Voyez* François Xavier.

Crucifix miraculeux de la chapelle du château de Xavier, 391.

E

Ekandono, vassal du roi de Saxuma, 264.

F

Fèvre (Le), l'un des compagnons du saint, 25.

François Perez, ses travaux évangéliques à Malaca, 241; il sort de Malaca par l'ordre du père Xavier, 385.

François Xavier (Saint), sa naissance, 15; ses qualités naturelles et ses premières études, 16 et suiv.; son père veut le retirer de Paris; ce qui l'en détourne, 17; il enseigne la philosophie à Paris, 19; il est gagné à Dieu, 22 et suiv.; sa retraite et ses premières ferveurs, 23; il se consacre à Dieu par des vœux, 24; il se lie les bras et les cuisses avec de petites cordes, 25; il est guéri miraculeusement, 25; il sert les malades dans l'hôpital des incurables à Venise, et il y suce le pus d'un ulcère, 26; il va à Rome, et retourne à Venise, 27; il se prépare à sa première messe, il la dit et tombe malade, 28, 29; saint Jérôme lui apparaît, 29; il va à Bologne et y fait beaucoup de fruit, 30; il retombe malade et ne laisse pas de prêcher, 31; il est appelé à Rome et il y travaille avec succès, 32; il est destiné aux Indes, 34; les connaissances que Dieu lui donne sur la mission des Indes, 35; il prend congé du pape, et ce que le Saint-Père lui dit, 35; son voyage de Rome à Lisbonne, 36 et suiv.; il arrive à Lisbonne, et guérit Simon Rodriguez en arrivant, 42; la vie qu'il mène à Lisbonne, et le fruit qu'il y fait, 43 et suiv.; il refuse ce qu'on lui offre de la part du roi de Portugal pour le voyage des Indes, 50; il part pour les Indes, et ce qu'il dit à Rodriguez en partant, 51; ses occupations sur mer, 53 et suiv.; il arrive au Mozambique, y sert les malades, et tombe malade lui-même, 55, 56; il passe à Melinde et à Socotora, 58, 60; il arrive à Goa, l'état où il trouve les Indes, 62, 65 et suiv.; ses premiers travaux à Goa, 68 et suiv.; il va à la côte de la Pêcherie et y travaille utilement, 71 et suiv.; il se sert des enfants pour guérir les malades, 77; il traite avec les brachmanes, 83 et suiv.; il va au secours des chrétiens de la Pêcherie, 93; il va au royaume de Travancor, et y fait beaucoup de fruit, 94, 95; il est persécuté par les brachmanes, 95; il met en fuite l'armée

des Badages, 97 ; il écrit en Europe pour avoir des missionnaires, 101, 102 ; il envoye un missionnaire à l'île de Manar, 103 ; il fait une entreprise contre le roi de Jafanapatan, persécuteur des chrétiens, 105 ; il écrit au roi de Portugal, 107 ; il convertit un gentilhomme portugais fort libertin, 110 ; il délivre de la peste l'île de Manar, 114 ; il va au sépulcre de saint Thomas pour consulter Dieu sur le voyage de Macaçar, 117 ; il est battu par les démons, 119 ; il convertit un grand pécheur, 122 et suiv. ; il porte un marchand fort riche à la perfection évangélique, 125 ; il va à Malaca et y travaille utilement, 128 et suiv. ; il va à Amboine, et ce qu'il y fait, 135, 136 ; il assiste la flotte espagnole pendant la maladie contagieuse, 138 ; il va à diverses îles, et recouvre son crucifix tombé dans la mer, 139 et suiv. ; il va aux Moluques, 142 ; il fait de grands fruits à Ternate, 144 ; il va à l'île du More, 150 ; il connaît ce qui se passe dans une île éloignée, 151 ; il convertit les peuples de l'île du More, 152 ; il est persécuté par un peuple sauvage, 155 ; il travaille à la conversion du roi de Ternate, 157 ; il anime le gouverneur de Malaca à combattre les Achenois, 169 et suiv. ; il annonce la victoire des Portugais au peuple de Malaca, 181 et suiv.; il apaise une tempête, 187 ; il écrit au roi de Portugal, et ce que sa lettre contient, 187 et suiv.; il prescrit des règles aux missionnaires de la Pècherie, 195 ; il passe en l'île de Ceylan, et ce qu'il y fait, 199 ; il convertit un jeune gentilhomme fort débauché, 201, 202 ; il apprend des nouvelles du Japon, et pense à y aller, 205, 206 ; il entreprend la conversion d'un soldat extrêmement vicieux, et en vient à bout, 208 et suiv.; il assiste à la mort don Jean de Castro, vice-roi des Indes, 210 ; il établit des supérieurs pour gouverner la Compagnie en son absence, 215 ; il envoie Gaspard Barzée à Ormuz, et lui donne des instructions par écrit, 217 et suiv.; il part pour le Japon, 238 ; il en apprend des nouvelles, 245 ; il y arrive, 247 ; il va à la cour de Saxuma, et est bien reçu du roi, 254 ; il commence à prêcher dans Cangoxima, et y convertit plusieurs personnes, 255 ; il visite les bonzes, et tâche de les gagner, 256 et suiv.; il va à la forteresse d'Ekandono, et y fait beaucoup de fruit, 264 et suiv.; à Firando, où il prêche avec beaucoup de succès, 267 ; à Amanguchi, où il fait moins de fruit qu'ailleurs, 269 et suiv.; à Méaco, où il n'est pas écouté, 274 ; ce qu'il souffre en allant à Méaco, 271 ; il revient à Amanguchi, et y fait de grands fruits, 280 et suiv.; il se déclare hautement contre les bonzes, 284 ; il répond à leurs objections, 286 ; il va au royaume de Bungo, 290 ; il y est reçu avec honneur, 291 ; son entrée dans la ville capitale, 295 ; dans le palais du roi, 296 ; son entretien avec le roi, 298, 299 ; il fait de grands fruits dans le royaume de Bungo, et convertit un fameux bonze, 302 et suiv.; il donne des avis au roi de Bungo, 307 ; il dispute sur la Religion avec Fucarandono et les avantages qu'il a sur lui, 311 et suiv.; il part du Japon pour retourner aux Indes, et Dieu lui fait connaître le siége de Malaca, 325 ; il sauve du naufrage, par ses prières, le navire où il est embarqué, 329 et suiv.; il forme le dessein de porter la foi à la Chine, et prend des mesures pour cela, 333 et suiv.; il détourne une tempête, 335 ; il achève la conversion du roi des Maldives, 339 ; il envoie des missionnaires en divers endroits, 350 ; il est rétabli provincial des Indes, 351 ; il donne de nouveaux ordres et des instructions au pere Barzée, 354 ; il écrit au roi de Portugal sur son voyage de la Chine,

358 et suiv.; il connaît que la peste est dans Malaca, avant que d'y arriver, 361 ; il assiste les pestiférés, *ib.*; il ressuscite un mort, 362 ; il prend le dessein d'aller à l'île de Sancian pour passer secrètement à la Chine, 370 ; étant à Sancian, il prend des mesures pour entrer dans la Chine, 381 ; il retarde son voyage en faveur des marchands portugais, et tombe malade d'une fièvre violente, dont il guérit, 383 ; il écrit diverses lettres à Malaca et à Goa, 384 et suiv.; il est réduit à une extrême disette et retombe malade, 386, 387; ses dispositions intérieures pendant sa maladie, 388 ; il meurt, son âge et sa figure extérieure, 389 ; il est enterré sans aucune cérémonie, 390; on le déterre, et on trouve son corps sans aucune corruption, 391 ; le saint corps est porté à Malaca, à Cochin, à Goa, et les honneurs qu'on lui fait partout, 393, 397 et suiv.; on fait dans les Indes des informations de la vie du saint, 400 ; les peuples l'invoquent et révèrent ses images ; on lui bâtit des églises, 400 et suiv.; on poursuit sa canonisation, 449 ; il est révéré par toute l'Asie, et il se fait des miracles de tous côtés par son intercession, 451, 452 et suiv.; le miracle perpétuel de son corps entier, 455 ; il est béatifié, et ensuite canonisé, 457 ; les témoignages des hérétiques en sa faveur, et ce qu'il faut conclure de toute sa vie, 459 ; son amour envers Dieu, 407 et suiv.; sa charité envers le prochain, 26, 27, 32, 37, 40, 41, 43, 54 et suiv.; 67, 68, 93, 94, 138, 361, 369 ; son zèle des âmes, 28, 32, 54, 76 et suiv., 149 et suiv., 214, 358 et suiv., 379, 383, 413 ; son courage dans les périls, 93, 214, 359, 379, 383, 421 et suiv.; sa confiance en Dieu, 122, 150, 359 et suiv., 423 et suiv.; son humilité, 34, 40, 64, 353, 426 et suiv.; sa soumission aux ordres de Dieu, 28, 57, 76, 77, 421 et suiv.; son obéissance religieuse et son amour pour la Compagnie de Jésus, 151 et suiv., 315, 422, 441 ; sa pauvreté, 28, 29, 30, 37, 43, 46, 50 et suiv.; 54, 67, 386, 442 et suiv.; sa mortification et son amour des souffrances, 23 et suiv., 26, 37, 41, 43, 45, 50, 155, 192, 258, 441, 444 et suiv.; la suite de ses voyages, 412 et suiv.; sa pureté de corps et d'âme, 28, 446 et suiv.; sa dévotion envers la Sainte-Vierge, 123, 448 et suiv.; ses prédictions et ses connaissances surnaturelles, 58, 112, 99, 135, 138, 144, 161, 173, 261, 329, 332, 335, 361, 369, 370, 374, 376, 378, 386, 387, 389 ; son don des langues, 61, 94, 253, 278, 280 ; ses miracles, 72, 86, 87, 98, 132, 133, 162, 258 et suiv., 340, 362, 371, 372, 373, 379, 395, 396, 399, 452 et suiv.

G

GASPARD BARZÉE, ses talents ; il arrive aux Indes, 212 ; il va à Ormuz, 217 ; il est établi recteur du collége de Goa et vice-provincial des Indes, 251 ; son obéissance et son humilité, 251. Instructions qu'il reçoit du père Xavier, 217 et suiv., 354 et suiv.

GEORGES ALVAREZ, sa charité envers le père Xavier, et le soin qu'il en a durant sa maladie, 388 ; il lui rend les derniers devoirs, 390.

GOA, sa situation et quand elle a été bâtie, 63.

H

HUMILITÉ, maximes de saint François Xavier sur cette vertu, 430.

J

JACQUES PEREYRA, son zèle pour la Religion, 333. Son navire dit la Sainte-Croix, assuré au milieu des écueils et des tempêtes, 335 et suiv. Il est nommé ambassadeur vers l'empereur de la Chine, 334. Il avance une grosse somme pour les préparatifs du voyage, 334. Il est dépouillé de ses biens par le gouverneur de Malaca, 363 et suiv. Il est rétabli par le roi de Portugal, 393. L'honneur qu'il rend au corps de saint Xavier, 395.

JAFANAPATAN. Le roi de Jafanapatan persécute les Chrétiens, et fait mourir son propre fils, 103 et suiv. Il promet d'embrasser la foi, et manque de parole, 199. Sa mort funeste, 115.

JAPON, sa situation, la nature du pays, l'humeur des peuples, 205, 206. L'état du gouvernement et de la religion, 249 et suiv.

JAPONAIS CHRÉTIENS, leur ferveur, 263, 266, 280.

JEAN BRAVO, il est reçu en la Compagnie par saint François Xavier, qui le forme de sa main, 242.

JEAN D'ALBUQUERQUE, évêque de Goa, comment il reçut Xavier, 64. Sa lettre au père Ignace en faveur des ouvriers de la Compagnie, 350.

JEAN DEYRO, il quitte son négoce pour embrasser la pauvreté évangélique, 125. Il le reprend, et ce qui lui en arrive, 126.

JEAN FERNANDEZ, il accompagne saint François Xavier au Japon, 238. Ce qu'il souffre dans le voyage de Méaco, 271; dans la ville d'Amanguchi, 281. Sa modération et sa patience héroïque, 282.

JEAN III, roi de Portugal; il demande des pères de la Compagnie pour les Indes, 33. La bienveillance qu'il témoigne au père Xavier, 42 et suiv. Son amour pour la Compagnie de Jésus, 47. Il veut retenir Xavier en Portugal, et puis le laisse aller aux Indes, 48, 49. Les ordres qu'il donne pour le bien de la chrétienté des Indes, 109, 110. Il défraye les missionnaires, 365. Il poursuit la canonisation du saint, 400.

JÉRÔME CASALINI, il loge Xavier à Bologne, 30, 39.

IGNACE DE LOYOLA (SAINT), il tâche de gagner Xavier à Dieu, et en vient à bout, 19, 22 et suiv. Il le préserve de l'hérésie, 21. Il le nomme pour la mission des Indes, 34. Il l'établit provincial des Indes, 351.

L

LAYNEZ, l'un des compagnons du saint, 25, 26.

LANGUE, la langue malayaise fort délicate, presque universelle dans les Indes, 131.

LANGUE DU JAPON, son caractère, 253, 274.

LANGUES (DONS DES). *Voyez* François Xavier.

M

MAGDELAINE JASSE, sœur de saint François Xavier, sa sainte vie et sa sainte mort, son don de prophétie, et ce qu'elle prédit de son frère, 16, 17.

MALACA, sa situation, ses rois, le naturel de ses habitants, 128 et suiv.

MALDIVES, la conversion du roi des Maldives, 339.

MANAR, l'île de Manar, sa situation, ses peuples convertis et martyrisés, 103 et suiv.

MÉLIAPOUR, on l'appelle aujourd'hui San-Thomé et pourquoi, 118 et suiv.

MELINDE, ville maritime, sa situation, et quelle est la nature du pays, 58 et suiv.
MIRACLES. *Voyez* François Xavier.
MOLUQUES, îles célèbres, leur situation, et ce qu'elles portent, 142 et suiv.
MORE, îles du More; leur situation, la nature du pays, 146; la cruauté des habitants, 148.
MORTIFICATION. *Voyez* François Xavier.
MOZAMBIQUE, situation de ce pays; génie et caractère des habitants, 55 et suiv.

N

NEACHILLE POCARAGA, reine de Ternate, sa conversion et sa véritable dévotion, 145. Sa constance chrétienne dans ses disgrâces, 159.

O

OBÉISSANCE. *Voyez* François Xavier.
ORAISON. *Voyez* François Xavier.

P

PAUVRETÉ ÉVANGÉLIQUE. *Voyez* François Xavier.
PIERRE VEGLIO, son humeur agréable, sa charité envers les pauvres, 375. La récompense de sa charité, 376. Sa mort extraordinaire, 376, 377.
PIERRE DE COUILLAN, religieux de la Trinité; sa prédiction sur ce qui regarde la Compagnie de Jésus, 63.
PURETÉ de corps et d'âme. *Voyez* François Xavier.

R

ROCH OLIVÉIRA, ses travaux évangéliques à Malaca, 241.
RODRIGUEZ, l'un des compagnons du saint, 25.

S

SALMERON, l'un des compagnons du saint, 25.
SANCIAN, île de la Chine, 332.
SÉMINAIRE DE SAINTE-FOI, son origine et son établissement, 89 et suiv.
SOUMISSION aux ordres de Dieu. *Voyez* François Xavier.

T

TANOR, la conversion du roi de Tanor, 342.
THOMAS (SAINT), apôtre, sa prophétie touchant le rétablissement du christianisme dans les Indes, 63, 64; les monuments qui y restent de saint Thomas, 118, 119.
TRICHENAMALO, la conversion du roi de Trichenamalo, 343.

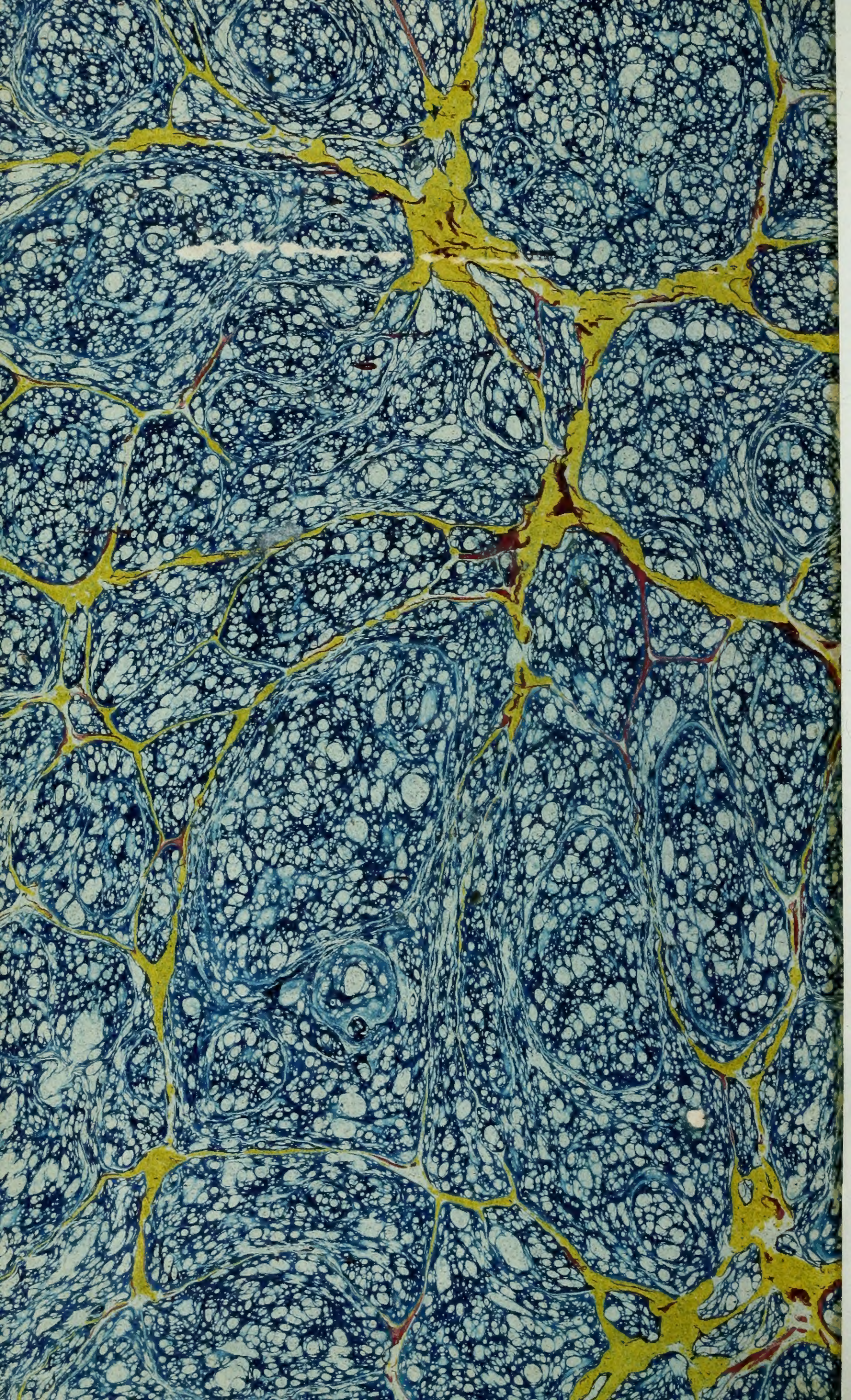
V

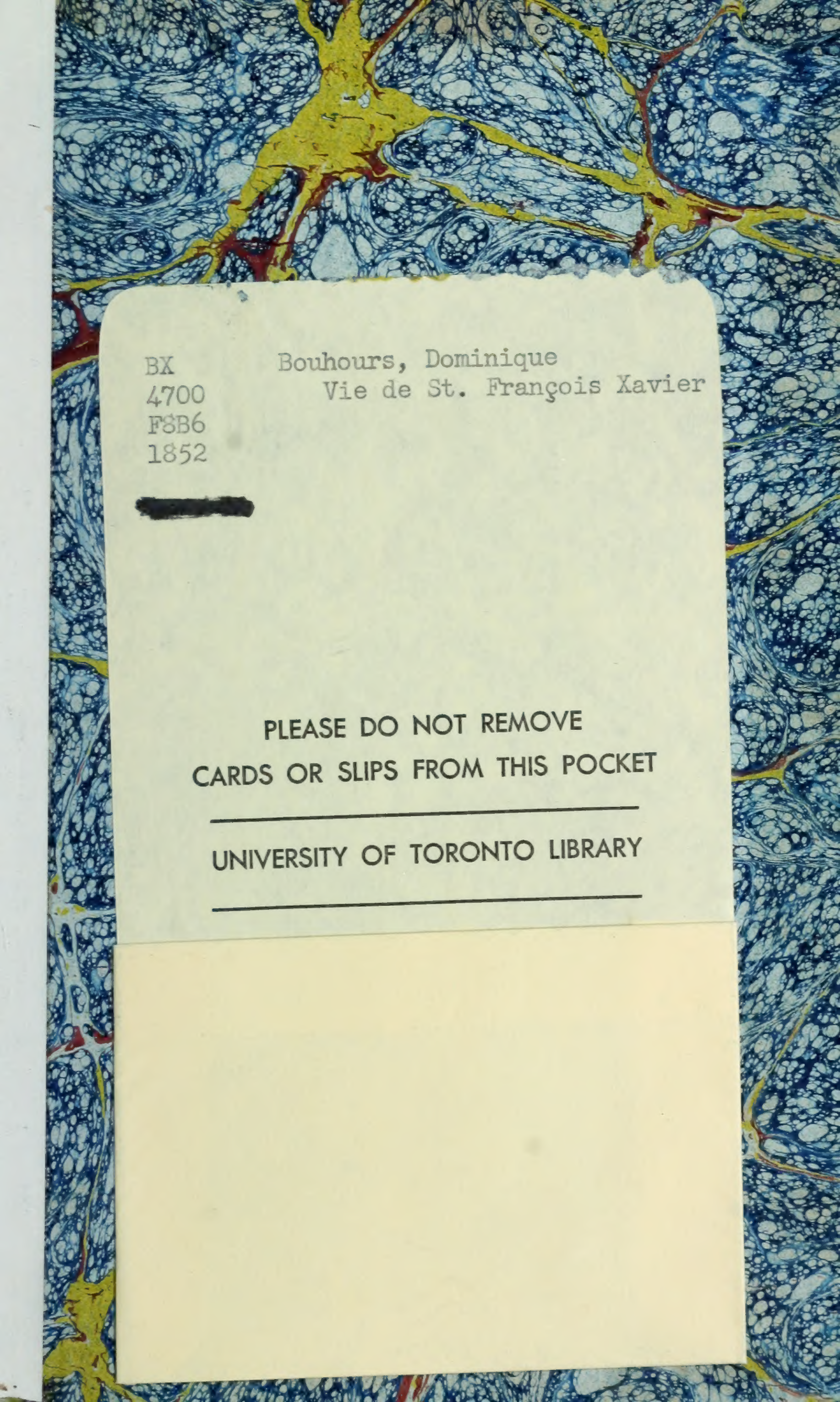
VIERGE, dévotion envers la sainte Vierge. *Voyez* François Xavier.

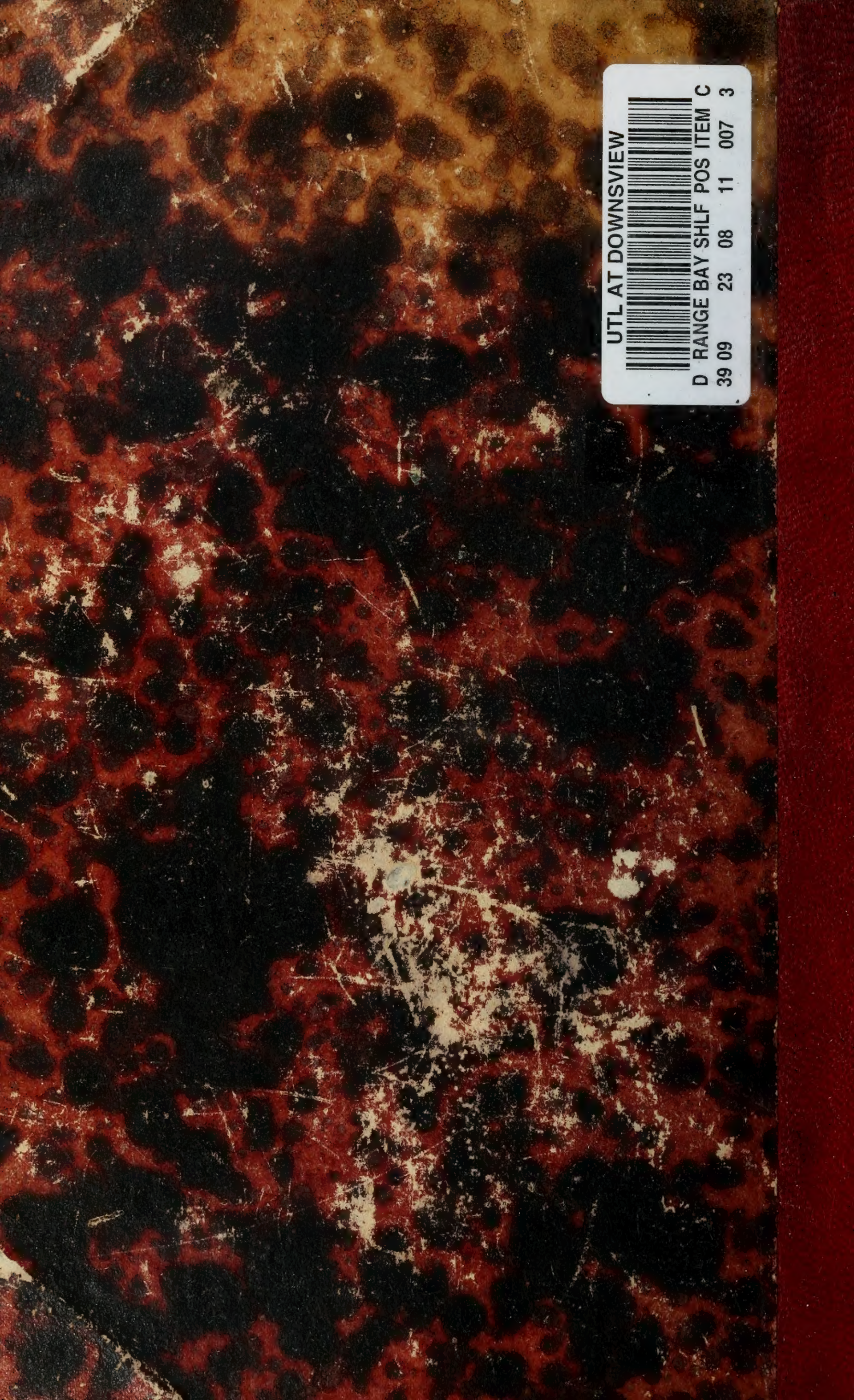
Z

ZÈLE des âmes. *Voyez* François Xavier.

FIN DE LA TABLE.






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 23 08 11 007 3